Henry Brock
1901


OCT
16
1987

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

4e Année. N° 22 Le n° : 10 centimes 27 Avril 1901



267. — LE MARQUIS ITO

Président du conseil des ministres japonais

Cliché de Maruki, à Tokio.



268. — VUE DE LA RADE DE TOULON LE 10 AVRIL 1901



269. — LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE QUITTE LE CUIRASSÉ FRANÇAIS « SAINT-LOUIS »

Cl. de M. G. Lemaître. Gravure de Rousset.



270. — ARRIVÉE DU DUC DE GÊNES A L'ARSENAL DE TOULON

Cl. de M. Bouët. Gr. de Rousset.



271. — M. LOUBET ALLANT RENDRE VISITE AU DUC DE GÊNES

Gr. de Rousset



272. — LES OFFICIERS ITALIENS ATTENDANT L'ARRIVÉE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE
à bord du *Lepanto*

Cl. de M. Bouët. Gr. de Mulot, Krieger et Cie.

VISITE DE L'ESCADRE ITALIENNE A TOULON



273. — M. LOUBET ET LE DUC DE GÊNES A BORD DU « LEPANTO »



274. — COUCHER DE SOLEIL A BIARRITZ

Cl. de M. de Briey. Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.



275. — TROUPEAU DE CHAMEAUX AU KREIDER, PRÈS DE GÉRYVILLE

Cl. de M. de Briey. Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.



276. — M[me] HÉGLON
de l'Opéra
dans *Astarté*

Cl. de Reutlinger. Gr. de Rousset.



277. — TIRAILLEURS ANNAMITES A SAÏGON

(Cochinchine)

Obtenu avec la jumelle stéréo-panoramique Mackenstein. Gr. de Rousset.




278. — ORPAILLEURS MALGACHES A SUBERBIEVILLE
(Madagascar)

Obtenu avec la jumelle stéréo-panoramique Mackenstein.

Gr. de Rousset.



279. — LE CHATEAU DE MONBAZILLAC
(Dordogne)

UNE INNOVATION

Les vues stéréoscopiques de « l'Instantané »

L'Instantané a commencé le 20 avril la publication d'une série de **vues stéréoscopiques**. C'est une expérience qu'il tente dans l'espoir d'être agréable au public de plus en plus étendu qui s'intéresse à lui. Le sort de cette expérience dépend donc de l'accueil qui lui sera fait. Il nous est du moins permis de penser que cet accueil sera favorable et que l'approbation du public sera la récompense de nos efforts.

Dans le présent fascicule, *l'Instantané* publie deux nouvelles vues stéréoscopiques ayant pour sujet, comme les deux premières, des scènes de la vie coloniale. Regardées au moyen du stéréoscope, ces photogravures, par le relief et la perspective qu'il leur donne, prennent un aspect des plus curieux et, sous la réserve des couleurs et du mouvement, rendent la nature avec une vérité saisissante.

On évitera, pour regarder ces images, une lumière trop vive. Il convient aussi de cligner légèrement les yeux pour atténuer le « grain » de la gravure. Dans le cas où il y aurait des points blancs sur ces vues, il faudrait les faire disparaître à l'aide d'un crayon Conté très fin, ou plutôt encore avec un peu d'encre de Chine additionnée d'eau suivant le ton.

Ces vues peuvent être collées sur carton ; on emploierait alors un peu de colle de pâte ; il importe ensuite de les bien laisser sécher avant de s'en servir.

Pour faciliter l'examen de ces vues, nous mettons à la disposition de nos lecteurs, au prix de 2 fr. 25 pris dans nos bureaux ou de 3 francs franco de port et d'emballage, un stéréoscope muni de deux verres de 30 × 32 centimètres, — ainsi que d'une poignée pliante permettant de regarder ces images dans « l'Instantané » sans les découper.

Ces vues sont montées à l'écartement de 75 millimètres. Ceux de nos lecteurs qui possèdent des stéréoscopes à lentilles dont l'écartement est de 65 millimètres devront découper les gravures et les coller sur bristol, en supprimant 5 millimètres (un demi-centimètre) du côté où elles sont accolées. Il est très important dans ce cas de ne pas intervertir, en les rajustant, l'ordre dans lequel elles étaient placées; autrement le relief disparaîtrait. Il convient donc de les numéroter avant de les découper.

Adresser les demandes de stéréoscopes à MM. Plon-Nourrit et Cie (service de *l'Instantané*), 8, rue Garancière, Paris — 6e.

NOS GRAVURES

---

267. — **Le marquis Ito**, président du conseil des ministres japonais.

268 à 273. — **Les fêtes de Toulon. — La journée du 10 avril. — M. Loubet et le duc de Gênes.** — C'est le mercredi 10 avril que le président de la République a reçu à la préfecture maritime de Toulon la visite du duc de Gênes, commandant l'escadre italienne qui était venue saluer M. Loubet. Le président lui a ensuite rendu sa visite à bord du *Lepanto*.

M. Loubet a pris place dans le canot-amiral qui a été fort ballotté. Les flots étaient si agités que l'on a eu peur de voir le frêle canot trop près du *Lepanto*. On se demandait s'il n'allait point se briser contre l'énorme navire.

A ce moment, le canot s'est trouvé près de la coupée; M. Loubet a saisi la rampe et s'est lancé sur l'escalier au haut duquel le duc de Gênes l'attendait.

M. Loubet a gravi l'escalier, a serré chaleureusement la main du duc, puis celles du commandant et de tous les officiers italiens. Le duc a invité ensuite M. Loubet à visiter le *Lepanto*. Le président a semblé prendre un vif plaisir à cette promenade après laquelle il est rentré à la préfecture. Il avait à s'habiller pour se

rendre au dîner offert par lui à S. A. R. le duc de Gênes à l'Arsenal même.

C'est à ce dîner de l'Arsenal qu'ont été prononcés les toasts. Voici le texte du toast du président :

Monseigneur,

Avant tout, je veux dire notre gratitude pour les sentiments dont Sa Majesté le roi d'Italie a voulu nous donner un éclatant témoignage en envoyant mouiller à côté de nos bateaux, dans les eaux de Toulon, la magnifique escadre qui faisait tout à l'heure notre admiration par sa force et la bonne tenue de ses équipages.

La France apprécie pleinement l'acte amical de votre souverain, et je n'y saurais mieux répondre, en son nom, qu'en exprimant l'espoir de voir se resserrer encore, pour leur bien commun, les relations cordiales qui existent si heureusement entre nos deux nations.

Sa Majesté a ajouté du prix à sa décision en maintenant, pour cette circonstance, dans le commandement de son escadre, le prince illustre qui occupe une place si haute parmi les chefs éminents de la vaillante marine italienne.

C'est pourquoi, Monseigneur, vous êtes deux fois le bienvenu parmi nous, et nous prions Votre Altesse Royale de porter à Sa Majesté les vifs remerciements et les sincères souhaits de la France et du gouvernement de la République.

Messieurs, je bois à Sa Majesté le roi d'Italie, à Sa Majesté la reine, à Sa Majesté la reine Marguerite, à Son Altesse Royale le duc de Gênes, à la famille royale, à la marine et à la nation italiennes.

Le duc de Gênes a répondu en ces termes :

Monsieur le Président,

J'ai été très heureux d'avoir été choisi pour vous apporter, dans cette circonstance, le salut de Sa Majesté le roi d'Italie, mon maître.

Je suis très satisfait en même temps d'avoir eu l'honneur de venir à Toulon avec l'escadre italienne, et d'avoir pu me trouver en contact avec vos beaux et puissants navires dont, aujourd'hui même, j'ai admiré l'assurance et la précision dans les manœuvres.

Je vous remercie, Monsieur le président, des expressions flatteuses que vous avez bien voulu m'adresser et qui correspondent parfaitement à l'accueil cordial que nous avons reçu et dont nous conserverons le meilleur souvenir.

A mon retour en Italie, j'aurai le plaisir de rapporter à Sa Majesté le roi les témoignages de cordialité qui nous ont été donnés par vous, Monsieur le président; par tous nos collègues français et par la population de cette noble et sympathique ville.

Je bois donc à votre santé, Monsieur le président; je bois à la marine, à l'armée, à la nation française!

Le président de la République, reprenant la parole après le duc de Gênes, porte un nouveau toast dont voici le texte :

Messieurs, Sa Majesté la reine régente d'Espagne a eu la gracieuse pensée d'envoyer un de ses beaux cuirassés porter un salut cordial à la France amie de l'Espagne ; nous lui en sommes profondément reconnaissant, et nous prions M. le commandant Diaz Moreu d'offrir à Sa Majesté les remerciements sincères et les hommages du président et du gouvernement de la République française.

Je bois à Sa Majesté le roi Alphonse XIII, à Sa Majesté la reine régente, à la marine et à la nation espagnoles !

Enfin, le chef de l'État porte ce troisième et dernier toast :

Que Messieurs les officiers de la marine de Sa Majesté l'empereur de Russie, dont le pavillon a été acclamé ici même en des fêtes inoubliables ; que Messieurs les officiers étrangers en mission à Toulon et qui ont bien voulu s'asseoir à cette table, à côté de leurs camarades français, me permettent de les associer, dans le toast que je leur adresse, aux officiers et aux équipages de notre marine.

Le même culte de l'honneur, la même habitude, je puis dire la même passion du danger, ont établi entre les marins de toutes les nations une noble fraternité. Il n'est que juste de les unir dans un même hommage pour les exemples de solidarité et d'abnégation qu'ils donnent à l'humanité, et c'est de tout cœur que je porte leur santé !

274. — **La France pittoresque. — Coucher de soleil à Biarritz.**

275. — **Dans le Sud-Algérien. — Troupeau de chameaux au Kreider, près de Géryville.**

276. — **Mme Héglon,** de l'Opéra, dans le rôle d'*Astarté* du drame lyrique de MM. de Gramont et X. Leroux, représenté à l'Académie nationale de musique.

277, 278. — **Les vues stéréoscopiques de « l'Instantané ». — Tirailleurs annamites à Saïgon (Cochinchine). — Orpailleurs à Surberbieville (Madagascar).**

279. — **Le château de Monbazillac,** dans le département de la Dordogne.

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. Paris. Typ. Plon-Nourrit et Cie. — 2167.

LE VENT
DANS LES MOULINS

(Suite)

XVI

Il était le dimanche dans la campagne. Après vêpres on avait tiré à la perche, dans la prairie au bout du village. Mais le vent souffiait, les flèches toujours filaient sur la droite. Même le roi, ce vieux Carafa, le calvanier, n'avait rien fait de bon. Alors on était allé boire dans les cabarets. Dries, Keukelaer, Goliath et quelques autres avaient joué une partie de boules au *Coq tourné*. Et puis le fils du cordier était parti pour la petite maison au bout de l'allée des platanes. Roose, à la tombée de l'après-midi, toujours venait au-devant de lui par le pré.

Un ennui lourd pesait sur Dries Abeels. Il longea les peupliers qui mènent à l'habitation de l'éclusier. Une fin d'après-midi aigre et basse luisarnait sur les labours, les jeunes navets, les fanes mûres des champs de pommes de terre. L'or froid du couchant par-dessus les blocs de nuages n'éclairait plus que la cime des arbres, très loin. C'était un temps bourru qui rendait frileux et faisait désirer l'arrière-saison avec l'odeur fumeuse des premiers feux. Les feuilles commençaient à tournoyer dans l'air.

Il se sentit petit, un caillou noir, infime, roulé au bas de ce soir de fournaise. Il avait froid au cœur, avec la peine d'une grande solitude en lui. Sa vie ne se nouait pas; il était toujours le même mobile garçon indécis qui regardait du côté du moulin, attendant le bon vent. Il ne pouvait se décider à prendre par un chemin plutôt que par un autre. Tous les jours il se disait qu'il était temps pour lui de devenir un homme et il ne faisait rien.

Tous au village avaient des métiers, tapaient sur l'enclume, torsaient de la corde, rabotaient, maçonnaient, labouraient. Lui s'en allait rêvant le long des petits fossés. Voilà, oui, il ne cessait pas d'être le fils du marchand de lin. Il se rendait compte amèrement de la contradiction de cette vie de petit rentier rural avec ses idées de solidarité, l'apostolat fraternel qui le faisait entrer chez le pauvre monde, parlant toujours de la beauté du travail et de l'égalité des conditions.

Il grilla une pipette. La petite ivresse du tabac l'allégea. « Après tout, pensa-t-il, il sera bien temps d'y penser quand maman n'y sera plus. Rien ne pourra m'empêcher alors de renoncer à mes fermages, de partager mes revenus avec ceux qui n'ont rien. » La pipe s'éteignit : il retomba à ses incertitudes. Que dirait Mamie d'un homme qui ferait cela? Mamie! Sa chère Mamie! Rien non plus ne s'arrangeait de ce côté : il n'avait pas osé encore lui dire la chose d'amour.

Une musique d'harmonica partit d'une petite maison basse, puis mourut : tout vide, comme un violon cassé, retomba le silence d'un soir de dimanche. La digue à présent se perdait dans des fonds noirs. Des vitres de cabaret scintillaient; des feux clairs trouaient l'ajourée des arbres; et il prenait la petite chaussée qui menait aux maisons près de l'église. Une soif sèche lui râpait la langue : il aurait voulu boire longtemps, comme la vache de Kokx. Son bâton heurta des arbres;

une avenue déboucha. Dans la nuit des hauts feuillages, au fond du parc, il regarda s'allumer la fête des globes d'or. Le château de toutes ses torchères flambait par les fenêtres ouvertes. Il repensa au ciel tragique, à la terre pourpre de sang. Encore une fois lui revenait la vision des soirs de tuerie quand les Kerels sortaient des bois. Il n'était plus seul; son cœur violent se peuplait de foules. Il cria dans la nuit :

— Hurle de Zonhoven, votre tour arrivera comme aux autres.

C'étaient les maîtres des villages, de ce côté de l'eau : ils s'apparentaient aux de Quast. Pour eux tombait la pluie, soufflait le vent, tournait le moulin, levait la terre en mai. Pour eux les mères mettaient bas leurs petits. Les deux châteaux avaient leurs assises dans les ossements des races. Dries maintenant joyeusement chantait :

J'ai pris la claire faux de vie,
J'ai pris la noire faux de mort.

Comme la pierre bat le métal, une voix près de lui lança le refrain : Kling klang!

— Gide! cria-t-il.

Sa main cherchait la main fraternelle.

— Begod! Begod! bramait l'autre. Je suis un âne. Je croyais le tenir. Il aura remonté vers les maisons.

Il se bourrait la poitrine. Sa peine grimaçait sur son masque bouffon comme les soirs où il faisait rire les rhétoriciens de la Pivoine. Il crachait, ronflait, jutait de colère. Enfin les mots s'enfilèrent, entre-mâchés de jurons comme sait en proférer un Flamand. Voske Fynaerts, le fils du sacristain, avait colporté le bruit que les maîtres avaient décidé de retirer à Barbara Smets sa petite maison si lui, Keukelaer, continuait à y venir. Et par malheur Barbara, à la dernière Saint-Martin, n'avait pu régler ses termes en retard. L'aïeule, dans

sa cahière, ne finissait pas de gémir, les trous de ses yeux morts renfoncés sous les peaux rigides. Or, ce dimanche-là, il s'était mis à chercher Voske à travers le village : on avait vu celui-ci tirer à la perche, puis jouer au jeu de boule ; il était entré vers cinq heures chez la grosse Zara de *la Fleur de blé.* Ce n'est qu'à la nuit tombée que Gide enfin l'avait aperçu sortant des *Trois Rois.* Le capon, traqué, avait joué des jambes. Le fils du cordier était sûr qu'il avait pris à travers les vergers.

Dries soupçonna le coup, reconnut la main des de Quast. Une tactique frappait l'ami dans l'ami, atteignait au cœur ceux qu'on ne pouvait atteindre à la tête.

Un peu de temps ils restèrent plantés en travers du chemin, le froid de ce soir triste de dimanche au cœur. Puis, d'une passion chaude, Dries soudain étreignait l'ami malheureux :

— Cœur fidèle, il ne sera pas dit que je t'aurai laissé souffrir à cause de moi. Nous tirerons chacun de notre côté. Nous cesserons de nous voir.

Le garçon fièrement leva la tête.

— Nous avons chanté ensemble la chanson de la vie et de la mort, dit-il.

Et, fendant l'air d'un geste de faucheur, de nouveau il lançait vers le parc le refrain sonore : Kling klang !

— Tête carrée de Flamand ! à plein cœur maintenant riait Dries en lui malaxant les omoplates.

Le soir de sang leur coula sous la peau. Une odeur de bataille leur moussait aux narines. Et, se tenant par les mains, ils dansèrent une bourrée, rabotant le sol à coups de talons. Ainsi, les soirs de tuerie, le faisaient avant eux les Kerels sortis du bois.

Cette folie passée, ils remontèrent vers le village. L'église, par-dessus le rideau des tilleuls en espalier, avec les trous ronds de ses abat-son, regardait les

carrés de clarté rose qu'allumaient sur la chaussée les vitres des cabarets. Chaque fois qu'une porte battait, une odeur de tabac et de bière traînait. On entendait ronfler les voix, avec l'une ou l'autre plus haute, grêle comme une crécelle. Des poings abattaient les cartes au carillon des verres. Quelquefois Gide se coulait contre les fenêtres, regardait par l'entre-bâillement clair sous les stores. Et ils n'avaient pas encore aperçu l'homme qu'ils cherchaient.

— Il faisait si bon au chaud de l'âtre chez Rooseke, par moments doucement regrettait le fils du cordier. Elle avait mis sa main dans ma main et elle pleurait. Tout de même il fallait rire un peu ensuite. Et encore une fois après ses yeux se mouillaient.

Une ombre furtivement passa devant le carré clair des vitres. Sans un cri, d'une détente souple, Gide se lançait. Deux corps, près du mur du cimetière, tête contre tête à ras du sol roulaient.

— L'as-tu dit ? soufflait Gide.

Un silence pesa, toute la terre des morts dans le champ à côté. Eux-mêmes semblaient morts, ne bougeaient pas, tendus dans un effort immobile, terrible. Et puis tout d'une fois une secousse courait ; le chemin de nouveau bougea sous un remous noir qui ensuite se figeait.

— Franc jeu ! A bas le couteau ! gronda Dries.

C'était Voske Fynaerts qui de la main tâtait son eustache au fond de sa poche.

Alors Gide s'enragea. Les carotides éclatées sous la pression de ses pouces, il lui faisait sortir des dents une langue raide et bleue. Mais une porte claqua, deux buveurs sortaient des *Trois Rois* et pissaient avec le bruit d'un fleuve. Trapu, nerveux, d'une force de petit bœuf, le cordier par la gorge et le ventre souleva le traître, le lança par delà le mur des morts, dans les croix.

En courant, tous deux ensuite regagnaient la digue.

L'accordéon encore une fois jouait son air plaintif et tendre dans le soir vide.

XVII

C'était le doux temps de l'automne. Il pleuvait un jour et le lendemain matin un joli soleil pâle vernissait les feuilles. Le fils du marchand de lin avait là de nouveau une occasion de ne rien faire. Il descendait en savates au jardin, il allumait une pipe et il regardait jouer en guipure lilas l'ombre fine sur le chemin. D'aériennes petites fées avaient tissé de la dentelle d'amiante; l'aurore là-dessus avait secoué ses corbeilles de perles. Au bout des fils, tremblotait le miracle de millions d'arcs-en-ciel. Après tout, qui aurait pu l'empêcher d'être heureux comme cela? Ses intimes joies devant les petites baies rouges de l'obier ou devant un cœur de chou givré de rosée étaient encore une oraison au bon Dieu. Une lumière mouillée glissait de la collerette des dahlias. Les derniers bourdons avaient des poils d'or en quittant le gâteau sucré des tournesols. Quand il frôlait une branche, une pluie brillante s'égouttait comme d'une pommelle d'arrosoir. Il flairait en passant le miel des flox et les amers soucis. Les calliméris déjà s'étoilaient d'un bleu violet qui avait froid comme les mains des pauvres. Il n'y avait plus de roses. A petites fois le jardin s'en allait d'une agonie de parfums et de couleurs, dans la mort de l'été.

L'après-midi, il s'en allait fumer des pipes à la rivière. L'eau gondolait en légères soufflures aux tournants, ailleurs s'étalait toute fluide, mince comme une vitre où s'immatérialisait la clarté du paysage. Avec des traînées d'éclats de rire en file s'avançaient les bandes de petits canards : leur nage faisait monter une odeur musquée des fonds. C'était le temps aussi des

vols d'étourneaux : longuement ils mélodiaient leurs airs de flûte dans les roseaux. Dries écoutait, regardait, à plein cœur aspirait la beauté de la vie. Il était là assis sur la berge, tantôt sur un coude et puis sur l'autre, grisé d'air, de vent, de lumière. Son sang parfois cessait de courir; il se sentait rouler à une torpeur délicieuse, sans force pour se relever. Derrière lui le moulin ronflait, il passait des bateaux; quelquefois c'était la femme qui, pieds nus, le grelin autour des épaules, halait; tous les petits paysans travaillaient dans les champs de navets. Les habeilles se dépêchaient de faire leurs provisions pour l'hiver. Dries s'avouait qu'il y aurait eu mieux à faire pour un homme qu'à regarder couler l'eau et passer le vent. Il pensait à Mamie, à tous les petits pas de joie active qu'elle mettait l'un devant l'autre, courant de la cuisine au potager, faisant son œuvre de ménagère et de maman comme l'abeille et la fourmi. Encore une fois la petite chose confuse lui remontait à la pensée, un remords léger comme un flocon de brouillard par-dessus la haie. « Après tout, se disait-il, quand l'hiver sera là, il sera toujours temps de songer à faire quelque chose. » Il ne savait pas encore ce que cela pourrait être. Il attendait que son âme d'été eût fait peau neuve.

Il lui arrivait aussi d'aller « en griller quelques-unes » devant les ruches de Dolf Barthe. Les abeilles tournaient, bourdonnaient comme des meules d'or dans l'air roux. Il entrait tailler une bavette avec Potje le tourneur près de la fenêtre à carreaux brouillés qui coulait un jour gris dans l'atelier. Le tour vrombissait, la famille des petits pots verts à la débandade s'alignait près des grands pots à beurre bruns et gris. Il passait ensuite chez Goliath tapant sur sa bigorne, tirant sur le vent de sa tuyère. Gide, lui, tressait de la corde dans le jardin. La vie au village était douce comme la saison. Les petits enfants chantaient les

chansons de Maris, s'en allaient rire avec les canards à l'ombre des saules d'argent. Leurs joues, sous leurs cheveux de lin, étaient aussi grosses que les pommes qu'ils croquaient.

Puis le marchand de cochons passa, poussant devant lui ses petits gorets roses comme des bonbons. Tous en tas trottaient avec d'aigres grouinements, remuant leurs fesses dodues trouées d'un remous de fossettes. Dans les fermes s'ameutait l'émoi des canards et des oies. Et hue! klatz! C'est à cela qu'on savait que la Toussaint approchait. Tout doucement elle fut là.

— Bonne fête de Toussaint! tonna joyeusement Dries en descendant embrasser sa mère.

Une odeur de fine fleur de froment venait de la cuisine. Il pensa aux belles crêpes, dorées comme des tanches, qui tout à l'heure sauteraient dans la poêle. Un vrai Flamand se prépare à la componction du Jour des Morts en se bourrant copieusement l'estomac de pâte chaude.

Le monde commençait à partir pour la messe. Il endossa sa jaquette de dimanche et, fumant sa pipe, se dirigea vers la place. Il faisait un temps doux sous les arbres sans feuilles. Le ciel s'étamait de gris, avec un peu de brouillard sur la campagne, comme des flocons d'encens venus de l'église. Un tumulte, quand il approcha, monta du parvis. Il vit un homme à grande barbe, long et osseux, qui, par-dessus les blouses des paysans, brandissait des journaux. Celui-là criait très haut; la volée des cloches sonnant pour la messe tombait sur lui d'entre les abat-son. Le garde champêtre, sa canne à la main, à petits coups le poussait par les épaules.

Dries reconnut le tisserand qui, depuis deux mois, chaque dimanche, à l'heure des offices, arrivait vendre le journal des démocrates à la porte de l'église. L'infime profit qu'il en retirait s'ajoutait au gain précaire

de son métier à tisser pour parfaire la subsistance de sa famille. La femme était morte, lui laissant huit enfants sur les bras.

L'homme, un hoquet de colère dans la gorge, frappait du poing ses journaux, disait qu'on lui enlevait son gagne-pain. Les paysans écoutaient, l'oreille basse, silencieux, prudents, trop près de l'église pour oser prendre parti. Au bout d'un petit temps, le garde champêtre, robuste, sanglé dans sa tunique vert-bouteille, commença à le pousser plus fort. Il était légèrement monté par les cinq petits verres de genièvre qu'il avait déjà lampés dans les cabarets. Le tisserand faisait deux pas en arrière et puis revenait, son blême visage de famine allumé d'un petit feu aux pommettes. Il aperçut Dries qui arrivait. Avec des mots qui s'étranglaient, aussitôt il lui contait l'affaire. Le curé s'était plaint à l'autorité, on lui interdisait la vente des journaux devant l'église.

Et il reparlait toujours de ses huit enfants, du plus petit qui se mourait sans médecin et qui ne passerait pas la semaine. Sa colère était tombée; il reniflait bruyamment, redevenu humble et doux. La cloche avait fini de sonner : il ne restait plus sur le parvis qu'un petit flot de monde qui voulait savoir comment Dries prendrait la chose. Il baissa la tête, regarda attentivement la terre à ses pieds. Les autres aussi baissaient la tête, tâchant de voir ce qu'il regardait. Et à la fin, gravement, il dit :

— On a beau mettre le pied sur la semence, elle germera tout de même quand le temps sera venu.

Il le disait comme il l'avait dit au Héron et à tant d'autres. Ce n'était rien qu'une petite phrase et pourtant toute la vie de la terre et des hommes était dans la manière dont il exprimait cette simple vérité. Un fermier qui passait se mit à rire. Dries ne tourna même pas la tête de son côté et il ajoutait :

— Que celui qui avec les mains voudrait arrêter le moulin quand le vent le fait tourner, qu'il vienne!

Les paysans crachaient longuement, laissaient claquer leur salive par terre, comprenant bien que tout cela était une allusion à ceux qui tenaient avec le seigneur et le curé. Tous connaissaient l'histoire du bateau. On le voyait toujours avec le mouchoir rouge de sang haranguant les ouvriers. Ils savaient qu'ils pouvaient compter sur lui quand il s'agissait d'aller au juge de paix. Mais tout de même, cette fois, ils n'étaient pas contents. Ils se demandaient pourquoi le fils du marchand de lin ne s'attaquait pas directement au garde champêtre qui recommençait à pousser l'homme du côté des maisons.

— Dries Abeels, dit le plus vieux, est-ce qu'il faisait quelque chose de mal en vendant là ses journaux?

Dries n'était pas dans un de ses bons jours. Une mollesse de fête le tiédissait. Il regarda au cadran de l'église et soupira, songeant à la pâte des koekebakken qui en ce moment levait près du poêle. Il mit une poignée de monnaie dans les mains du tisserand sans compter, et, lui prenant les journaux, il les éparpilla à la volée d'un geste de semeur.

— Voilà, dit-il, qui oserait dire que le vent n'est pas avec nous? C'est lui qui répand la semence au loin.

Les paysans alors se mirent à rire et avec leurs mains gourdes, qui toute la vie avaient lancé la graine, ils ramassaient les carrés de papier. Le tisserand riait aussi, heureux de sa recette.

A la sortie de la messe, un coude heurta Dries. Il vit près de lui Gide Keukelaer. Depuis l'autre mois, le garçon se reprenait un peu à la vie. Il devait jouer, au prochain spectacle de la Guirlande d'or, la Chambre de Rhétorique d'un village d'au delà les prairies, un rôle de bouffon du roi. C'était Dries qui devait être le roi : ils avaient répété plusieurs fois ensemble. Mais, à la

réflexion, les actes de ce personnage autoritaire et vindicatif révoltèrent sa conscience. Il préféra abandonner l'empire aux mains de Sander Vinck le maçon, qui était aussi le barbier du village et déjà avait d'une main sûre porté le sceptre. Quelquefois, le dimanche, Gide et le maçon marchaient par la campagne, le long de l'eau, en vociférant leurs tirades. Sander savait conserver les distances : il phrasait avec solennité, gonflait la gorge et faisait rouler les r d'un bruit de tambour. C'étaient les oiseaux dans les arbres qui étaient étonnés; il en venait un et puis encore un au bord des branches. Jamais ils n'avaient vu de rois dans ce pays de vaches et de petits pâtres.

Le fils du cordier ne parla pas tout de suite; il pensait lentement, comme vont les bœufs, un pas après l'autre. Avant qu'ils soient au bout du sillon, le lièvre a fini de faire trois fois le tour du champ. C'était une habitude pour tous deux d'aller après la messe vider une canette de bière à *l'Empereur Napoléon*, la grande auberge sur la place où allaient aussi le bourgmestre, les échevins, le brasseur et le maître d'école; mais celui-ci s'asseyait à la petite table près de la porte.

Un pinson aveugle tirelirait dans sa cage, sous les solives enfumées. Il n'avait que dix notes, toujours les mêmes, et il chantait comme toute une batterie de cuisine. Dries demanda des cigares. L'un près de l'autre, ils buvaient en se regardant dans les yeux. A chaque lampée, la bière gloussait fraîche, leurs glottes dansaient. Ils ne cessaient pas d'écouter le pinson.

— Ach! Rooseke! tout à coup soupira Gide.

Et tout était changé : il n'entendait plus la chanson du pinson. Les yeux bas, il regardait au fond de son verre. Un jour brouillé coulait par les vitres, attristant la drôlerie d'un titillement qui lui pinçait le nez. Son menton en forme de talon de galoche pendait lourd sur le nœud de sa cravate verte, un cadeau qu'une fois

lui avait fait Roose Smets. Cet étrange garçon ne cessait pas d'être comique dans la peine.

— Voilà, dit-il, ils sont venus. Voske Fynaerts avait raison. C'est fini. Aux foins, la mère et Rooseke devront déguerpir. Faut voir comme la maison est triste. Cette Barbara, si vieille et si gaie, toujours pleure, ses grandes mains sur ses yeux. Rooseke a perdu six livres de son poids.

Ses prunelles phosphoraient du côté de l'ombre, dans le floconnement bleu des fumées. Le pinson aveugle à présent s'égosillait, filait des sons suraigus comme le chilement du beurre frit à la poêle. Dries songeait : «Annah lève doucement le couvercle et regarde si la pâte n'aura pas bientôt fini de monter.» Une bulle de salive gonflait aux coins de sa bouche.

Gide tout à coup croisait les bras sur la table et lui soufflait très bas :

— Dries de mon cœur, il peut arriver qu'un soir ou l'autre on tire un coup de fusil dans les fenêtres du château. Chut! motus! On ne saura jamais qui a lancé le pruneau.

Ils se levèrent. Le fils du cordier en passant accrocha la chaise d'un des buveurs. Celui-ci pivota, leva le nez, prudemment se tut sous le regard vert qui le fixait. «Au coup de midi elles seront sur la table,» pensait Dries. Et ils se serrèrent les mains. Dries, en poussant la barrière, l'entendit chanter au loin. Quand il lançait le kling klang! on aurait dit que les vitres déjà volaient en éclats.

Dans la cuisine, Annah, une main à la queue de la poêle, regardait crépiter le beurre aux soufflettes de la crêpe. La pâte à mesure roussissait, d'un or frit à l'ourlet du bord, plus lente à blondir vers le milieu. Et hop! c'était la crêpe que, d'un tour de bras, elle faisait sauter et rattrapait à la volée, l'agitant ensuite à petites fois dans le grésillement de la poêle. Déjà un tas tié-

dissait sur l'abaisse du four, un dôme vermeil qui, à chaque crêpe qu'elle faisait glisser de la poêle, s'exhaussait, léché de petites fumées. De nouveau ensuite Annah plongeait la cuillère à pot dans la casserole profonde où, onctueuse et gonflée de levure, lentement diminuait la pâte. Par longs filets elle s'enroulait à la cuillère, tandis qu'une noisette de beurre fusait dans la circonférence large de la poêle. Et puis la coulée s'étendait grasse, égale, légère. Annah, avec du lait et un demi-quarteron d'œufs frais, avait battu huit livres de fleur de farine. Pendant une heure, comme un enfant respire en dormant, la pâte avait levé. Une image du bon Dieu, sous sa frêle vitre, regardait, la main levée en un geste de bénédiction.

Le dôme apparut sur la nappe, claire d'argenteries. Josine Abeels, les grands jours de l'année, étalait les richesses de la maison. Elle vêtait aussi ces jours-là, comme pour un gala, une soie zinzolin, de coupe surannée, qui lui donnait un air de pigeon sur un toit. Dries piqua six crêpes l'une après l'autre, épanoui, la bouche juteuse. A chaque crêpe, sa joie montait. Il la pliait en deux, la saupoudrait d'un grain de sel, en savourait l'arome chaud. Elle lui moussait sur la langue, pétillante comme de la glace frite. Les bords seuls craquaient, friables, raides de beurre, d'un or cassant d'éperlan rissolé. Et après la sixième, Dries vida la moitié d'un pot de bière fortement houblonné. Et ensuite il recommença.

La bonne dame, assise à l'autre bout de la table, couvait maternellement des yeux le plaisant appétit de son fils, silencieuse et chagrine, à son ordinaire. Comme elle avait les dents faibles et qu'elle ne manquait pas de gourmandise, elle évitait de mâcher, laissait glisser des quartiers entiers qui l'entonnaient comme de la bouillie. Elle avait des yeux de pintade gavée, et en même temps ses lèvres doucement remuaient. Dries,

qui la regardait de côté, songeait : « Voilà maman qui, encore une fois, prie pour les trépassés ! » Elle avait été élevée chez une grand'tante à Courtrai, où c'est encore la croyance qu'à chaque crêpe qu'on avale le saint jour de Toussaint, l'âme qu'on invoque est sauvée. La cinquième crêpe péniblement passa. Dans l'effort, ses lèvres demeurèrent ouvertes. Elle expira pieusement :

— Pour l'âme de Hieronymus.

Si doucement, en étranglant, les yeux comme des billes, elle faisait au mari défunt, à l'homme dur et tyrannique, le sacrifice laborieux de sa déglutition ! Dries ne riait plus, ému dans sa vieille foi flamande de cette candeur naïve. Il lui tapa dans le dos pour faire descendre la boule de pâte.

Cependant Annah, des rigoles de sueur aux craquelures de son vieux visage hâvi par le feu, pour la troisième fois apportait un plat fumant sur la table. Dries s'étonna. L'autre année, il avait pu aller jusqu'à vingt. Ses joues à présent s'enflaient, vernies comme une vessie, bien qu'il n'eût pas dépassé le chiffre seize. Il avait défait le bouton de son gilet ; du plat des doigts, sous la flanelle, il tâtait la courbe de son estomac. Et il but un demi-pot de houblon frais pour lubrifier le passage.

— Nonndédié ! dit-il, je crois que l'appétit me revient.

Il piqua trois crêpes ; elles lui fondirent sur la langue. Il en était fier pour la gloire des Flandres. « Si seulement c'étaient les petites mains de Mamie qui faisaient sauter pour moi la crêpe à la poêle ! » pensait-il.

Il alluma sa pipe et alla faire le tour du jardin. Il regardait la campagne triste de novembre par-dessus la haie et n'en éprouvait pas de mélancolie. Il lui semblait que maintenant il eût pu jouer le rôle du roi au

naturel. Son sang épais et chaud orgueilleusement fermentait. Il se mit à rire tout seul en repensant à un tableau de Joardens où un gros homme, couronné d'un diadème de carton à fleurons dorés, levait son verre, la bouche en bonde, une royale bonne humeur dans les bonds hilares de sa bedaine.

Comme il se rapprochait de la maison, il entendit que quelqu'un raclait ses semelles au grattoir près du seuil.

— Ce n'est pas vrai? Dolf? Hei?

— Dolf! Hei! à son tour, disait Josine Abeels en trottant avertir Annah à la cuisine.

Les crêpes chaudes de nouveau s'abattirent, dorées et croustillantes comme des macarons. Dolf en piqua trois à la pointe de la fourchette et puis remit la serviette dans ses plis, gêné sous les regards froids, méprisants de la vieille servante. Madame Abeels, au grésillement du beurre dans la poêle, doucement s'était assoupie, droite au dos de sa chaise.

— Si nous allions voir une fois les pigeons? demanda-t-il.

Ils montèrent au grenier. Dries fit jouer le loquet qui fermait la porte basse à claire-voie. L'un après l'autre, en s'accroupissant, ils se coulèrent. Et une heure se passa, lente, béate, dans la torpeur des digestions, tous deux, le menton aux genoux, regardant à travers leurs paupières entre-closes entrer et sortir les pigeons. Dries deux fois le jour maintenant montait voir si la couvée n'avait pas encore de plumes. Il pensait toujours à offrir un jeune couple à Mamie. Une paix de Toussaint était sur les boulins; les petits pépiaient du bout de leurs gros becs jaunes. Quelquefois le mâle, gonflé d'amour et d'orgueil, tournait et caracoulait, égratignant le plancher d'un griffement d'ongles, ses gros yeux de verre bordés de disques rouges comme des besicles. C'était si amusant que l'un ou l'autre alors se

mettait à rire. Eux-mêmes, à force de les regarder, finissaient par avoir des yeux ronds de pigeon, lentement clignotants. Un efflux poivré de colombine chauffait l'air. La pluie maintenant grattait aux tuiles du toit. De là-haut les bruits de la maison semblaient si vagues, si lointains, comme entendus d'un autre monde. Dries une fois disait :

— Celui-là est déjà revenu de Mons. Après l'hiver, il filera sur Paris.

Il parlait du gros mâle. Et ensuite le silence retombait, d'une chute légère de plumes. Ils seraient restés comme cela longtemps.

D'en bas Annah appela. Ils repassèrent sous la porte et descendirent.

— Baezen! Hei?

Voilà, oui, c'était à présent le fils du boulanger. Il avait un veston neuf, quadrillé de carreaux comme une nappe. Il l'avait acheté avec le prix d'une historiette parue dans un journal de Hollande. Et, en contant cela, il riait, pivotait sur lui-même, lissant du plat des mains l'étoffe sur ses reins, d'une joie d'enfant. Il confessa qu'à cause de son veston, il avait pris le train. A la boutique on n'allait bientôt plus pouvoir chômer. Dans un mois viendraient les fêtes, la Saint-Nicolas et ses bonshommes de pâte à la cannelle, la Noël et les couques en pâte de brioche, le Nouvel An et pour chaque client le cramique piqué de raisins de Corinthe.

— Comme ça, dit-il, je suis venu une dernière fois. Ensuite il faudra bien me remettre à l'ouvrage jusqu'à la fin de l'an.

Il parlait de cela simplement, comme si de sa vie il n'eût fait autre chose que de boulanger à son four.

Annah eut une petite émotion en mettant devant lui, sur la table, le plat de crêpes chaudes, comme elle l'avait fait pour Dolf Barthe. C'est que Baezen était fils de boulanger; Baezen lui-même était boulan-

ger : la bonne âme se sentait envahie de modestie.

Les crêpes encore une fois pétillèrent à la pointe des fourchettes; le pot de bière fraîche moussa sur les lèvres. Baezen, d'un claquement de langue, approuva; Annah, à présent souriait, toute rouge, relevant le coin de son tablier entre ses doigts.

Alors on commença à parler. Baezen disait qu'il avait enfin retrouvé son âme. Depuis qu'il s'était mis à pleuvoir, il avait écrit trois contes; il ne disait pas s'il en était content. Il n'exprimait jamais un avis sur ce qu'il écrivait. Naturellement, c'était, comme par le passé, des histoires de petites gens, de gens des métiers pour qui la vie était dure et qui, avec un courage obscur, doucement mouraient sans une plainte, comme de pauvres chiens errants, une nuit d'hiver. Il faisait toucher du doigt l'héroïsme humilié de cette humanité qui ne comptait pas dans la vie générale du monde et chaque jour recommençait le prodige de vivre. Il n'y avait plus de charbon dans le poêle. Le vieux chat réchauffait un petit enfant. On entendait la misère grelotter dans les chambres. Et toujours la pluie tombait, ou la neige, et le petit sanglot du carillon.

Dries se pinçait la bouche pour retenir ses larmes et alors ses crêpes lui remontaient un peu.

— Ach, Baezen, dit-il, c'est le cœur même des Flandres qui bat en vous. Oui! Maris et vous, vous êtes le cœur vivant des Flandres.

Il répondait simplement :

— Il vient du si pauvre monde à la boutique! Ils avancent leurs mains pâles par-dessus le comptoir, avec leurs petits sous dedans. Un sou, c'est comme un peu de leur sang. Il n'y a qu'à regarder cela.

Et ensuite un silence tombait. La nuit déjà arrivait par le bout du jardin. Annah avait raclé le fond de la marmite et mettait cuire la baissure de la pâte pour les petits enfants du voisinage. Le plafonneur et le cor-

donnier étaient venus. C'étaient des parents éloignés des Abeels : ils ne manquaient jamais les fêtes de l'année. Ceux-là aussi, assis aux deux bouts de la table dans la cuisine, d'une grande faim mangeaient les fonds de la poêle. Ils rotaient comme des rois. C'était Josine Abeels elle-même qui leur versait la bière.

Le soir tomba. C'était triste à présent comme tous les soirs de Toussaint. Dans les paroisses, les cloches pour les trépassés commençaient à baller. On reconnaissait aux larges volées les maîtres sonneurs. Les croix arrivaient écouter par-dessus les murs du cimetière. Tous les trois à présent étaient pris d'une soif de chantres. Ils firent le tour des cabarets de la place. Dries était tout à coup très triste. Dolf lui disait :

— Dries, j'étais venu aussi pour vous demander si vous ne viendriez pas avec moi là-bas. Cela, je l'avais tout à fait oublié. Vous savez, c'est le temps de l'année où la mère m'envoie pour les petits pots faire un petit tour chez les clients.

Dries Abeels ne disait pas non. C'était encore une fois là une occasion de ne rien faire.

XVIII

De fines draperies de pluie pendirent dans la campagne. La terre doucement pourrissait autour des meules. Après le marchand de petits cochons, l'homme aux oies aussi avait passé. On savait ce que cela voulait dire, la neige toujours suivait de près le cacardement de ces lourds volatiles. En attendant, c'était la pluie, une pluie à grosses rayures comme la toile de chanvre, une vraie pluie de Flandre qui mouille sous la peau. Elle arrivait de plus loin que Nazareth, de si loin qu'après il n'y avait plus que la grande mer grise avec ses bateaux. Elle couvrait d'étoupe les vieux toits.

Elle faisait de la charpie autour des vieux arbres malades. Les petits moulins l'avaient vue venir avant les autres.

Çà et là sous les saules, au bord des fossés, pâturaient encore quelques vaches, des vaches de pauvres gens, avec une couverture sur l'échine. Le petit vacher, un sac de serpillière aux épaules, sifflait ou chantait une lente et triste complainte ou nasillait l'office des morts à tue-tête. Très vite passait le cri trembloté d'une béguinette ou le vol aigre d'une mouette comme le hiement d'une poulie. Du côté des petites fermes toujours quelqu'un battait en grange. Chacun était résigné, disant :

— Voilà bientôt l'hiver. Il vient en son temps.

Dries Abeels à présent repartait écouter la pluie sur les routes. Il aima rôder autour des courtils tout nus et solitaires, avec leurs carrés de choux étêtés par delà les haies d'épines frangées de bubelettes comme des larmes de mercure. Il entrait voir les petites gens dans leurs âtres, les vieux se saurant à la fumée, cassés en compas, les rotules enflées par l'arthrite, les autres tressant des paniers ou remmanchant leurs bêches. On disait que l'hiver serait rude, à cause des oignons qui avaient eu leurs trois paletots. Les faînes des hêtres aussi étaient tombées tôt. Depuis le commencement du mois, les oies sauvages passaient. Des petits visages d'enfants regardaient vers les fenêtres avec des yeux de fièvre. Il sentait les linges sales et la maladie sous les plafonds bas. Tout le froid humide du dessous de la terre entrait au coup de vent de la porte qu'ouvrait Dries. Il secouait la tête, serrait leurs mains, attendri, pensant, lui aussi, à la neige qui allait ensevelir les hameaux, aux métiers précaires dont il leur faudrait vivre derrière les portes scellées par le gel.

C'était toujours la même lamentation, le maître, les impôts, le sang qu'inutilement on se tirait des quatre

veines. Humblement, avec leurs pâles regards étroits sous la visière des casquettes, ils lui demandaient si cela ne finirait pas un jour. Leur douceur passive l'émouvait, le mal résigné d'attendre depuis des siècles une trêve à leurs misères. Quelquefois l'un d'eux parlait de Christ qui n'était plus jamais revenu.

Dries était toujours sur le point de prendre une grande résolution. Si jamais il la réalisait, il aurait fait vraiment une chose belle pour tout le monde. Mais cela ne se dessinait pas aussi nettement que les autres actes habituels de sa vie. Il allait fumer des pipes dans la plaine, regardait tourner les moulins en se disant que toute l'affaire était de se tourner comme eux du côté du vent. « Un homme moins mou que moi, pensait-il, lâcherait tout et s'en irait compagnonner, pauvre et nu, avec les déshérités qui n'ont que leur peau pour unique chevance. Celui-là, en prêchant d'exemple, ferait plus pour la sainte cause que tous les parleurs de meetings. » C'était là, après tout, un point de vue raisonnable. Et puis il revenait à la maison. Ses pantoufles chauffaient sous le tiroir du poêle. Le plat de pommes de terre fumait sur la table. Encore une fois le moulin cessait de tourner. « D'ailleurs, se disait-il, rien ne presse, puisque aussi bien cela arrivera un jour ou l'autre. »

Le vieux petit pêcheur d'anguilles à peu près seul ne se plaignait pas. On le voyait venir l'après-midi dans sa barque aussi vieille que lui. Il battait l'eau d'une courte paire de rames; aucun bruit ne s'entendait et cependant la barque avançait. Les très anciennes anguilles savaient bien que c'était leur ennemi qui sournoisement passait. Voilà près d'un demi-siècle qu'il arrivait par la pluie avec son glissement doux sur l'eau et son geste lent de laisser couler à fond le filet. Les petites anguilles s'étaient laissé prendre par milliers. Il se tenait de préférence dans les criques, à la boucle des tournants, roulé en escargot sous les fines

aiguilles de l'ondée, le pied dans des sabots. Le large filet aux mailles serrées pendait à la poulie comme un grand faucheux sur quatre pattes qu'il descendait doucement. Et puis les plombs s'enfonçaient; l'eau entrait par chaque maille; une seconde des remous légers tournaient. Ensuite c'était l'affaire du filet et des anguilles.

XIX

Dries et Dolf Barthe un matin étaient partis. Ils avaient de bons paletots et des parapluies. Dries de sa vie n'avait pu se résigner à manquer une occasion de s'amuser. Le fils du cordier d'ailleurs lui avait promis de venir soigner ses pigeons pendant son absence.

Fumant des pipes, ils arrivèrent dans la grande ville de Gand. Ils longèrent des canaux, passèrent devant le Beffroi, tournèrent autour de la tourelle d'où Artevelde parlait au peuple. Dries tirait plus fort sur sa pipe, une chaleur de sang gonflait son cœur flamand. Un ramage de volière s'ébruita. Ils regardèrent en l'air : les oiseaux du carillon s'ébrouaient dans un nuage de petites plumes sonores. Dries serra fortement le bras de Dolf.

—Ce sont les oiseaux de Flandre, dit-il; ils sont venus en bande de toutes les campagnes, aussi bien de Lisseweghe que de Dixmude et de Courtrai, et à présent ils chantent la bonne chanson de travail et d'amour. L'âme des Flandres, ami, gronde dans ses beffrois et rit dans ses carillons.

Flanders n'aurait pas mieux parlé.

— S'il vous plaît, Dries, fit Dolf, nous prendrons par ce quai. De rue en rue nous serons avant peu au béguinage où nous attend ma jeune sœur Godlieve. La mère l'a avertie.

Il entra prendre, en passant, une commande chez une marchande de potiquets. La pluie encore une fois bruinait, fine comme le fil que des dentelières, assises, le carreau sur les genoux, derrière les fenêtres, dévidaient des bobines entre leurs maigres doigts de buis. On l'entendait grésiller aux vitres des petites lanternes suspendues par des chaînettes devant les niches des Sainte-Marie au coin des rues.

Ils dépassèrent le porche. Un crépi de murs clairs, percés de portes à judas grillés sous des statuettes de vierges et de saints, bordait le pavé gratté, pelé de ses herbes. C'était, dans la vie du quartier, une solitude assoupie de petites maisons basses, à volets verts, en retrait derrière les clôtures, avec de menus jardins d'ifs et de buis tournant en rond autour d'un gazon où essorait la lessive. Quelquefois une porte battait; une des béguines, dans un cliquetis de grains de chapelet, trottait du côté de la chapelle. D'autres, arrêtées à l'angle des ruelles malgré la pluie, leurs mains croisées à la ceinture, avec mystère caquetaient, saintement médisantes, d'un chuchotis d'eau qui coule. Un tire-bouchon de fumée se rafalait à ras des vieux toits à lucarnes en capuchon, comme les banderoles en caractères gothiques dans les anciens tableaux.

Dries tira une tringle; un son rouillé d'antique horlogerie grelotta au fond du corridor. C'était la maison des Novices, comme on appelle, dans ces petites cités théologales, les maisons plus spacieuses où les jeunes béguinettes accomplissent leur temps d'épreuves. Des pas glissèrent, un trousseau de clefs bruissa. Et joyeusement un visage gras entre deux âges, couleur de cierge rance sous la cornette à deux ailes, s'écriait :

— Je ne me trompe pas? C'est bien notre Dolf Barthe? Sœur Marie-des-Anges sera bien contente de vous voir.

Elle s'effaçait contre le mur, les laissait passer, refer-

mait le vantail d'un tour de l'énorme clef. Et puis, semant devant eux de petits gestes oints et de dodus sourires; elle les fit entrer au parloir, une grande pièce à chaises en paille alignées le long du mur, avec une table longue au milieu, couverte d'une toile cirée, car c'était aussi, pour le repas du soir, le réfectoire. Sur le trumeau de la cheminée, une Vierge, en robe de satin bleu, un voile de dentelle sous les fleurons de la couronne, à deux mains présentait au monde l'Enfant Jésus rose comme un fondant. Un portrait du Pape, au-dessus du piano, souriait tout blanc, entre une *Fuite en Egypte* et une *Nativité* encrassées d'âge et de fumée.

Ils demeurèrent seuls un instant. Un relent de fruits mûrs se mêlait à une odeur de vieux chêne et de papier de tenture moisi. Puis l'escalier sous un pas pressé craqua. Ils virent entrer une petite sainte femme de vingt-deux ans, toute courte dans sa taille d'enfant grasse. Dolf Barthe ne lui serrait pas tout de suite la main, respectueux devant la jolie sainteté en fronteau blanc de sa cadette.

— Ma sœur...

Dries, de son côté, avait peine à reconnaître, sous les lunettes qui brouillaient son clair regard d'autrefois et la coiffe aplatie par-dessus ses anciens cheveux bouclés, la frisque petite Godlieve, sa cousine, avec laquelle il se roulait dans les meules de foin. C'était sa seconde année de noviciat : selon la règle, elle ne sortait plus, vivait enfermée, attendant la fin de la troisième année pour se mettre en ménage dans un des petits « couvents » et se reprendre à sortir librement. Dries saluait, disait aussi :

— Ma sœur...

Sœur Marie-des-Anges seule ne paraissait pas gênée, riait, frappait des mains, demandait des nouvelles de tous les gens de leur village. Elle leur expli-

qua que si elle portait des lunettes, c'est parce qu'en arrivant elle avait été longtemps tentée de se regarder aux miroirs. A chaque geste, les grains, la croix et les médailles de son chapelet lui breloquaient aux genoux, dans les plis droits de sa coule. Dries remarqua que déjà, comme les autres, sous la guimpe qui lui écrasait la gorge, elle avait perdu la grâce. Ses pieds aussi, chaussés de souliers à bouts carrés, se prenaient en marchant dans sa jupe.

Elle les mena voir la cuisine, reluisante de cuivres, dallée de bleu et blanc. Des novices comme elle, sérieuses sous le fronteau, le tablier bleu noué par-dessus la robe relevée, rangeaient les vaisselles, écuraient les bassines, épluchaient de la salade pour le repas du soir. Une commençait à se blettir, d'un jaune de coing aux pommettes, avec une craquelure de petites rides autour des yeux. Toutes parlaient bas, à l'étouffée, comme des pensionnaires au couvent quand il entre un étranger; et du coin de l'œil elles regardaient ce Dolf Barthe, le frère de la petite sainte.

Sœur Marie-des-Anges les promena devant les armoires. Chaque novice avait la sienne, dont elle retirait la clef, avec le goût de garder à soi quelque chose secrètement, dans la communauté du reste. Elles serraient là leur couvert, leur linge de table et des macarons : quand elles ne mangeaient pas ensemble au réfectoire, elles abaissaient une planchette sur laquelle elles dépêchaient un bout de dînette. Le jour bas, pluvieux, grisaillait les fronteaux, estompait les mains et les visages, dans la blancheur des murs. Dries déjà connaissait l'économie de ces petits intérieurs de béguines, chacune apportant sa part de la dépense commune et à tour de rôle tenant le ménage et dirigeant la cuisine.

Sœur Marie-des-Anges ensuite les conduisit à l'étage. De chaque côté des corridors s'ouvraient les

portes des dortoirs. Ils virent son petit lit aux rideaux blancs, la natte d'osier tressé devant la table de toilette, l'armoire au linge, la chaise basse sur laquelle, matin et soir, elle priait. C'était une chose si simple pour elle de leur montrer cette intimité innocente de sa vie comme si déjà ils n'étaient plus des hommes! Elle se tournait toujours vers Dries, ses grosses petites mains croisées à la taille, lui parlait avec une nuance de supériorité, plus avancée que lui dans la hiérarchie des âmes. Qui aurait dit que c'était là vraiment cette petite Godlieve qui si facilement montrait ses jambes en jouant avec lui dans les foins?

De la fenêtre on apercevait le jardin sinué d'allées en lacet sous des massifs de fusains et de saint-phorycarpe, avec une charmille vers le fond et, au milieu, un boulingrin bordé de pyramides de buis. Les soirs d'été elles y venaient danser à la corde, jouer à la balle et à la raquette, leur robe troussée par devant, avec le battement d'ailes de leurs cornettes comme des oiseaux échappés de la volière. C'était amusant! Et tout à coup mystérieusement elle leur dit qu'un matin sœur Marie-Madeleine, la plus jeune des novices, avait été surprise au lit par la Révérende Mère dorlotant sur l'oreiller une poupée qu'elle avait habillée en sainte Vierge. Quel émoi dans la maison! Sœur Marie, pour cette profanation, avait dû faire pénitence pendant un mois, se privant de sucre au café du matin et récitant cent *Ave* par jour.

La nuit tomba; des ombres en face se murent sur les rideaux, derrière les vitres éclairées du vacillement des chandelles. La petite sœur, après permission de la Mère, les accompagna par les ruelles du Béguinage, sonnant à des portes et faisant venir aux judas des coiffes de bonnes femmes qui ensuite avec prudence ouvraient et consentaient à laisser visiter leurs maisons. On passait par le petit jardin décoré de buis, de boules

de verre et de plâtres de sainteté, comme des jardins mystiques. Le couloir était au bout, blanchi à la chaux, un paillasson devant les portes. Un feu de houille grasse ronflait dans des poêles à tuyau plat. Il y en avait qui polissaient avec le fer des cornettes raides d'empois. D'autres reprisaient des surplis pour les églises pauvres, s'interrompant pour passer l'eau du coquemar sur le chausson au café. Quelques-unes à gros nez prisaient et bruyamment se mouchaient dans des mouchoirs rouges à sujets religieux. Sœur Marie tranquillement disait que quand elle serait béguine, elle priserait comme les autres. Elle avait récemment acheté au colporteur une douzaine de mouchoirs où sur fond rouge benoîtement souriait le Pape. La plupart, déjà âgées, ressemblaient à des boules de pâte rissolées dans la graisse, à des pommes reinettes un peu blетties, couturées de grosses rides. C'étaient d'anciennes demoiselles de campagne à qui leurs frères avaient fait la dot réglementaire, des veuves aussi venues là dévotement oublier le monde. Quelquefois l'une ou l'autre, après s'être essayée un peu de temps, repliait ses voiles et s'en allait se marier. Personne n'y trouvait rien à redire.

Ils arrivèrent à la chapelle, un humble et humide sanctuaire, fleuri de palmes dorées et de fleurs en papier, avec un culte puéril de Cœurs de Jésus polychromés et de petites statuettes en soie et en dentelle comme des poupées. De vieilles pierres tombales défoncées crevaient le sol. Au bord des confessionnaux, des figures de saints et d'apôtres avaient des gestes redondants et maniérés. Raides aux plis des longs voiles blancs, des béguines, dans l'odeur d'encens moisi tiédissant autour des lampes, priaient. Dries ne savait pas pourquoi la petite chanson de la petite nonnette tout à coup chantait en lui.

Sœur Marie-des-Anges leur tendit le bout de ses

doigts trempés au bénitier. Mentalement ils dirent un *Pater*. Du côté des chaises, on entendait claquer des bulles de salive dans l'ardeur des oraisons. D'un souffle bas elle leur avoua son ambition de devenir un jour la sacristaine de l'église.

Une dernière fois ils traversèrent les rues de cette petite banlieue spirituelle des grands cloîtres. Puis, devant le porche, sœur Marie-des-Anges avançait ses grasses mains courtes, toujours riante, rafraîchie de ce contact avec la famille.

— Compliments à maman, à ma tante, à tout le monde... Dries, je dirai une bonne prière pour vous.

— Allez, ma sœur, j'en ai bien besoin.

Et il était pris d'une grande soif à cause de l'odeur âcre de l'encens. Tous deux se sentaient l'âme douillette et neuve, empesée de bonnes intentions, comme les cornettes sous le fer à repasser. Dehors, c'était toujours le même petit picotis de pluie. Un feu malade clignotait aux vitres ternes des réverbères, capuchonnés d'un brouillard roux. La vitrine des boutiques s'amatissait de buée, sillonnée par la coulure des bubelettes de pluie à mesure qu'elles fondaient. Des flaques entre les pavés étaient noires, avec un poisson d'or tremblant au fond. A temps réguliers, de par-dessus les toits s'abattait la rafale enrouée des cuivres du carillon, une pauvre vieille chanson de Flandre que les mères d'autrefois, tirant l'aiguille à la veillée, avaient dû entendre tinter à la fenêtre comme un oiseau qui veut entrer. Tout cela si démodé, dans cette bruine fine pleuvinant comme par les trous d'une pommelle d'arrosoir, qu'on croyait entendre grelotter les petites âmes du passé au tournant des rues.

Camille LEMONNIER.

(A suivre.)

VERS LE TCHAD

(MISSION FOUREAU-LAMY*)

(Suite)

2-19 novembre 1899 (1), *Zinder.* — Du fait du départ du lieutenant Joalland avec les chameaux, nous sommes confinés à Zinder comme à Agadez, avec plus de confortable, plus de bien-être, mais confinés quand même : les journées se passent à plus ou moins s'ennuyer pour les uns, à plus ou moins kabarer pour les autres.

29 décembre. — Le commandant Lamy a poussé une reconnaissance à l'ouest de Zinder, dans le territoire de Tessaoua, pour faire rentrer dans l'ordre quelques localités qui refusaient de reconnaître le nouveau sultan de Zinder. Partis le 20 novembre, nous sommes rentrés le 23 décembre avec deux cent cinquante chevaux environ et un énorme troupeau de bœufs et de moutons. Au cours de cette reconnaissance, le commandant fit une randonnée sur les lieux où s'étaient déroulés les dramatiques incidents de la colonne Voulet-Chanoine, ce qui lui permit de mener une enquête sur place et de rapporter les restes du colonel Klobb, pour les inhumer

* Voir la carte publiée dans *la Revue* du 6 avril 1901.

(1) Il convient de rectifier la date inscrite dans la précédente livraison et de lire 1899 au lieu de 1900.

dans le cimetière de Zinder, à côté de Cazemajou et d'Olive. — M. Dorian nous quitte. Il affronte un voyage à Say avec une simple escorte d'une vingtaine de fusils. Voilà qui est très crâne, mais c'est là, sans doute, ce qui a séduit M. Dorian. Un homme qui, comme lui, par dilettantisme, pour jeter de l'imprévu dans son existence, s'offre un petit labeur comme la traversée du Sahara et de l'Aïr, ne devait pas reculer devant une distraction comme celle-là : un retour à Say avec vingt hommes! Cette récréation n'est pas à la portée de tous les courages et de tous les dilettantismes. — Ce n'est point sans tristesse que nous voyons partir M. Dorian. A la mission, il est entouré de toutes les sympathies et c'est le plus aimable des compagnons de route qui nous quitte. Nous le chargeons de lettres pour la France où on a été pendant plus d'une année sans rien savoir de nous. Combien de fois, pendant ce laps de temps, n'a-t-on pas dû raconter que nos macchabées séchaient au soleil du Sahara ou que les Touaregs nous avaient mangés! Ce n'est pas l'appétit qui leur manquait! Enfin! petit bonhomme vit encore! — Les adieux faits, nous partons dans la direction de l'est. La marche se fera en deux échelons : le premier, très mobile, composé de trente-cinq hommes à cheval des 2e, 3e, 4e sections, et des spahis; le second, du reste de la mission avec les chameaux et le peu de bagages qui nous restent. Nous sommes en route depuis le 26. Les étapes se succèdent sans nous apporter des impressions ni bien vives, ni bien neuves, mais on voyage allégrement dans cette direction de l'est qui, pour nous, est la route de Paris.

31 décembre, Yamia. — Après plusieurs étapes, nous voici à Yamia. Un courrier du capitaine nous apprend qu'il a quitté Zinder le 29 avec deux cents chameaux, en partie donnés par notre providence Mallem Yaro.

C'est peu, en regard des chiffres dont il était question dans les kabars du commandant, mais nous en avons assez, je crois : la route que nous allons suivre nous donne de l'eau, tous les jours, jusqu'au lac.

2 janvier 1900. — Des nouvelles du Chari nous disent que Rabah aurait été battu et blessé par des troupes blanches, il y a cinq mois environ.

5 janvier, Chari. — C'est un gros village exploitant le sel. Nous y recevons une large hospitalité.

8 janvier, Adeber. — C'est ici le dernier village du territoire de Damagharem (1). Une partie de ce village qui exploite aussi le sel est occupée par des gens de Rabah qui ont fui à notre approche. Ces villages d'exploitation de sel ne sont habités que pendant la saison sèche par les travailleurs qui viennent là, sans famille, vivant au jour le jour, du peu de mil qu'on leur apporte. Leur exploitation consiste à prendre de la terre des mares salées qui sont dans les environs et à la laver à travers des filtres de paille. L'eau saturée de sel qu'ils en retirent est alors placée dans des moules d'argile cuit, puis évaporée. Les blocs de sel qu'ils obtiennent ont mauvaise apparence. Le sel, très gris, est bon cependant. — Arrive un courrier du capitaine : il doit nous rejoindre demain soir.

10 janvier. — Après quarante kilomètres, nous trouvons à Cuïgou la rivière du Komadougou. Enfin, nous voyons donc une rivière d'eau courante! C'est une impression toute pleine de charme. Voilà de l'eau vivante! Le pays de la soif est donc abandonné. Quel soulagement! Quelle joie! Le paysage nous captive. L'oued coule au milieu d'une forêt d'arbres géants : c'est la

(1) Capitale Zinder.

triomphale végétation des tropiques avec la splendeur de sa verdure, ses fourrés impénétrables, sa vie débordante et fougueuse; c'est la terre grisée de soleil qui enfante les plantes monstrueuses d'une variété sans limites. Dans cet Eden, je m'endors bientôt d'un sommeil enchanté, tout plein des rêves de France.

11 janvier. — On eût voulu séjourner là, sous le couvert des grands arbres, dans ce jardin qu'habitaient des oiseaux de toutes sortes; mais le départ sonne à neuf heures et demie. On remonte dans le nord-est, après avoir quitté la forêt et repris les immenses champs de bechna. Nous marchons dans un décor tragique. Les champs de bechna ne sont qu'un vaste cimetière. A chaque pas, nous rencontrons des ossements humains qui se désagrègent au soleil. La politique de Rabah a voulu ces hécatombes. Il saccagea tout le pays et fit massacrer plus de cinq mille habitants. Si ce n'était pas rapetisser et déshonorer les grandes paroles que de les appliquer à ce nègre, à cette brute, on voudrait évoquer l'âpre phrase de Tacite, intraduisible dans son énergie : « *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant.* » Oui, c'est ainsi que Rabah, en faisant la solitude, a conquis la paix, la paix du désert, la grande paix des morts. Dans ces vastes champs de bechna, le sombre moissonneur est passé et ceux qui vivaient sont couchés là, comme de lourdes gerbes dans les champs qu'ils avaient semés. — Les habitants de ce pays nous reçoivent comme des libérateurs.

13 janvier, Bekra. — Nous retrouvons le Komadougou avec ses rives boisées. Pour les gens du gros village de Bekra, nous sommes les sauveurs attendus qui les délivreront de l'odieuse tyrannie de Rabah. Une partie de ses habitants ont pris la brousse, mais ceux-ci sont les partisans du monstre. Les bords de la rivière

sont couverts de jardins où poussent le blé et l'orge qui font, de chaque côté de l'eau, deux bandes d'un beau vert. C'est l'abondance, c'est la richesse. Nos repas deviennent des bombances : de monstrueuses omelettes aux œufs d'autruche, des poissons exquis, des galettes blanches comme le lait faites avec le blé de Bekra nous donnent de furieuses tentations de gourmandise auxquelles nous succombons toujours. — Ce matin, pêche à la dynamite, très fructueuse. Nous avons recueilli des poissons de toutes sortes, aussi curieux par leurs formes que dignes de notre estime pour leur chair délicate. Le malheur est qu'en compagnie de ces poissons d'affreux caïmans habitent les eaux tranquilles du Komadougou, ce qui tempère singulièrement notre impatience d'y prendre des bains. Le commandant en a tué un ce soir. Hélas! il en reste encore, et ce qu'ils ont les dents longues!

17 janvier, Doutchi. — Nous voici béréqués à Doutchi. Différentes tribus du voisinage font au camp une entrée superbe, selon la mode nègre. Ils arrivent, au plus fort galop de leurs montures, vers la personne qu'ils veulent saluer : à quelques mètres d'elle, ils arrêtent leurs chevaux sur les boulets, le plus brusquement possible, en levant la lance ou le sabre s'ils sont armés, le poing s'ils sont en costume pacifique. Ce salut ne manque point d'une sorte de crânerie. L'effet serait grand au théâtre du Châtelet : les enfants auraient peur.

18 janvier, Gacheber. — Le long de la route, nous rencontrons, disséminés de tous côtés ou réunis par groupes de quatre ou cinq, sous les grands arbres, des squelettes humains. Rabah est passé par là. — Nous campons au milieu des crânes et nous philosophons comme les fossoyeurs de *Hamlet*.

20 janvier, Yo. — Yo, où le commandant avait donné rendez-vous aux courriers envoyés à M. Gentil, — courriers qui lui disaient la nécessité où nous sommes de passer par le sud du lac et de courir sus à Rabah, danger permanent au milieu de nos possessions du Damagharem et du Baghirmi. — Yo a été détruite par Boubeker, le sultan de Bekra. Nous ne pouvons y vivre. C'est hier seulement qu'on apprit la situation de Yo. — Donc nous allons à Kouka, où on doit attendre les courriers et d'où, peut-être, nous remonterons dans le nord.

21 janvier, dimanche, lac Tchad. — Enfin! Nous n'avons mis que seize mois pour l'atteindre! Pendant près de cinq cents jours il fut l'obsession de nos rêves et pas une heure ne se passa sans que nous ne nous soyons dit, souvent avec l'angoisse au cœur : « Le verrons-nous, le grand lac mystérieux? » Eh bien, je dois l'avouer, notre premier contact avec lui est une déception! Nous venions de si loin pour le voir, à travers tant d'embûches et tant de lassitudes, nos désirs lui avaient donné un tel prestige, une telle gloire, qu'en apercevant pour la première fois ses hautes eaux blanches, nous fûmes tentés de nous écrier : « Eh quoi, ce n'est que ça? » Il faut tout dire : aujourd'hui nous devinons son immensité; nous ne pouvons la contempler comme nous l'eussions tant souhaité. Deux langues de terre, qui s'avancent comme deux jetées d'un grand port, forment devant nous un goulet assez étroit : c'est par cette trouée que nous envoyons au lac notre salut. On dirait qu'il veut se laisser désirer encore, qu'il lui répugne de se livrer, de se dévêtir pour nous de son mystère. C'est à peine s'il se laisse apercevoir par cette étroite passe. Qu'importe? Le lac est à nous! N'avons-nous pas bien gagné l'honneur de le voir?

22 janvier, camp des Eléphants. — Dès ce matin, deux heures, nous descendions dans le sud, longeant les bords du lac. Quand le soleil parut, ce fut le plus radieux spectacle que nous eussions encore contemplé. Le lac était là, devant nous, étendant à l'infini, dans la splendeur de la lumière, sa grande nappe diamantée. Ce n'était plus comme hier un frisson qui courait sur sa surface, mais une longue vague d'argent qui s'en allait frôler les roseaux de la rive. De grands oiseaux blancs s'abattaient sur lui et y trempaient leurs plumes éclatantes, puis, quand ils reprenaient leur vol, c'était, au-dessous d'eux, une pluie de gouttes d'eau, un ruissellement de perles. A quelque cinquante mètres de ses bords, la forêt mystérieuse déroulait sur l'horizon ses noires draperies. Quand nos yeux quittaient ce décor d'une farouche majesté, ils retournaient à l'immensité éblouissante du lac et nous apercevions les oiseaux blancs qui rasaient l'eau de leurs grandes ailes éployées. On eût dit une blanche flottille qui faisait route vers l'infini. — Un ordre du commandant nous arracha tout à coup à l'enchantement de ce spectacle. On demandait l'artillerie du convoi! Que se passait-il? La grande forêt allait-elle, dès le premier abord, nous livrer son secret? L'avant-garde venait d'être surprise par des cris féroces sortant des roseaux du bord de l'eau. Bientôt, on voyait une petite flottille de nègres qui s'éloignait rapidement du rivage. C'étaient, tout bonnement, des Bouddoumas anthropophages! Ils comptaient sur nous pour mettre le pot-au-feu. Ils exultaient et vociféraient de joie. Ils se livraient déjà, en imagination, à de grosses ripailles, où nos entrecôtes eussent été traités avec honneur et dont notre râble eût été la pièce de résistance : rien que d'y penser, le sang leur en venait à la bouche. Les malheureux! Ils espéraient bien faire un heureux coup sur notre caravane, mais notre nombre les a mis en fuite : ils ont regagné rapidement les îles

du lac qui leur servent de repaire. Il ne faut pas s'ébaudir plus que de raison du malheur du prochain, je le sais bien, mais, quand même, je me réjouis de leur déconvenue, et je vois d'ici leur rentrée piteuse au domicile conjugal : « Eh bien, et ce pot-au-feu ? demande la dame noire en apercevant l'époux. — Ah ! oui, répond celui-ci, il y faisait bon ! C'est dommage, de la chair blanche ! » Tempête de l'épouse qui traite tous les hommes de lâches et de fainéants. Les femmes sont injustes envers leurs maîtres, sous toutes les latitudes. — Plus loin, nouveau spectacle de pleine couleur locale. Des troupes d'éléphants défilent lourdement tout près de nous : ce sont des « gourbis », disent nos hommes émerveillés de voir courir ces masses énormes. Je venais de quitter la colonne pour suivre de grosses antilopes que nous voyions par troupeaux nombreux, quand j'aperçus les cinq premiers pachydermes broutant paisiblement à une centaine de mètres de nous. Bientôt arrivait le capitaine avec plusieurs hommes, attirés tous par l'appât de cet énorme gibier. Une balle, dirigée de main de maître par le caporal Talba, abattait un des cinq animaux. Nous étions à un kilomètre à peine du camp. Avant que nous y fussions parvenus, quatre nouveaux éléphants fuyaient devant nous. Ceux-ci essuyèrent un véritable feu de salve, mais qui ne sembla pas les gêner. Ils allongèrent l'allure de leur trot, comme de braves gens surpris par la pluie, et rentrèrent dans la forêt sans avoir l'air de s'inquiéter.

23 janvier, Kaoua. — Kaoua est une agglomération de quelques gros villages dans de vastes plantations de bechna. La journée que nous y avons passée fera époque dans la mission, pour les perplexités sans nombre qui nous assaillirent. Dans la journée, en effet, des renseignements nègres apprenaient au commandant que M. Gentil n'avait pas paru sur le bas Chari,

pas plus que Joalland, et que les postes de Goulfei et de Karnac-Lagon, que nous croyions occupés par eux, étaient, avec Dikoa, aux mains de Rabah et de ses lieutenants. La situation devenait épineuse. Pourquoi M. Gentil n'était-il pas là, sinon établi sur le Chari, du moins dans le Baguirmi? Il fallait évidemment qu'un obstacle considérable eût entravé sa route, et quel pouvait-il être autre que Rabah? Nous avions donc, devant nous, des forces à ne pas négliger qui devaient nous barrer la route, comme elles la barraient à M. Gentil. Or, comment étions-nous outillés? Quand nous avons quitté Zinder, nous devions passer rapidement par un pays paisible, au nord du Tchad. Ne songeant qu'à nous alléger, nous avions laissé un canon et la plupart de nos munitions. Nous n'étions plus en état de faire la guerre, d'aller prendre des villes ou des postes occupés par un homme dont nous ne savions pas grand'chose, mais qu'en Europe cependant on ne considérait pas comme une quantité négligeable, et que les ministres qui nous envoyaient sur le Tchad regardaient comme un danger. Aussi, après bien des tergiversations et une sorte de conseil de guerre tenu entre officiers, le commandant renonça-t-il à la guerre et on se résolut à suivre la voie la plus pacifique, celle du nord.

24 janvier. — Ce matin, nous partions dans la direction de l'ouest vers Kouka. Ce n'est plus qu'une cité de ruines. Six années ont suffi pour donner à cette grande ville l'aspect lamentable qu'elle présente aujourd'hui. Ce n'est pas Pompéi surprise dans la fête de la vie par une force aveugle et secouant son linceul après dix-huit cents ans; c'est plus triste encore, car tout, ici, atteste la malice, la férocité de l'homme, cette force intelligente ou du moins qui se vante de l'être. Kouka, composée de trois villes, comptait plus de cent mille habitants. Son

marché, son sol fertile avaient porté au loin le renom de sa prospérité. Les caravanes qui venaient de la Tripolitaine, par Mourzouck, aboutissaient à Kouka, comme à leur point extrême. Elle était ainsi reliée à la mer bleue dont le flot bat les rivages de France et qui a toujours été le chemin de ronde des idées qui ont conquis le monde. C'était là que les caravaniers, lourds de fatigue, l'esprit encore hanté des songes du désert, venaient oublier les visions de mort dans le tumulte de ces cent mille êtres humains qui s'agitaient sous le rude soleil. Et maintenant, ce ne sont plus que ruines amoncelées, pans de murs de toutes tailles, offrant tous les degrés de la décrépitude, amoncellement formidable de débris de toute nature. Des objets usuels, quelques poteries restées en place, ou quelque autre rien, nous rendent comme présente, dans le contraste navrant de tous ces écroulements, la vie de cette immense cité. Et on la voyait grande, cette vie, ardente, commerçante ; on se la figurait cosmopolite, presque, avec un air d'opulence et de majesté qu'évoquaient en nous les restes grandioses de ses palais et de ses innombrables demeures. Nous avons mis une heure à traverser l'une des trois villes dont Kouka était formée. Pendant que nous marchions dans les rues silencieuses, un nom nous obsédait et nous faisait monter au cerveau des bouffées de haine : Rabah ! Rabah ! Comment ne point l'exécrer, quand la mort, assise sur ces ruines, raconte les carnages systématiques de cet assassin ? Kouka s'emplissait autrefois de la grande rumeur de la vie et le bandit voulait le silence, la paix de la mort. Il lança sur la ville ses hordes de brutes. La phrase de Tacite est réalisée, elle est dépassée : c'est la solitude, c'est la paix, c'est le désert dans sa désolation infinie. — Et maintenant, qui ensemencera de vie ce long cimetière ? Qui ramènera ici l'énergie féconde du travail ? Je l'ignore, mais j'admire que ce soient des fils de la vieille civilisation, des

soldats de France qui soient venus peupler, pour une heure, le silence de ce grand tombeau. Puissions-nous avoir été pour Kouka la morte des messagers de résurrection !

26 janvier, Bélakassia. — Hier sont arrivés quatre-vingts Tebbous qui venaient se joindre à nous pour faire la guerre à Rabah. Ce sont des Touaregs de grande allure, toujours en quête d'un bon pillage. — De nombreuses traces d'hippopotame couvrent la rivière et on a vu deux immenses crocodiles. Un indigène a tué l'un d'eux d'une flèche dans le cou, et M. Foureau fait un massacre d'antilopes. Grâce à El-Hadj, nos casseroles s'emplissent d'un gibier exquis. — Hier, le commandant tue un singe. On nous le sert en ragoût, à la popote. « Salmis de singe à l'ambassadeur, » dit notre cuisinier. Pouah ! Quel fumet ! Et puis, après le déjeuner, on se rappelle que nous descendons du singe. Horreur ! nous avions mangé notre grand-père !

3 février, Belagana. — Nous avons commencé aujourd'hui la route du nord. Nous avons traversé le Komadougou qui sera, espérons-le, notre Rubicon.

4 février, Barraoua. — Nous avons retrouvé le lac aujourd'hui, mais, cette fois, il nous est apparu sous un soleil de plomb. L'eau n'avait plus ses beaux scintillements : elle était grise avec des reflets métalliques. La brise fraîche qu'il nous envoyait l'autre jour avait fait place à un véritable sirocco et une forte houle courait à sa surface.

7 février, Hilerom. — Triste pays. Oh ! ce n'est plus l'enchantement des premiers jours sur les rives du lac ! La forêt a disparu ou, du moins, s'est tellement retirée des bords de l'eau, qu'on ne la voit plus ; on ne la de-

vine même pas. Nous traversons une immense plaine couverte d'une végétation plus ou moins verte, bordée du côté de l'eau par de hauts roseaux : ils s'écartent, de place en place, et alors ce sont de brusques échappées sur le lac qui viennent un peu réjouir l'aspect saharien qu'offre cette grande étendue. Cette impression saharienne me reporte à quelques mois en arrière et évoque trop de mauvais souvenirs : c'est pour cela sans doute que cette région me paraît sinistre. Un autre voyageur qui serait venu ici, sans avoir dans les yeux seize mois de désert, pousserait sans doute des « ah ! » et des « oh ! » d'admiration. Peut-être, dans quelque cinquante ans d'ici, — ce n'est pas très sûr, je ne promets rien, — quand l'express Paris-Tchad *viâ* Sahara-Agadez déversera sur les bords du lac le blond troupeau des « misses » rongées de spleen, Bædeker parviendra-t-il à leur faire voir « un point de vue grandiose » dans cet endroit que nous trouvons si triste : en attendant, je réserve mon enthousiasme. — La fatigue de cette longue étape de trente-trois kilomètres par 38 degrés de chaleur a presque été payée, quand, une heure environ avant la halte, nous avons pu saisir sur le vif une des « curiosités » du pays, comme on dira dans le Bædeker pour le Tchad. J'étais avec le capitaine à la tête du convoi quand tout à coup nous voyons à l'horizon un énorme nuage de poussière et, bientôt, un défilé rapide d'animaux se dirigeant vers l'avant-garde à une grande allure. Il était si long, ce défilé, les animaux étaient si nombreux, que nous avions l'impression d'une manœuvre de cavalerie, sans pouvoir songer un moment à un troupeau d'antilopes. Ce ne fut pas sans une certaine émotion que nous nous précipitâmes sur nos lunettes, croyant avoir devant nous un rezzou de tebbous. La vraisemblance était d'autant plus grande, que le nuage courait en droite ligne sur l'avant-garde. Nos bonnes lentilles nous rassurèrent ; nous aperce-

vions, en effet, un invraisemblable troupeau de plus de mille antilopes qui s'avançait dans notre direction. Il fut bientôt à quelques centaines de mètres de nous, mais là, le bruit fait par notre convoi jeta le trouble parmi ces jolis animaux qui se séparèrent en petits troupeaux et se sauvèrent dans tous les sens.

9 février, Kalego. — Par une température à cuire du pain, nous continuons la route, ce matin, dans le pays désertique. A un moment donné, le guide se trompe de route. Nous passons un bras du lac et obliquons trop dans le sud. Après une heure de marche, nous tombons sur un nouveau chenal, mais cette fois infranchissable. La recherche du gué commence et ce n'est qu'après une bonne heure de perte de temps que nous pouvons sortir de l'île où nous étions entrés. Plusieurs hommes avec leurs montures dégringolèrent dans l'eau. Les soldats qui sont victimes de cet accident n'en paraissent pas autrement marris : un bain, même forcé, par ce soleil, n'est point un malheur. — Nous avons rencontré ce matin plusieurs villages bouddoumas beaucoup plus primitifs que les ordinaires villages nègres. Ils sont formés de huttes en roseaux, très mal construites. Là, gîte un peuple de pêcheurs qui vit de sa pêche et de quelques rares troupeaux. Ce sont, en général, de beaux types d'hommes mais au *facies* tout à fait bestial, du moins si nous en jugeons par les vingt-cinq ou trente exemplaires que nous avons vus, tous les autres ayant pris la brousse. Ce sont des gens très pauvres ou plutôt très misérables et qui ont une réputation bien établie de férocité. Dans quinze jours, nous serons peut-être sur le Chari, à moins que Rabah... Lui toujours! Ah! comme nous voudrions avoir des nouvelles de M. Gentil, savoir de lui si oui ou non une action contre ce Rabah doit être tentée. Evidemment la France, la douce France où les nôtres vivent dans les

transes et dans l'angoisse, nous attire, et combien puissamment! Nous commençons à regarder bien souvent du côté de l'ouest; c'est là qu'est l'Océan, là les grands bateaux qui vont sur l'eau! Nous nous abandonnerions jusqu'à la joie du retour, si ce Rabah n'était pas là ou si nous étions en force pour lui donner la raclée qu'il mérite si bien. Mais nous sommes sans nouvelles, et de M. Gentil et du lieutenant Joalland et aussi de Rabah! Ce matin, pour narguer nos perplexités et nos impatiences, j'ai offert à mes compagnons un calembour de circonstance que j'avais préparé depuis la veille. « Ah! ce Rabah! m'écriai-je, comme par hasard, et comptant sur un effet, ce n'est qu'un rabat-joie! » Mes compagnons restèrent graves et se regardèrent inquiets, avec un air trop évident de se dire : « Pauvre garçon! c'est le soleil! » Mon pauvre calembour! C'est dommage! Il était jeune, content de lui; il était bête : tout ce qu'il faut pour réussir dans le monde.

Kiskaoua. — L'eau de la mare est odieusement natronée (1). Elle est à peine potable et altère au lieu de désaltérer, mais quel bain j'ai pris là-dedans! Il y avait bien, nageant dans les eaux de la mare, cinq ou six crocodiles qui nous paraissaient animés des intentions les moins bienveillantes, mais le thermomètre marquait 41 degrés! Par cette température, il n'y a pas de crocodiles qui tiennent. Je dois dire aussi que nous prîmes la précaution de nous baigner au moment de l'abreuvage des chevaux, le bruit éloignant les cruelles bêtes.

11 février. — Le nouveau guide pris hier au village de Kiskaoua nous conduit pendant une vingtaine de kilomètres sur une bonne route. Ce village de Kiskaoua, que nous avons traversé hier, est assez considérable. Il

(1) Salpêtrée.

est situé dans une île du Tchad et est habité par des pêcheurs. — Aujourd'hui, un vent de sirocco nous souffle du nord-est. Ce vent doit être dominant et expliquerait la différence d'aspect des rives est et ouest du Tchad. Ici, il nous vient du désert; chaud et sec, il détruit toute végétation. Lorsqu'il a passé sur le lac, qu'il a ainsi perdu de sa sécheresse et qu'il s'est un peu refroidi, il laisse à l'heureuse rive sa bordure de frais ombrages. Toutefois, pendant la dernière heure de marche, l'aspect général du pays semble devenir moins désolé : les arbres sont plus nombreux et surtout sont plus verts. En aurions-nous donc enfin fini avec ce Sahara ?

14 février, N'Dourougoura-Oudjà. — Nous avons quitté le Tchad, mais nous le retrouverons !

15 février, Néguirelar. — Nous sommes arrivés dans un village complètement abandonné. Quelques nègres, cependant, que nous avons croisés, nous ont dit avoir eu des nouvelles de la colonne Joalland, il y a deux jours. Celle-ci occuperait, en ce moment, un petit village près de Bari, village autrefois détruit et qu'elle aurait restauré. Ceci confirme les dernières nouvelles données à son sujet. Nous ne serions donc plus qu'à deux journées d'elle. Rencontrer nos compatriotes sera pour nous une joie très grande, mais notre espoir, hélas ! n'est pas complètement désintéressé. S'ils sont béréqués dans ce bled, c'est qu'on peut y vivre et nous sommes à bout de ressources : nous mourons de faim.

16 février. — Le pays n'est ni plus ni moins que le Sahara dans toute son horreur. La marche est très pénible, parce qu'on la fait dans le sable et à jeun ou à peu près ! Vite, vite ! un pays habité, ou nous devenons anthropophages ! nous allons nous manger les uns les

autres! Et quelle pitié de voir nos pauvres chevaux qui tombent comme des mouches, le nez collé dans quelque maigre touffe d'herbe qu'ils dévorent languissamment!

18 février, Debelnedji. — Oh! la bonne journée! Je la marque de trois cailloux blancs. — Après une étape très pénible, nous sommes arrivés à Debelnedji où grande nouvelle : le lieutenant Joalland était là, venu de Goulfei à notre rencontre. Il apportait des nouvelles de France, des lettres, des journaux : ils dataient de mai dernier, mais nous nous sommes jetés dessus; nous nous sommes gorgés d'événements, d'incidents, de faits divers, tous vieux de huit mois. Ce fut la forte joie. — Les nouvelles sont, du moins en partie, celles prévues à Kouka. M. Gentil avait bien eu affaire à Rabah et c'est bien cet affreux nègre qui l'empêcha d'avancer; mais, hélas! les faits sont plus navrants que nous ne l'avions imaginé! Bretonnet se serait avancé avec cinquante hommes et un canon vers Rabah qui les a tous détruits. M. Gentil, avec trois cents hommes, lui aurait livré une nouvelle bataille à l'issue de laquelle, avec cent cinquante hommes hors de combat, notre compatriote se repliait au sud. Il attend, paraît-il, du renfort demandé au Congo. Robillot, de Cointet et un autre dont j'ignore le nom sont dans le Baguirmi, allant vers l'Ouadaye. Joalland occupe le Chari en face de Goulféi où campe un fils de Rabah avec lequel les Français se tirent quelques coups de fusil. Voilà la situation. Notre arrivée l'améliore sensiblement et j'espère qu'on va rapidement concentrer toutes ces forces pour opérer vigoureusement.

22 février. — Nous partons ce soir pour faire une vingtaine de kilomètres, demain une trentaine, et nous serons près de Goulfei où nous arriverons de bon

matin, et que nous mangerons dès l'arrivée pour notre déjeuner.

24 février, Goulfei. — Arrivée à Goulfei. Nous campons au milieu des broussailles, à deux cents mètres des Soudanais, en face de la ville de Goulfei, mais pas en vue. Dès qu'on s'aperçoit, on se salue par de la poudre. — Le lieutenant Meynier, qui vient de faire un voyage dans le sud, a poussé jusqu'à Fort-Archambault : il a vu le capitaine Robillot. De ce fait, il est très documenté sur la destruction de la misson Bretonnet. Celle-ci comptait cinquante hommes à peu près réguliers, deux canons et le goum (1) de Gaorang (2). Arrivé près de Nyéllim, Bretonnet apprend que Rabah vient au-devant de lui, se retranche sur les derniers contreforts d'une petite chaîne de montagne qui coupe le Chari perpendiculairement et laisse Gaorang sur les sommets pour protéger ses derrières. Ce serait le choix de cette position qui aurait été, paraît-il, la véritable cause de son désastre. Dès l'approche de Rabah, Gaorang et sa séquelle prennent rapidement la poudre d'escampette et Bretonnet voit bientôt sa petite troupe entourée par deux mille fusils et nombre de gens à lance ou arc, établis sur les points dominants qui l'entourent et d'où ils les fusillèrent jusqu'au dernier. Ce massacre avait lieu au mois de juillet. Au mois d'octobre, M. Gentil revenait avec trois compagnies de cent hommes commandées par les capitaines Robillot et de Cointet et le lieutenant Galland. Ils se rencontrèrent avec Rabah devant Kouno. Une charge à la baïonnette, après quelques feux de salve, mit bientôt en fuite les troupes de Rabah qui se dirigea vers Kouno où le capitaine Robillot pensait entrer à sa suite. Il avait trop

(1) Armée.
(2) Sultan du Baguirmi.

de retard. En arrivant devant le réduit qui se trouve à Kouno, une grêle de plomb arrêtait le capitaine et ses hommes. Abrités derrière les cases, ils restèrent ainsi, dans le village, à tirailler une grande partie de la journée avec les rabahsiens, dont ils firent un vrai carnage. Ce n'est que quand ils virent l'ennemi abattu qu'ils se retirèrent. Il paraît que Rabah se considère comme vaincu, car ses pertes sont très considérables. En tout cas, pour des raisons qui nous échappent, le bandit quittait Kouno au bout de quelques jours. — Depuis, M. Gentil est reparti chercher des renforts et on l'attend toujours. Pour nous, cette attente est dénuée de tout agrément, car le bechna nous manque et nous avons grand'faim. — La prise de Goulfei est résolue. Départ à deux heures de la nuit, avec trois cents fusils, deux canons; passage de la rivière à quelques kilomètres en amont et attaque au petit jour. Voilà le programme.

25 février. — Le café était pris, les canons attelés, nous étions presque en marche quand on vient prévenir le commandant que des gens de Rabah avaient passé le fleuve pour venir attaquer notre camp. Ce dire prenait d'ailleurs consistance quelques moments après, car on voyait bientôt arriver une foule de nègres poussant femmes, enfants, troupeaux, et venant nous demander protection. Le commandant se résigna à attendre. La prise de Goulfei fut remise, mais notre camp ne fut pas attaqué. Joalland et Meynier croient à une manœuvre des gens de Goulfei prévenus de l'attaque par quelque espion. Ce serait déjà la seconde fois qu'ils emploieraient ce stratagème pour reculer notre attaque et permettre à de nouveaux renforts de leur arriver. Ils semblent donc faire de sérieux préparatifs de défense. Aussi l'attaque de Goulfei est tout à fait abandonnée dans la journée. Le commandant adopte un nouveau plan.

Nous allons ce soir décamper sans tambour ni trompette et nous présenter demain matin devant Mara, petit village situé à une vingtaine de kilomètres sur le Chari. Vers onze heures, en effet, après une sérénade de coups de canon, salves, fusées sur la ville, nous levons le camp. A peine avions-nous fait deux kilomètres, que nous étions dans une débandade sans nom et qui dura jusqu'au jour. Le guide, en effet, par cette nuit noire, se trompa de chemin et nous conduisit dans une brousse inextricable où, en maints endroits, on n'avançait que la hache au poing. Les chameaux se perdaient de tous côtés ; les hommes, qui étaient à leur deuxième nuit sans sommeil, s'égaraient tous plus ou moins : bref, ce fut la grande débandade. Moi-même, je me suis égaré, et n'ai rejoint la colonne de chevaux d'avant-garde que grâce à six coups de revolver qui l'ont arrêtée et ont fait donner un coup de clairon qui m'a indiqué la direction.

27 février. — Nous arrivons devant Mara vers neuf heures du matin avec les deux pirogues racolées par Joalland et on commence la traversée du fleuve. Le passage du Chari n'a pas été une mince affaire : deux chevaux et quatorze chameaux se sont noyés. Cette corvée dura toute la journée et toute la matinée du lendemain. Le fleuve a près de trois cents mètres de large. Il fallut passer tous les animaux en les faisant tenir par des hommes placés dans les pirogues. Le troupeau de bœufs se mit plus de dix fois à l'eau, venant jusqu'au milieu du fleuve, puis, tout d'un coup, faisant demi-tour. Pourquoi ? Allez donc demander des raisons à des bœufs ! — La ville est évacuée : nous n'avons qu'à nous y installer. En vérité, le charmant pays ! Jusqu'où n'y pousse-t-on point la courtoisie envers l'étranger ? Dès que nous approchons d'une ville, les citoyens, pour ne point nous gêner, s'empressent de s'éclipser, laissant

à notre libre disposition leurs maisons et tout ce qu'elles renferment. Quel raffinement dans l'hospitalité! Sans compter qu'ils ont eu là une bonne inspiration, les gens de Mara! Sans doute avaient-ils conscience qu'en restant pour nous faire les honneurs de leur ville, ils pourraient gâter par leur présence le paysage qui ne manque point de grâce et de pittoresque. Le village, aux allures de vieille citadelle, est juché sur la berge du fleuve qui, en cet endroit, forme une falaise d'une quinzaine de mètres de hauteur et regarde à ses pieds la grande nappe d'eau claire qui glisse avec des courbes harmonieuses. Nous n'avons pas besoin de nègres pour enchanter le paysage : ce beau cadre ne va pas à leur genre de beauté.

28 février. — De Chambrun et Verlet partent à la recherche des charges perdues. Ils sont retournés jusqu'au camp, en face de Goulfei, où ils ont ouvert un feu nourri sur les rabahsiens occupés à abreuver leurs chevaux. Ils auraient démoli pas mal de ces brutes. — Dans la journée, le commandant reçoit des nouvelles du sud. Le capitaine Robillot serait à Massenia, les autres seraient à Tounia. Ils viendraient tous à notre rencontre.

2 mars. — Départ de Mara à cinq heures du matin pour aller camper à une huitaine de kilomètres avant Koucheri que nous devons prendre demain. Il y aurait quatre étendards (1) de Rabah enfermés dans la ville, c'est-à-dire environ deux cents hommes dont la plupart armés de fusils.

(1) Compagnies de soldats.

P. HALLER.

(La fin à la prochaine livraison.)

LES
ROBINSONS DE PARIS

(Suite)

X

Père Puech ne décolérait pas depuis deux jours, depuis le soir où cet enfant des ruinés de Coulobres lui avait volé sa fille. Quelle indignité! Quelle audace! Sa fille même, une toquée, ne lui avait-elle pas, le lendemain de l'horrible aventure, envoyé un télégramme qui l'engageait à ne point se tourmenter, à espérer bientôt, dès qu'il y consentirait, une réunion heureuse? Ah! il jurait bien de la retrouver dans Paris et de la châtier d'importance!

Ces brigands-là se cachaient. Parbleu, ils allaient lui adresser, selon la loi et la coutume, leurs actes de respect. Sotte loi qui favorise les gens malhonnêtes! Que d'inquiétudes dans l'avenir, mon Dieu! Lui qui chérissait tant cette vie moelleuse où Claire le dorlotait!... A qui se plaindre?... Où chercher du secours?

Il avait erré dans le quartier, par les rues sombres de l'île, jusqu'au Jardin des Plantes. Le malheur, c'est qu'il ne connaissait personne. La colère l'étouffait. Il ne mangeait presque pas et dormait mal. Tenter quelques visites chez les camarades, il n'en avait pas tout

d'abord le courage, dans la crainte des railleries et des mensonges, et aussi parce qu'il lui semblait que l'infamie ne deviendrait réelle que du moment où elle serait connue.

Pourtant, le jeudi, père Puech se leva de bonne heure, tandis que l'aurore dépouillait des brouillards de la Seine les arbres verts et les maisons pareilles à de blancs rochers. Il partit précipitamment. Les premiers tramways transportaient déjà vers les banlieues des ouvriers en grand nombre. Dans les riches quartiers du centre, les boutiques encore closes offraient un aspect de deuil. De loin en loin, des balayeurs s'interrompaient dans leur besogne, pour rire de ce vieux à barbe d'apôtre et cravaté de travers, qui, grommelant tout haut des menaces, fixait avec des yeux hallucinés un but imaginaire.

Père Puech s'en allait rue de Provence.

Les dames Baldy se levaient à peine. Au brusque coup de sonnette, ce fut Aubert, en bras de chemise, qui vint ouvrir. Mais, aux lamentations de l'avare, qui n'osait pas, avec ses souliers crotteux, franchir le seuil de l'appartement, Suzanne et mère Baldy accoururent, vêtues d'une jupe et d'une chemisette, chaussées de pantoufles en lambeaux. A la vue de Suzanne, dont le charmant déshabillé lui rappelait trop celui de Claire, Père Puech se détourna, en soupirant.

Suzanne se montrait avec plaisir, d'ailleurs, dans toutes ses grâces de jolie femme. Le teint mat de son visage, encore brillant de cette rosée dont le sommeil imprègne les grains de la peau, s'harmonisait à merveille avec la blancheur de la chemisette ; ses lourds cheveux couvraient le front à demi, retombaient en nattes lâches sur la nuque. Sa jeunesse rayonnante, où il sentit, pour la première fois, une perversité étrange, importuna Père Puech. Il soufflait, cependant ; il criait sa douleur.

Vite, vite, à cause de la concierge qui aurait pu entendre, on l'introduisit dans le salon où le linge de la lessive était entassé çà et là sur des chaises, depuis trois jours. Il s'assit sur le canapé, et, gesticulant, s'emporta de nouveau :

— Croyez-vous ! Croyez-vous !... Que feriez-vous à ma place ?

— Mariez ces enfants, dit Suzanne, et tout s'arrangera.

— Les marier !... C'est bien ce qu'ils veulent !

— Où voyez-vous le mal? Nous sommes à Paris, voilà tout.

— Est-ce qu'à Paris on marche la tête en bas et les jambes en l'air?

— Non, mais la province garde encore l'esprit étroit du moyen âge... Soyez donc de Paris !

— Paris ! Paris !... C'est du propre !... J'aime mieux Coulobres... Ils ne pensent qu'à eux. Mais moi, que deviendrai-je ?

— Ces enfants se désirent, mariez-les, répéta mère Baldy, qui joignait ses mains douillettes sur son ventre. Il faut avoir de l'indulgence, mon ami.

Père Puech, un moment, resta coi. Il regarda les deux femmes, crut surprendre sur leurs figures placides une félicité bizarre, l'ironie qu'il avait tant redoutée. Tout à coup, il eut envie de les outrager aussi, de les accuser d'être les complices de Hugues. Mais il n'avait point de force, il demandait pitié.

— Allons, dites-moi où ils se cachent, ces mauvais sujets.

— Nous ne savons rien du tout, nous autres.

Aubert, qui bâillait devant la glace, se trouvant ridicule d'habiter Paris au lieu de pêcher l'anguille dans l'Hérault ou de soigner ses vignobles, maugréa :

— Oh ! moi, depuis plusieurs semaines, je prévoyais l'enlèvement de Claire.

— Par exemple ! s'écria Père Puech. Vous auriez dû me prévenir !...

— Pas si bête. Vous m'en auriez voulu... Que chacun se débrouille.

— Laissez-le dire, répliqua Suzanne. Aubert est un nigaud.

Sous l'injure de sa femme, celui-ci se contenta, selon son habitude, de hausser les épaules. Père Puech fut stupéfait. Dans son malheur qui le rendait sensible, il eut l'intuition que le mal, ainsi que le feu sous les cendres, couvait chez les Baldy, dans leurs âmes pareilles à la sienne.

— Hugues m'a volé ma fille, s'écria-t-il, parce qu'il a faim de mon argent !...

— *Pécaïré !...* gémit mère Baldy, vous ne pouvez plus lui en vouloir maintenant. Ça ne sert à rien. La chose est faite.

Alors, dans l'émotion de l'acte d'amour qui était accompli, irréparable comme la mort, chacun baissa le front.

— Si nous apprenons leur adresse, reprit enfin mère Baldy, si nous les rencontrons...

— Oui, plaisanta Aubert, si nous les rencontrons en nous promenant par les rues de Coulobres, sur le Planol...

— Ils n'oseront pas se montrer, les brigands ! vociféra Père Puech qui d'un bond se redressait. Ah ! je le tuerai, cet Hugues !... Il me déshonore. Il a aidé à la ruine de ses parents en faisant la noce !... Il veut me ruiner, moi aussi.

— Bah ! on ne se brouille pas avec ses enfants. Après réflexion, vous pardonnerez.

— Taisez-vous, madame Baldy ! Pas besoin de réfléchir. Qu'ils soient ou non mes enfants, il y a des crimes qu'on ne pardonne pas !

Suzanne tressaillit, à ces menaces qui l'atteignaient

elle-même dans les tentations du péché : le sang monta d'un flot à son visage ferme, qui rougissait très peu.

Père Puech s'en alla, faisant claquer les portes, sans dire bonjour.

L'accueil des Baldy ne l'encourageait guère à chercher secours auprès des autres camarades. D'ailleurs, il avait toujours évité de voir, dans son logis d artiste, cette bohème d'Estelle, fille du professeur déguenillé que méprisaient les gens cossus de Coulobres, cette hardie qui, déjà mariée deux fois, gagnait sa pitance on ne savait comme, avec des images et des peintures, dans des maisons de journalistes. Qui sait si elle n'avait pas contribué à la faute de Claire? Père Puech n'avait, par exemple, aucune confiance dans ce farceur de Boubal, qui, en bon avocat, passait sa vie à mentir et à se moquer du monde. Quant au sénateur Galinier, le bienheureux se trouvait encore en Languedoc, occupé à développer, de conférence en conférence, l'entreprise de la *Pomme d'amour*.

Père Puech se décida donc à aller simplement à la rencontre de Hugues, dans son ministère, faubourg Saint-Germain.

Rentré chez lui, il revêtit son costume noir des cérémonies. Ensuite, peigné, ciré, sa barbe jaunâtre brossée comme un manteau, il courut le long des quais, non sans émotion. Un ministère, un de ces palais profonds dont il n'avait jamais aperçu que du dehors les cours aux portes closes, et qu'il se figurait remplis du bourdonnement de personnages rogues qui vivent de leur savoir, en faisant marcher la France, un ministère vraiment l'épouvantait.

Les employés entraient à peine.

Après avoir erré par des murs de caserne, monté et descendu des escaliers poudreux, où il faillit vingt fois se rompre le cou, Père Puech parvint au bureau de Hugues. Dans l'ombre, que de loin en loin troublaient

des becs de gaz, le couloir s'allongeait, fleurant la poussière et les boiseries rances.

Trois garçons de bureau, dans leurs guérites, endossaient leur livrée. L'un d'eux, vieillard asthmatique qui soufflait dans son nez rouge aussi fort que dans une trompe, renseigna Père Puech.

— M. Alingry? Vous voulez voir M. Alingry?... Regardez le numéro 103, cette porte tapissée d'une glace blanche... Entrez, parbleu.

— Non. Je veux entretenir M. Alingry d'une affaire urgente, ici, à l'écart de ses collègues.

— Drôle d'idée... Allons!

Pour se débarrasser de l'importun, le garçon alla chercher M. Alingry, qui apparut seul, brusquement, dans la nuit du couloir. Encore vêtu de sa redingote, il s'avançait le front haut, en frappant du talon le parquet invisible. Père Puech, la canne en main, se précipita : ses paroles voulaient sortir toutes ensemble, dans la colère.

— Hé bien, voyons... Claire, où l'as-tu mise?

— Tiens, vous ne prenez pas beaucoup de précautions, ce me semble.

— Tout droit au but. Où as-tu mis Claire?

— Claire ne risque rien. Elle m'a suivi de son plein gré.

— Des phrases... Du chantage!... Me prends-tu pour un nigaud de la campagne?... Crois-tu que je vais te donner mon argent?

— Gardez-le, votre argent. Consentez à notre mariage, et puis...

— Jamais!

— Si cela vous est égal, à nous aussi. On ne pâtit guère à Paris des commérages de la province hypocrite.

— Tiens, on m'a déjà dit ça rue de Provence, chez ces fous de Baldy.

— Je n'ai rien de commun avec eux.

— Si!... L'orgueil de la race bourgeoise, la malice et la fantaisie. Tu n'es peut-être pas fou, toi, mais tu es le fils d'un ruiné !

— A vos injures, je ne répondrai pas. Vous êtes bien resté, vous, le provincial qui ne voit la dignité et le bonheur des hommes que dans l'argent.

— Des phrases !... Tu as commis un crime, tu as abusé de l'innocence de Claire.

— Nous vous enverrons nos actes de respect, répliqua Hugues froidement.

Père Puech trépignait, sa canne derrière le dos, avec d'autant plus de frénésie que, pour éviter un scandale en public, il contenait la vigueur de sa voix.

— Je ne te pardonnerai jamais... Jamais je ne reverrai ma fille. Je la renie !...

— Votre douleur m'afflige, je vous jure... Pourquoi n'admettez-vous pas que nous ayons le droit de nous aimer, Claire et moi ? Elle n'appartient pas qu'à vous seul, après tout!...

— Par exemple !... A qui donc ? A toi ?... Je vais te dénoncer à ton ministre.

— Claire s'appartient à elle-même.

— Alors !... Alors, moi, je ne suis rien du tout pour elle ?...

— Ne croyez pas qu'elle vous oublie. Nous espérons qu'un jour prochain, lorsque vous aurez compris la dignité de nos résolutions qui sont devenues nécessaires par votre faute, vous viendrez à nous...

Hugues ajouta, emporté par une compassion filiale :

— Vous viendrez nous voir avenue du Maine, 40.

— Ah !... Vous êtes allés demeurer près d'Estelle et de son troubadour !... Avenue du Maine !...

Père Puech s'ébroua de contentement, avec un rire silencieux qui creusait sa figure énorme et hérissait sa barbe. Puis, agitant sa canne en un geste de maître qui prétend châtier son valet, il s'éloigna.

Hugues demeura quelques instants déconcerté, dans l'ombre du couloir. Quelle imprudence il avait commise, de donner son adresse !... Père Puech irait tout de suite avenue du Maine tourmenter sa fille. N'était-il pas capable, en outre, de porter plainte au ministre? Sa lettre, transmise au chef de bureau, provoquerait une sorte d'enquête. Et ce seraient de longs ennuis, sinon des inquiétudes : Hugues trembla pour sa sécurité, qu'il négligeait tant autrefois.

Cependant, Père Puech était redescendu dans la rue. Le jour brutal l'aveugla. Les passants affairés, se bousculant sur les trottoirs, lui parurent, à cette heure où un sentiment de sécurité renaissait en lui, des agités de carnaval, des pantins ivres qui couraient sans but. Nonchalant, indécis, il s'amusa d'abord à contempler, par ce faubourg Saint-Germain, les bâtisses solennelles et coûteuses. Ensuite, il se mit à courir, lui aussi, le cœur gonflé d'espoir.

Hélas! la malechance le reprenait aussitôt. Avenue du Maine, il ne rencontra point sa fille.

Quand rentrerait-elle? On ignorait encore ses habitudes. Tout frémissant, il ne put dissimuler sa colère aux regards inquisiteurs des concierges. Ceux-ci, dès son départ, se divertirent d'imaginer autour de la jeune femme quelque drame de famille.

Lorsqu'elle rentra, ils la poursuivirent jusque dans l'escalier, pour lui annoncer la visite d'un monsieur, qui avait une barbe respectable, vous savez, et des yeux blancs de fureur.

Claire monta chez elle d'un pas léger, là-haut, sous les combles dont les ardoises miroitaient à la lumière charmante de ce jour. D'ailleurs, les concierges lui montraient un air de sympathie. C'est pourquoi, loin de s'alarmer que son mystère fût dévoilé, elle s'en félicita, comptant que dans cette maison, en cas d'épreuve, on l'aiderait. Elle devina clairement, avec

son instinct de femme menacée, les circonstances qui avaient dû se produire. Père Puech était allé au ministère, et Hugues, par bonté d'âme, ou sans savoir, en causant, avait donné leur adresse. Serait-elle maintenant troublée chaque jour par les visites de son père? Celui-ci ne mêlerait-il pas la police à ses revendications, peut-être légales?... Il fallait s'attendre à tout

Claire revenait à l'instant de la rue Campagne-Première prier Estelle de lui procurer, par ses relations, n'importe quel ouvrage, couture, fleurs en papier, abat-jour, un de ces ouvrages menus, dont subsistent, aux quatre coins de Paris, bien des ménages tombés en détresse. Dans ses recherches courageuses, elle n'était point, à vrai dire, tout à fait d'accord avec Hugues. Celui-ci craignait qu'elle ne se fatiguât à la peine; il souhaitait, par amour-propre, alimenter seul leurs communes ressources, assurer à Claire un peu du bien-être dont elle avait l'habitude. Mais, ayant auprès de son père acquis le sens de l'ordre et de l'épargne, elle s'obstinait dans ses efforts. Chacun n'obtient ici-bas l'indépendance qu'à la condition de se suffire uniquement soi-même : Claire s'en rendait compte, depuis qu'au milieu de la ville indifférente, elle tenait son propre ménage.

Estelle avait appris à Claire le retour inattendu de Galinier. Boubal en avait parlé la veille à Abel. Pourquoi accourait-il à l'improviste, le sénateur? A cause de la *Pomme d'amour* sans doute. Enfin, peu importait. Claire, dans le but de solliciter du sénateur son assistance, partit, aussitôt après déjeuner, pour la rue des Écoles.

Elle trottait, alerte ainsi qu'une caille dans les sillons de blé, par les rues heureuses de soleil. Les passants se détournaient avec admiration vers cette femme aux lourds cheveux, dont le charme était fait de la

santé épanouie des filles de province et de la grâce des enfants de Paris.

Galinier, lorsqu'elle se présenta, se disposait à écrire à Coulobres, d'où pourtant il était arrivé ce matin même. Dans son bureau de notaire, garni de dossiers, il accueillit la demoiselle timidement, non sans anxiété. Car il lui répugnait de se mêler à des querelles de famille, où sa réputation pouvait se compromettre. En outre, à cette heure même, il attendait Suzanne, qu'il avait clandestinement fait prévenir par Boubal.

Suzanne, la bonne Suzanne, il y songeait trop pour ne pas avoir l'âme, les sens, tout remués par la vision de la jeunesse et de la beauté. Alors, patelin, jouissant aussi de dissimuler ses ardeurs amoureuses, il caressa la demoiselle Puech avec onction. Après les compliments d'usage, il la fit, d'un geste apprêté, asseoir dans un fauteuil, auprès de lui. Il se pencha, les mains jointes, pour mieux écouter, surtout pour mieux voir la femme, sa taille généreuse, l'harmonie de son corps dans les plis de la robe, ses yeux noirs et ses lèvres qui connaissaient maintenant le baiser.

— Je viens vous parler de moi... de moi et de Hugues, dit-elle.

— Oui, je suis au courant de votre petite affaire... Oh ! que cela ne vous trouble pas.

— Je ne me trouble pas. C'est donc là-bas qu'on vous a parlé de notre aventure? Qu'en pensent véritablement, je vous prie, les parents de Hugues?

— Je l'ignore, ne les ayant pas vus. Néanmoins, je dois à la vérité d'ajouter qu'on trouve, en général, que vous avez agi un peu vite.

Il baissa les yeux avec un si étrange émoi, que la jeune femme, loin de se déconcerter, eut une méfiance. Elle souriait, altière, s'efforçant de ne pas faiblir. La franchise n'impose-t-elle pas toujours aux caractères dissimulés et faibles ?

— Je ne viens pas auprès de vous me défendre, reprit-elle. Nous savions, Hugues et moi, en commettant ce que les gens de Coulobres appellent une faute irréparable, à quelles misères nous nous exposions. Mais nous avons du courage, allez !... Aujourd hui, j'ai recours à vous, monsieur le sénateur. Si les diplômes valent quelque chose, je pourrai aisément occuper un poste dans une administration, dans un pensionnat privé. Il se peut que vous ayez l'occasion de me recommander... J'espère même, pour tout dire sans crainte, que vous voudrez provoquer cette occasion. Vous me considérez, je pense, comme une femme honnête et digne ?

— Oui, oui, certainement.

— Le travail est une chose sainte, on le proclame assez dans les écoles. Je veux par mon travail contribuer à la vie de mon petit ménage, où, souvenez-vous de ma prédiction, mon père sera bientôt ravi de nous voir, Hugues et moi.

Claire s'exprimait si simplement, avec un tel accent de poésie et de vaillance, que Galinier, en son cœur plus dur que la racine du chêne, frémissait agréablement. Il réfléchit, le front entre ses mains, un long moment, afin de bien marquer la valeur du sacrifice qu'il allait s'imposer.

— Allons, dit-il. On ne peut pas abandonner d'aussi jolis enfants...

Il lui cajola les mains, les rapprocha de ses genoux, en riant, familier et sensuel. Claire fut prise d'appréhension : ne revoyait-elle pas soudain, sur le visage brillant, dans les cajoleries de cet homme, le même désir redoutable que chez le rustre qui possédait Estelle ?

Et, rougissante, elle parut plus savoureuse en la fleur de sa jeunesse.

— Nous tâcherons de vous aider, Claire... Revenez me voir, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

Elle profita de ce qu'il retirait les mains pour retirer vivement les siennes, et, recouvrant sa force, elle dit avec une affectation de fierté :

— Vous devez approuver ma conduite, vous, monsieur le sénateur, qui ne partagez pas les superstitions, les erreurs d'un autre âge, pires que les mensonges.

— Si je vous approuve?... Oui, mon Dieu, à Paris !... Cependant, vous n'auriez pas pu, à Coulobres, sortir des sentiers battus. La loi, c'est la loi : il faut que nous la subissions tous.

— Tous !... Sommes-nous des esclaves enfermés dans une discipline sociale, où se cachent tant de crimes?... Non, vous ne croyez pas cela, vous qui appelez de vos vœux une ère de lumière et de liberté !...

— Oh ! oh !... Allons, vous êtes bien résolue, je vois ça. C'est dommage pour votre père. Seulement, que la destinée ne vous réserve point de surprises... Que votre ami Hugues vous reste fidèle...

Claire, indignée par tant de lâcheté, dédaigna de répondre. Elle se méfiait davantage de cet homme aux allures félines, lorsque le timbre de l'entrée sonna.

Galinier s'interrompit de parler, ses yeux pleins d'inquiétude. Toussotant entre ses poings, il se leva d'un bond, dès que la demoiselle se fut levée. Celle-ci remarqua qu'il réprimait péniblement une impatience, et qu'il tâchait, malgré lui, de la congédier.

— Allons, comptez sur moi...

Tandis qu'il saluait, la vieille servante, amenée de Coulobres, ouvrit la porte du vestibule : Suzanne entra.

A la vue de Claire, Suzanne s'arrêta, toute saisie, une seconde. Galinier lui tendit la main. Elle s'avança, glorieuse alors et hardie, en relevant la voilette sur ses joues que le vent de la course avait colorées. Sa robe lilas à bordures de satin, sa capote garnie de perles et d'aigrettes roses, toute sa personne parée et fraîche,

éclatante de vie comme un jardin d'été, exhalaient de violents parfums. Galinier se taisait, les bras ballants, tout réjoui de sa bonne fortune, néanmoins un peu gêné entre les deux femmes que l'ombre du péché faisait plus séduisantes.

Elles s'étaient embrassées avec la familiarité d'habitude. Maintenant, elles se regardaient, hostiles l'une à l'autre, sans penser à plaire. Cependant, Suzanne voulut, à cause de son âge et de sa condition, paraître supérieure, imposer une belle innocence, une sorte d'autorité.

— Hé bien, ma petite Claire, vous avez fait votre coup de tête?

— Il le fallait, répondit Claire.

— Allons, s'écria Galinier. Inutile de revenir sur le passé. Notre devoir à tous sera d'engager ce brave Père Puech à se réconcilier avec nos petits camarades.

— D'ailleurs, repartit Suzanne avec emportement, qui donc, à notre époque, blâmera une femme de s'unir à l'homme qu'elle aime ?

Suzanne comptait, par ses airs de bravoure, flatter le sénateur, se rendre Claire favorable en cas de péril. Celle-ci, au contraire, fut affligée par les paroles d'orgueil qui sonnaient faux chez une femme mariée, élevée en province, dans les sages traditions du foyer. Et, comprenant, elle, la révoltée, que la peur de la misère et la vanité entraînaient cette créature au crime d'adultère, elle éprouva un malaise : le cœur soulevé de dégoût, elle prit congé précipitamment.

XI

Huit jours après, Suzanne et Galinier se trouvaient en présence, à la même heure d'après-midi, non plus dans le modeste bureau de notaire, mais dans le petit

salon douillet, à la lueur discrète des rideaux de la fenêtre.

Pour la seconde fois, l'adultère était accompli. Ils parlaient à mi-voix, dans le silence de leur retraite, avec une crainte involontaire des rumeurs de cette immense ville redoutée, où, provinciaux sans profession et sans boussole, ils se sentaient toujours perdus. De quoi pouvaient-ils parler, sinon de leur pays?

Galinier jouissait de la femme, en reclus qui soigne son corps, qui doucement, sans abus, profite des privautés rares que la vie lui accorde encore. Ses yeux gardaient une limpidité souriante; ses cheveux blancs ne choquaient pas, ramenés sur le front d'un mouvement coquet, pour dissimuler une ride trop creuse. Son visage un peu long, affûté, avec son nez pointu, ses lèvres minces, avait encore l'éclat de la maturité, sans boursouflures. Il était paresseux, de manières prudentes.

Il s'étendait indolemment dans le fauteuil, la tête renversée, afin de contempler à l'aise la femme qui s'offrait; il admirait sa bouche aux rougeurs de fraise, ses paupières larges qui, sur les yeux, faisaient un peu d'ombre troublante; il l'approchait de lui, respirant le parfum sensuel qui émanait de la chevelure noire. Il était ravi de l'entendre, de sentir, au son de sa voix qu'elle s'efforçait de rendre espiègle et courageuse, la puérilité de son âme, l'inconscience de son être qu'elle abandonnait ainsi, avec une prétention de poésie mondaine, par besoin d'argent, sans aimer le mal peut-être.

— Maman, disait-elle, pour faire valoir son dévouement davantage, m'empêcherait de sortir si elle pouvait : car, je crois qu'elle soupçonne quelque chose. Elle se contient à cause d'Aubert, afin qu'il ne soupçonne rien, lui, comprenez-vous, et qu'il ne cause pas un scandale qui retentirait jusqu'à Coulobres. Même, devant lui, elle me recommande d'éviter les voitures,

de veiller sur ma robe, de rentrer tôt... D'ailleurs, maman et mon mari vivent très bien ensemble...

— Mieux vaut tard que jamais.

— Vous riez, vous?... Mais ma pauvre maman souffre, au fond, de l'apathie de ce nigaud que nous prenions pour un aigle, à Coulobres! Le malheur, c'est qu'elle ne comprendra jamais la vie parisienne, cette vie d'intelligence et de liberté qui me grise, moi!...

— Ah! petite cigale!... Tout repose sur des conventions et sur des apparences, dans notre société naturellement aussi fragile que les hommes qui l'ont faite. Où est le mal? Où est le bien?... Je ne sais pas. Qui le sait?... Chacun, ici-bas, Suzanne, ne recherche que son plaisir.

Dans un élan de sincérité, que provoquait en lui le bonheur, le paysan cossu laissait s'épancher, comme pour s'en dépouiller devant la femme, tout l'égoïsme de son cœur.

— Il n'est rien que d'aimer, d'oublier le monde, les sots et les envieux, Suzanne... M'aimez-vous?

— Oui... répondit-elle simplement, ayant la pudeur de ne pas profaner, dans l'émotion de son péché, le mot sacré d'amour.

Elle rougissait à la pensée que, par la grâce de cet homme, par les ressources qu'il savait offrir habilement, elle conservait le bien-être chez elle, et sur son corps la fraîcheur des parures qui la rendait, à travers la ville, l'égale des dames enviées.

Elle lui pressa les mains et se leva.

— Dites-moi, reprit-elle, Boubal doit être enchanté. Le magasin de la *Pomme d'amour* lui rapporte déjà?...

— Oui. Le voilà gardien d'un magasin vide, cet avocat sans scrupules. Pourvu qu'il mange, c'est l'essentiel.

— Un magasin vide!... Nous le garnirons bientôt de marchandises, j'espère?

— Certainement.

— Est-ce que vous ne croiriez pas à la *Pomme d'amour?*

— Si... Mais le camarade qui y croit le plus est celui qui en profite, même avant l'ouverture du magasin.

— Boubal sert au moins à quelque chose.

— Et vous partez?...

— Impossible de rester plus longtemps.. Il me faudra bien, à la maison, motiver ma longue absence. Tenez, je vais de ce pas surprendre Claire : je dirai que j'ai passé l'après-midi chez elle, si maman m'interroge. Hugues doit travailler au ministère... En voilà qui sont heureux!

— N'ont-ils pas raison?... Ils s'aiment bien et se moquent du monde... Allons, puisque vous partez, adieu... au revoir...

Il lui baisa les mains, les poignets si doux et bruns, tandis qu'elle se gantait. Il la contempla une dernière fois, dans le cadre de la porte, cette femme de son pays qui lui rappelait, en plein Paris, le bel âge de ses amours au milieu des vignobles de sa campagne.

Au dehors, Suzanne eut un plaisir nouveau de retrouver la pureté du ciel, la gaieté des rues. Dans le va-et-vient des passants, ses yeux se divertirent, il lui sembla que sa honte se dissipait. Libre enfin de parcourir seule cette Babylone si souvent maudite en province, elle se promit une heure de distraction et en quelque sorte de libertinage, auprès de Claire, la Parisienne, qui dédaignait si bravement les traditions de leurs familles.

Claire n'ouvrit sa porte qu'avec beaucoup de précaution. Suzanne, en entrant, se mit à rire.

— Pourquoi donc avez-vous peur, ma petite?

— Mon père vient me surprendre si souvent! Et chaque fois, ce sont des scènes, d'autant plus cruelles

qu'elles sont inutiles. La dernière fois, j'ai dû lui refuser ma porte. Ses cris ameutaient la maison.

— Pauvre père Puech!... Il s'imagine toujours habiter Coulobres, où tous les voisins et les commères s'intéresseraient, par désœuvrement, à ses plaintes. Tout de même, il finira par céder. Vous avez raison, après tout.

Elles s'étaient assises près de la fenêtre, à la clarté de l'avenue, où les feuillages des marronniers traçaient, vers le lointain, dans la lumière, deux ornières touffues. Suzanne, d'un regard rapide, examinait la large pièce, rangée avec ordre, commune à tous les soins du ménage.

— Ah! s'écria Claire, ce n'est pas luxueux chez nous. Mais bah, qu'importe!... Nous ne voyons pas que nos meubles sont de bois blanc ou que nos parquets manquent de tapis et nos murs de tableaux. Quand nous n'avons pas d'argent pour acheter des côtelettes, nous mangeons de la soupe, et de bon appétit, je vous jure. Enfin, nous nous plaisons comme ça tous les deux, nous ne nous ennuyons jamais. Peuvent-ils en dire autant, ceux qui vivent dans l'or et dans la soie?

S'étant levée, Claire tira les rideaux de cretonne, qui grincèrent sur leur tringle de fer, et le grand lit tout blanc apparut, dans son alcôve blanche, un crucifix de bois cloué au mur, au-dessus du chevet.

— C'est très joli, disait Suzanne.

Ses yeux noirs étincelaient au soleil, dont les rayons formaient alentour, dans la chambre, une lueur frémissante. Une mélancolie contracta son visage, à regarder ces choses jeunes, imprégnées pour ainsi dire d'amour et d'innocence, et qu'elle eût désirées.

En cette minute de silence, Claire ressentit soudain, au fond de son être, le malaise de l'autre jour chez Galinier. Suzanne lui parut embarrassée dans ses atours et ses parures. Et doucement, comme sans y toucher,

avec cette malice de curiosité qu'ont les femmes d'apprendre les desseins cachés de leurs rivales, elle l'interrogea :

— Comment donc êtes-vous venue si loin, avenue du Maine?

— Je sors du Bon Marché, j'ai poussé jusque chez vous... C'est tout simple, n'est-ce pas?

Mais Suzanne, de plus en plus gênée, baissait la tête, effleurant sur la table, sans les voir, des papiers de toute couleur, dont quelques-uns étaient piqués d'épingles. Le bonheur de Claire, son assurance glorieuse, la troublaient délicieusement, lui faisaient envie. Une tentation lui venait, dans ce nid pauvre, improvisé avec tant de courage, de confesser tout à coup ses misères d'épouse. Pourtant elle n'eut point la force de parler d'elle-même ; d'une voix modeste elle demanda :

— A quoi vous servent ces papiers?

— Ah ! vous ne savez pas combien ils me sont précieux !... Je confectionne des abat-jour pour augmenter nos ressources, très peu... Que voulez-vous? Il me faut travailler, et j'ai beaucoup de plaisir au travail... Il vaudrait mieux sans doute un ouvrage plus distingué, surtout plus lucratif...

— Oui, puisque vous avez des diplômes, une administration, une banque... Mais notre brave Galinier s'occupe de vous. Il vous trouvera bien quelque chose, allez.

Suzanne s'agitait sur sa chaise de paille. Elle se leva, et, regardant le beau ciel pur au-dessus de Paris, elle voulut s'éloigner. Sur le seuil de la porte, néanmoins, elle s'arrêta, d'abord confuse. C'est qu'elle désirait soudain, avec une sorte de perversité, se consoler de ses détresses en visitant un autre ménage qui lui semblait, à l'égal du sien, en déséquilibre.

— Dites-moi, que deviennent les Bonnaric?

— Tiens, justement, Estelle vient souvent ici l'après-midi. Aujourd'hui, l'heure est trop avancée : elle ne viendra pas. A-t-elle eu quelque querelle avec son mari? C'est possible. Abel ne peut pas supporter petit Pierre. Ça finira mal.

— Je vais les voir.

Suzanne embrassa son amie bien fort, avec une tendresse sincère, de même que si elle eût imploré le pardon ou la pitié. Claire, dans cette étreinte, frissonna, malgré tout, d'être aimée ainsi par cette femme, malheureuse peut-être et pitoyable.

Aujourd'hui, selon les prévisions de Claire, une querelle bouleversait le logement des Bonnaric. Le matin, Estelle avait énergiquement refusé de l'argent à son mari, qui prétendait, aux courses de Vincennes, gagner gros sur un cheval méconnu. Abel, jusqu'au moment du déjeuner, avait boudé. A table, il s'emporta contre petit Pierre au moindre propos. Pierre l'ayant appelé « monsieur » sur un ton de dédain, le brutal le frappa du poing en plein visage, si rudement qu'on entendit une dent se casser, au fond de la bouche. La mère aussitôt prit l'enfant entre ses bras, et, dans une fureur de bête blessée, vociféra, sans crainte du voisinage, toutes ses invectives, ses rancunes accumulées et des menaces.

Abel, enfermé depuis trois heures dans sa chambre, ne bougeait plus.

Pierre avait dû se coucher, la tête en feu. C'est là, auprès de lui, qu'Estelle, après avoir ouvert à Suzanne, vint reprendre sa place, dans l'atelier où pénétrait, avec la tranquille lumière du ciel, le murmure du bosquet sauvage. Estelle tremblait encore, ses blonds cheveux défaits, en un désordre de toilette qu'elle ne songeait guère à réparer. Ses lèvres, si bonnes et souriantes à l'ordinaire, se gonflaient en une moue de lassitude. Ses yeux pâles, si jolis autrefois de gaieté, demeuraient

baissés avec une patience animale vers cet enfant qui, ses menottes rouges sur les draps, observait sa mère avec passion.

— Suzanne, loin de m'importuner, votre présence me ranime; vous venez à un bon moment... Tenez, je n'en puis plus... La vie que je mène est abominable.

— Par exemple!

— Lui, cet homme, toujours!... Qui donc, parmi nos compatriotes, s'étonnera que je l'aie trop aimé? Seulement, c'est fini. Qu'il s'en aille! S'il ne s'en va pas, il me mangera tout, il me prendra mon enfant... Et j'ai horreur de moi, de mon corps stupide, parce que je cède devant cet homme, lorsque, par intérêt, je le sais, il vient me faire des caresses! Ah! si je pouvais ne plus le voir!... S'il voulait, du moins, s'en aller...

— Mais qu'a-t-il fait?

A mi-voix, sans emphase, Estelle raconta la querelle du déjeuner.

Suzanne rencontrait donc une misère pareille à la sienne, pire peut-être. Tout en écoutant le récit d'Estelle avec ce frémissement d'effroi qu'ont les faibles devant la douleur, elle se plaisait à savoir d'autres femmes maltraitées par le sort, et se consolait d'elle-même, ainsi qu'elle l'avait souhaité tout à l'heure, en songeant que, dans sa détresse, elle pouvait encore faire le bien à ses semblables.

— Tous les hommes ont des défauts, répondit-elle.

— Le mien, hélas! n'a que des défauts. Que deviendrai-je?... Je travaille mal. Les ressources nous manqueront, si cela continue. Je suis vraiment entre l'enclume et le marteau : petit Pierre d'un côté, Abel de l'autre.

Mais, ayant la sensation que, tout contre la porte de la chambre, Abel, aux aguets, écoutait leurs doléances, elles se turent.

Pourtant, Suzanne, dans un besoin nouveau d'expansion, parla de son mari.

— Je sais, dit Estelle. Vous ne vivez pas bien avec Aubert... Oui, il y a des choses qu'on devine. Seulement, je ne vous en aurais jamais parlé la première, par discrétion... S'il regrette notre Languedoc, ce n'est pas un si grand crime. Pardonnez-lui. Aimez-vous : la loyauté dans le mariage préserve, Suzanne, des erreurs qu'aucune vertu plus tard ne répare.

Suzanne, de stupeur, ouvrit tout grands ses beaux yeux noirs. Mais, feignant de ne pas comprendre, elle dit avec tranquillité :

— Paris, pour Aubert, est une planète fabuleuse, où les êtres même les plus infimes lui paraissent des monstres... Il nous appelle tous des Robinsons!

— Il n'a pas tort, voyez-vous. Avec même cette différence, à notre détriment, que le vrai Robinson sut, dans une île déserte, s'organiser une existence pratique et tirer parti même de ses épaves. Autrement, nous sommes tous des Robinsons, jusqu'à ce Galinier, qui vivrait cent ans à Paris sans en respirer l'âme.

— Oh! oh!... Vous exagérez, Estelle.

— Non. Galinier, c'est un Abel Bonnaric pourvu d'argent et orné de quelques lectures. Je me défie de lui. C'est un flatteur, un vieux garçon tout pétri d'égoïsme.

— Diantre!... Avec quelle sévérité vous jugez notre sénateur...

— Je parle sans méchanceté, croyez-le bien. J'ai acquis, depuis quelques mois, tant d'expérience!...

Suzanne se mordit les lèvres, pour ne pas laisser éclater son dépit. Il lui sembla que ce reproche de sottise provinciale étant adressé à Galinier lui fût adressé à elle-même : la honte de son péché, malgré sa hardiesse, lui monta au front.

Abel, de l'autre côté de la porte, s'irritait d'en-

tendre un bourdonnement de paroles, qu'il ne comprenait pas.

Et petit Pierre, allongé dans sa couchette, ne songeait qu'à cet homme lâche qui l'avait battu. Il se sentait le haïr de tout son être, le redouter avec une terreur qui élargissait la vision de son esprit. Il épiait la rumeur de ses pas hésitants, de son souffle, aux jointures de la porte, contre la cloison. Il remarqua soudain le grincement menu de la clef dans la serrure. Mais, haletant, les yeux fixes, il se tut, pour ne pas alarmer sa mère.

D'un élan, la porte s'ouvrit : l'homme apparut sur le seuil, à la lumière qui aveugla sa face rouge. A demi courbé, dans un geste de menace, il s'avança vers les deux femmes qui, toutes blanches d'effroi, s'étaient renversées sur leurs sièges.

— Ah! s'écria-t-il, vous vous en payez des commérages sur mon compte!... Toi, parce que la femme d'Aubert est là, tu relèves ton caquet!

— Moi!... Je n'ai plus d'égards à observer... Tu as passé la mesure.

— Tais-toi, laisse-moi parler!... Vous, madame...

Il fit une salutation très humble, avec un rire qui montra ses dents de loup :

— Madame, vous devriez aller dans votre maison arranger vos affaires.

— Quoi!... Monsieur!... Non content de martyriser cette femme et cet enfant, vous essaieriez de calomnier...

— Vous faut-il des explications?... On sait des choses, on est plus fort que vous ne croyez.

— Tais-toi, Abel, calme-toi, implora Estelle. Tu es fou, voyons.

— Oui, répéta Suzanne, dédaigneuse. Il est fou.

— Ah! je suis un niais de Coulobres, moi aussi, dites!... Galinier n'est pas fou, alors, de payer vos

complaisances, pendant que votre pastoureau joue de la flûte, dans sa chambre de bonne!... Oui, quand on a des histoires à se faire pardonner, on ne vient pas ici, chez de braves gens, envenimer une querelle de famille qui ne regarde personne.

— Monsieur!... Monsieur!... Vous, un Bonnaric, oser toucher à la fille de monsieur Baldy!

L'homme, en ricanant, s'inclina davantage, tandis qu'Estelle demeurait sans forces, bouleversée par les dénonciations du mal de Suzanne, qu'elle voulait supposer encore, en son horreur du mal, n'être que des outrages.

Suzanne, debout, s'appuyait au dossier de la chaise, très belle dans la pâleur de son visage. Ses regards tombèrent sur la couchette où Pierre, les yeux grands ouverts, se pelotonnait contre le mur, en s'humiliant. Elle s'approcha de lui, petite victime innocente, qui donnait l'exemple de la résignation et de la sagesse. Pierre aussitôt l'embrassa, pour la retenir auprès de sa mère, et pour l'aimer.

— Pauvre enfant! gémit-elle.

Abel haussa les épaules. Il suivit des yeux, jusqu'à la porte de l'escalier, cette bourgeoise distinguée de Coulobres, dont maintenant il s'estimait l'égal.

Un silence anxieux régna. Abel s'abîma dans un fauteuil, la tête entre les mains, comme brisé par l'émotion. La lumière était douce, des oiseaux chantaient dans le bosquet.

Estelle vint lentement s'accouder sur la pierre de la croisée. Mais elle aperçut, aux fenêtres voisines, des femmes que les clameurs d'Abel avaient attirées, et qui attendaient, curieuses, le dénouement de la bataille. Alors, confuse, elle rentra dans l'atelier. Elle essaya, pour se soustraire à l'obsession de ses tristes pensées, de se mettre au travail. Hélas! ses yeux papillotèrent sur la page glacée, dont la blancheur ne lui donnait

pas au cœur et à l'esprit le délicieux éveil d'habitude.

Abel, se croyant offensé par son indifférence, se levait derrière elle, trépignait avec agitation.

— Hé bien, dit-il, tu fais la forte, tu te moques de moi!

Elle s'obstina, paraissant insensible, à ne point répondre. Penchée sur sa table autrefois adorée, elle traçait enfin, de la pointe de son crayon, sur la page blanche, un chemin de campagne, une rangée d'arbres, une grangette que décorait une treille capricieuse, et sans savoir, ingénument, le paysage de sa province naissait sous l'inspiration de ses doigts.

Abel voulait, en maître jaloux, avoir raison. Il s'écria, les poings serrés :

— Il faut que cette vie finisse!...

— Ah! je crois bien.

— Il faut que tu te débarrasses de cet enfant!...

— Moi!

— Oui!... Je ne veux pas que tu le tues, parbleu! Je ne suis pas un ogre... Mais enferme-le dans un pensionnat, par exemple!...

Elle se retourna, vive et courageuse :

— T'es-tu donc imaginé que je te sacrifierai mon enfant?... Que t'a-t-il fait?

— Il ne m'aime pas.

— Il ne t'aime pas?... Hé, te fais-tu aimer, toi?

— En voilà des affaires! J'en ai assez... D'abord, ça fait le malade pour ne pas aller à l'école... Dis-moi!... Levons-nous, fainéant!

Brutal, il arracha les draps de la couchette, où Pierre se cramponnait, en appelant sa mère. Celle-ci était accourue : bordant de nouveau les draps de la couchette, elle repoussa l'homme, l'étranger. Il recula. Elle grinça de rage, cria, dans une sorte de rugissement :

— Laisse-le! Il est à moi! Va-t'en!

— Il faut pourtant choisir.

— Choisir!... Ça serait bientôt fait. Frappe-moi, si tu veux, puisque tes bras sont plus forts que les miens. Mais tu me frapperas seule. Lui, ne le touche pas, sais-tu!...

Elle recouvrait l'enfant de ses bras, de son corps passionné. Puis, redoutant une agression nouvelle, elle se retourna de nouveau, le visage bouleversé d'angoisse et de bravoure. Surpris, il haussait les épaules. Dans un cri de dégoût, elle répéta :

— Va-t'en!...

— Allons, nous ne sommes pas au théâtre. Inutile de jouer la comédie.

— Ah! je voudrais bien jouer la comédie... Va-t'en!... Laisse-moi, mon Dieu!...

Il ne répondit point. Les résistances, la résolution d'Estelle avaient suffi pour le troubler, lâche et sot, dans tout son être. Ce n'est pas que le remords vînt le contrarier dans sa rudesse. Mais il s'effraya d'être jeté sans pain sur le pavé de la rue, dénoncé aux camarades pour son défaut d'éducation.

— Parbleu! gronda-t-il, sur un ton de plaisanterie. Vos mamours m'exaspèrent, et je gronde : je suis jaloux.

— C'est bon. Laisse-moi...

— Bah! Je te retrouverai bien... Régale-toi de ton enfant, puisque tu as commencé.

Estelle, à son tour, n'eut pas la force de répondre. Voulut-elle, par son inertie, clore la discussion, inutile et dangereuse?

Brusquement, dans la fièvre de l'orage, le frisson du désir l'avait ressaisie, le péché d'amour, qu'elle maudissait, au fond de son âme. Cet homme aurait-il donc toujours raison de sa volonté comme de son corps? Honteuse d'elle-même, avide de se purifier en quelque sorte par l'innocence de Pierre, elle embrassa son enfant éperdu, qui se mit à sangloter.

Abel, debout, riait, par forfanterie. Pour ne pas s'humilier à proférer une parole de repentir, il partit d'un pas lourdaud, sans remarquer le désordre de ses vêtements. Il s'en irait sur le boulevard, se distraire de ses tracas parmi les camarades, au café de Madrid.

L'appartement recouvra aussitôt une paix adorable, tandis que le bosquet, entre ses vieux murs parés de mousse, exhalait la rumeur de ses feuillages pleins d'oiseaux. Estelle et l'enfant doucement se soulevèrent : un rayon du ciel bleu toucha leur front, rafraîchit leurs yeux fatigués.

— Je vais travailler, dit-elle. Veux-tu?...

— Oui, maman; je n'ai rien. Il ne m'a pas fait mal.

— Ah! s'il pouvait ne plus revenir! Si je pouvais ne plus le revoir!...

— Il reviendra, murmura le petit, qui, pour réconforter sa mère, lui pressait les mains. Il reviendra... Où veux-tu qu'il aille?

— C'est vrai. Tu raisonnes mieux que lui... Allons, les pauvres n'ont pas le temps de s'apitoyer sur eux-mêmes. Remettons-nous à l'ouvrage : il n'y a que ça qui guérisse tout.

Et s'étant essuyé le visage d'un geste fébrile, comme pour en faire tomber toute la misère, Estelle reprit sa place, à la table chérie du travail et du rêve. Pierre, qui s'était mis sur son séant, la regardait, en silence, tel qu'un ange gardien.

GEORGES BEAUME.

(A suivre.)

UNE IDYLLE D'AMOUR CONJUGAL

SOUS LA RÉGENCE

LA PETITE COMTESSE DE PLÉLO

Au coin du boulevard Montparnasse et de la rue de Vaugirard, le chercheur des restes du vieux Paris d'autrefois peut apercevoir, noyé dans le flot montant des constructions modernes, enlizé dans des bâtisses prétentieuses et banales, un vieil hôtel (1) dont on reconnaît encore, malgré les déformations qu'on lui a fait subir, le grand style, la haute et sévère allure.

Cet antique logis, resté debout comme un ancêtre robuste, a eu son heure dans l'histoire, ses hôtes illustres et charmants : rois, princesses, soldats héroïques, coquettes ambitieuses, amoureuses exquises. Autrefois, avant que la marée montante des maisons eût envahi les faubourgs, il se trouvait en pleine campagne, à l'orée de la plaine de Montrouge, loin des bruits de la ville bourdonnante, séparé du Cours par un mur élevé, abrité d'une armure de glycines et de chèvrefeuilles et comme perdu dans les sombres massifs de son petit parc mystérieux et discret.

(1) L'entrée de cet hôtel est maintenant au n° 25 du boulevard Montparnasse. La façade de l'hôtel est tournée du côté de la rue du Cherche-Midi.

Un soir d'été du mois d'août 1723, les rares promeneurs du Cours auraient pu voir une calèche s'arrêter à la grille du mur, un cavalier, de mine élégante et fière, sauter au dehors, prendre dans ses bras, enveloppée dans une mante de linon, une mignonne petite personne, une enfant dont on entendait le rire frais et perlé sous les barbes de dentelle de sa fontange, et la porter prestement à la grille qu'ouvrait aussitôt une gouvernante.

Le bourgeois attardé aurait cru assister à l'avant-dernier acte d'un imbroglio d'amour, à l'enlèvement d'une ingénue fuyant les grilles du couvent et le cœur accroché aux pointes victorieuses des moustaches de quelque beau mousquetaire de Monseigneur le Roy. Il aurait porté là un jugement téméraire. Il y avait enlèvement, il est vrai, mais enlèvement légitime et légal. C'était un jeune et ardent époux qui venait de prendre possession de sa petite épousée, qu'une belle-mère jalouse, au soir du jour vermeil des épousailles, avait séquestrée pour la ravir aux caresses conjugales et la faire désirer plus qu'il n'est licite.

Le mari était Louis-Hippolyte de Bréhan, comte de Plélo, maistre de camp de cavalerie, et sous-lieutenant des gendarmes de France, âgé de vingt-deux ans; l'épousée : noble et haute damoiselle Louise Phélipeaux de la Vrillière, âgée de quatorze ans, fille de Louis, marquis de la Vrillière et de Châteauneuf-sur-Loire, comte de Saint-Florentin et autres lieux, ministre et secrétaire d'Etat, et de dame Françoise, vicomtesse de Mailly, et mariés, dix-huit mois auparavant, en de très somptueuses et de très retentissantes noces.

Le mariage s'était fait comme se faisaient alors tous les mariages. C'était questions d'intérêts, de convenances, presque toujours un marché, une alliance d'influences, de crédit à la cour, un moyen de parvenir.

De l'amour il n'était pas question; c'était un passe-temps qui se pratiquait hors mariage.

« La Vrillière, dit Saint-Simon, était un homme sans état ni consistance, mais travailleur obstiné, sachant faire état de tout, se pousser à souhait. » C'était le seul ministre de Louis XIV que le régent eût conservé. Il avait épousé, par la grâce de Mme de Maintenon, la petite de Mailly, âgée de douze ans, qui « criait et pleurait qu'on la sacrifiait, faisait la grimace et tirait la langue à son futur époux; on espéra que ce serait enfance qui passerait, mais il n'en fut rien. » L'altière marquise, qui ne pardonna jamais à la Vrillière sa *savonnette à vilain*, était « sans beauté, jolie comme les amours et en avait toutes les grâces ». Elle avait aimé et avait été adorée du beau Nangis, « la fleur des pois des officiers des gardes, » pour qui la duchesse de Bourgogne avait un tendre et impérieux attachement. Toute la cour savait la rivalité qui existait entre la future souveraine et sa dame d'atours, rivalité qui parfois éclatait en scènes de jalousie et en paroles pleines d'aigreur, et jetait Mme de la Vrillière « dans d'étranges douleurs et dans une humeur dont elle ne fut point maîtresse ». Ces derniers mots de Saint-Simon expliquent bien quelles furent les rancœurs de la mère qui ne voulait pas vieillir et qu'importunait l'idée d'être grand'mère.

Pour se maintenir et se pousser à la cour, la Vrillière avait besoin d'alliances dans la noblesse de robe et d'épée; sa fille aînée avait épousé le comte de Maurepas, fils d'un secrétaire d'Etat et qui obtint la survivance de sa charge. Il reçut avec joie, s'il ne les provoqua, les ouvertures qui lui furent faites au nom du comte de Mauron, gentilhomme breton, allié aux Rohan, Beaufort, Penthièvre, Chateaubriand, Montfort, Guébriant, Montgomery, etc..., en vue du mariage du fils de celui-ci avec sa seconde fille.

L'affaire fut promptement traitée. Mauron donnait

à son fils qui prit, d'une de ses terres, le titre de comte de Plélo qu'il devait immortaliser, sa charge de sous-lieutenant des gendarmes flamands estimée 90,000 livres, la baronnie de Mauron et la terre de Plélo situées en Bretagne, etc... Les la Vrillière donnaient à leur fille 100,000 francs de dot.

Un jour, le comte de Mauron annonça à son fils qu'il le mariait à Mlle de la Vrillière dont celui-ci ignorait jusqu'à l'existence. Mme de la Vrillière informa sa fille qu'elle allait être fiancée à M. de Plélo. La petite, en fille bien élevée, s'inclina et attendit.

Un des correspondants de la marquise de la Cour-Balleroy, et qui la tenait au courant des bruits de la ville et de la cour, lui écrivit lors des fiançailles : « On a parlé du mariage d'un gentilhomme de Bretagne; il s'appelle, si je ne me trompe, M. de Mauron; il est neveu ou du moins héritier de Mme de Sévigni (*sic*) (1). Il épouse la petite de la Vrillière, une bamboche haute comme une poupée du Palais, à qui on donne 100,000 francs en mariage; mais on dit qu'elle a du mérite et de la raison plus que son âge. On la dit bien élevée, sachant danser; elle est blonde et fort blanche. M. de Moron (*sic*) est un homme qui est sorti du collège il n'y a pas longtemps; je ne sais s'il n'est pas mousquetaire. Dans le souper on disait que ce qui arrêtait le mariage était que M. de Moron voulait demeurer à Paris et que M. le secrétaire d'Etat voulait qu'ils allassent passer quelques années en province. Il a une maison fort grande; il lui demande de lui en louer une partie, mais cela ne le tente point. Malgré cela, on ne doute pas que le mariage se fasse. »

Le correspondant de la curieuse marquise était assez mal informé; ce qu'on voulait, c'était séparer provisoirement l'époux de l'épouse, à qui l'on fit faire son entrée

(1) C'était exact; la belle épistolière était tante maternelle du comte de Plélo.

dans le monde et ses visites de fiançailles : « Elle était, quand elle nous fit visite avec sa mère toujours belle et fringuante, dit une autre lettre, toute rose et droite dans sa robe de brocart. »

Avant « d'entrer en ménage », le jeune Plélo s'était lancé dans la haute vie; ses tapageuses et coûteuses fredaines avaient fort mécontenté le rigide et austère gentilhomme qu'était son père qui, comme d'usage, lui coupa radicalement les vivres. Pour soutenir son rang, Plélo fit, à des taux très usuraires, des dettes qui toute sa vie pesèrent sur lui. Le père résolut, pour couper court à « ces passades de jeunesse », de le marier; il lui acheta cette sous-lieutenance qui l'obligeait à tenir garnison loin de Paris, ce lieu si dangereux où les femmes sont si charmantes, les soupers si fins et les bourses si faciles à se délier.

Il alla en garnison à Metz, ville peu riche en séductions et en plaisirs. Doué de volonté, malgré son indolence, il consacra à l'étude ses longs loisirs et ses heures de solitude. Il avait l'esprit vif, la raison claire, le goût sûr; aussi le débauché de la veille acquit en peu de temps des connaissances solides et variées qui firent de lui un esprit charmant et distingué, une âme d'élite, bien française et patriote, un cœur généreux et ardent, un Gaulois de vieille race, un érudit lettré et délicat. C'est dans cette garnison qu'il fit la connaissance du chevalier de la Vieuville, le frère de la belle Mme de Parabère, qui devint son ami dévoué et qui écrivit de lui une biographie : *Vie du comte de Plélo*, fort intéressante et à laquelle nous avons emprunté beaucoup.

II

Le mariage se fit en grande pompe à l'hôtel de la Vrillière, au coin des rues de Bourgogne et de Saint-Dominique. Le fiancé, dans son élégant uniforme, con-

duisait sa petite fiancée dont la mignonne personne, la taille admirablement prise, disparaissaient sous des flots de soie blanche, et dont la joue en fleur, les beaux yeux de pervenche d'un bleu transparent et doux, la bouche adorable, le délicieux sourire se laissaient à peine deviner sous son long voile de malines. Eh bien, cette bamboche, cette fillette tout étonnée et toute naïve, cette enfant qu'on a arrachée de sa poupée pour l'habiller du blanc costume des épousées, sera au lendemain du mariage — à peine quinze ans — une femme vaillante, admirable d'énergie, forte et patiente aux dures angoisses de la vie, héroïque, mourant de la mort de cet époux qu'elle n'avait pu retenir sur le chemin de la mort, sachant que c'était le devoir austère.

Le grand magicien ici est l'amour. C'est le rameau sec et flétri, qu'on jette aux sources salées de Salzbourg : deux mois après on le retire brodé d'une riche et fantastique cristallisation, girandoles, diamants, fleurs de givre. Michelet a dit vrai : « C'est par l'amour que la femme reçoit toute chose; il tue toutes les passions, tout s'y perd, tout disparaît. »

Mme de la Vrillière, qui n'avait pas encore abdiqué toute coquetterie et qui avait à trente-quatre ans « conservé ses grâces exquises et ses charmes délicieux au delà du temps qui les détruit », voulut garder sa fille sous son autorité et tenir à l'écart l'époux que les yeux de pervenche de sa mignonne petite femme faisaient un peu rêver. Les deux époux ne se voyaient qu'à table au salon, et n'avaient droit qu'au *baise-main* ou au *baise-front* officiel et glacé.

Mais les fêtes qui accompagnèrent le sacre de Louis XV les rapprochèrent. Mme de la Vrillière, tout occupée de ses atours, de ses intrigues, entourée et courtisée, surveillait moins les mariés qui purent, de-ci, delà, échanger quelques furtifs baisers, quelques *menus suffraiges*, comme on disait jadis.

Elle était d'ailleurs occupée d'une singulière intrigue et obsédée d'une idée ambitieuse qui ne lui laissait aucun répit. « Elle n'avait, dit Saint-Simon, pu s'accoutumer à être Mme de la Vrillière; elle n'imagina de rien moins que de faire de son mari un *duc et pair*, la plus haute récompense qui fût en la main de nos rois et le comble de ce à quoi pouvait et devait prétendre la plus haute et la plus ancienne noblesse. »

Elle travaillait de tout son pouvoir à mettre la couronne ducale sur la tête de son mari. Le cardinal Dubois avait alors pour confident un certain Schaub, « Suisse intrigant, rusé, délié, anglais, autrichien, ennemi de la France, agent du roi d'Angleterre, » mais d'une charmante figure, portant de la façon la plus exquise le jabot de dentelle, faisant arser avec grâce sa mignonne épée de cour, pirouettant sur talon rouge avec impertinence.

Mme de la Vrillière était encore fort jolie et n'avait jamais passé pour être cruelle. Schaub avait papillonné autour d'elle; elle l'irrita et sut aviver sa flamme par un savant manège de coquetterie.

Un soir que Schaub se promenait dans les jardins de Trianon, deux estafiers le saisissent, le bâillonnent, lui mettent un bandeau et le jettent dans un carrosse fermé. Au bout d'une heure, la voiture s'arrête sous une voûte; Schaub est emporté à travers des corridors, puis déposé sur un sofa. Là il est délivré de son bandeau, et se trouve dans un délicieux boudoir. Ce n'était pas le sombre cachot de la Bastille qu'il avait entrevu dans sa course rapide.

Il n'y avait pas crime d'Etat, mais affaire d'amour. Il se regarda d'un air vainqueur dans une grande glace de Venise, chiffonna son jabot de dentelle et attendit. Tout à coup un panneau s'ouvre silencieusement et apparaît, pimpante, exquise, provocante, les épaules blanches et satinées, les yeux doux et tendres avivés

par des mouches assassines, la belle Mme de la Vrillière, un doigt sur ses lèvres de rose, qu'éclairait un irrésistible sourire.

Schaub ne résiste pas; en roué de bon ton, il se jette à genoux; la belle le fait asseoir auprès d'elle sur un sofa. Schaub veut la prendre par la taille. Elle le repousse et va se mettre à portée du cordon de sonnette : « Tout beau! Chevalier! vous allez vite en besogne; vous ne savez guère vous attarder aux méandres du fleuve du Tendre! Je ne suis pas de celles qu'on enlève à la baïonnette et dont le cœur bat la chamade au premier assaut, comme la maréchale de Thémines. » Schaub se précipite sur la belle duchesse qui était sur ses gardes; elle saisit le cordon et, le regardant d'un air à faire damner un saint : « Un pas de plus et j'appelle mes gens. » Schaub, en diplomate avisé, s'arrête et attend. « Je suis battu. Quelle honte pour moi et mes ancêtres qui, à Marignan, ne firent ni quartier, ni merci! » — « Vous faites bien, ajoute-t-elle en minaudant; c'est une revanche à prendre. » Mais Schaub avait aperçu dans une chiffonnière une paire de ciseaux; il s'en empare et, profitant d'un moment où la belle était toute à son triomphe, coupe le cordon et s'écrie : « Oui, madame, comme eux je ne ferai ni quartier, ni merci... »

Schaub, en bon joueur, alla dès le lendemain tenir la promesse qu'il avait faite à la comtesse quand elle avait dû rendre les armes et qu'il avait eu ville gagnée. Dubois promit, mais Schaub ne fut pas discret; il raconta l'aventure, dont à la cour on fit gorges chaudes : on n'appela plus Mme de la Vrillière que « la duchesse au cordon ».

Devant le « cri public », le duc d'Orléans hésita. M. et Mme de la Vrillière furent déconcertés par les brocards et *pasquins* qui pleuvaient de toutes parts et « ils furent éconduits ».

Pendant ce temps, les tourtereaux eurent le champ

libre et la bride lâche. Il est fort probable que si, au lendemain de la bénédiction nuptiale, on les avait abandonnés l'un à l'autre, ils seraient partis chacun de son côté, comme c'était d'usage alors dans la bonne compagnie, Monsieur retournant à ses amours anciennes, Madame cherchant, parmi tous ces beaux courtisans qui papillonnaient autour d'elle, celui qu'elle laisserait se brûler à la flamme de ses beaux yeux. Mais ces précautions, cette contrainte éveillèrent, comme une abeille qui sommeille dans une rose, l'amour au cœur de l'enfant, l'amour plus fort que tout. La petite comtesse avoua un jour, en rougissant, à son mari qu'elle l'adorait et qu'elle voudrait bien l'adorer tout à son aise; l'époux corrompit la gardienne chargée de veiller sur la vertu de Madame et d'empêcher tout rapprochement entre les deux conjoints.

Un beau soir, à pas furtifs, l'époux, comme un amant, pénétra dans la petite chambre de fillette où sa femme, toute tremblante et souriante, l'attendait.

De ce rapprochement clandestin, quoique légal, naquit une fille qui se ressentit de ces amours troublées et mourut quelques jours après sa naissance.

Obéissant à « ce cri de nature » qui dit : « En avant! enlève ta femme! Plus sa famille est loin, plus ta femme est à toi, » le comte de Plélo se décida à emporter sa femme au loin et à abriter sa lune de miel, se levant à peine, dans le vieil hôtel qui se cachait, comme un nid dans la mousse, au milieu de son parc ombreux, loin des regards jaloux et des surveillances maternelles. Il est bien probable que la petite comtesse n'opposa pas une longue résistance à son ravisseur.

Avant d'être le nid des deux amoureux époux, le vieil hôtel avait eu d'autres et singulières destinées.

Il avait été bâti par le duc César de Vendôme. Il s'y donna force fêtes galantes et fastueuses orgies. Il fut

acheté ensuite au nom d'un conseiller au Parlement. Une dame fort jolie, mais d'allures discrètes, vint s'y installer, sans bruit, avec quelques domestiques graves et silencieux. Elle élevait plusieurs enfants dont chacun avait sa nourrice particulière. Parfois, à des intervalles qui se rapprochaient de plus en plus, arrivait à la porte dérobée du Cours un modeste équipage; il en sortait un personnage à l'aspect imposant et hautain vêtu de noir comme un magistrat.

La grille (qui existe encore) s'ouvrait silencieusement et l'inconnu restait enfermé deux ou trois heures avec la dame du logis. Les bonnes gens du quartier avaient crainte et respect de ce mystère.

Qu'aurait-ce été s'ils avaient su que ce personnage grave n'était autre que Sa Majesté Très Chrétienne, Louis quatorzième du nom, le Roy Soleil, *nec pluribus impar*, et que la maîtresse de céans était Mme Françoise d'Aubigné, veuve Scarron, qui commençait alors, féline et souple, à gravir les marches du vieux trône de France!

Il y avait quelque dix ans que Scarron était mort. Sa veuve, jeune, jolie, qui écrivait à Fouquet « qu'elle haïssait le péché mais encore plus la pauvreté » et qui avait, Scarron le reconnut au contrat, deux *grands yeux fort mutins*, un *fort beau corsage*, cherchait à se pousser dans le monde. Pour ce faire, elle servait de dame de compagnie dans les maisons d'Albret et de Richelieu, où, dit Saint-Simon, « elle n'était rien moins que sur le pied de compagnie et rendait mille petites commissions dont l'usage des sonnettes, introduit longtemps depuis, a ôté l'opportunité. »

Intrigante, doucereuse, elle sut charmer Mme de Montespan, qui fut d'une fort courte clairvoyance et ne sut pas deviner sous cette modestie d'emprunt « le tartufe en jupon » qui devait faire répudier « l'altière Vasthi ». Elle lui fit offrir par Mme d'Heudicourt la charge d'éle-

ver, dans le mystère, les enfants qu'elle avait eus de Louis XIV. Mme Scarron eut l'habileté de n'accepter que sur le consentement formel du roi.

C'est alors qu'elle s'établit à l'hôtel du Cours. « Je montais à l'échelle, dit-elle, pour faire l'ouvrage des tapissiers, parce qu'il ne fallait pas qu'ils entrassent. Quand Mme de Montespan ressentait les premières douleurs, j'allais à Versailles prendre le nouveau-né, je me cachais moi-même sous un masque et, prenant un fiacre, je revenais ainsi à Paris et rentrais chez moi par une porte de derrière. Après m'être habillée, je montais en carrosse par celle de devant pour aller à l'hôtel d'Albret ou de Richelieu, afin que ma société ordinaire ne sût pas seulement que j'avais un secret à garder. »

Le secret ne fut cependant pas si bien gardé; trop de gens avaient intérêt à savoir. Ainsi la curieuse et malicieuse Mme de Sévigné, dans une lettre datée du 4 décembre 1673, écrivait ceci : « Nous trouvâmes plaisant d'aller remuer Mme Scarron à minuit au fin fond du faubourg Saint-Germain, fort au delà de Mme de Lafayette, quasi auprès de Vaugirard, dans la campagne, en une grande et belle maison où on *n'entre point*. Il y a un grand jardin, de grands et beaux appartements. Nous revînmes gaiement à la faveur des lanternes et dans la sécurité des voleurs. »

Après avoir élevé les huit princes et princesses de Mme de Montespan, la cauteleuse gouvernante, nommée par le roi, qu'elle avait excité et énamouré par d'hypocrites résistances et de prudes et savantes coquetteries, marquise de Maintenon, parut à la cour. La maison où s'étaient ourdies dans le mystère ces savantes intrigues fut vendue.

C'est là que, cinquante années plus tard, Plélo alla cacher son bonheur. Dans cette retraite mystérieuse, isolée de Paris par des jardins maraîchers et les im-

menses enclos des couvents dont la lente sonnerie des heures troublait seule le calme, les deux époux vivaient heureux, oubliant, oubliés !

« Nous sommes au bout du monde, écrivait la petite comtesse, aussi loin de Paris que de Versailles. On n'entend le matin que le bruit des voitures des jardiniers qui vont au marché, ou le soir la galopade de quelque troupe. Ma bonne mère nous a bien pardonné; elle vient nous voir parfois en allant à Montrouge (maison de campagne des la Vrillière). Elle ne fait que tourner et virer; elle ne peut comprendre que nous nous soyons enterrés ici, dans ce trou de feuillage, et dit que cela passera, mais je ne crois point : j'ai la plus grande joie que je sois capable de ressentir, aimée de mon cher époux qui m'appelle sa conquête, et c'est bien vrai...

« Ma mère m'avait envoyé une femme de chambre, mais elle est arrogante, intrigante et façonnière; ce n'est point ce qu'il me faut. Pourriez-vous me procurer ce meuble difficile ?

« Mais non, je ne m'ennuie pas, même quand mon mari reste en ville ou à Versailles pour son poste : j'apprends la pâtisserie, j'étudie la sphère; je travaille au tour qu'il m'a enseigné, au crochet, à la tapisserie; je lis dans sa bibliothèque et, quand il rentre, je lui raconte ce que j'ai appris. »

III

Cet amour dans le mariage, cette constance, cette fidélité réciproque, cette berquinade conjugale semblaient un contresens et presque un défi au milieu de cette société spirituelle et corrompue de cette fin de la régence, où l'on se dédommageait de la contrainte du règne de Louis XIV en riant de tout et en se lançant à corps perdu dans les débauches les plus raffinées et

les plus crapuleuses. C'était un libertinage effréné; les maris, réduits à souffrir ce qu'ils n'auraient pu empêcher sans se couvrir du plus grand des ridicules, avaient pris le sage parti de ne point vivre avec leurs femmes. Logeant ensemble, jamais ils ne se voyaient, jamais on ne les rencontrait dans la même voiture, jamais on ne les trouvait dans la même maison; le mariage était devenu un acte utile à la fortune, mais un inconvénient dont on ne pouvait se garantir qu'en en retranchant tous les devoirs. On se quittait avec autant de facilité qu'on s'était pris. Souvent il n'était question que d'une *passade* d'un ou deux jours... (*Mémoires de Besenval.*) On fit, dans le cercle de Mme de la Vrillière, des gorges chaudes de cet époux, de ce vilain jaloux, de ce rustre qui voulait garder sa femme pour lui seul et de cette petite niaise qui allait enfouir parmi les choux et les poireaux des yeux à faire damner la cour et la ville et d'adorables charmes qui commençaient à s'épanouir.

Mais les deux tourtereaux laissaient siffler les railleries et les bavardages. Avec son intelligence et son bon sens, la petite femme avait su égayer la solitude « par la présence à table de quelques amis, dont la franchise, la bonne humeur, la liberté faisaient tous les frais ». « Ma maison n'est point mauvaise quoique naissante, écrivait-elle. Mes goûts me portent à fort peu remplir mes devoirs de société; cependant j'ai une calèche pour faire des visites. »

Mais, si le ménage était heureux en amour, il n'était guère fortuné. Plélo s'était marié avec des dettes assez fortes, que son insouciance, le désir de luxueusement « capitonner son petit chat » (c'était ainsi qu'il appelait sa femme), n'avaient fait qu'accroître et contre lesquelles le jeune ménage avait à lutter.

La petite comtesse était peu expérimentée aux choses du ménage, aux comptabilités d'intérieur; elle

avait été à une déplorable école, celle de sa mère qui dépensait sans compter, laissant ces vulgaires soins à son mari; « mais elle avait, dit la Vrillière, de l'esprit, du bon sens, une fermeté peu commune à son âge. » Elle s'astreignit à l'économie, elle travailla à la mise en bon ordre de ses affaires, elle sut par son doux et tendre ascendant convaincre son mari de la nécessité de restreindre leurs dépenses. Le prodigue d'autrefois obéit. Bibliophile acharné, il sut résister à la tentation si douce du collectionneur, aux beaux yeux des in-octavo sertis dans des reliures superbes.

Mais la belle petite comtesse sut récompenser cette austère vertu, ce dur renoncement, et Plélo trouva un soir en rentrant, sur sa table de travail, un volume rare et cher qu'il avait fort désiré et à l'achat duquel il avait sagement renoncé.

Il lut dans les yeux malicieux de sa femme qui lui avait fait cette douce surprise. Elle avait, pour donner cette joie à son mari bien-aimé, vendu ses boucles d'oreilles. L'histoire ne dit pas de combien de baisers Plélo paya cet acte héroïque et exquis d'amour conjugal.

Elle envoya son mari en Bretagne, pour essayer d'attendrir son père et d'obtenir de lui quelque aide.

Le vieux Mauron fut intraitable, et les deux jeunes époux continuèrent à vivre heureux dans leur amour, mais angoissés par leur situation pécuniaire.

Cette solitude à deux pleine de charme, cet amour tout ouaté de mystère et d'oubli, fut troublé par une aventure sanglante et tragique. La bande de Cartouche, qui, comme les cambrioleurs de nos jours, était informée des bons coups à faire, crut que Plélo était revenu du domicile paternel avec un respectable magot.

Une nuit, il est réveillé par un bruit étrange de lutte, puis par un coup de feu. Il saute sur son épée et accourt : il trouve son domestique râlant, une balle dans la gorge

et un couteau en plein cœur. Il ne peut que murmurer : « J'ai fait ce que j'ai pu. » Plélo, l'épée haute, saute sur l'assassin qui avoue qu'il avait voulu exiger du domestique la clef de l'appartement de son maître et que sur son refus il l'avait poignardé.

Les deux époux oubliaient leurs soucis d'argent et se délassaient de l'éternel amour par l'étude. Plélo, qui était un savant et un lettré, se fit l'éducateur et le maître de sa *contessina* qui, avec la science du cœur qu'a toute amoureuse, n'hésita pas à apprendre pour garder le cœur de son époux et être de moitié avec lui.

Oh! la légende d'*Héloïse* et de *la Nouvelle Héloise*, où les baisers se mêlaient aux leçons est, dit Michelet, un mot *d'éternelle histoire*. C'est par l'amour que la femme reçoit toute chose; là est sa culture d'esprit. C'est dans cette communauté délicieuse d'idées et d'études qu'ils oubliaient leurs ennuis et leurs tracas.

Bien que les officiers ne fussent guère tenus à résidence, Plélo devait de temps à autre rejoindre son régiment. Au moment d'aller s'enterrer pour quelques mois dans la triste ville de Rodez, il fait pour sa chère petite femme ces vers charmants :

Jours heureux que je passe en cette solitude,
Ne précipitez point un trop rapide cours;
Coulez plus lentement, jours si chers aux amours;
Suspendez, s'il se peut, la dure servitude
Que du jaloux destin nous impose la loi.
Pour vous qui ne luisez que pour Clarisse et moi,
Qui voyez de nos cœurs les délices extrêmes,
Et dans qui nous perdons tout autre souvenir
  Pour ne plus être qu'à nous-mêmes,
Jours charmants, jours si beaux, faut-il vous voir finir !

Dès qu'il pouvait abandonner son dur exil du Rouergue, il s'empressait d'accourir à Paris près de celle qu'il appelait sa *flamme d'amour* et *sa flamme de foyer*. Il ne la quittait guère que pour aller aux séances

de *l'Entresol* (1), cette réunion d'esprits curieux et libres qui fut le berceau de notre *Académie des sciences morales et politiques.*

Il avait acheté en 1723 le régiment de dragons de Belabre qu'il fut obligé de revendre à perte. Ce fut là une opération désastreuse qui, venant se greffer sur ses dettes anciennes, lui créa une situation presque désespérée. Il comptait sur son père, mais le vieux et dur parlementaire breton refusa âprement de l'aider.

Aussi la maison du Cours recevait-elle des hôtes étranges. Sa douce tranquillité était troublée par la présence dans son antichambre de créanciers menaçants avec lesquels il fallait recommencer chaque jour la désolante scène de la Comédie : amadouer l'un, se débarrasser de l'autre, promettre et mentir. Cela répugnait à la loyale et franche nature de Plélo qui, désespéré, en était réduit aux emprunts mesquins, aux expédients difficiles, à une vie d'angoisses et de misère.

La petite comtesse, malade, mais énergique et charmante, savait, à ces heures moroses, de sa vaillante humeur, de sa vivacité tendre et inquiète, de son affectueuse douceur, le réconforter, le raviver, lui faire surgir une fleur de gaieté et d'espoir au milieu de l'aridité des intérêts et des soucis. Cette fille de haute maison, élevée dans la grande opulence, voyait partir d'un rire méprisant ce luxe qui fuyait à tire-d'aile, et restait indifférente à l'approche de la pauvreté qui les envahissait.

Plélo se décida a quitter Paris, où il n'osait sortir, aller au théâtre, dans le monde. Il se retira en Nor-

(1) C'était une espèce de *club* à l'anglaise, ou de société politique parfaitement libre, composée de gens qui aimaient à raisonner sur ce qui se passait, pouvaient se réunir et dire leur avis sans crainte d'être compromis, parce qu'ils se connaissaient tous les uns les autres et savaient avec qui et devant qui ils parlaient. (*Mémoires de d'Argenson.*)

mandie, près de Vernon, avec, comme il l'écrit, « la femme de courage et d'esprit qu'il adorait et dont il était chéri. »

Là, dans la grande paix des champs, ils allaient dans la campagne, peignant des coins charmants de ces bords de Seine, lisant « à deux » Théocrite et Virgile, et la bonne nature versait sur leurs blessures d'amour-propre et d'argent, sur leurs cœurs endoloris, son baume délicieux.

Mais, pendant qu'ils se reposaient dans le charme de la campagne, leur beau-frère Maurepas (1) s'ingéniait à tirer Plélo de ce mauvais pas et à utiliser, pour le bien du pays, ses grandes connaissances, son intelligence et son énergie.

Il avait obtenu de Chauvelin, ministre des affaires étrangères, que Plélo serait appelé à l'ambassade de Danemark; modeste, Plélo hésitait, et peut-être avait-il quelque crainte de se séparer encore de sa délicieuse petite femme, dont il avait su apprécier, dans la bonne et la mauvaise fortune, tout le prix.

Maurepas dut le chapitrer et faire intervenir la petite comtesse qui, dans son intrépidité d'amoureuse, déclara qu'elle le suivrait jusqu'au bout du monde et que son devoir était de rétablir sa fortune pour pourvoir ses enfants.

Plélo, devant cette résolution, n'hésita plus, mais, craignant de n'être pas à la hauteur d'une tâche que tant de grands seigneurs acceptaient au pied levé et d'un cœur léger, il obtint de travailler quelque temps aux bureaux du ministère. En 1729, il reçut ses instructions et se prépara à partir. Mme de Plélo, à peine remise de sa dernière grossesse, s'apprêta à le suivre. Le 12 février 1729, ils dirent adieu à leur vieille maison du Cours qui avait abrité leurs amours naissantes, re-

(1) C'était le futur ministre de Louis XVI.

grettant les belles heures passées qui ne reviennent pas mais qui laissent sur toute la vie une lueur que rien n'éteint.

Le voyage fut pénible; la petite comtesse, qui n'avait jamais été plus loin que Fontainebleau, le supporta avec sa vaillance accoutumée. Ils traversèrent la Hollande et s'embarquèrent à Hambourg. Ils eurent une mer terrible, « des vagues démontées hautes comme les Invalides et mugissant avec fureur en s'entre-choquant. »

C'est pleine d'enthousiasme et de résolution qu'elle arriva à Copenhague, très fatiguée de la dure traversée et d'une grossesse nouvelle. La ville, au lendemain d'un grand incendie, était lugubre, la cour triste. La nouvelle résidence offrait peu de ressources; ce n'était plus le clair et rayonnant Paris.

Plélo se délassait de ses travaux de diplomate « avec ses anciens amis de bibliothèque, auxquels se joint le *Chat;* et, s'ils manquaient, le *Chat* suffisait à tout ».

Il avait laissé ses autres enfants à Paris, à la garde de Mme de la Vrillière; ses lettres et celles de sa femme sont pleines de leur souvenir.

En 1729, Mme de Plélo accoucha d'un gros garçon « qui avait l'air d'un Hollandais, tellement il était gros; elle a pris généreusement son parti à neuf heures du matin ».

Elle sortit de cette épreuve nouvelle, raconte son mari, « plus gente, plus belle, plus fraîche et de tout temps plus avenante que ne fut oncques; ainsi ne s'écoule dans l'année, ne moment dans le jour, que ne vienne à l'aimer davantage, et bien pouvez penser tout ce qui s'en suit, car il se faut solacier un peu. »

De cette histoire écrite en vieux français, la morale se trouve dans cette lettre à Maurepas : « Le *Chat* est celui de nous qui se porte le mieux, à cela près qu'il est en train de *rechater*. Voyez un peu ce que l'oisiveté produit !... »

Mais Plélo, malgré tout, regrettait fort la *bonne Lutèce*, la grand'ville, qu'il aimait presque autant *que sa mie, ô gué!*... au milieu de ce peuple sans joie, de cette ville sans plaisirs, de cette cour cérémonieuse et guindée. Sa femme et lui, dans ce pays mort, se tenaient à l'affût de toutes les nouvelles, de tous les échos de Paris : théâtres, lettres, arts, sciences, bruits de coulisses, potins d'antichambre. On reconnaît bien là le Parisien exilé « chez les Sarmates ».

Lors de la naissance d'un dauphin, en 1730, il donna des fêtes d'une grande magnificence et qui firent sensation en Danemark. Tous, et certaines relations nous en ont été conservées, admirèrent la grâce souveraine de l'ambassadrice.

Quelque temps après, le roi de Danemark mourut. Le nouveau souverain paraissait rechercher l'alliance anglaise. Plélo tenta de combattre cette influence par tous les moyens en relevant notre marine et en essayant de former une ligue contre la puissance britannique. Ce fut la constante préoccupation de Plélo; il demandait la présence, dans les mers du Nord, d'escadres françaises qui moisissaient au fond des ports de Brest et de Toulon. Ne dirait-on pas ces préoccupations d'aujourd'hui? C'est par cette perspicacité toujours en éveil, par cet amour de son pays, par le soin de sa grandeur, par son mépris des rivalités et des questions personnelles, que Plélo se montra un patriote élevé et un grand Français.

Il entama des négociations avec la cour danoise, mais la cour de France ne sut pas agir et faire les sacrifices nécessaires et le Danemark signa un traité avec la Russie et l'Autriche. Mais bientôt des douleurs de famille viennent lui faire oublier cet échec diplomatique, que grâce à la mauvaise volonté du gouvernement français il n'avait pu empêcher. Son dernier enfant mourut d'une méningite; il en fut très affecté, et

surtout sa femme : « Nous sommes très affligés; ma pauvre femme pleure silencieusement. Que voulez-vous ? je suis comme cela; je m'attriste de ce qui leur arrive comme un simple paysan. »

IV

Le séjour de Copenhague devint odieux à la petite comtesse qui n'allait pas à la cour, et, depuis la mort de son fils, s'était claustrée dans une retraite absolue. Plélo alla louer un petit cottage près d'Elseneur, à deux pas de la mer, où l'on voyait passer au large, battus par le vent, « les navires aux voiles brunes, autour desquels écume l'onde menaçante. »

Il célèbre en vers et en prose ce lieu délicieux où dans les bois il file avec sa jeune épouse le parfait amour « que les glaces du Nord n'avaient pu refroidir ».

C'est dans ces champêtres asïles
Qu'ont vécu pendant quelque temps
Deux époux heureux et tranquilles,
Moins époux, il est vrai, qu'amants.
Là, dans une paix sans pareille,
Leur cœur, toujours pur et serein,
N'avait ni remords sur la veille
Ni soucis pour le lendemain
. . . .
Chacun a son destin à suivre;
Le nôtre est de point changer
Et de plutôt cesser de vivre
Que de cesser de nous aimer.

Là, dans cette quiétude, il goûtait la douceur de vivre et ne regrettait que ses amis et Paris :

Séjour enchanté,
Heureux asile
De l'aimable égalité !

Ce séjour à la campagne, cette vie à deux si étroite,

ce duo d'amour dans les grands bois eut son épilogue habituel. « Je ne t'avais point parlé de la nouvelle grossesse du *Chat*, car à la vie que nous menons, cela va presque toujours sans dire. »

A la campagne, il avait repris ses études, ses lectures aimées, que ses affaires diplomatiques, « ses occupations sèches et ingrates, » lui avaient fait abandonner. Il avait recommencé avec sa femme ses expériences de physique qu'il ne réussissait pas, dit-il, « car ils s'y prenaient toujours de travers ; » ce qui n'est pas pour nous étonner.

Mais des complications et des difficultés nouvelles vinrent l'arracher à sa douce retraite : l'horizon s'assombrissait de nuages noirs chargés d'orage.

Le roi de Pologne, Auguste II, étant mort, plusieurs compétiteurs se trouvèrent en présence : Auguste III, fils du défunt, et Stanislas Leczinski, ancien roi de Pologne, beau-père de Louis XV. La France soutenait nécessairement ce dernier, dévoué aux intérêts français; mais les puissances voisines cherchaient déjà à se partager ce royaume, sans cesse en bouleversements et en révolutions.

Stanislas est élu roi par la Diète polonaise; la Russie lance ses troupes sur Varsovie. Le roi est obligé de se réfugier à Dantzig et la Pologne est envahie par les Saxons et les Autrichiens. Avec leur mobilité ordinaire, la plupart des Polonais abandonnent le parti du roi qui est bloqué dans Dantzig.

A la cour de France, on tergiverse, on hésite, on cherche à négocier. Plélo conseille une intervention énergique, l'envoi d'une escadre et d'un corps d'armée. Le ministère du cardinal Fleury, timoré, ne sait prendre que des demi-mesures. Il envoie une escadre à Copenhague que Plélo reçoit avec enthousiasme. Il présente à la cour « deux cent quatre-vingts gentilshommes français, la plupart des plus beaux noms et

des plus aimables figures qu'on puisse voir, » l'élite de notre marine. Il se trouve au comble de ses vœux; il voit alors ses résolutions énergiques, sa politique chevaleresque et nationale mise en œuvre; il voit l'épée de la France tirée hors du fourreau et son vieux drapeau flotter glorieusement aux mers du Nord.

Il fait, dans sa joie patriotique, chanter un *Te Deum*, donne des banquets aux officiers de l'escadre au son des fanfares triomphales, au bruit des salves sonores des batteries. Cette griserie de poudre ne l'empêchait pas d'étudier notre marine et d'envoyer au ministre des mémoires fort sagaces sur le rôle qu'elle devait jouer dans la guerre qui allait surgir.

Mais le réveil fut amer de ce rêve glorieux : le chef d'escadre vint lui annoncer que, d'après ses instructions, la démonstration faite, il devait reprendre la mer et rentrer en France. Plélo pleura, supplia, invoqua la dignité de la France; ce fut en vain. La flotte partit. Pendant ce temps, le siège de Dantzig continuait. Le marquis de Monti, ambassadeur de France à Varsovie, avait suivi Stanislas à Dantzig, et était devenu l'âme de la résistance. Au prix de beaucoup de sang, les Russes avaient enlevé la redoute d'Ohra, le faubourg de Shetland et les ouvrages avancés de la place. Ils avaient lancé dans la ville beaucoup de boulets rouges, pour effrayer la bourgeoisie commerçante et la forcer à se rendre; mais, comme elle continuait à résister, le siège fut transformé en blocus.

Les assiégés se défendirent avec héroïsme, malgré la famine, les maladies qui les décimaient; ils avaient espoir en la France, ils attendaient la flotte qui devait les délivrer et écoutaient chaque jour s'ils n'entendaient pas le canon sauveur.

Cependant, sous la pression de l'opinion publique qu'indignait cette couardise, Fleury se décida, bien à contre-cœur, à agir. Mais au lieu d'envoyer des forces

imposantes, il se contenta d'envoyer deux frégates, ayant à leur bord les trois régiments du Blaisois, de la Marche et de Périgord, en tout deux mille hommes sous les ordres d'un vieux brigadier, usé et sans valeur, Lamotte de la Peyrouse.

C'était honteux et dérisoire! Plélo écrit, supplie; sa voix est éloquente : « Monseigneur, ce sont des occasions dans lesquelles il faut *vaincre ou mourir ;* si nous avions seulement douze mille hommes et quelques galiotes à bombes, le Nord tremblerait pour longtemps. Quelle gloire pour la France, mais aussi quelle honte si nous n'arrivons que pour participer à la chute de Dantzig! Il s'agit de l'honneur de la Nation. »

Les vaisseaux arrivèrent à Copenhague sans poudre, sans provisions. Plélo, qui espérait encore que ce n'était qu'une avant-garde, se multiplia pour réparer l'incurie voulue du ministère : il fit venir des bateaux de vivres, de poudre, de balles; il reçut les officiers « avec, dit un des officiers du corps expéditionnaire, toute la politesse imaginable et soutenant parfaitement l'homme de son caractère (1) », les harangua avec feu, et « les résolut à marcher dans l'eau s'il le faut » pour pénétrer dans la ville assiégée. Il ne pouvait admettre que le drapeau de la France n'eût paru dans les eaux de la Baltique que pour se retirer lâchement.

Les troupes débarquèrent à l'embouchure de la Vistule, mais deux jours après l'ordre était donné de rembarquer et l'escadre rentra à Copenhague. Cette désertion « jeta la ville dans les larmes;... ce secours ne part de France que pour être la risée de l'Europe. M. de Lamotte et ses officiers en seront responsables à Dieu, au Roy et à la Nation (2) ».

Plélo était désespéré « de la honte que la nation

(1) Voir *Voyage de Moscovie*, de D'AGAY DE MYON, publié par M. Vuillame dans *la Revue* d'avril 1899.

(2) *Ibid.*

venait de souffrir », de cette démonstration vaine, de cet abandon honteux et lâche. Il n'écouta que son patriotisme et son intrépidité. Il vit que le temps n'était plus aux supplications et aux prières. « Au nom du roi dont il tient la place, » il commande la marche en avant, prend le commandement de l'expédition et ordonne à tous de le suivre à la bataille.

Pressé par cette volonté de fer, par cet héroïsme ardent, par cette parole de flamme, l'état-major, honteux de fuir sans avoir combattu, de la terreur panique qui l'avait fait reculer, résolut de retourner au feu.

V

Comme il l'avait promis, Plélo se mit à la tête des troupes. Il savait que la présence d'un homme de cœur et d'énergie était nécessaire à ces soldats démoralisés par une reculade honteuse. Il les voulait animer de son exemple, comme ces commissaires de la Convention qui marchaient en tête des volontaires avec une foi ardente et une âme intrépide. « M. l'ambassadeur voulut être de la partie; il envoya chercher à terre un porte-manteau pour tout équipage et partit sans voir Mme l'ambassadrice (1). » — « Je n'ai pas cru, écrit-il au roi, devoir balancer un instant; la honte et l'infamie ne peuvent s'effacer que par une pleine victoire ou par notre sang. Nous nous trouvons dans une occasion où il faut *vaincre ou mourir.* »

Il laissait sa femme enceinte de sept mois. Il partit sans la voir, craignant de faiblir devant la douleur et les larmes de celle qu'il aimait tant. L'amour sublime de la patrie pouvait seul l'emporter dans son cœur sur l'amour profond qu'il avait pour sa femme.

« Je sais, lui écrivait-il en partant et sachant bien

(1) D'Agay de Myon.

quelle était l'âme héroïque de la petite comtesse, tout ce que mon voyage va vous coûter de chagrin et d'alarme. Je serais indigne du nom de Français et de votre amour, si je ne faisais ce que je dois en cette circonstance... J'ai le cœur trop serré pour vous en dire davantage. Je reviendrai pour ne plus vous quitter de la vie. »

Mme de Plélo lui envoya aussitôt cette lettre passionnée et touchante — il ne la reçut jamais :

« Quelques maux que vous me fassiez souffrir, mon cher amant, je ne blâme point ce que vous avez fait; il me suffit que vous l'ayez cru nécessaire, mais songez à n'en pas trop faire. Je vous conjure par mon amour, par le vôtre, à ne pas vous exposer sans nécessité. Que votre ardeur et votre courage ne vous emportent point... Je suis hors d'état de sentir quelque chose que mon inquiétude et ma douleur. Je vous adore et vous adorerai jusqu'au dernier moment de ma vie. »

La petite flotte mouilla devant Dantzig le 24 mai 1734. Un conseil de guerre fut tenu. Plélo proposa, avec sa vigueur et son intrépidité habituelles, d'attaquer les retranchements de suite et d'écraser l'ennemi surpris. Des avis timides s'élevèrent; on décida d'attendre, mais nul n'osa proposer le réembarquement, car Plélo avait menacé de mettre aux fers le premier qui ouvrirait pareil avis.

L'attaque fut décidée. Le brigadier Lamotte supplia Plélo de ne pas y prendre part. Devant son obstination, il ajouta que « s'il n'avait pas pour son caractère le respect qu'il lui devait, il se prendrait de façon à l'en empêcher. L'ambassadeur répondit simplement qu'il voulait partager avec lui la gloire qu'il allait acquérir (1) » et resta inébranlable.

Les trois régiments traversèrent la Vistule et mar-

(1) D'Agay de Myon.

chèrent en colonne contre les retranchements russes, défendus par des fossés crêtés et palissadés et des abatis de troncs d'arbres.

Le régiment de Blaisois était au centre. Plélo prit place près du drapeau, au premier rang, l'épée à la main, animant les troupes de ses paroles de feu. On traversa un marais et on aborda les retranchements. Plélo, « entouré de quatre officiers inconnus au régiment (1), » se jeta en avant à corps perdu.

Les grenadiers, et Plélo à leur tête, décimés par la mitraille, étaient arrivés à la baïonnette à la crête du retranchement. Les Russes prirent ces braves par une attaque de flanc, et les obligèrent à reculer. La retraite fut sonnée et la brigade resta l'arme au pied, en bataille, une heure, « pour attendre Plélo » qui avait disparu. Le lendemain, M. de Lamotte envoya, pour avoir des nouvelles de M. de Plélo, un parlementaire au général russe qui répondit « qu'il croyait un cadavre de marque que l'on supposait être celui de l'ambassadeur de France ». Il le renvoya effectivement, son corps mis dans une bière; on le trouva, comme les autres, percé de quantité de coups de baïonnette, les Russes n'ayant fait aucun quartier à tous ceux qui se trouvaient blessés et qu'ils poignardèrent inhumainement (2).

Il avait tenu parole, l'héroïque patriote! Il avait effacé par son sang l'infamie et la lâcheté du gouvernement; il avait écrit au roi : « Vous ne nous reverrez que victorieux ou, si nous restons, ce sera du moins d'une manière digne de vrais Français. »

Sa mort avait lavé la honte qui avait taché le drapeau fleurdelysé à l'ombre duquel il s'était fait tuer.

(1) D'Agay de Myon.

(2) « Il est mort criblé de quinze coups de feu. Il était retourné trois fois à l'assaut, ruisselant de sang, cherchant à ranimer nos soldats qui se rebutaient de l'inutilité de leurs efforts. » (*Mémoires de d'Argenson.*)

Le corps de Plélo fut rapporté à Copenhague.

Depuis son brusque départ, la petite comtesse, qui n'avait reçu aucune nouvelle, était anéantie de douleur; elle voulait aller le rejoindre. Lorsqu'on lui apprit la terrible nouvelle de la mort de celui qu'elle avait quitté plein de vie et d'ardeur quelques jours auparavant, qu'elle aimait plus que tout au monde et à qui elle n'avait pu faire ses derniers adieux, elle s'évanouit, convulsée et mourante.

Quand elle revint à elle, en face de l'affreuse réalité, elle mit avec une décision froide et résolue ordre à ses affaires, voulut payer toutes les dépenses que cette fatale expédition avait coûtées à son mari, et s'embarqua, ramenant en France le cercueil de celui qui était mort.

A son désespoir d'épouse se joignirent ses angoisses de mère : pendant la traversée qui fut terrible, ses deux filles furent à l'agonie; l'une mourut en arrivant.

Elle retrouva ses parents; désolée et désirant la mort, elle alla faire un pèlerinage douloureux à la maison où elle avait passé de si douces heures; elle pleura et ne fut point consolée. On mit tout en œuvre pour la distraire; on l'envoya passer quelque temps en Bretagne, espérant que la grande solitude lui serait un calmant. « Elle allait, écrit-elle, rêver au bord de cet océan dont le fracas lui rappelait les tempêtes de la mer du Nord, » écouter sa plainte berceuse et son éternel sanglot.

Elle avait fait enterrer son mari dans la chapelle de Saint-Bihi, paroisse de Plélo. Elle allait chaque jour pleurer celui qui n'était plus et sans lequel elle ne pouvait vivre.

Ses inquiétudes de mère ne la quittaient point. Un de ses fils meurt de la petite vérole, un autre est attaqué de la même maladie. Elle quitte cette triste Bretagne où, le long des grèves et dans le petit cimetière battu par l'âpre bise, elle revivait en son bien-aimé. A

son arrivée à Paris, elle est mandée à la cour par la reine qui voulait réparer un peu l'ingratitude du gouvernement qui affectait de considérer l'entreprise héroïque de Plélo comme un acte de folie et un coup de tête.

Elle rencontre dans la grande galerie le vieux Lamotte, qui avait été si timoré et si incapable, nommé maréchal de camp, « et qui, dit d'Argenson, aurait été perdu de réputation, si la tentative de Plélo avait réussi. »

La vue de cet homme qui avait laissé son mari combattre et mourir sans le soutenir, sans essayer de le dégager, de ce digne soldat d'un gouvernement couard, qui promenait insolemment dans le Salon des Glaces ses galons de fraîche date, lui donna une crise de nerfs : elle perdit connaissance.

Elle s'était retirée dans la triste et monacale rue du Cherche-Midi, à quelques pas de la maison du Cours, où elle avait vécu si heureuse. Elle avait pris dans la petite et pauvre communauté du Bon Pasteur, « où, dit le biographe de la fondatrice, Mme de Combé, on n'entre que pour vivre dans la simplicité et l'humilité, » un petit appartement où elle n'avait d'autre vue que quelques arbres rabougris et un potager désolé (1).

Presque chaque jour, elle allait revoir la vieille maison d'autrefois, où leur amour, frais éclos, avait, sous les vieux arbres, chanté sa douce chanson, aujourd'hui désolée, presque en ruines et souillée par son nouveau locataire, le marquis de Vilaines, un triste personnage, et la grille où chaque soir elle venait attendre le bien-aimé (2).

Un de ses fils est attaqué de la petite vérole ; elle va s'installer à son chevet, le guérit à force de soins. Il

(1) Démoli à la Révolution. Sur son emplacement on a construit la prison militaire.

(2) D'ARGENSON.

devait mourir à un an d'intervalle, élève de Louis-le-Grand.

Mais cette dernière douleur devait être épargnée à la mère. Atteinte au chevet de son enfant de la terrible maladie, elle sent qu'elle va mourir et que son long martyre prendra fin. Elle écrit à son beau-père et lui recommande la tombe de son mari, qu'elle avait si ardemment aimé, et ses enfants.

« Comme je me vois, lui écrivit-elle, attaquée de la petite vérole, et que c'est une maladie dont les suites sont très douteuses, trouvez bon, monsieur, qu'en cas de malheur je vous recommande les enfants d'un fils qui vous a toujours tendrement aimé et respecté. Il n'a malheureusement pas eu le bonheur de vous faire connaître tout ce qu'il valait... Ne refusez pas aux gages de l'amour légitime et profond que nous avions l'un pour l'autre l'amitié paternelle que vous devez à ses vertus. Je quitterai cette vie sans peine, persuadée que vous me ferez la grâce de croire que j'emporte avec moi les sentiments de respect que je vous dois et dont j'ai fait profession toute ma vie. »

Puis, ce devoir accompli, elle attend, heureuse, la mort qui la délivrera de ce terrible fardeau de la vie qu'elle traîne et la réunira, elle l'espère, à son mari. Elle est entourée de tous ceux qui avaient été les amis des jours heureux et qui ne craignent pas de s'enfermer avec elle.

Sa dernière pensée fut pour celui pour qui elle mourait; elle remit à la Vieuville, l'ami d'autrefois, les papiers de son mari, le chargeant de les publier et de défendre sa mémoire. Puis, calme, douce, les yeux fixés sur le portrait « de celui qu'elle désirait depuis longtemps rejoindre », elle rendit le dernier souffle d'une vie qu'elle n'avait vécue que pour lui. Elle était âgée de vingt-neuf ans.

Et pendant que cette morte d'amour, pour qui *plus n'était rien, rien n'était plus*, agonisait dans cette pau-

vre demeure où elle avait été volontairement s'enterrer, sa mère, remariée avec le duc de Mazarin, qu'elle perdit aussitôt, se ruinait en scandaleuses fêtes pour du Mesnil, son amant, et était obligée de vendre ses meubles et son bel hôtel de la rue de Varenne.

« Mme de Pleslo (*sic*) laissait, dit le *Mercure de France* dans la sèche note qu'il consacre à sa mort, des enfants en bas âge. »

De cette nombreuse famille il ne restait qu'un fils, mort peu après sa mère, à Louis-le-Grand, comme nous l'avons dit, et une fille qui fut mariée au duc d'Aiguillon, ministre de Louis XV, disgracié et exilé à Rueil par Louis XVI, où il donna asile à Mme du Barry dont il était l'homme lige.

Mme d'Aiguillon vécut jusqu'au milieu de la Révolution, qui la respecta, dans un des pavillons dépendant du magnifique château de Richelieu morcelé par son mari.

Quant à l'intrépide Plélo, à qui ses ennemis même ne purent refuser leur admiration, dont le roi de Danemark disait que « son action est la plus grande marque qu'un ministre fidèle, brave et dévoué pût donner de son zèle pour la gloire de sa patrie », et dont la tsarine Anna Ivanovna voulut avoir le portrait qu'elle conserva dans sa chambre tant qu'elle vécut, qui pense à lui dans notre France oublieuse ? Quelle rue de Paris porte le nom de ce Parisien adorateur, comme l'empereur Julien, *de sa chère Lutèce*, de cet héroïque patriote qui sut combattre et mourir pour l'honneur de la France ? Où s'élève le buste de celui dont le nom doit être immortel, comme ceux des d'Assas, des Bara, des la Tour d'Auvergne ?

ALBERT CALLET.

ÉLÉGIE AU PARC

Mets ta robe couleur d'été,
Et cette coiffe où l'avalanche
Des pavots et des roses-thé
Pâlit sous la voilette blanche
Qui poudre ton front de clarté;
Et, dans l'allée abandonnée,
Accordant à mon pas ton pas furtif et lent,
Viens revivre à loisir, au fond du parc dolent,
L'heure ineffable, — l'heure où tu me fus donnée!
Une faible vapeur s'immobilise au fil
Du flot qui pleure et passe; ainsi, te souvient-il
Que cette heure mourante au sein de l'étendue
Nous parut immortelle et comme suspendue,
Dans un balancement de lampe ou d'encensoir,
Sur la fuite confuse et plaintive du soir?...
Peut-être, dans l'allée aux ramures amies,
En ce retour pareil de la même saison,
Ces minutes déjà lointaines et blêmies,
Les réveillerons-nous sur le même gazon
Comme des nymphes endormies.

Rien n'est venu changer l'immuable décor :
Voici le banc caduc ; et là-bas, c'est encor,
Au centre du parterre où rêve une Latone,
Le bassin d'eau polie, au large et doux reflet,
Dont le cercle de marbre rose nous semblait
L'orbite d'un œil clair, et vague, et qui s'étonne.
Tout comme alors est double, équivoque, incertain.
C'est le règne d'Avril ; mais ce prince enfantin
En tremblant se déclare, et les pourpres d'automne
S'obstinent à flotter sur l'épaule des monts.
Complice enfin du vœu subtil que nous formons,
Le jour se trouble et se dérobe
Si langoureusement que l'oiseau des matins,
Dupe de la douceur de ses charmes éteints,
Le chante au fond des bois comme un retour de l'aube.
O merveilles par où notre cœur est induit
A partager cette méprise !
Le ciel doute, la terre hésite, l'heure est grise...
Oh ! retrouver de même hier dans aujourd'hui,
Et, las de suivre en vain l'avenir qui nous fuit,
Revivre le passé qui nous suit et nous aime !
Lui seul est assuré de nous appartenir :
Pour vivre, pour jouir, et pour espérer même,
C'est assez de se souvenir.

DAUPHIN MEUNIER.

NIMES

A Nîmes, ô Mirèio !

Mistral.

Bâtie dans un cercle de collines qui la séparent d'une plaine poudreuse, isolée du Rhône, des montagnes et de la mer, rien ne vient distraire Nîmes de son rêve séculaire devant son étroit horizon. Sous son beau ciel, dans un court espace, elle entoure de ses maisons la précieuse Fontaine qui présida, de ses eaux abondantes, à sa fondation.

Ainsi disposée, Nîmes fut toujours une ville autonome et ses habitants eurent de tout temps des mœurs particulières et un esprit indépendant.

C'est dans les rues tortueuses du vieux Nîmes qu'il faut chercher le pur esprit méridional, les travers et les qualités d'une race nourrie de peu, heureuse de son soleil, de son grand vent purificateur, et fière de ses traditions.

Il faut vivre ou passer à Nîmes les jours d'été, quand l'air y est brûlant, l'eau et la verdure rares, les maisons closes, les rues vides. On a l'impression d'une ville endormie au soleil sous la foi de ses monuments. Mais qu'on pénètre cette vie cachée, derrière ces fenêtres fermées, dans ces cercles retirés, on sera surpris des passions qui couvent à l'ombre et de l'ardeur contenue de cette population sédentaire et tournée vers son passé.

Comme les petites républiques italiennes, des dissensions intestines ont souvent déchiré Nîmes. Les luttes religieuses et politiques y furent longues et fréquentes.

Convertie en partie au protestantisme, elle eut à souffrir de la révocation de l'Edit de Nantes et prit part à diverses insurrections. En 1815, la réaction royaliste y fut des plus sanglantes. Encore aujourd'hui deux quartiers de la ville, la Placette et l'Enclos-Rey, sont habités par deux factions politiques rivales. On dirait que dans ce pays les pierres elles-mêmes prennent parti et qu'elles transmettent de père en fils l'esprit de haine et de fanatisme.

Rude, énergique, avec des violences soudaines, le caractère nîmois a de grands rapports avec celui des anciens Romains. Dans cette ville dont les collines rappellent celles de Rome, où l'on peut voir des monuments qui ne le cèdent pas à ceux de la Ville Eternelle, le peuple y a les mêmes goûts, parfois les mêmes colères et les mêmes déchaînements. Les vétérans qui peuplèrent Nemausa revivent sans doute dans les artisans des bourgades et, sous le même ciel, ils sont en proie aux mêmes passions.

On serait même tenté, tant le passé romain apparaît encore vivant à Nîmes, de retrouver un trait particulier aux soldats de Rome dans une habitude nîmoise par excellence.

Quand un légionnaire, son engagement terminé, était congédié, il recevait ordinairement, avec une pension, un champ à cultiver. Les plaintes de Virgile, dans une Eglogue, en font foi. Une inscription, trouvée à Nîmes même, en témoigne encore : « Julius Festus, y est-il dit, soldat congédié de Tibère César Auguste, fils du dieu Auguste, après vingt-cinq ans de service dans la région XVIe, a obtenu par décret des décurions une pension perpétuelle de cinquante *modii* de froment et le bain gratuit pour lui et un esclave, également à perpétuité; et, de plus, l'emplacement compris entre ces deux tours. »

Le champ de culture du vieux soldat se trouvait près des portes de la ville, dans la région montueuse et aride des Garrigues.

C'est dans cette région, qui s'étend sur l'amphithéâtre de collines embaumées qui courent de l'ouest à l'est de

la cité, que tout bon Nîmois aujourd'hui souhaite posséder un coin de terre pour y bâtir une maisonnette et l'ombrager d'un figuier.

Apre et sauvage, la campagne de Nîmes, avec ses vastes plateaux, ses dépressions, ses ondulations, les lits de ses torrents desséchés et sinueux, ses oliviers rabougris, ses figuiers tordus du vent, rappelle les coins les plus désolés de l'Asie Mineure et de la Judée. Là où la végétation manque, on voit un peu de terre rougeâtre reliant des couches profondes de pierres. Le vent et le soleil brûlent les herbes, fendent les rochers et tarissent les sources.

Pourtant ces lieux sont couverts d'une multitude de petites habitations et divisés par d'innombrables murs de pierres. Avec une ténacité incroyable, les propriétaires cherchent à gagner quelques pieds sur les garrigues. Ils rangent les pierres, en forment de grands tertres dont quelques-uns remontent à une haute antiquité, plantent des arbres. Ils s'estiment très favorisés quand leur citerne est pleine et quand ils rapportent quelques fruits à la ville.

Ces coutumes, en rattachant le Nîmois à la terre et à la vie rustique, ont sans doute contribué à lui conserver son premier caractère et ses traits distinctifs. Si nous voulons nous rendre compte, malgré les changements et les siècles écoulés, de la vie quotidienne d'autrefois et même de la vie antique, c'est assurément dans l'observation des mœurs d'une ville comme Nîmes que nous le pourrons le mieux. Sous un climat à peu près immuable, dans une situation retirée, quelles que soient les apparences, l'homme change peu.

A Nîmes, il est difficile de se défendre d'une continuelle évocation du monde romain. La race, la langue qui sonne dans les faubourgs, les monuments, les pierres heurtées à chaque pas, les réjouissances du peuple, les noms donnés aux rues et aux enfants, tout rappelle le prestige de Rome.

Fondée par Auguste, Nîmes avait déjà, sous cet empereur, un mur d'enceinte flanqué d'une centaine de tours et percé de dix portes. Agrippa y fit construire

des bains publics et, dit-on, l'aqueduc qui amenait à Nîmes les eaux de la Fontaine d'Eure. Adrien fit élever, à son passage à Nîmes, deux monuments en l'honneur de Plotine. Sous le règne d'Antonin le Pieux, originaire de Nîmes, la ville atteignit une grande prospérité. C'est alors que furent construits la plupart des monuments qui subsistent encore ou dont on a conservé des ruines ou des débris. Avec ses temples, ses remparts, son Forum, son Capitole, son Amphithéâtre, son Champ de Mars, ses Thermes, son magnifique Aqueduc, Nîmes était une des plus belles villes de l'empire.

Aujourd'hui, les monuments antiques de Nîmes sont presque tous situés en pleine ville moderne et ils contribuent à sa décoration.

La *Maison Carrée* est l'un des temples les mieux conservés de l'époque d'Auguste. Légère, vraiment grecque de grâce et d'élégance, avec ses pierres dorées par le soleil, cette construction s'élève, harmonieuse. On croit que la Maison Carrée était un temple dédié aux princes de la jeunesse et une simple annexe du Forum qui déployait tout autour ses promenades couvertes et ses portiques. Les débris de ce Forum et d'autres constructions avaient tellement exhaussé le sol environnant qu'il a fallu le creuser pour dégager les abords du monument.

Tour à tour église, hôtel de ville, écurie, entrepôt, église encore, la Maison Carrée est aujourd'hui un musée lapidaire. Les fragments antiques sont disposés dans la *cella* et sous la colonnade. Ils comprennent presque toutes les manifestations de la ville antique, croyances, usages, arts et métiers. L'amateur d'évocations peut s'y bâtir à son aise une ville romaine avec la pompe extérieure de ses portiques, de ses statues, de ses trophées, avec la décoration de ses maisons privées pavées de mosaïques, ornées d'autels domestiques et de portraits d'ancêtres, avec la splendeur funèbre de ses tombeaux emplis d'ustensiles, de bijoux et de médailles. Des vitrines renferment d'admirables poteries étrusques, des armes, des figurines, des lampes, des

chaînes de parure, des bracelets. De la naissance à la tombe, à travers les travaux de la paix et de la guerre, les deuils et les réjouissances, on peut suivre ici les jours d'un Gallo-Romain des premiers siècles.

L'*Amphithéâtre* nous donne encore, les dimanches d'été, l'idée exacte et la représentation vivante des plaisirs de ce temps-là.

Attribué à divers empereurs, l'Amphithéâtre pouvait contenir plus de vingt mille spectateurs. Il est construit en blocs de deux à trois mètres, tirés d'une carrière des environs de Nîmes, et superposés sans mortier. Il comprend deux étages d'arcades et un attique où s'attachait le *velum* qui recouvrait l'édifice. Quelques traces de sculpture se laissent encore voir : deux gladiateurs, la louve romaine et, sur le fronton de la porte d'honneur, deux taureaux figurés à mi-corps. A l'intérieur courent cinq galeries et trente-cinq rangs de gradins destinés, ceux d'en bas, aux dignitaires; ceux du milieu, aux chevaliers, et ceux d'en haut, aux plébéiens et aux esclaves. Les spectacles se composaient surtout de combats de gladiateurs, de courses de chars, de combats de loups, de sangliers et de taureaux, et de fêtes nautiques, le plancher de l'arène, comme celui du Colisée, étant mobile et permettant de transformer en un lac la partie inférieure de l'Amphithéâtre.

Pendant tout le moyen âge et jusqu'au commencement de ce siècle, l'Amphithéâtre resta couvert de constructions, parmi lesquelles une église paroissiale et des chapelles. Au temps des comtes de Toulouse, les *Arènes* étaient devenues une forteresse habitée par une population de « chevaliers » qui en constituaient la garnison et qui formaient comme une ville particulière au milieu de la cité. Le langage des habitants de ce quartier avait, paraît-il, un accent particulier. Rousseau, dans ses *Confessions*, mentionne ainsi ses impressions : « Ce vaste et superbe cirque est entouré de vilaines petites maisons; et d'autres maisons plus petites et plus vilaines encore en remplissent l'arène; de sorte que le tout ne produit qu'un effet disparate et confus, où le regret et l'indignation étouffent le plaisir

et la surprise. » (Part. I, liv. VI.) Dégagé et restauré depuis 1809, l'Amphithéâtre n'a conservé des adaptations du moyen âge que deux fenêtres romanes percées dans les grandes arcades murées et qui sont les restes de la chapelle de Saint-Martin-des-Arènes.

Aux jours de fêtes, les gradins sont noirs de spectateurs suspendus à toutes les anfractuosités de l'amphithéâtre. Le soleil fait éclater le sable jaune de l'arène. Des mouchoirs s'agitent, des éventails palpitent. Les ombrelles font des taches rouges et blanches. Le peuple de Nîmes et des environs est là, confondu dans une même passion, uni dans les mêmes émotions. La tragédie qui se joue dans l'arène est si attachante que des étrangers venus avec répulsion et qui, comme saint Augustin aux jeux du cirque, se voilent presque le visage de leurs mains, rejettent bientôt toute contrainte et, emportés par la curiosité et l'intérêt, ils mêlent leurs applaudissements aux applaudissements. Toutes sortes de courants traversent cette foule. Aux acclamations succèdent les huées. L'enthousiasme y poursuit aussi bien l'homme que la bête et le délire y réclame presque de l'un comme de l'autre le mépris absolu des blessures et de la mort.

Cependant, si ces plaisirs sont aussi intenses, ils sont moins cruels que les plaisirs anciens. Ce n'est plus pour voir mourir des hommes dans une lutte sans victoire qu'on se rassemble sur les gradins de pierre, c'est pour assister au combat émouvant de la fureur animale et de l'adresse humaine. La volupté de la mort, qui poussait les Romains à souhaiter des cohortes entières de gladiateurs s'exterminant sous leurs yeux, est absente de ces spectacles où le toréador, défendu par sa légèreté et son épée, et le taureau, armé de sa rage sauvage, présentent les diverses phases du grand drame qui se joua, dans les forêts primitives, entre l'homme et la brute.

Quelquefois, dans les cirques antiques, un illustre spectateur détournait de l'arène les yeux du public et devenait lui-même objet de spectacle. Les historiens nous racontent que Thémistocle, Pythagore, Hérodote

et Platon eurent cet honneur. Le premier avouait qu'il avait goûté là les plus douces jouissances de sa vie. Un jour que Virgile se trouva à la représentation de quelques jeux, les spectateurs se levèrent, comme si César fût arrivé. Aux Arènes de Nîmes, le même hommage fut rendu à Mistral quand, la liberté des courses menacée, le poète vint solenniser de sa présence une coutume naturelle aux peuples du Midi et un des plus beaux spectacles qui se puissent encore voir.

Des fortes émotions de l'Amphithéâtre on peut se reposer dans les calmes allées et auprès des eaux limpides de la Fontaine qui s'écoule au nord de la ville, à travers un jardin public. Cette promenade de la Fontaine est le plus grand charme de Nîmes. Elle est le rendez-vous des rêveurs et des amateurs de solitude. Il n'est pas rare d'y rencontrer, accoudés aux parapets des bassins ou assis à l'ombre des marronniers, un livre à la main, des adolescents que la pensée, la poésie ou la gloire tourmentent. Des souvenirs antiques assiègent encore ce lieu. Les bassins qui se succèdent ont toujours leurs premiers fondements. C'est là que les habitants venaient, à jours fixes, remercier les Nymphes qui leur accordaient une eau abondante. C'est là qu'ils revenaient, dans les temps de sécheresse, attendrir ces mêmes Nymphes par des sacrifices. La ville primitive, née de la Fontaine, était suspendue au sort de ses eaux. Son berceau pouvait être sa tombe, selon les étés et les caprices des dieux. Quand les eaux de la Fontaine d'Eure, apportées d'Uzès par le pont du Gard, débouchèrent enfin dans Nîmes, les dangers de sécheresse furent écartés. De grandes réjouissances eurent lieu. Mais, jusque dans notre siècle, Nîmes fut la ville altérée. La source de la Fontaine ayant tari, après de fortes chaleurs, on dut creuser des puits dans les rues. Il n'y a pas longtemps encore, des convois de blanchisseuses partaient tous les matins de Nîmes pour aller laver leur linge dans les eaux du Rhône. Aujourd'hui, un canal dérivé du Rhône est venu donner à la ville l'eau que ses Nymphes protectrices retenaient parfois dans leur antre.

Le jardin de la Fontaine, dessiné par le Nôtre, comprend des terrasses et des canaux en forme de fossés. Au pied d'une colline revêtue de pins et d'arbustes, la Fontaine sort du creux d'un rocher. Elle baigne les marches en hémicycle d'un escalier romain, puis, déjà rivière, sous un pont de deux arches, elle tombe par une cascade dans un second bassin, dont les fondements sont antiques, et passe de là dans un troisième bassin d'où elle coule entre la double rangée de murailles du quai de la Fontaine. Toutes ces constructions ont été refaites au dix-huitième siècle. Escaliers, stylobates, balustrades, vases et statues, révèlent assez cette origine, mais ne manquent pas cependant de grandeur ni de pompe.

Près de la Fontaine s'élèvent les ruines du Temple de Diane. Les voûtes de cet édifice sont effondrées et les murs sont envahis par des plantes parasites. C'était sans doute une nymphée, dépendant des Thermes, ou, selon certains, un panthéon ouvert aux dieux des Plaisirs, de la Nuit et des Songes.

Par les allées du mont Cavalier, qui étendent au-dessus de la Fontaine leurs rideaux de pins, on se rend à la tour Magne qui est tellement délabrée qu'on ne peut reconnaître sa destination première. Mausolée ou tour de défense, ce monument domine au loin la ville et les collines. De sa plate-forme on aperçoit les garrigues couvertes d'oliviers, les chaînes des Cévennes et du Ventoux, et, quand le temps est clair, les pics des Pyrénées et les remparts d'Aigues-Mortes. C'est dans cette campagne de Nîmes, vers les gorges du Gardon, au milieu de collines pierreuses et d'un pays désolé, que s'élève le pont du Gard dont les proportions harmonieuses et l'aspect vivant étonnent parmi les solitudes qui l'entourent.

Avec la Maison Carrée, l'Amphithéâtre, le Jardin de la Fontaine, le Temple de Diane, la Tour Magne, la Porte d'Auguste, dernier reste de l'ancienne enceinte, les curiosités antiques de Nîmes sont épuisées. Peu de villes en contiennent de semblables et elles sont assez puissantes sur le cœur et sur l'imagination pour vous

poursuivre au sein de la ville moderne et diminuer l'intérêt qu'elle mérite.

Nîmes comprend deux parties bien distinctes : l'ancienne et la nouvelle ville, séparées l'une de l'autre par une belle suite de boulevards.

L'ancienne ville est percée de rues étroites et irrégulières. La plupart de ses maisons ont du caractère; elles sont en partie romanes, gothiques et de la Renaissance. On y rencontre de jolis escaliers en escargot, des cours décorées, des marteaux et des rampes en fer forgé. Des inscriptions et des débris antiques sont encastrés dans les murs. On peut y suivre à travers les détails et les ornements les diverses pensées qui agitèrent le vieux Nîmes. Le développement des arts, des sciences et du sentiment religieux y a laissé maint témoignage palpable. Souvent une maison est le résumé de plusieurs âges. Et toutes sont groupées autour de la cathédrale qui, bâtie sur les ruines du Temple d'Auguste, plusieurs fois détruite et restaurée, offre encore des traces de l'art romain, de l'art roman et de l'art gothique.

La nouvelle ville enveloppe la première de ses vastes quartiers aux rues larges et droites. Autant la vieille ville est fraîche et bien abritée contre le vent, autant celle-ci est dévorée du soleil et visitée du vent.

Les boulevards et les avenues forment, avec les jardins de la Fontaine qu'ils rejoignent, une magnifique parure naturelle. Ils sont le centre de l'animation et de la vie. Sous leurs beaux arbres, dans des cafés luxueux, les Nîmois discutent du commerce, de la politique ou de leurs plaisirs. Race toute en sensations, ils mettent la même âpreté à soutenir leurs intérêts pratiques qu'à proclamer leurs opinions en matière de gouvernement, de théâtre ou de cirque. S'il est vrai qu'ils retrempent dans ces discussions leur sectarisme et leur intransigeance, ils y forgent aussi leurs goûts artistiques. Le maintien à Nîmes des grands spectacles antiques de plein air et de soleil, le soin qu'on y prend des monuments et des moindres débris des âges écoulés, les poètes, les sculpteurs et les peintres qui nous

viennent de la cité languedocienne, en sont la preuve.

Une de ces avenues forme l'entrée de Nîmes. Ses voûtes ombragées conduisent à l'Esplanade où une fontaine monumentale éclate dans la verdure. Cette fontaine est ornée de beaux corps de dieux et de déesses : la ville de Nîmes entourée de la Fontaine de Nîmes, de la Fontaine d'Eure, du Gardon et du Rhône. Pradier, qui, au milieu du siècle, fit ces statues, mit sans doute quelque ironie à figurer, au centre d'une ville surtout alors altérée, des sources, un fleuve et une rivière. Mais la fontaine est belle et, par sa situation, elle fait ressortir la noble proportion de l'Esplanade avec le tour des boulevards.

En sortant de l'Esplanade, on a, à sa gauche, la courbe et la colossale façade des Arènes. Aux cafés bruyants, aux ombrages animés succèdent le silence et le vide ensoleillé de la place pavée et des arceaux dorés. Et cette impression n'est-elle pas comme le résumé de toutes celles qu'on reçoit à Nîmes où le passé et le présent, le calme et le mouvement, la langueur et la passion se pénètrent ou s'offrent tour à tour?

PAUL SOUCHON.

LE MOIS SCIENTIFIQUE

L'appendicite et ses causes : grippe et vers intestinaux. — Le hanneton et ses cycles. — Le télautographe. — Cylindres phonographiques inaltérables.

Depuis une dizaine d'années, — exactement depuis l'année d'Exposition universelle 1889, qui ramena la grippe dans nos régions, — il est fort question d'une maladie dont la fréquence se fait chaque année plus grande et dont l'étude est, dans les sociétés médicales, l'objet de discussions toujours ouvertes.

Il s'agit de l'appendicite. Maladie nouvelle ? Ce serait beaucoup dire, le nom étant nouveau bien plutôt que la chose. En réalité, l'appendicite, c'est la « typhlite » ou la « pérityphlite » des époques antérieures ; c'est l'inflammation d'un appendice « vermiculaire » accolé à l'origine du gros intestin, dans la région de la fosse iliaque droite, vestige inutile de quelque organe de fonction abolie et dont le rôle serait des plus obscurs aujourd'hui, s'il n'était le siège d'une maladie à la mode.

Ce qui est incontestablement nouveau dans l'appendicite, c'est sa fréquence. Il y a quelque vingt ans, un médecin pouvait rester plusieurs années sans observer la moindre typhlite; aujourd'hui, l'appendicite est d'observation courante, et son traitement radical est en passe de devenir l'opération banale de la chirurgie moderne.

Dans la recherche des causes de cette maladie, dont

les nouvelles allures ont surpris les médecins, l'accord de ces derniers se fit pour y voir une des complications, sinon une des localisations de cette infection protéiforme, la grippe ou influenza, qui passe pour revêtir toutes les apparences et pour être capable de frapper tous les organes.

Avant d'aller plus loin, il nous faut ouvrir une parenthèse, pour indiquer ce qu'il faut entendre par cette définition de la grippe.

En réalité, la grippe n'est pas cette maladie bonne à tout faire, depuis le coryza jusqu'à l'appendicite, en passant par la pneumonie et la pleurésie. C'est une infection qui, par elle-même, ne produit pas grand désordre matériel, mais qui ouvre la porte à une foule d'infections secondaires, au hasard des points faibles existant chez les individus qu'elle touche, et des microbes que ceux-ci portent sur leurs muqueuses ou recèlent dans leurs organes, à l'état latent.

Ce que fait la grippe, c'est une intoxication, et le poison que le microbe de l'influenza verse dans la circulation est un poison nervin, qui déprime les défenses normales de l'organisme, affaiblit l'activité psychique comme l'activité du cœur, met, en un mot, le malade en état d'hypotension nerveuse, le laissant sans armes contre les microbes infectieux auxquels il peut être exposé.

L'atteinte proprement dite de grippe n'est en effet guère caractérisée que par quelques accès de fièvre et une courbature plus ou moins forte; mais dès ce moment, en raison de la faiblesse du cœur et de troubles vaso-moteurs paralytiques résultant de l'empoisonnement de l'organisme par les toxines de l'influenza, les muqueuses, les viscères sont tous plus ou moins congestionnés; et si quelques microbes, plus ou moins atténués, à l'état de vie latente, se trouvent sur ces muqueuses ou dans ces organes congestionnés, — comme c'est la règle dans le plus grand nombre des cas, — ces microbes, trouvant alors un milieu de culture qui leur convient, et n'ayant plus à lutter contre des réactions de défense suffisantes, se mettent à pulluler.

Ainsi se trouvent réalisées toute une série d'infections considérées par les malades comme le début de la grippe, et qui n'en sont déjà que les conséquences : coryzas, bronchites, entérites, méningites, néphrites, cystites, et même appendicites.

Toute la pathologie, on le comprend par ce que nous venons de dire, pourrait y passer; car tout grippé tombe du côté où il penche; et rien ne vaut une atteinte d'influenza pour révéler à chacun ses côtés faibles. Et ainsi pourrait-on s'expliquer la production et la fréquence de l'appendicite, comme celle des rhumes de cerveau et des bronchites, l'appendice étant le réceptacle de toute une flore microbienne qui ne demande qu'à foisonner, dès que le terrain se montre favorable.

Maïs voici qu'un nouvel élément vient d'être introduit dans cette question sous la forme d'un intermédiaire — auquel on n'avait guère pensé jusqu'à ce jour — entre le terrain grippal et les microbes qui s'y ensemencent. Cet intermédiaire, ce serait un helminthe, un ver intestinal, qui favoriserait encore, et rendrait presque inéluctable l'ensemencement de l'un par les autres.

C'est à M. Metchnikoff que l'on doit cette notion originale, et qui paraît devoir être féconde. Ce zoologiste vient en effet de produire plusieurs observations dans lesquelles l'appendicite a résulté incontestablement de l'action de vers intestinaux, ascarides lombricoïdes ou tricocéphales, qui s'était logés dans l'appendice, précisément qualifié «vermiculaire», et de par sa forme tout à fait favorable au logement de tels parasites.

Malheureusement ces hôtes ont la funeste habitude de se fixer aux murs de leur logis, nous entendons aux tuniques de l'intestin, pour résister aux mouvements d'expulsion de celui-ci, et jouir d'un repos nécessaire à leur existence. Pour cela, par leur extrémité effilée, ils perforent la muqueuse dudit intestin, et c'est par cette opération chirurgicale, non aseptique, qu'ils ouvrent alors la porte aux infections microbiennes dont nous venons de parler. Des péritonites même peuvent ré-

sulter de cette blessure, si toutes les tuniques de l'intestin ont été transpercées.

A l'appui de sa théorie, outre les observations dans lesquelles on avait trouvé le corps du délit dans l'appendice, manifestement le point de départ des lésions inflammatoires, M. Metchnikoff a encore cité des cas où des crises d'appendicite à répétition avaient cessé à la suite d'un traitement anthelminthique approprié; et il a montré que très souvent on rencontre des œufs d'helminthes dans les selles des individus atteints d'appendicite.

La communication faite par M. Metchnikoff à l'Académie de médecine a eu un grand retentissement, et les faits qu'il a rapportés ont provoqué de plusieurs côtés des confirmations de sa manière de voir.

M. Moty a même pu accuser, outre les ascarides et les tricocéphales, les oxyures vermiculaires, qu'il a rencontrés fréquemment dans les appendices réséqués. Dans trois cas sur cinq, opérés récemment par ce chirurgien, ces petits vers paraissaient avoir été l'unique cause d'appendicites graves dont les origines n'avaient pu être éclaircies.

Ainsi les parasites vermiculaires de l'appendice infecteraient cet organe à la façon des moustiques inoculant le microbe du paludisme, ou des puces inoculant celui de la peste, en ouvrant par effraction une porte d'entrée aux hôtes microbiens de l'intestin.

Mais alors on ne voit plus bien ce que viendrait faire la grippe en cette affaire, car l'étiologie de M. Metchnikoff se suffit à elle-même, et plus n'est besoin d'avoir recours à une prédisposition morbide spéciale.

Ce serait cependant peut-être aller un peu vite que de nier une influence paraissant si bien établie. Il n'est pas encore possible, dans l'état actuel de la question, de préciser dans quelle proportion des cas d'appendicite les helminthes peuvent être mis en cause; et il y a certainement bon nombre d'appendicites où l'infection peut être produite par d'autres facteurs que les vers. N'a-t-on pas accusé récemment les éclats d'émail provenant du matériel, de très médiocre qualité, de certaine

batterie de cuisine mise à la mode ces temps derniers? Ici encore, d'ailleurs, il s'agirait d'un traumatisme, de petites coupures faites dans l'appendice, où ils s'étaient localisés, par de menus fragments d'émail tranchants ingérés avec les aliments.

Et puis il y a beaucoup d'exemples de la présence de parasites intestinaux, sans que pour cela l'appendicite s'ensuive nécessairement. Concluons donc que l'appendicite a des causes multiples, et que la vulnérabilité particulière de l'appendice est due à sa constitution anatomique d'une part, et d'autre part aux agents vulnérants qui se trouvent multipliés d'étrange façon, en ces temps-ci : soit sous forme de microbes agissant directement, soit sous forme de vers favorisant l'inoculation de ces microbes, soit même sous forme de corps étrangers, véritables instruments tranchants opérant l'effraction de la muqueuse protectrice de l'intestin.

Quoi qu'il en soit, la notion introduite par M. Metchnikoff dans l'étiologie de l'appendicite est des plus intéressantes, et comporte des conclusions thérapeutiques et hygiéniques d'importance capitale.

Il faudra maintenant moins se hâter, en cas d'appendicite, de chercher le chirurgien, et de procéder à l'ouverture de l'abdomen et à l'extraction d'un organe apparemment inutile il est vrai, mais enfin auquel on peut tenir comme nous tenons en général à beaucoup de choses inutiles. Par contre, il faudra rechercher si la présence de quelque corps de délit ne mettrait pas sur la voie de la conduite à tenir.

Il est vrai que les vers ne s'éliminent que lorsqu'ils sont morts; mais ils pondent de nombreux œufs qu'on peut facilement retrouver dans les selles, et ces œufs seront de suite reconnus par un microbiologiste exercé. Les œufs d'ascaris sont sphériques et entourés d'une matière albumineuse assez épaisse ayant sous le microscope un aspect plissé; ceux de tricocéphale ont la forme d'un citron, ovoïdes avec les deux pôles saillants et une membrane assez épaisse, d'un diamètre de trente à cinquante millièmes de millimètre suivant leur grand axe. Ne pas les confondre, toutefois, avec les spores de

truffes dont la forme est analogue à celle des œufs de tricocéphales, et de dimensions approchées, mais dont les extrémités sont moins saillantes; ces spores sont d'ailleurs hérissées de petites saillies visibles à un fort grossissement.

La constatation de la présence de ces œufs comportera dès lors un traitement n'ayant plus rien de commun avec le traitement médical habituel, encore moins avec le traitement chirurgical de l'appendicite. Nous possédons deux substances très actives contre les vers ici en cause : la santonine contre les ascarides lombricoïdes, et le thymol contre les tricocéphales; c'est donc simplement à l'administration de ces anthelminthiques qu'il faudra recourir.

Un fait certain, et qui suffirait à lui seul à expliquer la fréquence croissante de l'appendicite, c'est que les habitudes de la culture maraîchère nous valent des parasites intestinaux de fréquence également croissante. L'engrais humain, avec lequel on fume, dans de nombreuses régions, les plants de fraisiers, de salades et de légumes verts, indique, par son origine même, celle des œufs d'helminthes que les consommateurs desdites fraises, salades ou légumes verts, mangés crus, sont exposés à ingérer.

C'est là aussi une des conséquences imprévues des irrigations pratiquées avec les eaux d'égouts dans les environs de Paris. Nos ingénieurs, qui ne peuvent penser à tout, n'avaient pas prévu cette incidence; et les hygiénistes, qui surveillaient le minime microbe de la fièvre typhoïde, ont laissé passer des œufs de vers cinquante fois plus gros; tant il est vrai qu'on ne trouve que ce qu'on cherche.

Toujours est-il que, d'après un calcul approximatif basé sur de nombreuses observations, et poursuivies pendant dix ans, M. Metchnikoff soutient que, dans la population parisienne, il y a bien près de 500,000 habitants hébergeant des nématodes dans leur intestin. A ce train, toute la population sera bientôt contaminée, du fait des excellentes fraises et des irrésistibles radis roses qu'il serait presque surhumain de repousser de sa table.

Ajoutons qu'autrefois, il était dans la bonne tradition d'administrer de temps en temps des vermifuges aux enfants, par crainte des convulsions ou des coliques, et que cette tradition est aujourd'hui tombée en désuétude.

Il serait peut-être prudent d'y revenir; comme il sera prudent de s'abstenir de légumes crus, et de fraises dont on ne connaîtra point la provenance. La fraise, qui mûrit au contact du fumier, est un fruit sale et dangereux, en dépit de son apparence appétissante, et il serait à souhaiter qu'elle fût l'objet d'un ostracisme qui forcerait les maraîchers à modifier leurs procédés de culture. En tout cas, ces fruits, comme les salades et les radis, ne devraient jamais être servis sur la table sans avoir été longuement et largement soumis à un courant d'eau pure (1).

*
* *

Dire que rien n'est moins connu que l'histoire du hanneton peut paraître paradoxal, car, antérieurement à Aristote même, cinq siècles avant notre ère, le poète grec Aristophane mentionnait déjà les ravages que cet insecte cause dans les cultures. Et cependant il est rigoureusement exact que les notions classiques con-

(1) Le docteur Matignon, dont nous avons, le mois dernier, résumé les idées sur l'hystérie et les Boxeurs en Chine, et qui est actuellement en France, vient de nous faire connaître que l'appendicite est très rare en Chine, bien que les helminthes soient très fréquents chez les Chinois et les Européens vivant en Chine.

Ce fait n'est d'ailleurs nullement en contradiction avec les considérations que nous venons de développer; car si les helminthes agissent principalement en inoculant des microbes dans la muqueuse intestinale, il est bien certain que l'infection qui en résulte doit être en rapport avec la virulence des microbes intestinaux; et cette virulence peut elle-même être sous la dépendance d'une atteinte antérieure de grippe, ou en rapport avec le régime des individus; et l'on sait que les Chinois sont surtout végétariens.

cernant le hanneton sont tout à fait erronées, et que, dans des publications récentes comme dans des leçons de professeurs d'agriculture, on trouve des assertions comme celle-ci, pour prendre un exemple : « La vie du hanneton est très courte, de dix à douze jours; le mâle meurt après l'accouplement, de même que la femelle, aussitôt qu'elle a fait sa ponte. »

Si nous nous reportons à une étude très complète qu'un de nos plus savants naturalistes, M. Xavier Raspail, a récemment donnée de la biologie du hanneton, nous constatons, non sans étonnement, qu'il y a, dans la courte description que nous venons de citer, autant d'erreurs que de mots.

En effet, le hanneton à l'état parfait sort de terre dans la seconde quinzaine d'avril, généralement vers le 20. Presque immédiatement l'accouplement a lieu et le mâle le recommence jusqu'à neuf fois au cours de son existence, même alors que la femelle a définitivement terminé ses fonctions et n'a plus aucun œuf à pondre. Cette existence, c'est-à-dire la vie aérienne du hanneton, est pour les deux sexes de quarante-cinq à cinquante jours, et peut même se prolonger jusqu'à soixante jours. Normalement la femelle fait trois pontes présentant entre elles un écart pouvant varier de huit à seize jours. M. Raspail a même observé une femelle qui avait fait quatre pontes, donnant un total de quatre-vingts œufs. Pour pondre, la femelle s'enfonce en terre à une profondeur de vingt centimètres environ et dépose ses œufs en tas, mais sans les agglutiner, ainsi qu'on l'avait cru jusqu'ici.

L'œuf éclot au bout de vingt-cinq jours environ, et la larve poursuit son développement et ses ravages jusqu'à la fin du mois de juillet de la seconde année, où elle se change en nymphe. La vie larvaire du hanneton est donc d'environ deux ans et deux mois.

L'état nymphéal, par contre, n'est qu'un passage de très courte durée, un instant au plus; et, dès la fin d'août ou les premiers jours de septembre, l'insecte parfait, débarrassé de la dépouille pelliculaire de la nymphe, reste dans la loge façonnée par la larve avant

sa métamorphose, pour y attendre pendant huit mois l'époque où, après être sorti de terre, il va procéder à la multiplication de son espèce avec une progression d'autant plus redoutable que les animaux dont le rôle était de la restreindre diminuent de jour en jour par le fait de l'homme lui-même.

Le cycle évolutif du hanneton étant de trois ans, on comprend ce que veut dire l'expression d'« année à hannetons » ; mais l'apparition en masse du hanneton ne se produit pas partout la même année ; et on admet, pour désigner les divers régimes de son apparition, les termes adoptés par un naturaliste de Lausanne, M. Forel, à la suite de ses observations, soit : le *régime uranien*, cycle de 1892, 1895, 1898, 1901, relevé pour les vallées de la Reuss, du Rhin supérieur ; le *régime bâlois*, cycle de 1893, 1896, 1899, 1902, régnant dans les cantons de Bâle, du Valois ; le *régime bernois*, cycle de 1894, 1897, 1900, 1903, concernant les cantons de Berne, Neuchâtel, Lausanne, Genève.

En France, les départements de l'Oise, de l'Aisne et du Pas-de-Calais, par exemple, sont sous le régime uranien ; et le département de la Somme, qui est situé au milieu d'eux, est, chose curieuse, sous le régime bâlois.

En réalité, et chacun en a pu faire la remarque, il y a partout des hannetons tous les ans ; mais ce n'est que tous les trois ans qu'ils se montrent très nombreux. Voici comment M. Raspail explique la formation des régimes, qu'on ne saurait comprendre par le seul fait du développement triennal de l'insecte.

Un hanneton femelle, au moment où il va déposer en terre sa première ponte, doit être considéré comme capable de fournir, à la quinzième année, une descendance qui, en tenant compte très largement de toutes les causes de destruction, sera représentée par 32,768 femelles pouvant produire le chiffre colossal de 2,621,440 vers blancs ! Admettons que cette femelle ait été transportée sur un point où il n'y aurait pas encore eu de hannetons. Elle était en état d'y devenir le point de départ de l'établissement d'un certain régime, en îlot peut-être au centre d'un autre régime. En

l'absence de mâles, elle n'aurait pu faire que sa première ponte composée des 39 œufs que contenait son abdomen, mais, au bout de la quinzième année, elle n'en aurait pas moins fourni une descendance de 16,384 femelles capables de répandre dans le sol 1,310,720 vers blancs.

Certes, en fixant approximativement aux quatre cinquièmes la destruction qui peut s'opérer à la surface ou dans la profondeur de la terre par les nombreux animaux qui servent de pondérateurs à la fécondité du hanneton, on est encore fort au-dessous de la réalité; et il doit exister d'autres causes plus actives, telles que les maladies, les influences atmosphériques, réducteurs providentiels de cette dangereuse expansion; autrement cet insecte couvrirait la terre, et son cas serait celui du hareng qui, avec sa vertigineuse fécondité, emplirait l'immensité des mers, si quelques-uns de ses ennemis naturels, très friands de sa chair, n'y mettaient bon ordre.

Il est vrai que l'homme, qui est bien le plus grand ennemi de ses propres intérêts, est maintenant en voie de donner libre carrière à l'expansion des insectes nuisibles en détruisant sans profit les oiseaux insectivores, et même cette pauvre chauve-souris, que le paysan tue stupidement comme étant une « sale bête » et qui n'est qu'une grande mangeuse d'insectes. Et en effet, revenant maintenant à notre hanneton femelle, égaré dans une région vierge, souche de la prodigieuse descendance que nous avons dénombrée, nous voyons qu'il aurait suffi d'un heureux coup de bec de moineau pour annuler cette descendance.

Donc, si en de certaines régions, et sans qu'on puisse invoquer des conditions climatologiques ou autres, il s'est établi des périodes triennales différentes où le hanneton se montre en abondance au point de devenir un fléau pour les végétaux, il a fallu que les causes, suffisantes à maintenir la reproduction de cet insecte dans les justes proportions compatibles avec l'ordre naturel des choses, y aient cessé leur action pondératrice. Les cycles uranien, bâlois et bernois n'ont pas d'autre ori-

gine, et quand on parle d'un pays soumis à l'un ou à l'autre de ces régimes, cela traduit seulement ce fait, que dans une année correspondant à l'un ou à l'autre de ces cycles, l'élément destructeur de cet insecte s'est trouvé, sinon annulé totalement, du moins insuffisant à remplir sa mission.

De même il ne serait pas impossible qu'une année à hannetons pût être annulée et que le régime auquel elle appartient disparût par la production soudaine d'une épidémie résultant de l'abondance même de l'insecte.

De fait, c'est le contraire qui se produit et, depuis que l'on signale la diminution de tous les animaux insectivores, le nombre des hannetons va augmentant dans les deux années intermédiaires; et il faut s'attendre, dans un avenir prochain, à voir s'établir dans une même contrée les trois régimes uranien, bâlois et bernois.

Et quand toutes les années seront des « années à hannetons », il faudra faire définitivement son deuil des « années à récolte ».

*
* *

Signalons sommairement, pour terminer, deux progrès importants qui viennent d'être réalisés dans la transmission à distance des signes de la pensée, et dans la conservation phonographique de la parole.

Il s'agit, d'une part, d'un appareil transmettant, non pas la parole, ce qui est déjà de l'histoire ancienne, mais l'écriture et même les dessins. C'est le *télautographe*, imaginé par M. Ritchie. En quelques mots, voici en quoi consiste cet appareil des plus ingénieux : Un crayon écrit sur une bande de papier à la station du départ, et une plume reproduit, à la station d'arrivée, tous les mouvements du crayon. Crayon et plume sont reliés électriquement par le fil de ligne. Ils sont fixés à une sorte de pantographe, formé de leviers soudés et ar-

ticulés, aux deux stations. Il se trouve, alors, qu'en raison des changements de résistance du courant dus aux angles de déplacement des bras des leviers, le déplacement de ces leviers se transmet fidèlement du départ à l'arrivée. Le phénomène n'est pas plus compliqué sans doute que celui de la reproduction de la parole dans le phonographe; mais il n'est pas plus explicable non plus; et il faut se contenter de constater le fait. Ce n'est pas tout. Par un second fil passent des courants alternatifs en rapport avec la pression du crayon sur le papier. Il en résulte qu'aussitôt le crayon mis en mouvement sur le papier, la plume, à l'arrivée, appuie de même et inscrit les caractères. La plume va chercher elle-même son encre dans l'encrier, quand le crayon, mû par la personne qui transmet, va appuyer sa pointe dans un encrier factice. L'opération du départ se répète ainsi totalement à l'arrivée. M. Lippmann, en présentant dernièrement à ses collègues de l'Institut ce curieux appareil, remarquait que son fonctionnement paraissait satisfaisant. Inutile d'insister sur les avantages que réaliserait la possibilité de recevoir chez soi des télautogrammes qu'on trouverait en rentrant, sans être forcé de courir au téléphone pour écouter des correspondants que les bienheureux possesseurs d'un téléphone à domicile trouvent parfois un peu importuns et faciles à la communication.

L'autre perfectionnement est relatif à la constitution de rouleaux enregistreurs des phonogrammes. On sait combien les rouleaux en cire sont fragiles, combien rapidement ils s'usent; et comment la conservation de la parole, si précieuse si elle pouvait être indéfinie, perd, du fait de cette fragilité, le plus grand nombre de ses avantages.

Or on annonce que M. Edison vient de faire connaître une méthode permettant d'obtenir la permanence de l'enregistrement des sons par le phonographe.

C'est bien toujours sur un cylindre de cire que sont recueillies les empreintes d'origine; mais ce cylindre est recouvert d'une mince couche d'or, dont on obtient le dépôt en faisant tourner dans le vide le cylindre en

cire entre deux électrodes d'or par lesquelles passe une décharge électrique.

Cette mince couche d'or est ensuite renforcée d'une couche de cuivre déposée par électrolyse, et la cire est détruite. On argente alors la surface concave du rouleau à une assez forte épaisseur; et, ceci fait, on dissout le cuivre sur la surface convexe; le dépôt d'argent retient la couche d'or et lui forme support; et la couche d'or elle-même se trouve libérée sur sa face convexe externe, reproduisant exactement les inscriptions du cylindre de cire.

Nous voici donc en possession d'un procédé permettant de conserver indéfiniment des phonogrammes, et rien ne s'opposera plus à la constitution de musées phonographiques dont l'idée, si heureuse, a été émise il y a déjà plusieurs années.

Dr J. HÉRICOURT.

LES LIVRES ET LES MOEURS

M. Paul Perret (1)

M. Paul Perret est un romancier consciencieux, actif et amer qui promène sur la vie et spécialement sur la vie parisienne un regard désabusé et désenchanté. Ses dons d'observation l'ont conduit à une sorte de pessimisme qui dissimule sa tristesse sous un air indifférent. Il ne conclut pas, ou, s'il conclut, c'est pour montrer le vice triomphant et la vertu sans récompense. Et l'on jugerait qu'il est persuadé de l'inutilité de la vertu et de l'efficacité du vice dans le monde, si l'on ne devinait dans le ton même de ses ouvrages un sourd mépris des iniquités sociales, une révolte latente contre le succès des *arrivistes* et des gens privés de scrupules. Ses deux derniers romans, *Par la Femme* et *Péché caché*, sont la preuve de cette nature d'esprit las et dégoûté des mœurs modernes sous des dehors de spectateur insensible.

Par la Femme est, comme le titre l'indique, l'histoire d'un jeune homme, Albert Sidoine, qui parvient à la fortune, à l'influence, à l'importance mondaine en se servant d'une liaison. Sa maîtresse fut l'artisan de son succès auquel elle intéressa un financier philosophe qui leur voulait du bien à tous les deux. Plus tard, elle cherche bien à se venger, mais il est trop tard, et le jouvenceau a trop bien profité de ses mauvaises relations pour qu'on puisse l'arrêter dans sa course à la fortune.

(1) *Par la Femme* et *Péché caché*, romans par Paul Perret. (2 vol., Ollendorff, édit.)

Ce qui a toujours manqué à ce héros, c'est « un regard clair sur l'étroite margelle qui sépare en toutes les occasions de la vie les choses droites des choses douteuses ». Lui les a toujours confondues. Est-ce volontairement ou inconsciemment ? Inconsciemment plutôt, bien qu'à vrai dire il ait toujours écarté les réflexions gênantes, paralysie de la volonté. Nous le voyons à la fin du livre riche, recherché, fêté et même honoré. Les électeurs du département où sa luxueuse villégiature est installée vont même l'appeler à les représenter au Sénat. Cette faveur spéciale sera le couronnement de toutes ses ignominies. Il retrouvera dans le monde politique quelques-uns de ses pairs, dont la considération, semblable à la sienne, est toute de façade. Il n'a pas de remords : il dort et il digère en toute tranquillité, et il s'épanouit dans son bonheur savamment gagné. Cependant le vieux M. Champeron, qui, dans l'ouvrage, représente l'honnêteté, est assassiné; la mère et la femme du *struggler for life* sont vouées à la douleur et à l'abandon.

M. Paul Perret n'intervient point dans ses peintures d'un monde taré et faisandé. Il ne prend point parti d'une façon indirecte pour tel ou tel de ses personnages, comme il arrive à tant d'auteurs plus nerveux ou plus lyriques. Il assiste, impassible, à leurs évolutions et même il semble protéger les coquins et applaudir à leur victoire. On dirait qu'il y voit un bel exercice, trop prévu pour être surprenant. Seulement, cette impassibilité ne résiste pas à l'analyse. Par la bassesse même qu'il prête à ces vainqueurs de la vie, il nous invite à les mépriser : il parachève avec art leur vilenie, et prend soin de ne les relever à nos yeux par aucun côté. Peintre de mœurs condamnables, il nous laisse l'obligation naturelle de les flétrir après avoir lu son livre. Il semble n'avoir rien fait pour cela, et le résultat est néanmoins obtenu.

Le triomphe matériel des méchants, l'humiliation matérielle des bons, — c'est la philosophie désenchantée que le spectacle des hommes a apprise à M. Paul Perret. Est-ce bien là un fait d'observation ? M. Paul

Bourget prétend que tout se paye, et non point hors de ce monde, mais dans ce monde même ; qu'il y a, pour employer un mot théologique, réversibilité des mérites et des démérites, et que la destinée humaine est déjà une conseillère de vertu et de dignité, tant les succès de mauvais aloi sont douteux et précaires. D'autres romanciers, et nombreux, et parmi les plus grands, qui se piquèrent d'exactitude dans la peinture de la réalité, ne se décidèrent point à laisser au pinacle leurs coquins les mieux venus, leurs canailles les mieux agencées ou leurs séducteurs les moins scrupuleux. Je me contenterai de rappeler Laclos qui, dans *les Liaisons dangereuses*, voue son Valmont à une fin misérable ; Stendhal qui, dans *le Rouge et le Noir*, immole Julien Sorel au moment où on le croyait, par son habileté et son audace, parvenu au faîte de son ambition ; Balzac enfin qui, non sans hésitation, sacrifie son Vautrin. Quoique bien courte, la vie humaine est assez longue pour qu'on puisse observer bien des retours, et, après des ascensions inopinées, bien des décadences inattendues. Le vice habile est un facteur de succès, mais l'est-il de succès durables ? Il édifie promptement la fortune, mais ces constructions si rapides n'ont-elles point toujours quelque fissure qui les menace dans leur solidité ? — Et puis tant d'éléments de bonheur sont hors de la préparation de l'homme.

C'est l'art de M. Paul Perret de ne point peindre de ces types démesurés qui par leur force même donnent quelque prestige à l'injustice et au manque de scrupules. Ses représentants du mal sont médiocres dans leur tâche : ils suivent des voies tortueuses, et font des opérations plutôt louches et équivoques que véritablement mauvaises. Ils ne font pas honneur au vice ; ce sont de tristes héros sans grandeur. Stendhal les dédaignerait ; il sourirait de cet Albert Sidoine incapable de commettre un crime par lui-même, mais très capable de profiter du crime des autres, plus nuisible dans sa veulerie méchante que tant de coquins plus hardis.

Je reprocherai au romancier ces coups de baguette magique qui transforment brusquement les fortunes ou

opèrent de soudaines reconnaissances. Mais tant d'aventures connues autorisent, dira-t-on, ces changements rapides. Il est facile de répondre que l'histoire et la vie n'ont pas à se préoccuper de la vraisemblance : elles sont ce qui est, et non ce qui doit ou devrait être. Dans le roman, le réel doit se justifier, s'expliquer pour prendre une tournure vivante.

Péché caché relate encore un triomphe du mal. Vous rappelez-vous un dessin de Bac qui représente un vieux polisson courtisant une petite figurante d'opéra habillée ou plutôt déshabillée en page : «*Tu ne veux pas?* dit le sexagénaire comme dernier argument; *c'est très bien. Reste au fond de ta cour, mon enfant, et boulotte de la charcuterie!...*» Le petit page, qui est mignon et fait une moue mélancolique, n'a pas envie de rester au fond de sa cour et de *boulotter* de la charcuterie; il songe sans doute que la faim justifie les moyens, mais que les moyens sont quelquefois bien peu engageants. — Cependant M. Paul Perret ne manquerait pas de lui prédire un brillant avenir. Il ne s'arrêterait pas à l'idée que la pauvre enfant peut être retenue par un reste de vertu, ou par un dégoût qui en tiendrait lieu. Il conclurait à la chute inévitable, et que l'argent est encore le plus sûr agent de l'amour. *Péché caché* en est la poignante démonstration.

Charles Auvinais est un riche financier que l'abus du travail et des plaisirs a usé. Sur l'ordre de son médecin, et pour sauver sa vie de jouisseur, il se décide à aller vivre à la campagne, dans son magnifique château de la Noë-Bouxière. Pour tuer l'ennui inévitable de son isolement, après tant d'années actives, il appelle auprès de lui ses héritiers naturels; accoutumé à voir dans l'argent la grande force moderne et le mobile des actes humains, il se dit que la perspective de son héritage va rendre ses parents ingénieux et attentifs à distraire et à divertir son reste d'existence. Sa parenté se compose d'une sœur, Mme de Nézel, vieille veuve malade, pauvre et acariâtre; d'une nièce, Mlle Julienne de Nézel, fille de la précédente, jolie et fine, fleur qui ne demanderait qu'à s'épanouir, et d'un neveu, Jacques Auvinais,

Celui-ci, qui est âgé d'une trentaine d'années, est le plus indépendant des hommes : quinze mille livres de rentes lui assurent la liberté, et il ne se soucie point des millions de son oncle. Aussi, amateur de voyages, ne fait-il pas un long séjour à la Noë-Bouxière. Il se hâte de partir. Mais il ne part pas assez vite pour ne pas pressentir le drame qui va se passer après son départ. Il a surpris de louches lueurs dans les yeux de son oncle, lorsque Charles Auvinais regarde Julienne; il a deviné l'abominable plan qui s'est élaboré tout à coup dans la cervelle de ce viveur congestionné à qui la campagne a restitué un semblant de vigueur et que ses anciennes habitudes d'homme de proie n'ont quitté que momentanément. Et non sans dégoût il s'est rendu compte que la jeune fille était abandonnée à elle-même pour sa défense, et que déjà elle était trahie par sa propre mère, Mme de Nézel, incapable de supporter plus longtemps la pauvreté et prête à sacrifier les autres pour s'assurer de dernières années confortables. Il songe un instant à épouser Julienne, qui est charmante, à la sauver ainsi des ténébreuses machinations qui se dressent contre elle sans qu'elle s'en doute; il sait que la jeune fille est toute disposée à l'aimer. Son indépendance, qui est peut-être tout simplement son égoïsme, l'écarte de ce projet. Il s'en va, après avoir prévenu la jeune fille de se défier de son oncle et lui avoir demandé sa promesse de l'appeler aussitôt qu'elle sentira le besoin de son aide.

Cependant l'inquiétude le poursuit tandis qu'il voyage. Que se passe-t-il à la Noë-Bouxière ? Il n'imagine point que sa fière cousine puisse succomber dans sa vertu. Mais il craint l'habileté, la patience de Charles Auvinais, et surtout il craint la lassitude d'un sort misérable et la complicité infâme d'une mère corrompue par l'appât de la richesse. C'est Julienne elle-même qui le rassure. Il ne se rend pas compte qu'elle lui écrit un billet insignifiant, le cœur ulcéré de son abandon, car elle l'aime, et cet amour méconnu aidera, par le découragement où il la jette, à la conduire à sa perte.

Plus d'une année s'est écoulée lorsque Jacques —

qui a appris la mort de Mme de Nézel et que Julienne restait néanmoins au château — reçoit de celle-ci un appel désespéré. Elle crie vers lui du fond de l'abîme où elle est tombée, où elle lui avoue être tombée. Emu, il part pour la Noë-Bouxière : n'est-ce pas pour lui une obligation morale ? Ne doit-il pas sauver la malheureuse d'elle-même et des mauvais conseils que lui ont dictés son isolement et sa lassitude de tout ? Quand il arrive, Charles Auvinais vient de mourir subitement. On a ouvert le testament du millionnaire : il laisse sa fortune par moitié à son neveu Jacques et à sa nièce Julienne, à la condition qu'ils se marient immédiatement après un deuil de trois mois ; sinon les millions deviennent la propriété de la ville natale du défunt. Cependant personne au château, ni dans le pays, ne soupçonne le genre de relations qui s'est établi entre l'oncle et la nièce. Mlle de Nézel est parfaitement respectée ; son péché est bien un *péché caché*. Mais Jacques sait, est seul à savoir.

Que fera-t-il ? Julienne n'a pas attendu sa décision pour quitter le théâtre de sa faute, regagner à Paris son petit appartement humide et sombre et chercher du travail afin de gagner sa vie. Que n'avait-elle pris ce parti courageux plus tôt ? Et Jacques, livré à lui-même, commence à s'accuser des péchés de sa cousine, à voir dans son égoïsme la cause même du malheur. Julienne l'aimait, lui-même avait du goût pour son charme et sa beauté ; il aurait pu lui donner le bonheur et ne l'a pas fait. C'est le désespoir qui a rendu la jeune fille si faible et capable d'une pareille faute. Il se raisonne si bien qu'il va chercher sa cousine pour l'épouser. Ils feront un mariage blanc qui leur assurera la possession paisible des millions avunculaires. Et puis le mariage blanc perd un beau jour — est-ce un beau jour ? — sa blancheur. Jacques, vaincu par la femme, se méprise lui-même ; il veut quitter à jamais Julienne, à cause du souvenir monstrueux qui s'éveille en lui : il ne veut plus jouir de cette fortune, prix d'une prostitution. Mais la femme n'est pas victorieuse à demi. Il veut partir seul, et il emmène Julienne. Il veut abandonner

les millions et il les garde. N'étaient-ils pas tous deux les héritiers naturels du défunt ?

Tel est ce roman singulier, très intéressant, mais dont l'impression est amère et pénible. Malgré l'art de l'auteur, son héroïne ne peut être sympathique. Il a beau tâcher d'expliquer son péché, et lui accorder les circonstances atténuantes : nous ne pouvons nous décider à souscrire à ce verdict. Et quant à Jacques, il passe de l'égoïsme à un excès de scrupules, et de l'excès de scrupules à un manque absolu de dignité. Si nous le voyons, au début, montrer un souci exclusif de son plaisir, et se manifester tout à fait incapable de la somme de dévouement qui est nécessaire pour fonder une famille et admettre d'autres êtres que soi-même dans la recherche du bonheur, nous le trouvons ensuite qui s'accuse d'avoir causé l'irrémédiable faute de sa cousine : or, ceci est excessif et par trop généreux. Mlle de Nézel, même livrée à elle-même, trahie par une mère découragée, est sans excuse d'avoir cédé au caprice du vieillard qu'on nous présente sous les traits de Charles Auvinais. Enfin Jacques a une étrange façon de réparer ses torts. Un tel mariage est indigne d'un honnête homme.

Ainsi M. Paul Perret, qui croit peu à la vertu, est amené à nous peindre des mœurs sans beauté, et des héros sans noblesse. Il sait d'ailleurs l'art d'intéresser à ces sujets difficiles et de garder en toute occasion la plus haute tenue littéraire.

M. Pierre de Coulevain (1)

Cosmopolis, de M. Paul Bourget, nous présentait l'étude curieuse et attachante de ce monde spécial de privilégiés — est-ce privilégiés qu'il faut dire ? — qui habitent la planète tout entière et en multipliant les patries ont fini par n'en plus avoir. La thèse de ce beau livre était l'affirmation de la permanence de la

(1) *Ève victorieuse*, par Pierre de Coulevain. (Calmann-Lévy, édit.)

race, malgré le frottement de civilisations semblables et l'oubli apparent du pays d'origine. « Ces linéaments de la race — disait l'écrivain Dorsenne — sont à peine visibles dans le civilisé qui parle couramment trois ou quatre langues, qui a vécu à Paris, à Nice, à Florence, ici (Rome), de cette même vie élégante, si banale en apparence et si monotone. Mais que la passion donne son coup de pouce, que l'homme soit touché bien au fond, et c'est alors des conflits de caractères, et presque d'espèces, d'autant plus étonnants lorsque les gens mis ainsi en face les uns des autres sont venus de plus loin. Ce sont alors des drames qui font tenir dans un angle de salon de véritables batailles de races... » Il suffit d'une circonstance tragique pour que, dans ces mondains de même éducation et de mêmes manières, on découvre ces diverses façons de sentir et de comprendre la vie qui sont spéciales à chaque race et qui sont le produit de plusieurs siècles d'atavisme.

M. Pierre de Coulevain, dans son remarquable roman, *Eve victorieuse*, n'a point cherché à donner un pendant à *Cosmopolis*, mais il en corrobore les conclusions. Il ne prétend pas, en effet, peindre le monde cosmopolite, mais mettre en présence dans un décor cosmopolite ces races dissemblables qui ne se fondent que difficilement les unes dans les autres. Il y a dans son livre, à vrai dire, deux romans : l'étude d'une passion et une étude de mœurs. La seconde est supérieure à la première, mais, comme celle-ci sert encore à celle-là, l'ouvrage conserve un caractère harmonieux et uni. Comment Mme Hélène Ronald, Américaine millionnaire, belle, honnête et trop sûre d'elle-même pour ne pas rechercher le danger, après avoir résisté à la passion du comte italien Sant'Anna, en vient à connaître toutes les douleurs et tous les désirs de l'amour qu'elle ignorait jusqu'alors, et guérit de sa profonde blessure par le moyen de la suggestion d'un brahmine, cela, certes, est intéressant, bien que le brahmine Cetteradji prête un concours imprévu et un peu bizarre à la théorie des fluides amoureux. Mais comme je préfère le roman de mœurs! Il est d'une variété fort pittoresque et d'une

observation que l'on sent profonde, sincère, toujours prise sur le vif. Ces Américains, ces Italiens, ces Français qui se coudoient dans *Eve victorieuse*, sont de chair, d'os et de sang, excellemment distincts et personnels. Et ils sont présentés avec une courtoisie, une urbanité bien rares dans le roman contemporain. Aucune affectation de snobisme ou de mondanité ne gâte cette peinture de gens du monde; l'auteur ne gravit aucun escalier pour monter jusqu'à ses héros. Il les fait parler avec une aisance parfaite et un esprit qu'il leur prête généreusement. Cet esprit ne fait pas de mots; il ne se manifeste que par une façon légère et peu appuyée de dire des choses toujours ingénieuses et quelquefois profondes. Il s'adapte merveilleusement aux divers caractères. M. Ronald, Américain précis, savant et méthodique, parle un langage si parfaitement différent de celui qu'emploie le comte de Limeraye, qui est de France, et la causerie fine et nuancée de celui-ci ne se rapproche en rien des paroles nonchalantes, audacieuses et déclamatoires du comte Sant'Anna. En vérité, ces types sont très vivants. Et quelle habileté pour nous faire respirer jusqu'à l'atmosphère des divers milieux où l'auteur nous conduit : positivement l'on est aveuglé par l'éclat des lumières qui illuminent le salon de Mme Ronald à New-York, et l'on a froid dans le vieux palais des Sant'Anna à Rome. Les lieux sont divers comme les personnes : nous voyageons de New-York à Paris, de Paris à Lucerne, de Lucerne à Rome, et nous nous plaisons à cette diversité qui est rendue avec tant de pittoresque.

M. Pierre de Coulevain est encore un philosophe. Il aime du moins la philosophie. Des réflexions générales interviennent fréquemment dans son ouvrage, spécialement en tête des chapitres. Ce sont presque toujours des observations judicieuses sur les signes distinctifs des races, sur les mœurs de chaque pays. Elles dénotent un voyageur expert et avisé. Il nous parle ainsi des Italiens : « En général, on connaît peu et mal les Italiens. On les croit volontiers ardents, passionnés, enthousiastes, faux et traîtres. Rien n'est moins exact. Le

feu qui anime leurs yeux, leurs gestes et colore leurs lèvres n'est qu'à la surface. Ce sont des esprits froids, calculateurs et subtils, des sages avec des flambées de passion, des faibles avec des accès de force, des égoïstes avec des élans de bonté et de dévouement. Leur langue, que l'on imagine faite pour la guitare, est au contraire sévère, noble, difficile à manier. Elle ne se prête ni à la conversation ni au roman, mais elle est, par excellence, l'instrument de la poésie et de la philosophie. Race et langue italiennes ont conservé longtemps une harmonie et une rigidité classiques. Elles ont enfin commencé leur évolution; et cette évolution, hâtée par la liberté reconquise, par la science et par les mariages étrangers, tend à une résurrection glorieuse. »

Veut-on un petit portrait de la jeune fille américaine? « *The society girl* — la jeune fille mondaine — est en général assez mal élevée, plutôt brillante qu'intelligente. Tour à tour polie et impolie, généreuse et mesquine, bonne et méchante, amie dévouée, ennemie impitoyable, fleureteuse enragée, elle est une vivante macédoine américaine de défauts et de qualités. Signes particuliers : elle joue du banjo — la mandoline nègre — et sable le champagne à la manière d'une demi-mondaine parisienne; plus tard, elle entretiendra sa verve avec des *cocktails*. La *society girl* ignore la ponctualité, la correction sous toutes ses formes. Il manque toujours un bouton ou une agrafe à sa toilette et, en dépit des meilleures femmes de chambre, elle est surtout habillée avec des épingles et semble faite pour créer le désordre... »

Par sa connaissance évidente de pays divers et de races diverses, par sa netteté dans le dessin et sa vivacité dans la couleur, M. Pierre de Coulevain est destiné à être un excellent peintre de mœurs. Et il semble qu'il n'en a pas conscience, à en juger par le titre de son roman, *Eve victorieuse*, qui limite à tort l'ouvrage à l'aventure de Mme Ronald.

HENRY BORDEAUX.

CHRONIQUE

Fêtes académiques et fêtes artistiques. — M. Faguet à l'Institut. — La Société nationale des Beaux-Arts. — Le vernissage. — Le cas de M. Björnson. — Un pangermaniste bénévole. — En Angleterre. — Les fruits de l'impérialisme.

Les arts et les lettres ont eu leur fête la semaine dernière, et je ne veux point parler de celle que l'Hôtel de Ville a offerte à quelques savants étrangers, invités à Paris par trois sections de l'Institut, mais qui précisément ne sont ni l'Académie française ni l'Académie des beaux-arts. Nos hôtes ont pu cependant avoir le régal d'une réception académique et d'un vernissage. C'est là deux solennités bien parisiennes : convenons que celle de l'Institut ne le fut pas trop. M. Emile Faguet, succédant à Victor Cherbuliez, y était reçu par M. Emile Ollivier. M. Faguet, qui fait tout ce qu'il veut de son talent, montra autant de cœur que d'esprit. Comme il convenait de sa part, il rentra dans la courtoise tradition académique et ne chercha pas à briller aux dépens de son prédécesseur. C'était se priver d'une facilité, d'ailleurs répréhensible et de mauvais aloi, et il faut l'en louer. Il a trouvé sa récompense dans le charme discret et tendre dont son discours est comme pénétré; on y sent d'un bout à l'autre cet amour des lettres et des exercices de l'esprit, qui doit rendre M. Faguet cher et respectable à tous ceux qui tiennent

une plume, et qui trouvait bien où se prendre, en effet, dans l'éloge de Victor Cherbuliez. Et de plus, en le lisant, on se laisse gagner à cette indulgence avertie toute tournée en bonté, et à cette chaleur de cœur si prompte et si habile à s'émouvoir des peines d'autrui. Et voyez comme, aussi bien, la littérature n'est pas, chez M. Faguet, un pur jeu de l'esprit et comme il en fait l'application aux événements de la vie. Il a noté dans Buffon cette parole : « La plupart des hommes meurent de chagrin, » et comme ces mots qui, dans leur brièveté, ont quelque chose de l'oracle et du mystère, apparaissent justes, placés devant la mort de Cherbuliez qui ne put survivre à sa femme et à son fils. Mais précisez en ce qui le concerne la nuance de ce juste accord, et que votre émotion éclairée rende à la douleur de Cherbuliez l'hommage précis qu'elle mérite. « La plupart des hommes, reprend M. Faguet, meurent des chagrins de leur égoïsme; quelques-uns meurent du chagrin de leur dévouement : ce sont les meilleurs d'entre nous; ce sont aussi les plus heureux. Il doit y avoir une consolation précieuse à mourir du coup qui a traversé des êtres chéris. Qu'il y ait un peu d'abandonnement dans ce sentiment, je le confesse; mais pourquoi n'y aurait-il pas un temps pour le stoïcisme, un autre pour la volupté amère et exquise de s'abîmer dans le malheur de ceux qu'on a aimés et de s'envelopper dans le linceul de leur infortune? »... M. Ollivier n'ajouta que peu au portrait de celui que M. Faguet venait de si bien louer; il reprit l'œuvre critique du nouvel élu et s'essaya à caractériser dans une rapide revue les grands noms de la littérature française; il le fit avec une apparente concision où les formules vagues et convenues de l'orateur politique trouvaient néanmoins leur place et déçut l'auditoire par le manque d'autorité et de personnalité de son discours. Il se taisait depuis plus de trente ans : il a continué à ne rien dire.

La Société nationale des Beaux-Arts a ouvert, pour son exposition, les portes du Grand-Palais des Champs-Elysées, mais du côté de l'avenue d'Antin. C'était son onzième Salon. Il diffère de celui de l'an dernier en ce qu'il n'y en eut pas cette année-là, et fort sagement, à cause de la grande Foire de M. Alfred Picard, et de celui de 1899 en ce qu'il y a moins de tableaux à regarder. C'est un bien. Ceux qui restent sont à peu près les mêmes qu'en 1899 et les mêmes entre eux. Est-ce un bien? est-ce un mal? Je ne suis pas chargé d'en décider. Le soleil, le jour du vernissage, aida au succès, et les toilettes printanières, élégantes ou fantaisistes, vinrent en foule s'y faire admirer, froisser et déchirer. C'est d'un excellent augure pour les jours suivants. La foule va donc, deux mois durant, se presser devant tant de chefs-d'œuvre entassés, où l'on revoit avec plaisir les noms de Besnard, de Blanche, de Carrière, de Cottet, et ceux des sculpteurs Rodin, Saint-Marceaux, Michel-Malherbe, Jean Baffier, et tant d'autres. Et enfin le Parisien a repris ses habitudes; le voilà, avec ivresse, rendu à cette chère routine, qui le sacre pendant soixante jours tous les ans amateur d'art et connaisseur!

*
* *

M. Björnstjerne Björnson n'a livré qu'à Berlin la véritable clef des déclarations un peu sibyllines qu'il avait faites sur les Français à *la Revue hebdomadaire*. Peut-être qu'à Berlin il n'a rien dit de la France, mais, dans l'éloge qu'il y a fait de l'Allemagne, il laisse éclater un tel amour de la Force et du Succès qu'on ne s'étonne plus du jugement qu'il a porté sur des vaincus. J'ignore si, pour M. Björnson, Victor Hugo fut un grand homme européen; mais s'il ne le fut pas, nous nous en consolerons en pensant que ce poète, qui serait donc tout simplement un grand homme français, inclina

toujours son génie du côté des faibles et des malheureux. Il y a bien décidément quelque chose en France que M. Björnson, faute de connaître son passé, ne comprendra jamais, et c'est sa générosité; et l'on voit bien aussi qu'il est quelque chose que ce littérateur norvégien ne pardonne pas à la France d'aujourd'hui, c'est d'être vaincue. Il faut avouer que ni cette ignorance, ni ces sentiments ne sont de nature à le grandir, même aux yeux des Allemands qui ne seraient pas affolés par l'excès de son zèle pangermaniste.

Et puis en toute chose il faut considérer la fin. L'Allemagne n'est pas plus qu'une autre puissance assurée de l'hégémonie; l'impérialisme allemand n'est pas plus garanti contre de fâcheux retours que l'impérialisme anglais, et ce dernier semble déjà décliner. Il a passé fleur, et le voici qui porte fruit. C'est à savoir 3 milliards 750 millions qu'il aura coûtés pour la guerre africaine, et l'on n'est pas au bout; et c'est naturellement la perspective de nouveaux emprunts et la certitude de nouvelles taxes. Les emprunts seront d'un milliard et demi, accroissant de 10 pour 100 la Dette anglaise, et les nouvelles taxes font monter de 5 à 5,80 pour 100 l'impôt sur le revenu, frappent le sucre et grèvent le charbon d'un droit d'exportation (1 fr. 25 par tonne) qui en relèvera le prix et fera le jeu de la concurrence européenne. Les Anglais sont très contents; leur courage et leur calme dans ces difficiles circonstances et devant ce lourd avenir sont dignes d'admiration. J'en conviens, et l'on peut même admirer leur orgueil et leur aveugle obstination. Mais qui peut aller jusques à admirer les hommes d'Etat qui soumettent à de si rudes épreuves ces vertus du peuple anglais?

CLAYEURES.

22 avril.

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

4e Année. N° 23 Le n° : 10 centimes 4 Mai 1901



280. — LE GÉNÉRAL GRAS

Cliché de Pirou, rue Royale. Gravure de Mulot, Kriéger et Cie.



281. — RENCONTRE DE S. M. LE ROI DES BELGES ET DE M. WALDECK-ROUSSEAU

à la gare d'Antibes

Cl. de M. Bouët



282. — LES NOUVELLES COIFFURES DE LA POLICE

Gr. de Rousset.



283. — UNE SÉANCE DU CONGRÈS INTERNATIONAL DES ACADÉMIES
à l'Institut



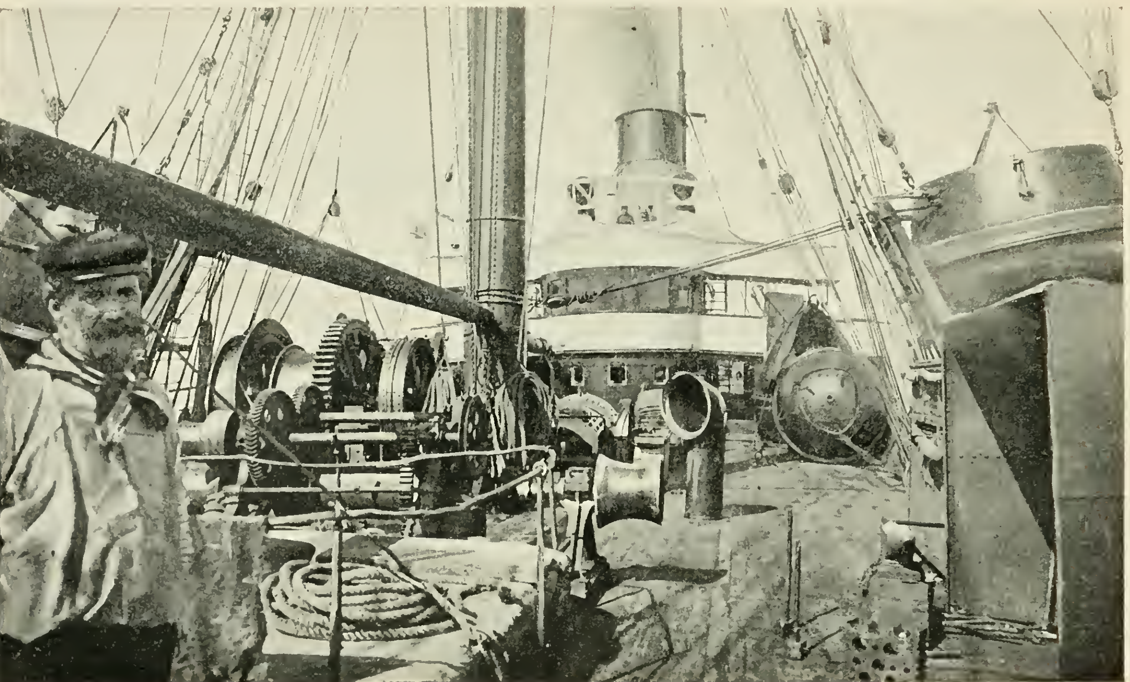
284. — LES MEMBRES DU CONGRÈS INTERNATIONAL DES ACADÉMIES
dans la cour de l'Institut

Cl. de Gribayédoff. Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.



285. — MACHINE DESTINÉE A IMMERGER LES CABLES A BORD DU « FRANÇOIS-ARAGO »

Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.



286. — MACHINE DE RELÈVEMENT DES CABLES A BORD DU « FRANÇOIS-ARAGO »

Gr. de Reymond.



287. — RELÈVEMENT D'UN CABLE AU MOYEN DU GRAPPIN ROULLIARD
Gr. de Reymond.



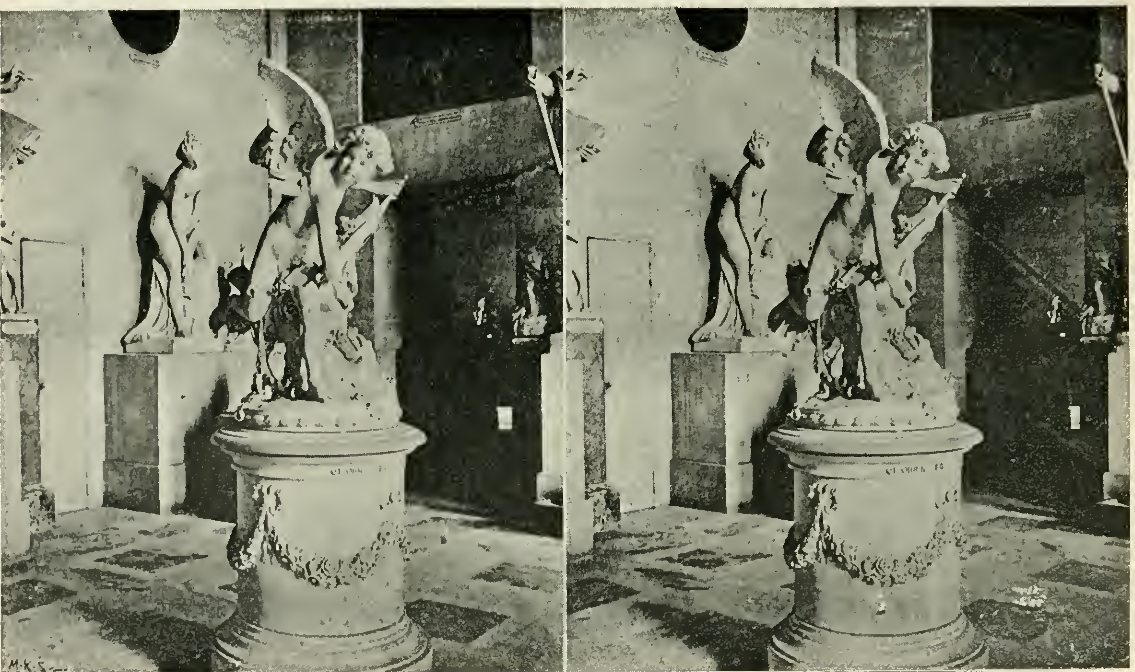
288. — Mlle YAHNE

Cl. de Reutlinger. Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.



289. — BOIS DE COCOTIERS AU CAP SAINT-JACQUES
(Cochinchine)

Obtenu avec jumelle stéréo-panoramique Mackenstein. Gr. de Mulot, Krieger et Cie.



290. — L'AMOUR, PAR FRANÇOIS GILLET
(Musée du Louvre, salle de sculpture française)

Cl. de Bogaert. Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.



291. — M. COLAS ET Mlle DIÉTERLE
dans *les Travaux d'Hercule*
(Théâtre des Bouffes-Parisiens)

Cl. de Nadar. Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.

NOS GRAVURES

280. — **Le général de division Gras**, du cadre de réserve, est mort le mois dernier. Son nom était célèbre par l'invention du fusil qui a été notre arme nationale pendant plus de douze ans. Le général Gras, l'un de nos meilleurs officiers d'artillerie, joignait la science du technicien à la vaillance du soldat. Né en 1836, il était entré à l'Ecole polytechnique en 1854; il fit la campagne d'Italie et se fit remarquer à Magenta et à Solferino. Au début de la guerre franco-allemande, il était attaché à l'artillerie du 13e corps d'armée avec lequel il prit part à la belle retraite du général Vinoy. Après la guerre de 1870, un concours fut ouvert pour remplacer le chassepot un peu lourd et d'un mécanisme relativement compliqué; au milieu d'une centaine de modèles présentés, le fusil Gras fut choisi et toute l'armée en fut pourvue; en 1886, le colonel Gras devait contribuer à un nouveau progrès de notre armement : envoyé en Amérique par le général Boulanger, il en rapporta des machines-outils qui activèrent beaucoup la fabrication du fusil Lebel. Général de brigade en 1888, il fut nommé inspecteur des manufactures d'armes, puis commanda l'artillerie du 6e corps d'armée. Général de division en 1894, il devint inspecteur permanent des fabrications de l'artillerie et membre du comité technique de l'arme, puis président des poudres et salpêtres.

281. — **Le roi des Belges et M. Waldeck-Rousseau à la gare d'Antibes.** — Pendant un court séjour qu'il fit à Nice, le roi des Belges s'est rendu auprès de M. Waldeck-Rousseau, à Antibes. Pour rendre, à Nice, à S. M. Léopold II la visite qu'il venait de recevoir de lui, le président du Conseil a pris le même train que lui à la gare d'Antibes.

282. — **Les nouvelles coiffures de la police.** — Le képi rigide des gardiens de la paix est une coiffure assez incommode et fatigante quand ceux-ci sont obligés de la

porter pendant le service de permanence d'assez longue durée qui les retient dans les postes de police ; il leur occasionnerait même parfois des migraines, au dire des médecins de la préfecture de police, en leur serrant étroitement les tempes.

Désormais, il sera remplacé, pendant le séjour que font les agents dans les postes, par un élégant, souple et léger bonnet de police, semblable à celui qui est en usage dans la cavalerie de l'armée.

Les officiers de paix porteront également ce bonnet.

En outre, la casquette des agents cyclistes, qui a donné lieu à certaines plaintes (les agents prétendaient qu'elle était incommode, disgracieuse, et qu'elle les faisait ressembler à des domestiques), va être remplacée par un coquet béret du même modèle que ceux qui sont portés dans les régiments alpins. Il sera orné d'un écusson portant les armes de la ville de Paris.

Nous donnons la photographie d'un officier de paix, coiffé du nouveau bonnet de police, et celle d'un agent brigadier cycliste couvert de son béret. A.

283, 284. — **Le Congrès international des Académies** s'est tenu le mois dernier. Dix-huit Académies s'étaient fait représenter. Trois sections (sur cinq) de l'Institut de France en faisaient partie : l'Académie des sciences, l'Académie des sciences morales et politiques et l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Dix-huit Académies et établissements scientifiques de Hollande, Allemagne, Belgique, Hongrie, Norvège, Danemark, Angleterre, Russie, Italie, Suède, Etats-Unis et Autriche avaient envoyé des délégués. Parmi ces délégués, on remarquait l'historien Th. Mommsen. C'est lui dont vous remarquerez la physionomie de Louis XI à lunettes, dans l'un des personnages assis (n° 284); l'autre est le comte de Franqueville, président de l'Académie des sciences morales et politiques.

285, 286, 287. — **Machine destinée à immerger les cables à bord du « François-Arago ». — Machine de relèvement des cables à bord du « François-Arago ». — Relèvement d'un cable au moyen du grappin Roulliard.**

C'est en 1866, après diverses tentatives infructueuses, que fut posé le premier câble transatlantique sous-marin, reliant l'Irlande à la terre américaine; l'année 1869 vit la pose du premier câble transatlantique français allant de Brest à Saint-Pierre, et, depuis cette époque, des

câbles télégraphiques ont été posés au fond de presque toutes les mers, sauf dans l'Océan Pacifique.

Ce sont les Anglais qui possèdent le plus grand nombre de lignes et qui tiennent ainsi la clé de toutes les communications télégraphiques à travers le monde; mais un groupe de députés français a décidé de demander au gouvernement la construction d'un certain nombre de câbles pour relier la France avec les colonies qui n'ont pas de communications directes avec elle. Le projet nécessitera une dépense totale de 235 millions de francs, et la construction ainsi que l'exploitation des lignes seraient concédées à des compagnies privées subventionnées, avec retour à l'État au bout de vingt-cinq ans.

La pose d'un câble est une opération difficile, coûteuse et hérissée de difficultés. Disons d'abord que le câble sous-marin se compose d'une *âme* ou conducteur transmettant le courant électrique formé d'un fil de cuivre gros (3 millimètres de diamètre) autour duquel sont câblés des fils plus petits (1 millimètre), au nombre de sept à douze. Ces fils sont isolés électriquement par plusieurs couches de gutta-percha dont l'épaisseur totale est de 3 à 4 millimètres. Enfin, pour protéger cette dernière substance contre les causes multiples de détérioration auxquelles elle est sujette dans le fond de la mer, et aussi pour donner au câble plus de solidité, on l'entoure d'un revêtement extérieur ou armature en fils de fer ou d'acier. Cette armature est double et même triple dans les endroits où le câble doit subir des frottements répétés, comme près des côtes ou sur les rochers.

Un câble posé récemment entre Brest et le cap Cod, en Amérique, par la Société industrielle des téléphones (anciennes usines Rattier et Manier), mesure 5,678 kilomètres et pèse 9,250,000 kilogrammes, soit 930,000 kilogrammes de fil de cuivre, 560,000 kilogrammes de gutta et 5,500,000 kilogrammes de fils de fer et d'acier.

Cette société a bien voulu nous communiquer des instantanés se rapportant à cette pose que nous allons décrire succinctement.

Le câble est fabriqué par des moyens entièrement mécaniques dans l'usine de Calais; puis une première partie est embarquée sur un navire pourvu d'aménagements spéciaux, le *François-Arago*, dont les cales peuvent en contenir plus de 2,000 kilomètres en une seule longueur. Un bout du câble est fixé à terre et la partie qui doit être immergée est, au sortir de la cale, conduite par des poulies au tambour de la machine de pose autour duquel elle fait plusieurs tours; un dynamomètre, dans lequel le câble passe ensuite, indique la tension de retenue appliquée; enfin il se rend à la poulie d'immersion placée à l'arrière du bâtiment et file à la mer. Des freins hydrauliques, dont la machine de pose est munie, permettent de lui donner une vitesse d'immersion déterminée. La pose est conduite de façon que la tension que supporte le câble (et qui est indiquée par le dynamomètre) ne soit jamais trop forte, sinon celui-ci se romprait.

Quand la première partie du câble est posée, on attache son extré-

mité à une bouée et le navire revient chercher l'autre partie. On réunit les deux bouts par une *épissure* et l'on continue l'immersion.

Pendant toute la durée de la pose, le câble est soumis à des essais électriques pour en vérifier l'isolement.

Il arrive quelquefois qu'un câble se rompt pendant la pose ou que son isolement est détruit en un point. On le relève alors en ce point à l'aide de grappins en acier que l'on laisse traîner au fond de la mer jusqu'à ce qu'ils aient accroché le câble. Cette opération est souvent longue et délicate, principalement quand le câble est immergé à une grande profondeur ou quand il repose sur un fond de roches où les dents du grappin se brisent, ou encore dans les fonds de vase molle où le câble a pu s'enfouir profondément. M. Roulliard, ingénieur de la Société industrielle des téléphones, a inventé un grappin perfectionné que l'on peut voir sur une de nos photographies, qui facilite considérablement cette opération du relevage. Quand le câble a été ramené à la surface, on coupe la partie défectueuse et on la remplace par un bout de câble sain. A.

288. — **Théâtre. — Mlle Léonie Yahne,** la charmante artiste qui s'est fait applaudir dans tant de créations au Vaudeville, au Gymnase, à l'Odéon et, tout récemment, à l'Athénée.

289, 290. — **Les vues stéréoscopiques de « l'Instantané ».** *(Voir les fascicules du 20 et du 27 avril.)* — **Bois de cocotiers au cap Saint-Jacques (Cochinchine). — L'Amour,** par François Gillet (Musée du Louvre, sculpture française).

291. — **Théâtre. — M. Colas** (Augias) et **Mlle Diéterle** (Omphale), dans *les Travaux d'Hercule*, pièce de MM. G. Arman de Caillavet et R. de Flers, musique de M. Claude Terrasse, en cours de représentations au théâtre des Bouffes-Parisiens.

Le directeur-gérant : P. Mainguet. PARIS TYP. PLON-NOURRIT ET Cie. — 2187.

L'ACCUSÉE

I

Le mariage avait été bénit le matin même à Saint-Paul, un beau mariage dont le célébrant connaissait les mariés depuis leur naissance, puisque tous deux n'avaient jamais quitté le Marais où le père de Jacques Lugand possédait une usine de produits chimiques et celui de Madeleine Albry une fabrique de bronzes d'art.

Après la cérémonie, le lunch; et le grand salon des Lugand, celui même de l'ancien hôtel Vaudremont, s'était rempli d'une foule dont les vêtements de fête tout modernes contrastaient avec les boiseries, les dessus de porte en grisailles, les ferrures ouvragées du vieil hôtel autrefois habité par plusieurs générations de célèbres parlementaires. Le déplacement de Paris vers l'Arc de Triomphe a livré ainsi à l'industrie, à de vastes installations usinières, un des plus curieux, un des plus beaux quartiers de Paris, dont la place Royale en son quadrilatère d'antiques demeures seigneuriales et d'arbres centenaires tient le centre; où passaient les chaises à porteurs et les carrosses, s'avancent des camions, des petites voitures à bras, s'agite le grouillement, la confusion d'un faubourg.

Cet hôtel Vaudremont est un des mieux conservés

parmi les plus majestueux. Sa façade est restée entière, écussonnée, et si des deux côtés de la vaste cour on a dû construire des galeries, des annexes vitrées, du côté du jardin rien n'a changé; des balustres de pierre bordent le perron aux vieilles marches à peine ébréchées, un dauphin dans la verdure vaporise l'eau d'un bassin central, et les clôtures garnies de lierre aux énormes branches moussues et noires disent aussi bien l'âge ancestral de la demeure que ses mansardes encapuchonnées dans le toit et la fenêtre du grenier garnie de sa poulie.

Les compliments, les saluts, les flatteries d'un jour de noces, vont avec les toilettes claires, les fleurs des chapeaux, le reflet dans les grandes glaces de visages parés pour une cérémonie; la mariée a gardé sa robe blanche, très longue, très unie, et qui lui donne l'apparence, tant elle est jeune, mince, enfantine de sourire et de teint, d'une fillette jouant «au mariage». Comme elle a perdu sa mère de bonne heure, elle n'est guère sortie, même dans ce monde bourgeois qui est le sien; aussi est-elle très intimidée et le serait-elle encore plus si sa belle-sœur, la sœur de son mari, Mme Thérèse Forget, ne la guidait, ne la protégeait un peu, mariée elle-même depuis deux ans, quoique très jeune aussi. Anciennes compagnes de couvent, elles se sont toujours connues, toujours aimées, et ce mariage est comme la sanction d'une amitié indissoluble.

Mme Forget semble aujourd'hui beaucoup plus jolie que Madeleine, mieux en possession d'elle-même, toute brillante des bijoux de sa corbeille, sortie de ces bandelettes de timidité et de convenance qui raidissent la jeune fille et l'isolent toujours en sa pure atmosphère, malgré son charme. Elle rit, elle bavarde, elle va d'un salon à l'autre, d'un parent à un ami, et rejoint tout à coup dans ce joli petit boudoir historique où séjourna dit-on, pendant quelques semaines, une reine de France

en disgrâce, son enfant, beau comme elle, nourri par elle et que bientôt son anglaise apporte au salon pour qu'il reçoive tous les compliments adressés en même temps à la jeune mère.

Oui, Thérèse est vraiment la triomphatrice de la journée et il y a chez cette jolie femme très visiblement une soif de succès, de flatteries qu'attirent ses beaux yeux trop grands, ses lèvres trop rouges, son sourire à l'épanouissement banal. Et tout à coup Jacques Lugand trouve Madeleine un peu reléguée, un peu isolée; et comme il ne reste plus auprès d'eux que ses parents à lui, son père à elle et leurs plus proches, il enveloppe sa femme d'un geste tendre et, ainsi enlacée, lui fait faire le tour du vaste salon avec des semblants de cérémonies, des présentations à chacun : « Mme Madeleine Lugand, M. Lugand, Mme Jacques Lugand, » puis tout doucement la conduit au piano et la prie de chanter. Madeleine avait une voix singulière, d'un timbre grave contrastant avec son apparence si jeune; elle se mit à chanter un morceau de *Norma*, très simplement, mais avec de telles vibrations, révélant une âme d'artiste, une âme profonde, qu'elle fut tout de suite entourée, félicitée, à son grand effroi, à sa confusion même; tandis que Mme Forget cachait mal une intime colère sous des sourires forcés, des applaudissements de commande; elle n'avait aucun talent, si ce n'est de plaire, et s'en vantait.

« A quoi cela sert-il aux femmes? » disait-elle. On aurait pu lui répondre : « A ne pas mettre l'idéal de leur vie dans le flirt, la recherche, sinon les conclusions de l'aventure; à savoir rester chez elles, prisonnières de la pensée ou de l'étude dont les effluves remplissent la maison de calme moral et d'activité d'esprit. »

Dès ce jour, Mme Forget détesta sa belle-sœur; l'amie de couvent fut la rivale dans la famille et dans le monde, et, sous les dehors affectueux, le gracieux

tutoiement qui garde aux amitiés de femme une enfance, elle cacha toutes les contractions, tous les venins de l'envie. Ah! l'envie! le geste faux, l'anathème sur tout ce qui est beau et bon, l'envie qui monte toujours, va de bas en haut comme son mauvais et sournois regard. Qui dira les crimes qu'elle engendre? crimes de boudoir ou d'alcôve, parfois tout en paroles, ou en faits traîtres et menus. N'a-t-on pas vu, dans une soirée, une jeune et charmante femme lancer à une autre plus jolie une tige de roses épineuses qui fouetta de petites blessures, longues à guérir, le plus beau teint du monde?

Mais c'est dans la vie de famille, dans son milieu restreint et monotone, tiédi d'affections, que se développent le plus ces ressentiments si louches. En effet, l'égalité semble là de naissance, et si le destin fantasque, injuste souvent, favorise mieux certains êtres privilégiés, c'est pour les autres un étonnement farouche, prompt aux représailles : « Qu'ils aient leur tour maintenant, viendra le nôtre. » Ils invoquent les revanches et les compensations; et de ces départs de haine à favoriser, à susciter même les mauvaises destinées, il n'y a que la distance du péché au crime; elle est courte, en pente rapide et dangereuse.

II

Un superbe après-midi de printemps, Madeleine Lugand, heureuse, admirée, triomphante, est entrée dans le bureau de son mari, devenu l'associé de Lugand père, le grand bronzier, et l'un des chefs de cette importante maison; ce bureau donne sur le beau jardin de l'hôtel Vaudremont; il vient de là des pépiements de moineaux parisiens, voletant des arbres aux vieilles pierres, des parfums de giroflées en fleurs.

— Tu vas sortir?

— Mais oui. Si tu venais aussi?

— Je ne puis, ma chérie; j'ai trop d'affaires aujourd'hui.

Et vraiment Jacques éprouve un regret à ne pouvoir accompagner la charmante femme, et, après son baiser d'adieu, la suit jusqu'à la porte d'un regard tout admiratif :

— Vous êtes bien jolie, madame, et bien élégante.

— Jacques, tu vas me gronder...

— Mais non. Nous sommes riches, les affaires vont bien; fais-toi belle.

— Oh! avec cette vilaine taille!

Mais elle rit en disant cela, si heureuse de l'espoir d'être bientôt mère. Elle part enfin et croise dans l'antichambre un commis de fabrique venant chercher M. Lugand. On le demande bien vite; c'est pour une commande pressée, manquée, à exécuter une seconde fois. Madeleine s'éloigne, monte dans la victoria légère qui l'attend à la porte et va choisir une jolie layette sans penser que c'est aujourd'hui la dernière heure lumineuse dans sa vie.

Qu'elle savoure bien sur sa route le printemps parisien tout paré de ses gros marronniers fleuris et dont l'ombre est si fraîche; qu'elle éprouve le bien-être moral et physique de l'être honnête et jeune si bien harmonieux aux saisons de brillantes éclosions sous le soleil, et surtout qu'elle donne toute sa pitié aux pauvres rencontrés dans la journée; à cette femme en noir, au deuil fané, qui l'accoste des violettes aux mains, quand elle descend de voiture, ou à cet enfant infirme tristement assis sous un porche, un écriteau devant lui : bientôt elle sera plus misérable, plus à plaindre qu'eux tous!

Quand elle rentre, à six heures, la fabrique est en grand émoi : on a volé dix mille francs sur le bureau de M. Lugand; dix mille francs, un petit paquet de

billets bleus pliés sous un serre-papiers; et cela pendant le temps que Jacques est allé de son cabinet de travail à la fabrique et qu'il en est revenu très pressé par le travail en train. Personne n'est entré chez lui ce jour-là, c'est un hasard exceptionnel, sinon le commis venu rapidement, ressorti de même; mais celui-là, le petit Louis, comme on l'appelle, est insoupçonnable, dans la maison depuis l'enfance. Les ouvriers ne passent jamais de ce côté. Jacques a tout bouleversé, remué, papiers, tiroirs, les recoins des meubles : rien, toujours rien, et c'est la figure consternée qu'il accueille la rentrée souriante de sa femme. La perte d'argent n'est pas grande dans une fabrique comme celle-ci, mais il va falloir maintenant soupçonner, se méfier... Mme Forget est auprès de Jacques.

— Comprends-tu? dit-il à Madeleine; tu t'en allais, tu venais de sortir...

— Ah! Madeleine était entrée chez toi? dit Thérèse Forget, très attentive.

— Mais oui, comme tous les jours; si tu crois que je m'absenterais deux heures sans l'embrasser!

Et Madeleine se jette au cou de Jacques. Cette histoire d'argent, c'est bien ennuyeux; mais que d'autres choses on a dans le cœur en ce moment!

— Tiens, aujourd'hui, j'en ai dépensé des masses d'argent pour le bébé. Ah! il en faut des bonnets, des rubans, des dentelles, pour un baptême!

Mais Jacques ne s'égaye pas; il va être gêné auprès de son père de cette étourderie, de cette malchance. «Que va dire papa?» ç'a été le premier mot de Thérèse qui connaît le caractère méticuleux du vieux commerçant. Et tandis que Madeleine remonte chez elle, sa belle-sœur appuie sur la contrariété de Jacques, l'entoure de ce mauvais apitoiement qui est comme le vent qui abat les voiles.

— Et personne chez toi, personne que ce petit

Louis et Madeleine, répète sans cesse Thérèse Forget.

Si bien que son frère ne l'écoute plus, trouve sa compassion monotone, pressé de retrouver le rayonnant visage de sa femme.

III

Quelques mois plus tard, cet incident oublié du jeune ménage, Madeleine était dans tout le bonheur de sa maternité nouvelle; merveilleusement jolie maintenant, avec un épanouissement des traits, une grâce mieux posée. C'était la femme heureuse de vivre et répandant son bonheur en bienfaits autour d'elle. Elle sortait un matin, s'en allant sous les grands arbres de la place Royale avec son fils de trois mois que portait la nourrice; elle passait sous le porche entre les grosses bornes écornées par les anciens carrosses, quand une femme du peuple, la femme d'un ouvrier qu'elle employait quelquefois à de gros ouvrages, se rangea avec un mauvais sourire, une exagération de respect devant ce bonheur si richement habillé. Puis, de la loge du concierge où entrait la mère Machard, partirent des exclamations confuses, des chuchotements :

— Ah ! oui, ça vaut encore mieux; comme ça, on ne doit rien à personne.

Madeleine eut le petit frisson que procure l'insulte, même dissimulée, et le geste de se retourner sur un regard qui vrille; mais la matinée était si belle, son fils si douillettement joli sous le tulle de son voile, que bien vite se dissipa l'angoisse d'une minute. Qui donc lui en voudrait? généreuse et bonne, toujours en interventions charitables. Et puis elle n'a pas d'ennemis. Si, peut-être, un seul, sa belle-sœur. Comment, par quel linéament conducteur sa pensée va-t-elle de la mère

Machard en camisole de coton gris, aux cheveux en mèches, à son élégante belle-sœur, de plus en plus hardie et coquette? Et sous les grands arbres, dans cet abri paisible du vieux quartier industriel, pendant que son fils dort, elle rêve.

Certainement la belle amitié est finie entre elle et Thérèse; d'abord ce fut insaisissable : des petites railleries sur les timidités de la jeune mariée, puis sur ses toilettes mieux comprises, sa coiffure enfin émancipée des nattes du couvent, les cadeaux perpétuels de Jacques.

— Mais nous ne sommes pas des filles, pour recevoir des cadeaux.

— Puisque Jacques me veut toujours belle, toujours parée.

— Prends garde que cela ne lui donne l'idée d'en aller voir de plus belles encore, de mieux parées encore.

— Oh! Thérèse, ton frère!

— Eh bien quoi, mon frère, c'est un homme volage, infidèle comme tous les autres.

Madeleine avait pleuré et, devant ses yeux rougis, son mari exigeait une explication.

— Ma sœur deviendrait donc méchante? Mais qu'a-t-elle, qu'a-t-elle donc?

Elle ressentait simplement en blessure cette jalousie des sœurs aux épouses, si cuisante, si perfidement active qu'elle put troubler de célèbres ménages, depuis celui de Chateaubriand jusqu'à celui de Renan; en des milieux plus modestes, si elle agit plus obscurément, c'est avec non moins de persévérance passionnée. Elle éprouvait cette rage de la sœur à ne plus être la seule confidente de son frère, de ses aventures de jeune homme, de ses aspirations initiales, de son talent s'il en a.

La sœur est la première amie féminine; elle peut

conseiller, plaindre, encourager son frère; c'est une douce raison excusant les premières fougues, une médiatrice auprès des parents, et en même temps, si elle est jolie, c'est à la maison paternelle un être jeune, aimable à regarder, et qui fêtera de toute sa grâce, s'il y a lieu, les retours de l'Enfant prodigue.

Mais l'épouse arrive et à tous ces prestiges de jeunesse et de tendresse elle joint celui de l'amour. Elle a tous les charmes de la sœur ajoutés aux siens; c'est fini de cette influence juvénile et, comme la vie se compose d'étapes où les forces changent et se renouvellent, celle de la sœur auprès du frère est terminée; il a une nouvelle compagne, un nouveau guide.

Madeleine, incapable de raisonner les causes du changement de Thérèse, souffrait de ce changement et de ses manifestations désobligeantes; c'était une conversation, pas toujours à voix basse, quand elle chantait, puis des malices : « Te souviens-tu, Jacques? » des rappels de leur vie où Madeleine n'avait aucune part et ne pouvait prononcer un mot; où elle se sentait tout à coup étrangère aux idées, aux traditions de la famille Lugand, à ces légendes d'intérieur qui n'ont de but et de compréhension que pour la plus étroite parenté.

Et Thérèse : « Ah! je suis contente! ce soir, nous avons remué bien des souvenirs. » Pour sa joie encore elle se remémorait l'attitude d'enfant punie de sa belle-sœur, ce relèguement à son rang d'intruse depuis si peu de temps quitté.

IV

Madeleine faisait les comptes de sa nourrice : calculs compliqués par la mauvaise écriture et par les enchérissements de la rusée paysanne; l'enfant avait

dix-huit mois, jouait à la place Royale; on achetait une balle, un chariot.

— Laissez, nourrice, ne parlez pas; je me suis trompée dans mon addition... à mon désavantage.

— Oh! pas possible, madame.

Madeleine leva la tête parce que ces simples mots la choquèrent dans cette vilaine bouche, tout à coup ironique.

Puis, sans savoir pourquoi, elle rougit.

— Non, non, le compte est juste.

— Ah! je savais bien! Ça ne serait pas dans les idées de madame, de perdre son argent; allons, viens, mon fieu, mon gentil; c'est toi qui ne courras pas après ton pain! quand on a des parents qui savent c' que c'est que d' ramasser.

Toutes ces paroles jetées sur un air faux, accompagnées de gros gestes autour du beau petit, gênèrent la mère sans qu'elle sût pourquoi. Décidément, une malveillance la poursuivait, pénétrait en l'assombrissant l'ambiance de sa nature heureuse. Oui, on chuchotait sur son passage; elle s'en rendait compte à la fin. Et qui donc l'autre jour lui avait dit en face, à propos du petit commis Louis : « Il est honnête, celui-là; y en a, dans les temps, qui auraient voulu lui faire du tort, mais c'est ceux-là qui ne doivent pas avoir la conscience nette! » Ah! oui, l'homme de peine, pendant qu'il aidait à fixer un lustre.

Mais alors, mais alors, que voulait-on lui faire entendre? Et devant l'infamie d'un tel soupçon, comme si se résolvaient tout à coup en ondée orageuse les lourds nuages qui l'enveloppaient, les larmes l'envahirent, la suffoquèrent en sanglots interminables. Puis elle resta devant une vitre, les yeux au jardin, dans un tel désarroi, une telle détresse, qu'elle eut l'idée d'aller trouver son mari, de lui dire, de lui raconter... Oh! non, non, c'était trop laid. Comment lui

parler de cela? lui avouer qu'on la soupçonnait, elle, Madeleine, sa Madeleine! Il lui en resterait, semblait-il, aux yeux de Jacques, une souillure, une tare; non, c'était impossible; et puis, s'expliquer, c'est paraître coupable.

Coupable! Toute sa droiture se révoltait; comment, elle, une honnête femme qui ne devinait même pas le mal, comment penser qu'elle aurait pu subir une tentation pareille, et y céder? Mais il aurait fallu être folle. Si, si, elle se révolterait, elle crierait son innocence; mais alors il faudrait comprendre les allusions, les outrages; non, se taire, oublier, surtout se taire. Elle se tut.

Pourtant l'abîme se creusait autour d'elle, profond et noir par les soins de l'ennemie, sa belle-sœur; non que Thérèse eût jamais osé l'incriminer dans leur monde; mais il y a des réticences qui accusent et des louanges qui blâment. Peu à peu, autour de cette jolie Mme Lugand, si fêtée d'abord, le vide se fit; une méfiance insaisissable, surtout après le néant de l'enquête judiciaire poursuivie autour du vol.

— Vous savez ce qu'on dit?

— Oh! jamais je ne croirai cela.

— Elle était grosse, vous savez... une tentation, un oubli d'elle-même.

Beaucoup haussaient les épaules, et quelques-uns crurent, parce que dans la jeunesse, la beauté, la fortune, il y a des rayons offusquant ce qui est pauvre et déshérité; et puis nombre de gens s'imaginent que la compensation doit se faire des biens que distribue le ciel aveugle.

Enfin ce fut une réputation de femme entamée en son relief intact et brillant, et cela se refléta sur le visage de Madeleine où s'effacèrent la confiance et la joie, dans son caractère où se fermèrent, tués par le froid, toutes sortes d'épanouissements heureux et intelligents. Souvent des larmes lui vinrent en admirant

son fils, en pensant que plus tard on pourrait l'accuser devant lui. Ce drame intime dans la régularité bourgeoise et commerçante et qui n'arrêtait rien de la vie courante eut le dénouement le plus imprévu, le plus tragique; ainsi des palais sombrent par les tarets qui rongent leurs pilotis ou des villages disparaissent sous l'avalanche aux glissements traîtres et sûrs.

Jacques, amoureux, toujours admirateur de sa femme, s'irritait pourtant de l'atmosphère de tristesse dont elle s'entourait et ne pouvait l'expliquer; les allusions de Thérèse tournoyant dans le ciel sombre ne l'atteignaient guère, mais enfin il sentait l'éloignement de certains amis, des réserves dans l'intimité et des sauvageries chez Madeleine dont les jeunes timidités avaient un moment disparu après leur mariage.

Il voulut s'en expliquer avec sa femme. Qu'avait-elle, voyons? Une vie aisée, un enfant délicieux, un mari qui l'adorait : tout cela ne suffisait donc pas au bonheur d'une jeune femme?

— Mais, je t'assure, je n'ai rien, vraiment rien.

— Alors, pourquoi te retirer du monde, même de la famille?... Tu vis seule, tu nous isoles à plaisir... Madeleine, tu deviens jalouse!

— Jalouse, moi?...

— Ou bien tu ne m'aimes plus, tu t'ennuies, tu changes; tu en aimes peut-être un autre.

— Oh! Jacques!

— Est-ce que l'on sait jamais avec vous autres? Qui connaît le cœur d'une femme? Et qui donc connaît sa femme?

Madeleine eut un étourdissement de douleur; cette phrase, insignifiante sans doute dans la bouche du jeune mari qui l'adorait, et retrouvée après beaucoup d'années en souvenir d'autres scènes avec de banales maîtresses, cette phrase lui sembla toute vibrante d'insulte et de soupçon.

Qui donc connaît sa femme?

Ainsi Jacques ne la connaissait pas après trois ans d'un amour si tendre et si partagé! Mais alors, si venait jusqu'à lui l'accusation, l'affreuse accusation, il l'accepterait tout de suite, puisqu'il ne connaissait pas l'être qui lui donnait si dévotement tout son cœur et sa vie. Sans répondre, sans protester, à demi morte, elle rentra chez elle; la chambre de l'enfant était vide, et, par la fenêtre, elle le vit au jardin, trottinant sur ses souliers blancs où il trébuchait encore, adorable et fragile. Elle se défendit de l'embrasser parce qu'alors elle n'aurait plus de courage. Et en hâte, comme si quelque chose de plus fort qu'elle la poussait hors de l'existence, avec le souci de ne pas se retourner vers tout ce qu'elle quittait de précieux et de bon, elle atteignit une drogue quelconque, puisque tous les remèdes maintenant sont des poisons, l'avala, cette drogue, croisa ses deux mains sur sa bouche pour être sûre de ne pas appeler, de ne pas crier même ses pires souffrances, et, sur sa chaise longue où elle s'étendit terrassée et vaincue, mais toute belle encore, attendit la mort dans une courte prière, puisqu'on ne peut blasphémer contre Dieu!

Madame ALPHONSE DAUDET.

VERS LE TCHAD

(LA MISSION FOUREAU-LAMY*)

(*Suite et fin*)

---

3 mars 1900. — Nous partirons ce matin en colonne légère à la conquête de Koucheri. Cent hommes restaient au camp avec tous les animaux, sous les ordres du capitaine Reibell. Les autres soldats (trois cent cinquante fusils environ) se mettent en route dès la pointe du jour. Vers neuf heures on fait halte. Nous sommes tout près de la ville que nous n'apercevons pas : elle est entourée d'une vaste plaine couverte d'une brousse qui ne permet pas de voir à plus de cent mètres devant soi. On se repose un peu, on se ficelle, on se boucle et on reprend la marche qui, cinq minutes après, nous amène en vue de Koucheri, à cent cinquante mètres environ. Notre arrivée est saluée par de nombreux coups de feu qui partent des remparts, les balles sifflent dans tous les sens. On met aussitôt les canons en batterie et on commence la brèche, mais le tata (1) est solide et les quatre ou cinq projectiles lancés ébrèchent à peine la crête du mur. Joalland charge alors un obus à la mélinite qui, superbement planté, fait un bon cran dans la muraille. Aussitôt le commandant Lamy ordonne « en

* Voir la carte publiée dans *la Revue* du 6 avril 1901.

(1) Mur d'enceinte exposé.

avant! » pour deux sections. Deux autres restent en réserve. Les deux premières sections se précipitent jusqu'au pied du mur et les soldats de réserve tiraillent sur les défenseurs de la ville qui apparaissent derrière leur tata comme des diables qui sortent d'une boîte où ils rentreraient précipitamment, leur coup de feu lancé. Quoique ébréché, le mur est encore haut et son accès difficile. Toutefois, en se poussant réciproquement, en faisant à la pioche des semblants d'escaliers, les hommes montent à l'assaut. Bientôt toutes les sections sont dans la ville. Pendant ce temps, de Chambrun, avec les pétards, s'évertue à faire sauter la porte qui cède bientôt sous ses efforts répétés. L'intérieur de la ville avait la meilleure disposition possible pour favoriser notre attaque. Entre les habitations et le mur d'enceinte, se trouve un vaste terrain vague qui nous donnait, depuis la brèche, un champ de tir merveilleux. Aussi, dès que les hommes furent passés, quelques-uns des braves rabahsiens ne pensèrent-ils plus qu'à la fuite. Les pauvres nègres fuyaient aussi et plusieurs reçurent des balles. La prise de Koucheri nous coûtait un mort, tombé devant Koucheri. Il appartenait à la 1re section, en réserve. Ce furent d'ailleurs les soldats de cette section qui furent les plus exposés. Ceux au contraire qui étaient massés contre les murs étaient complètement à l'abri des coups. Un autre de nos hommes fut blessé dans l'intérieur de la ville, en approchant des maisons. Vingt-cinq à trente fusils, une centaine de lances, quatre-vingt-quatorze chevaux et l'étendard pris par Joalland sont restés entre nos mains. Il est difficile d'estimer le nombre des morts et des blessés du côté ennemi. Le chef du village dit qu'ils sont nombreux. C'est le premier succès franc et incontestable remporté sur les troupes de Rabah.

4 mars. — Un chef d'étendard aurait été tué, un blessé,

et un étendard pris (sur quatre). Une vingtaine de sofas seraient morts et six chevaux seulement se seraient échappés : c'est donc un joli succès. Les pauvres nègres de la ville ont été éprouvés eux aussi. Tout l'après-midi, des pirogues ramenaient des blessés. On entendait dans toute la ville des chants mortuaires, modulés sur un ton d'une tristesse indicible. — La ville était pleine de bechna; on en a constitué une forte réserve.

7 mars. — Ce matin, j'ai pêché à la ligne. Je soupçonne les poissons du Logone d'être aussi malins et méfiants que leurs frères de France; je n'ai pas été touché. C'était à se croire dans les prés fleuris qu'arrose la Seine! J'attribue mon infortune à la grossièreté de mes instruments, puisque la rivière est très poissonneuse. Les indigènes pêchent au moyen d'un filet auquel ils ont donné une disposition tout à fait particulière. D'un bout de la pirogue, partent en divergeant deux grandes perches entre lesquelles on tend le filet. Ces deux perches sont solidement encastrées dans un madrier qui tourne librement dans deux fourches fixées au bateau et qu'on actionne au moyen d'un long levier couché dans le fond de la pirogue. En haussant ce levier, on fait descendre les perches jusqu'au fond de la rivière, puis des rabatteurs, avec de petites pirogues légères, battent la rivière en faisant le plus de bruit possible, de façon à rejeter le poisson vers le filet qu'on relève brusquement lorsque les rabatteurs ont suffisamment rétréci le cercle. C'est une véritable battue aux poissons. D'autres fois, ils descendent le filet dans l'eau et font avancer leur pirogue de façon à ramasser le poisson comme à l'aide d'une pelle. Toujours leurs récoltes sont abondantes. Aussi la ville entière empeste le poisson. Tout ce qu'on touche, tout ce qu'on boit, tout ce qu'on mange, tout ce qu'on voit et qu'on respire sent le poisson. Les indigènes ne le mangent pas frais, ils le

trouvent trop fade (à ces palais de nègres, il faut des aromes violents !) ; tandis que séché au soleil après avoir été fendu, comme ils le pratiquent, ils en font un mets qu'ils trouvent savoureux et que, nous, nous trouvons exécrable.

8 mars. — Ce soir part une reconnaissance de cent trente hommes, sous le commandement de Rondeney. Ils vont se promener jusqu'à Kabi.

9 mars.— Hier soir, vers dix heures, une heure à peine après le départ de la reconnaissance, on entend une fusillade de peu de durée, et quelque temps après on apportait au commandant un mot de Rondeney lui disant qu'au moment de camper il avait reçu une douzaine de coups de feu de gens cachés dans la broussaille et demandant s'il fallait continuer jusqu'à Kabi. Rondeney envoyait, en même temps, un Soudanais blessé atteint d'une balle qui lui a fracturé le fémur. Le commandant lui répondit de camper et de partir au jour dans la direction de Kabi. La nuit était orageuse, la température accablante. Les animaux des campements qui entourent la ville faisaient un vacarme de tous les diables. Les oiseaux qui, tous les soirs, couvrent les branches des quelques arbres de la ville, semblaient pris d'une agitation inaccoutumée : bref, il y avait quelque chose dans l'air, peut-être un événement, peut-être une catastrophe. Personne ne dormit. Vers quatre heures du matin, le commandant envoya de Thézillat avec trente hommes renforcer Rondeney. Le jour était à peine arrivé que, de nouveau, on entendit quelques coups de feu dans le lointain, puis une fusillade par moments très vive avec feux de salve répétés. Au bout de trois quarts d'heure environ, le commandant Lamy se décida à envoyer le lieutenant Meynier avec soixante-dix hommes vers Rondeney; mais après un

redoublement de force, la fusillade cessa complètement, vingt minutes après le départ de cet officier. On commençait à être très inquiet. Aussi, vers huit heures, le commandant, n'y tenant plus, n'hésita pas à partir avec une centaine d'hommes, ne laissant plus à Koucheri que cinquante Algériens et soixante Soudanais sous les ordres du capitaine. Vers dix heures, un mot de Rondeney venait nous tranquilliser. Il était conçu à peu près dans ces termes : « Mon commandant, nous sommes tombés, ce matin, sur des forces considérables. L'action a été très chaude. Néanmoins, après une charge brillante, nous nous sommes emparés du camp de nos adversaires qui ont subi de grosses pertes. Malheureusement nous avons deux tués et vingt-cinq blessés, la plupart légèrement. De Thézillat et Oudjari sont légèrement blessés. On comptait dix étendards, d'aucuns disent davantage. » Nous ignorions un point capital. — Fadalallah, fils de Rabah, se trouvait à six kilomètres de Koucheri avec deux mille hommes dont mille fusils! Le commandant, dont la vigilance toujours inquiète ne pouvait pourtant pas aller jusqu'à deviner les projets de l'ennemi, envoyait cent hommes se heurter à cette force. Heureusement le sang-froid dont Rondeney est si abondamment pourvu lui permit d'utiliser dans la plus large mesure la petite troupe qu'il avait sous ses ordres.

Voici le récit de cette mémorable journée. Au petit jour, les hommes de Rondeney, accrus des trente fusils qu'avait amenés de Thézillat, se remettent en marche. Ils suivent la rivière et ne tardent pas à voir des sofas de Rabah abreuvant quelques chevaux. Voulant essayer de prendre ces hommes, Rondeney envoie le lieutenant Oudjari faire un mouvement tournant sur la droite avant de se démasquer. Il a l'heureuse inspiration de lui donner quatre sections pour opérer ce mouvement. Oudjari n'est pas parti depuis cinq minutes que commence une fusillade très vive. Rondeney, en-

core à cheval à ce moment, court se rendre compte par lui-même de ce qui arrive. Oudjari est en fort mauvaise posture devant un ennemi qu'on soupçonne très nombreux si on en juge par la vivacité de son feu, mais caché dans la brousse. Rondeney commande le rassemblement, fait l'appel régulièrement par escouades et forme le carré avec un calme qui est tout à son honneur. Le carré formé, des feux de salve et des feux rapides déciment l'adversaire qui s'obstine à charger tantôt l'une, tantôt l'autre de ses faces. Il est stimulé par les exhortations de ses chefs qui prêchent la guerre sainte, promettent le paradis aux mourants pendant qu'une musique violente excite encore les nerfs des combattants. Le carré reste inébranlable : il est entouré par un grand nombre de sofas qui apparaissent et disparaissent dans la brousse. Ils tirent ferme, à moins de cinquante mètres des nôtres, qui restent ainsi quinze à vingt minutes dans cette formation, faisant beaucoup de mal à l'ennemi, mais étant eux-mêmes très éprouvés. Cependant, la situation devient dangereuse. Les cartouches diminuent : si l'ennemi tient bon encore quelque temps, les munitions vont manquer. Il faut, à tout prix, prendre une décision prompte.

Rondeney appelle de Thézillat et Oudjari et, dans une sorte de conseil de guerre rapide, toute idée de retraite est écartée. Rondeney porte en ligne les deux faces latérales du carré, laisse les Soudanais à la garde des blessés. Le brave 208 entonne sur son clairon le clair refrain de la charge : « Il y a de la goutte à boire là-haut. » Entraînés par leurs chefs, emportés par leur ardeur, nos hommes partent à la charge en poussant des hurlements féroces. Ils ne tardent pas à voir le camp de l'ennemi dont ils ne soupçonnaient pas la présence. Celui-ci, affolé par cette charge furieuse, fuit dans tous les sens, emportant le plus de choses possible. En quelques instants, Rondeney se trouve maître du camp

où Fadalallah abandonne tout son matériel, une forte réserve de munitions de toute nature et, en particulier, de nombreuses cartouches 1874. Un des plus beaux trophées est le sabre du fils de Rabah, un magnifique sabre d'opéra couvert de faux brillants et qui lui aurait été donné, paraît-il, par M. de Béhagle. — Voilà donc un gros succès. Fadalallah a deux blessures. Capsule (1) et un autre chef sont tués. L'orgueil et la présomption du prince héritier du royaume de Rabah ont reçu un sérieux atout. Il paraît que nous avions peur de lui! Il venait tout bêtement nous chasser de Koucheri, quand cent soixante hommes se sont mis en travers de ses projets et lui ont administré une maîtresse raclée.

15 mars. — Les nouvelles les plus contradictoires ne cessent de circuler au sujet de Rabah ou de ses suppôts. Tantôt ils sont à un jet de lance, partis à la conquête de Koucheri; tantôt ils sont tranquillement campés à surveiller de loin les événements. On ne sait. En attendant, les habitants du Bornou arrivent en foule autour de la ville, à l'abri de nos fusils. Le commandant dit qu'ils sont dix mille. Quelle sera la fin de tout cela? Toujours pas de nouvelles de ce Gentil tant désiré.

21 mars. — De Chambrun part avec quinze hommes et une cinquantaine de chameaux au-devant de M. Gentil.

25 mars. — Toujours les nouvelles contradictoires au sujet de ce Rabah. Un jour, on annonce qu'il va nous attaquer; le lendemain, on affirme qu'il est bien tranquillement à Dikoa, sa capitale. Quoi qu'il en soit, le commandant veille et prend ses dispositions.

5 avril. — Nous attendions M. Gentil vers le 3 ou

(1) Lieutenant de Rabah.

le 4 avril. Nous avions, en effet, reçu des nouvelles de lui quelques jours auparavant, nouvelles datées du fort Archambault où il nous annonçait son arrivée à Mandjafa pour le 30 mars. Nous étions en pleine joie, mais notre bonheur ne dura pas longtemps. Le 2 avril, une lettre de de Chambrun et une du capitaine de Lamothe, datées de Masseret, nous annonçaient que M. Gentil n'était qu'à Bousso, qu'il rappelait en arrière le capitaine de Lamothe et tout son monde. Que se passe-t-il? Mystère! Bousso est à quatre cents kilomètres d'ici. Le commandant Lamy lui a envoyé vingt-six pirogues et trente hommes. — M. Foureau nous a quittés. Il s'est embarqué avec ses quatre Chambâas.

9 avril. — De Chambrun est rentré le 7 avril, apportant des nouvelles de M. Gentil qu'il a vu à Bousso.

16 avril, lundi de Pâques. — Il y a un an, nous fêtions le jour de Pâques à Tarhazit et nous avions faim. Cette année, c'est à Koucheri et nous avons faim. Plus ça change... Ah! oui, c'est de plus en plus vrai! — La place de Koucheri est véritablement en état de siège. Alerte et position de combat perpétuelles. Nous nous terrons de plus en plus. Il y a trois jours, un parti de cavalerie ennemie nous a tué deux hommes et pris deux fusils. Depuis, plus de pâturage. On ne quitte plus les murs contre lesquels on espère que Rabah viendra se casser le nez et les reins. Ce Rabah a un camp à moins de quatre kilomètres de nous. — M. Gentil doit arriver dans trois jours.

21 avril. — Enfin M. Gentil est avec nous! Ce matin nous recevons un envoyé nous annonçant l'arrivée de nos camarades dans le cours de la journée. Le capitaine Reibell, de Chambrun et une escorte d'une cinquantaine d'hommes traversent le Logone au gué situé

sous les murs de la ville et vont au-devant de la mission du Chari : elle voyage partie à terre, le long de la rive gauche du fleuve, partie sur différentes embarcations, chalands, baleinières et pirogues, qui forment une petite flotille d'une quarantaine de bateaux. Nous, nous attendons, avec une impatience qui se conçoit, nos nouveaux camarades. Ne semble-t-il pas qu'ils nous apportent avec eux un peu de l'air de France! En tout cas, ils apportent des nouvelles plus récentes et l'espoir de voir bientôt arriver le moment du retour. Vers trois heures de l'après-midi, notre attente est enfin satisfaite. De l'autre côté du Logone, une agitation inaccoutumée parmi la population choa, qui s'était réfugiée auprès de nous, nous annonce quelque chose d'insolite. Bientôt nous voyons apparaître sur la grève, sortant de la brousse épaisse, la tête de cette colonne dont nos vœux appelaient depuis si longtemps la venue. Le branle-bas est rapidement donné dans toute la ville. La crête de la berge surplombant la rivière est bientôt couverte, tant par nos hommes que par les habitants de la ville : ces derniers savent bien que la venue de nos camarades, c'est, pour eux, l'annonce de la délivrance; ils savent bien que la France va balayer les brutes qui oppriment, qui assassinent depuis si longtemps. Quelques instants après, une pirogue traverse le fleuve et M. Gentil, commissaire du gouvernement, tombe dans les bras du commandant Lamy. Leur fraternelle étreinte nous émeut tous. Nous voyons dans cette cordiale entente des deux chefs de mission un gage de la victoire prochaine. Un grand espoir éclate en nous qui nous fait oublier la grande lassitude, les grandes angoisses, l'ennui d'attendre toujours ce qui n'arrive jamais.

On ne s'attarde pas longtemps à ces démonstrations, si légitimes pourtant et qu'il eût été doux de prolonger. La mission du Chari est à peine entrée en ville que le

magnifique sultan Gaorang avec sa suite bariolée et tumultueuse se hâte de passer le gué du Logone, et le commandant Lamy met tout le monde à l'œuvre, déclarant que le lendemain matin, au lever du jour, on se mettra en marche pour attaquer Rabah. On reconnaît bien là la promptitude de décision de notre chef. Avec lui, point d'atermoiements, point de controverses, point de palabres : sa devise est « vite et bien ». Pendant toute la journée et une grande partie de la nuit, la ville de Kouchеri s'emplit d'une vie ardente et fébrile. Il fallait tout inventer. Les munitions et les différentes charges que nous devions emporter pour une expédition dont on ne pouvait prévoir la durée étaient en vrac dans les bateaux de la mission du Chari. Dans l'extrême pénurie où nous nous trouvions nous-mêmes, on s'imagine aisément quels tours de force d'imagination il nous fallut faire pour préparer en quelques heures un convoi aussi considérable. Les malheureux artilleurs, surtout, étaient sur les dents. Il n'est point commode de fabriquer sur-le-champ des bâts de chameau pouvant porter des canons. Aussi, après plusieurs essais infructueux, se résigna-t-on à laisser les canons sur leurs roues et à les tirer à bras d'homme. Nous n'allions, du reste, pas si loin.

22 avril. — Le lendemain matin, à quatre heures, on sonnait le réveil pour des gens qui n'avaient pas eu le loisir de fermer l'œil, et au lever du soleil, comme le prescrivait le rapport du commandant, nous étions devant les murs de la ville, attendant l'heure du départ. Le commandant fit sonner aux officiers, nous réunit tous et expliqua la manœuvre qu'il avait résolue pour enlever le tata de Rabah. Nous étions formés sur trois colonnes. Colonne de droite : la mission Afrique centrale, capitaine Joalland ; la colonne du centre, sous les ordres directs du commandant Lamy avec l'artillerie et,

comme soutien, la mission du Chari, capitaine Robillot; la colonne de gauche : la mision saharienne, capitaine Reibell.

Le tata de Rabah était situé à quatre kilomètres environ au nord de la ville de Koucheri : il était appuyé dans une anse du Chari qui défendait ses côtés est et nord. Nous devions l'attaquer par ses faces ouest et sud. « Les trois colonnes, expliquait le commandant qui faisait un *topo* sur le sable, vont se porter en avant, tenant entre elles une distance d'environ deux cents mètres. La colonne de droite (mission Afrique centrale), à qui je donne le poste d'honneur, prendra contact la première avec l'ennemi, se déploiera en tirailleurs et attirera sur elle toute l'attention des soldats de Rabah. Pendant ce temps, les deux autres colonnes continueront leur marche en avant, celle du centre faisant un léger mouvement à droite pour venir mettre en batterie son artillerie, juste en face et au milieu du côté ouest du tata où elle commencera le feu, dès son installation. La colonne de gauche (mission saharienne) continuera plus avant encore son mouvement, jusqu'à ce qu'elle ait dépassé le fortin ennemi. A ce moment, elle fera un « à droite » complet et se mettra en ligne, demi-section par demi-section, dessinant un grand mouvement enveloppant jusque sur la face nord du réduit. »

Les choses se passèrent exactement et, point par point, comme venait de nous l'exposer le commandant. Le tata de Rabah, situé sur une éminence légère du terrain, était entouré de solides palanques devant lesquelles se trouvait un fossé assez profond. La brousse avait été rasée sur une centaine de mètres, tout autour du camp. Dès l'arrivée de la mission Afrique centrale, le feu avait commencé entre elle et les troupes que Rabah avait disséminées dans la brousse, devant son fortin. Après une fusillade très vive, les soldats de

Rabah se retirèrent peu à peu dans la direction du tata, ce qui permit la mise en batterie de nos canons dans le terrain découvert, et leur grosse voix domina bientôt les crépitements de la fusillade. Echelon par échelon, lentement, méthodiquement, la mission saharienne entra en ligne. Les troupes ennemies qui, d'abord, avaient porté tous leurs efforts sur la mission Afrique centrale, se voyant débordées sur leur droite par un adversaire qu'elles jugèrent très supérieur en nombre à la réalité, rentrèrent précipitamment dans le tata où elles répondirent aux coups de feu qui leur arrivaient de toutes parts. — Le mouvement enveloppant effectué par la mission saharienne était fini et le clairon sonnait la charge. Nos braves tirailleurs, emportés d'un vigoureux élan, tous les officiers en tête, se ruèrent sur l'ennemi en poussant déjà des cris de victoire et pénétrèrent comme une trombe dans le fortin où ils jetèrent une panique indescriptible. Les soldats de Rabah lâchèrent pied et tentèrent de s'enfuir par les portes ménagées dans la palissade, sur le côté opposé à l'attaque. Ces portes trop étroites les arrêtèrent devant nos fusils. A ce moment, Rabah venait de quitter le camp. Un cheval et un bœuf avaient été tués sous lui. Sa position était des plus critiques; ce que voyant, son étendard fit un retour offensif pour protéger sa fuite.

Le commandant Lamy, qui avait traversé à cheval, à la tête de ses troupes, le tata déjà enlevé, était malheureusement la victime de cet effort désespéré de l'ennemi. Il recevait une balle qui, après lui avoir fracturé le bras, avait pénétré dans la poitrine, vers le cœur. Le lieutenant de Chambrun, qui venait rendre compte au commandant d'un ordre porté, tombait au même moment grièvement blessé. Le capitaine de Cointet (1) était tué raide par une balle qui lui traver-

(1) Voir l'*Instantané* 1900, n° 39.

sait le cou. Le brave lieutenant Meynier était blessé pour la troisième fois depuis le commencement de sa belle campagne. Plusieurs de nos tirailleurs étaient plus ou moins gravement atteints.

Ce retour offensif fut de courte durée. Peu de temps après, le capitaine Reibell poursuivait les fuyards dans toutes les directions, aidé par l'armée du sultan Gaorang qui suivait en réserve. Bientôt on nous apportait la tête de Rabah qui avait été achevé par un des tirailleurs de la mission Afrique centrale.

Le succès était grand, il était complet, mais, hélas! nous le payions trop cher! Le capitaine de Cointet et une vingtaine de nos hommes venaient de trouver là une mort glorieuse mais qui nous laissait inconsolables. Les membres de la mission saharienne étaient frappés en plein cœur par la perte de leur chef, de l'homme qui, par son rude labeur, sa belle vaillance, son énergie jamais abattue, les avait conduits à travers les régions réputées infranchissables. Tandis que les nôtres, sur des pirogues envoyées de Koucheri, ramenaient nos soldats tués ou blessés, le commandant Lamy agonisait. Il vit venir la mort et la regarda en face. Elle lui était apparue si souvent, qu'elle lui était devenue familière. Elle n'intimida pas sa bravoure. Il se fit simple et doux pour la recevoir, cet homme dont la grande bonté s'enveloppait parfois de rudesse. Le commandant ne pleura pas sur ce qu'elle venait lui prendre de gloire, de succès futurs; il ne voulut pas mesurer son sacrifice. Il nous quitta sans une plainte, sans une de ces paroles d'angoisse où sanglote l'inexprimable douleur des mourants. C'était au coucher du soleil et l'ombre descendait comme un adieu mélancolique sur ces yeux qui ne devaient jamais revoir la lumière.

23 avril. — Aujourd'hui nous entourions le capitaine

Reibell qui, au nom de la France, saluait la dépouille des braves. Quand il parla du chef valeureux tombé au poste d'honneur, on vit les figures bronzées des vieux Africains se mouiller de larmes et ce fut comme une joie, dans notre immense douleur, de savoir qu'il y avait tant de cœurs à pleurer sa bravoure et sa ferme bonté. Ils reposent tous au pied du rempart de Koucheri, les chefs à côté des soldats, unis dans la mort comme ils l'avaient été dans les dures épreuves et les dangers de leur vie, unis dans la même gloire impérissable.

Du 24 avril au 1er mai. — Hélas! nous n'avions pas le temps de vivre notre chagrin! Fadalallah, fils de Rabah, était encore là avec plusieurs étendards et capable de rallier les fuyards de la veille. Sur les ordres du commissaire du gouvernement, le capitaine Reibell, qui avait pris le commandement des troupes après la mort du commandant Lamy, prenait ses dispositions pour courir sus à Fadalallah : ce dernier tenait garnison dans la ville de Karnac-Logone. Dès le matin, nous nous mettions en route. Après avoir franchi la moitié de la distance, nous apprenions, par une reconnaissance envoyée en pirogue sous les ordres du sergent Sulé-Taraoré, que la ville de Karnac-Logone venait d'être évacuée par le fils de Rabah. En apprenant notre arrivée, il s'était enfui en toute hâte vers Dikoa, la capitale de son père. Il nous fallut donc faire demi-tour, repasser par Koucheri et prendre le chemin de Dikoa. Six étapes nous en séparaient, mais là comme à Karnac-Logone, dès l'annonce de notre arrivée, Fadalallah prenait la fuite, n'osant pas plus nous attendre derrière les murs de Dikoa que partout ailleurs. Il avait décampé précipitamment une douzaine d'heures avant notre arrivée et nous trouvâmes la ville complètement pillée par les gens du pays.

Dikoa est une grande ville remplie de véritables palais qui abritaient la famille et les grands chefs de Rabah. Les rues en sont larges, tirées au cordeau et d'une remarquable propreté. Chaque palais est une véritable petite ville avec d'immenses cours. De grandes bâtisses entourent l'habitation du maître. Elles renferment des salles aux dimensions imposantes : là vivait une domesticité innombrable. Nous campâmes dans ces palais royaux. Nous y étions à peine installés et notre cuisinier (?) nous apportait un énorme cataplasme de riz dont nous devions faire notre pâture, quand une détonation formidable nous fit tous tressauter. Nous nous précipitâmes au dehors. Une épaisse colonne de fumée noire s'élevait au-dessus du palais de Rabah. Nous étions à peine sortis qu'une série de détonations se succédaient et que d'immenses gerbes de flammes jaillissaient du palais. La mission du Chari était cantonnée là et toute notre artillerie s'y trouvait aussi. Une indicible angoisse nous étreignait et ce fut une course éperdue jusqu'au palais de Rabah. Là, nous eûmes l'explication de tout. C'était la poudrière de Rabah qui venait de sauter et qui faisait détoner, les uns après les autres, les obus à la mélinite, vestiges de la malheureuse mission Bretonnet. Grâce au sang-froid, au courage de tous ceux qui étaient présents, quelques fusils, à peine, sombrèrent dans la catastrophe. Toutes les munitions et l'artillerie furent sauvées. Malheureusement nous avions deux blessés : le capitaine Bunoust et le lieutenant Martin, qui étaient occupés à ramasser ces obus disséminés un peu partout, avaient été affreusement brûlés (1). . . . .

. . . .

(1) Après d'affreuses et longues souffrances, ces deux braves officiers ont guéri complètement, ne conservant plus que des marques qui rappellent à tous leur vaillance.

Le soir même du jour où nous entrions dans Dikoa, le capitaine Reibell formait une colonne légère avec les meilleurs de nos chameaux, pour recommencer la course à Fadalallah. Des renseignements le disaient campé à une soixantaine de kilomètres, dans l'ouest. Après avoir marché toute la nuit nous rencontrions vers huit heures du matin une petite patrouille de cavaliers ennemis qui, après avoir déchargé leurs fusils, s'enfuirent devant nous : nous étions à cinq cents mètres à peine du camp de Fadalallah ! On s'arrête aussitôt et, laissant nos montures à la garde d'une vingtaine d'hommes, nous avançons prudemment dans la direction du camp. Nous sommes en pleine brousse, voyant à peine quelques mètres devant nous, entendant de rares coups de feu qui nous passent par-dessus la tête. Tout à coup, nous tombons sur l'ennemi qui nous reçoit par une violente mousqueterie. Nous ne sommes qu'à quelques mètres les uns des autres et nos tirailleurs, dont il n'est pas besoin d'exciter la bravoure, fondent, baïonnette en avant, sur nos adversaires qui aussitôt lâchent pied. L'une de ces sombres crapules, qui n'a point dit son nom et qu'on n'a point revue, trouve à propos de m'envoyer comme adieu une bonne balle dans la cuisse. Crac ! Mon fémur est en deux morceaux !

La poursuite continua pendant cinq ou six kilomètres et, après deux heures qui me parurent deux éternités, on put venir me relever au camp de Fadalallah où nous avions environ six cents prisonniers, tant hommes que femmes. Le fils de Rabah n'était pas parmi eux : cette brute aux pieds légers avait trouvé le moyen de s'enfuir.

Le lendemain, le capitaine reprenait la poursuite, laissant à Dégemba une trentaine d'hommes. Deux jours après, il tombait de nouveau à l'improviste sur Fadalallah, faisait autant de prisonniers que dans la

première rencontre et s'emparait de quatre cents fusils. Le fils de Rabah nous échappait encore, mais, cette fois, il n'avait plus avec lui que quelques cavaliers. Seul et désemparé, il n'était plus à redouter. Nous, nous étions en plein territoire étranger. Aussi, le capitaine se décida-t-il à faire demi-tour. Trois jours après, il nous reprenait en passant à Dégemba et nous devions, tous ensemble, faire route vers la mer, vers la France! Le 22 avril, nous arrivions à Fort-Lamy, redoute que le commissaire du gouvernement, M. Gentil, avait fait construire sur la rive française du Chari, en face de la ville de Koucheri.

Deux jours après, c'était le disloquement. La mission Afrique centrale reprenait le chemin de Zinder. La mission saharienne frétait une flottille d'une quarantaine de pirogues et remontait le Chari. Par malheur, ma vilaine jambe cassée m'empêchait de m'embarquer avec les camarades. Je n'ai pu être présent à leurs dernières tribulations pendant les cinq mois que dura le voyage de retour. Les privations et les fatigues, je l'ai su depuis, ne leur manquèrent pas; mais quelles souffrances n'endure-t-on pas sans se plaindre, quels obstacles ne brise-t-on pas, quand on est sur le chemin de la France?

. . . .
. . . .

Deux mois après le départ de la mission, je prenais. moi aussi, le même chemin, mais, hélas! toujours couché sur le même lit soudanais : les deux bouts de mon fémur se refusaient obstinément à sympathiser et se tenaient chacun de son côté sur la réserve. Ma jambe ne s'était point raccommodée! Après des vicissitudes sans nombre, et grâce à d'admirables dévouements qui

se relayèrent sur la ligne qui s'allonge du lac Tchad à l'embouchure du Congo, je m'embarquai sur le paquebot qui devait me ramener en France.

En arrivant sur le bateau, un aimable et dévoué confrère, le Dr Briand, médecin des colonies, qui m'accompagnait, crut devoir céder à une inspiration prophétique. « Ah ! me dit-il, l'air de France est seul capable de souder vos deux os ! On ne guérit que là ! »

Cette parole était si bien à l'unisson de mes pensées, elle sentait si bon l'espoir, la guérison, le retour, la France, que je fus pris d'une soudaine allégresse. J'embrassai mon confrère. C'est ainsi que le Dr Briand et moi nous avons donné à la terre d'Afrique, comme suprême adieu, ce rare spectacle qui devrait rendre l'Europe jalouse : deux médecins qui sont du même avis !

Docteur P. HALLER.

LE VENT
DANS LES MOULINS

(Suite)

XX

Le train quelquefois les débarquait dans un réveil maussade de petite ville. Le boulanger et l'épicier commençaient seulement à ouvrir leurs volets. Trois chiens rôdaient dans le silence de la place. Le curé rentrait à la cure après la première messe. Il y avait toujours là quelque part une halle, près d'un beffroi. Lentement un arome de café montait des toits avec la spirale des fumées bleues. L'homme descendait fumer sa pipe au jardin. La femme à son tour y venait. Tous deux ensuite, dans les petites maisons carrelées de faïences bleues, derrière la porte échancrée d'un cœur, en vieux époux innocemment s'asseyaient sur la chaise à double lunette. Les petits métiers s'éveillaient, le rabot du charpentier, la navette du tisserand, la bobine de la dentellière. Au bout de la rue un moulin a farine tournait. L'aube d'un moulin à huile battait l'eau. Une chaudière de brasserie ronflait. On sentait que le cœur de la petite ville ne voulait pas mourir. Il fallait entendre Dries.

— Qui a dit que la Flandre était morte? La Flandre vit; elle ne passe pas un jour sans mettre un clou dans la porte, sans faire un point à la toile.

Ainsi allant, ils arrivèrent à Bruges la veille de la Saint-Nicolas. Les toits étaient capuchonnés de la neige; de fines guipures dentelaient les pignons; toutes les petites statues avaient mis leur douillette. C'était doux comme un rêve. Des hommes poussaient des traîneaux, avec, dedans, les enfants qui revenaient de l'école ou de vieilles dames qui partaient entendre les offices, un couvet à braises sous leurs jupes. Par moments quelque chose dégelait, tournoyait avec le vol des flocons : c'était le carillon qui sonnait les quarts. Et ensuite on n'entendait plus rien, comme dans un puits. Dries se rappelait la joie de sa petite enfance quand, au matin, il voyait par la fenêtre les tuiles des toits poudrées de neige comme les trous d'un gaufrier où est resté du sucre.

A cause du froid ils marchaient en soufflant dans leurs doigts. Quelquefois ils entraient dans une église remplie de siècles et de tombeaux. De misérables femmes grelottaient là, agenouillées sur les dalles, aux trous des mantes; de pauvres vieux hommes sous le porche tendaient des mains aux minces peaux violettes comme des écaflotes d'oignons. Entre les maisons blanches les canaux noirs ressemblaient à des coules de béguines sous l'empois glacé des coiffes.

— Oui, disaient-ils, voilà bien cette ville morte de Bruges.

Ils disaient cela comme tout le monde le disait.

A midi, comme ils entraient manger, à l'estaminet de *la Vache*, les gros harengs fumés qu'on appelle des croqueleux à Bruges, ils s'entendirent appeler. Quelqu'un, dans le jour bas des vitres, riait. Aussitôt Dries tapa dans ses mains, criant :

— Begod! C'est lui-même!

C'était Flanders.

Le poêle ronflait, ils eurent chaud. De quart d'heure en quart d'heure jouait le carillon. Un céleste petit acrobate vêtu d'or montait à la pointe des arpèges, voltigeait à travers des trapèzes de cristal avec des bonds fous. Quand tout à coup cela s'arrêtait, on restait haletant comme si vraiment quelqu'un avait roulé de la tour et s'était cassé le cou. Et à l'autre quart, le petit acrobate vêtu d'or recommençait à grimper en plein ciel.

Le démocrate était content : il disait qu'il avait fait une bonne tournée. Un soir il avait tenu assemblée dans une grange abandonnée. Il était venu des paysans et des ouvriers. Comme on manquait de lampes et qu'on ne se voyait pas, à chaque motion il faisait allumer des allumettes pour nombrer ceux qui étaient de son avis. Aussitôt le phosphore craquait. Dans le noir de la grange flambait, comme des chandelles de procession, la petite flamme rouge des allumettes. Des visages rudes aux orbites pochées d'ombre s'éclairaient d'à-coups violents. Puis tout s'éteignait, la grange replongeait dans l'épaisse ténèbre. Il racontait en riant que ce soir-là encore une fois il avait failli y passer. Une poussée l'avait acculé vers le mur du fond. Il s'était senti lentement écraser dans la nuit, les boyaux aplatis. En sautant par-dessus des épaules, il avait pu enfin se dégager. Le cœur de Dries battait comme s'il tenait encore dans les mains le mouchoir rouge de sang.

— A présent, dit Flanders, nous sommes sûrs de passer aux prochaines élections.

Ils avaient fini de manger leurs croqueleux. Le fils du marchand de lin n'entendait rien à la politique. Il se mit à tirer sur sa pipe.

— Voilà, Flanders, fit-il, je n'aime pas cela, je vois autrement les choses. Quand j'entre chez les petites

gens du village, ce n'est pas pour leur parler de la politique. Je leur dis : « Prenez patience, le temps va venir où le monde aura une conscience. Ce jour-là, ce sera fini du maître et des impôts, vous redeviendrez des hommes libres. » Voilà, oui, Flanders, il faudrait que le monde ait une conscience.

Le démocrate riait franchement :

— Pauvre ami, ils risqueront d'attendre longtemps.

— Eh bien, nonndédié ! nous chanterons la chanson de la *Faux*, nous brûlerons les châteaux, s'écriait Dries, debout, le bras tendu.

Flanders lampait un coup.

— Bon ! mais il y a les gendarmes, il y a tout l'ordre social qui noierait cette folie dans le sang. Croyez-moi, Dries, nous ne vivons plus dans un temps de révolution. Il nous faut saper logiquement la société actuelle afin de nous y faire une place.

— Les socialistes aussi parlent ainsi, fit Dries Abeels en se rasseyant, un peu refroidi.

— Et ils ont raison. Eux d'un côté, nous de l'autre, il faudra bien que le vieux mur tombe ! Ensuite ce sera le plus fort qui sera le maître.

Dries réfléchissait un moment et puis il disait doucement :

— Ecoutez, Flanders : le mur tombera et, en tombant, il écrasera les pauvres gens qui sont au pied ; il n'y aura pas une misère de moins dans le monde. Ce seront toujours les mêmes pauvres diables à qui on donne un os à ronger. Et comme ça, on aura simplement changé de maîtres.

Flanders haussa les épaules, une ombre au pli des sourcils, sans colère.

— Je dirai ce qu'il faut dire, Dries Abeels. Maintenant nous cessons de marcher la main dans la main, mais tout n'est pas de parler. Avec des idées comme les vôtres, ce qu'il faudrait faire d'abord, ce serait de

ne pas garder pour soi-même le gros morceau. Tout le monde sait bien que le fils du marchand de lin ne manque de rien dans sa maison. Plus tard, il pourra vivre grassement du rapport de ses petites terres et de ses petites fermes.

Dries se leva, se rassit, et il soufflait dans ses joues. Lui aussi était sans colère, nu dans sa pauvreté de conscience devant la grande misère du monde.

— Voilà, c'est vrai, dit-il sourdement; un homme qui a les idées que j'ai devrait commencer par vivre de la vie de ceux qui n'ont rien. Je mange plus qu'à ma faim, je bois plus qu'à ma soif. L'argent des pauvres diables nous fait des rentes que nous ne parvenons pas à dépenser. Tout cela est vrai, Flanders : je vous en demande bien pardon.

Il avait tiré son chapeau, il sembla saluer la détresse humaine. Et à présent Flanders le regardait, muet, gagné à son tour d'une petite émotion, attendant ce qu'il allait dire. Dries quitta la table, alla vers les fenêtres qui donnaient sur le canal, et il ne disait rien encore; il ressemblait à un homme qui va prendre une grave résolution. Des instants passèrent, le carillon piqua son quart, et comme il leur tournait le dos, ils s'aperçurent qu'il portait la main à ses yeux et ensuite se mouchait. Flanders appelait la servante et lui commandait de renouveler les verres.

Dries tourna sur ses talons et revint vers la table. Une rougeur bordait ses paupières, mais d'entre les cils coulait une claire lumière. Il posa la main sur l'épaule de Flanders, le visage grave et souriant :

— Vous auriez eu le droit de me parler plus durement, dit-il. Je vous remercie. Maintenant je sens ce que j'ai à faire, et cela je le ferai, je le jure ici, dans cette vieille ville de Bruges.

Dolf tirait de grosses bouffées pressées de sa pipe. Dans son coin de jardin, près de ses ruches, il ne lui

était jamais venu à la pensée que le cousin lui apparaîtrait un jour sous cet aspect. Il se demandait quelle pouvait être cette chose que personne ne savait encore et que Dries ferait un jour. Flanders à petits coups buvait son verre et semblait tout à fait rassuré. Dries déjà l'avait dit tant de fois qu'il lui arriverait de le dire plusieurs fois encore; et ensuite on verrait. Il reposa son verre sur la table et, en regardant du côté du canal, il disait :

— Cela, oui, je crois que vous le ferez un jour. Le tout est de n'être pas pressé.

— Ayez confiance en moi, répondit gravement Dries.

Ils recommencèrent à piétiner dans la neige boueuse des carrefours. Le soir tombait d'un ciel bas, dévidant ses pelotons de laine, sans trêve. Les boutiques s'allumèrent; des roues d'or et de pierreries tournèrent aux verrières des églises; les petits traîneaux toujours repassaient. Çà et là ils s'arrêtaient à regarder le miracle d'une ancienne architecture, vrillée comme une vigne sous la dentelle des flocons.

Ils longèrent les anciens remparts : des moulins sur leur butte regardaient si le vent qui faisait appareiller les flottes n'allait pas revenir. C'étaient les derniers de tout ce peuple de moulins qui bourdonnaient joyeusement comme de grosses mouches, tournés vers la mer. Ceux qui restaient faisaient des signes de croix, tout petits dans l'ombre des grandes tours. Cependant, dans les enceintes nouvelles, des meules ronflaient; ils entendirent battre des marteaux, siffler des chaudières. Flanders, d'un large geste, faisait lever des pignons en col de cigogne, des toits recourbés comme des proues de galères, l'enfilade des quais d'une ville jeune qui, par les larges baies d'un port ouvrant sur la mer, voyait revenir les galions d'or du passé. Il enfla la voix :

— Allez, je vous le dis, la vie déjà comme une se-

mence de forêt tressaille sous la terre des ancêtres. Attendez seulement qu'elle ait poussé : nous referons les Flandres grandes et glorieuses. Ce sera ici l'un des joyaux du monde. Partout des docks, des entrepôts, des édifices de marbre et de métaux. Des ponts de fer hauts comme des tours, avec des phares et des pilons à leurs bouts, enjamberont les darses. Et plus de misère, plus de chômage : du travail et de loyaux salaires pour tout le monde. La richesse publique, venue par la mer, montera avec ses marées, fertilisera les campagnes au loin.

Il avait les yeux fixes et durs de ses harangues, monté sur une table ou sur une borne. Tous deux cessaient de tirer sur leur pipe, tendaient la tête vers les cercles que son bras décrivait sur les fonds de la ville. « Celui-là, c'est bien le tambour des Flandres : quand il bat, il ferait marcher des pierres, pensait Dries en soupirant. Si seulement il pouvait me donner la foi en moi-même ! Je verrais plus clairement la chose que je dois faire. » Ils passèrent en de vieux ponts aux arches effritées, tournèrent en des écheveaux de ruelles bordées de petites maisons jaunes et lépreuses sous des toits profonds comme des cagoules. Devant un mail d'arbres filigranés d'argent, un porche au bout d'un pont s'ouvrait. Des cornettes blanches, dans la blancheur de la neige, glissèrent au cliquetis des chapelets. Un feu rose tremblotait en une verrière, de l'autre côté du porche. Ils errèrent dans un pourpris limité par des logis bas, en cercle. Sous leurs frimas clairs dans le soir, elles ressemblaient aux maisons d'une boîte de bergerie, après qu'une main d'enfant a levé le couvercle. Et il y avait un pré blanc au milieu de l'enclos : sans doute l'agneau pascal y venait pâturer, près de la Fontaine de Grâce, les lys évangéliques. Quelquefois une porte, dans le grand silence ouaté, semblait retomber sans bruit sur un vol d'ailes

d'ange comme dans les vieux tableaux. Une nocturne figure à coiffe flottante rasait les sentiers d'amiante, se perdait dans le lisse paysage tissé de soies d'argent. Ils pouvaient croire qu'elles allaient ondoyer leurs voiles candides au symbole du Lac d'amour prochain. C'était si loin de la vie quotidienne, ce tendre et délicat hiver des âmes doucement gelées au fond des petits couvents de givre et de cristaux! Aux vitraux de la chapelle, tintait le chant frêle d'une psallette céleste.

XXI

Au village, une mort douce neigeait : tous les petits fossés étaient gelés; les meules, derrière les haies en fine dentelle de Malines, ressemblaient à des pains de sucre. Au bout de chaque sentier, c'était la fin du monde. Le marchand de pétrole ne passait plus en agitant sa sonnette. Le petit pêcheur d'anguilles n'allait plus pêcher dans les criques. Il y avait plus d'une semaine que l'écluse s'était refermée sur le dernier bateau. Les vieux près du chat se cuisaient les jambons au feu de l'âtre, regardant par la vitre tournoyer les flocons. Chez le tisserand la navette courait comme une souris. Un nourrisson vagissait aigrement en vomissant son lait. Çà et là un fléau battait la paille. A quatre heures on entendait revenir de l'école les petits sabots des enfants. Ces bruits faisaient des trous jusqu'au cœur de la terre.

Dries Abeels était un après-midi chez Goliath, le forgeron, traînant un peu à allumer sa pipe aux charbons de la forge. Il avait un pli grave entre les sourcils. Une bubelette de neige fondait à chaque peluche de son paletot. Il tendit sa blague à tabac.

— Le tabac est bon, dit-il; j'ai pensé, Goliath, que vous aimeriez en fumer une pipe. Mais ce n'est pas seu-

lement pour cela que je suis venu. Ami, que penseriez-vous d'un homme qui, étant riche sans avoir jamais rien fait pour mériter sa richesse, prendrait un jour la résolution de vivre de la vie des pauvres gens ?

— Je le tiendrais pour un sot, répliqua l'autre sans barguiner, en avançant la main.

Et il ajoutait :

— Vous savez, la pipe, c'est pour le soir. Mais tout de même j'en prendrai une pincée.

On l'estimait un homme de bon sens au village. Il puisa dans la blague, envoya le tabac d'un coup de langue juter dans sa joue gauche et puis s'expliqua. Il n'y avait ni Dieu ni diable pour empêcher un homme de jouir de son bien, qu'il l'eût gagné par lui-même ou qu'il l'eût reçu des siens ! C'est affaire entre lui et la chance.

Il fit claquer une longue salive sur le sol, retapa un coup de marteau. D'ailleurs celui qui possède est seul considéré, celui qui n'a rien ne compte pas pour le reste de la société. Il voyait la vie à travers un esprit judicieux et court, ayant lui-même travaillé pour s'assurer quelque aisance. De nouveau il tirejuta un jet noir et, en martelant sur l'enclume, il disait que l'important, après tout, n'était pas pour quelques-uns de volontairement s'appauvrir, mais pour tout le monde de s'enrichir.

Dries lui appuya la main sur le bras.

— En travaillant, n'est-ce pas, Goliath ? C'est bien en travaillant de ses mains comme vous et les autres que vous voulez dire ?

Le forgeron fit repasser le tabac dans sa joue droite, laissa claquer une dernière salive. Et ensuite il riait :

— Mais il n'y a pas moyen de faire autrement, nonndédié ! cria-t-il.

Dries le considérait avec émotion.

— C'est bon d'entendre une telle parole. Oui, c'est

ce que je désirais savoir. Il faut que tous les hommes travaillent s'ils veulent goûter en paix la joie d'avoir été mis au monde. Celui qui ne fait pas œuvre de ses mains n'a pas le droit d'être considéré comme un frère par les autres hommes.

— Ah! vous savez parler, vous! s'écriait Goliath avec une franche admiration. Oui, voilà qui est parler! Je voudrais qu'il y eût devant la porte cent personnes pour vous écouter.

Mais Dries hochait la tête.

— Parler, ce n'est rien, ami. Tous parlent et aucun ne met en pratique ce qu'il dit. C'est une grande misère qu'on ait toujours des raisons pour faire le contraire de ce qu'on pense. Si seulement quelqu'un commençait... Voilà, oui, Goliath, il faudrait que quelqu'un commençât.

Il était tranquille et fumait à petites bouffées courtes sa pipe. Il demeura là encore un moment à parler du moulin et de la graine; et puis, sur le point de s'en aller, il disait au forgeron :

— Voyez-vous, Goliath, toute l'affaire, c'est de faire démarrer la charrette. Ensuite elle va jusqu'au bout du chemin.

La neige ensuite craquait, volait à la pointe de ses semelles. Il entra chez le tailleur, un petit homme catarrheux et desséché qui travaillait près de la fenêtre, assis les jambes en X, sur une table encombrée de hardes. Celui-là non plus ne chômait jamais. Jusqu'à une heure avancée de la nuit, on était sûr de voir courir sur les rideaux l'ombre de sa main tirant l'aiguillée. Avec la petite tailleuse bossue qui cousait pour les fermes riches de l'autre côté de la place, c'était la langue la plus fourchue du village. Quand toutes les autres maisons dormaient, leurs vitres comme de gros yeux continuaient à regarder au fond de la vie des gens.

Crets, ce petit vieux recuit dans sa bile, sans lever la

tête, voyait par-dessus ses besicles entrer Dries avec son air d'homme satisfait. Aussitôt il se mettait à rager, remuait ses bobines et ses ciseaux.

— Tailleur, plaisantait Dries en s'asseyant et tendant ses bottines vers le crépitement de la houille dans le pot de fonte, voilà un bon temps pour ceux qui n'ont pas à sortir. Allez, vous avez un joli métier. Celui qui peut mijoter à l'étouffée dans la chaleur du poêle en gagnant point par point le pain quotidien est un homme heureux.

— Bon! bon! graillonnait Crets, c'est facile à dire à vous, un homme gras et bien nourri! Vous avez trouvé votre pain cuit en venant au monde. Vous pouvez avaler vos bouchées doubles. On sait bien que vous êtes le fils du marchand de lin. Moi, je n'ai que la peau et les os, et il me faudra travailler jusqu'au jour où on me clouera entre mes quatre planches.

Ce n'est pas de ce petit singe quinteux et rêchu de Crets que Dries aurait pris conseil. Cependant il y avait dans son aigreur un sens qui s'accordait avec l'esprit droit du forgeron. L'un en ravaudant des braies, et l'autre en tapant à la bigorne, se conformaient, après tout, d'un cœur égal, au vrai devoir de la vie. Dries n'avait plus envie de rire. Il décroisa ses jambes, regarda un peu de temps dans le sable à ses pieds, et il disait doucement :

— Il ne faut pas trop vite juger les gens d'après les apparences. Il peut arriver un jour où, moi aussi, j'aurai le droit de parler comme vous.

Une seconde la maigre main avec le fil demeura en l'air. Le tailleur, par-dessus ses verres brouillés, regardait Dries, se demandant comment il raconterait la chose au cas où vraiment il serait arrivé malheur aux Abeels. Et puis de nouveau courait l'aiguille ; il avait au bout de ses chicots noirs un petit rire grêle qui grinçait d'un bruit de ciseaux mal huilés.

— Vous mourrez dans une peau cousue d'or, Dries Abeels. Hé! hé! une peau cousue d'or!

— Une peau comme la vôtre et toutes les autres, Crets, une peau tout juste à la mesure de mon cercueil, répondit tranquillement Dries.

La vapeur chaude qui montait du chaudron l'écœurait. C'était, en outre, dans cette pièce basse, une odeur sûrie de navets, de loques humides et de crachats. On était sûr de l'avoir pour longtemps dans les habits que faisait le tailleur. Il donna un sou à une petite fille assise dans sa cahière et qui soufflait des bulles de savon. Le chat sous la table jouait avec une bobine. La femme pelait un hareng saur.

— Ce n'est pas encore ce métier-là que je choisirais, songeait Dries sur le chemin. Ils sont tous méchants et vicieux dans la partie. Un vrai homme mène le bœuf rayer le sillon, plante des arbres ou rabote le bois de son lit pour le jour de ses noces.

Il se rappela qu'il était attendu chez le tisserand. Celui-ci avait perdu son enfant une semaine après que le curé l'avait fait chasser du parvis. On ne savait pas de quel mal étaient partis ensuite presque coup sur coup une petite de huit ans et un garçon de douze. Le garçon déjà travaillait à la filature, bien que le père, par colère contre les machines, eût juré que jamais aucun de ses fils n'irait à la fabrique. Mais voilà, en partant le matin à cinq heures et en triant tout le jour la laine, le petit Nand gagnait un salaire de huit francs la semaine. L'autre mois, il s'était mis à tousser : c'était une fois qu'il avait fait sous la pluie, dans sa mince pelure de jaquette, les deux heures de marche qui le séparaient de la filature. On croyait tout de même qu'il était mort de cela. Hanske, la fille, n'avait pas tardé à s'en aller aussi. Le tisserand alors avait bu pendant deux semaines, se noyant le cœur dans le genièvre. Depuis un peu de temps, il se remettait à son métier.

Il avait fini par comprendre que trois petites bouches pâles qui ne crient plus après le pain sont un débarras pour un pauvre homme qui lui-même jamais n'avait pu manger à sa faim.

Les nouvelles qu'apportait Dries étaient bonnes. Flanders s'était occupé de son affaire. Pendant les mauvais jours de sa peine, il était allé un soir casser les carreaux chez le curé : Dries et les amis avaient payé la casse. Mais le garde avait verbalisé. Flanders assurait qu'il en serait quitte pour une légère amende.

Le tisserand avait quitté sa chaise basse, devant son métier. La navette ne courait plus comme la petite souris. Il aurait fallu voir comme il restait là, les yeux en terre, pleurant des larmes lourdes sans trouver une parole. Piet, un petit de huit ans avec de pauvres os mous, pelait des pommes de terre, accroupi près d'un feu de cendres. Les voisins disaient que celui-là aussi était un oiseau pour le chat. Il entrait un froid de neige par une des vitres de la fenêtre cassée. Dries fixement regardait, sous le retrait de l'escalier qui menait au toit, le grabat où, la nuit, l'homme couchait avec ses petits, roulés en tas sous une couverture trouée. Sa belle peau grasse de petit rentier tout à coup se grena de papilles à la pensée de toutes ces chairs bleues qui ne seraient pas plus glacées après la mort.

— J'ai là, sur moi, un gilet de laine, dit-il. Ce n'est pas qu'il soit neuf, mais il peut servir encore. Mettez-le sur le dos de l'enfant.

Il retira son paletot, dépouilla le gilet qu'il jeta sur le métier, disant :

— Courage, vieux père! Le soleil vient après la pluie. Rien ne peut empêcher que la petite semence germe quand l'heure sera venue.

Le tisserand comme le tailleur eût pu lui répondre que c'était là une chose facile à dire pour un homme riche. Il était sans fiel et sans malice, ayant plus souf-

fert que les autres. Il leva sur Dries ses yeux mouillés.

— C'est cela, oui. Il faut espérer jusqu'à la fin, n'est-ce pas, Dries Abeels?

Avant lui, les siens aussi, jusqu'à l'heure de la mort avaient espéré, disant entre eux, au cœur des durs hivers, la même parole résignée et triste. « C'est une chose horrible, songeait Dries en s'en allant, que le cimetière soit plein de leurs os sans qu'aucun jamais ait connu la joie de la vie. » Il avait déjà pensé cela sincèrement autrefois en lisant les contes de Piet Baezen. Le bon froment qui fond sous la dent pourtant lui restait délectable. Il n'en aurait pas savouré une succulente crêpe de moins le jour bienheureux de la Toussaint.

Or, encore une fois sa peine montait. Il eut froid au cœur de la Mère Flandre pour toutes les misères qu'elle n'avait pu secourir. A l'infini, de hâves et faméliques figures sortaient des temps, gravissaient le calvaire au bout duquel Christ était mort et qu'après lui, de leurs genoux saignants, avaient râpé les saints confesseurs et les martyrs. Il subit l'accablement d'une minute de doute, désespéra des mansuétudes divines dans la vieillesse du monde. La terre se mourait d'égoïsme sous le froid des âges. La neige mettait des cheveux blancs aux arbres par symbole de l'hiver des âmes.

Il marcha courbé, tapant le sol durci avec son bâton. L'air sourd et bas pesait sur la misère du monde. Il ne pensait plus à ce qu'il était allé faire chez Goliath et chez le tailleur. Soudain quelqu'un sur l'autre rive lançait le kling-klang. Il ne reconnaissait pas la voix. Peut-être c'était Gide Keukelaer. Cela fendit l'horizon de glace d'un vrai coup de faux. « Oui, songea-t-il, brandir les faux et à coups d'éclair tout saper, s'en aller par les champs de la vie comme le faucheur! » Il comprenait mieux à présent le sens de la chanson.

XXII

C'était une semaine après. Le soir tombait. La neige, en vol de ouates blanches, tremblotait dans le carré jaune des lampes allumées derrière les vitres. Dries s'en allait jusqu'à la pointe du village et entrait chez Boorlut le menuisier. Rieta, la femme, avait été une des belles filles du village. Une nuée de frelons avait tourné autour de ce cœur de saine rose mousseuse, et finalement c'était le menuisier qui l'avait cueillie.

Dries à petit coups secouait la neige de ses semelles à la botte de paille en travers de la porte. Un garçon de huit ans, une grosse roupie au nez, faisait ses devoirs sous la lampe.

— Hé, Rieta, dit-il, j'ai pensé que le petit aimerait cela.

Il tirait de sa poche un sac de macarons. L'enfant, dans sa joie, demeurait sans rien dire, n'osant plonger dans le sac.

— J'étais venu aussi pour parler au menuisier, ensuite disait Dries mystérieusement.

Il gagna l'atelier. Des frisures de copeaux crollaient sous l'établi, dans une épaisseur dorée de sciure de bois qui rendait mou le pavement. Il sentait bon la politure et le cœur de vieux chêne dans la chaleur du petit poêle, sous la grande baie vitrée. Le menuisier exécutait les fines besognes du village. Quand, à la pointe de son compas, il avait établi ses mesures, personne n'aurait eu besoin d'y revenir. Josef, l'apprenti, faisait la grosse main-d'œuvre.

Boorlut leva à demi la tête, se remit à champlever un panneau de lit. Le panneau avait été taillé dans un clair bois du nord, avec un jeu de nervures autour de la moelle des nœuds.

— C'est pour le fils du moulin qui se met en ménage aux Rois, dit-il.

Dries attentivement considérait les veines du bois, ayant toujours eu le goût de la menuiserie. Il songeait : « Boorlut est un artiste à sa manière comme le bon peintre Kokx. » Il ne trouvait pas tout de suite les mots pour la chose qu'il avait à dire. Il sifflait entre ses dents une chanson de Maris. Il alla jusqu'à la porte, revint sur ses pas. Et enfin il disait en riant humblement :

— Voyez un peu quelle idée j'ai à présent ! Je voudrais pouvoir faire comme vous un lit de mariés, Zeune Boorlut. Croyez-vous qu'un homme de mon âge peut encore se mettre à travailler dans votre partie ?

Boorlut à son tour sifflotait entre ses dents. C'était alors comme si l'âme d'un petit oiseau se réveillait dans les fibres d'un arbre. Tout le monde savait que le menuisier tournait huit fois la langue avant de parler. On entendit claquer sur le couvercle du poêle les soufflettes du pot à colle. Le rabot de Josef, poussé à deux mains, grinçait d'un râle aigre d'asthme : Schrew ! Schrew ! C'était Gide Keukelaer qui savait imiter tous ces petits bruits !

Boorlut tout à coup soufflait sur le bois en gonflant ses joues. De fines poussières s'envolèrent. Ensuite, sans lever la tête, il disait :

— Le lit, Dries Abeels, était déjà dans le bois de l'arbre avant l'arrivée du bûcheron qui l'a abattu.

Et il se remettait à siffler.

Dries s'attardait un peu de temps à réfléchir en caressant son menton. Quand il fumait une pipe, les idées arrivaient tourbillonner avec la fumée ; mais dans l'atelier de Boorlut, personne n'osait griller sa torquette à cause des copeaux. Enfin il levait un doigt de la main et le doigt demeurait en l'air, comme celui des apôtres écoutant parler la Vérité.

— Zeune, fit-il gravement, si vous voulez dire que celui-là est incapable de travailler qui n'a pas eu de tout temps le travail dans les mains comme le lit était dans le bois de l'arbre, je crois, oui, qu'il en va généralement ainsi. Cependant on peut toujours espérer, n'est-ce pas? Il faut espérer jusqu'à la fin, comme disait le tisserand.

Le doigt s'abaissa et il regardait profondément à terre. L'humble foi du pauvre tisserand qui, à travers la mort et la misère, n'avait pas désespéré de la vie, lui mettait une chaleur au cœur. Encore une fois le menuisier se donnait du temps.

— Ils seront bien là-dedans, dit-il en montrant le lit.

Il riait dans sa petite barbe frisée comme les copeaux.

— Oui, répondait Dries en paroles lentes et sérieuses, ils dormiront là leur sommeil heureux de jeunes époux. Et puis le prêtre viendra avec les sacrements, Zeune Boorlut. Ils auront dormi là aussi leur dernier sommeil. Autrefois, je ne comprenais pas la beauté de vie qu'il y a dans un simple morceau de bois.

Cette fois, le menuisier relevait très vite la tête.

— Hé! dit-il, dépité. Ce n'est pas ce que vous croyez : je l'ai choisi parmi les bois les plus chers.

— Allez! je sais ce qu'il vaut, disait Dries en tirant sur lui la porte.

Et il se remettait à marcher dans l'hiver du village. Il était mécontent de Boorlut. Il n'éprouvait plus le désir de fraterniser avec les petites gens des métiers. Il n'avait trouvé chez eux qu'ironie et dédain : tous semblaient s'entendre pour le repousser de la grande famille des travailleurs. « Il faudra donc vivre seul avec mon idée, pensait-il, comme eux-mêmes vivent isolés dans leur travail. »

Ses semelles à présent écrasaient une neige vierge; c'était un sentier à une petite distance de la rivière;

aucun pas n'y avait passé avant le sien. Il sentit une joie d'homme libre à se frayer un passage dans l'inconnu du monde. La mort blanche des champs ne lui pesait pas, légère, bénigne, le grand suspens léthargique au fond duquel sourdement tressaillait la vie. « Mamie ! » dit-il doucement à demi-voix ; et encore un peu de temps il répétait « Mamie ! Mamie ! » semant les syllabes de ce nom dans la nuit, comme si de chacune d'elles devait naître une fleur. Cette tendre musique si humble, venue au bord du bégaiement de ses lèvres, remplissait pour lui l'espace. Une force lui revint, la sève puissante des humanités, le tumulte joyeux du sang d'où naît la famille. Il regardait très loin une petite maison dont les lampes à cette heure brûlaient. Personne n'aurait pu la voir à travers une telle distance et elle était visible pour lui comme les doigts de sa main, heureuse, pleine du rire des petits.

La rivière était gelée. De l'autre côté se reculaient les mornes prairies, limitées par les futaies du château. Un coup de feu soudain s'émoussa dans l'air sourd. Il tressaillit. « Si c'était Tiest Keukelaer ! » pensa-t-il ; et il avait un grand froid au cœur. Distinctement il entendit des cris par delà les prairies. Une ombre en courant passa sur la glace. Il était moins sûr que ce fût le fils du cordier. Les cris se rapprochèrent. Le Héron aussi sortait du bois et criait.

XXIII

Sur la berge il avait débouclé ses patins, le sang aux joues, un peu étourdi par la course. Le givre, sous un soleil pâle, étincelait en fins cristaux aux ramilles ébouriffées des pommiers. Un bleu tendre azurait la neige jusque dans les petits coins de la cour, au pied des murs. Une minute il restait dans le jardin, écoutant ve-

nir du fond des chambres une musique très douce et mystérieuse comme une messe de petites âmes d'anges au jubé d'une église. Il reconnut les voix de Mamie et des enfants accompagnées par l'orgue. « C'est comme à Noël, pensait-il, quand on arrive par la campagne et qu'on entend de loin les enfants de chœur chanter la messe de minuit. »

Il frappa un coup discret à la porte, du côté du potager. Personne dans la maison ne répondait. Il frappa une seconde fois et puis il se décidait à lever le loquet. Mais la cuisine était vide : toute la vie semblait s'être retirée dans la chambre d'où partaient les chants. Dries délicatement déposa sur une chaise près du feu un cabas dont il tenait l'anse passée à son bras. Maintenant, sur la pointe des pieds, il allait pousser la porte de la chambre.

Maris était assis dans le fauteuil de la mère, sa tête entre ses mains, profondément pensif. C'était Mamie qui appuyait aux touches du clavier ses belles mains fraîches, rosies par l'hiver. Elle chantait en jouant, la nuque pliée en arrière, ses yeux très hauts vers le bleu du ciel qui entrait par la fenêtre. Il voyait s'ouvrir comme le cœur d'une fleur sa bouche ovale, avec la nacre claire des dents au bord. Poppie, debout derrière son épaule, chantait aussi, grave comme un chantre d'église. Et plus loin, c'était Lotje.

Jamais Dries n'avait entendu une plus admirable et naïve musique : c'était comme un choral chanté par les petits enfants joufflus du paradis, tandis que les ailes en plume de cygne doucement frémissent au bord des nuées frisées. Poppie et Lotje, avec leurs bouches rondes sous leurs cheveux bouclés, pouvaient très bien passer pour des anges, bien que c'étaient des pâtres qui chantaient. Quelquefois Mamie tournait les yeux vers Maris, semblait suivre sur son haut front la lutte des ombres et de la clarté. Tous trois chantaient à l'unis-

son comme le maître avec les élèves à l'école, et puis il venait un moment où on n'entendait plus que la voix de petite cloche d'argent de Mamie. C'était alors comme si la sainte Vierge en personne chantait. Et la chanson allait ainsi :

Sainte Vierge, c'est nous, les petits bergers de Flandre.
Avant les rois nous avons vu l'étoile.
Pendant mille ans nous avons marché
Avec nos bâtons et un petit morceau de pain,
Et maintenant nous sommes derrière la porte.
S'il vous plaît, montrez-nous notre Seigneur Jésus.

Petits bergers de Flandre, doucement ouvrez la porte.
Le berceau est fait de trois plumes d'oiseau,
Le berceau est fait avec la misère du monde.
Les rois autour ont dansé en rond.
Saint Joseph avec sa bouche soufflait dans la musette
Et le vieux bœuf saluait en jouant du basson.

Sainte Vierge, c'est nous les petits bergers de Flandre.
Nos pieds sont tout usés d'avoir marché;
Nous apportons le petit mouton et le moulin
Avec le petit vent du matin.
Si seulement nous pouvions baiser sa petite bouche,
Nous ne sentirions ni le froid ni la faim.

Petits bergers de Flandre, à l'auberge des Trois Rois
Les rois sont descendus. Ils ont bu et mangé
Des pannekoekken et du riz au lait.
Sur la table ils ont laissé la moitié d'un pain.
Si l'hôtesse est couchée, frappez au volet :
Dans la chambre en haut dort le valet.

Sainte Vierge, c'est nous les petits bergers de Flandre.
A l'auberge des Trois Rois ils ont tout mangé.
Ils n'ont laissé que la misère du monde.
S'il vous plaît, voilà aussi les clous et le marteau
Pour l'enfant s'en faire une petite croix.
Dans mille ans avec l'étoile nous reviendrons.

Petits bergers de Flandre, avec le marteau,
Enfoncez-moi les clous jusque dans le fond du cœur.
Je suis toute la douleur des mères.
Le petit enfant est né les bras en croix;
C'est sur la croix qu'un jour il lui faudra mourir
Pour racheter la misère du monde.

Dries Abeels ne faisait pas un mouvement. Il n'au-

rait pas ressenti une plus religieuse ferveur si, dans ce temps-là, il avait été du côté des petits bergers, écoutant la Vierge Marie lui parler du bœuf qui saluait en jouant du basson. Il restait, la bouche ouverte, sans perdre une parole, regardant tantôt Mamie et tantôt Maris.

Mamie tenait ses regards fixés sur Maris et quelquefois les enfants aussi le regardaient. Tout le monde semblait attendre la venue de quelque chose, comme quand il naît un petit enfant dans une maison. Voilà, oui, Dries s'en rendait tout à coup compte; c'était bien là le sens de ce qui se passait dans la chambre. Comme les pâtres de si loin étaient venus chanter à la porte de l'étable, eux aussi se tenaient à la porte de cette âme endormie de Maris, écoutant si elle n'allait pas se réveiller ainsi qu'un petit enfant. Les dernières notes expirèrent. Mamie gardait ses mains suspendues audessus de l'orgue et de nouveau elle regardait son père avec une tendre angoisse. Le vieux maître maintenant se levait et touchait son front avec le doigt.

— C'est un air que j'ai dû entendre autrefois, dit-il.

Il faisait un pas vers Mamie :

— Est-ce que les bergers ne jouaient pas du hautbois? Est-ce qu'il n'y avait pas une mesure de violoncelle chaque fois que la Vierge allait chanter?

L'âme de Mamie, à mesure qu'il parlait, lui montait aux yeux, claire comme la petite flamme rose d'une veilleuse dans une chambre de convalescent.

C'était vraiment comme si on avait été là soi-même avec les petits bergers de Flandre. L'idée du hautbois vous donnait envie de pleurer doucement, tellement cette musique naïve remuait de choses au fond du cœur.

L'ombre remonta; le haut front de Maris entra dans la lumière. Toute la chambre aussi était claire.

— Attendez, dit-il, cela me revient.

A son tour il chantait l'air des bergers et celui de la Vierge, s'arrêtant un instant pour dire où commençaient le hautbois et le violoncelle. Le silence était si grand qu'on entendait voler la mouche, une petite mouche très faible qui avait passé la saison dans les rideaux.

— Oh! comme c'est cela! s'écriait Mamie, les yeux tendrement mouillés.

Il ne la regardait plus et se parlait à lui-même :

— Qui peut encore se souvenir de cet air? Il y a si longtemps qu'on le chantait dans les campagnes! Attendez, c'était, je crois, au temps du roi Hérode.

De nouveau l'ombre plana; il parut ne pouvoir aller au delà de cette pensée. Le corsage de Mamie battait anxieusement.

— Pâ! il y avait une fois un homme qui, en jouant sur cet orgue, apprenait l'air à ses enfants. C'était le même homme qui avait fait la chanson.

Il leva des yeux étonnés.

— Ah! On sait donc le nom de celui qui a fait cette chanson?

— Och! pâ! Och! pâ! alors sanglotait doucement Mamie. Se peut-il que vous ayez oublié qu'il venait là aussi une jeune femme près de l'orgue, une jeune femme qui était la mère des petits enfants que l'orgue accompagnait?

Maris maintenant souriait.

— Voilà, oui, dit-il. Une nuit de Noël, c'était un peu de temps après notre mariage, j'écrivis cette petite chose. Votre mère aimait tant cela, bien que ce fût après tout une petite chose sans grande importance! Cela se jouait quelquefois à l'orchestre avec les chœurs. J'étais content surtout du hautbois. La note du basson, quand la Vierge Marie parlait du bœuf qui saluait, faisait aussi bon effet.

Une joie très pure régna. Sur le clair reflet de neige

au plafond remuait l'ombre d'une poule qui picorait près des fenêtres. Dehors, toute la campagne arrivait voir par les vitres le miracle de cette renaissance d'une âme. Mamie avait le visage de bonheur d'une vraie Vierge Marie devant l'Enfant Jésus jouant avec les présents des Mages. Poppie et Lotje regardaient comme avaient dû regarder les petits bergers de Flandre. Jooske, dans sa joie, de toutes ses forces cognait sa poupée sans tête contre le plancher. Il ne manquait que la petite étoile en papier d'or au bout d'un bâton, comme celle que promènent les enfants, le soir des Trois Rois.

Dries profita de cette minute émue pour s'avancer et adresser de petits saluts de la tête à ceux qui étaient dans la chambre. Une larme à sa joue avait l'air d'une poire en verre filé où se prismatisaient le carré clair des fenêtres et le verger avec ses pommiers à pendeloques de cristal. Avec effusion il venait serrer les mains de Maris entre les siennes :

— Maître! C'était comme si on entendait l'âme des Flandres!

Maris disait gravement :

— Voyez-vous, bon ami, voici la vérité. C'est toujours à la Flandre que je pensais quand je faisais mes petites chansons. C'est aussi bien pour les petits enfants des villages que pour les hommes des villes qu'elles sont faites. Allez! c'est bien vrai je l'ai aimée comme une mère. Et... et... attendez un peu, je voulais vous dire encore ceci... Jamais elle ne mourra, la mère Flandre.

Il tombait un silence; la minute fut sérieuse comme si chacun écoutait du fond de son cœur la chose qui allait venir; et puis Dries disait :

— Mamie, j'étais venu pour vous dire...

Lotje et Jooske savaient bien que c'était toujours ainsi que cela commençait. Lotje poussa du coude Jooske qui à petites fois arrachait la jambe gauche à sa poupée. Toutes deux allèrent se poster devant Dries

pour connaître cette chose qu'il voulait toujours dire. C'était un malheur pour l'une et l'autre que Poppie ne fût pas là dans un tel moment. Dries n'osait plus regarder la petite fossette qui dansait à la joue de Mamie. Il baissa la tête. C'était un sentiment de fierté à la fois et d'humilité qu'il n'aurait pu exprimer.

— Voilà, dit-il, j'ai décidé d'apprendre un métier comme les autres.

La gorge de Mamie battait comme un vol de moineaux dans le pommier. Elle eut la certitude que c'était à cause d'elle qu'il avait pris cette résolution.

Et elle avait une grande lumière sur le visage :

— Dries Abeels, vous feriez cela ?

— Oui, dit-il. Il me semble qu'alors seulement je serai quelque chose dans la vie. J'aurai le droit de chanter en travaillant.

Ses yeux lentement sortirent du nuage. Ils étaient clairs et humides, et il la regardait avec droiture.

— Qu'est-ce qu'il dit, Mamie ? demanda Maris qui depuis un instant n'écoutait plus, reparti pour le pays des songes.

— Ach ! pâ ! C'était si bon de l'entendre parler de cela ! Penser que Dries Abeels va se mettre à travailler de ses mains comme les plus simples hommes !

Maris levait un doigt et il regardait très loin dans la campagne.

— S'il le fait comme il le dit, c'est bien. Le vent travaille et le moulin aussi. Une pomme dans l'arbre travaille en mûrissant pour la soif du voyageur. Est-ce que le grillon dans le champ ne travaille pas aussi en poussant son petit cri d'or du fond de l'herbe ?

Jooske, en ce moment, très vite ouvrait la porte pour être la première à annoncer à Poppie la grande nouvelle. Elle criait :

— Poppie, arrive un peu ici. Voilà la chose qu'il voulait toujours dire.

Un bruit d'ailes battit. Poppie, monté sur une chaise, tâchait de rattraper les deux pigeons qu'il avait laissé échapper du panier. Il tenait par une de ses plumes la petite femelle; mais elle se débattait : une des marmites tomba de la planche et comme un tambour roula par la cuisine. Les pigeons, voyant la porte ouverte, d'un coup d'ailes se lancèrent dans la chambre, un instant tournoyèrent, puis s'abattirent contre les vitres. Dries riait, un peu honteux.

— C'est comme l'autre fois quand j'apportais les champignons. Je les avais tout à fait oubliés.

En sifflant entre les dents, il les charmait, palpitants, sous la caresse de ses mains. Il disait très bas :

— J'ai pensé, s'il vous plaît, que vous voudriez bien les garder en souvenir de moi, Mamie.

Encore une fois la campagne blanche venait voir aux fenêtres. D'une plume légère, les pigeons mollement tremblaient sous ses doigts comme deux petits tas de neige. Il dit plus bas encore :

— Deux fois le jour, je montais les voir au grenier; je pensais qu'il viendrait un moment où ils seraient grands et où je vous les apporterais. C'était une joie quand j'étais là-haut, fumant une pipe et les regardant s'emplumer.

Du haut du doigt elle leur chatouilla le cou; leurs yeux de verre se rétrécissaient sous la montée de la petite peau bleue. Ils avaient chaud au cœur palpitant de sa vie. Et elle n'avait rien dit à Dries. Elle avait un léger nuage aux joues.

Il offrit de leur faire un perchoir dans le grenier. Avec une scie, des clous et un marteau, il eut bientôt fait d'organiser un colombier. Mamie le regardait travailler.

— Maintenant, dit-elle, je crois bien qu'avec des mains adroites comme les vôtres, Dries Abeels, il vous sera encore possible d'apprendre un bon métier.

Et elle le trouvait beau, ses épaules larges touchant les chevêtres du toit. Une sueur d'orgueil perla à la nuque de Dries; il n'était pas mécontent de son ouvrage. Il ne resta plus ensuite qu'à enlever deux briques du pignon. Dries y affermit une planche qui s'avançait dans le vide. On voyait à la mine grave de Poppie qu'il avait à présent de l'estime pour ce garçon qui savait manier des outils.

Ils regagnèrent l'escalier. Dries doucement effleura de la main le bras de Mamie.

— Avant un an, dit-il, ils seront là trois ou quatre couples à avoir des petits.

Une chaleur humide lui brouillait les yeux. Il y eut un court silence. Mamie ensuite disait :

— Ecoutez, Dries Abeels, maintenant je ferai comme vous. Deux fois le jour je monterai au grenier leur donner le grain et rafraîchir l'eau.

La neige qui ouatait la lucarne rendait le grenier obscur; ils s'apparaissaient l'un à l'autre des ombres dans un crépuscule léger. Maris en bas jouait de l'orgue. La grave et large musique monta, les enveloppa comme l'âme familiale de la maison. Ils descendirent lentement, marche à marche, et, comme elle descendait la première, il voyait son cou frais comme la neige, duveté d'une frisure d'or. Il l'aurait suivie ainsi jusqu'au bout du monde.

— Mamie, dit-il, j'aurais bien voulu vous dire encore quelque chose, mais, si vous voulez, ce sera pour la fois prochaine.

Poppie était sûr que Dries aurait dit cela comme les autres fois. Lotje et Jooske riaient comme de petits canards qui voient un sabot flotter dans la rivière.

A larges coups de patins, Dries, dans le soir tombé, maintenant regagnait le village.

CAMILLE LEMONNIER.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

GEORGE SAND PAYSAN[1]

Il semblait qu'on eût pu attendre encore quelques années pour élever un monument à la gloire de George Sand. M. Wladimir Karénine n'a pas été de cet avis et M. Karénine a eu raison. Il me reste cette crainte que son livre n'ait besoin dans dix ans d'être corrigé et augmenté. Jusqu'au milieu du vingtième siècle il risquera de n'être pas définitif. En réalité George Sand n'est pas encore morte. Elle publie toujours. De loin en loin on exhume quelques parties de sa correspondance. Aux six volumes de lettres publiés au lendemain de sa mort par son fils se sont ajoutées les lettres à Musset, les lettres à Sainte-Beuve, les lettres à Flaubert, les lettres à l'abbé Rochet, d'autres encore, et il en subsiste, à ma connaissance, des centaines d'inédites. Il est vrai qu'on a oublié un peu ses romans; quelques-uns ne sont plus feuilletés qu'à la Châtre; les chefs-d'œuvre même ne suscitent plus l'enthousiasme d'autrefois. Mais si on ne lit plus toute l'œuvre de l'écrivain, les fidèles de la « bonne dame » continuent d'attirer l'attention sur son nom par des travaux nombreux et variés. Ils

(1) Dans la pensée de l'auteur, les pages qui suivent, écrites en juillet 1899, devaient servir d'introduction à une étude biographique sur *George Sand en Berry;* la publication de Wladimir Karénine en a arrêté la composition.

viennent même de remettre à l'ordre du jour diverses questions intéressant les aventures bruyantes de sa vie : elle et lui, lui et elle, toujours elle et toujours lui. Il y a aussi autour de Nohant des amis qui se souviennent de leur jeunesse et aiment à le dire, une famille enfin toujours prête à aider le chercheur. Dans certains pays étrangers on raffole aujourd'hui de notre grand romancier et c'est bien un écrivain russe, celui dont je parlais tout à l'heure, qui vient de publier en français, chez Ollendorff, les deux premiers volumes in-8° d'une biographie copieuse et bien documentée et par cela même extrêmement précieuse. L'apparition de ce livre n'a pas été d'ailleurs sans désillusionner quelques amateurs qui depuis longtemps se proposaient de traduire leur admiration pour notre compatriote en autant de tomes qu'il se pourrait. Cette publication n'interrompra cependant ni le zèle des critiques ni celui des curieux, et nous aurons, je l'espère, le plaisir très prochain de lire de nouvelles études dont on peut attendre qu'elles seront fort intéressantes. D'autant plus que des érudits qui sont en même temps de remarquables lettrés, comme M. de Spoelberch de Lovenjoul, ont singulièrement simplifié le travail du biographe en accumulant dans leurs collections des monceaux de documents libéralement communiqués à ceux qui désirent les consulter.

J'ai pu préparer, grâce à de précieux encouragements, à de charmants accueils et à des conseils autorisés, une bibliographie de et sur George Sand devant énumérer tout ce qu'elle a écrit à ma connaissance et les études ou articles divers parus en France et à l'étranger sur sa vie et son œuvre. Je pourrais ainsi, aussi bien que personne, mesurer la place qu'a pu tenir un tel romancier dans l'opinion du monde littéraire si cette place se mesurait aux lignes et aux pages qui lui ont été consacrées. Mais pour bien entendre l'intelligence, le ta-

lent, le génie de cette femme, il faudrait être soi-même ce qu'elle a été. Je voudrais, pour cette fois seulement, la surprendre dans sa mise champêtre, la regarder à travers deux ou trois de ses idylles berrichonnes et une dizaine de pages de ses mémoires et de sa correspondance, tout en revivant un peu de sa vie tranquille, tout en revoyant les paysages qu'elle aimait et en resuivant les traînes où elle promenait ses rêveries.

A la Châtre, cette petite ville ou ce gros bourg dont notre romancier a dit qu'il était fort laid (1), on voit, au milieu d'un jardinet public rustique dans sa mise simple et peu apprêtée, une statue de marbre blanc luisante au soleil qui représente George Sand dans une attitude pensive. Elle est assise, vêtue de la gandoura arabe, sous laquelle se devine sa puissante carrure; son bras est jeté droit sur le côté du fauteuil; une plume est glissée dans sa main; les jambes sont croisées; les yeux regardent là-bas, très loin, du côté du moulin d'Angibault. En face de cette tête bien taillée, de ce visage large sous la chevelure relevée en touffes soyeuses, on a la sensation d'être devant un de ces paysans très beaux de la terre berrichonne; ils sont rudes, fiers; ils ont l'encolure forte, l'air décidé malgré l'œil contemplatif.

L'aquarelle de Blaize, portrait d'Aurore au sortir du couvent, et d'autres dessins que j'ai sous les yeux, nous laissent déjà un très petit peu de cette impression. Dans cette jeune et énigmatique figure, aristocra-

(1) Voyez, en autres, la lettre à Daniel Stern du 5 mai 1836 : « Bonjour. Il est six heures du matin ; le rossignol chante, et l'odeur des lilas arrive jusqu'à moi par une mauvaise petite rue tortueuse, noire et sale, que j'habite au sein de la jolie ville de la Châtre, sous-préfecture recommandable, où ma pauvre poésie se bat les flancs contre l'atmosphère mortelle. Si vous voyiez ce séjour, vous ne comprendriez pas que je m'en accommode. »

tique dans l'ensemble, les yeux sont déjà immenses et déjà regardent sans voir; ils ont une expression étrange qui dit que nous sommes là en face d'une fleur sauvage encore que belle.

George Sand, en effet, est un paysan, un paysan qui sait parler, un paysan qui a pris conscience de ce qu'il était, mais un paysan quand même : « Un jour viendra où le laboureur sera un artiste, a-t-elle dit en substance quelque part; pour en arriver là, il lui manque la connaissance de son sentiment. » Elle-même n'a été un artiste dans son œuvre champêtre que parce qu'elle a eu connaissance de ce sentiment.

Elle a été paysan un peu par extraction et par éducation. Elle l'a été par tempérament et, si l'on y prend bien garde, par une certaine tournure d'esprit. Non pas qu'en la jugeant à un autre point de vue on ne puisse lui consacrer une étude qu'on intitulerait : *George Sand aristocrate*. Son éducation raffinée, ses goûts littéraires, l'élévation de ses pensées, la bonté et la tendresse de ses sentiments permettraient amplement de le faire, mais il semble que les deux études n'en subsisteraient pas moins pleines de justesse et de vérité toutes les deux. Et l'on pourrait encore trouver d'autres personnalités dans cette femme aux multiples aspects; cela s'explique par ses hérédités si opposées, par les circonstances exceptionnelles de sa vie (1).

Paysan! elle l'a été d'abord par extraction et par éducation. Par extraction : elle tenait au peuple par sa mère, et être « peuple », quoique sorti de la ville, c'est déjà avoir quelque chose de commun avec le paysan et quelque chose de très important. Par éducation : deux sortes d'influences contribuent à la formation d'un

(1) « J'affirme, a dit George Sand elle-même, que je ne pouvais pas raconter et expliquer l'histoire de ma vie sans avoir raconté et fait comprendre celle de mes parents. »

homme, celles qu'on peut appeler spontanées, celle qu'on peut appeler artificielles. Spontanée, l'influence du milieu! Artificielle, l'empreinte de tel ou tel système d'enseignement! Artificielles, celles qui, de par la volonté des parents d'Aurore, devaient peser sur son enfance de jeune fille bien élevée! Spontanées, celles qui sont venues, sans qu'on y ait pris garde, de la terre et de la nature berrichonnes. Et puis tous les grands écrivains ne profitent-ils pas de deux éducations, celle qu'on leur donne et celle qu'ils se donnent? la vraie, celle-là, parce qu'elle est au gré de leur goût! — Les hommes du monde, en gens corrects qu'ils sont, se contentent de la première.

C'est à Nohant, en Bas-Berry, que notre grand écrivain a vécu pendant la plus grande partie de sa vie; or, il paraît que là on doive être plus paysan qu'ailleurs. Bâti au sommet d'une colline qui commande la vallée de l'Indre, à quelques lieues de Châteauroux, à quelques kilomètres de la Châtre, ce bourg est bien ce qu'on peut imaginer de plus rustique et de plus minuscule en fait de village. Une douzaine de chaumines isolées les unes des autres autour d'une vieille église perdue sous les arbres, c'est tout! On y accède par beaucoup de chemins creux et aussi par la route nationale de Clermont à Tours et par la ligne de chemin de fer de Tours à Montluçon qui nous dépose à la gare, c'est-à-dire en pleine campagne, à vingt minutes de l'église. Sur la place plantée d'ormes rabougris, l'herbe pousse librement, les oies et les poules picorent en liberté, et n'étaient quelques gamins qui jouent dans les «bourrées» ou quelques vieilles femmes qui tricotent pesamment assises sur une charrette dételée, on se croirait dans une de ces grosses fermes seigneuriales d'autrefois, ruinées de vétusté et abandonnées depuis des siècles. L'église reste endormie dans un coin, humble avec son toit moussu et ses murs de torchis; son clo-

cheton vermoulu et sa «guenillière» ajoutent encore à l'air de famille qu'ont entre elles toutes les vieilleries du village : «Elle est, dit Louis Uhlbach, toute basse avec un clocher en entonnoir auquel on pourrait presque attacher des rubans. Elle n'a ni style ni intérêt archéologique; c'est l'étable de Bethléem avec un petit air d'opéra-comique.» A l'intérieur c'est pauvre, c'est laid! quatre piliers supportent le clocher; çà et là on devine quelques vagues sculptures; du salpêtre «ombre» les coins; des traces de fresques apparaissent péniblement à travers le badigeon de chaux. Telle qu'elle est, les habitants du pays la trouvent belle, les artistes la trouvent pittoresque et les Anglais, peu confortable.

Tout près, s'étend le vieux cimetière abandonné aux ronces et aux épines. George Sand y dort maintenant au pied d'un vieux mur qui s'écroule en poussière, sous des châtaigniers qui, l'automne venu, versent sur sa tombe leurs feuilles mortes. La croix de fer qui surmonte cette tombe est presque seule restée debout dans le champ mortuaire; les autres fragiles monuments de bois se sont peu à peu penchés vers les tertres appesantis et disparaissent complètement dans les hautes herbes. Que j'ai souvent pensé là au Grand Bé et à l'Ilot des Peupliers, ces deux autres tombeaux de deux autres grands écrivains amoureux de la nature! L'Ilot des Peupliers! un coin de nature vierge dans le parc d'Ermenonville. Rousseau y a joui de ses dernières ivresses esthétiques «pour lesquelles s'associaient la lumière et l'onde, les feuillages, les fleurs, les oiseaux, les insectes et les souffles de l'air». Le Grand Bé! au soleil couchant, une pointe de terre avancée en mer; tout autour de l'infini; une atmosphère de mélancolie et de rêve enveloppe cette pierre scellée au rocher nu; par ici, le ciel, l'immensité bleue, le Nouveau Monde! par là, la grève, Saint-Malo, la terre, les continents anciens! Le silence des êtres et le bruit des

choses toujours imprègnent l'âme. Toujours l'éternelle vague mugit, tantôt sourde, tantôt violente, rythmant sa mélodie monotone et berceuse. — La mer pour Chateaubriand, le Berry pour George Sand, ont fait le fonds de tous les tableaux de leurs vies.

Entre le cimetière où « Elle » dort et la route qui va droite, se dissimulent la maison de Nohant et le pavillon vêtu de lierre où furent écrits les chefs-d'œuvre.

Aurore vint à Nohant dès son enfance et probablement ce fut le premier coin de campagne qui frappa ses regards. Elle y connut vite les gens du voisinage. Des enfants de son âge, fillettes des fermes et des chaumines d'alentour, lui tinrent compagnie; elle ne les oublia jamais, et Ursule Josse, une de ses premières amies, resta pour elle jusqu'à la fin une sorte de confidente. Au sortir du couvent, ce fut encore à Nohant qu'elle échoua toute palpitante d'une crise mystique. Elle y trouva son aïeule, Mme Dupin de Francueil, une vieille grande dame soucieuse de son nom et des alliances de sa famille, cérémonieuse mais bonne, avec cela intelligente. La jeune fille, éprise de course folle et de fatigue physique, allait tout le jour sur le dos de sa bonne jument Colette, à travers les bois et les champs, puis revenait le soir lire le *Génie du Christianisme* et Rousseau aux côtés de grand'maman. Mais Mme Dupin de Francueil, « la meilleure amie d'Aurore, » mourut et celle-ci retomba sous la tutelle de sa mère Sophie-Antoinette, femme d'extérieur aimable, mais assez bornée d'esprit et au demeurant peu supportable dans son ménage. Fille du peuple, elle se moquait très lestement, disent les uns, de ce qu'elle appelait la « belle éducation », ou visait, assurent les autres, aux bonnes manières, sans pouvoir d'ailleurs les acquérir! Elle finit par faire regretter le Berry et la vie des champs à sa malheureuse enfant renfermée dans le petit appartement de la rue Grange-Batelière. Aurore revit Nohant

après son mariage, mais ce ne fut bientôt plus le Nohant d'autrefois. Casimir se mit à élaguer les enclos, à arracher les vieux arbres, à tuer les vieux chiens! C'était le commencement de ses douleurs de femme. Elle en prit à témoin les grands chênes.

Ainsi de bonne heure s'est fait sentir chez George Sand « l'attirance » de la terre, du sol, des bois, des prés, des champs, de la nature, de la rusticité. Et la campagne fut bien le premier amour de son âme encore fraîche de vierge, de fillette, de jeune fille et d'épouse.

*
* *

George Sand a été paysan par tempérament. Il est très difficile, bien qu'il y paraisse, de faire la psychologie du paysan en général et du paysan berrichon en particulier; de cet être à l'âme obscure qui semble si peu compliqué de prime abord et qui l'est en réalité beaucoup plus qu'on ne croit. Dur quelquefois, souvent avare, âpre au gain, il sait être avec les gens de son milieu pitoyable, charitable, dévoué à sa famille, sensible aux idées de justice, respectueux des vieillards parfois même généreux. Peut-être pourrait-on accepter comme définition à peu près complète de cet être la formule qu'en a donnée George Sand par la bouche d'Huriel parlant à Tiennet dans *les Maîtres Sonneurs* : « Franc de ton cœur, fin de ton intérêt, tu l'es et tu le seras; mais vivant de ton corps et léger de ton âme, tu ne sauras jamais l'être. » On obtient beaucoup de mes compatriotes quand on ne leur demande pas de violents efforts, quand on ne trouble pas la quiétude chère à leur indolence, quand surtout on ne nuit pas aux « profits » qu'ils accumulent patiemment. Leur stabilité, leur douceur, leurs calmes habitudes s'accommodent très bien des devoirs traditionnels et coutumiers. Dans nos

campagnes, il est d'usage de labourer la terre du voisin malade et de « tremper la soupe » aux enfants sans mère. « Chez nous, » jamais une femme ne refusera la veillée des morts; toujours le vagabond trouvera un morceau de pain et un verre de cidre pour se restaurer, un coin de foyer pour se réchauffer et un grenier où dormir. Mais rarement on vendra le bétail sans « marchander »; rarement un garçon se mariera sans calcul sérieux : « Anne, disais-je à une femme « de mon endroit », quand votre Pierre fait-il sa noce? — Bientôt, reprit mon indigène; ils ne s'en tiennent plus qu'à mille francs! » [Pierre et son futur beau-père discutaient la dot de la jeune fille (1).]

Cherchera-t-on maintenant dans George Sand et dans le paysan tous les caractères communs? Il y aurait là une analyse tout à fait inutile qui conduirait à un résultat tout à fait spécieux. L'homme est partout l'homme; il est le même sous le sarrau de l'ouvrier et sous la redingote du marquis. Chez le riche comme chez le pauvre, le désintéressement s'appelle le désintéressement et la charité n'a pas deux noms. Toutefois, ce n'est pas analyser une idée pure que de chercher les traits distinctifs de l'âme rustique. Dans une comparaison du genre de celle que je signale ici, où les questions de mots sont si faciles à soulever, il semble

(1) Dans la *Lettre d'un frère à son frère soldat* (compte rendu de la Société du Berry, 1866), facétie où l'on retrouve le mouvement des drôleries romantiques du milieu du siècle et que d'aucuns attribuent à George Sand, on lit ce joli couplet :

Mon frère, sais-tu qu' je m' marie
A la fille au maître Grapin?
Tu sais qu'a n'est guère jolie,
Mais son père a de si bon bien!
J'ai bien carculé moun affaire :
Ces gens-là deuvent rin du tout.
J'aim'rais mieux l' bien que la drolière,
Mais pour l'avoir faut prend' ei tout.

qu'il ne faille que se laisser guider par le bon sens qui conduit à l'évidence.

A la placidité des choses qui l'entouraient, George Sand emprunta un peu de placidité; à leur rusticité, un peu de rusticité. Elle qui, à dix-sept ans, déjà aspirait à s'isoler de l'humanité et à vivre dans un désert champêtre, en face des fleurs et des rochers, a pensé que l'artiste doit se développer dans sa nature le plus possible. Aussi la rencontrait-on souvent dans les chemins creux ou sur les grand'routes, à pied, à cheval, en voiture. « J'ai quitté ma chambre au jour naissant, écrit-elle, pour fuir la fatigue qui commençait à alourdir mes paupières. J'ai passé mon panier à mon bras; j'y ai mis mon portefeuille, un encrier, un morceau de pain et des cigarettes, et j'ai pris le chemin des Couperies. Me voici sur la hauteur culminante; la matinée est délicieuse, l'air rempli de parfums... » Et ailleurs : « Quelquefois, je vais me promener seule, à cheval, dans la brume. Je rentre sur le minuit. Mon manteau, mon chapeau d'écorce et le trot mélancolique de ma monture me font prendre dans l'obscurité pour un marchand forain ou un garçon de ferme... » (*A Daniel Stern*, 25 mai 1836.) Par la canicule, elle part au petit jour, se perd dans les traînes, s'oublie au bord des ruisseaux et rentre dans un état de torréfaction impossible. (*A Daniel Stern.*) Si elle rencontre une rivière, elle y entre tout habillée, et, moyennant trois ou quatre bains par promenade, elle fait encore quatre ou cinq lieues à pied, par trente degrés de chaleur; et quelles lieues! (*A Daniel Stern.*) Vêtue très simplement, elle prenait des croquis, écrivait ou ramassait des « cailloux » pour Maurice ou tout bonnement causait avec une bergère. Il lui fallait l'air, l'activité, le mouvement, comme à l'ouvrier des champs. Il n'était pas rare qu'elle fît dix ou quinze lieues tout d'une traite et qu'elle revînt noyée de sueur ou trempée par une

averse. Elle n'avait cependant pas l'allure vive et alerte; elle allait devant elle, « bête comme un chou. » (*A Flaubert.*) Elle se remuait lentement et, partie, ne s'arrêtait plus. Son être physique, en un mot, avait besoin de se développer à l'aise, mais sans secousse. Quand elle sera devenue « le vieux troubadour retiré des affaires », elle conservera encore ses habitudes de flânerie solitaire.

Elle traitait le travail comme la course. Le labeur patient et continu ne l'effrayait pas. Elle se mettait à son bureau à dix heures du soir et ne se relevait souvent qu'à quatre heures du matin; sa facilité était incroyable, mais elle avait une facilité un peu particulière; la vivacité lui manquait. En cela elle était Berrichonne, de même que par son goût de la régularité. Elle différait un peu de sa race par l'humeur voyageuse qu'elle avait à un certain degré et par sa puissance d'assimilation. On a caractérisé ainsi le Berrichon : « Lent à s'attacher, lent à s'arracher. » Il y a un peu de cela dans George Sand, mais elle n'a pas poussé à l'extrême ces deux qualités. « Le Berrichon, a-t-elle dit elle-même, est une pierre qui roule d'un sillon sur l'autre, revenant toujours sur celui de droite quand la charrue l'a poussée pour une saison sur celui de gauche. » Comme la pierre, elle aussi revenait toujours à son Nohant, mais peut-être s'en fût-elle écartée sans l'aide de la charrue.

Elle était encore paysan par son sans-gêne naïf et bon enfant. En Berry, elle n'était entourée que d'hommes : Papet, Dutheil, Rollinat, Fleury, Duvernet, braves et intelligents provinciaux, tous un peu « frustes » cependant, « incomplets, volontiers sans-gêne, comme on l'est à la campagne et entre hommes. » (Rocheblave.) Elle a aimé toute sa vie ces camarades bien inférieurs à elle comme culture, car elle a été toujours fidèle et loyale dans l'amitié, et c'est ainsi qu'elle a câliné encore longuement et patiemment « de pauvres rêveurs

très besogneux », des filles de village comme Ursule Josse, des bourrus comme Latouche.

Elle a préfacé presque autant que M. Coppée. Elle a protégé Magu, Gilland, Agricol Perdiguier, Lachambaudie... C'était doucement qu'elle reprochait à un poète cordonnier de prendre mal ses mesures et de faire des vers de quatorze pieds. Non seulement elle avait des mots charmants pour ses pairs ou ses amis qui lui envoyaient leurs ouvrages, mais elle accueillait avec plaisir les hommages des débutants et les marques de sympathie de ses plus humbles admirateurs. Elle y répondait toujours, sans décourager jamais. Elle avait pour principe de n'écarter personne du travail : « Travaillez au moins pour vous-même, écrit-elle à peu près à l'abbé Rochet; le travail nous sauve de bien des choses. » Elle a lancé Maurice Rollinat et Armand Silvestre, et, si elle visait à la direction de plus grands et de plus illustres, c'était avec grâce qu'elle s'y prenait. Elle savait aussi oublier et mépriser l'injure, était indulgente et bonne, extrêmement généreuse et désintéressée. Elle était hospitalière enfin comme les gens de chez nous et, comme eux, elle adora avec son « chez soi » la bonne vie de famille (quand son mari, il est vrai, s'en fut écarté).

C'était, au demeurant, un tempérament assez froid, presque très calme, avec des crises violentes de passion. Ainsi en est-il du paysan berrichon. La passion lui vient par bouffées un jour d'excitation, de fête, de bal; la crise finit presque toujours par une lutte épique, furieuse et sauvage.

Résumons d'un mot : George Sand a été sensible, mais comme on l'est aux champs, sans être névrosée.

*
* *

George Sand a été paysan par une certaine tournure d'esprit. Ç'a été une des organisations les mieux équili-

brées qui soient, parce qu'elle a uni à un très solide bon sens, bon sens presque de foire et de marché, une grande imagination, imagination romanesque des conteurs de veillée. Toujours l'un a tempéré l'autre. Avec l'un elle a pensé, avec l'autre elle a écrit. Avec l'un elle a donné des conseils aux autres, avec l'autre elle a édifié des romans. Et dans la lutte que l'un a soutenue contre l'autre, tantôt l'un a été victorieux et tantôt l'autre. Au fond, le bon sens de George Sand est très sûr. Elle a commencé par se juger elle-même sainement, sans exaltation ni pruderie; ici elle avoue son manque absolu de logique, qui est réel quelquefois; là elle se dit meilleure que Lelia, ce qui est parfois vrai. Elle juge très bien ses contemporains, depuis Cabet jusqu'à Lamartine, tels à peu près que la postérité les a jugés. Quand, après la dure expérience de son mariage, elle a proclamé l'amour souverain dans ses livres, elle n'a pas manqué de dire aux jeunes filles de sa connaissance : « N'allez pas croire cette sottise; le roman n'est pas la réalité. » C'est encore son bon sens qui toujours l'a ramenée à la sagesse après une folie. A la fin de son aventure avec Musset, — la raison de leur brouille a peut-être été que Musset était trop aristocrate et elle trop « peuple », — le bon sens froid la reprend; elle prévoit les dangers qu'il faut éviter et se met à réfléchir, à raisonner. Le feu est passé, il faut arranger l'affaire très prosaïquement; et la voilà qui écrit à Sainte-Beuve, son conseiller, pour qu'il l'aide à jeter de l'eau sur la cendre chaude. Son désintéressement même raisonne, à l'encontre de tous les désintéressements, et, quoiqu'elle donne sans compter, elle sait pourtant compter, croyez-le bien! Elle a besoin d'argent : mieux vaut que ce soit Buloz que Flaubert qui lui en prête : Buloz s'est enrichi avec ses romans. (*Lettre à Flaubert.*) Je crois que George Sand eût été un maire excellent de son village et qu'elle eût mené la

barque communale avec tout autant de dextérité que son fils.

Elle était romanesque et avait une aptitude étonnante à se créer des chimères, un peu comme Balzac qui rêvait les entreprises les plus impossibles. Comme son maître Jean-Jacques, elle aimait créer des romans sociaux et humanitaires aux doctrines douces, sensibles et volontiers mystiques. Aux instants où elle se laissait aller aux impulsions sympathiques, elle s'éprenait facilement d'une idée. (1848. — P. Leroux.) Elle a prêché avec feu l'émancipation féminine alors qu'elle n'entrevoyait peut-être que vaguement les conséquences de ses théories. Un jour que Flaubert s'ennuie, elle le console d'une façon charmante, mais il faut qu'elle rêve une aventure qui le console encore mieux. « N'as-tu pas une femme que tu pourrais aimer ? un enfant à adopter ? » En un mot, elle a eu toujours le goût du romanesque et de l'invraisemblable. (*Le Château des Désertes.*) Il se mêle pourtant un fonds de psychologie dans ce conseil. Quand l'abbé G. R..., ce curé berrichon si curieux, s'éprend de littérature et devient inquiet dans son cœur et dans son âme, elle se garde bien de lui recommander un remède de ce genre. Elle sait que la complexion de cet homme ne ferait qu'y perdre. Et puis la décence le lui défend et, contre ses principes qui font l'amour sacré, sans mesure et sans frein, elle prend parti, cette fois, pour la décence.

Où son imagination devient rustique, si je puis dire, c'est quand elle est aux prises avec les légendes populaires, la nature et la campagne. George Sand, comme on sait, n'aimait pas les bruyantes compagnies, les conversations des salons trop mondains. Chez elle, elle est quelquefois « bête » avec ses amis et restera avec eux un jour entier sans leur parler. (Mérimée.) Mais dehors, dans les champs, elle redevient elle. Curieuse de mœurs et d'histoires champêtres, elle va de ferme en

ferme, causant avec les grosses filles rougeaudes, ses voisines; leur parlant des gars qui les attendent, tout en discutant avec elles la hausse du foin et le prix des porcs. Le dimanche, sur la place de l'Eglise, au sortir de la messe, elle taquine la Mariette sur sa dernière aventure ou questionne le gros Pierre sur les «fades» de Saint-Chartier. Elle a vécu ainsi presque toute sa vie dans cette atmosphère parfumée de senteurs agrestes et peuplée de visions. Elle a eu de bonne heure la tête hantée de rêves effrayants et doux, de ces rêves qui se débattent dans la pauvre cervelle obscure de nos paysans. Elle avait même comme une sorte de superstition à l'endroit de ces histoires. Au temps où Maurice préparait ses légendes rustiques, elle s'en allait le soir avec lui dans les brandes pour faire se jouer sur les cieux les visions que vous savez. Dans un court moment d'hallucination, ils essayaient de reconstruire les scènes qu'on leur avait contées. Ils observaient les effets de lune sur tous les coins des ravins et des mares, et cela prenait dans leur esprit des formes assez nettes pour que l'un pût en faire une page d'album et l'autre une page de récit. Ils essayaient de voir en paysans et ils voyaient. Mais où ce caractère se fait plus particulièrement sentir chez George Sand, c'est dans sa manière de comprendre la nature, c'est dans son art de peindre cette même nature, c'est dans la façon dont elle nous présente les personnages de ces idylles berrichonnes, c'est enfin dans son imitation du parler berrichon. Pour avoir pénétré aussi avant dans la vie de la campagne, il fallait être soi-même de la campagne, et, répétons notre mot : «Il fallait être soi-même un paysan.»

George Sand aime la nature parce qu'elle est belle, mais elle l'aime surtout parce qu'elle est féconde. Elle aime les accidents du sol qui la font pittoresque, mais elle aime encore «les richesses qui couvrent la terre, ces moissons, ces fruits, ces bestiaux orgueilleux qui s'en-

graissent dans les longues herbes. » (*La Mare au Diable.*) « La Nature est éternellement jeune, belle et généreuse. Elle verse la beauté, la poésie à tous les êtres, à toutes les plantes qu'on laisse s'y développer à souhait. » Ce n'est pas seulement le dessin qu'elle recherche dans un paysage, c'est la vie sous ses diverses manifestations. La raison profonde de cette préférence du vivant au non vivant est dans le sens pratique de notre écrivain, sens qui était très développé. Pour un peu, George Sand s'écrierait comme un de ses personnages : « Sans doute ces fleurs sentent bon, mais elles ne peuvent en rien alimenter le fourrage ! »

Comment elle peint la nature ? Pour le déterminer, quelques notions sur ce Berry qu'elle a tant chéri et si souvent décrit sont absolument nécessaires. Et, en effet, un sentiment ne peut bien se comprendre que si on le replace dans le « cadre » où il a été conçu, disait en substance Lamartine. « Otez les falaises de Bretagne à René, les savanes du désert à Atala, les brumes de la Souabe à Werther, les vagues imbibées de soleil de *Paul et Virginie*, et vous ne comprendrez ni Chateaubriand, ni Bernardin de Saint-Pierre, ni Gœthe. » De même ôtez le Berry à l'œuvre champêtre de George Sand, et vous ne comprendrez pas George Sand. Jusqu'à son époque le Berry, le Bas-Berry surtout, a été comme une terre sacrée et inconnue. On ne le traversait guère qu'en diligence et l'on n'y avait vu que d'abominables relais de poste. George Sand « l'inventa ». On commence maintenant à le connaître et à le visiter ; mais le visiter, son *Joanne* à la main, n'est-ce pas le profaner ? Et le charme que l'on y trouvait ne consistait-il pas surtout en ce que l'on n'y accédait pas très facilement ? Aujourd'hui les compagnies de chemins de fer y organisent des excursions à prix réduits et mettent à la disposition des voyageurs des guides artistement imagés. La peinture, la gravure, la photogra-

phie, tous les procédés de reproduction ont rivalisé d'art et de finesse pour en révéler les plus beaux paysages et les coins désormais illustres. On a fait — ô comble de raffinement! — une géographie du Berry de George Sand et on en a dressé des cartes. Des interviewers, gens aimables et quelquefois légèrement facétieux, parcourent de temps à autre le pays poursuivant les célébrités et les amis des célébrités. Enfin on y a vu des Anglais qui sont venus jeter un coup d'œil placide sur la vallée noire et puis s'en sont retournés. Personne n'a plus le droit d'ignorer que notre vieille province est une contrée aux aspects mélancoliques; que telle qu'elle est elle a suscité tout un art et toute une littérature; qu'elle a ses peintres et ses sculpteurs, ses romanciers et ses poètes, et aussi ses historiens. Quelle excuse donnerait-on de cette ignorance, grand Dieu!

Le caractère principal de la nature berrichonne, c'est la placidité, et tous les touristes l'ont remarqué. Sur la frontière toute romantique de la Creuse et de l'Indre, on trouve cependant des cratères et de profonds sillons creusés dans un roc puissant, qui sont comme des morceaux égarés de la terre d'Ecosse ou des vallées suisses. « Le Berry n'offre nulle part d'aspect sublime, dit Marcel Montmarché; il est dans son ensemble un des plus doux pays de la doulce France. L'hiver, le pays a un air de mélancolie résignée; la campagne s'étend presque partout plate et morne, sillonnée de longues lignes d'arbres gris et de haies basses. Un peu de brouillard estompe les dessins trop réguliers de l'horizon. De loin en loin pointe un clocher entouré d'un pâté de vieilles chaumières. Dans les immenses labours, les pastoureaux « briolent » à côté de leurs grands bœufs et de kilomètre en kilomètre on rencontre une nuée de corbeaux autour d'un pan de ruines, reste de château ou de chapelle, on ne sait pas bien. Sur la route chemine lente-

ment une femme derrière un lot de moutons; son capulet noir lui donne l'aspect de quelque chose de très grossier qui se meut dans le vent sans qu'on puisse soupçonner comment; ou bien un paysan en « limou-« sine » pousse devant lui deux ou trois mulets qui vont tristement, la tête basse.

« Mais, l'été, c'est le pays de la gaieté douce. Avec ses petits chemins creux, traîtres, mystérieux, qui serpentent à vos côtés sans qu'on les aperçoive; avec ses vallons où se cachent des prés minuscules peuplés d'oiseaux, d'abeilles et de papillons, pleins de bourdonnements et de parfums rustiques; avec ses ciels mi-purs où s'égrènent deux ou trois fois le jour les pieux angélus, les carillons chantants qui se répondent de clocher à clocher, qui descendent lourds d'airain sur la campagne ensommeillée et rêveuse, c'est bien un des coins de France les plus désirables pour le poète qui s'abandonne à la nature. Derrière les coudriers en fleur, les blondes bergères au visage souriant sous le blanc mouchoir qui les embéguine filent en murmurant des airs champêtres. L'air flamboie, la terre fume, les blés ondulent jusqu'à la haie prochaine et communiquent leur léger frisson aux taillis, à la forêt qui, majestueuse, branle à peine sa verte chevelure. C'est l'été de partout, mais moins pesant, moins lourd, plus vivant... »

George Sand s'en est tenue, elle, au coin de province qui comprend les environs de Culan dans le Cher; les environs de la Châtre, d'Eguzon, d'Argenton, de Gargilesse dans l'Indre; les environs de Crozant dans la Creuse. « Le Berry, dit-elle, n'est pas ce qu'on le juge quand on l'a traversé seulement par les routes royales dans ses parties plates et tristes... C'est vers la Châtre qu'il prend du style et de la couleur; c'est vers ses limites avec la Marche qu'il devient pittoresque et vraiment beau. » (*Promenades autour d'un village.*) Je renvoie à la page (*la Vallée noire*) où elle dessine la

carte de ces régions. Ce n'est presque qu'une énumération de noms; on sent néanmoins qu'elle a traduit là en termes trop précis des souvenirs artistiques. Elle fait soupçonner tout un monde de poésie avec ses villages, ses vallées, ses rochers, ses bois, ses castels et ses chemins. Partout d'ailleurs elle détaille et précise, en notant en même temps les lignes et les formes, la lumière et l'ombre, la vie végétative qui se manifeste dans le paysage, l'impression de gaieté, de douceur ou de mélancolie qui s'en dégage. M. Faguet a fait remarquer justement qu'il n'y a peut-être qu'elle avec Fromentin, dans tout le dix-neuvième siècle, qui peigne de cette façon, simple, aisée et naturelle. Les descriptions sont si bien mêlées au reste du texte qu'on les savoure sans se douter qu'il y a des descriptions; jamais on ne s'aperçoit qu'elles soient des longueurs ou des hors-d'œuvre; — je parle des idylles et non de ces histoires d'amour, traversées brutalement par des déclamations philosophiques, où tout est matière à digression. — On sent, à la lecture des romans champêtres, que l'auteur a de la nature une connaissance intime, familière. Sans doute le pays est décrit pour lui-même, mais combien la nature gagne de vie à cette communion que l'écrivain indique toujours entre la terre et les gens qui vivent près de la terre! Ses paysages sont à la fois vus et sentis. Voici une photographie à vol d'oiseau de la vallée noire, merveilleuse de netteté et surtout de vérité : « Aucun grand fleuve ne sillonne ces campagnes où le soleil ne se mire dans aucun toit d'ardoises. Point de montagnes pittoresques, rien de frappant, rien d'extraordinaire dans cette nature paisible, mais un développement grandiose de terres cultivées, un morcellement infini de champs, de prairies, de taillis et de larges chemins communaux, offrant la variété des formes et des nuances dans une harmonie générale de verdure sombre tirant sur le bleu; un pêle-mêle de clôtures plantu-

reuses, de chaumines cachées sous les vergers, de rideaux de peupliers, de pacages touffus dans les profondeurs, des champs plus pâles et des haies plus claires sur les plateaux faisant ressortir les masses voisines, enfin un accord et un ensemble remarquables...

« Une fois engagé dans les versants de la vallée noire, on change de spectacle. Descendant et gravissant tour à tour des chemins encaissés de buissons élevés, on ne côtoie point de précipices, mais ces chemins sont des précipices eux-mêmes... »

Ailleurs elle peint comme le paysan qui arrive à s'exprimer. C'est Tiennet qui parle dans *les Maîtres Sonneurs :* « La maison du forestier est une pièce fort ancienne. Elle surmonte un morceau de brande couché en pente ; c'est un endroit bien triste malgré qu'on y voie de loin, où il ne pousse à la lisière des taillis de chênes que de la fougère et des ajoncs. » Il y a dans ce style, quelques pages plus loin, un « sous-bois merveilleux ». Dans ces passages, la concision et la simplicité de l'auteur rappellent La Fontaine. En réalité, la manière de George Sand diffère de celle de presque tous les descriptifs contemporains. Elle diffère de celle trop magnifique de Michelet, de celle trop impersonnelle, trop objective, trop insubjective de Flaubert, de celle trop raffinée de Loti. George Sand ne voit pas de trop haut et de trop loin comme certains de nos plus fameux modernes, ni de trop près comme certains de ses élèves. Elle n'eût assurément pas trouvé digne de son crayon de dessiner une coccinelle sur un brin d'herbe. Elle met au point d'une bonne vue normale. Elle ne prête pas aux objets matériels ses propres sentiments ; elle ne les fait point vivre de sa vie ; elle vivrait plutôt de la leur.

On la fait procéder de Rousseau et de Chateaubriand et on a raison, puisque tout le dix-neuvième siècle en procède ; mais George Sand procède plutôt de Rous-

seau que de Chateaubriand, et c'est peut-être justement parce que le premier a été plus « peuple » que le second. Rousseau a trouvé çà et là, pour peindre les paysages qu'il a vus, une précision de termes, une netteté qui sont d'un artiste très pénétré de la réalité des choses. Son pittoresque est ferme et sobre; la couleur y porte toujours sur un dessin bien arrêté. Chateaubriand est plus vague. Son coloris est plus éclatant que vrai. Tout au contraire, George Sand, même quand elle idéalise, reste frappante de vérité. Avec quelle sûreté de touche elle a tracé la scène idéalisée du labour dans *la Mare au Diable!*

Il n'est pas étonnant, étant donné la manière dont George Sand comprenait la nature, qu'elle ait eu un jour l'idée d'une poésie rustique comme au temps de ses élèves sociaux elle avait conçu l'idée d'une poésie populaire et démocratique. La dissertation qui précède *la Mare au Diable* suffirait seule à le laisser supposer.

*
* *

Comme elle a aimé les champs, George Sand a aimé le paysan. Dès 1826, elle l'avait découvert, si nous en croyons une lettre (citée par M. Rocheblave) à M. Aurélien de Sèze, le jeune magistrat de Bordeaux qui illustra si chastement une page de la vie de notre grand écrivain. Elle a connu l'homme des champs intimement parce qu'elle a vécu près de la terre, parce qu'elle a trouvé en lui un peu d'elle-même. Elle les a décrits fidèlement, ces gens avec qui elle vivait : le M. Jourdain de campagne qui rêve d'un bourgeois pour sa fille, la petite paysanne espiègle qui devient une femme sérieuse, la pastoure nourrie de légendes mystérieuses et associant dans une pieuse confusion la sainte Vierge et les « fades », l'artiste de village inquiet et maladroit.

Certes le fond de ces caractères n'est pas très neuf, mais ici il est si bien revêtu de couleur locale!

Elle a surpris le paysan dans ses finesses et dans ses tactiques les plus cachées. Le début de *la Mare au Diable* est infiniment curieux sous ce rapport. Il faut avoir souvent passé le seuil des chaumières berrichonnes pour s'imaginer combien les conversations du père Maurice et de Germain sont naturelles : « Doucement, doucement, mon garçon; toutes ces filles-là sont trop jeunes ou trop pauvres ou trop jolies; car enfin il faut penser à cela, mon fils, une jolie femme n'est pas toujours aussi rangée qu'une autre. » Que de petits fermiers m'ont tenu le même langage et m'ont conté qu'en ménage il fallait ou une fille très riche ou une fille très malheureuse! Qui n'a pas vu deux voisins de campagne rusant autour de la « choppe » de cidre, le nez dans leur verre et les yeux en l'air, n'aura pas l'idée complète de la scène entre le père Maurice et la mère Germain au chapitre IV du même roman. La conversation est exquise de naturel. Le père Maurice a une femme en vue pour son beau-fils, mais il lui laisse deviner qu'il en a une en vue et c'est par mille sous-entendus adroits qu'il arrive à le lui faire comprendre. Ailleurs, de simples récits nous donnent la psychologie d'un personnage, alors qu'il semble bien qu'ils ne visent qu'à la narration. « Le père Barbeau de la Cosse n'était pas mal dans ses affaires, à preuve qu'il était du conseil municipal de sa commune. Il avait deux champs qui lui donnaient la nourriture de sa famille et du profit par-dessus le marché. Il cueillait dans ses prés du foin à pleins charrois, et sauf celui qui était au bord du ruisseau et qui était ennuyé par le jonc, c'était du fourrage connu dans l'endroit pour être de première qualité. La maison du père Barbeau était bien bâtie, couverte en tuiles, établie en bon air sur la côte, avec un jardin de bon rapport et une vigne de six journaux. Enfin il avait

derrière sa grange un beau verger que nous appelons chez nous une ouche, où le fruit abondait tant en prunes qu'en guignes, en poires et en cormes. Mêmement les noyers de ses bordures étaient les plus vieux et les plus gros de deux lieues aux entours. » (*La Petite Fadette*, I.) Ces quelques lignes suffisent pour me donner l'idée complète du père Barbeau : un brave homme de paysan qui a la figure rougeaude, le ventre redondant, l'air épanoui. Toute sa personne semble s'écrier en chœur qu'elle est très fière d'elle-même. Il est considéré dans son endroit et passe pour un petit bourgeois aux yeux de ses compatriotes; aussi se garde-t-on de lui donner des conseils; il en donne, mais n'en reçoit pas. Le dimanche, il héberge le curé ou l'instituteur; il a, Dieu merci, le nécessaire, et peut même s'offrir du superflu. Il ne désespère pas de marier sa fille à un « monsieur ». Le jour de la noce, je vous le dis, le cidre coulera!

On a reproché à George Sand d'avoir idéalisé ses personnages; c'est le plus banal des reproches. Tous les romanciers, M. Zola même à sa manière ont idéalisé ou du moins transformé leurs personnages. C'est d'une bien grosse inutilité de dire qu'ils choisissent çà et là les traits dont ils les composent. Celui qui a observé le villageois des environs de la Châtre n'a pas le droit d'affirmer que George Sand n'a pas puisé ses paysans en pleine réalité; il suffit de les comparer à ceux de Balzac, le réaliste, pour s'apercevoir qu'ils sont plus vrais. Moi-même j'ai connu « des Joseph Ebervigés », et j'ai rencontré des familles « bien honnêtes dans les partages et bien d'accord dans le travail ». J'ai fait souvent conter aux braves gens de mon pays leurs aventures de jeunesse et j'ai compris que George Sand les avait souvent interrogés.

Pour arriver à photographier ainsi le paysan, elle a dû étudier avec amour nos mœurs berrichonnes. Aussi les a-t-elle dépeintes avec fidélité. Par elle d'abord elles

ont été exposées au public. Après elle, Balzac est venu et d'autres sont venus. Elle a exploité merveilleusement beaucoup de nos vieilles coutumes. J'aime à citer, pour la vérité des détails, les passages suivants : la noce à la fin de *la Mare au Diable*, le mort dans les brandes, sujet repris par Rollinat dans une de ses poésies les plus connues : « Le mort s'en va dans le brouillard, » et traduit en peinture d'une remarquable façon par le peintre Maillaud, la demande de service de la mère Guillette à Germain dans *la Mare au Diable*, le repas des bûcheux, le duel à coups de poing à Nohant, le combat singulier dans la forêt du Bourbonnais. (*Les Maîtres Sonneurs.*) Ah ! il faut voir une de ces luttes épiques un soir d'*assemblée* du côté de la Châtre. Le passage sur les *camaraderies et haïtions* de jeunesse est encore très bien noté. Çà et là elle a consacré aux bœufs des pages magnifiques et célèbres comme la chanson de Dupont et *le Labourage nivernais* de Rosa Bonheur. Elle a parlé du « briolage » en connaisseur. Partout enfin elle a traduit fort heureusement l'intime communion de la bête et de l'homme qui travaille.

Où se révèle la connaissance profonde qu'avait notre romancier de la terre berrichonne, c'est dans son imitation du parler berrichon. Il y aurait là toute une étude philologique à faire et je crois qu'elle sera tentée quelque jour (1). Elle devra se baser sur ces étonnants *Maîtres Sonneurs*, un peu difficiles à lire parce que justement ils sont écrits comme les aurait écrits un paysan qui aurait eu conscience de lui-même et qui aurait pu apprécier les saveurs de sa langue. A eux seuls ils sont une preuve que George Sand a eu une faculté puissante d'assimilation et qu'elle a été éminemment intel-

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, un professeur allemand, M. Max Born, a publié, en allemand, à Berlin, une étude philologique, sur *les Maîtres Sonneurs*. C'est plutôt un lexique établi à l'aide des travaux déjà existants. Pour cette raison, l'étude devra être reprise par un Français, et, si possible, par un Berrichon.

ligente. On relève à chaque pas dans ce livre des expressions merveilleuses de concision, absolument homériques dans leur simplicité, d'autres frappantes de pittoresque, de vieux mots harmonieux et expressifs, des mots techniques à l'étymologie curieuse. La syntaxe elle-même est intéressante. J'ai pourtant remarqué, au cours de la lecture, des expressions trop fines et trop françaises, par conséquent déplacées, quelques mots inventés, car je n'ai pu les retrouver ni dans la circulation ni dans aucune étude sur le patois du Berry.

L'auteur avait bien compris toute la saveur de ce parler. Elle a un joli passage sur l'expression : dans les temps. « Ils (les Berrichons) ont un mot qui résume pour eux toute l'histoire du monde; ce mot c'est *dans les temps*, mot vague et mystérieux qui couvre pour eux un abîme impénétrable, inutile à creuser. — Cet endroit a été habité dans les temps. — Il paraît que dans les temps on se battait toujours. — N'en demandez pas davantage; le pourquoi et le comment n'existent pas. »

*
* *

« Le plus heureux des hommes, a dit George Sand, serait celui qui, possédant la science de son labeur et travaillant de ses mains, puisant le bien-être et la liberté dans l'exercice de sa force intelligente, aurait le temps de vivre par le cœur et par le cerveau, de comprendre son œuvre et d'aimer celle de Dieu. » Elle-même n'a pas été loin d'être cet homme. Retirée dans sa terre de Nohant, elle a vécu comme elle devait y vivre. Elle a compris son œuvre et aimé celle de Dieu. Ce qu'il y a de paysan en elle et dans son œuvre est probablement ce qu'il y a de meilleur. Ses idylles sont ses chefs-d'œuvre. Cette fois, comme elle avait conçu l'œuvre d'art, elle l'a réalisée. Par ces livres-là surtout elle a influé sur les plus grands de nos contemporains étran-

gers : Tourgueneff, Eliot, Dostoïewski... Dans ce qu'on peut appeler la littérature champêtre, elle est probablement le plus grand nom depuis Théocrite.

Sa vie à la campagne a été la partie la plus calme et la plus sereine de son existence, comme ce qu'elle a dit de la nature est ce qu'il y a de plus sincère et de plus moral dans tout ce qu'elle a écrit. Sans doute il y a beaucoup à blâmer dans l'existence de cette femme, encore qu'il y ait dans toute faiblesse humaine beaucoup à pardonner. Quelquefois son bon sens l'a conduite à la dureté; souvent son imagination l'a entraînée en dehors de la voie morale. Nous qui croyons que la liberté de peindre, d'écrire et même de penser a des bornes nettement fixées par la décence, le devoir, et par le bon sens, nous regrettons que George Sand soit allée au delà de ces limites permises, mais aussi nous admirons son génie et nous louons ses grandes qualités. Elle-même n'aurait osé se donner en modèle à aucune jeune fille et nous nous garderons bien de le faire. Oublions ce qui est mort en elle et dans son œuvre, mais souvenons-nous de ce qui vivra, c'est-à-dire de ce qu'il y a de vrai, de beau et de juste.

Joseph AGEORGES.

LES

ROBINSONS DE PARIS

(Suite)

XII

Les camarades du Languedoc, marchands de vin, petits boursiers, employés de commerce, s'étaient retrouvés fidèlement à leur poste. Ils jouaient aux cartes, en bras de chemise, la pipe aux dents, dans l'arrière-salle fumeuse du café de Madrid. Ils échangeaient des nouvelles envoyées du pays par leurs parents, discutaient la politique de leurs villages, cancanaient à propos des compatriotes installés à Paris.

Ils discutaient surtout, Boubal n'étant pas encore venu, la fameuse entreprise de la *Pomme d'amour*. Quelques-uns, par esprit de contradiction, en plaisantaient; la plupart en espéraient un lustre, dont profiteraient le pays et leurs propres affaires.

En plaisantant aussi, on insinuait des commérages sur la détresse trop visible des Baldy, qui avaient même perdu leur pensionnaire; on déplorait, mais tout bas, bien bas, la liaison de Suzanne avec ce brave socialiste de Galinier. Car, de commérage en commérage, ils avaient tous appris le péché de Suzanne. Ils n'osaient en parler, dans leur effroi du sénateur. Le secret af-

freux semblait leur peser, ce soir. Quel plaisir d'avoir, en l'absence d'Aubert, le pauvre mari toujours mal renseigné, un abondant sujet de bavardage!...

— Je crois, prétendit ce vantard d'Abel, que les femmes Baldy seront obligées de repartir pour Coulobres. Il leur vient des huissiers à chaque instant. L'autre jour, la concierge leur a fait une scène dans l'escalier, parce qu'elles doivent trois termes. C'est Aubert qui finalement aura raison.

— Elles ne partiront pas, répondit gravement un boursier que guettait la faillite. Mais non!... Puisque Galinier a promis la place de caissière à Suzanne, dans le magasin!...

— Nous verrons, riposta d'un ton leste Abel qui brûlait de se venger des insolences de Suzanne. Les Baldy, en attendant, c'étaient à Coulobres des gens très distingués. A Paris, c'est rien du tout. Paris ne connaît que l'argent; il faut s'en procurer par tous les moyens. Alors, que voulez-vous?... l'engrenage, la fatalité. Il faut vivre. On se jette dans l'aventure, dans le roman d'amour!...

A l'instant même, Aubert entrait de son pas indolent, sa blonde figure réjouie, ses yeux de pastoureau rêvant aux collines plantées de vignobles. Après une seconde de stupeur, les camarades, criant, riant tous ensemble, les mains tendues, lui offrirent une chaise, empressés de donner à l'ami Aubert un peu de gaieté, en compensation de ses malheurs. Il refusa les chaises, et, se plaçant sur la banquette de velours, regarda les camarades patiemment.

Aubert, qui dans son obstination de paysan avait eu tant de foi en son épouse, parce qu'elle était son bien légitime, soupçonnait maintenant Suzanne, non seulement à cause de ses sorties fréquentes et de ses toilettes plus cossues, mais parce qu'il voyait mère Baldy l'entourer de flatteries compatissantes. Suzanne ren-

trait à la maison chaque fois plus arrogante et plus belle. Il l'aimait davantage, à mesure qu'il la sentait s'éloigner de lui.

Alors, il rôdait, cherchant à dissiper ses idées noires, à se persuader que son imagination, surchauffée par la misère, causait tout son mal. Et là, devant les camarades qui l'entouraient de soins affectueux, il s'efforçait, d'ailleurs sans beaucoup de peine, de conserver sa placidité coutumière.

— Hé bien, ça marche, ton opéra? lui demanda le boursier.

— Je l'aurai bientôt terminé.

— Et chez toi, comment vont ces dames?... Tu devrais venir plus souvent t'amuser ici. Nous sommes à Paris, que diable! Il faut réparer le temps perdu en province.

— Quand sa femme sera caissière, dit Abel, il sera plus libre.

Aubert ne put réprimer un mouvement d'embarras. Tous l'épièrent, étonnés de la hardiesse du troubadour, qui avait semblé, en se divertissant, le provoquer. Pour éviter de se compromettre, ils se remirent, comme absorbés par un travail précieux, à jouer leur partie de manille.

Tout à coup, les cartes en main, ils s'interrompirent. Hugues entrait, l'air radieux d'un conquérant, la barbe luisante et les yeux vifs. Chacun l'accueillit avec des transports d'amitié.

Hugues venait peu au café de Madrid. Mais pouvait-il se passer complètement de respirer l'esprit de Coulobres, d'en entendre l'accent? Nerveux, sanglé dans sa redingote aux revers de soie, il riait doucement aux questions qu'on lui posait de toutes parts à la fois.

— Alors, te voilà rangé?... Et Père Puech?... Et le mariage, à quelle époque?...

— Je ne sais pas, répondit-il. En attendant, c'est le

miracle, le paradis terrestre. Ah! Père Puech a bien tort de ne pas se soumettre. Il serait heureux avec nous... Je travaille, Claire aussi.

Il s'assit sur la banquette, à côté d'Aubert. Dans la société des camarades vains et glorieux, il ne pouvait, reprenant inconsciemment, lui aussi, les manières du Languedoc, se défendre d'une fatuité.

Mais Aubert, une fois, lui caressa les mains d'un geste timide, avec tendresse. Hugues revêtait à ses yeux une certaine importance, parce qu'il avait su acquérir simplement, par la vertu de l'amour, toute la félicité possible ici-bas, au milieu des Robinsons de Paris. Tous les deux, l'un si fortuné, l'autre vaincu par le destin, songèrent une minute, côte à côte, dans une fraternité étrange.

Abel, dont la vulgarité blessait Aubert de plus en plus, s'agita sur sa chaise pour parler, en aspirant d'un clapement de langue les gouttelettes d'absinthe qui trempaient ses moustaches.

— Hé!... dit-il, en s'adressant à Hugues, il ne faudrait pas que Père Puech tombât avenue du Maine comme une pierre du ciel!...

— Tu sais bien qu'il vient chez nous fréquemment. Ses plaintes et ses menaces, je te prie de me croire, ne changeront rien à nos résolutions. Chaque fois qu'il vient, nous le recevons avec respect, voilà tout.

— Ah! fit le troubadour déconcerté... Tu le reçois avec respect?...

— Crois-tu donc que nous ayons l'intention de l'affliger ou de lui nuire?

Cependant, pour faire le beau, Abel ricana sans mesure.

Hugues, qui n'était guère patient, le fouetta sec en plein visage :

— Nous travaillons, Claire et moi, entends-tu?... Notre union est un contrat que l'amour consacre et

que la pauvreté bénit, comprends-le donc!... Moi, je ne suis pas de ceux qui se font nourrir par des femmes.

Aubert se mit à rire, très amusé du mutisme penaud d'Abel, et tous les camarades souriaient aussi, sans malice, en rassemblant leurs cartes.

Hugues s'ennuya bientôt : voyant qu'Aubert bâillait également, dans cette salle infecte et sombre, il lui proposa de sortir. On les salua bruyamment, en leur faisant promettre de se joindre à une prochaine partie de campagne, dans la banlieue.

Ce fut avec une sensation de délivrance que les deux amis, liés maintenant par une affection mystérieuse, s'engagèrent sur le boulevard, où la foule, dans le soleil couchant de juin, bourdonnait, jusque dans les lointains, comme les buissons noirs d'une lande. Ils errèrent un moment sans parler, le cœur imprégné de tristesse. Hugues remarquait avec quelle méfiance Aubert observait les femmes, les jolies créatures de Paris, qui, semblables aux chevaux richement harnachés d'une parade, se balancent, jouent de leur beauté, montrent à l'aise une coquetterie provocante. A brûle-pourpoint, il le tira par la manche, et lui dit :

— Tu ne parles pas, Aubert ?

— Non. Je t'envie, toi qui es heureux.

— Hé bien, et toi ?

— Moi, je languis comme un malade à l'hôpital. Que veux-tu que j'entreprenne ici? Je suis né et j'ai vécu sans maître, au soleil de nos campagnes ; je sais vendre du vin, récolter mes raisins et mes olives. A Paris, je ne peux rien faire, je perds mes forces et je n'ai aucun but, tandis que toi, tu es jeune et tu as une carrière. Ta femme, élevée dans l'atmosphère de la ville, sait en apprécier le charme et les ressources. Elle saura t'y plaire, y contribuer à tes efforts vers une destinée toujours meilleure. Mais, moi, pauvre! mes femmes sont des paysannes, malgré leurs prétentions. Les fournis-

seurs mêmes qui se moquent de leur patois... Ah! je languis...

Il s'étira sans façon, devant une vitrine qui étincelait d'émaux et de vieilles porcelaines. Hugues, d'une secousse, l'entraîna :

— Hé!... On oblige tes femmes à retourner là-bas.

— J'attends qu'elles n'aient plus le sou. Je les prends par la famine. Car je n'ai jamais cru à leur *Pomme d'amour*, tu penses.

— Ni moi.

— Je trouve enfin quelqu'un qui comprend mes amertumes... Vois-tu, je ne sais auprès de qui me consoler, je n'en puis plus.

Hugues s'attendrissait, aux plaintes du camarade que le sort injuste frappait. Et, songeant à ses propres soucis, il eut du plaisir à se montrer charitable :

— Quand tu n'auras plus d'argent, Aubert, que deviendras-tu?... Permets-moi, quoique je sois ton cadet, de te donner un conseil. Il faut que tu agisses virilement, que tu te révoltes contre tes femmes ou que tu te soumettes de bon gré, en cherchant un emploi.

— Oh! oh!... Je garde mon domaine.

— Ton domaine, tu ne le sauveras pas de la ruine, parce que tu ne voudras pas qu'on meure de faim autour de toi. Donc, travaille ou quitte Paris. Une fois que tu auras pris une résolution, va droit ton chemin, coûte que coûte. Rien n'est pire que l'inaction et l'incertitude. Gare à l'engrenage des vanités!... On y perd tout, jusqu'à l'honneur.

Aubert, à ces rudes paroles, eut le cœur serré dans sa poitrine; ses doigts se crispèrent d'anxiété, et la rougeur lui monta au front.

— Canailles! gronda-t-il. Dans quel guêpier ces femmes m'ont poussé!... Je me suis tant humilié devant leurs caprices que le ressort de ma volonté me

semble à jamais rompu... Mais, si ça continuait, je tournerais la boule. Depuis deux ans, je marche vraiment dans la lune. Que m'importent cette multitude, ce boulevard fringant où des millionnaires se promènent, canne en main, ainsi que nos bourgeois sur le Planol de Coulobres !... Oui, que fichons-nous ici?

Il étendit ses bras, dans une stupeur.

Le soleil glorieux du soir flottait en écharpes dorées sur les flots de la foule roulant sans fin entre les hautes murailles qui, pareilles aux parois d'un abîme, s'élevaient jusqu'au-dessus des arbres. Sur l'Opéra, une fusée de rayons faisait étinceler les pierres bleues et les dorures. Dans la brise fraîche, le va-et-vient des ouvriers rentrant en leurs faubourgs, la rumeur musicale des voitures sur les chaussées de bois, le cri des camelots familiers, cette agitation féconde d'un peuple, et sa joie de vivre toujours nouvelle, plaisaient aux sens, malgré tout, et à l'âme.

Alors, émus d'admiration, attendris, ils songèrent aux coteaux de leur province, qui devaient être plus adorables, sous la parure des vignes et des blés, dans la pourpre du soleil, ce soir. Ils évoquaient ainsi, devant la beauté des œuvres humaines, la beauté de la nature éternelle qu'ils comprenaient uniquement. Hugues eut un élan de gaieté. Il dit, en désignant la rue du Quatre-Septembre :

— Veux-tu que nous allions voir le marquis Boubal dans son magasin?

— Allons !...

Le marquis régnait, en effet, dans son magasin peinturluré de vert et de rouge. Sur le comptoir rempli de paperasses, il écrivait avec une assiduité fiévreuse : on l'apercevait de loin, à travers les hautes glaces.

Sa grosse figure à favoris et à lunettes s'illumina, dès que les camarades apparurent au seuil de la porte. Il se leva lentement.

— Messieurs, déclara-t-il non sans solennité, je vous remercie de m'honorer de votre visite... Ah ! oui, il me tarde d'ouvrir notre commerce. En attendant, voici, Aubert, la place de votre dame, à ce bureau-caisse. Elle ne s'ennuiera pas, je vous le jure, au spectacle d'une rue si animée. Est-ce beau, dites, notre installation ?... Ce plafond avec le décor des tomates, ce lustre, ces étagères chargées de bocaux... Il ne me manque plus que l'extrait des tomates, des vraies, celles de nos jardins de Coulobres.

— Il manque aussi la clientèle, observa Hugues.

— Oh! oh!... Ça, j'en suis sûr! Si vous saviez le grand monde qui s'arrête devant mes vitrines !...

— On est étonné, parbleu, de voir un homme perdu dans un magasin vide.

— Ah ! ce farceur d'Aubert !... Toujours narquois !...

— Qu'écriviez-vous sur vos paperasses?

— J'écrivais mon nom, le vôtre, des noms de gens de Coulobres. Il faut bien montrer au public que je suis occupé. Autrement, je passerais, à la vérité, pour un imbécile... D'abord, devant ce magasin silencieux, où un monsieur écrit sans relâche, on ne comprend pas. C'est l'essentiel : on est intrigué... Et moi j'écris toujours, jusqu'à me flanquer des vertiges. Que voulez-vous !... Il faut se dévouer. Toute espèce de gens s'arrêtent, des dames, des domestiques, des hommes décorés : c'est de la réclame qui ne coûte rien...

Ils s'esclaffèrent de rire tous les trois. Boubal, loin de saisir l'ironie des camarades, s'enthousiasma de plus belle.

— Té! je vais allumer.

Le papillon de lumière jaillit en ronronnant dans son vase de verre. Les peintures du plafond, les bocaux, le comptoir, tout le magasin eut un miroitement de bonbonnière neuve.

Mais les badauds s'attroupaient, contre les glaces.

Aubert, dans la crainte du ridicule, entraîna Hugues. Il interrogea Boubal d'un air distrait, sur la porte :

— Ma femme est-elle venue aujourd'hui ?

— Non, pas aujourd'hui.

— Tiens, je croyais...

Preste, il rejoignit Hugues qui, ayant franchi d'un bond la troupe des badauds, l'attendait sur la chaussée.

Il n'y avait plus, à la Bourse, la cohue des hommes d'argent, dont la clameur est plus ardente que celle des matelots d'Agde se partageant leurs pêches sur la grève. Aubert épiait, dans la pénombre bleue, si, par miracle, Suzanne ne passait pas à sa portée. Ah ! qu'il eût souhaité la voir, sans être vu, trotter de son pas dégourdi, comme autrefois dans les ruelles de Coulobres, au temps où il la courtisait, et la suivre dans les rues de Paris, avec la volupté de toujours croire en elle !...

Hugues, au boulevard, dut quitter son ami.

Parmi la foule indifférente, celui-ci se retrouva aussitôt désemparé, sans courage. Le chaos assourdissant des piétons et des voitures l'agaçait. Comment Suzanne pouvait-elle s'y complaire ? Était-elle donc née pour vivre dans le fracas merveilleux de ce peuple ! Saurait-elle, vraiment, s'il lui donnait des ressources, jouer un rôle? Mais lui, quel rôle jouerait-il?... Celui d'une pierre qu'on déplace à son gré, ou d'un arbre sous lequel on s'abrite en cas d'orage. Il sentit que, malgré lui, il considérait sa femme avec une sorte d'admiration, presque de respect. Il comprit, au désarroi de son âme, qu'il l'aimait toujours, hélas ! et qu'il ne saurait jamais peut-être renoncer, auprès d'elle, à ses habitudes d'indolence.

A table, il regarda Suzanne avec un désir d'amour, dont il ne pouvait se défendre. Il écouta doucement le récit de ses promenades : elle avait vu la pauvre Estelle dans son appartement désolé ; puis, la fille de

Puech, un peu orgueilleuse, par exemple, cette ouvrière de Paris, dont la beauté se fanerait vite; puis, le marquis Boubal, solitaire dans son magasin, et pataud, tournant et retournant tel qu'un ours dans sa cage.

Aubert, à ce mensonge, tressaillit de douleur. Il eut honte : le front lourd, bourdonnant de rumeurs orageuses, il ne sut point protester. Suzanne riait avec tant d'insouciance, qu'il ne pouvait pas croire au mal. Il ne voulait pas y croire. Il aimait trop. Si le mal existait, ne le connaîtrait-il pas déjà, par les médisances des camarades? Oubliant que les intéressés sont toujours les derniers à apprendre leurs malheurs, il écartait l'idée de l'adultère; il n'osait même pas en soi-même prononcer ce mot horrible. De nouveau ingénu, il se flattait d'intervenir à temps pour sauver Suzanne des ruisseaux de Paris et l'emporter là-bas, à la campagne de Coulobres.

Mère Baldy le servait avec un dévouement qui lui faisait du bien. Ensuite, lorsqu'il regardait Suzanne brusquement, ses beaux yeux paisibles, ses cheveux bien ordonnés, ses lèvres fraîches, il sentait que son cœur, comme l'oiseau vers le soleil, remontait vers la joie.

A peine achevaient-ils de dîner, que Galinier se présenta. Guilleret, en petit veston et chapeau de paille, sa canne à pommeau d'or sous le bras, il sautillait en marchant, se donnait des airs de jeunesse. Aubert le plaisanta :

— Où allez-vous donc faire des conquêtes?

— Ici, parbleu!...

Mère Baldy fut obligée de rire, un peu gênée de rester inactive, pendant que Suzanne éclairait le salon. Malheureux Aubert! Il était bien toujours de son Languedoc, pays de girouettes, avec son aisance à passer de la pire détresse aux plus brillantes illusions. Car

voilà maintenant qu'il comptait sur l'influence du sénateur pour le tirer d'embarras.

— Vous avez bien fait, Galinier, de venir vous reposer en famille.

— Mais oui, mais certainement, fit l'autre interloqué. Je sortais de chez mon ami le ministre de l'agriculture, qui habite toujours son appartement particulier de la rue Saint-Lazare, et j'ai poussé jusqu'ici.

Quel orgueil de posséder un sénateur chez soi, dans l'intimité ! Galinier, certes, n'était qu'un paysan, un bourgeois de maigre race. Mais enfin, nourri des traditions de leur province, plein de clairvoyance et de ruse, il pouvait, le finaud, dans un moment de sincérité, s'épouvanter des fantaisies de Suzanne et envoyer tout le ménage au bon refuge de la patrie.

Seulement, voilà que le sénateur entamait une discussion sur la *Pomme d'amour* avec son ardeur habituelle, avec autant de verve que s'il eût eu là, pour l'applaudir, ses électeurs ou ses compatriotes, tous les crédules et les faméliques dont les élus du peuple ont tant besoin. Aubert s'assombrit, se déconcerta une fois de plus, et, ne sachant à quelle résolution arrêter sa pensée, il s'assit au piano, près de la fenêtre ouverte, qui laissait pénétrer le vent frais de la nuit. La musique toujours emportait ainsi son cœur loin de la terre, dans une région idéale où tout devenait harmonie et lumière, comme dans les jardins du Languedoc, au printemps.

Mère Baldy était allée moudre le café dans la cuisine. La vue de Galinier lui faisait horreur. Dans son petit coin de ménagère, elle tremblait, la pauvre. Des larmes lui gonflaient les paupières, en songeant qu'elle acceptait de manger avec l'argent du crime.

Oh ! cet argent !... elle se promettait bien de le rendre, plus tard. Tout de même, comment Aubert ne s'inquiétait-il pas de sa provenance? Croyait-il, ce nigaud,

que des titres de rente devaient éternellement durer dans l'armoire de sa belle-mère ? Il voyait bien que les huissiers apportaient de moins en moins leurs sommations et que la concierge atténuait sa morgue. Mieux valait sans doute, pour la paix de la maison, qu'Aubert ne sût pas observer les gens et les choses. Cependant, pour ne pas même soupçonner Suzanne, il fallait que ce paysan fût aveuglé par un amour stupide. Et la brave mère Baldy s'attendrissait sur le compte de son gendre, au point de le préférer de temps à autre à sa fille.

Enfin, le café était terminé. Elle dut le porter au salon, où, pour se distraire, Aubert voulut le verser lui-même dans les tasses de porcelaine.

— Maman, dit Suzanne, M. Galinier m'assure que, dans un mois, je serai caissière à la *Pomme d'amour*. Les extraits de tomates vont arriver.

— Parfaitement ! affirma Galinier.

— Non, voyons ! interrompit Aubert, dont la main frémissait en inclinant la cafetière. Voyons, des blagues !... Vous n'y croyez pas, vous, sénateur !

— Comment donc ?

— Pour vous, je ne dis pas, ça vous fait de la réputation au pays... Mais nous autres, pouvons-nous croire à la prospérité d'un tel commerce dans Paris?... D'abord, en supposant que ma femme travaille, moi, est-ce que je continuerai de flâner ?

— Puisque tu le veux !

Galinier, en accusant Aubert de lâcheté, paraissait excuser devant soi-même son crime.

Aubert haussa les épaules avec dédain, et, sans toucher à sa tasse de porcelaine, il s'en retourna sur le tabouret du piano. Là, pendant que Suzanne et Galinier, assis côte à côte sur le canapé, dans une même onde de lumière, savouraient le café, il joua, dans une sorte de rêve, les ritournelles du Languedoc.

Mère Baldy, lasse de sa journée de travail, s'était retirée à l'écart, dans son fauteuil préféré : ne voulant plus rien voir, ne voulant plus être, elle ferma les yeux, pencha sa tête entre les mains.

Les ritournelles joyeuses du carnaval s'envolaient, cependant, par la fenêtre, avec une précipitation croissante, vers la nuit piquée d'étoiles. On n'entendait plus le halètement de Paris; on se croyait très loin, vers les vignobles et les rues de Coulobres. Les deux amants se sentaient plus libres. Galinier se rapprocha de Suzanne : puis, saisissant avec effusion sa main qui d'ailleurs s'abandonnait, il la baisa longuement, d'une lèvre gourmande.

Aubert avec une frénésie de cigale au soleil, se grisait des puériles chansons de sa race. Soudain, il se détourna : ses yeux ne virent, sur le canapé, dans l'onde de lumière, que les deux amants rapprochés et se baisant les mains. Ahuri, les poings aux genoux, il ne put, la gorge serrée par l'angoisse, proférer la moindre parole, tandis que son cœur lui semblait lourd, aussi lourd qu'un fruit qui fait plier la branche. Néanmoins, par une étrange contradiction, il éprouva en cette seconde la vertu de son innocence, une douceur de force nouvelle.

Un sentiment d'effroi, farouche comme la lueur de l'éclair par des montagnes, la nuit, traversa le silence.

Mère Baldy, de même que si elle eût frissonné au souffle d'un orage, releva la tête. Elle comprit le malheur, la révélation qui venait de se faire. Les deux hommes se dévisageaient, sans qu'Aubert eût la hardiesse de provoquer un sénateur, dont la réputation de probité et l'importance le paralysaient encore. Le visage mat de Suzanne, légèrement rosé aux joues, resplendissait à la lumière.

Aubert referma le piano, et brusque, s'irritant contre

son impuissance même, marcha de long en large. Galinier, d'abord décontenancé, ainsi qu'il l'était quelquefois en réunion publique par l'interruption d'un rustre, se redressa bientôt, non sans un air de défi. Patiemment il boutonna son veston, puis tendit la main à mère Baldy qui, pour ne pas éclater en sanglots, pressait son mouchoir sur la bouche. Auprès de lui, Suzanne, ainsi qu'une compagne fidèle, s'était levée. Il s'en écarta, non sans discrétion, et, l'ayant saluée, il s'avança mollement, avec des manières engageantes, vers ce nigaud d'Aubert.

Celui-ci, pareil à l'écolier qui ne sait s'exprimer que par des gestes, mit vivement ses mains derrière le dos, et se planta, immobile. Galinier, au lieu d'insister, se dirigea vers la porte, en souriant.

— Au revoir, au revoir...

Mère Baldy, par prudence, lui fit des politesses jusque sur le palier, tandis que Suzanne rejoignait dans le salon ce pauvre homme, qu'elle croyait toujours à sa merci.

Aubert debout, les poings aux poches, attendait sa femme.

— Hé bien!... dit-il.

— Quoi? Te voilà furieux, parce que le sénateur me baisait la main!

— La conscience ne te reproche rien?

— Assez!... Je n'aime guère la morale.

— Je m'en doute... Seulement, nous allons régler ça tout de suite.

Il la regardait. Et se souvenant du passé bienheureux, que le visage de Suzanne semblait tout à coup refléter à ses yeux, il eut l'épouvante de ne plus rien retrouver en elle de la femme qu'il avait autrefois connue, charmante de franchise et de modestie. Dans sa douleur, il l'aimait encore : il ne pouvait détacher ses yeux de ces grands yeux noirs, de ces lèvres sen-

suelles, de ce front sans rides que décorait une chevelure abondante.

— Ah! Ah!...

Elle ricanait, comprenant trop dans quel trouble il se débattait une fois de plus, auprès d'elle.

Mais la mère rentrait, éperdue. Elle s'élança vers ses deux enfants pour les réconcilier, simple et bonne, entre ses bras.

— Taisez-vous, supplia-t-elle. Aimons-nous bien!...

— Hé! répliqua Suzanne. C'est Aubert qui joue le drame. Des ruses, peut-être, pour nous ramener à Coulobres!...

— A moi, tu me reproches des ruses?...

— Hé, tu m'ennuies, à la fin!... Tu n'es qu'un homme sans ressources et sans métier. Quel droit prétendrais-tu avoir sur ma liberté? Je veux vivre à ma guise!... Et la preuve que tu ne m'émeus guère, c'est que je vais te chanter une de tes ritournelles.

Alors, se dirigeant vers le piano, elle frôlait, pour le narguer, son mari impassible, toujours debout au milieu du salon. Aubert, d'un coup de poing sur l'épaule, l'arrêta.

— Reste là, devant moi.

— Mais!...

— Je le veux!...

— Par exemple!

Elle se dérobait. Il lui saisit les mains, afin qu'elle obéît sans résistance. La douleur de ses bras lui retentit par tout le corps : elle eut la sensation que l'âme virile de cet homme se manifestait désormais. Il la regardait, satisfait de comprendre, à la colère de ses yeux, qu'elle ne le dédaignait plus. Il la rapprocha de son visage. Là, de même que s'il eût deviné les paroles de révolte qui tremblaient sur ses lèvres, il lui dit :

— Je gage que tu songes au divorce et que tu le recherches?...

— Peut-être...

— Tu ne l'auras pas... Tu souffriras, tu expieras : il le faut. Que tu m'aimes ou non, tant pis! Je t'aime, moi. Tu es à moi!... Là-bas, tu serais restée pure. Ici, tu as respiré le mal, rien que le mal. Nous retournerons là-bas.

— Jamais!...

— Si, si, ma fille!... suppliait la mère, qui eût voulu délivrer Suzanne.

Aubert la pressait entre ses mains de fer. Il jouissait de la sentir frissonner toute, vaincue, humiliée, contre son corps.

— Tu m'as trompé? reprit-il, avec l'âpre désir de savoir davantage. Tu m'as trompé!... Avoue!

— Oui, je t'ai trompé... Tu t'es nourri de l'argent du péché.

— Moi!...

— C'est affreux!... murmurait la mère.

— Lâche-moi... Puisque tu ne veux pas le divorce, tant pis!

— Mais, tu n'as donc pas mesuré la profondeur de ton crime? Oses-tu me regarder ainsi?... Oui, tu es impure... N'importe. Je t'aurai, à moi, rien qu'à moi. Je serai ton gardien, ton ombre. Si tu souffres... Ah! tu ne souffriras jamais assez!...

— Enfin, de quel droit?...

— Quel droit!... Je n'ai pas à discuter. Je n'ai pas les idées d'un Parisien ni d'un romanesque. Je m'en tiens à notre esprit paisible et sage de là-bas, qui assurait l'union de nos familles heureuses. Tu m'as épousé de ton plein gré, je suis ton maître, et voilà tout... Tiens, va-t'en!...

Il la repoussa. Elle sentit encore plus la douleur de ses bras meurtris par l'étreinte. Confuse, avec une sorte de pudeur devant sa mère, elle s'éloigna et reprit, sur le canapé, la place où Galinier l'avait caressée tout à l'heure.

Aubert ne l'abandonnait pas, cependant. Elle le vit s'avancer de nouveau. Tandis qu'il parlait avec une force abondante, elle le regarda, étonnée qu'un homme mît tant d'obstination à vouloir être aimé.

— Qu'il vienne, l'autre!... criait-il. Tu connais maintenant, je suppose, la vigueur de mes poignes... Ah! oui, je te soupçonnais depuis quelques jours. Mais pas une infamie pareille!... Oui, je te ramènerai chez nous, dans notre terre ancienne, où tu redeviendras, avec ton cœur, la femme honnête et heureuse que toujours j'y connus!...

— Des mots! Des mots!...

— Aubert, calme-toi, disait la mère.

— C'est vrai, répondit-il, calmons-nous. Soyons simples... Suzanne, tu ne me relégueras plus dans la chambre de bonne... Nous ne mentirons plus en rien devant nos camarades. Plus de dissimulations ridicules! Plus de comédies, si je veux, d'ailleurs, éviter le scandale... Je guetterai près de toi, la nuit comme le jour, le remords qui lentement s'emparera de toi, je l'espère.

— Non! Non!...

— Nous verrons si ce sont des mots. Dès ce soir... Va te coucher, tu m'attendras.

— Aubert a raison, conclut la mère... Moi, je coucherai là-haut. Mon Dieu, vois-tu, Suzanne, il n'aurait jamais dû te laisser.

La pauvre femme courut à la cuisine allumer les bougeoirs, ensuite apprêter la chambre d'Aubert et de Suzanne. Celle-ci semblait condamnée à quelque supplice; elle s'enveloppait étroitement dans sa robe, comme pour protéger son corps d'un sacrilège. Aubert l'obligea de se lever, la poussa hors du salon. Après quoi, il ferma les volets sur la nuit tiède de Paris.

XIII

Père Puech perdait la tête sous les actes respectueux de Claire. La gredine finirait par avoir raison. Il ne trouvait plus de goût à ce paysage familier de la Seine, à ce logement de la vieille maison seigneuriale, où il retrouvait chaque jour les yeux rieurs de sa demoiselle, sa voix et son âme.

En bon provincial d'une terre latine, imbu de la croyance que le père est maître absolu de ses enfants, il se flattait d'aller jusqu'au bout de son droit. Dans ses malheurs, il n'éprouvait qu'un soulagement, celui de blâmer l'inconduite de tous les camarades : l'étourderie pernicieuse d'Estelle, l'infamie de Suzanne dont l'adultère avait fini par s'ébruiter dans la colonie parisienne, enfin les glorioles de Boubal qui, un beau jour, emporterait la caisse du magasin. Père Puech ne se doutait pas, dans son égoïsme, que les camarades, à leur tour, le blâmaient.

Pourquoi refusait-il d'unir Claire et Hugues? Ne voyait-il pas leur sagesse et leur félicité?

Aujourd'hui dimanche, il comptait les rencontrer avenue du Maine. Que de fois il se rendait chez eux, la menace à la bouche! Il vociférait tellement que la maison entière était en émoi. Mais il se moquait bien du monde de Paris. Ce qui l'exaspérait, c'était la crainte que le scandale de sa fille ne retentît jusqu'à Coulobres, où jamais les Puech, braves ouvriers ne devant rien à quiconque, n'avaient provoqué de commérages. Il exigeait d'abord que sa fille réintégrât le domicile paternel. Ensuite, après la soumission des enfants, on verrait.

Ce matin de dimanche, donc, il s'en allait de son pas

alourdi, en ruminant ses récriminations d'habitude. Il marchait un peu voûté, la veste flottante, car il avait maigri, et sa barbe n'avait plus cette couleur dorée dont chacun le félicitait à l'envi. Il ne voyait, n'entendait rien, ni l'allégresse des gens du peuple partant pour les vertes banlieues, ni le doux murmure des arbres dont les feuillées se balançaient au soleil. C'était si loin de l'île Saint-Louis, cette avenue du Maine, plus loin qu'en Languedoc, un village de l'autre!... Sa fièvre l'empêchait de prendre des omnibus, qu'il trouvait trop lents et vagabonds. Il dépensait à marcher toutes ses forces. Parfois, car dans l'enfer de ses soucis la fatigue lui venait vite, il se reposait sur des bancs, comme un égaré.

Hugues et Claire se préparaient à partir pour la campagne. Ayant déjà nettoyé leur chambre, ils déjeunaient de mouillettes trempées dans de grands bols de chocolat, devant la fenêtre ouverte qui aspirait le vent frais du matin. Dans Paris, autour d'eux, la foule bourdonnait, avec la rumeur des ruisseaux innombrables d'une montagne. Là, sur leur table de bois blanc, ils se caressaient les mains, se buvaient des yeux, en s'entretenant de leurs affaires.

Tout à l'heure, la concierge avait apporté une lettre de Coulobres, par laquelle les Alingry annonçaient l'imminence de leur faillite.

— Ah! dit Hugues, si mes parents n'avaient pas toujours dépensé sans compter, nous ne souffririons d'aucune privation, Claire.

— Pourquoi vas-tu te chagriner? Je suis très heureuse. Des toilettes, j'en mettrai plus tard, quand tu seras sous-chef de bureau. D'ailleurs, tu me dis qu'à trente ans je serai plus belle, dans tout l'éclat de la maturité.

— Je ne parle pas de ta beauté. Tu n'as pas besoin de toilettes. En simple jupon, les bras nus et les pieds

chaussés de pantoufles, tu es plus adorable que la Cendrillon de la légende... Je souffre de ne pouvoir te donner le bien-être auquel tu étais accoutumée. Je souffre aussi... Tiens, je ne sais comment m'exprimer...

— Parle-moi sans crainte. Nous ne formons qu'une seule pensée. Et tu ne peux penser rien de mal.

— Hé bien, je songe, dans notre impuissance de pauvres, à mes bons parents qui sont là-bas, sans ressources, déshonorés par leur déchéance dans un pays où ils ont tenu longtemps le haut du pavé. Je comprends qu'ils me tâtent, pour savoir si nous ne pourrions pas les prendre avec nous. Ils voudraient nous voir mariés, d'accord surtout avec ton père.

— Mon père, dit Claire, en rougissant des rudesses de l'avare, ne trouvera-t-il pas dans leurs intentions un nouveau motif d'hostilité contre nous deux? Il dira qu'on veut nous exploiter, et que ces projets de vie commune étaient depuis longtemps arrangés entre nous tous.

— Oh!...

— Non. Moi je suis disposée à faire ce que tu voudras. Même j'estime que tu ne dois pas laisser souffrir tes parents.

— Bonne Claire!... Je savais bien. D'ailleurs, mon père trouverait facilement un emploi ici.

Ils se turent, pour tremper leurs mouillettes. Puis, Claire regarda fixement le jeune homme et dit, non sans hésitation :

— Ne crains-tu pas, cependant, qu'à leur âge ils ne soient trop dépaysés dans ce grand Paris?

— Ne serons-nous pas là pour qu'ils s'acclimatent doucement?

— Tu consens donc à les accueillir, s'ils expriment leur désir d'une façon formelle?

— Oui... Mon père sera jaloux : cela le fera céder peut-être.

— C'est juste.

— Le malheur, c'est qu'il nous faudra quitter, pour nous agrandir, ce nid modeste où nous avons vécu nos premières heures de liberté. Que veux-tu ? il faut que nous fassions des sacrifices.

— Déjà des sacrifices.

Et ils riaient, contents d'eux-mêmes et des choses.

— Allons, habillons-nous.

Hugues, après avoir ciré ses souliers, brossé la robe de Claire, mit une vieille veste de la semaine, qui ne pouvait se faner davantage sur l'herbe des champs. Claire, pour se laver à grande eau, dans l'alcôve, avait ôté sa camisole, bien qu'elle eût une pudeur de montrer sa gorge pendant le jour.

Elle apparut bientôt toute frémissante, fraîche et rose, essuyant ses épaules rondes, puis ses joues pleines, son nez un peu fort, ses lèvres rouges.

— Un baiser, lui demanda Hugues... Un baiser, avant que les rayons du soleil ne t'aient touchée.

Elle livra gaiement son visage et ses épaules. Puis, en un clin d'œil, elle fut prête, en sa robe de coutil, sans autre bijou qu'une boucle d'or de sa mère au corsage. Seulement, ce fut toute une affaire, devant la petite glace encadrée de bois noir, d'agrafer le chapeau garni de roses, d'arranger les cheveux rebelles qu'elle tapotait de ses doigts habiles, sur le front, autour des oreilles. Hugues la taquinait : elle n'était jamais prête, imitant l'oiseau qui lisse sans fin ses plumes et, trop coquet, les dérange au lieu de s'embellir. Enfin, il ferma la fenêtre, et ils partirent.

A peine étaient-ils parvenus au Lion de Belfort, que Père Puech arrivait chez eux, sans avoir demandé de leurs nouvelles aux concierges, lesquels, par malice, lui laissèrent gravir les cinq étages. Que venait-il, ce vieux, tracasser leur couple de tourtereaux, qui étaient rentrés chaque soir à sept heures, toujours polis et pro-

pres, si gentil modèle des locataires?... Père Puech, là-haut, contre la porte massive de la chambre, cogna des poings et des pieds, appela éperdument, avec des plaintes qui bouleversèrent la maison.

Écœuré d'avoir encore ce dimanche à passer dans la solitude, il s'éloigna de son pas alourdi, en ruminant ses peines.

En ce moment-là, Hugues et Claire s'installaient sur le tramway qui allait de la gare de Sceaux à la place de la Nation. Tram à chevaux, le plus petit de la Capitale. Il part aux quarts d'heure et ne court pas plus vite qu'un courrier des Cévennes. C'était charmant de rusticité, à la frontière de Paris. Ils jouissaient, assis sur l'impériale, de la lumière du ciel, du mouvement familier des faubourgs, de l'exubérance pittoresque des cités ouvrières, dont certaines maisons villageoises, boulevard d'Italie, conservent des bouts de jardins, dont quelques autres sont juchées sur des talus, au milieu de maigres bosquets.

Ensuite, ce fut la Seine, ses troupes de bateaux et de gabarres, et, dans l'odeur du goudron et de la houille, vint l'illusion de la mer dont Hugues vantait à Claire l'immensité troublante. Mais, en regardant les vagues du fleuve, ses courtes lames bleues ou fauves semées de paillettes d'or, et que le vent aiguise, elle revit par le souvenir, dans ces parages de l'eau, l'île ancienne, le berceau de Paris, son paisible logement du quai d'Anjou, qu'elle regrettait parfois, au fond du cœur.

A la place de la Nation, ils prirent le tramway de Vincennes. Car ils allaient au bois : ils se payaient une fête à leur fantaisie, comme les riches. Au point terminus, après la sombre porte à pont-levis du Fort, dont le colossal donjon domine plusieurs lieues d'étendue, ils descendirent.

Ils entrèrent dans le bois, par des allées sinueuses.

L'haleine des arbres, la clarté intime de leurs branches, le murmure des ruisseaux qui courent çà et là dans l'herbe, créèrent aussitôt autour d'eux l'image d'une nature libre où par les grands espaces, par les plaines et les collines, se répandent des terres labourées et grondent des rivières. Dans cette région de Fontenay et de Nogent, on ne rencontre point, ainsi que dans le voisinage de Charenton et Saint-Maurice, les bourgeois, les employés endimanchés, les ouvriers des faubourgs, qui crient comme des bêtes et souillent de leurs victuailles le gazon des pelouses. Cette région est protégée par le vaste polygone, vrai sahara de poussière ou de boue, selon les caprices du ciel. Ils le savaient, Claire ayant souvent, les dimanches d'été, vagabondé avec son père par la banlieue, puis ayant à deux reprises, au bras de Hugues, en compagnie d'Estelle et de son enfant, parcouru ces allées presque désertes, autour du lac des Minimes.

Ils dépassèrent la Porte Jaune, ses environs touffus, une plaine qui semblait délaissée. Ils suivirent, au sein même du bois, parmi les arbres vierges, des sentiers ouatés de mousse, et s'arrêtèrent enfin dans une étroite clairière qu'ils chérissaient. Là, le sol se dissimulait sous des tapis superposés de feuilles mortes. C'était une chapelle recueillie d'où, par les branches retombantes, on apercevait, comme à travers des rideaux à jour, loin, très loin, dans une seconde plaine aux herbes hautes, des enfants jouant à la paume, des dames se laissant poursuivre, leurs robes retroussées, par des hommes en bras de chemise.

— Nous y voici,. dit Hugues.

Ils étaient un peu las, Hugues surtout qui portait dans un filet le déjeuner froid et une bouteille. Néanmoins, il fallait encore, pour s'écarter davantage dans la pénombre des verdures, franchir un ruisseau. Hugues posa une grosse pierre au milieu du courant,

sauta le premier, puis tendit la main à Claire qui, soulevant sa robe sur ses mollets, posa un pied sur la pierre et hop! d'un bond de sauterelle, sauta sur la berge.

Alors, on s'assit sur un vieux pan de mur, qui émergeait à peine du limon séculaire et des feuilles. C'était l'unique ruine d'un de ces abris qu'Henri IV, dit-on, fit construire dans la forêt, alors profonde, où il venait chasser en bon compagnon, sans valets ni courtisans, pour amuser sa Gabrielle.

Hugues mit le vin au frais, dans le ruisseau. Il ôta sa veste, et Claire, ayant délivré de la boucle d'or son corsage trop serré, suspendit son chapeau à une ramure.

A demi couchés sur le tapis de feuilles, ils s'abandonnèrent, comme des enfants, à la nature heureuse. L'herbe, les fleurs, les arbres épais, quelques-uns enguirlandés de lierres, exhalaient leurs parfums sauvages. Des voix semblaient appeler les deux amants sous des feuillées plus obscures, imprégnées du mystère que font la solitude et l'ombre. Parfois un oiseau, plusieurs ensemble, troublaient le silence; un insecte bourdonnait, une bestiole fuyait sous les broussailles. Le ruisseau courait, courait sur les cailloux, fredonnait sa musique en frétillant, s'égarait sous la terre, pour reparaître soudain, cent pas plus loin, parmi des haies, ainsi qu'une couleuvre.

La volupté divine de ces heures les réconfortait, dans leur amour. Ils se sentaient purs comme le soleil, comme l'oiseau qui ignore la mort. Tout en se regardant, ils se rapprochaient peu à peu l'un de l'autre; ils se divertissaient, au milieu du silence, à prédire les incidents de leur vie prochaine. Et ils évoquaient la destinée précaire de tous leurs camarades, afin de se sentir plus fortunés en les comparant à eux-mêmes. Ces choses, pour eux, n'avaient point de banalité :

elles tenaient à leur cœur même, car ils avaient trop de bonheur pour ne point le répandre sur les autres.

Cependant, ils se touchaient le visage, ils se baisaient les mains. Ils parlaient tout bas, avec une sorte de respect devant la nature...

— Oublions que Paris est là, tout près, ô ma Parisienne!... Quelle joie de s'appartenir quelques heures, de respirer l'air des arbres et de l'espace!... Ah! tu ne connais pas la province, toi! Elle est belle, parce qu'elle est une chose de nature, aussi... Mais, tu as faim, je parie, Clairette.

— Oui. Cet air de la campagne creuse... Les gens qui habitent les pavillons du bois doivent avoir une santé de fer.

— Bah! savons-nous les drames qui se cachent dans ces villas tranquilles?... Quand tu vois Estelle dans la rue, devinerais-tu qu'elle souffre? Chacun dissimule ses misères.

— Pauvre Estelle!... Sais-tu si elle viendra nous rejoindre aujourd'hui?

— Ce ne serait pas impossible, puisque nous l'avions invitée à nous accompagner... Ah! mais, dis-moi, j'ai faim.

— Allons!...

Claire étala sur l'herbe une nappe, et, là-dessus, du pain, du veau froid, une fourchette, pendant que Hugues allait chercher la bouteille de vin au ruisseau. Et dans la verte chapelle des feuillées, buvant au même verre, riant ensemble, ils déjeunèrent de grand appétit, mieux que des rois.

— Serons-nous plus heureux, quand on nous aura mariés?

— Il faut croire, répondit Claire, que les bénédictions de M. le maire et de M. le curé ne nous porteront pas malheur.

Ils s'apprêtaient à plier la nappe, lorsqu'ils aper-

çurent, à travers les rideaux légers des branchages, une robe grise, un costume bleu d'enfant. La robe grise s'avançait avec précaution, l'enfant riait en admirant les grands arbres. Claire reconnut la première les cheveux blonds d'Estelle et ses yeux pâles, le visage amaigri de Pierre qui désignait parmi les futaies, aux croix des branches, des brindilles entassées qu'il prenait pour des nids.

Pierre, dans le bois murmurant, oubliait Paris, ses maisons douloureuses, son foyer où un étranger était venu faire souffrir sa mère. Celle-ci le suivait avec une complaisance jalouse, s'efforçait de n'appartenir qu'à lui, de le persuader qu'en effet elle ne souffrait plus.

Mais pouvait-elle ne point se souvenir? C'est ici, dans ce fourré négligé des promeneurs, qu'elle s'était reposée deux fois, avec Abel et ses amis, aux beaux temps de son mariage, naguère. Et cela semblait si loin, dans le passé!... Ah! quels ébats joyeux, ces dimanches, quelles promesses d'amour et de travail!... Et peu à peu, malgré les reproches de sa conscience, elle goûtait avec mélancolie le charme d'évoquer les jours de fête, sitôt disparus; elle s'apitoyait d'un cœur faible sur l'homme qui ne savait pas être aimé. Là, sous les branches, loin du monde, elle n'avait pas honte de s'humilier en pensée, de songer à la clémence, auprès de son petit. Une fois de plus, cet homme, en l'abandonnant, l'avait outragée dans sa beauté par l'ingratitude, et, ce qui est pire, par le dédain. N'eût-il pas mieux valu le rejeter pour toujours, ainsi qu'un vêtement inutile, souillé de boue? Hélas! peut-on ici-bas disposer de ses sentiments et de ses pensées aussi aisément qu'on dispose, après tout, de sa vie?...

Pierre tirait, en riant, sa mère par la robe, quelquefois. Elle le suivait d'un pas docile, en tâchant de lui plaire.

Estelle savait bien que, parmi les nombreux bos-

quets, elle rencontrerait ses amis dans le fourré négligé des promeneurs, s'ils avaient, autant qu'elle-même, le cœur fidèle.

— Ah!... Pierre, les voici!...

Hugues et Claire s'avançaient en même temps, les mains tendues, au bord du ruisseau. Estelle, puis petit Pierre, sautèrent sur la berge opposée. Et l'on riait déjà.

— Venez, venez, dit Claire. Avez-vous déjeuné?

— Oui.

— Nous avons encore un peu de vin blanc.

On se coucha sans façon sur l'herbe, les uns auprès des autres. Estelle, une fois reposée, but fraternellement dans le verre de ses amis, ensuite fit boire petit Pierre. Elle s'efforçait de bavarder gaiement, avec une insouciance de demoiselle. Vains efforts : dans la douceur de l'étroite clairière, elle songea de nouveau à l'homme, dont l'image sensuelle la hantait partout. Une tristesse contracta subitement ses traits, et Claire, qui ne savait pas le mal qu'elle pouvait faire, soupira tendrement :

— Pauvre Estelle!...

— Ne me plaignez pas. Pourquoi l'ai-je voulu, ce troubadour de Coulobres?... J'ai commis une faute, il est juste que je l'expie. Peut-être, je retrouvais en Bonnaric quelque chose de ce pays qu'on aime toujours, malgré soi... Mais, petit Pierre, va donc t'amuser, va courir dans l'herbe. On ne risque rien ici.

Pierre, obéissant, s'éloigna sans se détourner, à travers les buissons. Bientôt, on ne le vit plus. Alors, dans le bois hospitalier, sa mère se remit à parler avec une effusion qui lui faisait du bien.

— Je pense qu'Abel ne reviendra plus. S'il revient, je le chasse : il le faut... Il le faut, n'est-ce pas?

— Oui, dit Hugues. Il le faut!...

— Car le travail ne marche plus, je me sens des

goûts de paresse et de désordre, les goûts de mon père et ma mère. Il ne faut pas, oh! non...

Elle fit un geste d'horreur, et poursuivit :

— Cependant, où est-il?... Où vit-il?

— Au café, parbleu!... Pour vivre, il emprunte à droite et à gauche. Les camarades, loin d'être mauvais, prêtent volontiers de l'argent, quand ils en ont. C'est entre eux une société d'assistance mutuelle.

— Quand on sera fatigué de lui donner, que deviendra-t-il?

— Il viendra vous demander pardon, et, si vous l'écartez, il menacera. N'écoutez ni ses prières ni ses menaces... Alors, il s'en ira vivre au jour le jour, comme une cigale, en faisant de la musique, avec son violon.

— Quelle honte, mon Dieu!... J'ai peur, voyez-vous...

— Peur de qui?... De vous-même ou de ce lâche?... Jetez-le dehors sans pitié. Sinon, à chacune de vos faiblesses, il augmentera en arrogance.

— Hélas! Si je pouvais ne plus le voir!... Et vous, comprenez mes misères, vous qui aimez!...

Estelle tremblait, toute pâle, à la vision de cet homme qui saurait partout, à travers Paris, tel que le loup, dès que la faim le presse, pourchasser sa proie.

— Je vous ennuie... gémit-elle.

— Si nous pouvions vous consoler, vous secourir en quoi que ce fût!... répondit Claire.

— Mais... Petit Pierre, où est-il?

Estelle fouilla d'un regard les buissons d'alentour, appela d'un cri d'alarme :

— Pierre!... Pierre!...

S'étant levés, tous, ils cherchèrent l'enfant par les verdures qui devenaient épaisses, après les buissons. Pierre se serait-il perdu?

Georges BEAUME.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

JOURNAL DE MA VIE

(MÉMOIRES DE 1845-1900) (1)

BERRYER

M. Berryer a été le plus grand orateur du dix-neuvième siècle, et il fut l'homme d'Etat le plus clairvoyant, le plus habile et le plus loyal du parti légitimiste.

C'était un grand caractère : nullement sophiste, incapable de se faire l'avocat d'une cause qu'il aurait jugée mauvaise. En politique, il avait la foi, une foi raisonnée, dont je l'ai entendu exposer les motifs; une foi parfaitement désintéressée, car il ne comptait guère voir jamais le triomphe de son parti et profiter des avantages du pouvoir.

Il croyait avec une ferme conviction que le principe du légitimisme était le meilleur possible, et le seul qui pût assurer l'ordre sans violence, fortifier l'autorité et l'union nécessaires dans la nation et la famille, développer toutes les valeurs nationales dans toutes les classes de la société, élever et maintenir la France à son digne rang parmi les peuples.

Un roi issu d'une famille hors pair, et investi d'un caractère sacramentel que de longs siècles ont consa-

(1) Voir la *Revue* du 30 mars 1901.

cré; un roi qui domine et maîtrise toutes les classes, par conséquent, toutes les petites jalousies des ambitieux, et qui peut ainsi élever du rang le plus humble et mettre en sa place utile l'homme de talent ou de génie, un Colbert, un Le Nôtre, un Racine, un Molière, un Jean Bart, un Vauban, un Chevert, un Catinat; et le soutenir malgré les attaques des basses envies; un souverain qui offre aux autres chefs d'Etat les meilleures conditions de discrétion et de durée pour les alliances déclarées ou secrètes, avantageuses à son pays; un souverain qui, indépendant des partis, reconnu comme tenant son droit de plus haut que ses sujets même les plus puissants, peut régner pour tous et donner à tous les braves gens de toutes les classes de la société sa sollicitude; un chef d'Etat qui peut faire asseoir à ses côtés la bienveillance et la justice égales pour tous, la bienveillance en raison des services des familles et des individus, la justice en raison des mérites et démérites de chacun.

Ce programme, un peu idéal, soulevait bien quelques objections : si l'histoire de France nous montre un Louis IX, un Louis XII, un Henri IV, un Louis XIV, dont le règne rappelle certaines bonnes parties de ce programme, elle ne peut nous cacher les folies, les sottises et les vices de bien d'autres souverains, qui ont désolé notre pays. A cela, Berryer répliquait... d'excellentes choses, qui, dans sa pensée, condamnaient le régime républicain, livré à la domination des médiocrités, à l'impuissance pour le bien général, à la concussion endémique et à l'anarchie presque fatale. L'exemple des Etats-Unis prouvait peu pour la France, la grande République américaine ayant eu pour fondateurs deux sages, Washington et Franklin, qui ont fait plus et mieux qu'une organisation politique; ils ont créé des mœurs, réglées par une sorte de code moral, inspirées par une sorte de religion sociale; à la différence de la France, où la République semblait issue du désordre, de l'irréligion, de l'anarchie, de la haine des classes, de l'envie, des plus stériles passions. Et, par des raisons d'expérience plus péremptoires, Berryer repoussait le

régime bâtard des royautés constitutionnelles, qui aggravait les vices de la république par un défaut plus regrettable encore : l'exploitation de la chose publique par une coterie n'ayant d'autre procédé que l'usurpation par la finasserie et la corruption. Si le trône de France eût été vacant, faute d'héritier légitime, M. Berryer aurait plutôt compris un Napoléon, comme il le fit entendre dans son discours de réception à l'Académie française en 1855; il aurait plutôt accepté un glorieux capitaine, gouvernant la France comme son armée, juste pour tout mérite et imposant la volonté de son génie.

Tant que le Roi, le prince légitime vivait, M. Berryer ne voulait pas accepter le régime bâtard de 1830.

On pressent quels magnifiques et francs mouvements d'éloquence pouvait donner à ses discours cet orateur politique, quand il combattait, à la tribune de la Chambre des députés certains ministres de Louis-Philippe; quand il défendait à la Chambre des pairs, à la Haute Cour, le prince Louis-Napoléon, héritier de la dynastie impériale; quand il défendait au Palais de Justice les ouvriers typographes qui cherchaient à former des associations de métiers, à guérir l'émiettement, l'individualisme que la Révolution de 1790 avait faits, à reconstituer des corporations, non pas privilégiées, exclusives, tyranniques, comme avant 1790, mais libres, ouvertes à tous, et autant ouvrières que bourgeoises.

M. Berryer savait que le comte de Chambord ne voulait pas régner. Le comte de Chambord, sous l'influence des terribles souvenirs de sa famille, ne voyait la France que comme un pays de fous dangereux, indomptables, incurables, et dont on ne devait pas braver la démence. Le prince s'était arrangé en Autriche une existence paisible, agréable, heureuse, de grand gentilhomme rural : très riche par des héritages de famille, notamment par la fortune du duc de Modène, il vivait sur un vaste domaine, entouré de quelques amis dévoués, bons vivants, gais viveurs; et il ne se rappelait son aïeul Henri IV que pour chasser aux pastourelles et

prouver çà et là que ce n'était pas sa faute personnelle s'il n'avait pas d'héritier légitime. A sa table, de joyeux propos gaulois assaisonnaient une plantureuse cuisine française. La princesse, atteinte de surdité, n'entendait rien de ces équipées pantagruéliques; elle se renfermait dans sa tristesse de n'avoir pas été mère, et dans sa piété qui la consolait un peu. Le comte de Chambord, de temps en temps, écrivait ou signait une belle lettre patente où il rappelait ses droits au trône de France et « les indignités de l'usurpateur »; cela suffisait à sauvegarder son prestige parmi ses fidèles, qui se plaisaient à l'appeler « mon Roy ».

Aussi bien, lorsqu'en 1873, M. Chesnelong se rendit à Froshdorf pour supplier Henri V de venir à Versailles et à Paris prendre possession du trône de France, le prince, sans oser dire brusquement non, imagina un biais pour éluder l'aventure; il suscita l'objection du drapeau, sachant très bien que le drapeau blanc ne serait pas accepté, et convaincu que si le drapeau blanc était arboré sur la route de Versailles, les chassepots partiraient tout seuls (suivant la juste et pittoresque expression du maréchal Mac-Mahon).

M. Berryer servait donc un principe sans avoir aucune illusion sur le prince en qui s'incarnait ce principe; mais il s'efforçait de faire réaliser tout ce qui pouvait s'accorder avec quelques parties de son programme, mais il combattait de toute sa puissance d'orateur et de tacticien politique toutes les mesures de législation et d'administration contraires à son programme. Il pressentait la fin du régime de Juillet, et, après 1848, il fut un des premiers à prévoir la renaissance de l'empire :

Le jour où le prince Louis-Napoléon Bonaparte, élu représentant du peuple, membre de l'Assemblée constituante de 1848, fut admis au Palais-Bourbon, un fait saisissant me révéla l'esprit clairvoyant de M. Berryer. J'étais prié à dîner chez une de mes parentes, la comtesse de S......., qui avait invité quelques députés légitimistes, dont M. Berryer. A l'heure dite, les députés n'arrivaient pas. « Il est probable, dit Mme de S......., qu'il s'est passé quelque chose de grave à la Chambre. »

Enfin, vers huit heures, ces messieurs commencèrent à venir. Le premier entrant dit : « Veuillez nous pardonner; nous avons une bonne excuse; nous venons de couler un prétendant : le prince Louis a fait ses débuts à la Chambre; il est monté gauchement à la tribune et nous a lu un petit papier fort insignifiant, avec l'accent germanique le plus drôle; on l'a interpellé de tous côtés; il n'a pas su répondre un mot. C'est bien décidément l'homme blasé, abruti qu'on a peint si souvent. »

On attendait encore un convive, M. Berryer; quand il entra dans le salon, Mme de S....... lui dit : « Vous êtes tout excusé de votre retard; je sais par ces messieurs que vous avez fait d'excellente besogne à la Chambre, etc. » Sans répondre, M. Berryer, pour ne pas prolonger le retard, offrit son bras à Mme de S......., et l'on passa dans la salle à manger. Après le potage, quand les estomacs impatients furent un peu apaisés, M. Berryer, se tournant vers Mme de S......., lui dit : « Vous pensez donc, madame, que nous venons de couler un prétendant, le prince Louis-Napoléon? Ce n'est pas mon avis. Je le connais, ce prince; j'ai été son défenseur en 1840 devant la Cour des pairs, après l'affaire de Boulogne, et je puis vous assurer que c'est un homme de profonde intelligence, de sens très fin, et de solide volonté. A cette heure, il voit l'Assemblée nationale se discréditer par ses luttes violentes, son impéritie, son bavardage; il pressent que le pays sera bientôt fatigué de ces agitateurs, de ces bavards, et il se prépare, en malin sournois, dans une attitude sage et silencieuse, à rallier les gens sensés, amis de la paix et du bon ordre. Un beau jour, il nous mettra dehors, comme l'Autre a fait au 18 Brumaire, s'il ne nous enferme pas à Vincennes ou au Mont-Valérien; et on l'acclamera chez les bourgeois, comme le sauveur de la société, et chez les ouvriers, comme l'organisateur des améliorations possibles dans la condition des classes populaires, qu'il a étudiées dans sa retraite forcée de Ham; et puis, c'est un Napoléon, et dans les campagnes ce nom est encore vénéré malgré tout. Et cela fera un empereur héréditaire, peut-être le continuateur d'une

dynastie nouvelle. » Les autres députés se récrièrent fort sur cette prédiction, qui s'est trouvée assez exacte. J'avais alors vingt ans; et la parole d'un homme tel que Berryer fit une profonde impression sur mon esprit. Quand les événements confirmèrent l'avis du grand homme d'Etat, je relus avec un vif intérêt la note où j'avais consigné le souvenir de cette soirée, si édifiante pour un jeune étudiant ès sciences et arts politiques.



MICHELET

Vers la fin du gouvernement de 1830, le cours de Michelet au Collège de France attirait une affluence énorme d'étudiants de toute opinion, en outre des amis politiques du célèbre historien. A cette époque, la plupart des collégiens et les étudiants un peu bien doués savaient par cœur des chapitres de cet écrivain pittoresque, dont l'Histoire était une série de tableaux saisissants; son cours au Collège de France avait, de plus, le piquant des pamphlets; c'était moins une leçon qu'une bordée de traits lancés contre le ministère Guizot et contre le prétendu programme de ce ministère : entente cordiale anglo-française à tout prix, maquignonnages électoraux, officiellement organisés, concussions tolérées, on disait même encouragées, etc. Michelet avait beau jeu pour sa popularité en faisant au gouvernement cette petite guerre, comme fit avec le même succès M. Henri Rochefort, vingt ans plus tard, pour discréditer Napoléon III.

Sa leçon hebdomadaire du Collège de France avait lieu de deux heures à trois heures : dès dix heures du matin, les aspirants auditeurs affluaient dans la rue Saint-Jacques et dans les galeries du Collège de France; et comme une telle foule, composée surtout de jeunes gens, avait besoin de se distraire, on chantait toutes les

chansons à la mode du jour : *la Marseillaise, le Chant du départ, les Girondins ;* et puis les refrains joyeux : *le Vieux Quartier Latin* du poète Lepère, de ce futur ministre, qui devait se rendre un moment célèbre par un mot maladroit, en disant, à la tribune de la Chambre, qu'on le verrait toujours au derrière de M. Thiers; les *Odes et Ballades* de Victor Hugo, *les Reines de Mabille* et autres bluettes fantaisistes, enfin quelques bonnes chansons de Béranger. Ce concert en plein vent était agrémenté d'intermèdes où certains loustics imitaient les cris des animaux de basse-cour, et lançaient des jeux de mots, des plaisanteries parfois rabelaisiennes, et l'on riait, et les heures passaient. Enfin, à une heure et demie, la porte de l'amphithéâtre s'ouvrait. Cette porte donnait accès à un couloir d'où s'élevaient à droite et à gauche deux escaliers conduisant aux gradins supérieurs de l'amphithéâtre. Quelle poussée! on s'étouffait, on s'écrasait pour s'engouffrer dans cette porte : parfois un étudiant tombait évanoui. En quelques minutes, la salle était comble.

Voici l'aperçu d'une séance.

On cria d'abord : « Vive la Pologne! » (Depuis l'insurrection polonaise, les Polonais étaient très sympathiques en France, dans le monde libéral, et généralement dans le peuple. Le mot qu'on a attribué, à tort ou à raison, à M. Floquet, avocat, lançant au tzar Alexandre II, notre hôte, cette exclamation : « Vive la Pologne, monsieur! » ce mot, peu convenable, inhospitalier, discourtois, était alors dans le ton du sentiment public.) On proposa donc de faire, dans l'amphithéâtre, une quête pour la Pologne. Au bas de la salle, au pied de la chaire du professeur, quelques chaises étaient occupées par des dames, parentes ou amies du maître, et qui entraient là par une petite porte réservée. On pria deux de ces dames de faire la quête, et on remit à chacune un chapeau d'étudiant, qui devait servir d'aumônière : rude corvée, de passer avec d'amples jupes dans les rangs serrés de cette assemblée. La tâche faite, les deux dames versèrent les dons (c'étaient des sous, gros ou petits) sur la table du professeur, et rendirent

les chapeaux à leurs cavaliers servants : « Remerciez ces dames pour nous tous; embrassez-les, » crièrent vingt voix d'étudiants; les dames firent ce dernier sacrifice à la Pologne.

Alors, on entendit du fond des escaliers une voix vibrante qui criait : « Mes frères, au nom de la fraternité des étudiants, faites-moi place. J'ai à vous dire des choses graves — Laissez-le monter! » répondirent les étudiants. Et nous vîmes émerger du haut de l'amphithéâtre un grand gaillard, barbu, étudiant de plusieurs années, vêtu d'un de ces cabans de drap brun doublés de flanelle rouge qui étaient alors à la mode (vêtement confortable et commode, importé par les officiers de notre armée d'Afrique, et que l'on peut regretter aujourd'hui). L'étudiant fut hissé sur un banc; il était rouge de colère, et brandissait un journal, qu'il froissait dans sa main gauche. « Mes amis, dit-il, si j'arrive en retard, ce n'est pas faute de zèle ardent pour venir entendre la parole éloquente de notre cher professeur; mais, en route, j'ai été arrêté... » Cris des étudiants : « Horreur! Oh! les brigands! A bas Guizot! A bas la Rousse! etc., etc. — Vive la liberté! » Le grand gaillard reprit : « J'ai été arrêté par la lecture de cet infâme journal, de ce suppôt de la tyrannie, du *Journal des Débats.* » A cette époque, le *Journal des Débats* était l'organe officieux de M. Guizot. « Ecoutez, mes amis, ces passages de ce qu'on appelle le discours du trône. (Ici les étudiants ricanent en chœur.) Ecoutez ce qu'imprime avec les plus vils éloges ce vil souteneur, le *Journal des Débats.* » Et il lut ces phrases restées célèbres où M. Guizot faisait dire au roi Louis-Philippe en parlant de l'opposition, même dynastique : « Les passions aveugles et ennemies. » Après cette lecture, l'étudiant mit sous ses pieds le journal honteux, et le foula rageusement, pendant que l'assemblée criait : « A bas Guizot et ses infâmes vendus! »

Sur ce, la petite porte s'ouvrit, et M. Michelet, qui peut-être avait écouté dans la pièce voisine, fit son entrée : tonnerre d'applaudissements, et de hourras, et de trépignements. Les étudiants de Paris, quand ils sont

réunis en grand nombre, redeviennent de grands enfants avides de bruit et qui se grisent de leurs propres exaltations. A côté d'étudiants enfiévrés, emballés, j'en entendais bon nombre d'autres, qui disaient à demi-voix, après avoir crié plus fort que tous : « C'est amusant ! »

M. Michelet avait une tête charmante : teint pâle, uni et doux, lèvres minces, œil bleu, cheveux d'un blond blanc, qui encadraient fort bien un large front. Il resta un moment debout devant les deux tas de sous de la quête ; et posant là-dessus deux petites mains blanches aristocratiques, comme pour consacrer ces offrandes de la jeunesse française au peuple polonais, il lança ce mot : « Mes amis, merci ! » Et l'assemblée d'applaudir. Puis il s'assit, et commença son cours. Il parlait lentement, par phrases courtes, espacées par les longs bravos de l'auditoire. Sa leçon aurait pu se dire en un quart d'heure ; mais elle remplissait ainsi son heure réglementaire.

Voici, à peu près, ce qu'il nous dit ce jour-là :

« Dernièrement, j'étais dans le midi de la France, pour essayer de rétablir un peu ma santé, fatiguée par mes travaux, et surtout affectée par le spectacle écœurant des hommes qui désolent et déshonorent notre pauvre et chère patrie. (*Bravo ! Bravo ! A bas Guizot !* etc.) Je me promenais un soir sur les bords de la Méditerranée. Et je regardais par les yeux de la pensée, au Sud, l'Afrique, la terre de l'esclavage, (*Vive la liberté !*) à ma droite, l'Espagne, la terre de l'Inquisition, (*Horreur !...*) à ma gauche, l'Italie, la terre de la papauté, (*!!!*) et, me retournant, je voyais, par delà notre France, là-haut, dans les brouillards du Nord, Albion, la terre de la perfidie, de la rapacité, la caverne où gîte ce polype, dont les mille tentacules sont collés sur le globe et le sucent, et l'épuisent, et le tuent ! (*!!!*) » Toute la leçon était dans ce style. Cela n'apprenait pas grand'chose ; mais quelle excitation ! Et, quand on sortait de là, les disciples de ce Père Jean de la Montagne étaient chauffés à blanc pour l'insurrection.

Toutefois, nous devons reconnaître que ces fièvres,

causées et entretenues par ces violents orateurs, n'étaient pas absolument stériles pour le bien. Un courant d'énergie laborieuse, la curiosité scientifique, philosophique, animaient le quartier latin : les bibliothèques, les cabinets de lecture étaient assiégés. Depuis peu d'années, on avait ouvert la bibliothèque Sainte-Geneviève le soir. Et je me rappelle qu'à l'ouverture de chaque séance du soir, les salles étaient envahies, et des centaines de jeunes gens attendaient à la porte, sous une maigre véranda, exposés au froid, à la pluie, à la neige; ils attendaient, silencieusement et en bon ordre, que quelques-uns des camarades d'abord entrés sortissent et leur fissent place. Il y avait alors peu ou point de brasseries : les brasseries à femmes, importées d'Allemagne vingt ans après, étaient inconnues chez nous. Peu d'étudiants allaient au café, sauf pour lire les journaux et les revues : au café Voltaire, place de l'Odéon, au café Tabourey, près du Luxembourg; au café Procope, le fameux café des Encyclopédistes du dix-huitième siècle, rue de l'Ancienne-Comédie. Le plus grand nombre des étudiants prenaient leurs distractions dans leurs chambres, où ils se réunissaient en cercles d'amis, camarades de collège, compatriotes. Et là, on discutait les questions de philosophie, d'histoire, de morale, de politique, de littérature, à l'ordre du jour. Les étudiants en droit avaient en outre leurs *conférences* au Palais de Justice, le soir, où on jouait au tribunal en robe et en bonnet carré. On allait au théâtre, de temps en temps, suivant les facultés de sa bourse, soit au classique Odéon, soit au petit théâtre de Bobino; et quelquefois on passait l'eau (grande affaire!) pour aller entendre Rachel, l'interprète sublime et parfaite de Corneille et de Racine; Frédérick Lemaître, le puissant dramatiste; Mme Dorval, qui mourut de sa passion scénique (ce qui ne se voit plus guère); Rose Chéri, le charme décent de la comédie bourgeoise; l'élégant Bressant; le sensible Bouffé; Déjazet, la malice française incarnée; Arnal, le froid plaisant, qui faisait éclater de rire sans avoir l'air de s'en douter; et cette troupe incomparable du Palais-Royal : Sainville, Alcide

Touset, Levassor, qui ne s'est plus retrouvée. Parfois, quand les fonds arrivaient de la province, on se haussait à aller écouter l'admirable compagnie chantante des Italiens, la Grisi, Mario, Lablache, etc.; ou les chanteurs merveilleux de l'Opéra : Duprez, Stolz; ou les gracieuses voix de l'Opéra-Comique, Roger surtout, l'idéal du ténor des mélodies de l'opéra français et qui s'est fourbu à l'Opéra. De temps en temps, les étudiants mondains allaient dîner ou passer la soirée chez leur correspondant ou autre ami de leur famille.

Pour moi, j'ajoutais à ces plaisirs délicats ou raffinés celui des concerts du Conservatoire que venait de créer Habenek, comme je vais l'exposer.

En somme, la vie d'étudiant de 1846 à 1848 était très vivante, et la plus sainement vivante peut-être qui jamais ait animé le quartier latin au cours de ce siècle, si je m'en rapporte à mes souvenirs et aux récits de mes aînés et de mes cadets.

A. DE MALARCE.

POÉSIES

LA VAINE CHANSON

Le soir tombait, le soir tiède et rose d'été,
Le soir divin fait pour le rêve et la paresse,
Et le cœur plein d'amour, d'espoir et d'allégresse,
J'ai joué de la flûte et l'on n'a point chanté.

Puis la nuit peu à peu s'étant faite, effleuré
Des souffles qui flottaient, doux comme une caresse,
J'ai mis toute mon âme en un cri de tendresse...
J'ai joué de la flûte et l'on n'a point pleuré.

Attendant vainement un passant qui m'écoute,
J'ai chanté longtemps, seul sur le bord de la route.
Les hommes affairés poursuivaient leur chemin,

Méprisant le rêveur mal armé pour la lutte,
Le poète qui, sans souci du lendemain,
Laissait passer le jour à jouer de la flûte.

LE VIEUX PARC

Dans le parc délaissé dont j'ai poussé la porte,
L'automne se prolonge indécis et charmant.
Un peu de vie encor frissonne sur l'eau morte,
Les arbres dans le soir s'effeuillent lentement.

C'est ici qu'elle et moi, couple heureux, nous rêvâmes,
Et depuis, bien des jours, bien des mois ont passé.
Mais ce que deux enfants ont laissé de leurs âmes,
La suite des saisons ne l'a point dispersé.

Au fond de chaque allée un peu d'elle subsiste,
Comme un charme subtil qui ne s'efface pas.
Et le soir qui descend, le doux soir mauve et triste,
Reflète encore un peu sa robe de lilas.

C'est en vain que l'absence et l'oubli me l'ont prise.
Partout je la retrouve et partout je la vois.
Un peu de son parfum s'attarde dans la brise,
Et l'eau morte tressaille encore de sa voix.

CRÉPUSCULE

Déjà le jour s'attriste aux carreaux de la chambre.
Il tombe lentement, le soir gris de décembre,
Le soir gris et furtif et froid comme un linceul;
Et morne, las de lire, effaré d'être seul,
Ayant laissé mon livre au milieu d'un chapitre,
Je m'attarde à rêver le front contre la vitre.
C'est l'heure où dans la nuit mauvaise les maisons
Se referment. Les murs gémissent. Les cloisons
Tremblent. Les choses même ont senti leur misère...
Et mon âme, ainsi que les maisons, se resserre.

Mais je songe qu'un jour peut-être tu viendras,
Toi vers qui vainement, ce soir, je tends les bras,
O ma pâle, ma frêle et ma chère inconnue.
Mes fantômes craindront ta présence ingénue.
Trop simple encor, trop confiante pour savoir
Les rêves ténébreux qui m'assaillent le soir,

Tu prendras en pitié mon mal sans le comprendre;
Et plus silencieuse, et plus douce et plus tendre,
Par ces retours d'hiver nostalgiques et lents,
Tu t'avanceras dans la chambre en voiles blancs,
Pareille un peu, dans l'ombre, aux vierges des estampes...
Et, paisibles, tes mains allumeront des lampes.

A UN SCULPTEUR

Dévoilant à nos yeux sa blancheur ingénue,
Elle a surgi du bloc que ton art a sculpté,
Et se dresse, tranquille en sa sérénité,
Heureuse d'être belle et fière d'être nue.

Mais tu souffres pourtant, car, malgré sa beauté,
Aucun souffle n'anime, ô sculpteur, ta statue,
Et, fiévreuse, ta main qui tremble et s'évertue,
Cherche à déshabiller encor sa nudité.

Faut-il que ta soif d'art demeure inassouvie?
Ne peux-tu parvenir aux sources de la vie
Et découvrir enfin le cœur, toujours caché?...

Tu la sens impassible et froide, ta statue,
Et tu crains de mourir sans avoir arraché
Le dernier voile dont son âme est revêtue.

ANDRÉ DUMAS.

CHRONIQUE MUSICALE

En l'honneur de deux maîtres : Mozart et Rameau.
Bibliographie.

J'ai su par ouï-dire qu'un certain nombre de chefs d'orchestre allemands ont exhibé, ces temps-ci, au Vaudeville, des silhouettes variées et fait assaut d'originalité aux dépens du répertoire. Comme on ne m'a point prié à leurs exercices, je n'aurais garde d'en juger. J'ai lu, aussi, des comptes rendus fort élogieux de l'exécution, par M. Chevillard, de la symphonie avec chœur de Beethoven. J'en suis persuadé, ces éloges étaient mérités. Je regrette seulement, aucun service ne m'ayant été fait pour cette audition, de ne pouvoir y joindre les miens. Au moins ma tâche est-elle ainsi simplifiée.

Les théâtres, d'autre part, ne m'offrant point, pour l'instant, matière à commentaires, — je me borne à citer, pour mémoire, les reprises de *Haensel et Gretel* et d'*Iphigénie en Tauride*, à l'Opéra-Comique, — je puis, en attendant la première prochaine du *Roi de Paris*, à l'Opéra, mettre à profit ma liberté pour entretenir mes lecteurs de divers sujets n'ayant avec l'actualité que des rapports indirects et que le souci de l'actualité m'avait forcé, jusqu'ici, à négliger.

Il s'agit de maîtres anciens qui font l'objet, en ce moment, d'exécutions ou de publications méritoires et

dont on a peu souvent l'occasion de signaler l'intérêt. Mozart d'abord, si, toutefois, on peut considérer Mozart comme un ancien et en supposant qu'il ne soit pas demeuré, là où il se montre pleinement lui-même, notre contemporain, comme il restera le contemporain de tout âge épris d'harmonieuse beauté. C'est bien ainsi, d'ailleurs, que semblent l'avoir compris ses admirateurs les plus récents : en fondant à Paris une *Société Mozart*, il ne semble pas qu'ils aient eu le moins du monde la pensée de faire œuvre d'archaïsme. C'est, au contraire, la persuasion où ils se trouvaient de répondre à un besoin musical tout actuel et très vivace qui les a incités à frapper aux portes de cette sorte de château de la Belle-au-Bois-dormant qu'est pour nous l'œuvre immense de Mozart.

MM. Alfred Boschot et Teodor de Wyzewa, en prenant l'initiative de la nouvelle société, n'ont sans doute pas prétendu non plus découvrir le génie du maître. Leur raisonnement, très simple, a dû consister à peu près en ceci : Mozart, universellement admiré, et, sans doute, connu de beaucoup d'artistes, n'est guère pour le public qu'un nom glorieux à l'énoncé duquel il est convenu de s'extasier, à moins qu'un sot *modernisme* n'incline certaines gens à une grimace d'indulgente réprobation; en réalité son œuvre est très peu explorée. Beaucoup de personnes n'ont même jamais entendu parler que de *Don Juan*, des *Noces de Figaro*, de *la Flûte enchantée* et des sonates de piano. Ce n'est pas la centième partie de sa production et encore la juge-t-on mal. Les opéras susdits, dont l'exécution, du reste, se fait de plus en plus rare, sont toujours joués à contresens et morcelés, suivant la fantaisie des directeurs, de manière pitoyable. Quant aux sonates de piano, elles servent invariablement d'abécédaire aux petites filles ânonnantes à qui l'on fait jouer de « bonne musique ». Il suffit d'avoir entendu exécuter une de ces

sonates par Saint-Saëns ou par Risler pour se rendre compte que la difficulté n'en gît pas dans les notes : on peut les dévider d'un bout à l'autre, comme des pelotes de soie, avec cette dextérité qui fait la joie des familles, sans en avoir la moindre idée.

Les promoteurs de la Société Mozart, de qui l'admiration est sérieusement informée, ont pensé justement que les personnes qui aiment ou qui sont susceptibles d'aimer cette musique ne seraient pas fâchées d'avoir, parfois, l'occasion d'en entendre, les théâtres la négligeant décidément, les concerts n'en étant guère plus prodigues et la jeune fille, qui, suivant l'ingénieuse expression de Louis Bouilhet :

> Assise à son piano, varlope des accords,

ne pouvant être, en tout cas, qu'un pis-aller.

C'est ainsi qu'ils ont composé des programmes où bien des catégories d'ouvrages de Mozart, qui en a produit abondamment dans tous les genres, sont représentées. La musique de chambre, notamment, parmi laquelle on peut ranger ce que le maître a écrit de plus complet, peut-être, et de plus raffiné. Les airs détachés avec accompagnement d'orchestre et les simples *lieder*. La musique de piano aussi, à deux et à quatre mains, ou en concert avec d'autres instruments, etc. La tentative est excellente, et l'on ne peut qu'applaudir au zèle enthousiaste des fondateurs de cette société. Quoiqu'il soit, selon moi, très douteux qu'ils réussissent à raviver le culte de Mozart jusqu'à faire de son œuvre, même pour un public restreint, ce qu'elle fut, par exemple, pour le fanatique Oulibicheff : le centre autour duquel toute la musique rayonne, ils n'en sont pas moins très heureusement inspirés en la faisant revivre pour un petit nombre d'amateurs sincères ; ceux dont le goût est assez pur et l'intelligence assez souple pour s'abstraire du tumulte de l'art moderne et prendre plaisir à celui-ci,

tout d'équilibre, de mesure, et d'euphonie, ne manqueront pas envers eux de reconnaissance.

Mozart, et c'est en quoi il apparaîtrait, parmi les compositeurs, comme un prodige unique, si Bach n'existait pas, n'est jamais sorti de l'expression musicale; tout ce qu'il éprouvait se transformait naturellement en musique sans que jamais on ressente, à l'entendre, l'impression qu'il ait cherché, d'un sentiment quelconque, une *traduction* pour l'énoncé de laquelle il ait dû faire subir à sa musique la plus légère déformation; ce n'est que depuis Beethoven que la musique a pris en général cet aspect de *traduction* de l'ordre psychologique dans l'ordre musical; on pourrait même affirmer que la majeure partie du plaisir que l'auditeur d'aujourd'hui prend à la musique, lui est fournie par l'impression de la *lutte* que le compositeur doit engager pour parvenir à exprimer musicalement des phénomènes intérieurs de plus en plus compliqués. De là ces heurts, ces explosions soudaines, ces déchirements, et toutes ces étranges beautés que l'on se plaît à considérer comme les caractéristiques de l'art d'à présent. Envisagés au point de vue de la musique absolue, ils ne peuvent apparaître que comme des signes évidents de dégénérescence. De Beethoven à M. Richard Strauss, en passant par Berlioz, la musique *traductrice* a fait de grands progrès. Cela vient sans doute de ce qu'elle s'adresse et devra s'adresser toujours davantage aux masses, incapables de se complaire à l'émotion uniquement musicale; cela tient peut-être aussi au rôle de plus en plus histrionesque que prétendent jouer les musiciens. Quoi qu'il en soit, l'évolution nous emporte. Nous en sommes même déjà, peut-être, à la dissolution, au retour du corps, jadis solide, à ses éléments gazeux.

Cependant rien ne peut prévaloir contre les faits. Une admiration exclusive pour Mozart ne peut être aujourd'hui qu'artificielle. Ce que nous avons perdu

dans l'ordre musical proprement dit est compensé par l'extraordinaire variété et intensité de l'art moderne. On ne doit pas oublier que Beethoven, tout en obéissant à des principes différents de ceux de Mozart, et en violentant parfois la musique pour la contraindre à se plier à toutes les exigences de l'expression, même aux plus hardies, — ce que Wagner appelle son *erreur*, — on ne doit pas oublier, dis-je, que Beethoven trouva, par là même, le ressort d'impulsions prodigieuses et le principe d'une ampleur et d'une diversité de formes que Mozart n'a point connues. Ou plutôt, c'est Beethoven qui, le premier et instinctivement, découvrit ce grand secret, que la forme n'est pas un cadre vide à remplir avec plus ou moins d'ingéniosité, mais qu'elle est engendrée par l'idée musicale même. Cette découverte avec ses conséquences poussées à l'absurde aboutit, il est vrai, au poème symphonique, et les compositions les plus amorphes peuvent s'en réclamer. Beethoven n'est point responsable de cet illogisme, non plus que Mozart des piteux essais de ses imitateurs. Chez Beethoven, les écarts de forme sont nécessités par le développement des idées mères. Mais l'équilibre de la composition demeure toujours sensible et il ne tient qu'à nous d'en revenir à la législation très large et très sage qu'il semble avoir toujours appliquée en cette matière. C'est d'elle, en tout cas, qu'il faut nous réclamer si nous tenons à posséder encore une musique *musicale*. L'euphonie de Mozart, sa grâce ailée, ce que son art contient de cadencé et de périodique, voilà qui, j'en ai peur, est à jamais aboli pour nous. Nous pouvons nous réfugier dans son œuvre comme dans un Eden oublié. Il ne me semble pas que nous puissions nous y établir à demeure.

Le refuge est pourtant délicieux. On conçoit que, lassés des outrances et des excès de l'art d'à présent, choqués de ses éclats souvent cruels, de son apparat

parfois grossier et de cette atmosphère de tremblement de terre qu'il fait flotter autour de lui, d'aucuns viennent rêver ici — rêver et regretter... — Mais que sert le regret ? Rien n'y fera : la musique ne saurait plus être pour nous un langage *en soi*. Nous *traduisons*, sans doute parce que nous ne sommes plus assez musiciens, et peut-être aussi parce que Wagner et d'autres ont passé... J'en demande pardon aux excellents fondateurs de la Société Mozart, mais, semble-t-il, nous traduisons Mozart lui-même comme Bach d'ailleurs, et Palestrina. Cela tient probablement à notre éducation. L'admiration des contemporains de Mozart qui le comprirent devait peu ressembler à notre admiration. Elles ont entre elles toutes les différences qui distinguent le jeu de l'action de celui de la réaction.

Cette réaction, si réaction il y a, peut pourtant être utile. Aux musiciens d'abord. Je conseille fort aux jeunes compositeurs, et même à certains compositeurs âgés, de lire les six quatuors, dédiés à Haydn, que la Société Mozart a fait tout d'abord exécuter. Peut-être ne les connaissent-ils point, ou, s'ils les connaissent, peut-être les dédaignent-ils ? Ils ont tort dans l'un et l'autre cas : indépendamment du charme sous lequel nous laisse toujours Mozart, notamment dans ses *adagios* qui sont presque tous merveilleux, il y a grand profit à tirer de l'étude de ses quatuors et de ses quintettes. On y peut admirer, d'abord, une dextérité de plume hors ligne et telle qu'aucun compositeur peut-être n'en a jamais possédé de semblable; car on aurait tort de croire que le travail en doive être innocent et en rapport avec le caractère léger de certaines idées, surtout de celles des *finales*, qui semblent parfois décrire quelque chasse aux papillons. Qu'on prenne par exemple celui du quintette en *sol mineur* qui, d'ailleurs, conclut faiblement une œuvre du plus haut pathétique; le travail des thèmes n'en est pas moins d'une ingéniosité digne d'être médi-

tée par les plus intrépides contrapontistes de l'école moderne. Et c'est le morceau le moins beau! Que de choses encore pourrait nous apprendre Mozart, et avant tout à ne pas sortir de la musique! Mais, je l'ai dit, je crains que la leçon n'arrive bien tard.

N'eût-elle exécuté que ces six quatuors, la Société Mozart aurait utilement rempli sa première année d'exercice. Il faut l'espérer, elle ne s'en tiendra pas là : les œuvres de Mozart les plus inconnues réclament le concours de forces instrumentales plus importantes que celles dont la Société a pu disposer jusqu'ici. Néanmoins, qu'elle ne perde pas de vue qu'il importe moins de jouer Mozart que de le bien jouer.

*
* *

J'en viens maintenant à Rameau, plus oublié encore que Mozart, si tant est que Mozart l'ait jamais été. De Rameau on peut dire que l'abandon fut complet et semblait en quelque sorte définitif, malgré l'édition de ses opéras, très sommaire d'ailleurs, parue dans la collection Michaëlis. Je suis loin d'ailleurs de prétendre égaler ou même de vouloir comparer Rameau à Mozart. Mais ce fut, quand même, un homme d'un génie admirable et tout français, qui n'eut que le tort de venir entre Lulli, qu'il ne put parvenir à supplanter complètement, et Gluck qui mit son œuvre à profit et l'éclipsa totalement. Depuis longtemps, Rameau dormait dans la poussière de nos bibliothèques. Il y dormirait encore si, grâce à l'initiative de la maison A. Durand et fils, son œuvre ne reparaissait, peu à peu, dans une édition luxueuse et reconstituée, cette fois, d'après les documents originaux revisés selon la méthode critique la plus scrupuleuse. La sixième année de cette publication considérable, qui fait tant d'honneur aux éditeurs qui l'ont entreprise, a paru récemment, nous apportant un ouvrage capital du vieux maître dijonnais. Les volumes précédents,

moins importants, étaient consacrés à sa musique de clavecin, — dont certaines pièces ne cessèrent jamais, d'ailleurs, d'être jouées, et dont des rééditions multiples avaient paru, — à sa musique concertante, à ses cantates et à ses motets. Ce volume-ci, qui se présente sous l'aspect imposant d'une partition d'orchestre et de piano de près de 460 pages, inaugure la longue série des opéras de Rameau. *Hippolyte et Aricie* fut, en effet, l'ouvrage avec lequel son auteur débuta à l'Opéra en 1733, à *cinquante ans*. Les jeunes compositeurs étaient, paraît-il, aussi grisonnants sous Louis XV que de nos jours.

Hippolyte et Aricie est une œuvre du plus haut intérêt, tant au point de vue historique qu'au point de vue musical. Il y a loin sans doute de la tragédie chantée de Rameau, dans laquelle beaucoup d'épisodes lyriques conservent un caractère d'intermèdes, à celle de Gluck, qui sait joindre le lyrisme à l'action d'une manière presque constante, même dans les airs de ballet. Comme dramaturge et comme poète, Gluck demeure incomparablement au-dessous de Rameau. Comme musicien, au sens strict du mot, Rameau ne me paraît pas très distant du sublime chantre d'*Alceste* et je sais bien des scènes où il semble évident qu'il lui a servi de modèle.

Grâce à M. Vincent d'Indy qui a accompli avec un soin minutieux la tâche délicate de reviser un texte probablement très embrouillé, — si j'en juge par celui des *Indes galantes* que j'achève présentement d'arrêter, — nous possédons aujourd'hui de l'œuvre de Rameau une idée complète et appropriée à ce besoin de clarté et de netteté dans les détails qui semble, en musique, une exigence relativement moderne. L'impression que cause la lecture d'un ouvrage qui, dans de mauvaises copies ou de vieilles partitions fautives et incomplètes, apparaissait plus ou moins confus, est surprenante, ainsi secondée par une édition correcte et clairement établie.

On peut même dire qu'elle est, du tout au tout, transformée. Les rythmes qui, là, chevauchaient les uns sur les autres, se dessinent ici d'un seul trait; les basses chiffrées se réalisent, les instruments à vent ne disparaissent plus à un tournant de page sans qu'on puisse savoir ce qu'ils deviennent. Tout s'ordonne logiquement, tout s'enchaîne, et la pensée de Rameau réapparaît dans toute sa vigueur ou dans toute sa grâce.

En ce qui concerne spécialement le point de vue historique, M. Charles Malherbe, l'érudit archiviste de l'Opéra, a réuni une foule de documents qu'il était seul, peut-être, à même de se procurer. Son commentaire bibliographique prend ainsi une valeur positive qu'apprécieront toutes les personnes soucieuses de l'exactitude des faits. M. Charles Malherbe n'a pas borné là, d'ailleurs, sa part de collaboration. Sous forme d'introduction à l'ouvrage de Rameau, il n'a pas écrit moins qu'une histoire complète de l'opéra en Italie et en France depuis les origines jusqu'à *Hippolyte et Aricie.*

Mais, si grande soit la valeur de cette étude, elle le cède naturellement en intérêt au texte de Rameau dont la gloire ne pouvait être mieux racontée que par lui-même. C'était une étrange machine qu'un opéra, avant que Gluck eût fait décidément prédominer le drame sur le spectacle. Rameau, uniquement musicien, mais musicien de génie, ne paraît pas s'être soucié autrement des singuliers compromis entre la *tragédie* et l'*opéra-ballet* que présentaient presque à chaque scène les livrets qu'on lui fournissait. Il ne semble pas avoir été autrement gêné par ces mélanges de drame et de divertissement qui sont alors la caractéristique de l'opéra. Il paraît seulement s'être appliqué à donner à chaque genre de scène le plus d'accent et de couleur possible, à faire par exemple que les récitatifs fussent bien accentués et bien déclamés, les airs pathétiques ou tendres, les passages descriptifs ingénieux et saisissants, les airs

le danse rythmiques et variés. Aussi, grâce à sa vive magination, l'unité qui faisait défaut aux poèmes de ses œuvres est-elle réalisée dans la musique qui, constamment, se plie aux exigences momentanées de la pièce sans rien perdre de son style ni de sa belle allure. Quand le drame, par bonheur, n'est interrompu par aucun « bruit de fête », ou chœur dansé, ou petites ariettes sentimentales, le musicien sait le dessiner en raits d'une étonnante largeur et trouver des accents lont le pathétique n'a jamais été surpassé. On peut hardiment mettre en regard des scènes analogues traiées par Gluck, l'acte des *Enfers* d'*Hippolyte et Aricie*, avec son Thésée si tragique, son Pluton si majestueusenent sombre, ses Parques fatidiques et sa tumultueuse roupe de larves. Cette page admirable n'a vieilli que sous le rapport de la forme : encore celle-ci est-elle par noments d'une variété de coupe qui la rapproche de nous plutôt que de son époque. On peut citer encore, parmi les plus belles choses d'*Hippolyte et Aricie*, la scène du désespoir de Thésée avec le bruissement des lots qui accompagne son invocation à Neptune, — passage dont le lyrisme pittoresque n'est pas sans faire songer à certaines pages de Wagner; — celle, si véhémente, les imprécations de Phèdre après la mort d'Hippolyte et la symphonie délicieuse qui berce le sommeil enchanté d'Aricie au cinquième acte. Mais que de citaions il faudrait faire si l'on voulait énumérer toutes les beautés d'une œuvre si riche d'invention et toute débordante de vie musicale! Le mieux serait, je crois, puisque *Hippolyte et Aricie* revit à présent sur le papier, qu'un chef d'orchestre bien inspiré s'avisât d'en aire revivre par l'exécution les fragments les plus signiicatifs. En même temps qu'une révélation éclatante du génie de Rameau, une exécution semblable apparaîtrait comme le juste corollaire de l'effort accompli par les éditeurs pour donner à sa gloire un nouveau lustre.

*
* *

Bien qu'il s'agisse ici d'une publication d'un genre tout spécial, je crois informer utilement ceux de mes lecteurs que les questions de théorie musicale peuvent intéresser en leur annonçant l'apparition, en traduction française, du traité d'harmonie de Hugo Riemann. Le traducteur de cet ouvrage du célèbre théoricien allemand est M. Georges Humbert, qui déjà avait fait paraître en français le *Dictionnaire de musique* du même auteur. Cette fois, c'est d'un ouvrage purement didactique que M. Humbert a voulu nous permettre de prendre connaissance. Sous le titre de *l'Harmonie simplifiée* ou *Théorie des fonctions tonales des accords*, Hugo Riemann y développe des principes, dont, pour ma part, j'admire fort l'ingéniosité et la simplicité, malgré la façon parfois confuse dont ils sont présentés. Il faut lire le traité de Riemann pour apprendre, en particulier, ce qui constitue l'essence de la modulation. Cette lecture peut ne pas être sans fruit en un temps où la musique module à tout propos et souvent hors de propos. Mais ce sont là des considérations techniques que je ne puis, on le conçoit, développer à cette place. Je me contente, pour achever de renseigner mes lecteurs, de les informer que l'ouvrage de Riemann a paru chez Augener (1).

Et pour terminer cette notice bibliographique, je mentionne encore la publication, par M. A. Soubies, d'un nouveau volume sur l'histoire de la musique qui s'ajoute à ceux qu'il a déjà fait paraître dans la jolie collection Flammarion. Cette fois, l'érudit historien ne nous conduit pas très loin : en Belgique. On apprend beaucoup de choses à l'y suivre.

(1) En vente chez Durdilly, 11 *bis*, boulevard Haussmann.

PAUL DUKAS.

CHRONIQUE

La Société des artistes français. — Portraits illustres. — Saha Bênah. — Un plaisir parisien. — Du Salon à la Chambre. — Delacroix au Palais-Bourbon. — Le discours de M. Méline. — Une citation de Lamartine. — Les libertés nécessaires.

Encore un vernissage!... Cette fois, c'est le tour de la Société des artistes français installée, comme la Société nationale des Beaux-Arts, au Grand Palais des Champs-Elysées, mais du côté de l'avenue Nicolas II. Si je compte bien, la peinture s'y répartit en 37 salles et s'y découpe en 2,096 numéros. Que de chefs-d'œuvre! On ne peut pas les nommer tous. M. le président de la République y figure quatre fois au moins, peint par M. Bonnat et par M. Layraud, sculpté par M. Puech et M. Enderlin. Le portrait du Pape y est exposé par M. B. Constant et M. Dreyfus, lui-même élève favori de M. Constant, le Benjamin de Constant. Le grand rabbin de France, M. Zadoc-Kahn, a posé devant M. Bloch, et la nouvelle et déjà célèbre pensionnaire de la Comédie française, Mlle Cécile Sorel, devant M. Henri Guinier. Le lieutenant-colonel Marchand est représenté par M. Ferdinand Humbert. Il doit y avoir un portrait de M. Coquelin cadet, mais on n'a pas entendu dire qu'il y en eût un de Mme S. Bernhardt, que Mlle Emilie Lerou, dans ses lettres à M. Delaunay que publie *le Carnet historique* du comte Fleury, appelle si drôlement Saha Bênah et dont on annonçait la rentrée à la Comédie pour y jouer Chérubin dans la pièce de M. de Croisset. Hélas! que respecte-t-on un jour de

vernissage, et M. Loubet lui-même, peint par M. Bonnat, en a entendu qu'il ne répétera heureusement ni à l'auteur ni au modèle!

Cette solennité du vernissage a bien perdu de son élégance, mais c'est une aventure qui lui est commune avec bien d'autres solennités. Elle n'en est pas moins courue; son retour régulier retrouve toujours la même vogue. Là n'est point du reste le plus étonnant. Mais on ne s'émerveillera jamais assez de toute cette folie de tableaux et de ce dévergondage de sculptures qui, tous les ans, songez-y, tous les ans, travaillent le Parisien et le jettent dans d'atroces migraines et des sottises indignes de lui, et qui le poussent à courir en semaine et le dimanche, malgré le soleil, s'enfermer dans des salles poudreuses et étouffantes où il contemple avec ivresse la représentation de spectacles et d'aspects dont la réalité, la plupart du temps, le laisse parfaitement indifférent.

On sait bien assez ce que penserait d'une habitude si bizarre le Huron de Voltaire. Mais si l'on naît Huron, on ne le reste pas, et voici mon sauvage installé à Paris; il s'habitue, il prend goût à nos coutumes, il s'y conforme, et d'année en année on le voit qui suit les Salons. Rien ne le distingue plus d'un amateur ou d'un critique d'art. Sa judiciaire est complètement faussée par le contact permanent qu'il maintient entre soi-même et les artistes qu'il prétend apprécier. Ils vieilliront, lui et eux, ensemble, dans une routine acceptée des deux côtés; ce serait une singularité choquante de sa part, et ou vraiment reparaîtrait le barbare, que de demander à ses peintres des efforts nouveaux, et de même il aurait le droit de se fâcher si ses peintres venaient à dérouter le jugement qu'il a en quelque sorte acquis sur eux et à l'obliger à leur propos à modifier sa façon de penser. Il y a en cette matière une espèce de contrat et qui veut peindre n'est pas un galant homme si, au bout de quelque temps, il ne se fait pas classer pour les mêmes éloges ou les mêmes critiques. C'est visiblement ce qui se passe entre le public parisien et ses comédiens. Un novice n'y comprend rien et s'ahurit de ce qu'on admire;

mais il est vite au fait, prend l'âge de ses anciens, applaudit comme eux aux mêmes endroits et se fait un point d'honneur de ne plus quitter une admiration où il eut tant de peine à se monter; mais aussi ne souffre-t-il point que les raisons en soient le moins du monde dérangées.

Elles le sont pourtant, et par le seul fait de la fuite des heures, par l'effet du temps et de l'âge, et parce que toute chose va vers la ruine qui n'acquiert pas d'éléments nouveaux pour se maintenir en vigueur. Un talent laisse paraître ses premiers bourgeons, il passe fleur et porte fruit; il est naturel qu'ensuite il décroisse; mais chaque année, penché sur lui, vous applaudissez au miracle de sa floraison et vous ne voyez pas qu'à chaque retour d'année sa fleur est moins brillante et moins forte.

Seulement qu'un héritage, un divorce, des affaires d'intérêts ou de famille aient pour un temps rappelé le Huron dans sa patrie, vers ses grandes vallées et ses larges fleuves, ou que vous ayez dû laisser l'ingénieuse bouture dont vous faisiez vos délices au rebord de votre fenêtre, voyez au retour l'impression du Huron et la vôtre. Tout aura continué suivant une courbe prévue et que vous auriez suivie sans vous en apercevoir; seulement vous n'étiez pas là et vous êtes tout surpris. Il ne s'est pourtant en votre absence rien passé qui vous doive étonner. Mais vous avez rompu le charme; les autres y sont toujours soumis...

La morale de cette histoire est donc que, pour s'y plaire, il faut aller au Salon et n'en point manquer. Donc encore ce routinier Parisien est un sage et un malin qui se donne à duper pour son plaisir. Grand bien lui fasse et l'on aurait bien tort de chicaner des gens de ce caractère.

*
* *

Est-il difficile de passer d'un Salon de peinture à la politique? Si j'en avais besoin, la transition ne m'est-elle pas donnée par Delacroix qui, le 17 mars 1847, écrivait dans son *Journal* : « Travaillé à la Chambre. J'ai

éprouvé combien ce lieu est malsain; j'y suis trop resté.» M. Méline aussi y est trop resté, mais, comme Delacroix encore, il connaît combien ce lieu est malsain. Pour le purifier, il compte sur le suffrage universel et lance de Remiremont le premier coup de trompette pour les élections législatives de l'an prochain. «Le pays, dit-il, veut désormais savoir ce qu'il peut attendre des partis qui se disputent sa confiance; il ne veut plus voter dans l'obscurité, sur des programmes vagues qui permettent à ses élus, une fois nommés, de faire une politique absolument contraire à la volonté de leurs électeurs.» Je crois bien que M. Méline a raison de parler ainsi, et de même quand il dénonce le danger de la politique économique du ministère, qui gêne l'industrie et fait fuir le capital, ou quand il déplore sa politique sectaire; et j'applaudis à sa citation de Lamartine : «Si la République n'est pas, en effet, et dans la proportion juste, la chose de chacun, elle n'est plus la République. Elle est un monopole, c'est-à-dire la propriété particulière de quelques-uns au préjudice de tous. Cela s'appelle un privilège. Tout privilège, pour se défendre, a besoin de constituer autour de lui une tyrannie. La République, si vous en faites un privilège d'opinion, sera donc une tyrannie de quelques-uns contre tous, au lieu d'être la Liberté.» Et voyez comme, au bout de ce raisonnement de Lamartine, ce mot Liberté prend, à l'heure présente, un air séditieux, et qui ne sent, comme M. Méline, la nécessité de restaurer et de garantir les libertés nécessaires à chacun de nous et au bien général, en ce moment pressées et opprimées par des expédients de gouvernement et le calcul de quelques partisans? C'est un devoir auquel tout homme, même sans faire métier de politique, mais s'il est réfléchi et conscient de sa propre dignité et s'il pense à l'avenir, doit collaborer selon ses forces.

CLAYEURES.

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie — 2185

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

4e Année. N° 24 Le n° : 10 centimes 11 Mai 1901

NOS PEINTRES



292. — M. W.-A. BOUGUEREAU

Membre de l'Institut, président de la Société des Artistes français

Cliché de Gerschel. Gravure de Reymond.



293. — M. FERNAND CORMON

Membre de l'Institut

Cl. de Gerschel. Gr. de Raymond.



Cl. de Gerschel.

294. — M. LUC-OLIVIER MERSON
Membre de l'Institut

Gr. de Reymond.



295. — LE NOUVEL UNIFORME ADOPTÉ POUR LA CAVALERIE LÉGÈRE FRANÇAISE
(le casque qui est en essai)
Modèle de M. Liand, tailleur militaire à Paris

Cl. de France. Gr. de Rousset.



296. — COIFFURES ET CASQUES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS DES XVIII[e] ET XIX[e] SIÈCLES

Obtenu avec jumelle stéréo-panoramique Mackenstein. Gr. de Rousset.



297. — A LA FOIRE AUX PAINS D'ÉPICE

Cl. de M. de Briey. Gr. de Rousset.



298. — LA FÊTE DU DRAGON A CANTON



299. — SCAPHANDRIER VISIT



N TORPILLEUR ALLEMAND




300. — A LA LISIÈRE DU BOIS

Cl. de Bogaert.

Gr. de Rousset.




301. — AUX HALLES

Obtenu avec jumelle stéréo-panoramique Mackenstein. Gr. de Rousset.



302. — LE CHATEAU DE LUYNES

NOS GRAVURES

292, 293, 294. — **M. W. Bouguereau.** — Les Salons viennent de s'ouvrir dans le grand palais des Champs-Élysées. Le Salon de la Société des Artistes français (ancien Salon des Champs-Élysées) s'est installé du côté de l'avenue Nicolas II. L'exposition de la Société nationale des Beau-Arts (ancien Salon du Champs-de-Mars) est tournée du côté de l'avenue d'Antin.

A cette occasion, nous publions le portrait de M. William Bouguereau, président de la Société des Artistes; de **M. Luc-Olivier Merson** et de **M. Cormon**, membres de l'Académie des Beaux-Arts, exposant tous trois au Salon de l'avenue Nicolas II.

Le portrait que l'on aperçoit dans la photographie de M. Cormon est le *Portrait de Jeanne* qui figure au Salon.

295. — **Le nouvel uniforme de la cavalerie légère.** — La cavalerie légère, hussards et chasseurs, a été dotée d'un nouvel uniforme, sinon plus élégant, du moins plus pratique que le précédent; il se compose d'une tunique en drap bleu (qui remplace l'ancien dolman à brandebourgs) garnie de pattes d'épaulettes à quatre brins en poils de chèvre blancs pour les hussards et noirs pour les chasseurs, d'une culotte très ample en drap rouge, avec deux bandes et passepoils bleus, et de jambières en cuir verni noir. Le col de la tunique est bleu pour les hussards et rouge pour les chasseurs.

En outre, une nouvelle coiffure est actuellement en essai : c'est un casque en acier nickelé avec visière et couvre-nuque; un cimier en cuivre porte une chenille en crins noirs allant de l'avant à l'arrière; une jugulaire, avec ornements en cuivre, peut être maintenue relevée sur la visière. L'avant est ornementé d'un cor en cuivre (pour les chasseurs) et d'une étoile rayonnante (pour les hussards).

Ce casque peut préserver le cavalier, sinon des balles, du moins des coups de sabre à la tête. A.

296. — **Musée d'Artillerie. — Casques du premier Empire.** — 1 : Casque des dragons de la garde impériale

(1805). — 2 : Casque d'officier de cuirassiers (la peau qui couvre le turban n'est pas du temps) — 3 : Chapeau de petite tenue en soie noire (du capitaine Guillaume, des chevau-légers, 1811). — 4 : Casque d'officier de chevau-légers (1811). — 5 : Casque de trompette de chevau-légers (1811).

Casques etrangers des dix-huitieme et dix-neuvième siecles. — 6 : Bonnet de grenadier espagnol (fin du dix-huitième siècle). — 7 : Shako d'officier de hussards russe (1840). — 8 : Casque de la fin du dix-huitième siècle. — 9 : Bonnet de grenadier hollandais (dix-huitième siècle). — 10 : Bonnet de grenadier autrichien sous Marie-Thérèse.

297. — **A la foire aux pains d'épice.**

298. — **En Chine. — La fête du Dragon à Canton.**

299. — **Scaphandrier visitant un torpilleur allemand.**

300, 301. — **Les vues stéréoscopiques de « l'Instantané ». — A la lisiere du bois. — Aux Halles.**

302. — **Le château de Luynes,** en Indre-et-Loire. — La terre de Luynes prit ce nom de Charles d'Albert de Luynes qui fut le garde des sceaux de Louis XIII. Le château fut remanié au dix-septième siècle. Dans la cour, tourelle à pans coupés de la fin du quinzième siècle, ainsi que la façade de droite. Les tours de la façade sur la Loire sont du quinzième et du seizième siècle.

UNE INNOVATION

Les vues stéréoscopiques de « l'Instantané »

L'Instantané a commencé le 20 avril la publication d'une série de **vues stéréoscopiques**. C'est une expérience qu'il tente dans l'espoir d'être agréable au public de plus en plus

étendu qui s'intéresse à lui. Le sort de cette expérience dépend donc de l'accueil qui lui sera fait. Il nous est du moins permis de penser que cet accueil sera favorable et que l'approbation du public sera la récompense de nos efforts.

Dans le présent fascicule, *l'Instantané* publie deux nouvelles vues stéréoscopiques : *A la Lisière du bois* et *Aux Halles*. Regardées au moyen du stéréoscope, ces photogravures, par le relief et la perspective qu'il leur donne, prennent un aspect des plus curieux et, sous la réserve des couleurs et du mouvement, rendent la nature avec une vérité saisissante.

On évitera, pour regarder ces images, une lumière trop vive. Il convient aussi de cligner légèrement les yeux pour atténuer le « grain » de la gravure. Dans le cas où il y aurait des points blancs sur ces vues, il faudrait les faire disparaître à l'aide d'un crayon Conté très fin, ou plutôt encore avec un peu d'encre de Chine additionnée d'eau suivant le ton.

Ces vues peuvent être collées sur carton; on emploierait alors un peu de colle de pâte; il importe ensuite de les bien laisser sécher avant de s'en servir.

Pour faciliter l'examen de ces vues, nous mettons à la disposition de nos lecteurs, au prix de 2 fr. 25 pris dans nos bureaux ou de 3 francs franco de port et d'emballage, un stéréoscope muni de deux verres de 30 × 32 centimètres, — ainsi que d'une poignée pliante permettant de regarder ces images dans « l'Instantané » sans les découper.

Ces vues sont montées à l'écartement de 75 millimètres. Ceux de nos lecteurs qui possèdent des stéréoscopes à lentilles dont l'écartement est de 65 millimètres devront découper les gravures et les coller sur bristol, en supprimant 5 millimètres (un demi-centimètre) du côté où elles sont accolées. Il est très important dans ce cas de ne pas intervertir, en les rajustant, l'ordre dans lequel elles étaient placées; autrement le relief disparaîtrait. Il convient donc de les numéroter avant de les découper.

Adresser les demandes de stéréoscopes à MM. Plon-Nourrit et Cie (service de *l'Instantané*), 8, rue Garancière, Paris — 6e.

Ces demandes, depuis le 20 avril, se sont produites en si grand nombre que nous sommes en ce moment un peu en retard pour livrer les stéréoscopes et que nous devons faire appel à l'obligeante patience de nos lecteurs.

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. Paris. Typ. Plon-Nourrit et Cie. — 2202.

LE VENT
DANS LES MOULINS

(*Suite et fin*)

XXIV

Le bois était tendre, gonflé de nœuds. Prudemment, Dries Abeels poussait le rabot, allant jusqu'au bout de la planche et puis faisant tomber les fines boucles de copeaux qui s'enroulaient à l'acier. La bouche en rond, il soufflait sur les petits éclats. Boorlut du coin de l'œil l'observait. Un jour brouillé coulait à travers les toiles d'araignées du vitrage. Quelquefois Josef, l'apprenti, bourrait d'une pelletée de houille le creuset ; la tôle des tuyaux craquait. C'était le premier jour et c'était cela sa vie maintenant.

Il vint des gens qui, les pieds dans la sciure blonde, demeuraient à parler d'un travail commandé. Tout le monde était toujours pressé, seul le menuisier ne l'était pas. Il disait : « L'arbre ne pousse pas d'une fois. » Son travail ressemblait à la pousse lente, continue de l'arbre dans la forêt.

Il neigea l'après-midi, l'atelier s'estompa. Josef dut allumer les trois lampes de zinc suspendues aux travées, une par établi. La clarté rabattue par les réflecteurs faisait à terre un large disque jaune; le disque doucement oscillait quand passait un lourd chariot.

comme une injure personnelle pour ses vieux ans de servage; on sentait qu'elle mourrait avec cette douleur dans le cœur. Quand venaient le plafonneur et le cordonnier, ils s'asseyaient dans la cuisine, leurs mains sur les genoux. Annah tirait de l'armoire l'assiette de beurre; ils se régalaient de larges chanteaux de pain, buvaient un pot de bière; et ensuite, obséquieux et gênés, saluant avec de petites secousses de la nuque, ils gagnaient la porte. Mais, ceux-là, c'étaient les rejetons obscurs d'une lointaine souche commune; une tare leur restait pour n'avoir pu suivre l'ascension de la famille vers un état de vie libre. Ni Josine ni la vieille servante ne se sentaient obligées à de l'estime pour eux. Une fois partis, c'était comme un peu de mauvais air qui était balayé de la maison.

Dries, en se levant, trouvait le café fumant sur la table. Il tirait doucement la porte sur ses talons et s'en allait, son briquet sous le bras. Il goûtait la douceur de fouler la terre humide, dans le vent frais.

En passant il regardait, par-dessus la haie, si le moulin tournait déjà. Quand les ailes ne bougeaient pas, il était content d'être levé avant le farinier. Il se sentait à présent le frère des poules qui à l'aube font leur petit œuf. C'était une bienfaisante ivresse de vie qui le grisait.

Boorlut le mit bientôt à des travaux fins. Il sut évider un plein, tailler un biseau, canneler un pied de table. Il commença à prendre les mesures lui-même. Le menuisier, d'un clignement de paupières étonné, le regardait quand, parfois, il disait des choses de leur métier, comme quoi, rien qu'en considérant un peu de temps avec fixité un bloc de bois, on voyait très bien se lever des formes aussi nettement qu'il y a des formes dans les nuages. Une fois il exprima l'idée que les lignes ont toutes un sens; qu'il en faut de courbes et de sinueuses pour de jeunes mariés, que ce n'est pas

pour rien qu'un cercueil avec sa ligne droite semble se mouler sur l'allongement rigide du cadavre. C'étaient des idées qui lui venaient comme cela. Boorlut avouait qu'il n'y aurait jamais songé.

Boorlut disait :

— Quand il pourra faire tenir un escalier dans le mur, il sera le maître de parler.

Il n'y avait vraiment que Piet Baezen pour comprendre ce qu'il mettait là de vie intime et personnelle. Le fils du boulanger, en chauffant son four et en battant sa pâte, aussi croyait entendre se communiquer à lui les esprits de la terre et du feu. Bon Dieu! comme il lui avait serré les mains la première fois! Il le regardait avec de pâles yeux mouillés et disait en hochant la tête :

— Quand de tout temps on a dû travailler comme moi, cela va tout seul. Mais un homme comme vous, Dries, qui aurait pu passer sa vie à regarder voler les mouches et qui tout à coup se choisit un métier, allez! ça n'est pas commun.

Dries était gêné de cet éloge, la tête dans le cou, comme un escargot qui voit une tour. Il répondait simplement :

— Voilà, Piet, je crois qu'il faut commencer par donner soi-même l'exemple. Puisque c'est la loi de travailler, il faut que tout le monde fasse quelque chose dans la vie. Auparavant j'entrais dans les petites fermes; je leur parlais de la semence qui lèverait, du pain qu'il y aurait en abondance pour tout le monde. Et ils me regardaient. Je voyais bien qu'ils pensaient : « Cela lui est facile à dire, à lui qui ne sait même pas comment, au bout de toute une année de peine et de misère, il nous vient dans le champ un peu de blé avec lequel nous faisons notre pain. » Et ils avaient raison. Il ne faut pas aller parler aux pauvres gens avec des mains blanches.

L'homme aux petites histoires quelquefois, comme par le passé, venait le dimanche. On montait voir ensemble les pigeons dans le grenier. A petits pas, en fumant des pipes, on allait aussi voir le blé lever dans les champs. Il faisait un joli ciel frisé d'après-midi. Le reste de la semaine, tous deux probement œuvraient, l'un à son pétrin, l'autre à son établi. Mais ce jour-là ils se reposaient comme le bon Dieu. Ils avaient une âme toute fraîche, lavée à grande eau comme celle où ils baignaient leurs mains et leur visage d'hommes qui n'ont que le jour dominical pour se faire beaux devant le Seigneur. Maintenant le dimanche avait pour Dries un autre sens, un sens sacré. Le riche comme le pauvre va le dimanche entendre la messe; mais la messe n'est faite que pour l'homme qui usa ses mains au labeur d'une semaine. Elle sanctifie le temps bref de la vie où il peut songer à son âme. Dries voyait cela nettement ainsi. « Autrefois, songeait-il, le dimanche était simplement pour moi un jour où je mangeais un peu plus que les autres jours. Annah apportait sur la table un plat de pannequets ou de riz au lait. Il fallait ensuite aller boire des pots de bière. Les riches ont une vie de bétail à l'engrais. » Il n'éprouvait plus que du mépris pour ce Dries douillet et gras qui, selon que la bile après boire lui remontait ou s'égalisait, regardait le genre humain du bon ou du mauvais bout.

C'était curieux comme, depuis qu'il s'était mis à travailler, il se formait une conscience différente des choses. Quand il poussait son rabot, une lumière courait devant sa main; il voyait aussi clairement sa pensée que les petites veines du bois.

Dans les villages, on commençait à s'agiter furieusement à propos des prochaines élections. Le château tenait avec la cure pour un candidat et l'opposait aux démocrates. Flanders presque chaque jour donnait des

meetings. Sa voix partout ronflait comme un tambour, comme le tambour des Flandres.

Le dimanche, dès la première heure, le tisserand arrivait avec ses journaux. Dries lui en payait le prix et ensuite discrètement l'autre les passait par-dessus la haie aux bonnes adresses. Mais tous ne savaient pas lire. Le tisserand, pour son compte, n'aurait pu épeler trois lettres de ce petit carré de papier. Alors c'était Dries qui, l'après-midi, venait faire la lecture dans une ou l'autre des petites fermes. Ils étaient là une trentaine qui se mettaient en rond autour du poêle, petites gens des métiers, ouvriers du lin, vieux laboureurs cassés, tous très propres sous leurs blouses, la pointe du col dépassant la cravate. Le silence de la campagne entrait avec l'odeur des fumiers. Une poule crêtelait sur un mur. Le chien rêvait en grommelant dans sa niche. Dans la chambre on n'entendait que le claquement mouillé des bouches autour des pipes. Dries lisait les nouvelles. Ils étaient contents d'apprendre qu'ils allaient avoir à la Chambre quelqu'un pour les défendre. Il était moins commode de leur faire entrer les idées dans la tête; c'était comme pour les clous dans du hêtre; il fallait taper fort et s'y reprendre à maintes reprises. L'ouvrage avançait lentement. Il y avait toujours un des vieux qui hochait la tête et disait :

— Ce n'est pas encore nous qui verrons cela.

Ou bien :

— Pensez-vous que cette chose-là arrivera jamais, Dries Abeels ?

Il prenait un de ceux-là par la main, il le regardait profondément dans les yeux et lui demandait s'il croyait en Dieu. Tous retournaient la tête, écoutaient ce qu'il allait dire. Et il reprenait :

— Eh bien! sûr comme il y a un Dieu, il viendra un temps où tout ce qui est écrit là se réalisera, où il y

aura une même justice pour tous les hommes. C'est pour cela que Christ est mort sur la croix. Attendez seulement que la graine ait levé. Pour que le blé se change en pain, il faut que l'hiver ait passé dessus et après l'hiver le printemps et puis encore l'été. Tout ne vient pas en une fois.

Le soir entrait par les petites vitres comme à pas de loup il vient pendant le salut à l'église. Dries toujours montrait du doigt la terre à ses pieds et ils regardaient aussi à terre avec leurs yeux bas, comme si c'était de là que viendrait le miracle. Une communion d'humbles âmes naissait. Les têtes, dans l'ombre, avaient une beauté d'espoir et de misère résignée. Puis les bottes raclaient le carreau. Ils s'en allaient à pas lents le long des petits chemins. Celui-ci ou celui-là exprimait l'avis général :

— Oui, c'est comme il le dit : il faut attendre.

Ils se reprenaient à leur foi de pauvre, comme le petit ruisseau suit sa pente, comme la ronce au bord du fossé porte les mêmes baies.

Dries était simple et sans orgueil avec ses mains blessées de stigmates qui le faisaient le frère de tous ceux qui travaillaient comme lui. Plus personne à présent ne pouvait lui reprocher encore d'être le fils du marchand de lin. Il avait le droit de parler comme si, lui aussi, attendait la vie de ce qui arriverait un jour.

Dans les grosses fermes, ils levaient les épaules. On n'avait jamais vu un homme riche se mettre comme ceux qui doivent gagner leur vie. Ils disaient que c'était là une humiliation pour les Abeels. Même du côté des petits paysans, il y en avait qui n'étaient pas loin de penser que Dries faisait tort à l'ouvrier en lui enlevant une part de son salaire. Des gens, longeant le sentier derrière l'atelier du menuisier, risquaient un œil à travers la baie vitrée. Avec une moue dégoûtée, ils le regardaient, son tablier au cou, peiner sur l'établi.

Il eut une petite secousse une fois que le forgeron en riant lui disait :

— Tout de même, Dries Abeels, si c'est pour votre plaisir, personne n'a rien à y voir. Chacun prend son amusement là où il le trouve.

Celui-là non plus ne comprenait rien à la force mystérieuse qui le poussait à rechercher dans le travail la vérité de la vie. Le tailleur, derrière son rideau, faisait des signes à la petite tailleuse bossue, de l'autre côté de la place, quand il passait. Il dut bien reconnaître qu'il avait perdu la considération du village. Il se vit seul, délaissé dans son sacrifice inutile. Surtout le reniement des petites gens des métiers, auxquels il aurait voulu ressembler, lui causait de l'amertume. Ce fut une crise. Il eut des jours où l'arome du café, au matin, lui tournait le cœur. Le canari et la bouilloire lui disaient de ne pas quitter la maison tiède. Il dut faire un effort pour s'en aller sans goût à l'atelier. « C'est donc vrai qu'il y a plus d'estime pour un homme endurci dans l'erreur que pour celui qui revient au devoir ! » se disait-il. Il fut tenté de prendre en pitié méprisante la pauvre humanité.

Quelquefois une petite neige tombait, le givre poudrait les arbres, ou il pleuvait. Tous les jours n'étaient pas également beaux pour la bande des petits canards, ni pour lui. Mais le moulin tournait. D'autres moulins plus loin alors aussi se mettaient à faire la roue. C'était comme si le premier avait dit à ceux-là : « Attention ! voilà le vent qui arrive de la mer. » Il lui revenait une joie au cœur de les voir remuer en rond leurs grandes ailes qu'aucune force humaine n'aurait pu arrêter. Des fois aussi il s'attardait un peu entre les champs à regarder verdir les pousses neuves du seigle. Déjà la campagne nue se duvetait d'une mousse de vie légère. Malgré l'intempérie, l'âme verte de la terre se levait. Il se disait que nulle force n'aurait pu en avoir raison

non plus. Son cœur alors battait; il lui semblait participer aux jeunes puissances du monde. Il poussait gaiement la porte de l'atelier, disait au menuisier :

— Voilà, Zeune Boorlut, le blé déjà est haut. Des oiseaux chantaient dans les arbres. Il ne faut jamais désespérer des hommes; il viendra un temps où tous travailleront comme nous.

Et jusqu'au soir il sciait, rabotait, clouait en chantant les chansons de Maris.

La semaine ainsi passait. Le dimanche venu, il lui arrivait de prendre le chemin du hameau où, dans sa petite cure, vivait le vieux curé Ledoux. Il attendait dans un petit bois de sapins que le jour baissât. Les autres clochers semblaient toujours épier par-dessus la plaine. Dries restait là dans la transparence frêle des dessous violets. Un jour tendre, immatériel baignait l'enfilade pâle des troncs. La crue des pousses avait la peau rose de petites mains. Enfin l'ombre tombait; de loin il l'apercevait rentrer à la cure. Il quittait le bois, poussait sans bruit la grille. L'humble prêtre l'encourageait dans la beauté de sa vie nouvelle, le défendait contre ses défaillances. Et d'abord ils ne parlaient pas d'autre chose. Ensuite, l'accompagnant jusqu'à la rue, Ledoux disait :

— Venez toujours quand vous aurez besoin de moi. Vous savez, je fais ce que je peux. Le jour où il faudra marcher, je serai avec vous. Nous sommes comme cela un petit nombre déjà dans les hameaux. Nous irons grossir vos milices, la croix dans les mains. Mais n'en dites rien encore et d'ici là travaillez comme le ruisseau coule, comme le moulin tourne. Vous avez pris la vie par le bon bout.

Il ne regardait plus la terre à ses pieds comme les premiers jours. Sa taille s'était redressée; tout le soir tenait dans ses yeux clairs; il semblait attendre qu'une chose se levât vers l'horizon. Dries, en s'en allant, était

ému comme si l'âme des Flandres lui avait apparu à travers cet homme doux et résolu, terré dans ses sillons. Comme le paysan, il n'avait pas cessé de labourer et de lancer la graine au loin. Il était le semeur évangélique qui ne se pressait pas, sachant bien que l'heure vient où toute semence germera pour l'éternité.

Dehors, c'était paix dominicale. Une fin d'hiver flamand, sous un souffle de vent doux, tranquillisait la campagne. Par les sables mous et les grasses terres spongieuses, il allait sous les arbres, le long des douves qui bordent les fermes, écoutant tinter les angélus l'un après l'autre dans le soir tendre. La vitre des cabarets était rouge. Des filles causaient sur le chemin. Des petits enfants chantaient : « Pin pan poe dia diance, » en tapant à terre leurs sabots. Il séchait des langes sur les haies. L'odeur froide des cuissons du samedi montait des cendres du four. Déjà des ombres amoureuses, la main dans la main, sans paroles furtivement erraient. Une plainte d'accordéon venait de derrière une porte, doucement tournait le cœur.

Maintenant aussi il ne lui restait plus que le dimanche pour aller fumer des pipes auprès de ses pigeons. Avec Goliath et Boorlut il jouait une partie de boules. Si le temps était clair, on partait ensemble faire un tour dans la campagne, regardant se gonfler les essences précoces. Dans les courtils, il sentait la mort des choux. Les poireaux livides par lignes achevaient de pourrir. Les fumiers fumaient lourds et chauds dans l'air frais. C'était bon comme de la vie qui va revenir, avec les petits volets verts des fermes et la porte ouverte au bout du verger derrière les haies. Un nuage léger de carmin déjà brouillait le ciel au-dessus des peupliers. Dries soupirait, le cœur gonflé d'amour.

Quelquefois Gide venait ; une barque les passait. Ils marchaient dans l'herbage reverdi où dardait la petite crosse jaune du narcisse. Gide, avec d'étranges gri-

maces, regardait du côté du château. Puis un petit pignon rose, derrière les pommiers, se levait. Doucement il se mettait à pleurer. « Roose! Ma rose! Ma petite rose sucrée, » disait-il au dedans de lui, comme si seulement les petites herbes de la prairie devaient l'entendre. Tout à coup une folie le prenait; il chantait la rouge chanson de la *Faux*. Le sonore kling klang imitait l'acier martelé sur l'enclume. Il semblait qu'on était au temps des foins saignant par larges hécatombes parfumées. Dans la futaie seigneuriale traînait l'écho, comme si là aussi, au cœur de la vie du maître, s'aiguisait l'éclair de la faux. Ensuite, dans le grand silence du dimanche, tous deux écoutaient. Une petite voix dans le verger chantait la chanson du *Coucou*. Aussitôt la paix renaissait, la douceur profonde des bois où sur son nid crie l'oiseau gris.

XXV

Dans l'après-midi on entendit une musique d'accordéon : c'était une bande de miliciens qui avaient tiré au sort à la ville et qui rentraient. Les garçons sur un rang s'avançaient; ils sautaient, tenant la largeur de la chaussée. Un jeune homme aux yeux malades, dont c'était le métier de jouer pour les autres, marchait devant, grave, très doux, l'oreille appuyée à son accordéon. Lui seul semblait en dehors de la joie, perdu dans un songe. Et tirant et refoulant les soufflets, avec ses maigres mains, rapides comme des araignées, il ne cessait pas de jouer des airs de danse, les airs lurons qui font gigoter les couples aux kermesses.

Enfin ils arrivaient sur la place. Des flots de rubans leur pendaient de la tête; ils portaient des couronnes

de roses en papier, comme des rois sauvages. Quelquefois, tapant leurs bottes à terre, ils se prenaient par la main et en rond dansaient des bourrées. Chacun arborait son numéro, un carton imprimé d'un gros chiffre qu'à bout de bras il agitait dans l'air. Une fraternité ironique et triste leur étant venue à tous dans cette folie d'ivresse, on ne savait lesquels, à la loterie du sang, avaient gagné ou perdu. A la file, en glissant les pieds, ils envahirent les cabarets. Le musicien aux yeux malades entrait le premier, toujours jouant ses airs de danse. Il arrivait que des mères ou des sœurs tâchaient de les ramener au logis. Alors ils se mettaient à sauter devant elles en les saluant de leurs couronnes en papier, avec des grâces cérémonieuses et déhanchées d'arlequins. L'accordéon accompagnait la retombée lourde des bottes, le coup de talon dont ils scandaient leurs lourres. Et des bribes de chanson volaient, la chanson que tous les garçons, à l'époque du tirage au sort, chantaient en Flandre. Cela commençait par des larmes : on voyait la famille en rond sur le pas des portes.

Ne pleurez pas, ma mère, ma chérie.
Le petit soldat n'a que sa patrie.
Otez les draps du lit,
Falderi,
La paillasse est pour les rats,
Faldera.

A travers les labours bourdonnait le tambour de guerre. Un souffle d'héroïsme passait.

Le tambour bat; adieu, ma chérie.
Il faut quitter la vie.
Adieu, ma mère, il est parti,
Falderi,
A la Toussaint il reviendra,
Faldera.

L'honneur, la gloire ronflaient, avec le bruit du canon, au cœur du petit soldat.

Ne pleurez pas, ma mère, ma chérie,
Votre fils est toujours en vie;
I' est brigadier dans la cavalerie,
Falderi,
Sur un canon on le rapportera,
Faldera.

Et c'était enfin le retour au village, la fête d'accueil de la vieille maison et le vivace amour qui réclamait ses droits.

Bonjour, ma mère, ma chérie et les amis.
Vite, mettez les blancs draps de noce au lit.
La chatte y fera ses petits,
Falderi,
A l'église on les baptisera,
Falderidera.

C'était si plaintif, l'air que Maris avait mis là-dessus : c'était comme une complainte du temps où les petits soldats de Flandre partaient en masse au roulement des tambours de Napoléon, où au matin les mères, tâtonnant avec les mains, trouvaient le lit vide. Et tout de même il fallait rire au refrain quand tous ensemble répétaient le falderidera. On se figurait le petit brigadier de cavalerie faisant valser crânement le gland de son képi de la tempe droite à la tempe gauche devant les belles filles auxquelles, en souvenir du pays, il chantait la chaison.

Dries était allé comme les autres sur la place. Encore une fois la chance avait tourné du côté des plus riches. C'étaient les garçons des petites fermes qui écopaient. Les autres, le fils du bourrelier, le fils de la grande boutique et du boucher s'en étaient bien tirés. Après tout Dries comptait parmi eux des amis : il ne regarda pas à boire un petit coup de trop. Le flot

des miliciens entrait, on se jetait dans le gosier une eau-de-vie ou un pot de bière. Et on recommençait ailleurs. Toujours allait la petite chanson de l'accordéon.

Le soir tomba : la chanson ne battit plus que d'une aile; on n'aurait plus reconnu le joli petit soldat de Flandre lançant si drôlement son falderidera. Mais dans le noir maintenant c'était la chanson de la *Faux* qui terriblement sonnait. Toujours le kling klang partait d'un coin ou l'autre de la campagne. Il volait à travers la rue et les champs. Il semblait soudain très loin et puis il était tout près. On n'aurait pu dire combien ils étaient de gens à lancer ce refrain sauvage.

— Dries Abeels, hei ?

C'était le sabotier d'un hameau par delà la rivière qui l'interpellait. Il raconta en clignant de l'œil qu'il y aurait quelque chose cette nuit-là dans les villages. On s'était rencontré sur la place et on avait tiré les couteaux. Le gaillard, une tête sauvage de gueux des bois, un vrai fils des vieux Boschkerels, riait. Il disait à Dries :

— Un Flamand aime le sang et les boudins.

— Est-ce qu'il n'y avait pas là aussi Gide Keukelaer ? demanda Dries sans le regarder.

L'autre, de loin, criait que le fils du cordier, en effet, marchait devant, portant un balai au bout d'un bâton.

Il longea le ruisseau qui passait sous le petit pont, devant sa porte. Un filet de lumière, dans le soir mouillé, filtrait des contrevents de la cuisine. Il soupçonna le léger nuage qui fumait des casseroles, la lampe claire au milieu de la nappe, le couvert mis pour le repas du soir. Il allait pousser la barrière quand tout à coup, de l'autre côté de l'eau, il vit le ciel rouge entre les arbres. Il rebroussa chemin, dépassa les maisons, enfila une drève bordée de peupliers. Il n'aurait pu dire quelle force le poussait.

Encore une fois tout un pan du ciel s'allumait d'une large traînée pourpre, découpant des lignes de peupliers livides. Et on ne voyait pas de flamme, comme si un météore avait passé. Des portes battirent, il entendit venir derrière lui la rumeur du village. Des chiens aboyaient. Des pas galopaient sur la terre molle. Tout le monde criait :

— Il y a le feu au château.

De cela il était aussi certain que les autres. Une gerbe énorme soudain darda, creva le tourbillonnement roux des fumées. Tout l'horizon brûlait. Dries se mit à courir, un grand froid au fond des os. Il arriva à la rivière en même temps que Goliath et le maçon. Un fermier du bord de l'eau, qui démarrait, les prit dans sa barque. Tous restaient debout, l'un contre l'autre, tournés vers le parc en feu, tandis que le fermier pesait sur la gaffe. La barque accosta et ils repartirent en courant par les prairies. Une pluie rose arrosait l'herbe reverdie au bord des petits fossés. A chaque jet qui montait, un crépitement d'étincelles criblait la cime des arbres comme un vol de mouches de feu. Les vitres des petites maisons brasillaient. On entendit s'écrouler un pan de mur.

Des villages entiers à présent accouraient, se jetaient dans les avenues : les massifs du parc étaient battus de petites troupes au galop comme les bêtes d'une traque. La terre sous les pas rouges semblait saigner ; les cygnes du lac fendaient une onde de pourpre et d'or. Quand ils arrivèrent, le feu déjà avait consumé les greniers à fourrages et les remises : on tâchait de préserver les écuries. L'incendie palpitait, bouillonnait comme un brasier. Dans le grand silence de la foule, le vent des flammes ronflait, soufflait en tempête. Ils voyaient distinctement le serpent d'eau des lances darder des cours. C'étaient les gardes qui commandaient la manœuvre des pompes.

Dries aurait fait serment que Gide Keukelaer avait passé par là. Mais il n'en disait rien au forgeron et au maçon. Les dents serrées sur le cri sauvage des races, le cœur hennissant comme un étalon lâché, avec des yeux fous il regardait s'abîmer dans les flammes l'orgueil des maîtres. Comme des tulipes, elles montaient, se gonflaient en bouquets écarlates. Les vitres du château commençaient à sauter.

— Kling klang! crièrent des voix dans la campagne.

Aux paroisses maintenant sonnait le tocsin. De clocher en clocher l'alarme volait. Et Dries se disait qu'un jour, accrochée à des poings de plèbes, la corde des cloches se mettrait en branle pour sonner les vêpres d'extermination. Ses dents claquaient; il labourait sa chair avec ses ongles. Tout son vieux sang de paysan lui remontait aux tempes.

Tout à coup une rumeur gronda du fond du parc. Les arbres du côté des champs, à leur tour, s'empourpraient comme des torchères. Un second feu brûlait par-dessus la plaine, clair comme un feu de joie. La galopée aussitôt recommença; on repartait en bande à travers les avenues comme on était venu. C'étaient trois meules qui flambaient chez Langendries, le fermier du château : celui-là non plus n'était pas aimé des petits paysans. Dries courait comme les autres. Il vit distinctement une ronde de petites ombres noires tourner en sautant dans la grande clarté du brasier. Avec les étincelles tourbillonnaient les mouches de feu. Un petit vent s'était levé et chassait par-dessus les champs un nuage de cendre fines. De nouveau, plus loin, il entendait résonner le kling klang dans les villages.

XXVI

Un petit moulin, là-bas sur sa butte, le premier vers la mer, l'avait dit aux autres, et de moulin à moulin la nouvelle ainsi était arrivée au village : c'était le printemps qui venait par le chemin du ciel et de la terre. Des nuages roses pommelaient dans les arbres des vergers. Tous les petits canards aussi, le soir, étaient roses dans la rivière.

Pâques benoîtement se leva comme une aube d'annonciation. Les pigeons, comme des Saint-Esprit, avec leurs battements d'ailes, secouaient les chatons des arbres sur les gens qui allaient à l'église. La terre était fraîche comme au premier jour du monde. Le bon Dieu encore une fois avait fait un geste et tout avait recommencé. Les sillons, sous le petit vent vert, semblaient une éternité repeinte à neuf.

Dries était parti de bonne heure. Il avait suivi les avenues sous le fin frémissement d'or des petites feuilles de peuplier comme des mains. Il avait entendu la messe de Pâques au hameau du bon curé Ledoux. Le vieil homme, dans la pauvre église blanche, eut une vraie onction évangélique. Quand il ouvrit les bras à la Bénédiction, il sembla que le ciel descendait.

Dries pria humblement. Il demanda au Seigneur de lui donner la force d'accomplir ce que, depuis une semaine, il s'était promis de faire ce jour-là. Pâques aussi s'était levé en lui comme un espoir de vie. Il rentra, s'arrêta dans le jardin à écouter le merle chanter *alleluia*. Les Beurrés et les Joséphines de Malines effeuillaient leurs pétales comme pour les Rogations. Les pensées au long des petits parcs avaient de grands

visages en prière. « Comme tout est beau et religieux ! pensait-il. Le ciel aussi dit la messe et la terre est à genoux. J'irai par les prairies vertes, je pousserai la barrière. Je parlerai à Mamie. Oui, c'est bien un tel jour qu'il fallait choisir pour une pareille chose. » Son cœur sonnait comme les cloches des paroisses dans la campagne. Il se disait qu'il serait toujours temps ensuite d'avertir la maman. Dans la maison claire trottinait Josine Abeels, fraîche et eucharistique sous son nouveau bonnet, ses bras de sainte femme croisés sur la poitrine.

Dans l'après-midi il passa sa jaquette d'été et sa cravate verte. Il sortit, tenant sous son bras un petit coffret qu'à la chandelle il avait fait pour Mamie. Il ne regardait pas du côté des tonnelles où ronflait la boule. Il longea les sentiers entre les seigles. A perte de vue ils ondulaient, d'une vague lente, sous la petite bouche d'enfant du vent.

Dries n'était jamais pressé d'arriver. Il arracha une tige verte, la coupa avec son couteau et du bout des lèvres il sifflait dedans un air de flûte comme les petits vachers. Il se rappela son grand-père, un vieil homme à bonnet de coton, des bélières aux oreilles et qui aussi dans le jardin quelquefois l'amusait de cette musique aigre et tendre. Derrière les haies, dans les petits clos, les choux étaient repiqués; un duvet frisait les plants de persil; la tige tendre des pois levait. Partout les fossés se doraient de fleurs de beurre. Le vert pâle des lentilles duvetait les mares sous les aunes. Et toujours c'étaient les petites fermes à volets clairs avec les pigeons, les canards, une grosse tête de cheval par-dessus la haie. Il regarda longtemps un homme qui mettait une fève dans un pot, et son cœur gonfla. Une fève, c'est comme un petit enfant qui va naître. Et ensuite il allait; il ne savait pas s'il pleurait, un brouillard léger sur les yeux.

— Une petite fève! disait-il quelquefois.

Est-ce que toute la vie ne tenait pas dans cette humble petite chose? Son cœur encore une fois gonflait. Il croyait sentir tressaillir dans sa poitrine le petit coffret.

Et maintenant la barrière était là. Il vit la maison toute fraîche de lait de chaux, la vache avec sa langue fauchant le pré, Poppie et Lotje à genoux dans l'herbe, riant de quelque chose que Jooske tenait dans ses bras. Sous un pommier Mamie, en robe claire à petites fleurs, lisait. Tout le verger semblait avoir neigé ses frimas roses et blancs sur sa robe et dans ses cheveux. Il ne voyait pas tout de suite son visage derrière le livre. La barrière grinça : elle leva la tête. Il n'osait plus penser à la petite fève.

— Bonne fête de Pâques, Mamie et tout le monde, disait-il de loin.

Elle venait à lui par l'herbage : c'était vraiment un jour de Pâques à chaque pas qu'elle mettait après l'autre dans l'herbe.

— Dries, une bonne nouvelle, dit-elle. Trois petits pigeons ont éclos ce matin.

De nouveau, il songea au symbole de la fève, rapportant à ce symbole la tendre vie frémissante de la couvée. Mais il ne parlait pas de cela, il y avait là un mystère qu'il n'aurait pu expliquer avec des paroles. Et un peu de temps il restait à lui sourire, avec un souffle profond à sa bouche.

— Mamie, dit-il.

Il lui coulait le coffret entre les doigts.

— J'ai pensé que vous accepteriez cette petite chose; je l'ai faite pour vous dans un bois tendre et solide.

Poppie riait à Lotje et à Jooske.

— Cette fois, c'est comme il l'a dit.

Mais comme Jooske berçait dans ses bras un petit chat auquel elle avait passé le bonnet de sa poupée,

ils cessèrent de prendre attention à ce singulier garçon qui toujours voulait dire quelque chose.

Mamie tournait le dos aux enfants. Ils ne pouvaient voir ce qu'elle tenait dans les mains.

— Dries! ah! Dries! disait-elle.

Et c'était à son tour de ne plus pouvoir parler. Elle regardait la boîte, elle souriait et enfin les mots venaient.

— Je mettrai ici le dé, les ciseaux et le fil avec lequel je couds les petites chemises des petits. Je n'aurai plus jamais d'autre coffret que celui-là. Quand je serai devenue une vieille femme, Dries, je penserai encore que c'est vous qui, avec vos mains, avez fait cela.

Qui aurait pu dire pourquoi tout à coup elle pleurait? La douce pluie montait du fond de son être et coulait sur l'herbe à ses pieds. Dries à présent comprenait qu'il y avait vraiment un sens de vie dans ce simple morceau de bois façonné par son art.

— Mamie, je voulais vous dire aussi...

Ils remontèrent vers la rivière au bout du pré. Ils allaient si doucement qu'il leur aurait fallu une heure pour faire le tour du verger. Les petits pieds de Mamie curieusement avançaient sous le bas de la robe pour savoir ce que Dries voulait dire encore. Il huma fortement l'air : c'était le premier mot qu'il ne trouvait pas; et puis sa vie éclatait, il parlait de lui, de la petite fève, avec un tel accent de sincérité!

— Voilà, Mamie, je suis devenu un homme comme tous les hommes. Personne ne peut plus dire de moi que je ne suis que le fils du marchand de lin. C'est, après tout, un bien qu'il y en ait quelques-uns qui se conforment à la vérité. J'étais hier encore un petit rentier de village, une conscience endormie comme tant d'autres. Je ne voyais pas que celui qui ne travaille pas n'a pas droit au pain et vole à autrui l'air, la lumière et la subsistance. C'est une idée qui m'est

venue tout doucement depuis comme, là où on a planté une fève, il vient la vie d'une essence. C'est cela, oui, Mamie, la vie d'une essence. Eh bien! je crois que la fève a levé, Mamie. Je me sens plus près de la chose pour laquelle nous avons été mis au monde. Je puis regarder à présent mon semblable dans les yeux. Je suis devenu Dries le menuisier.

C'était si humble, comme une âme qui se met à nu. Sa voix baissa, il dit :

— Pour le reste, il faut attendre. Un pas après un pas, c'est la vie, et on fait le tour entier du champ. Je pense qu'un jour viendra où je pourrai restituer au pauvre ce qui revient au pauvre, où il suffira de mon travail pour me nourrir, moi et...

Il lui eût été si facile de dire que son travail nourrirait bien, en outre, les siens! Les mains de Mamie se mirent à trembler; elle avait baissé les yeux comme si elle ne doutait pas de ce qu'il allait dire. Et il ne le disait pas; il regardait la terre à l'endroit où Mamie aussi regardait. Un petit dimanche d'éternité pesait sur eux.

— Mon père est là dans le jardin, fit-elle tout à coup.

Et avec le doigt elle montra les cerisiers derrière la maison.

— Oh! Mamie! Mamie!

Il lui prenait la main entre les siennes.

— Mamie, maintenant, je puis bien vous dire aussi cette chose dont je n'osais jamais vous parler autrefois.

Elle se défendait d'un cri léger et puis son cœur lui montait aux lèvres.

— Non, ne dites rien, Dries, puisque cela, à mon tour... je devrais vous le dire aussi.

— Je suis un si pauvre homme avec mon cœur dans les mains, Mamie! Voyez un peu depuis combien de temps je viens ici pour vous le donner.

Elle était toute pâle sous les arbres, comme un soir de mai, quand il va pleuvoir; et elle ne faisait plus un mouvement; elle était presque entre ses bras, d'une longue palpitation de toute sa vie.

— Ah! Dries! pourquoi me l'avoir dit? Je le savais bien. J'aurais pu vivre si longtemps comme cela en paraissant l'ignorer! C'eût été mieux pour tout le monde. Qu'est-ce que nous allons devenir à présent que nous serons toujours l'un devant l'autre avec cette chose entre nous? C'est que, voilà, Dries, il y a le père malade, il y a les enfants. Est-ce qu'il me faudra leur dire que je dois aller habiter la maison d'un autre? A présent que notre mère est partie, ils n'ont plus que moi. Pensez à cela, Dries Abeels.

Un grand silence venait de toute la terre. Et c'était Pâques dans le verger en fleurs, dans l'eau qui coulait comme pour des baptêmes, dans les nids où pépiaient les petits, dans le recommencement éternel de l'amour et des choses.

Tous deux cessèrent de parler. Ils demeuraient là, avec leurs mains jointes, et ils regardaient la durée immobile de la vie. La terre autour d'eux cessa de tourner. Dries n'était pas triste.

— Mamie! dit-il, enfin, le champ tout l'hiver est mort, et puis un jour c'est Pâques comme maintenant qui vient. N'est-ce pas là une chose heureuse pour les gens qui attendent dans la campagne? Moi aussi, s'il vous plaît, Mamie, j'attendrai : il arrivera ensuite un moment où les petits seront grands, où peut-être vous aurez besoin de quelqu'un. On ne sait pas tout ce qui peut arriver. Alors, si vous voulez, ce sera comme si je n'étais pas encore venu. Je viendrai un matin et nous croirons parler de cela pour la première fois.

La voix lui manqua, il n'eut plus qu'un tremblement à la bouche. Elle leva lentement la tête; elle avait un

tendre visage de lumière et le regardait droit dans les yeux. Elle lui dit avec simplicité :

— Cela, oui, Dries Abeels, je le veux.

A petits pas ensuite ils s'en allèrent vers le jardin. Maris tenait une branche de cerisier dans les mains et profondément regardait le cœur de la fleur comme si déjà il y apercevait mûrir la cerise couleur d'aurore.

— Pâ! dit-elle fièrement, Dries Abeels a tenu sa parole. Il travaille comme tout homme doit travailler.

Maris sembla sortir d'un rêve. Dans le geste un peu brusque qu'il faisait, le cerisier était secoué, une pluie d'étamines tombait sur eux, les enveloppait tous trois d'une odeur d'amande amère. Et puis il fermait à demi les yeux sous l'ondée parfumée et disait :

— Mère Flandre!

Encore une fois, comme en ce matin de juin où ensemble ils étaient venus dans le potager, il exprimait là une chose de vie infinie et qu'aucun autre homme jamais n'avait ressentie autant que lui. Les petits moulins tournaient ; les bateaux allaient vers la mer; le blé levait; les vieux carillons jouaient dans les beffrois. C'était bien la mère Flandre qui, avec une jeunesse toujours nouvelle, chantait dans ses chansons.

Soudain des voix dans la campagne très loin lancèrent le kling klang. Pâques clair et ingénu, Pâques des cerisiers en fleur et de l'amour au cœur des hommes douloureusement vibra sous le ciel déchiré. La faux tintait, la mort passa. A flots pourpres coulait le sang des moissons tandis que les tocsins battaient et que les abeilles rouges tourbillonnaient autour des meules comme de grandes ruches en feu. Le vieux cœur des Jacqueries tressaillit chez le fils de la terre. Il ôta son chapeau et il disait à Maris :

— Maître, l'idée lève; les hommes ont soif de justice et de vérité. C'est votre âme qui va devant les faux.

Les voix s'enfoncèrent aux horizons; il cessa d'entendre la chanson; et Maris, avec la branche du cerisier dans les mains, semblait là sans vie au cœur de la vie à l'infini sortie de la sienne.

— Mère Flandre! disait-il toujours.

La bonne terre se remit à travailler dans la paix du Seigneur. La fleur des cerisiers neigeait. De gros bourdons ivres ronflaient comme des tambours de kermesse. Il venait une odeur musquée de la rivière. Alors Dries se courba et prit dans ses mains une poignée de cette terre toute fleurie de printemps. Il se tournait vers Mamie et disait :

— Mamie, cette terre était là de tout temps avant nous. Nos pères ont aimé et souffert à cause d'elle. Ce sera encore la même terre pour les hommes qui viendront après nous. S'il vous plaît, prenez ceci; moi, je garderai le reste.

Ils se partagèrent ainsi la poignée de terre et tous deux étaient graves dans la simplicité de cet acte qui les mariait à la vie des races. Dries ensuite déchira son mouchoir : il en fit deux morceaux, et chacun y mettait la terre qu'il avait dans les mains.

Ils rentrèrent dans le verger. Mamie levait le bras et cueillait une touffe rose à l'un des pommiers. Et à son tour elle la partageait avec Dries; et elle n'avait rien dit. Lui aussi se taisait. Cependant tous les deux avaient compris que c'était là une chose sacrée comme si déjà elle lui offrait sa vie vierge.

Un soir rose monta de la rivière. Elle l'accompagna avec les enfants jusqu'au bout du chemin. Quand il fut un peu loin, il se retourna et vit qu'elle se retournait aussi. Avec sa robe claire, elle était comme la première étoile dans le paysage tranquille. Il marcha devant lui, regardant toujours cette belle terre de Flandre qui à tous deux leur avait donné l'amour. Une poussière blonde, un fin brouillard d'or s'effumait des

plaines. Un souffle agitait le plumetis léger des bouleaux comme un vol de mouches grises. Le rouge-gorge, dans les hautes branches, filait ses petits sons limpides et frisquets comme une eau qui s'égoutte. Dans les vergers le merle grasseyait. Un angélus tinta, les autres répondirent. C'était l'humble action de grâces de la terre qui montait avec l'âme des paroisses.

Dries était simple, heureux, confiant : l'attente ne lui pesait pas. Avec la fleur rose du pommier comme une promesse de vie à sa boutonnière, avec les cendres natales frémissantes sur son cœur, il se sentait le vrai fils d'une race patiente et tenace. Toujours le vent vient de la mer et fait tourner les moulins : ils tournent encore en pays flamand quand ailleurs le vent a cessé de souffler.

— Une petite fève... pensait-il.

Camille LEMONNIER.

LES OFFICIERS DE RÉSERVE

La discussion du budget de la guerre qui a eu lieu dernièrement devant les Chambres a mis en pleine lumière une vérité, dont on ne voulait pas jusqu'ici s'apercevoir en haut lieu : cette vérité, c'est la décroissance latente et continue du nombre de nos officiers de réserve.

Le consciencieux rapport de M. Raiberti a brusquement déchiré les voiles; il a clairement démontré quel danger courait notre organisation militaire, par suite de cet amoindrissement de nos cadres de seconde ligne. Chiffres en mains, l'honorable rapporteur du budget de la guerre a prouvé que, d'année en année, le recrutement de ces cadres allait diminuant à un point tel que, si cela continuait, l'effondrement de cette institution devenait certain.

Le tableau suivant fait ressortir, d'une part, le nombre des officiers de réserve nécessaires en cas de mobilisation, et d'autre part le nombre de ceux-ci existant au 1er novembre 1894, et successivement par année, jusqu'au 1er novembre 1899.

1er novembre	Nécessaires	Existants
1894	13.100	10.000
1895	13.100	9.900
1896	13.000	9.000
1897	12.000	8.200
1898	12.000	7.400
1899	12.000	7.000

Tels sont les chiffres donnés par l'honorable député; chiffres malheureusement trop exacts et suffisamment édifiants pour démontrer à quelle faillite courent nos cadres de réserve, si on ne trouve pas à bref délai les moyens propres à enrayer cette fatale et progressive diminution.

Cependant, dans la première partie de cette étude, je ne m'occuperai pas de rechercher ces moyens, voulant tout d'abord montrer quelles sont exactement les causes réelles, certaines, qui ont déterminé cet amoindrissement annuel. Car, en pareil cas, reconnaître et diagnostiquer le mal, me semble le meilleur moyen pour arriver à le guérir. Je vais donc recourir à cette méthode, c'est-à-dire présenter en quelque sorte l'historique succinct de la question.

*
* *

Tout d'abord, établissons bien ceci : c'est que, de tous les principes concernant les cadres de réserve, celui qui prime tous les autres est leur mode de recrutement. Ces cadres seront, en général, bons, médiocres ou même mauvais, suivant la source qui les alimente. Or, depuis 1873, le recrutement des officiers de réserve — et ici je généralise et je fais allusion aussi bien aux officiers de l'armée territoriale qu'à ceux de réserve — a présenté de telles anomalies et de si étranges contradictions; on s'est forgé, en haut lieu, sur ce point capital, de telles illusions; on a commis de si nombreux impairs, qu'on arrive à se demander si nos gouvernants possédaient bien, et ont même actuellement, une conception exacte de ce que doit être, de ce que peut être l'officier de réserve. A la vérité, en 1873, ce recrutement s'offrait dans la reconstitution de notre armée, sous forme d'un rouage absolument nouveau; on se heurtait à l'inconnu. Aucune de nos anciennes lois sur le recrutement ne

l'avait prévu : les hésitations étaient donc, à la première heure, excusables et justifiées. Mais, depuis vingt-huit ans, l'expérience a été faite, et répétée à satiété. Aussi, se demande-t-on comment il peut se faire que cette expérience n'ait point porté ses fruits, que les mêmes erreurs se perpétuent et que le recrutement des officiers de réserve soit encore non seulement défectueux, mais qu'il puisse devenir, de jour en jour, plus difficile et plus précaire. Essayons de l'expliquer.

Le volontariat d'un an avait été créé par la loi du 27 juillet 1872, et l'article 38 de la loi du 24 juillet 1873 relative à l'organisation de l'armée disait ceci : « Les engagés conditionnels d'un an peuvent, *en restant une année de plus*, soit dans l'armée active, soit dans une école désignée par le ministre de la guerre, après avoir subi les examens déterminés, obtenir un brevet de sous-lieutenant, et être placés avec leur grade dans la disponibilité ou la réserve de l'armée active, et après le temps voulu par la loi dans l'armée territoriale. »

Telles furent, au début, les conditions qui devaient présider au recrutement des officiers de réserve, provenant des anciens conditionnels. Malheureusement, il fallut immédiatement déchanter. Dès la seconde année, la proportion des engagés conditionnels, qui demandèrent à rester une année de plus pour arriver à l'épaulette, fut à peine — c'est triste à dire — de *cinq sur mille!* En présence de ce lamentable échec, que firent nos législateurs, que firent nos ministres de la guerre pour y remédier? Au lieu de couper le mal dans sa racine et de décider que tout conditionnel qui ne consentirait pas à subir les examens déterminés pour obtenir le brevet de sous-lieutenant de réserve, ou qui serait refusé à ces examens, se verrait contraint de parfaire son service militaire, au lieu de s'arrêter à cette mesure radicale — à laquelle, soit dit en passant, on est contraint d'en venir aujourd'hui — on eut recours à des

remèdes, à des moyens empiriques. On se montra de moins en moins exigeant pour les candidats. Tout d'abord, on admit à subir l'examen d'officier, et quel examen! les conditionnels passés par leur âge dans la réserve et sortis après un an de volontariat avec les galons de sous-officier, ou la note *très bien*.

Ce mode de recrutement fut en vigueur pendant quelques années, mais il parut bientôt insuffisant : on dut encore diminuer les garanties propres à fournir aux cadres de réserve des officiers instruits, en admettant à subir les épreuves de l'examen les conditionnels ayant seulement obtenu la note *bien*, puis successivement ceux ayant obtenu la note *assez bien*, et enfin tous les conditionnels, quelle que fût la *note obtenue* par eux à la fin de leur volontariat.

On ne pouvait aller plus loin dans cette voie, car non seulement on avait éludé toutes les garanties dont le législateur avait, en 1873, entouré la nomination des officiers de réserve, mais on avait encore descendu tous les échelons de ces garanties. D'ailleurs, il faut encore admettre ceci : c'est que, d'un régiment à un autre, les notes étaient excessivement variables, et tel volontaire d'un an, qui n'obtenait que la note *assez bien* dans un régiment, avait une instruction militaire supérieure à tel autre de ses camarades d'un autre corps sorti avec la note *très bien*. Dès lors, n'eût-il pas été plus rationnel — puisque cette différence d'appréciation était parfaitement connue — de changer cet examen de sortie, souvent insignifiant et banal, en un concours sérieux où, dès le principe, auraient été admis tous les conditionnels sans exception, et de ne nommer officiers que ceux qui auraient obtenu une cote convenable? Evidemment, mais c'était trop simple et trop logique.

Toujours est-il que, lorsque parut la loi du 15 juillet 1889, réorganisant l'armée et supprimant le volontariat d'un an, le mode de recrutement des officiers de ré-

serve, malgré toutes les facilités dont on l'avait entouré, n'avait donné que des résultats insuffisants. Cette loi de 1889 allait-elle améliorer ce recrutement? Au lecteur d'en juger.

Dès la promulgation de ladite loi, les officiers de réserve ont été recrutés parmi : 1° les officiers de l'armée active retraités ou démissionnaires; 2° les élèves des Ecoles polytechnique, forestière et centrale; 3° les anciens sous-officiers de l'armée active; 4° les dispensés de l'article 23.

Des officiers retraités ou démissionnaires, je ne dirai rien; ils sont trop peu nombreux pour entrer sérieusement en ligne de compte; quant aux élèves des trois Ecoles, ils ont des emplois tout indiqués dans les armes spéciales, artillerie, génie et corps des chasseurs forestiers, et ils constituent pour le recrutement des cadres de réserve de ces armes une pépinière de choix, je pourais même dire, de luxe.

Restent les anciens sous-officiers et les dispensés de l'article 23, dont il a été si souvent question récemment, tant à la tribune de la Chambre qu'à la commission de l'armée.

*
* *

Les sous-officiers congédiés après trois ans de service, qui demandent à être nommés et qui peuvent être nommés officiers de réserve, sont en quantité si restreinte qu'il est presque superflu de les mentionner; j'arrive donc tout de suite aux sous-officiers retraités. A leur égard, voici ce que dit l'article 13 de la loi du 18 mars 1889, modifié par la loi du 13 juillet 1893 :

« Les sous-officiers quittant les drapeaux après quinze ans de service effectif ont droit à une pension proportionnelle à la durée de leur service; après vingt-cinq ans de service, ils ont droit à une pension de retraite. Ceux qui jouissent de ces pensions seront pendant *cinq*

ans à la disposition du ministre de la guerre qui pourra leur donner des emplois dans la réserve, ou dans l'armée territoriale, ou dans le service de l'instruction militaire préparatoire. »

Voilà, n'est-il pas vrai, à première vue, un excellent mode de recrutement; car tous ces sujets sont expérimentés, tous possèdent généralement les garanties exigibles : qualités morales et connaissances techniques. Tous ont donc ce qu'il faut pour exercer convenablement les fonctions d'officier et pour encadrer, avec l'autorité que donne la longue pratique du métier, les bataillons de réservistes et de territoriaux, auxquels ils sont affectés. C'est ce que tout le monde pense. Eh bien! on va voir comment ce recrutement, très rationnel, est doublement atrophié et anémié. On va voir pourquoi il y a dans les cadres des réserves relativement si peu d'officiers provenant des sous-officiers et adjudants retraités.

Les uns et les autres ont, en moyenne, trente-six ans lorsqu'ils sont nommés officiers. Or, aux termes du décret du 16 juin 1897, il faut quatre ans pour passer lieutenant et six ans pour être promu capitaine. En conséquence, en portant ce délai à douze ans, — ce qui n'a rien d'exagéré, — les officiers en question ne peuvent être au plus tôt nommés capitaines qu'à quarante-huit ans. Cette attente beaucoup trop longue les décourage, et, en fait, leur ferme tout avenir. Aussi, qu'arrive-t-il? c'est que la plupart d'entre eux quittent les cadres aussitôt qu'ils ont accompli les cinq ans de service qu'ils doivent, aux termes de la loi.

Mais il est une autre cause, qui contrarie d'une façon peut-être beaucoup plus grave ce mode de recrutement. C'est l'application de l'article 14 de la loi du 18 mars 1889, réservant aux sous-officiers ayant quinze ans de service des emplois civils, ce qui, d'ailleurs, est de toute justice. Ils dépendent alors des administrations aux-

quelles leur emploi se rattache. Or, pendant les cinq ans qu'ils doivent encore à l'armée, chacune de ces administrations les laisse partir — bien qu'en rechignant — pour accomplir leurs périodes d'instruction; mais une fois ce délai écoulé, adieu le régiment, adieu le drapeau. On les met brutalement en demeure d'opter entre leur emploi civil et leur grade militaire. Ainsi placés au pied du mur, mis en demeure de choisir entre leur épaulette et leur gagne-pain, entre leur patriotisme et leurs appointements, ils se voient contraints et forcés de donner leur démission. Qui donc pourrait les en blâmer? Assurément personne, car, avant tout, ne faut-il pas nourrir sa famille et élever ses enfants?

Maintenant, comment se fait-il que le gouvernement tolère que les despotes des chapelles administratives et les ronds-de-cuir ministériels mettent ainsi le marché à la main à toute une série d'officiers, la meilleure peut-être de nos réserves, et les forcent à démissionner? C'est ce que je ne me chargerai pas d'expliquer.

Il me reste à examiner la catégorie des candidats provenant des jeunes gens incorporés pour un an, en vertu de la dispense accordée notamment par l'article 23 de la loi du 15 juillet 1889. C'est aujourd'hui dans cette catégorie que devrait se faire le principal recrutement des officiers de réserve; mais comme elle ne comprend que des volontaires, elle est fragile et sujette à d'incessantes fluctuations. C'est ce qui se dégage des termes du rapport de M. Raiberti sur le budget de la guerre; nous y lisons ceci :

« Quant aux dispensés de l'article 23, on n'a rien prévu pour les préparer au grade d'officier de réserve. Leur catégorie devrait être pour le cadre d'officiers de réserve la source principale de recrutement. En fait, elle ne donne presque rien. Du 1er janvier 1900 au 1er janvier 1901, c'est à peine si dans l'arme de l'infanterie elle a fourni le quart des nominations. »

Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement avec les procédés et les méthodes d'instruction employés à leur égard. Appelés au régiment avec la classe dont ils font partie, ils ont été disséminés dans toutes les compagnies au lieu d'être réunis, comme on vient de le faire récemment, dans un peloton spécial, où leur aurait été donnée l'instruction militaire intensive des anciens conditionnels d'un an.

Qu'est-il arrivé alors? C'est que la plupart de ces jeunes gens, oubliés dans leurs compagnies respectives, n'ayant d'ailleurs pour le métier militaire qu'un goût plus que douteux, n'ont eu qu'un seul souci : celui d'accomplir le plus tranquillement possible l'année de service à laquelle les contraignait la loi; puis, cette année terminée, de secouer la poussière de leurs «godillots» sur une carrière pour laquelle ils ne se sentaient ni entraînement, ni vocation.

On ne s'étonnera donc pas qu'avec un pareil état d'âme les dispensés n'aient fourni qu'un faible appoint au recrutement des officiers de réserve et que nous soyons arrivés, aujourd'hui, au déficit considérable mentionné au commencement de cette étude.

J'en ai fini avec ce recrutement. J'ai essayé de montrer les lacunes et les vices existant sous ce rapport dans les règlements en vigueur. De cette trop courte enquête il résulte jusqu'à l'évidence qu'on n'a pas su, pas plus au ministère de la guerre qu'au Parlement, organiser le recrutement méthodique permanent et sévère de nos cadres de réserve.

Je passe maintenant aux moyens les plus propres d'abord à faciliter ce recrutement et ensuite à assurer le maintien dans le rang jusqu'à la limite d'âge fixée par la loi.

*

* *

La France, sans parler de son esprit guerrier qui est

dans le sang et le tempérament de la race, est assez riche en hommes énergiques et cultivés pour nous donner — quand on le voudra sincèrement — les meilleurs cadres que puisse désirer une grande armée européenne. Mais, dans la constitution de ces cadres, il faut savoir apporter du tact, du discernement; en un mot, il faut savoir s'y prendre, et, en même temps, accorder aux officiers de réserve non seulement des avantages matériels, jusqu'ici refusés, mais aussi une considération morale qu'on semble vraiment trop leur marchander. Il faudrait ne pas oublier que, lorsqu'on nomme un sous-lieutenant de réserve ou territorial, c'est pour lui donner les droits, les prérogatives, la dignité de l'officier, et non pour en faire un officier d'une espèce particulière, sorte de *métis*, contre la création duquel proteste toute notre histoire militaire. Telle est l'erreur dans laquelle, depuis vingt-huit ans, on n'a cessé de tomber.

Qu'en est-il résulté? De perpétuelles et vives protestations de la part des intéressés; des plaintes continuelles; une mauvaise humeur trop naturelle, une irritation trop explicable. Passez en revue les doléances de l'officier de réserve, lisez les lettres qu'il adresse à la presse politique et militaire, informez-vous auprès de lui du sujet de ses plaintes, et vous verrez que ses récriminations ont surtout pour objet la privation des avantages moraux qui doivent être le partage de tout officier. Il se plaint qu'on lui marchande trop parcimonieusement ces avantages; que sa considération en souffre; que son légitime amour-propre s'en trouve froissé; bref, qu'on ne le met pas dans l'armée, comme dans la société, à la place qu'il doit occuper. Pour lui, les avantages matériels passent au second plan : ce qu'il veut, avant tout, c'est d'être traité en officier. Il a des charges, il a des devoirs, il a des obligations; il veut, en échange, une compensation morale, et il la veut complète. La lui a-t-on donnée jusqu'ici? Non, certes!

Et que de démissions eussent été évitées, si on eût agi autrement !

Cependant, je le reconnais, depuis quelque temps une certaine bienveillance, une considération bien qu'encore mitigée, semblent être accordées en haut lieu à nos officiers de réserve. Quelques commandants de corps d'armée, un certain nombre de généraux de division et de brigade, notamment au cours de la dernière convocation, leur ont donné des preuves réelles de l'intérêt qu'ils prenaient à leur instruction militaire et à celle de leur troupe. En réalité, ces officiers généraux, en agissant ainsi, prouvaient simplement qu'ils possédaient la conception exacte du rôle considérable que seraient appelés à jouer, au moment d'une guerre, ces officiers de réserve qu'on semblait jusqu'ici ne considérer que comme quantité négligeable, et en les encourageant de leurs compliments, à l'issue des manœuvres, ils reconnaissaient enfin la nécessité d'avoir toujours forts et solides ces éléments de seconde ligne.

Après les avantages moraux, il faut songer également à accorder aux officiers de réserve des avantages matériels assurément moins platoniques que ceux dont ils ont joui jusqu'à présent.

A cet égard, on peut ramener à cinq leurs principaux *desiderata* : augmentation du nombre des décorations qui leur sont attribuées; création d'un insigne honorifique pour les officiers ayant servi vingt-cinq ans et maintenus dans les cadres; octroi du quart de place, sous certaines conditions à déterminer, sur toutes les lignes de chemins de fer; faculté de se mettre en tenue lorsqu'ils le jugent convenable; enfin le droit à la position de retraite (sans solde), lorsque sonne pour eux l'heure de la limite d'âge.

Voilà, en bloc, ce que réclament, en très grande majorité, les officiers de réserve. Je vais examiner un à un ces *desiderata*, en m'arrêtant particulièrement sur ceux

qui, tout en paraissant les plus légitimes, semblent aisément et immédiatement réalisables.



En ce qui concerne l'augmentation des croix de la Légion d'honneur, il n'y a qu'un vœu, qu'un cri unanime chez les officiers de réserve; d'autant plus que, par une application absolument contraire aux lois édictées en la matière, une partie des décorations, déjà très parcimonieusement octroyées, sont attribuées à d'anciens officiers de l'armée active qui viennent recevoir dans l'armée territoriale une distinction qu'ils n'ont pu obtenir dans la position d'activité. Or, que disent les lois dont nous venons de parler? Elles disent et répètent d'une façon expresse que ces décorations, instituées en faveur des officiers de réserve, leur sont accordées *pour des services rendus dans la réserve et l'armée territoriale*. Principe tout naturel, d'une logique indiscutable et inattaquable, puisque ces distinctions n'ont été créées que pour stimuler et entretenir le zèle des cadres de réserve. Eh bien! jamais ce principe n'a été appliqué dans son intégrité et on a toujours violé de gaieté de cœur la lettre et l'esprit des lois qui l'avaient posé.

Depuis 1886, c'est-à-dire depuis l'application de la loi du 16 décembre de cette même année, chaque décret portant nominations et promotions dans notre ordre national au titre des réserves attribue une partie de ces décorations à d'anciens officiers de l'armée active et non à des officiers ayant mérité la croix en raison des services, exclusivement militaires, qu'ils ont rendus, soit dans la réserve, soit dans l'armée territoriale.

Il est donc nécessaire de mettre fin à de semblables répartitions, et de rendre ou du moins « de laisser à César ce qui appartient à César ». En outre, le nombre

de décorations décernées chaque année est beaucoup trop restreint, étant donné le chiffre relativement considérable d'officiers supérieurs comme d'officiers subalternes appartenant aux réserves qui ont les plus justes droits, par leurs longs services, par leurs campagnes et même par leurs blessures, à être proposés pour la croix d'honneur.

Que le gouvernement se montre donc moins parcimonieux à l'égard d'une récompense si recherchée et qui lui coûte si peu. Qu'il accorde annuellement au moins le double du chiffre actuel de ces distinctions, c'est-à-dire trois cents au lieu de cent cinquante, afin que les meilleurs officiers de nos éléments de réserve et territoriaux entrevoient, à la fin de leur carrière, le couronnement de leurs efforts, de leurs travaux et de leur dévouement à l'armée et au pays. Cette perspective les encouragera, les stimulera et surtout les maintiendra jusqu'à la limite d'âge dans les rangs de notre armée de seconde ligne.

Je passerai maintenant à une idée attribuée au regretté général de Miribel et consistant dans la création d'un insigne spécial appelé à récompenser ou plutôt à constater les services rendus à l'armée par les officiers des réserves. Cette idée, reprise plusieurs fois, a fait son chemin; la presse s'en est beaucoup occupée : c'est la preuve manifeste qu'elle est née viable, qu'on la juge rationnelle et qu'on la trouve pratique. Mais son véritable mérite, c'est surtout de combler une inévitable lacune. En effet, on aura beau augmenter encore les croix de commandeur, d'officier et de chevalier, attribuées chaque année aux cadres des réserves, jamais elles ne suffiront pour récompenser les services rendus, dans les sphères diverses, au titre de ces réserves. Je suis, pour ma part, intimement convaincu que la création d'une distinction de ce genre qui aurait pour titre soit : *le Mérite militaire* ou bien *la Croix des réserves*, serait

unanimement et chaleureusement accueillie par nos officiers de réserve et de l'armée territoriale. Cette récompense, dont le côté *honorable et spécial* serait particulièrement démontré, produirait le meilleur effet et serait encore un heureux et peu dispendieux moyen d'aider au recrutement et à la solidité de nos cadres de seconde ligne. Il demeure entendu que cette distinction, instituée en vertu d'une loi, ne comporterait ni hiérarchie, ni grades; elle serait unique et égalitaire, et paraîtrait au *Journal officiel* comme la croix d'honneur et la médaille militaire.

J'arrive à présent à l'octroi du quart de place sur toutes les lignes de chemin de fer du réseau français aux officiers des réserves. Cette faveur présente un tout autre caractère que les précédentes, mais elle aurait, à mon avis, — et je parle de la chose avec expérience, — une influence considérable sur la stabilité des cadres des réserves. Sous cette forme tangible, cette faveur est tout aussi légitime que les distinctions purement honorifiques, car elle ne serait en réalité, pour les officiers des réserves, qu'une juste compensation les indemnisant, dans une certaine mesure, des dépenses de toute nature que nécessite l'exercice du grade dont ils sont investis. Il est bien certain que beaucoup d'entre eux ne sont pas dans une situation assez fortunée pour ne pas ressentir sans effets appréciables les brèches faites dans leur modeste budget par les déboursés qu'il leur faut faire pour l'entretien de leur uniforme, par les achats divers qu'il nécessite, et par les frais variés que comportent les périodes d'instruction. L'octroi du quart de place serait alors, en quelque sorte, une solde, qui, par sa permanence, dédommagerait ces officiers des dépenses obligatoires qui leur sont imposées.

Voici, à mon avis, comment devrait être accordé cet avantage et dans quelles conditions en bénéficieraient les intéressés :

Le quart de place serait donné à tous les officiers de réserve *convocables*, c'est-à-dire appartenant aux états-majors, au service des étapes, aux armes combattantes et aux divers services administratifs.

Tout officier qui, pour un motif quelconque, autre que celui de maladie, dûment constaté par un médecin militaire, demanderait une dispense ou un sursis, devrait, en même temps que sa demande, renvoyer sa carte d'identité, le faisant bénéficier du quart de place, à son chef de corps ou de service. Il ne pourrait en obtenir une nouvelle que lorsqu'il aurait de nouveau répondu à un appel régulier.

Le quart de place ne serait pas accordé immédiatement après la nomination au grade d'officier de réserve ou territorial. Il faudrait que cet officier eût fait ses preuves et montré de la régularité et du zèle aux convocations et qu'il eût suivi, autant qu'il serait en mesure de le faire, les conférences, les écoles d'instruction, les exercices pratiques, etc., enfin profité de toutes les circonstances pour maintenir et développer son instruction militaire. Il lui serait alors, après dix ans de grade d'officier, accordé le *quart de place*. Toutefois, on pourrait, dans les mêmes conditions, octroyer la *demi-place* après cinq ans de grade à ceux qui se seraient rendus dignes de cette faveur par leur manière de servir.

On a prétendu, et c'est là ce qui a motivé jusqu'ici ce piétinement sur place d'une mesure qui depuis longtemps devrait être prise, que les compagnies de chemin de fer perdraient beaucoup à cet octroi du quart de place donné à tous les officiers des réserve. Je crois qu'à cet égard, on a beaucoup exagéré les choses.

De même que, à chaque diminution dans le prix des billets, correspond une augmentation de voyageurs qui va souvent jusqu'à l'encombrement, de même cette facilité de voyage augmenterait singulièrement les déplacements des officiers. Et puis, même quand il y au-

rait perte légère pour les compagnies, l'Etat ne devrait-il pas les en dédommager ? Je connais de longue date le patriotisme des compagnies de chemin de fer, je les ai vues à l'œuvre pendant la guerre franco-allemande ; chaque année, je les revois au cours des grandes manœuvres, et je n'hésite pas à déclarer que leur patriotisme intelligent et leur zèle éclairé sont pour beaucoup dans la façon remarquablement ponctuelle avec laquelle elles amènent à jour, à heure fixe, troupes, chevaux et matériel de toute sorte.

Or, les sachant animés de ces sentiments, je ne mets pas un instant en doute que leurs conseils d'administration, mieux informés, ne reviennent, à brève échéance, sur leur décision récente, et ne se prêtent de la manière la plus conciliante à rechercher les voies et moyens de nature à faire accorder enfin l'avantage du quart de place à nos officiers de seconde ligne.

D'ailleurs, l'Etat ne trouverait-il pas un avantage réel à posséder enfin des cadres de réserve nombreux, empressés à remplir leurs obligations, plus instruits et par conséquent encadrant plus solidement leurs troupes, et cela au prix de quelques sacrifices d'argent bien légers en comparaison du résultat obtenu ?

Il faut que, dès à présent, — et le temps n'est plus aux phrases mais à l'action, — nos gouvernants songent à enrayer le mouvement persistant de décroissance qui se produit dans nos cadres de réserve. Je veux bien croire que l'instruction, mieux entendue que par le passé, des dispensés de l'article 23, donnera quelques résultats. Mais ces résultats suffiront-ils, seront-ils entièrement satisfaisants ? J'en doute, car, ce qu'il faut, *c'est faire désirer le grade et non l'imposer.*

Qu'on cherche enfin, et ce sera mon dernier mot sur cette question, des moyens pratiques au lieu de se complaire dans de vaines et creuses promesses ; et puisque l'éclat de l'épaulette et le prestige de l'uniforme n'exer-

cent plus sur nos jeunes gens les séductions d'antan, qu'on leur fasse entrevoir des avantages moins platoniques afin de les recruter et de les retenir plus aisément dans nos formations de seconde ligne, et certainement le quart de place est l'un des meilleurs, sinon le meilleur.

Vient ensuite, comme quatrième *desideratum*, la faculté de porter l'uniforme en dehors des convocations. Je crois vraiment qu'il est grand temps de mettre au panier l'antique réglementation qui interdit aux officiers de réserve de se mettre en tenue, à l'exception des convocations officielles ou dans certaines circonstances *se rattachant directement à leur situation d'officier.*

Tout d'abord, on devrait supposer que ces officiers ont assez de tact pour distinguer eux-mêmes les circonstances où il est convenable de paraître avec leur uniforme et celles où ils doivent s'abstenir de le revêtir. Le règlement laisse aux officiers de l'armée active la liberté de se mettre en civil, en dehors du service, quand ils le jugent à propos. Ne devrait-on pas, par analogie et comme équivalence, accorder à leurs camarades des réserves la faculté de revêtir l'uniforme quand, de leur côté, ils le jugent utile et nécessaire? Devrait-on leur marchander un droit inscrit, d'une façon virtuelle, dans leurs lettres de service? N'est-il pas ridicule et puéril de les obliger à demander à l'autorité militaire la permission de se mettre en tenue, absolument comme des écoliers demandent au censeur de leur collège la permission de revêtir la tunique du dimanche? Est-ce que les officiers auxiliaires de l'ancien régime, ceux qui portaient le petit uniforme bleu de la marine de l'Etat et qu'on appelait les *officiers bleus*, n'avaient pas le droit de paraître publiquement en tenue, où et quand ils le voulaient? Serions-nous, sous la République, plus tracassiers et plus autoritaires qu'on ne l'était sous la Monarchie? Non. Il faut donc, sous cer-

taines conditions à débattre, rendre complètement libre aux officiers des réserves le port de l'uniforme. Cette mesure intelligente et libérale aurait également, j'en suis persuadé, de très réels, de très appréciables résultats au point de vue du recrutement et de la solidité des cadres de réserve.

J'arrive enfin à une dernière satisfaction, dont l'importance est facile à démontrer et qui me paraît aussi urgente que capitale. Cette satisfaction, c'est le droit à la position de retraite pour tous ceux d'entre eux ayant servi dans les rangs de notre armée de seconde ligne jusqu'à la limite d'âge fixée par la loi, droit dont je ne sais par quelle chinoiserie les a privés la loi du 13 mars 1875.

Pourquoi cette position de retraite — toute gratuite évidemment — n'existe-t-elle pas pour ces officiers? C'est plus qu'une anomalie, c'est une injustice.

Eh quoi! voici un officier de réserve ou territorial qui, pendant plus de trente ans, a fait preuve du plus grand zèle, d'une bonne volonté constante; qui a accompli toutes les obligations de son grade; et du jour au lendemain il n'existe plus, au point de vue militaire. Le port d'un uniforme qu'il a honoré par ses longs services lui est interdit! Voyons, en toute sincérité, est-ce rationnel, est-ce logique, est-ce digne, même?

Et ce déni de justice devient d'autant plus criant qu'un récent décret (1er janvier 1901) vient d'accorder l'*honorariat* à tous les officiers de pompiers ayant servi, pendant vingt-cinq ans, avec zèle et dévouement; cet honorariat leur donne, entre autres droits, celui de porter leur uniforme dans toutes les cérémonies publiques et réunions de corps.

Je m'appuie donc sur cette disposition, des plus louables d'ailleurs, pour réclamer le même droit à la position de retraite pour les officiers de réserve. Ne justifient-ils pas, en effet, d'aussi bons, d'aussi utiles,

d'aussi louables services que les officiers de pompiers, et peut-on leur refuser ce qu'on vient d'accorder si promptement et si facilement à ces derniers?

En réalité, cette mesure s'impose; elle ne coûtera pas un centime au budget et elle sera considérée par les officiers de réserve comme le couronnement d'une carrière d'autant plus digne, qu'elle a été constamment désintéressée.

*

* *

Et maintenant, je conclus par un dilemme : ou l'on négligera d'écouter les légitimes *desiderata* des cinquante mille officiers de réserve et de l'armée territoriale, qui, par les diverses situations qu'ils occupent dans la vie civile, par la large part qu'ils prennent à la vie nationale, font rayonner partout leur vigoureux patriotisme, et sont, à l'aide des innombrables sociétés de tir et d'instruction militaire qu'ils ont créées, et à la tête desquelles ils se trouvent, les agents les plus aptes à obtenir et à achever la militarisation du pays; ou bien, par les mesures immédiates et rationnelles que je viens successivement d'exposer, on arrêtera le découragement des meilleurs d'entre eux en même temps qu'on aidera puissamment à leur recrutement.

Dans la première alternative, c'est la désagrégation lente mais certaine des cadres de réserve; c'est l'impossibilité d'encadrer avec des professionnels les formations de seconde ligne; c'est, par conséquent, l'abandon prémédité du système dit de la *nation armée;* c'est l'indifférence jetée, dans la chaumière et l'atelier, sur toutes les choses touchant les questions militaires; c'est la mort, c'est la défaite avant le combat. Si c'est là qu'on en veut venir, ou plutôt revenir, on n'a qu'une chose à faire : laisser dans l'état actuel toute la réglementation qui régit les cadres de réserve. Si, au con-

traire, on veut maintenir le service obligatoire, et surtout, comme on semble vouloir le faire, diminuer la durée du service actif pour rendre celui-ci *complètement égal pour tous,* plus que jamais le recrutement et la solidité des cadres de réserve s'imposent, et j'ai suffisamment indiqué les moyens efficaces pour favoriser ce recrutement et pour assurer cette solidité.

Il y a là pour un ministre — militaire ou civil, peu importe — une belle et sérieuse tâche à entreprendre. Quel sera celui-là? Je l'ignore; mais ce que je sais bien, c'est que le ministre de la guerre qui, après une étude approfondie de la question, reconnaîtra que les vœux que je viens de formuler, et qui sont ceux de tous les officiers de réserve, sont pratiquement réalisables, et voudra bien en ordonner l'exécution, ce ministre-là, dis-je, laissera pour toujours son nom inscrit sur la meilleure page de l'histoire de la réorganisation de l'armée. Il aura, en effet, parachevé une œuvre, incomplète encore, mais qui, menée à bien, sera le véritable couronnement de notre édifice militaire.

Lieutenant-colonel X...

LES

ROBINSONS DE PARIS

(*Suite et fin*)

Tout à l'heure, petit Pierre avait erré par des clairières, le long des noirs massifs, en suivant des sentiers qui s'égarent. La vie paisible des arbres et des haies avait gonflé son cœur d'une tendresse étrange. Sous la voûte impénétrable des feuillées, sa raison d'enfant précoce, grandie par la douleur, participa peu à peu de la mélancolie des choses mortes. Parmi le mystère du bois, il eut la tentation de se confondre, lui aussi, dans le sommeil des plantes et des êtres. Tentation perverse que suggérait à son esprit, dans la minute où il était maître de soi, l'ennui de son isolement au milieu du monde et de son impuissance.

Et il marchait à pas lents, sans bruit, parfois se courbait très bas pour ne pas déranger les ramées immobiles qui s'étaient mariées par-dessus les broussailles. A mesure, le désir se précisait en lui de connaître la volupté du sacrifice; le sentiment de son courage lui faisait battre le cœur. Il aimait passionnément sa mère. Quelle beauté de se dévouer pour elle! Il la délivrerait, en mourant, et avec elle l'homme qu'elle ne pouvait pas détester.

Ses yeux essayaient de voir, une dernière fois, avec innocence, au plus haut des futaies, la lumière du jour. Il écoutait les bourdonnements du bois, se croyait dans une forêt immense, abandonnée. Autour de lui, c'était fantastique et beau, comme dans un de ces rêves qui se dissipent péniblement, le matin, quand les oiseaux s'éveillent aussi, dans le bosquet du couvent, sous sa fenêtre.

Lorsqu'il eut rassemblé ses forces, il se disposa, parlant en quelque sorte à son âme brave, à grimper à un grand marronnier qui s'inclinait un peu sur ses frères plus jeunes, et dont les branches présentaient des échelons réguliers. Une fois qu'il serait parvenu là-haut, très haut, il se renverserait, et, plus pesant qu'une pierre, il tomberait sur le tapis de feuilles, sans que personne entendît sa chute, sans que la nature indifférente cessât une seconde de dormir et d'être heureuse.

Il grimpait déjà, lorsque Hugues et sa mère, courbés sous la feuillée, l'aperçurent. Estelle comprit la folie de l'enfant, qui parfois lui parlait de la mort avec une curiosité complaisante.

Pierre avait détourné la tête : il vit Hugues et sa mère.

Ceux-ci, dans leur angoisse, pour ne pas effrayer l'enfant, demeuraient immobiles, sans voix. Il comprit aussitôt le mal qu'il aurait pu commettre. Son visage amaigri s'empourpra : et, fermant les yeux, il redescendit de l'arbre, content de toucher le sol de nouveau. Sa mère, s'étant avancée, lui dit :

— Que faisais-tu ?

— C'est peut-être moi qui embarrasse...

— O Dieu!... J'avais bien deviné!... Mais tu es fou!... Tu veux que je sois plus malheureuse encore!...

— Non! Non!... Jamais!...

— Il faudra donc que je te surveille, toi aussi?

— Non!... Plus! Plus jamais!...

Dans l'étreinte éplorée de sa mère, petit Pierre sanglota, connaissant pour la première fois la volupté des larmes. Mais Claire, en même temps que Hugues, était survenue. Elle consolait, dans une inspiration de tendresse maternelle, l'enfant qui demandait pardon et leur tendait les bras, pour les embrasser tous.

Ils se préparèrent au départ, sans s'être concertés. Hugues ne retrouva un peu d'allégresse qu'en franchissant le ruisseau, lorsqu'il eut entre ses bras le corps tiède et parfumé de Claire. Tandis que sur l'herbe et les cailloux chuchotait l'eau menue et que l'ombre plus triste s'épanchait des feuillages, le soir éclatait, au-dessus de Paris, avec des miroitements de rouge lagune, là-bas, dans le ciel.

Ils n'échangèrent presque point de paroles sur le tramway, impressionnés qu'ils étaient toujours par la folie de petit Pierre se vouant à la mort. Ce soir plus que jamais, Estelle redoutait de rentrer seule avec lui dans cet appartement, dont l'image adorée l'accompagnait autrefois, pour soutenir son courage, durant ses courses à travers Paris. Claire et Hugues les reconduisirent à leur maison de la rue Campagne-Première, jusqu'au seuil de la vaste cour, où une lanterne semblait éclairer les murs déserts d'une prison. Et ils s'éloignèrent, ne formant qu'une ombre dans la nuit.

Estelle, dans l'escalier, plaisantait petit Pierre, afin de l'égayer. Elle lui disait le plaisir qu'il y a de voir le ciel et les champs, le dimanche, quand on a bien travaillé la semaine.

Tout à coup, ils s'arrêtèrent, effarés; l'enfant poussa un cri.

Abel était couché là, dans un coin du palier, contre la porte du logis. Il se levait avec peine, montrant ses cheveux hérissés, ses joues creusées par la souffrance.

— Te voilà, Estelle ? bredouilla-t-il avec tranquillité. Je t'attends depuis trois ou quatre heures.

— Là !... tu m'as attendu là !... Alors, les gens de la maison t'ont vu dans ce désordre ?

— Ce sont des ouvriers grossiers et idiots. Je ne pouvais pourtant pas me fatiguer à rester debout contre une porte... Je m'étais couché. Je crois même que j'ai un peu dormi.

— Hé bien, que veux-tu ?

— Pas grand'chose. Je veux te parler une minute. Ensuite, je m'en irai d'où je viens... Ah ! ah !...

Avisant petit Pierre, qui se pelotonnait contre le mur, il essaya de l'attirer sur ses vêtements boueux. Petit Pierre put se dérober, et il se sauva éperdument, sans écouter menaces ni prières, dans la loge de la concierge.

Estelle ouvrit la porte, non sans affecter beaucoup d'assurance. Elle laissa d'abord entrer son mari, que la bonne odeur du foyer, un moment, apaisa. Il semblait penaud, soucieux d'implorer un service.

— Hé bien, dit-elle, après avoir allumé la lampe de la salle à manger, que viens-tu me demander ce soir ?

— Oh ! je ne t'ennuierai pas longtemps.

— D'où viens-tu ? Où as-tu passé la semaine ?

— Ça, c'est mon affaire. Puisque nous ne pouvons pas nous entendre, je viens chercher mon violon et mon linge.

— C'est la séparation ?

— Parbleu ! Tu dois en être contente ?... Je serai libre, au moins.

— Oui, cigale imprévoyante qui va où le vent la pousse !... Tiens, je suis sûre que tu crois mettre Paris dans ta poche aussi facilement que tu as conquis à Coulobres ta renommée de musicien... Ah ! ah !...

Elle riait, à son tour, d'un rire saccadé, douloureux. Elle ne pouvait pas du tout s'expliquer la sottise de

cet ingrat, dans le foyer où elle l'avait accueilli avec tant d'espérance. Et cette ingratitude, plus que toute lâcheté, lui était toujours une offense. Lui, sournoisement, l'épiait, le front bas. Brutal, il croyait retrouver encore la femme tendre, généreuse. Dans un élan de présomption, il désira son visage rayonnant d'intelligence et de bonté, ses lèvres humides, ses yeux pâles où la lumière mettait des étincelles.

Il se rapprocha, frémissant de convoitise, tandis qu'avec une répugnance soudaine, elle s'écartait.

— Ne me touche plus !...

— Ah !... fit-il, étonné que ses charmes de joli garçon n'eussent plus d'influence. Hé bien, tu vas me donner de l'argent.

— De l'argent !... C'est donc moi qui vais payer notre rupture ?

— Pas tant de raisonnements. Je suis le maître. Tu portes mon nom.

— Voilà bien des idées de Coulobres... Ton nom, veux-tu que je te le rende ? Il ne m'ennoblit guère.

— Tant que tu ne me donneras pas de l'argent, je resterai ici. Allons !... Donne. Je prends immédiatement mon violon, et demain j'enverrai prendre mes frusques... Puisque nous ne pouvons pas nous entendre, avec cet enfant au milieu de nous, je t'ai remplacée.

— Tu m'as remplacée !... Sapristi, je plains la femme qui se laisse séduire par tes moustaches frisées et tes yeux langoureux.

— Donne l'argent. Tu en trouves toujours dans ton tiroir... Avare ! Égoïste !...

Elle haussa les épaules, dans un sentiment de pitié. Il lui sembla que la honte envahissait la maison ; qu'on écoutait derrière les murs, partout.

Alors, elle courut dans l'atelier, ouvrit le tiroir de sa table de travail. Abel, qui s'était empressé, aperçut,

en se penchant par-dessus son épaule, un billet de cent francs et de la menue monnaie, leurs uniques ressources. D'une main rapace, il s'empara du billet, puis, glorieux d'avoir joué un bon tour à la femme, s'en fut avec la lampe chercher son violon dans la chambre.

Estelle, debout, dans le cadre noir de la fenêtre, était haletante, sans forces.

Abel reparut, guilleret.

— Oh! dit-elle, en le reconduisant, tu peux emporter ce que tu voudras.

— Tiens, un pépin ferait bien mon affaire.

Il prit un parapluie, le plus neuf, et sortit sur le palier. Elle le suivait sans mot dire, docilement, s'arrêtait, à chacune de ses pauses. Elle examinait avec un faux dédain ses vêtements couverts de boue, ses cheveux en désordre sous le chapeau de paille, dont le ruban était déchiré.

— Tu t'en vas sans émotion, soupira-t-elle. Tu n'as pas même l'idée de me raconter un mensonge, de me demander un baiser.

Il s'arrêta, surpris, son lourd violon d'une main, son parapluie de l'autre.

— Tiens, c'est vrai, je ne t'embrassais pas!...

L'indignation soudain ressaisit Estelle, et le dégoût.

— Non, c'est fini!... s'écria-t-elle. Je voulais encore éprouver ta conscience. Va-t'en!... Tu ne soupçonnes donc pas l'horreur que tu inspires?

— Par exemple!... Tu te moques de moi... Tu m'injuries!... Il ne manque plus que ça!... Oh! j'ai une femme meilleure que toi, sois sans crainte. Un enfant ne viendra pas m'embarrasser, cette fois.

Estelle, sans répondre, ferma rudement la porte.

A la clarté de sa lampe familière, elle eut la sensation qu'un miracle de paix, si fertile en promesses, redescendait en elle, dans son foyer. Enfin, elle était seule, comme autrefois, délivrée du bellâtre sans âme

que la mauvaise fortune avait mis, un jour, sur son chemin.

Mais on frappait à la porte. Elle reconnut petit Pierre. Vite elle courut ouvrir.

— Ah! mon enfant, viens, viens!... Nous voici rendus l'un à l'autre.

Ils s'embrassaient en riant, regardaient les choses qui semblaient nouvelles et pures.

— Tu coucheras de nouveau dans ma chambre, près de moi... Nous n'aurons plus l'enfer ici, je pourrai travailler.

— C'est qu'il connaît la maison.

— N'aie pas peur, ne tremble pas, mon petit...

Elle le serrait contre son cœur avec amour, avec la passion de se consoler et de se donner du courage, en s'imprégnant de la haine que son enfant nourrissait pour l'étranger.

XIV

On finissait de déjeuner chez Galinier, rue des Écoles. La table, selon la mode de Coulobres, les jours de ripailles, était chargée de plats et de bouteilles. Galinier, par extraordinaire, régalait des amis, de grands électeurs, qui pénétraient pour la première fois dans ce capharnaüm de la Capitale, où, d'après les commérages de quelques anciens en province, l'on fait fête tout le long de l'année.

A vrai dire, ces trois conseillers municipaux étaient venus à Paris, dans l'intérêt de leur commune, consulter un architecte en renom sur le projet de construction d'une halle. Galinier les accompagnait partout, dans les ministères, dans les théâtres, dans les coins pittoresques de la banlieue, et il les émerveillait par ses connaissances de Parisien.

Tout rouges, fumant la pipe ou le cigare, ils parlaient maintenant des compatriotes venus à Paris chercher fortune. A force de bavardages, ils s'excitaient jusqu'à proférer des injures.

— Alors, bougonna le gros Ferré qui relevait à chaque instant ses bretelles, Claire vit librement avec le fils de ces ruinés d'Alingry?... Ils finiront mal, ces enfants. Qu'ils ne viennent pas chez nous : on leur jetterait des pierres. On n'aime pas à Coulobres les originaux qui ne vivent pas comme tout le monde, surtout les sans-argent. On a raison!...

— Voilà pourquoi, remarqua Julian, dont les yeux presque aveugles s'écarquillaient, Père Puech n'a pas voulu nous ouvrir, quand nous sommes allés lui rendre visite. Il est triste, il a honte : ça se comprend.

— La personne que je condamne le plus, fit Barthès, un socialiste long et maigre, c'est Estelle. Que diable!... Une veuve chargée d'un enfant, se charger encore d'un freluquet tel qu'Abel, le boulanger!...

— On ne saurait se montrer trop sévère, reprit Ferré. Dire que Paris corrompt tous ces gens-là!... Et les dames Baldy, croyez-vous?...

A l'évocation de la belle Suzanne, qu'on lui avait arrachée, au meilleur moment de la volupté, le sénateur Galinier, par représailles contre la mère stupide et le mari sauvage, éclata de rire. Et montrant ses dents blanches, ses lèvres minces que le vin avait mouillées, il s'emporta brusquement :

— Ah! messieurs, voilà bien un exemple de l'infamie où peut conduire la vanité!... Ils n'avaient pas le sou, et ils étaient venus à Paris, en grands seigneurs, éblouir nos laborieux et pacifiques compatriotes!... Ils repartent dans huit jours, je crois?

— Oui.

Les trois conseillers observaient l'illustre personnage avec des yeux aigus, dont il sentit la méfiance.

N'avaient-ils pas appris déjà, depuis leur arrivée, ce crime d'adultère qui indignait ou, suivant les jours, divertissait toute la colonie du Languedoc?

— Oui!... poursuivit Galinier en frappant du poing sur la table. Ne va-t-on pas jusqu'à prétendre que j'ai, moi, entretenu avec Mme Aubert des relations criminelles! Je vous demande un peu, à mon âge, dans ma situation!... La vérité, c'est que, fatigué de prêter de l'argent rue de Provence, j'ai fini par en refuser. Mais, voyons, ai-je vraiment à me défendre contre de pareilles imputations!

— Non! non!...

— Ah! parbleu, mes ennemis voudraient me perdre dans l'estime du peuple, entraver ma carrière politique, ternir mon nom et mon passé!... Cela ne sera pas!...

Galinier, en politicien de race, maniait le mensonge aussi fièrement qu'une épée : il s'était exprimé avec un tel feu, que tout soupçon aussitôt se dissipa. Pouvait-on mettre en balance la parole d'un sénateur toujours vertueux et la médisance de gens affolés par la misère, qui avaient renié leur province? Seulement, d'où était sortie la calomnie? Impossible de le savoir au juste. Ces commérages flottent dans l'air, mouches insaisissables qui ne disparaissent parfois que pour revenir, plus nombreuses, bourdonner autour des gens honnêtes!...

On s'apaisa bientôt, à la pensée d'une promenade rue du Quatre-Septembre, au magasin de la *Pomme d'amour,* dont l'éclat progressait chaque jour à leurs yeux. Ah! ce Boubal qui se consacrait de toute son âme à l'œuvre commune, on allait donc le voir! Il n'avait pas le temps, celui-là, de faire la fête, occupé qu'il était à adresser des prospectus à tous les commerçants du *Bottin.*

Ils partirent en fiacre. Pour les trois badauds du

conseil municipal de Coulobres, un voyage à travers Paris procurait l'illusion que, devenus subitement riches, ils roulaient en carrosse. Ils ouvraient de gros yeux étonnés, devant la foule incessante qui bat les rues, au soleil qui luit sur les vitrines, parmi les feuillages, et semble plus vivant que dans les jardins de l'Hérault.

Boubal tressaillit d'orgueil, en voyant s'arrêter une voiture à sa porte. Beau et grave, il fit en redingote les honneurs de la boutique aux trois notables qui vanteraient, là-bas, à leurs concitoyens, l'avenir de l'entreprise. Il leur montra les casiers vides, le comptoir, le bureau de la caissière, en détaillant le prix de chaque chose.

— Ah! nous les éblouirons, ces coquins de Parisiens! Nous allons les tondre!... Je n'attends plus que la récolte des tomates.

— Ne vous inquiétez pas, répondit le gros Ferré. Là-bas, on plante les jardins, on arrache les vignobles phylloxérés. Le jus de la tomate coulera chez nous aussi abondamment qu'autrefois le jus du raisin.

— Quant à moi, répliqua Boubal, il n'y a pas de sot métier. J'étais avocat. Je suis industriel.

— Parbleu!...

Pourtant, Boubal s'assombrit, un moment de silence. A quoi songeait-il? Il songeait à cette *Pomme d'amour*, sans parvenir à y croire. Il ne songeait surtout qu'à soi-même. Si l'entreprise échouait, une sorte de déshonneur l'atteindrait de nouveau; et il se trouverait sans ressources sur le pavé de Paris. Là, à cette heure, dans la caisse, il possédait, pour les frais de publicité, trois mille francs des dix mille souscrits par le sénateur, et qu'il emportait chez lui chaque soir. Trois mille francs, c'était suffisant pour filer promptement sur Londres, y chercher à loisir un emploi convenable. D'abord, ce serait un emprunt dans la poche cossue

de Galinier. Plus tard, on rembourserait, naturellement.

Les camarades l'abandonnèrent à son travail et à ses rêves. Boubal les vit s'éloigner cahin-caha, bousculés par les passants, très effarés à travers les voitures.

Les marchands de vin du Languedoc attendaient au boulevard, dans leur salle enfumée du café de Madrid, les trois délégués de Coulobres, que le sénateur conduisait, tel qu'un pâtre, non sans précaution. Soudain, sur le boulevard, parmi la foule plus nombreuse, ceux-ci aperçurent Estelle qui, devant les terrasses des cafés bondées de consommateurs, faisait le guet.

Estelle, en effet, désirait son mari, avec une frénésie que surexcitaient des recherches vaines. Petit Pierre lui-même, puisque sa mère languissait, l'engageait à recevoir cet homme, s'il revenait un jour. Il promettait d'être sage et bon, encore plus que par le passé. Estelle, dans son inquiétude, ne voyait pas quels efforts de volonté son enfant dépensait pour lui plaire, ni combien il maigrissait, les yeux brillants de fièvre.

L'autre soir, certes, elle s'était bien résolue à rompre avec Abel à jamais. Seulement, la paix de sa maison l'ennuya bientôt : les caprices d'Abel, ses méchancetés même, lui manquèrent. Et puis, elle eut un dépit amer d'apprendre qu'il se tirait vraiment d'affaire. Abel, suivant les affirmations de Hugues, ne s'était-il pas associé, dans un orchestre de tziganes, avec une femme jolie et modeste, qui provoquait l'envie des autres hommes? Estelle conçut une jalousie d'épouse et de maîtresse. Peut-être n'avait-elle pas fait assez de concessions à son mari? Peut-être ne savait-elle pas aimer?

Elle le guettait à la porte des cafés, tâchait de se mettre en évidence, afin, s'il l'apercevait inquiète et ardente, de lui prouver qu'elle souhaitait tout pardonner.

Quelques passants la dévisageaient, avec des sourires, sans qu'elle y prît garde. C'est qu'elle était charmante en sa toilette de percale rose, sous son chapeau de paille à plumes blanches, ses cheveux dorés aux rayons du soleil : elle avait l'air d'une demoiselle qu'un peu de maturité rend plus précieuse.

Galinier, en la regardant, frémit par tout son corps, et aussi les camarades qui oubliaient, à la clarté de Paris, dans ses décors pleins d'opulence et de gaieté, les grosses masures noires de Coulobres, son ciel vide, sa population de paresseux jacassant au milieu des rues.

— Estelle !... maugréa Galinier. Que cherche-t-elle ici ? Pas de l'ouvrage, à coup sûr.

— Fuyons.

— Oui. Elle nous fatiguerait avec ses jérémiades.

Heureusement, écœurée qu'elle était d'aller et venir seule par les flots turbulents de la foule, Estelle s'arrêta, gentiment appuyée sur l'ombrelle, devant une vitrine de modes qui attirait les femmes. Alors, les quatre camarades glissèrent, dare-dare, derrière son dos.

En se détournant, elle les reconnut. Loin de les regretter, elle se félicita d'avoir pu éviter ces petits bourgeois hypocrites, qui, sans doute, allaient se rouler ensemble, dès la nuit, dans les jouissances défendues par la morale des Cévennes.

Le bruit joyeux du boulevard contrariait Estelle. N'ayant plus, cependant, aucune douceur à rentrer chez elle, dans son l'atelier où le travail ne parvenait point à la distraire, elle ne résista pas longtemps à la tentation d'aller, comme en un refuge, rue de Provence. Elle se soulagerait un peu, en mêlant au malheur des Baldy le sien propre.

Les Baldy préparaient leur départ. La mère, émotionnée du matin au soir, tantôt se tourmentait de

retourner au pays bredouille, plus ruinée que devant, tantôt s'abandonnait au plaisir d'échapper aux pires épreuves. Là-bas, on s'arrangerait une vie pure, dans le domaine d'Aubert, au milieu des bêtes et des paysans. On sauverait surtout Suzanne. Suzanne se consolait en imaginant des châteaux en Espagne. Résolue à tromper par sa résignation les méfiances de son mari, elle comptait s'envoler, un beau jour, du colombier rustique, et revenir dans cette ville, pour laquelle, hélas! elle se croyait née.

En attendant, Aubert la surveillait sans relâche; il l'accompagnait en ses moindres sorties. Il marquait avec affectation son autorité et sa bravoure. N'avait-il pas, d'ailleurs, emprunté sur son domaine, pour payer toutes les dettes et parer à tous les frais du voyage? Mère Baldy le considérait beaucoup, le choyait davantage, afin qu'il fût moins rude. Il n'écoutait rien. Il riait à l'improviste dans le visage de Suzanne; il lui répétait sans fin les reproches dont elle frémissait chaque fois, et des espérances dont elle souffrait davantage encore :

— Ah! ah!... tu te lançais dans la flamme des noces qui brûle si vite la raison!... Mais je te sauve! Nous serons bientôt là-bas, dans notre petite ville qui semble bâtie de verre, comme la maison du sage, dans notre terre féconde qui nous réclame avec jalousie!...

Il ricanait, satisfait de voir que le vrai moyen de soumettre une femme est de la traiter sans pitié. Il l'aimait; il la possédait à son gré, maintenant. Suzanne s'humiliait, au moins par prudence. Même, dans son trouble, à force d'entendre des malédictions, elle se sentait quelquefois, par une sorte de miracle, redevenir la petite femme pudique, un peu dévote, qu'elle avait toujours été avant ses rêves de Paris. Oserait-elle, là-bas, en province, montrer son visage aux bourgeoises de sa condition qui apprendraient trop tôt sa

faute? Elle redoutait, en outre, un mauvais coup de ce mari, plus brutal qu'un charretier. Comment, après des années d'indolence, se révélait-il si volontaire? Ne l'ayant jamais vraiment aimé, elle ne pouvait le comprendre.

Le quartier n'entendait plus depuis quelques jours les ritournelles de la flûte d'Aubert. Aussi, les commères du voisinage épiaient-elles de leurs fenêtres le train furieux d'emballage qui bouleversait l'appartement des Baldy. La mère détachait les rideaux, enveloppait les meubles de housses ou de toiles grossières. Aubert clouait des caisses. Les bras nus, fier de montrer ses muscles à son épouse qui l'avait si longtemps méprisé, il l'obligeait à travailler aussi, à respirer l'odeur de la poussière, à se meurtrir les doigts.

Suzanne, en jupe courte, les cheveux mal peignés, dénouait son corsage pour avoir moins chaud : et c'était, de la part d'Aubert, des taquineries amoureuses, des caresses de paysan roulant sa paysanne sur les meules de blé. Il la frappait, au passage, du plat de ses mains sonores, ou d'un baiser robuste qui lui faisait rougir l'épaule. Il croyait ainsi la reprendre. Et il riait, se complaisant à humilier Suzanne, à se venger des colères et de la honte dont il avait trop souffert, dont il ne souffrirait plus, là-bas.

Quelquefois, mère Baldy, sur un ton de modération, essayait de calmer Aubert.

— Allons, ne sois pas méchant. Pardonne à notre Suzanne. Un moment de folie... Les privations, tu comprends, la nouveauté, le tourbillon de la Capitale, tout ça!...

— Qu'elle sache que son mari est son unique maître.

Et il bâillait, en s'étirant :

— Nous partons dans huit jours!...

— On t'entendrait!... Ne crie pas si fort.

— Ça m'est bien égal. Je me moque des Parisiens, qui sont tous des vicieux ou des badauds... Ah! Je ne veux plus être Robinson.

Cependant, pour plaire à mère Baldy, il s'apaisait.

Cet après-midi, lorsque Estelle se présenta, Aubert et mère Baldy rangeaient la chambre de bonne, là-haut, sous les combles.

Suzanne fut décontenancée de recevoir son amie en négligé, au milieu de ces meubles en désordre qui dissimulaient mal la misère. Elles entrèrent au salon, sans presque mot dire.

Suzanne ayant débarrassé le canapé d'un tas de linge, elles se reposèrent ensemble, avec une sorte de lassitude. Là, les mains entre leurs genoux, elles s'observèrent un instant. Elles eurent l'émotion d'être deux sœurs égales par le malheur et par la beauté, qui, tout en se chérissant un peu, éprouvent une méfiance l'une de l'autre.

— Tu vois, nous retournons à Coulobres. Tu ne veux pas nous suivre?

— Non... quoiqu'on souffre trop à Paris.

— En ce qui te concerne, tu souffrirais autant en province.

— Tu te trompes. Là-bas, Abel serait paresseux, rôdailleur, oui. Mais il reviendrait à sa maison comme l'âne revient à son écurie.

— Tu ne peux donc pas l'oublier?

— Impossible, hélas!...

— A une injure, on répond par une injure.

— Ça, jamais!...

Estelle se tut. Puis, brusque, elle saisit les mains de Suzanne, et lui dit, tout bas :

— Et toi, te résignes-tu de bonne grâce à partager le sort de ton mari?

— Non.

— C'est affreux...

— Qu'est-ce qui est affreux? Un homme qui a la prétention d'être aimé par force, ou une femme qui revendique sa liberté? N'ai-je pas le droit d'aller me noyer, s'il me plaît?... Oui, j'ai ce droit. Hé bien, j'ai encore plus le droit de vivre à ma guise.

— Et maman Baldy, que pense-t-elle de tout cela?

— Ma mère n'entend rien à ces choses... Et toi, petit Pierre?

— Oh! petit Pierre est très raisonnable.

— Allons, Abel te reviendra. Ne t'inquiète plus. Tu l'aimes, tu es une épouse fidèle.

Suzanne feignait de plaisanter; elle se sentait envieuse.

De nouveau, les deux femmes se regardèrent en silence, étonnées de ne point se ressembler, elles qui avaient vu le jour, la même année, dans le même pays : l'une, issue de bohèmes de province, douée d'un cœur d'où elle tirait ses ressources; l'autre, héritière de bourgeois cossus, qui, séduite par les vanités du monde, cherchait la poésie de vivre en des sensations précieuses parce qu'elles lui étaient défendues.

— Vois-tu, dit Estelle, il te faudrait des enfants.

— Des enfants!... Par exemple, je n'aurais jamais songé à un tel remède!...

Suzanne souriait, perverse. Mais comprenant, à ces mots, le déséquilibre de son être, elle s'écria :

— J'en ai bien assez de vivre avec moi-même!

Tout à coup, dans un fracas de pas et de bavardages, Aubert et mère Baldy apparurent. Aubert, tout radieux, se jeta presque au cou d'Estelle.

— Nous partons dans huit jours... Vous ne voulez pas nous suivre?

— Je ne puis pas.

— Et ton mari, ma petite? lui demanda mère Baldy.

Tu n'as pas de ses nouvelles? Il reviendra, va : tu l'aimes trop.

Mère Baldy arrangeait à son aise toutes les mésaventures. Ses bonnes paroles finissaient, en effet, par consoler. Ainsi, en prenant congé, Estelle sentit sur son visage, en son âme légère, un souffle d'espoir. Il lui avait suffi de voir des camarades et de les croire plus malheureux.

Là-bas, rue Campagne-Première, petit Pierre languissait, tout seul. Il sentait trop, au fond de sa douleur, en sa jalousie filiale, que sa mère s'éloignait de lui. Même, parfois, dans l'excès de ses appréhensions, il s'inquiétait, au point de craindre qu'un jour elle ne rentrât plus.

Elle arriva tout affairée; elle embrassa Pierre à la hâte. Puis, ayant ôté ses parures, elle composa des illustrations urgentes, sur la table, au bout de laquelle Pierre écrivait son devoir de l'école.

De temps à autre, elle l'épiait d'un regard étonné, non sans une émotion de gêne. L'enfant se faisait petit, silencieux; il lui baisait les mains, quand elle s'approchait de lui.

Après dîner, elle le fit coucher bien vite, auprès de son grand lit. Dès qu'elle fut elle-même couchée, elle éteignit la lampe, afin de jouir du repos qu'apportent ensemble le silence et la nuit. Mais Pierre l'entendit bientôt proférer des plaintes, toujours les mêmes, et qu'il comprenait trop. Il feignit de dormir, par pitié, pour que le lendemain elle n'eût pas à rougir, devant lui, de ses défaillances.

Estelle ayant négligé de fermer les rideaux, le soleil envahit de bonne heure la chambre : le bon soleil qui, là-bas, sur les coteaux de Coulobres, devait éclairer les vignes en vendange, cette fin d'août. Enervée, elle ne put rester au lit, dans la paresse de chaque matin.

Le ciel resplendissait avec sérénité. Le bosquet sau-

vage, trempé de rosée, frémissait en ses broussailles profondes et ses feuillages pleins d'oiseaux, qui pépaient en s'éveillant.

Estelle eut le pressentiment qu'un renouveau se préparait pour elle. La pensée du travail, qui la fuyait depuis longtemps, lui revint avec son double charme de distraction et de profit, tandis que la maison, dans la rumeur du quartier, se ranimait. Dès que Pierre fut parti pour l'école, elle se sentit plus libre. Ayant ouvert la fenêtre, elle disposa doucement sur la table son papier et ses crayons. L'effort lui parut aisé, docile à l'inspiration, dans la clarté souriante du jour. Vaquant, par intervalles, aux soins de son ménage, elle connut de nouveau les émotions de joie qu'elle avait craint de ne plus connaître.

Dans sa solitude, son cœur tressaillit de croyances heureuses. Reviendrait-il dans le foyer paisible, son troubadour de Coulobres? Pourquoi n'était-il pas revenu déjà?...

XV

Estelle avait beau s'en défendre, elle désirait son mari avec passion, avec une sorte de souffrance. Elle l'attendait comme un fiancé qu'un long voyage, après une brève entrevue, eût emporté très loin. Mais il ne revenait pas. Et, de tout son corps, elle le réclamait. Où le trouverait-elle?... Guidée par l'intuition de son désir, elle courut une fois de plus, le surlendemain, après midi, rue de Provence. Les camarades, voisins des boulevards, devaient avoir des nouvelles à lui annoncer.

Aubert clouait toujours des caisses à tour de bras. Suzanne époussetait ses chapeaux et ses robes, tout

en considérant parfois le ciel capricieux de la Ville qu'elle ne verrait plus.

Mère Baldy conservait seule quelque sang-froid dans le désordre de l'appartement. Elle s'approcha d'Estelle avec des manières flatteuses et lui dit :

— Bonjour, ma petite. Devine un peu qui est venu nous surprendre, hier?

— Abel!. . Oh! je le pensais bien.

— Oui. Les tziganes, ça n'existe plus. La femme, elle s'est envolée. Le voilà tout seul, sur le pavé de Paris. Il rôde...

— Il n'ose plus revenir chez moi, parbleu.

— Il reviendra bientôt, s'écria Aubert d'un air fanfaron. Seulement, je suppose bien que vous ne le recevrez pas!...

Estelle, en se mordant les lèvres, se détourna, confuse. Alors, après un silence, Aubert ajouta :

— Allons, vous le recevrez, ce lâche, et vous commettrez une faute, puisque vous n'osez répondre. Si vous êtes malheureuse, ne vous plaignez donc pas. Ça vous plaît à tous de vivre en Robinsons, de traîner la misère à perpétuité!...

Estelle n'écoutait plus. Au risque de paraître inconvenante ou folle, elle se sauva.

Son instinct la conduisait. Après avoir rapidement examiné, au boulevard, les terrasses des cafés, elle gagna, rue du Quatre-Septembre, le magasin de la *Pomme d'amour*.

Abel y gesticulait avec abondance, indiquant à Boubal, qui tapotait ses favoris d'un air grave, certaines améliorations à faire. Estelle entra soudain, avec la légèreté d'une feuille apportée par le vent.

— Té! s'écria Abel, fort tranquille. Qui diable t'a si bien renseignée?...

— Par exemple!... gronda Boubal. C'est drôle.

Les deux époux se jetaient dans les bras l'un de

l'autre, ainsi que des enfants saisis d'une affection meilleure, après une brouille. Ensuite, le troubadour avisa dans un coin la boîte de son violon. Et les deux époux, saluant à la hâte Boubal ahuri, qui boutonnait sa redingote, partirent bras à bras.

Ce fut, à travers Paris, le retour triomphal, une promenade aussi gaie que par les sentiers de campagne, dans la plaine de l'Hérault.

Quand ils rentrèrent, Pierre travaillait, sur la table de l'atelier, à la clarté du soir.

— Tiens!... fit le troubadour, voici un gaillard qui a engraissé.

Sans se soucier de l'aversion du petit homme qui se débattait un peu, Abel le souleva dans ses poignes vigoureuses et l'embrassa.

— Allons, Pierre, dit Estelle, sois sage. Tu comprendras, plus tard. Embrasse ton oncle, va... Il m'a parlé de toi tout le long du chemin.

Pour obéir à sa mère, l'enfant embrassa l'homme sur ses joues, qui toujours étaient fraîches. Puis, baissant la tête, il se remit en silence à son devoir de l'école.

Estelle souriait. Elle regardait le ciel, les arbres, toutes les choses avec orgueil. Les yeux pleins de lumière, elle regardait son mari sans se rassasier. Brusquement, elle l'entraîna dans la chambre, afin qu'il changeât de linge et parût encore plus beau.

Quelle fête, le surlendemain, à cinq heures du soir, d'aller à la gare saluer les Baldy une dernière fois! Estelle éprouvait d'autant plus de plaisir que petit Pierre, à midi, en partant pour l'école, avait, de son propre élan, embrassé Abel, puis, avec un rire nerveux, embrassé sa mère éperdument.

Hélas! comme Estelle se trompait! Pierre, en allant à l'école, songeait à cet homme impur, dont la vision inquiétait obstinément ses pensées. Sa tête sensible souffrait, et aussi son cerveau faible, où la nature

désordonnée de ses ascendants avait sans doute déposé des germes de folie. Il se voyait, par le mal de cet étranger à lui, fatalement éloigné de sa mère. Il se trouvait seul dans la vie, au milieu d'une ville redoutable, dont les rumeurs de forêt le troublaient, de même que s'il fût né, lui aussi, en province. Et l'idée de la mort le hantait de nouveau, la tentation du sacrifice, en échange duquel il espérait de confuses récompenses. Sa mère, dans la mort, ne l'aimerait-elle pas davantage? Cet homme l'aimerait également, peut-être?

Cependant, Estelle et son mari s'en allaient d'un pas alerte faire la conduite aux vaincus de la destinée. Déjà, les voyageurs, portant valises et manteaux, erraient sur le quai de la gare.

— Hé bé! hé bé!... s'écria mère Baldy, en apercevant les Bonnaric. Vous voilà!...

— Oui, répondit Estelle. Regardez bien la gare, vous ne la verrez plus.

— Bah! plaisanta Aubert. La gare de Coulobres n'a pas ces dimensions, mais notre ciel est plus joli.

Claire et Hugues arrivaient, correctement vêtus, attirant par leur jeunesse et leur félicité l'admiration du monde. Seulement, mère Baldy, ressaisie par les préjugés de sa province, comme si déjà le train l'eût emportée, fit une moue d'hostilité devant la fille de Puech qui, sans être mariée, vivait avec un homme.

Les trois conseillers municipaux, que fidèlement conduisait Galinier suivi de Boubal en redingote neuve, arrivèrent à leur tour, en pérorant. Ils s'avancèrent vers leurs compagnons de voyage, tandis que le sénateur, tout mielleux, s'attardait auprès de Claire et d'Estelle.

— Quelle chance! disait le gros Ferré aux Baldy. Nous voyagerons ensemble... Et vous savez, on va peut-être nous recevoir en musique, au pays, tout le

conseil municipal au complet. Vous profiterez de la sérénade, vous autres.

— Non, répliqua Aubert. Nous gagnerons tout de suite mon domaine.

Il tenait à son bras Suzanne qui, toussotant un peu, son visage encore pâli par l'émotion, frappait du pied avec colère l'asphalte du quai. Galinier, néanmoins, vint, par diplomatie, pour éviter les commérages, saluer les Baldy. Suzanne s'efforça de parler parmi les camarades, dans leur pêle-mêle : mais ses grands yeux noirs menaçaient parfois l'homme considérable, qui lâchement l'abandonnait.

Enfin, on s'installa dans le wagon, avec quelles difficultés, mon Dieu! surtout pour caser les provisions de vin et de victuailles. Car on allait passer en voyage la nuit et la journée du lendemain.

Le moment suprême sonna. Ce furent des embrassades ardentes, un concert tumultueux de souhaits et de lamentations.

— Aubert, tu nous écriras!...

— Oui. Et vous aussi!... Tu nous diras, Estelle, si petit Pierre va toujours bien. Toi, Hugues, quand vous serez mariés!... Voyez-vous, père Puech n'est pas venu. Il nous en veut... Je vous donnerai des nouvelles de nos vendanges, moi.

— Ah! ma petite Estelle! s'écria mère Baldy. Que je suis heureuse de revenir à Coulobres!...

Aubert s'était mis à la portière, en face de Suzanne, qui se taisait, dans sa détresse.

— Je suis ton époux, ton maître, Suzanne, murmurait-il. Et je maudis Paris!...

— Tais-toi. Ne crie pas si fort!...

Il lui pressa le pied sous son pied brutal, sans qu'elle osât se plaindre.

Enfin, le train s'ébranlait. Toutes les têtes se pressèrent, joyeuses, à la portière. Puis, les mains s'agi-

tèrent, et les mouchoirs, les chapeaux, dans un long cri de délivrance.

Sur le quai, Estelle et Claire ne bougeaient point, très émues au bras de leurs hommes qui frissonnaient du désir de la patrie lointaine.

Mornes, ils s'en retournaient par les salles d'attente, lorsque père Puech apparut, tel qu'un cheval furieux, en bousculant un tas de monde. Il suait, soufflait à perdre haleine, pestant contre le sort qui lui refusait d'embrasser les camarades. Des voyageurs se moquaient de sa déconvenue : il n'y prenait point garde. Ses yeux tout à coup rencontrèrent Claire et Hugues, qui s'esquivaient les premiers.

— Ah! gémit-il, en s'épongeant le visage, ces brigands-là me redoutent. Ils ont honte!...

— Au contraire, observa Boubal, ils sont charmants.

— Toi, l'avocat, si Galinier n'habitait pas la Capitale, que deviendrais-tu?

Galinier s'interposa. Et, secouant père Puech par l'épaule, il lui dit :

— Voyons, voyons!... Tu n'as qu'à marier tes enfants, tu seras tranquille.

— Par force!... C'est la loi, votre loi, qui me donne tort.

Après la cour de la gare, père Puech aperçut, sur le trottoir de la rampe, les deux jeunes couples qui descendaient d'un pas harmonieux, comme à la noce. Jaloux, il chemina dans leur sillage, à distance, afin de jouir, sans se l'avouer, de leur bonheur.

La pourpre du soir inondait le ciel Une lumière rose baignait le faîte des maisons, tandis que le feuillage des arbres s'assombrissait lentement. La Seine étincelait, large, laborieuse, épanouie comme une plaine.

Père Puech marchait du pas régulier des paysans qui vont droit leur chemin. Boulevard Montparnasse,

il ne voyait plus qu'avec peine ses enfants, dans la poussière du crépuscule. Il constata, pourtant, avec satisfaction, qu'à la rue Campagne-Première, ils se séparaient d'Abel et d'Estelle.

Ceux-ci, une fois seuls, s'éloignèrent d'un pas rapide. Sur le seuil de la cour de leur maison, la concierge éplorée les attendait, faisait des signes. Ils accoururent.

— Ah! mon Dieu, madame!...

— Hé bien!... Vous me faites peur!...

— Oui... Votre enfant, petit Pierre!...

— Petit Pierre!...

Estelle s'élança, saisie par la divination du malheur. Abel, dérangé tout à coup dans le sentiment de sa sécurité, baissait la tête, au milieu des ouvriers qui, dans la cour, se pressaient sur son passage.

La porte du logement était ouverte. Des hommes, des femmes, jusqu'à des enfants, grouillaient dans les trois pièces en désordre.

Là-bas, au fond, sur le grand lit de la chambre, Pierre reposait, le visage recouvert d'un linceul, à cause des blessures horribles qu'il s'était faites, en tombant de la fenêtre, par mégarde, disait-on. Bien que le suicide des enfants ne soit pas chose rare de par le monde, qui donc eût soupçonné Pierre, qui aimait tant sa mère, d'avoir également aimé la mort?

Estelle d'un geste rude arracha le linceul. Elle étreignit en pleurant, en vociférant des mots de désespoir et de prière, sa créature que la passion du sacrifice embellissait encore. Et, pour ranimer son enfant, elle le baisait aux yeux, au front, par tout le visage. Elle n'entendait pas les ouvriers attendris qui s'écartaient, en lui disant des consolations. On avait essuyé les mains meurtries de l'enfant. Mais, la mère avait une joie de bête farouche à le baiser partout comme une plaie, dont le sang lui semblait doux.

— Mais non, pauvre madame, ne vous tourmentez pas, vous lui faites peur. Il respire encore. Écoutez...

Estelle appuya son oreille sur la poitrine nue de l'enfant. Elle entendit, en effet, au milieu du silence, le cœur si précieux battre, à peine, dans un lointain d'où lentement il revenait. Alors, de joie profonde, elle pleura. Et l'émotion du miracle emporta sa pensée vers Dieu qui fait bien toutes choses.

Pierre, en sa pâleur de marbre, demeurait inerte. Elle le regardait. Il ouvrit les yeux, sans voir, pendant que ses mains crispées, tirant les couvertures, semblaient chercher une assistance.

— Pierre!... criait-elle, pourquoi donc voulais-tu te tuer?... Nous serons heureux, mon enfant.

Elle ne sentait pas auprès d'elle, contre le lit, Abel qui s'insinuait, ignorant ce qu'il devait faire. Il s'insinua davantage, humble, sans prononcer un mot. L'horreur de voir la mort si proche émouvait-elle sa conscience?

Peu à peu la foule se retirait, orageuse, portant par les escaliers, dans la vaste maison, le frisson tragique de cette catastrophe.

Alors, la porte refermée, dans la paix sinistre des choses, Estelle effleura la main de l'homme qui tremblait. Elle se redressa, voulut d'un bond se séparer de lui. Il la saisit entre ses bras pour la consoler.

— Va-t'en!... dit-elle avec rage.

Elle se débattait. Il la délivra.

— C'est nous, reprit-elle, qui finirons par le tuer...

Abel s'était mis à genoux. Il demandait grâce maintenant, les mains jointes, faible et doux, comme un rustre de campagne qui, dans la crainte d'une misère éternelle, implore du Dieu de son église la clémence.

— Petit Pierre ne mourra pas, murmura-t-il. Nous le chérirons ensemble. Il me pardonnera, lui aussi.

— Tu ne seras plus jaloux, je pense.

Et, dans une aversion de corps et d'âme, elle le repoussa :

— Va-t'en!... C'est toi qui le tuerais!...

— Non!... Je veux que tu m'aimes encore, toujours... Dis, aie le courage de rester seule un moment. Je cours chez un médecin...

— Va donc...

Il sortit, serrant ses bras sur sa poitrine, courbant les épaules, nouveau Caïn, sous le poids du remords.

La lampe, qui éclairait la chambre, laissait Estelle dans une pénombre. Penchée sur le lit, presque à genoux, elle écoutait toujours, avec angoisse, battre ce petit cœur qui était tout plein d'elle. Et ils étaient là deux âmes de misère, plus menues que des oiseaux à travers l'espace, égarées au milieu de Paris qui faisait alentour, et au loin, sa rumeur mystérieuse.

Georges BEAUME.

UNE SŒUR DE MARIE-ANTOINETTE

LA

REINE MARIE-CAROLINE DE NAPLES

D'APRÈS LA CORRESPONDANCE INÉDITE DE VIVANT-DENON

I

La reine Marie-Caroline de Naples a fait assez parler d'elle de son vivant pour dispenser l'histoire de tirer un jour son nom de l'oubli. Tout au plus si la postérité peut se flatter de déterminer les mobiles qui l'ont fait agir, s'orienter au milieu de tant d'intrigues, de passions, les juger avec impartialité. C'est à quoi divers érudits se sont appliqués dans les derniers temps avec une curiosité qu'expliquent la combativité de cette princesse et la violence qu'elle mettait en toutes choses.

Des documents inconnus jusqu'ici, conservés soit aux Affaires étrangères, soit à l'Institut, ajoutent bon nombre de traits nouveaux à la physionomie de Marie-Caroline. Ce sont les rapports officiels ou officieux de la légation de France à Naples pendant les années 1780 à 1785.

Mais, avant de les analyser, je demande au lecteur la permission de lui présenter l'auteur même de ces correspondances, qui, sans égaler les *Relations des Am-*

bassadeurs vénitiens, inimitables chefs-d'œuvre de précision et de netteté, brillent cependant par la sincérité et la richesse des informations, comme aussi par leur tour pittoresque.

Le nom de Vivant-Denon est aussi cher aux arts qu'aux lettres. Le fin littérateur qui a écrit la délicieuse nouvelle, *Point de Lendemain,* l'érudit archéologue auquel nous devons le *Voyage dans la basse et la haute Egypte pendant les campagnes du général Bonaparte,* et les *Monuments des arts du dessin chez les peuples anciens et modernes,* était en outre un graveur spirituel; «il avait un joli crayon au bout de sa plume.» Et de même le courtisan brillant se doublait d'un administrateur hors ligne. N'est-ce pas lui qui créa le Musée Napoléon I[er], le plus splendide ensemble de chefs-d'œuvre que l'humanité eût vu depuis l'antiquité? N'est-ce pas lui qui le défendit en 1815 avec autant de ténacité que d'héroïsme contre les revendications des alliés?

Après une existence passablement dissipée, — il avait d'abord été attaché à l'ambassade de Saint-Pétersbourg, d'où une incartade le fit renvoyer, puis à la légation de Copenhague, ensuite chargé d'une mission en Suisse, — Vivant-Denon prit enfin racine à Naples. Son plus chaud protecteur était le comte de Vergennes, ministre des affaires étrangères. Nous avons pour témoignage de la cordialité de leurs rapports la lettre du 6 juillet 1782, dans laquelle Denon le prend pour son confident et s'excuse d'abuser de sa patience, connaissant, dit-il, sa sensibilité. Et c'est à l'ami qu'il se permet d'écrire, non pas au ministre. Il l'assure, un peu plus loin, de ses sentiments aussi tendres que respectueux. Jean-Jacques Rousseau, on le voit, avait passé par là et laissé des traces durables dans la phraséologie du jeune diplomate.

A Naples, Denon débuta, — en 1778, — sous les

ordres du marquis de Clermont d'Amboise, pour remplir, de 1782 à 1785, les fonctions de chargé d'affaires. La veille de son départ (juin 1782), le marquis avait recommandé Denon à la cour et à la principale noblesse du pays dans les termes les plus chaleureux. Il eut la satisfaction de constater que son successeur était généralement aimé et considéré, « surtout de Leurs Majestés Siciliennes. » De fait, Denon vante la bienveillance que la reine lui témoignait alors. Ailleurs (17 août 1782), il parle de l'amour des Napolitains pour leur souveraine. Son langage — on le verra tout à l'heure — ne devait pas tarder à changer.

II

Ce court préambule était nécessaire avant de mettre en scène les autres acteurs d'un drame mi-politique, mi-intime.

Rappelons que Ferdinand IV, né en 1751, régna de 1759 à 1799, puis de nouveau de 1814 à 1825, date de sa mort. Quant à Marie-Caroline, née en 1752, elle mourut en 1814, à Vienne. La cour, pour lors, séjournait tantôt à Naples, tantôt à Caserte, dans la résidence grandiose — un autre Versailles — élevée par l'habile architecte Vanvitelli.

La voie tracée au jeune roi n'était pas précisément semée de roses : son père, en abandonnant le trône des Deux-Siciles pour monter sur celui d'Espagne, entendait conserver la haute main sur le royaume qu'il cédait à son fils et se réserver un droit de tutelle plus ou moins direct. Mais, plus encore que cette intervention incessante, le caractère indécis de Ferdinand favorisait toutes les intrigues. « Sans savoir comment il emploierait son autorité, il avait la manie de faire croire qu'il était enfin émancipé. Prétention peu justifiée. Au de-

meurant, rien n'égalait en candeur et en sensibilité cette âme laissée à elle-même. Impossible de lui désirer un meilleur naturel, plus de clarté dans l'esprit et d'aptitude à ce qui lui plaisait; mais avec peu d'éducation, peu de connaissances, sans application et surtout sans caractère, la bonté dans un roi est, pour ainsi dire, un malheur.» (Lettre du 4 mai 1783.)

La jeune reine, on le voit, avait beau jeu. Cependant sa domination ne s'établit pas sans lutte. Il y eut des scènes conjugales terribles. Le récit de l'une d'elles est tellement piquant que je ne puis résister à la tentation de le reproduire en entier. Il nous apprend à quelles ruses Marie-Caroline s'abaissait, mais aussi avec quelle habileté elle savait tirer parti de la dépression qui, chez son faible époux, succédait périodiquement à la colère.» «Le Roi» — écrit Denon sous la date du 23 août 1784 — «avoit refusé à la Reine de lui montrer la dernière lettre venue d'Espagne le 20 de ce mois. Cette dissimulation qui avoit accru la curiosité de cette Princesse l'a déterminée à la dérober dans la poche du Roi pendant son sommeil. Comme cette lettre étoit en espagnol et qu'elle n'avoit personne de confiance à Castellamare pour la lui traduire, elle compta assez sur elle-même et sur le Roi pour avouer son larcin et tourner à son avantage la scène que cela pourroit produire. Le succès couronna son espérance. Le Roi qui s'étoit fâché d'abord écouta cependant les reproches qu'elle lui fit sur son défaut de confiance qui l'obligeoit à faire des choses si peu dignes d'elle et qui humilioit de tant de manières la tendresse extrême qu'elle avoit pour lui. Les larmes coulèrent. Enfin elle se trouva mal. Le Roi fut si hors de lui qu'il pensa lui en arriver autant. Il lui jura qu'il n'avoit jamais senti pour personne ni pour elle-même un sentiment aussi fort et aussi passionné que celui qu'il éprouvoit dans ce moment; qu'il n'auroit jamais rien de caché pour

elle et que pour commencer il alloit lui expliquer la lettre de son père. Cette lettre ne faisoit que répéter ce que le Roi d'Espagne avoit déjà demandé à son fils dans les autres. Il y avoit seulement cette phrase de plus : « Si vous me refusès, je vous y contraindrai et « d'une manière dont auront à gémir l'auteur du trouble, « votre épouse, vous-même et vos enfants. » Le Roi ne cacha pas à la Reine l'effroi que lui causoit cette phrase. Mais la Reine, confidence pour confidence, lui fit voir les trois dernières lettres de l'Empereur. Le Roi, après les avoir lues, dit à son épouse : « Tu es donc « bien sûre qu'il tiendra sa parole et qu'il viendra à « notre secours ? Si c'est ainsi, je te dirai que si Acton « te plaît, il me plaît aussi à moi : c'est un grand « homme, c'est un habile homme qui me convient ; et « voilà qui est fini. Puisque je puis compter sur ton « frère, je le soutiendrai, dussé-je perdre et l'amour de « papa et l'amitié de la France. »

La reine de Naples était la sœur de Marie-Antoinette : on conçoit dès lors quel intérêt offraient pour la cour de France les moindres faits et gestes de cette princesse si agissante, si violente. Denon, dans la mission délicate qui lui était confiée de rapporter ce qu'il entendait et voyait, observa-t-il la prudence indispensable ? Ne se laissa-t-il pas entraîner par son talent de narrateur ? N'oublia-t-il pas que certaines confidences, dictées par l'excès de zèle et l'excès d'exactitude, pouvaient aisément parvenir aux oreilles de Marie-Antoinette et, par un choc en retour, facile à prévoir, aux oreilles de sa sœur, la principale intéressée ? En tout cas, ses rencontres ne pouvaient que déplaire à la cour de Versailles. C'est ainsi que le ministre lui reprocha (22 octobre 1782) d'avoir envoyé sur la vie privée de la reine de Naples « des détails dont il était impossible de donner lecture au conseil ».

Présentons maintenant au lecteur le quatrième ac-

teur de la partie qui allait se lier : Joseph Acton (1737-1808). Quoique né en Franche-Comté, Acton était d'origine irlandaise : de là sa haine pour notre pays; « ne gênant plus sa partialité pour l'Angleterre, oubliant à quelle cour il était, il se livra à tout son anglicisme avec une indécence qui surprit jusqu'à ses compatriotes. Tout ce qui l'approchait devait être anglais pour lui plaire; il ne vit plus que des Anglais dans le monde et crut les Français battus partout. » C'était un intrigant et un charlatan à la façon de Castellamare et de Ripperda, l'imagination toujours en travail, mais sans l'esprit de suite et l'énergie nécessaires pour mener à bonne fin ses téméraires conceptions. Du moins Acton eut le mérite de découvrir le point vulnérable de la reine, à savoir son amour-propre. La fierté de oette princesse n'avait pu s'abaisser jusqu'à admettre que la reine des Deux-Siciles fût toujours la sœur cadette de la reine de France : elle ne pouvait se défendre envers Marie-Antoinette et tout ce qui était de France d'une jalousie qui dégénéra en rivalité. « Les avis de la France lui semblaient de la supériorité, l'alliance française une protection... » Ici encore, je ne saurais mieux faire que de céder la parole à Denon : « ... M. le chevalier Acton, né en Franche-Comté, fils d'un médecin irlandais, employé d'abord au service de la France, puis à celui de la marine de Toscane, où il étoit parvenu à commander une frégate, assez heureux pour protéger une retraite lors de la malheureuse expédition d'Espagne en Afrique, sortit de l'oubli où il semblait condamné. Dans ce même temps, la cour de Naples manquant de sujet pour mettre à la tête de la marine, et M. de la Sambuca ne voulant point se charger d'un département auquel il n'entendait rien, département si abandonné qu'il étoit tombé sous la direction du médecin de la cour, cherchoit autour de lui à qui il pourroit confier une si grande machine dans un tel désordre.

Un autre médecin, nommé Gati, Florentin connu en France par son esprit d'intrigue et l'inoculation, dont il fut un des introducteurs et par laquelle il fut introduit, avoit acquis quelque crédit à la cour; on le laissoit parler et il parla de M. Acton. On a moins de jalousie des étrangers que de ses compatriotes, on soupçonne plus de talent à ceux que l'on ne connoit pas; M. Acton fut agréé de M. de la Sambuca, désiré de la cour et demandé au grand-duc. Il arriva avec une réputation qu'il soigna avec toute la coquetterie imaginable : parlant peu, écoutant beaucoup et promettant tout ce qu'on vouloit imaginer de lui. Tant que M. de Sartine fut en place, il le loua et se vanta d'être son ami; il le critiqua dès l'instant même que M. le marquis de Castriès le remplaça. Plus hardi, dès lors, il commença à s'expliquer en termes peu décens sur notre marine, eut peu d'égards pour l'ambassadeur français, enfin développa un penchant naturel qu'il avoit nourri à Livourne. Dès qu'il crut avoir quelque existence dans l'esprit de Leurs Majestés Siciliennes, il chercha à relever les erreurs de celui qui l'avoit installé : la conduite de M. de la Sambuca devint l'objet de ses critiques et il n'échappa (*sic*) aucune occasion de jeter du ridicule sur ses fautes... »

Plus loin, Vivant-Denon ajoute d'autres traits à ce portrait déjà si peu flatté : « M. Acton s'est choisi quelques amis qui forment son conseil... L'un est ce même Gati à qui il doit effectivement de la reconnaissance...; un autre est un vieux commandeur, connu de l'univers, appelé le chevalier de Sagramose, qui a porté sa médiocrité dans toutes les cours de l'Europe, et qui, avec quelques phrases triviales de la plus basse flatterie et le grand art de s'en aller à propos, a trouvé le moyen d'emporter des diamants et les portraits de tous les Princes d'Allemagne et de se faire une réputation politique. Celui-ci est le Nestor du conseil de

M. Acton. Un autre est un certain Bonechi, chargé des affaires de Toscane, petite caricature, colporteur de nouvelles, serviteur très humble de tout le monde, espion et valet du ministre de la marine. Un quatrième est M. de Bressac que vous ne pouvez connaître que par l'irrégularité de ses procédés avec M. l'ambassadeur et par les assignations dans les mains du procureur général que vous adressez journellement à M. le marquis de Clermont depuis cinq ans. Le cinquième, enfin, est le petit abbé Gagliani (*sic*) dont je n'ai pas besoin de vous faire le portrait et pour lequel M. Acton n'a pas honte d'afficher la plus grande partialité. » (Lettre du 3 octobre 1782.)

Ailleurs encore Vivant-Denon s'exprime avec la plus grande acrimonie sur le compte de Galiani, l'un des plus brillants et des plus solides esprits du siècle. En 1783 (lettre du 15 février), il parle d'« un ouvrage sur la neutralité, gros in-4°, aussi insuffisant qu'inutile, publié par l'abbé Gagliani et qui valut à son auteur une abbaye de 2,000 ducats ». Il s'agit du fameux traité *Sur les Devoirs des Princes neutres envers les Princes belligérants et de ceux-ci envers les neutres* (composé en 1778, imprimé en 1782).

Acton, dans l'intervalle, avait fini par subjuguer entièrement l'esprit, sinon le cœur, de Marie-Caroline. « La Reine, écrivait Denon, n'a plus d'expressions pour parler de son mérite. C'est le seul homme, selon cette princesse, qui entende les affaires, le seul qui s'en occupe, le seul qu'elle consulte et presque le seul qu'elle voye, au point que cette faveur si absolue fait tenir des propos dans le public qu'on ne peut ni croire ni rapporter, mais auxquels la Reine de Naples donnera souvent lieu par la manière absolue, exclusive, passionnée et inconstante avec laquelle elle traite ceux à qui elle accorde pour quelque temps quelques préférences. Ce qui a appuyé ces bruits aussi faux que ridicules, c'est

que le comte Rasomofski qui passoit, je crois, tout aussi injustement pour être le favori de cette princesse, vient d'être exclu non seulement de sa confiance, mais même de son estime, et que les bruits qui se répandent, elle les lui attribue et en parle en confidence comme d'un homme abominable. Il est malheureux pour la Reine de Naples de donner à tous ses mouvements le caractère de la passion et de prêter ainsi des apparences à ce que le public se plaît toujours à raconter, comme les valets qui croient s'assimiler à leurs maîtres en dévoilant en eux des ridicules ou des vices qui leur sont communs. Il est trop vrai que dans le temps que le comte Rasomofski vint à Naples, la Reine crut trouver en lui, avec les grâces de la jeunesse et les avantages de la figure, les ressources de l'esprit, de la sagesse et de la discrétion. Elle s'exalta ses qualités et laissa peut-être trop voir l'impression qu'elles faisoient sur elle. Ce jeune ministre, qui n'avoit apporté à Naples que le projet d'être l'amant de la Reine, employa dès le soir de son arrivée les moyens qui pouvoient le faire parvenir à ce but ; la marquise de Santo-Marco, femme hardie, intrigante et sans mœurs, autre exemple de l'imprudence et de l'inconsidération de la Reine de Naples dans ses liaisons et dans ses attachements, étoit dans ce moment sa favorite et sa confidente ; le jeune comte ne connut, ne vit bientôt que la marquise de Santo-Marco. Il alla jusqu'en son lit lui parler de ses transports directs pour la Reine. Cette femme aussi ambitieuse que dissolue, voyant dans le comte un homme ardent mais faible, crut qu'elle deviendroit toute-puissante en détruisant le prince Camaranica et mettant le comte à sa place ; cela eut l'air de réussir. Le prince fut nommé ministre en Angleterre et obtint le cordon de Saint-Janvier. Avec ces deux honneurs, que six ans auparavant il n'auroit pas même imaginé de désirer, il eut encore la satisfaction avant son

départ de survivre à son rival. Car les dernières six semaines qu'il passa à Naples, il vit la Reine habituellement et en écarta le comte Rasomofski de la manière la plus mortifiante. Soit tendresse, soit passion véritable, soit ridicule amour-propre, le comte, ne voulant point perdre la réputation qu'il croyoit s'être acquise auprès de la Reine, brava les dégoûts et continua le plus humble servage. La marquise Santo-Marco avoit été éloignée. Il alla pleurer, gémir, se lamenter à tout ce qui pouvoit lui servir d'écho aux oreilles de la souveraine : retraite, maladie, tristesse, abattement, tous les moyens de toucher furent employés. Comment n'être pas flattée d'être adorée et comment refuser quelque mérite à qui vous a adorée! On eut donc quelque pitié du tendre comte; il respira, mais il languit dans une faveur toujours équivoque à laquelle cependant on crut plus ou moins; la princesse d'Yaci avoit espéré quelques fois d'en faire quelque chose... » (Lettre du 28 septembre 1782.)

Tant de flèches décochées à son ennemi n'avaient pas épuisé la causticité de Denon; sans cesse il revient à la charge pour le cribler de nouveaux traits : « Je vous ai dit à plusieurs reprises, Monseigneur, que M. Acton étoit un hypocrite qui abusoit de l'esprit de la Reine de Naples pour gâter son cœur. J'avois toujours différé de vous en donner des preuves par la répugnance que je vous connois pour de tels détails et jusqu'à ce que j'eusse réuni assez de preuves pour en faire des assertions. Ce Ministre a isolé cette princesse de manière qu'il est très difficile que de longtems elle soit désabusée; cependant il profite de sa situation auprès d'elle pour lui persuader que tout ce qui l'entoure est d'une fausseté et d'une stupidité qui ne méritent aucune espèce d'égards de sa part. Il ose pousser ce dénigrement jusque sur la personne du Roy son époux et la Reine, s'abandonnant à ses mouvemens

d'enthousiasme et d'engouement, non seulement se permet d'écouter de pareilles insinuations mais se fait gloire de s'approprier et de divulguer de tels sentimens. Je tiens de plusieurs de ses confidentes et de M. de la Sambuca lui-même qu'elle plaint M. Acton d'avoir à parler quelquefois au Roy, qui ne peut l'entendre ni lui répondre et n'a de consolations que dans les conversations qu'il a avec elle. Moins indignée pour elle-même que pour lui des propos que l'on tient publiquement sur leur compte, elle répète chaque jour que quand même elle auroit cette fantaisie, Acton est trop sage pour ne pas l'avertir dans le moment de ce qu'elle se doit et la ramener d'un tel oubli d'elle-même. Le Marquis de la Sambuca, à qui elle tenoit hier ces propos, lui répondit qu'aux bruits tellement circonstanciés qui s'en répandoient, il n'avoit rien à répondre, sinon qu'il ne pouvoit la croire de si mauvais goût. Cette princesse est aveuglée au point qu'elle ne s'aperçoit pas que cet homme est haï de tout le monde; qu'il refroidit même à son égard tous les esprits et tous les cœurs; qu'il ne fait que promettre et n'exécute rien; que cependant les finances s'acheminent tous les jours vers une confusion et une déroute totales; que les dépenses immenses pour la marine n'ont produit que des cris dans les provinces à cause de la coupe tyrannique des forests des particuliers... Cependant sa manière d'être avec elle devient tous les jours plus évidente. Son caractère naturellement jaloux le rend plus assidu, plus inquiet, moins circonspect. Je ne serais pas étonné qu'après avoir affiché de la gravité, sa passion et de petites jalousies ne le ravalassent au rôle de petit amoureux, ce qui deviendroit la punition de tous les germes d'ambition qui le dévorent, mais dont malheureusement il ne porteroit pas seul tous les inconvéniens et tout le ridicule. Le public ne le vit pas sans étonnement passer la dernière nuit au bal où il n'avoit jamais

paru et où aucune représentation ne l'obligeoit d'assister... »

Assister au bal de la cour, quel crime abominable! Mais, à en croire Denon, ce forfait ne fut pas le dernier commis par l'audacieux favori :

« Plus tard, M. Acton qui n'entendoit rien à la guerre, mais qui y entendoit autant que tous ceux qui étoient à Naples, voulut bien encore se charger de ce département. Il n'y fit rien, se plaignant qu'il n'étoit pas assez maître et gémissant sur tout ce que l'on faisoit et de ce qu'il ne pouvoit faire. Enfin M. de Goyzueta tomba malade, il y a sept mois, d'une maladie mortelle. M. Acton voulut bien se charger du portefeuille des Finances et s'en est acquitté tellement à la satisfaction de LL. Majestés que M. de Goyzueta n'a pas encore osé consulter son médecin sur ses forces dans la crainte que la décision de sa parfaite convalescence ne fût l'arrêt de sa disgrâce. A cette époque, M. Acton a pris un vol beaucoup plus élevé; il a parlé, il s'est laissé flatter, il a employé tous les moyens que l'on lui avoit mis entre les mains; il a flatté l'amour-propre de la Reine, il a caressé les goûts du Roi, il s'est laissé dire du mal de M. de la Sambuca; il a reçu les accusations portées contre lui, il a enfin levé le masque et s'est déclaré son rival. Le procès intenté contre M. de la Sambuca lui a paru une occasion de perdre ce dernier et l'instant de lui succéder : assuré de son mérite, persuadé de la faveur du Roi, se croyant absolument maître de l'esprit de la Reine, courtisé par tout le royaume, sa tête s'est exaltée, il s'est cru tout permis; et, s'abandonnant à son penchant, il s'est persuadé qu'il pourrait développer impunément son caractère et essayer ses forces, en récriminant contre la France. La sagacité de la Reine de Naples ne lui a donné prise sur elle que par l'amour-propre. Il a employé ce moyen. Cette princesse, qui n'a pas encore pu ployer son

esprit à se persuader que la Reine des Deux-Siciles étoit toujours sœur cadette de la Reine de France, ne peut se défendre d'une jalousie qui tient de la rivalité. Elle voit la prépotance dans toutes nos demandes. Nos avis lui semblent de la supériorité et notre alliance une protection. M. Acton a saisi tous ces points et pour consoler cette princesse il lui a dit que le Roi de Naples n'avait besoin d'aucune autre puissance, qu'un grand ministre rendroit la sienne indépendante, que ce grand ministre c'étoit lui, et que la preuve en étoit sûre ; qu'il alloit former une armée qui seroit disciplinée à la manière allemande ; qu'il alloit construire une marine qui en imposeroit aux Barbaresques et protégeroit un commerce qui couvriroit la Méditerranée de vaisseaux marchands napolitains, raviroit le commerce du Levant à toutes les nations de l'Europe... Dès lors M. Acton s'est vu au comble de la gloire et jouissant d'avance de la dépouille du premier ministre... ; il s'est cru tout possible et, ne gênant plus sa partialité pour l'Angleterre, oubliant à quelle cour il étoit, il s'est livré à tout son anglicisme avec une indécence qui a surpris jusqu'aux Anglais mêmes. Tout ce qui l'a approché est devenu anglais pour lui plaire, il n'a plus vu que des Anglais dans le monde, il a cru les Français battus partout... »

Une telle vivacité de langage, une hostilité si peu déguisée, ne pouvaient manquer d'étonner les élégants diplomates, si maîtres d'eux, qui peuplaient, à Versailles, les bureaux du ministère des affaires étrangères. Plus d'une fois, à coup sûr, ils essayèrent de modérer leur fougueux correspondant, de lui rappeler « la douceur de l'âme, si propre aux négociations dans un pays où la première vertu est la patience ». (Lettre à Denon, en date du 6 juillet 1782.) Rien n'y fit ; sans cesse l'ardeur intempérée du chargé d'affaires menaçait de compromettre les relations entre

deux cours étroitement unies par les liens du sang.

Est-il surprenant qu'Acton usât de représailles? Dès 1782, ses rapports avec Denon étaient des plus tendus. Celui-ci accusait le favori de faire ouvrir les lettres qu'il adressait à la cour de France; bien plus, d'en altérer le sens dans les copies qu'il en faisait exécuter. « La faiblesse, ajoutait Denon, que montrent de tels procédés annonce plus de petitesse que de ressources et de moyens. » Bientôt ce fut une haine implacable qu'Acton voua au chargé d'affaires de France; il finit par perdre vis-à-vis de lui toute contenance et toute dignité. (Lettre du 11 janvier 1783.)

III

En quoi consistait, en ces temps, le travail d'un chargé d'affaires à une cour de second, je devrais dire de troisième ordre, telle que la cour de Naples? Il y suffisait, à coup sûr, d'une intelligence, voire d'une activité moyennes. Délivrer des passeports aux nationaux, étudier ou soutenir leurs revendications : c'était là le plus clair de la besogne de Denon. Il était rare qu'une question d'un ordre plus élevé, exigeant plus de tact, de finesse et de prudence, se présentât. Cependant, au plus fort de la guerre d'indépendance d'Amérique, qui avait mis aux prises la France et l'Angleterre, un incident pouvait mettre le feu aux poudres. C'est ainsi qu'en 1782, l'arrivée inopinée d'une corvette française produisit une sensation énorme. Le roi, qui l'aperçut le premier de sa fenêtre, envoya chercher Acton, qui vint « tout penaud ». A peine le favori sorti, le roi tint à son entourage ce discours mémorable : « Je ne sais ce que veut faire Acton. S'il donne de l'humeur à la France, elle s'en plaindra à papa et cela me reviendra. » Puis il ajouta en patois napolitain :

« Au surplus, si Acton se barbouille, ce sera à lui à se débarbouiller. » Et il en fit si peu son affaire qu'il en rit toute la journée. (Lettre du 24 août 1782.) Le roi, on le voit, ne partageait pas l'engouement de Marie-Caroline pour son ministre exotique.

Acton se tira cependant de ce pas avec son audace ordinaire. Mais écoutons Denon : « Après n'avoir pas pu réussir à faire une sottise à la corvette *la Flèche*, il a dit à la reine que tout s'était passé dans l'ordre, que le bâtiment du roi avait eu la mortification que méritoit le procédé de celui de l'année dernière et que le capitaine était un insolent et le chargé d'affaires qui rendoit compte de sa conduite un imposteur contre lequel, selon l'usage de la cour de Naples, il falloit porter des plaintes. » (Lettre du 23 septembre 1782.)

Denon, cependant, ne tarissait pas en sarcasmes contre son ennemi. Tantôt il nous le montre déchargeant son cœur de toute l'amertume que lui causaient les cours d'Espagne et de France : « Je suis venu à Naples, lui fait-il dire, avec cette épée (et, sur ce, il mettait la main à la garde), et j'aurai le courage d'en sortir avec elle ou bien de mettre la France à la raison. » « Ces propos — ajoute Denon — ont tellement l'air de la démence que ce n'est pas sans quelque honte qu'on ose sérieusement les révéler; car si le langage est aussi chevaleresque que celui d'un Roland, il est certainement aussi fou que celui d'un Don Quichotte. » (Lettre du 16 juillet 1783.) A quelque temps de là (28 septembre 1783), notre chargé d'affaires constate que depuis longtemps l'on n'avait pas frappé de monnaie à Naples et que subitement l'on venait de remettre en mouvement les balanciers. L'on aurait peut-être, ajoute-t-il malignement, « pu choisir un moment plus opportun, attendu qu'après le bruit répandu généralement des trésors extraits des malheurs de Calabre, personne ne doute que cette opération ne soit l'emploi des

métaux envoyés et apportés par M. de Pignatelli. »

La reine finit par vouer au chargé d'affaires de France les mêmes sentiments qu'Acton. Une indiscrétion commise par Denon acheva de le perdre dans son esprit. Il eut le malheur de se permettre quelques commentaires sur son accouchement anticipé à un moment où elle semblait jouir de la plus parfaite santé. (1783.) La mort de l'enfant, venu au monde « avec tous les signes d'avoir péri à la suite d'une convulsion », faisait croire aux Napolitains, affirmait-il, que cet incident était dû à quelque mouvement violent. On avait remarqué par surcroît que le roi, qui n'avait presque jamais passé vingt-quatre heures sans avoir vu la reine, était allé, sans motifs, passer deux jours et deux nuits à Castellamare. Il semblait fuir son palais parce qu'il y était obsédé. Les excuses réciproques des deux souverains à l'instant du danger, les inquiétudes de la reine, aussitôt après sa délivrance, pour savoir ce que l'on pouvait penser ou dire de cet événement, persuadèrent les Napolitains que tout cela venait de quelque débat de première importance. (19 juillet 1783.) L'on juge de la fureur de Marie-Caroline lorsqu'elle eut connaissance de ce propos : elle fit tant et si bien que Denon fut forcé d'écrire à Mme Bohme, sous-gouvernante de Marie-Antoinette, pour protester contre les commérages qu'on lui prêtait.

L'animosité de Marie-Caroline éclata dans une circonstance où Denon fit preuve d'une certaine fermeté de caractère. Aussi bien, sur les questions d'étiquette, le gentilhomme de la Chambre du roi se montrait intraitable ; il eût pu rendre des points à Jean-Jacques Rouseau lors de son éphémère passage au secrétariat de la légation de Venise. En janvier 1784, la reine ayant fait rayer de la liste des invitations Denon, le consul de France et le chargé d'affaires d'Espagne, la princesse Belmonte reçut la mission — peu enviable —

d'en faire part aux intéressés. Elle fit supplier Denon de prétexter une maladie. Celui-ci répondit que M. Denon serait toujours son très humble serviteur. Mais, quant au chargé d'affaires de la cour de France, « il se portait à merveille et ne pouvait être malade; et ayant été invité par le Grand Maître des Cérémonies à assister à une musique où Leurs Majestés devaient se trouver, il ne manquerait pas de s'y rendre. »

Ainsi fut fait et Denon reçut un accueil aimable, en apparence du moins. (Lettres des 10 et 17 janvier 1784.)

Les relations cependant s'aigrissaient de jour en jour. Pour détourner les soupçons, le chargé d'affaires fit semblant de se désintéresser de sa mission, de ne s'occuper que d'art. (Lettre du 17 avril.) Heureusement pour lui, le cardinal de Bernis, qui visita Naples à ce moment, fut à même de confirmer ses rapports.

Mais voici qu'un article publié dans la *Gazette de Leyde* (n° 63) rallume l'incendie. « Cet article — c'est Denon en personne qui parle ainsi (4 septembre 1784) — a fait ici la sensation la plus forte. On n'a pas manqué de profiter de cette occasion pour réveiller le sentiment désavantageux de la Reine de Naples à mon égard en persuadant à cette princesse que cet article étoit de moi. Ni ma conduite, ni le sang-froid que j'oppose à toutes les imputations que l'on me fait ne peuvent me garantir ni faire cesser les désagrémens qu'elles me causent. »

Or Denon ne s'avisait-il pas, presque au même moment, de se faire le porte-voix officiel d'accusations que peut-être on pouvait se chuchoter à l'oreille dans les salons de Naples, mais qu'il était interdit de communiquer par la voie épistolaire à la cour de Versailles, à la cour de Marie-Antoinette! « Dès lors la reine se signalait par une franchise allant jusqu'au cynisme : quelqu'un lui ayant fait observer que son agitation et la violence de ses mouvements pouvaient mettre sa vie

en danger, elle répondit « que peu lui importait si au-
« paravant elle pouvait mettre ses projets à exécution;
« mais que si elle pouvait penser que le roi lui survivrait,
« il n'y avait pas d'extrémités auxquelles elle ne fût ca-
« pable de se porter. » (14 août 1784.) Quant au Roi,
ajoutait Denon, cette existence finit par lui devenir in-
supportable; il s'en expliquait avec ses valets de garde-
robe, qui l'écoutaient sans oser lui répondre. » (17 juil-
let 1784.)

La présence d'un diplomate aussi indiscret, aussi malveillant, devenait impossible. Acton n'eut de cesse qu'il n'en fût délivré.

IV

Au milieu de tant d'intrigues, l'artiste et le littérateur délicat, le diplomate, l'homme de cour, le don Juan, qu'était Vivant-Denon, ne se refusait pas le plaisir de jouer, à l'occasion, à l'ethnographe et à l'économiste. Cette population à la fois si pétulante et si superstitieuse, cette agglomération de races, pourries avant d'être mûres, incessamment foulées aux pieds par les Romains, les Byzantins, les Sarrasins, les Normands, les Allemands, les Français, les Espagnols, lui semblait un thème digne de toutes ses méditations. Il consacra de longs mois à parcourir les provinces et à étudier l'état des esprits, non moins que les ressources matérielles. A Naples, les modes et les manières de la cour seules lui parurent du dix-huitième siècle; hors des portes de la capitale, il se crut transporté en plein moyen âge. C'est que, depuis la conquête des Romains sur les Brutiens, la Calabre avait toujours été traitée en pays rebelle ou vaincu; avec les siècles, elle passa de dévastation en oppression; au moment où Denon la visita, elle se trouvait encore sous le joug des moines

et des barons. Ceux-ci, à la vérité, « n'avoient plus de canon depuis la conquête que le roi Charles avoit faite de son royaume (je cite textuellement), mais, conservant leurs droits féodaux, ils ruinaient, tyrannisaient et décourageaient leurs vassaux par des agents chargés d'apporter dans la capitale les dépouilles partagées de ce peuple malheureux et pauvre au milieu de l'abondance. Lorsqu'on n'a pas vu les plaines de la Pouille, les vallées de la Basilicate et de la Calabre, ajoute le diplomate français, l'on ne peut se faire une idée de la susceptibilité, de la fertilité de ces provinces encore inconnues; elle surpasse celle de la Sicile même, si fameuse pour avoir été le grenier d'abondance de l'empire romain et qui depuis la guerre des Esclaves a aussi toujours été la proie de tous les conquérans de l'Europe et de l'Afrique. Lorsqu'on lit l'histoire, on ne conçoit pas comment le sol et la population de cette partie de l'Italie ont pu fournir à la levée des armées, aux massacres, aux contributions que chaque nouveau souverain y a si rapidement et si consécutivement levées... »

Denon ne tarit pas en éloges sur la richesse du sol napolitain, sur ses ressources inépuisables. Bien plus, il croit à son avenir. A l'entendre, il ne lui manquait, pour lui donner l'essor, qu'un Pierre le Grand ou, à son défaut, un Richelieu. Hélas! depuis un siècle, Naples attend toujours ce sauveur.

A côté de ses correspondances officielles, où déjà il ne s'épanche souvent que trop, Denon nous a laissé une série de lettres particulières à son ami Hennin, premier commis, comme on disait alors (nous nous servons aujourd'hui de termes plus aristocratiques), au ministère des Affaires étrangères. Ici il donne un libre cours à sa vivacité, à sa malice naturelle. Il ne retient aucune de ses saillies. Ecoutez plutôt ses boutades sur

le tremblement de terre du 29 mars 1783, qui avait détruit une partie de Messine et si cruellement éprouvé les Calabres : c'est bien l'ami et le disciple de Voltaire qui raconte comment l'Académie de Naples ne manqua pas d'envoyer douze de ses membres pour « connoître des causes et des effets de ce terrible phénomène et en procurer une relation à l'Europe. Ils partirent de Naples avec le projet de trouver la cause dans l'air inflammable. Dans quelques années, ajoutait ironiquement Denon, nous aurons sûrement de volumineuses dissertations qui satisferont peut-être notre curiosité »... Ces académiciens, dont Denon trace des portraits peu flatteurs, étaient, à son dire, « de trempe à augmenter l'obscurité et sur les faits et sur les causes. »

Le scepticisme de Denon n'avait rien à envier à la frivolité des Napolitains. Au demeurant, n'était-ce pas connaître à fond le caractère de cette race que de ne pas prendre au tragique une catastrophe qui partout ailleurs eût produit la consternation et le désespoir! « Il ne faut pas croire que nous éprouvions si à cœur les sensations que pourroient produire les désastres de nos compatriotes, les Calabrois : deux cent milles d'éloignement et la rumeur d'une ville de quatre cent mille habitants sont de puissantes distractions. Nous avons commencé par ne vouloir pas croire, ensuite nous avons eu peur pour nous ; ensuite ceux qui avoient perdu leurs biens sont partis, et, tout de suite après « salut à « moi » nous n'y avons plus pensé. Nous ne savons pas faire de chansons à Naples, mais nous sommes plus légers et bien moins sensibles que ceux qui en font ; quoique nous ne soyons pas aussi gais, nous n'avons pas plus de mémoire ; dès que les Calabrois seront revenus de leur stupeur, ils rétabliront leurs maisons sur les débris, sans penser qu'il y a cent ans ils furent secoués à peu près de même sorte et que la cause en existe encore sous leurs pieds. Il est cependant bien

heureux que les hommes soient remis sur cet article. Au fait, chaque pays a son bien et son mal, et tout est compensé. Si ce climat a ses inconvéniens, il a tant d'avantages que ceux qui l'habitent peuvent dire que le mal est un instant et le bonheur des jouissances répétées; que puisqu'on les obtient facilement ici, il ne faut point aller chercher d'autres pays. Dans le nord, on s'enorgueillit de bien manger, d'être bien vêtu, enfin de pourvoir à tous ses besoins et de les prévenir. Ici, l'on a pitié de ceux qui sont obligés de se donner tant de peine pour cela; les habits sont peu utiles, la nature offre pour ainsi dire le reste. On s'enorgueillit de sa frugalité et on jouit de sa paresse comme d'une volupté. D'un côté, on dépense tout ce que l'activité peut produire pour subvenir à ses besoins; de l'autre, on n'amasse rien parce qu'on n'en prévoit aucun, et c'est ainsi que les vices et les vertus des hommes remettent l'équilibre, que la différence des climats avoit semblé déranger, et rendent le bonheur de leur existence presque égal sur tout le globe. » (Lettre du 29 mars 1783.)

Voilà, ce me semble, une face nouvelle, passablement inattendue, du talent littéraire de Denon; si ses rapports diplomatiques sont d'ordinaire trop diffus, ses lettres particulières abondent en traits pittoresques, en anecdotes piquantes, non moins qu'en renseignements des plus exacts, tant financiers qu'historiques et politiques.

V

Bien qu'il y trouvât sujet à tant d'observations, le chargé d'affaires ne demandait qu'à quitter cette terre inhospitalière. Acton et la reine ne lui rendaient plus la place tenable. Encore fallait-il qu'il fût relevé de son poste sans humiliation : « Si vous avez la bonté de

me tirer d'ici, écrit-il aux bureaux des Affaires étrangères, le 23 février 1784, moins guidé par l'avidité que par l'honneur, je vous supplie de ne pas m'en tirer d'une manière qui annonce le blâme : ce serait faire autant de tort aux affaires à venir que mortifier sensiblement un sujet du roi... » Et, pour lancer la flèche du Parthe, il ajoute, parlant de son successeur désigné : « Quelque prévenu que M. de Talleyrand puisse être, je vous préviens que ses armes défensives doivent être à l'épreuve de tout. On l'attend ici avec tous les pièges et toutes les séductions et l'on se flatte même d'en avoir bon marché. »

Malgré sa haine intime pour le chargé d'affaires de France, Marie-Caroline sut conserver assez d'empire sur elle-même pour éviter tout esclandre. L'année 1785, la dernière que Denon passât à Naples, ne fut marquée par aucune irrégularité de la part des souverains. La reine avoua même qu'elle irait peut-être jusqu'à lui faire des politesses, « pour lui prouver qu'elle étoit aussi implacable que vindicative. » (13 février 1785.) Un peu plus tard, Denon ayant remis la lettre par laquelle Louis XVI annonçait la naissance du duc de Normandie, elle lui fit remettre une boîte émaillée et une bague avec son chiffre entouré de brillants. (9 avril 1785.)

Tout en le comblant ainsi, la reine était impuissante à dissimuler l'impatience avec laquelle elle attendait son renvoi. « Mais quand donc, s'écriait-elle, arrivera cet ambassadeur de France ? Ce n'est pas que je m'en soucie, mais c'est que tant qu'il ne viendra pas, nous aurons toujours ici ce... Denon. (Elle ajoutait une épithète dont Denon disait qu'il serait aussi étrange de la trouver dans une dépêche qu'elle devait le paraître dans la bouche d'une princesse aimable assistant au Conseil.) En réalité, il était devenu « un épouvantail insupportable », puisqu'il fut encore dans le cas de s'en apercevoir à l'émotion que la reine éprouva lorsqu'il

remit à Sa Majesté Sicilienne la lettre de Louis XVI. Elle témoigna une inquiétude si vive et si prononcée que tout le monde la remarqua. C'est à ce sentiment, qu'il n'osait nommer et qu'il était étrange de trouver à la Cour de Naples, que Denon croyait devoir attribuer le soin avec lequel le ministre favori l'éloignait de la souveraine et par contre-coup le soin avec lequel celle-ci l'éloignait du roi. (6 février 1785.)

Cependant Louis XVI attachait un prix particulier à l'amitié, à l'alliance de son beau-frère et de sa belle-sœur. C'est que, grâce aux liens de parenté si étroits qui les rattachaient aux cours de Vienne et de Madrid, Ferdinand et Caroline étaient en situation de jeter sur la balance européenne un appoint des plus sérieux. Ecoutons plutôt l'écho d'une conversation surprise par un agent de Denon, grâce à un artifice plus digne d'un policier que d'un diplomate : « ... Hier, M. Acton étoit enfermé avec la reine ; une personne de l'intérieur qui les entendoit parler avec véhémence s'approcha de la porte. M. Acton disoit à cette princesse : « Madame, « j'ai épuisé tout ce que j'avois de ressources. Le mo« ment est arrivé où il faut que votre frère se déclare. » La reine sanglotoit et ne répondoit rien. « Vous pleu« rez, madame, reprenait ce ministre, tandis qu'il faut « agir. Il n'y a pas un instant à perdre ; nous sommes « perdus tous deux, si l'empereur ne vous tient sa pro« messe. » — Il ne fut pas possible d'entendre la réponse de la reine. » (Lettre du 17 août 1784.)

Aussi le nouvel ambassadeur, le baron de Talleyrand, avait-il les ordres les plus précis pour employer tous ses soins, non seulement à convaincre les souverains des Deux-Siciles de sa constante amitié, mais encore à rétablir en tout point les rapports des deux Etats dans l'harmonie la plus parfaite. Les bureaux, néanmoins, avouaient que « la facilité avec laquelle la

reine adoptait tout ce qu'on lui disait pour l'éloigner de la France, ne les engageoit pas à faire beaucoup de choses pour la regagner». (19 avril 1785.)

A peu de semaines de là, en juin 1785, Denon demanda la permission d'aller rejoindre à Rome le baron de Talleyrand. En août, il était de retour en France, d'où il adressa au ministre des Affaires étrangères la lettre que voici : « Aussitôt que M. le baron de Talleirand, touché de ma situation, m'a permis de quitter Naples, j'ai pris les moyens les plus rapides pour me rapprocher de mon père mourant; ils ont été insuffisants et j'ai tout perdu par cette mort, Monseigneur : un père qui m'avoit aimé, l'illusion d'une aisance qui n'existe plus et l'impossibilité de continuer à ne consulter que mon zèle. Je n'ai encore fatigué vos bontés d'aucune demande, Monseigneur. Je vais dans ce moment y avoir recours avec confiance, bien persuadé que vous voudrez bien les employer à obtenir de S. M. une marque quelconque de sa satisfaction, témoignage que je cherche à mériter depuis douze ans, et qui par tant de motifs me devient si nécessaire dans ce moment. Après avoir donné quelques moments à mes parents, j'irai, Monseigneur, si vous ne le désaprouvès pas, vous présenter l'hommage du profond et respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur. DENON. (Chalon-sur-Saône, le 10 août 1785.) »

La cour ne répondit pas à ces justes doléances. Marie-Antoinette ne pouvait pardonner tant de jugements trop impartiaux portés sur sa sœur. La carrière diplomatique de Vivant-Denon était brisée. Après une si longue lutte soutenue pour les intérêts de la France contre les intrigues d'Acton, il ne trouvait que déceptions et mécomptes. Mais l'avenir, on le sait, lui réservait d'amples compensations.

EUGÈNE MÜNTZ.

UN MAGISTRAT

I

Parmi les magistrats du Châtelet, le lieutenant civil Angrand d'Alleray s'était, sans intrigue et sans autre effort que son application à ses devoirs d'homme et de magistrat, acquis une grande et ferme réputation de sagesse et de bonté.

Un matin de la fin d'avril 1770, comme il pénétrait dans la salle commune sur laquelle s'ouvraient les chambres des divers tribunaux, il remarqua la physionomie inquiète et l'attitude méditative d'un jeune homme maigre, aux lèvres minces, vêtu d'un habit défraîchi de procureur. Il tenait à la main un papier roulé, et semblait réciter à voix basse des conclusions préparées.

— Hé! maître Fouquier-Tinville, quelle belle requête nous distillez-vous là? fit d'un ton de belle humeur et de bienveillance le magistrat, en touchant l'épaule du procureur... Oh! oh! que je ne trouble pas la préparation de votre éloquence... tout à l'heure nous vous entendrons.

— Non pas, non pas, monsieur, se récria Fouquier-Tinville; c'est vous que je guettais, et ce n'est pas en audience que je souhaite vous soumettre ce qui m'occupe

— C'est affaire qui vous intéresse personnellement? Alors, mon jeune ami, je suis tout à vous; dites.

— Voilà, ce n'est ni procès ni requête, avoua le procureur avec un peu d'embarras. La finesse et la rectitude de votre goût littéraire ne sont pas moins renommées que votre science juridique, et la bonté de votre cœur est légendaire.

— C'est donc d'une œuvre littéraire que vous songez à me faire juge?

— Et votre sentence est d'avance reçue avec gratitude et acceptée sans appel.

Il déroula son papier; M. d'Alleray reconnut d'un coup d'œil l'irrégularité des lignes.

— Diable! s'exclama-t-il, des vers! Ah! maître Fouquier, nous savons nos auteurs! Souvenez-vous du *Misanthrope!*

— Je ne suis pas un marquis, repartit l'autre avec un sourire pincé ; et vous, monsieur, non moins franc ni moins honnête homme qu'Alceste, vous savez mieux que lui l'art de faire ratifier vos jugements : vous y mettez de la charité.

— Donnez, mon ami, donnez vos vers, et lisons-les ensemble dans mon cabinet.

Sa bonté naturelle perfectionnée par une expérience déjà longue de la vie, — il avait alors cinquante-cinq ans, — surtout par cette expérience spéciale des misères morales qui se révèlent aux magistrats capables de les comprendre, portait M. d'Alleray à s'intéreser aux jeunes gens; celui-ci le touchait plus particulièrement : il était pauvre; il avait à grand'peine acheté une médiocre charge de procureur, une des moins productives des deux cent trente-cinq que comportait la barre du Châtelet de Paris ; il n'y trouvait pas de quoi vivre. Le lieutenant civil le savait; il supposa que cette poésie, Fouquier-Tinville, selon les mœurs du temps, songeait à la lui dédier, en escomptant le remercie-

ment en forme de largesse dorée. Et déjà l'excellent homme imaginait la façon honorable d'offrir au procureur-poète, sans blesser sa fierté, l'aumône déguisée que par un détour il sollicitait.

Le jeune homme visait plus haut.

C'est au roi que ses vers s'adressaient, à l'occasion du mariage prochain de son petit-fils le dauphin avec l'archiduchesse d'Autriche, Marie-Antoinette.

M. d'Alleray lut la pièce, la relut, puis d'un ton paternel émit son opinion et son conseil :

— Vos vers, assurément, ne sont pas sans mérite ; la forme en est correcte (il ne soupçonnait pas que louer la correction de ses vers, c'est faire à un poète la pire injure, puisque c'en est la qualité la plus banale) ; le sentiment n'en peut être qu'agréable au souverain : il le touchera comme père et comme roi, si le poème arrive jusqu'à lui. Or, si en effet votre pièce de vers devait être la seule qui lui fût présentée, je vous engagerais à poursuivre votre dessein. Mais, vous vous en doutez, de tous les points du royaume, c'est par douzaines que vont arriver les épithalames ; la plupart seront fort inférieurs au vôtre, mais nombreux seront aussi ceux que recommanderont des qualités égales. Je crains que votre ouvrage ne se distingue pas assez visiblement : il lui manque l'accent personnel, original, l'expression neuve, l'image poétique, le lyrisme naturel.

L'autre cachait sous un sourire contraint le dépit qu'il ressentait de cette sentence.

— A quoi bon, reprit amicalement le magistrat, se risquer à un acte d'adulation si l'on n'est pas sûr que par le talent manifesté il imposera sinon l'admiration du moins l'estime ? Vous serez sans doute mortifié que votre envoi reste ignoré, vous le croirez dédaigné : évitez cette souffrance.

— L'avis est prudent, articula sourdement le jeune Fouquier-Tinville.

— Vous avez un meilleur emploi possible de votre intelligence, et mieux approprié à votre instruction juridique, à vos aptitudes professionnelles, reprit M. d'Alleray reportant sa pensée aux besoins du jeune procédurier et songeant à compenser la rareté des affaires confiées à son étude. Il y a beaucoup à réformer dans nos lois. Mon éminent et vertueux ami, M. de Malesherbes, s'en préoccupe. Afin de seconder ses nobles intentions, j'ai préparé des mémoires sur plusieurs points de législation civile et de législation commerciale. Je n'y puis consacrer tout le temps que je voudrais... S'il vous plaisait de vous attacher à ce travail, — il doit vous intéresser, — je serais heureux de vous adopter comme collaborateur et, naturellement, la peine et le temps que vous y dépenseriez, ce me serait un devoir de vous en dédommager; je m'en acquitterais de façon qui nous soit honorable à tous deux.

— Je vous remercie; j'y réfléchirai, monsieur, répondit sèchement Fouquier-Tinville.

Entre ses lèvres minces sa voix passa comme un sifflement. Il ajouta :

— Je ne croyais pas mes vers si mauvais!

Il se leva, salua cérémonieusement et sortit.

— Voilà un homme, conclut entre haut et bas le bon M. d'Alleray, qui ne me pardonnera pas de lui avoir dit la vérité, donné un bon conseil et offert de quoi vivre. Il ne se rappellera que deux choses : que j'ai méconnu son génie poétique et deviné sa détresse.

Fouquier-Tinville envoya ses vers, selon le cérémonial, au duc de Choiseul, ministre de la maison du roi. Un secrétaire les trouva mauvais, les jeta au panier; le ministre ne répondit pas au poète d'occasion. Et l'auteur, aigri de l'insuccès, se promit vengeance du régime sous lequel il végétait procureur sans causes et poète sans pension.

II

Les années passaient. De loin en loin Fouquier-Tinville, aussi maigre et plus aigri, reparaissait au Châtelet. S'il rencontrait M. d'Alleray, il ne manquait pas de le saluer avec cette affectation de politesse mélangée de raideur qui est un des signes les plus certains de la rancune.

M. de Malesherbes devint ministre; il fit entrer au Conseil d'Etat l'intègre et philanthrope magistrat qui avait comme lui, et avec lui, étudié, préparé, résolu les réformes nécessaires. Ils unissaient leurs efforts pour sauver de la ruine le royaume et préserver d'une révolution la couronne.

De son côté, le procureur Fouquier-Tinville, nourri de colère et rongé d'envie, se rapprochait de ceux que les vices du régime et leur mécontentement personnel poussaient dans les voies révolutionnaires.

Une fois pourtant il revint au magistrat à qui son orgueil, sa vanité reprochaient injustemnt de l'avoir humilié. Il revint à lui parce qu'une occasion de se poser en une belle attitude, et de prendre ainsi, croyait-il, sa revanche en apparaissant comme défenseur désintéressé d'une innocence méconnue et opprimée.

— Monsieur le Conseiller, dit-il, vous avez, vous, l'amour de la justice, et non, comme beaucoup de vos collègues, le fanatisme professionnel de la simple forme. Votre cœur s'émeut en même temps que juge votre raison. Je me suis voué au salut d'un malheureux client, très pauvre ; accusé de fabrication de fausse monnaie, il a été condamné sans autre preuve que la découverte d'un moule brisé dans un coin de son galetas, trois jours après qu'on l'eut incarcéré sur une dé-

nonciation anonyme. Hier soir, un malfaiteur à l'article de la mort a fait confession devant témoins qu'il était, lui, par haine contre mon client, l'auteur de la dénonciation et du dépôt subreptice du moule dans le logis du dénoncé ; nous avons l'acte de confession signé des témoins. Vous avez le crédit que donnent à la fois l'élévation de votre charge, l'amitié d'un ministre, la grandeur de votre caractère. Empêchez un innocent d'aller aux galères.

— Que dites-vous, monsieur? un innocent condamné! s'exclama le magistrat profondément troublé. Il ne faut pas que cela soit. La condamnation d'un innocent fait plus de tort à la justice que l'impunité de dix coupables : c'est vérité banale. Ne la laissons pas se produire en fait. Empêcher ou réparer un tel malheur, c'est une bonne action, maître Fouquier-Tinville, à laquelle je vous remercie de m'associer. Remettez-moi sur l'heure les pièces : sans perdre de temps, je vais les étudier et presser les démarches nécessaires.

Le procureur sortit en redressant sa taille, heureux d'avoir révélé une erreur judiciaire à un magistrat imbu de la majesté de la magistrature.

Bonté n'est pas naïveté ; l'impulsion sentimentale ne supprima point en M. d'Alleray la prudence professionnelle. Il examina les pièces, fit faire par des gens sûrs une enquête méthodique; le résultat ne fut pas de tous points conforme aux assertions de Fouquier-Tinville.

— Les aveux du moribond sont un fait constant, se disait-il en résumant. Mais la raison pour laquelle il les fit est suspecte. Loin d'être en haine contre Loriot, une vieille camaraderie le liait à lui, probablement une complicité! Qu'au moment de mourir, n'ayant plus rien à redouter des hommes, il ait pris sur lui tout le crime afin de disculper et sauver l'autre, voilà le vraisemblable. Est-ce d'un mouvement spontané? ne se-

rait-ce pas sous l'inspiration de quelque conseil? Fouquier le sait-il? Agit-il de bonne foi? ou, par un de ces obscurcissements de conscience fréquents, hélas! chez les gens de loi qui se piquent d'avoir raison par des tricheries contre la raison et contre le droit, par un de ces sophismes de métier, ne met-il pas son amour-propre à jouer un de ces bons tours de procureur qui font plus de gloire à l'esprit retors du praticien qu'à sa probité? Donc, qu'il ait été mal jugé, il n'y a pas évidence.

Parvenu là, le magistrat considéra la situation du condamné, la nature et l'effet du crime : l'homme, un pauvre hère d'une quarantaine d'années, assez simple d'esprit, malheureux vraiment, veuf et chargé d'enfants; la fausse monnaie, une si grossière imitation, qu'à la première pièce émise, la fraude avait été reconnue : nul dommage ni public ni privé n'en était issu.

De reviser le procès, point de motif impérieux; mais de solliciter la grâce, plusieurs bonnes raisons.

A celles qui tenaient à la personne du condamné et aux circonstances de sa faute, le bon M. d'Alleray en ajoutait une inhérente à la personne de son défenseur *post-litem :* ce procureur végétait, encore qu'intelligent et actif; il avait une femme, un enfant en bas âge. Si du succès de ses démarches il devenait apparent qu'il jouît de quelque crédit en haut lieu, son office en deviendrait peut-être plus fructueux.

Tout militait dans le sens de la clémence. M. d'Alleray s'entremit activement : le roi lui fit la faveur de l'écouter en particulier. La grâce fut obtenue.

Fouquier-Tinville se piquait de politesse; il fit une visite de remerciement au lieutenant civil, conseiller d'Etat. A son remerciement, de son ton le plus aigre accompagné de son sourire le plus amer, il mit cette fin :

— C'est une grâce que vous nous faites, nous espérions justice.

— C'est le roi qui fait grâce, maître Fouquier; c'est un acte de sa bonne volonté souveraine.

— Vous nous avez fait cette grâce de provoquer la grâce; c'est ce que j'ai voulu dire, repartit le procureur affinant péniblement ce pauvre trait d'esprit.

Et de ce jour, estimant sans doute que le service rendu par M. d'Alleray raccourcissait entre eux la distance, le salut qu'il lui fit par rencontre devint non pas moins froid, — il n'oubliait, ni ne pardonnait, — mais plus libre; il se sentait relevé.

Quant au gracié, un pauvre hère du nom de Loriot, il tira de son aventure et de la situation respective du procureur et du magistrat cette conséquence : il se mit au service de Fouquier-Tinville et au rang des malheureux que soutenait la bienfaisance de M. d'Alleray.

Et il garda son double rôle, tout à son avantage, bien après que les événements eurent interverti la position de ses protecteurs.

III

La tempête éclata, renversa et emporta les uns, souleva les autres. Et Fouquier-Tinville devint magistrat quand M. d'Alleray cessa de l'être.

Tout récemment, dans l'abîme politique qui les séparait, était tombée non seulement la couronne, mais la tête du roi. Malgré les massacres du gouvernement républicain qui, peu de mois après, selon les termes mêmes de la motion Barère, allait « *mettre la terreur à l'ordre du jour* », l'ancien lieutenant civil du Châtelet n'avait pas voulu sortir de Paris.

— Qu'ai-je à perdre? répondait-il à ses parents, à ses amis qui le pressaient d'émigrer. Peu de jours. Tant

que je suis vivant, mon devoir n'est-il pas d'atténuer le plus possible autour de moi, par mon action privée, les effets navrants des calamités publiques ?

Le spacieux vestibule de la maison habitée par le vieux magistrat était tous les soirs et tous les matins rempli de pauvres gens que de tous les points de Paris y attirait sa bienfaisance connue, éprouvée depuis un demi-siècle.

L'hiver finissant avait été rude ; la tourmente révolutionnaire et les cruelles nécessités de la guerre soutenue par la France contre l'Europe coalisée avaient accru la misère. Des vieux incapables de travail, et privés du soutien de leurs fils, requis par la conscription; des femmes traînant une suite d'enfants, que leurs pères, absorbés par l'agitation des clubs, oubliaient de nourrir; des malades dépourvus d'asile et de remèdes, c'était sa clientèle ordinaire et sans cesse renouvelée.

Avant les violentes secousses qui de juillet 1789 à ce mois de mars 1793 avaient transformé le régime politique et bouleversé les fortunes, c'est une part, une large part de sa richesse que M. d'Alleray distribuait aux indigents; maintenant fort appauvri, très vieux, père et grand-père, ayant à ménager la subsistance de sa famille, c'est son bien-être qu'il réduisait pour secourir les malheureux.

Ce soir-là, 10 mars 1793, il rentra fort sombre; il avait assisté à la séance de la Convention : il avait encore dans les oreilles la voix tonnante de Danton réclamant des mesures exceptionnelles, la création immédiate d'un tribunal extraordinaire qui aurait pour mission non de punir les coupables, mais de supprimer tous ceux que le pouvoir politique supposerait capables de le devenir, étant compris qu'une insuffisante admiration des actes du gouvernement constituerait la culpabilité. Lui aussi, en réponse à la parole menaçante du tribun, murmurait :

— Liberté! liberté! que de crimes on a commis, que de crimes on va commettre en ton nom, et, chose plus hideuse, en parodiant les formes de la justice!

Cependant, en présence de tous ces affamés, de tous ces affligés qui attendaient son retour et son aumône, il sut imposer à son visage une physionomie presque sereine ; délicate inspiration de la charité. Un réconfort moral plus encore qu'un don matériel forcément restreint, le courage de supporter leur misère, plus propre à les préserver du désespoir que l'aide qui la soulageait seulement un instant, voilà ce qu'il voulait leur donner; et son âme, par ses yeux attendris, par sa bouche souriante, leur parla si doucement, si bonnement, qu'ils partirent non seulement restaurés, pansés, pourvus jusqu'au lendemain, mais consolés et munis de patience.

Mais dans l'intimité, devant sa famille, il ne conserva pas le masque d'emprunt; son grand tourment reparut dans l'altération de ses traits.

Depuis plusieurs mois son gendre et sa fille, avec leurs jeunes enfants, vivaient cachés dans une partie de la maison ; ils n'avaient point voulu, en émigrant, abandonner le vieillard, et lui s'était obstiné à ne point quitter son hôtel, répétant avec un courage tranquille :

— A soixante-dix-huit ans, je ne vivrai ni ne mourrai convenablement hors de ma cité; si les furieux raccourcissent de ma tête mon corps, ils ne raccourciront pas ma vie d'un bien grand nombre de jours. Vous, c'est différent : vous devriez partir, vous avez un avenir.

Ils ne partirent point, se fiant à la discrétion des vieux serviteurs et à l'affection que dans tout le quartier chacun ressentait et proclamait pour le magistrat bienfaisant.

Dès qu'elle vit entrer M. d'Alleray, sa fille, Mme de la Luzerne, s'élança vers lui :

— Quel nouveau malheur atteint notre pays, mon père? Quel nouveau danger nous menace? Je reconnais sur votre figure l'angoisse des catastrophes.

— Catastrophe! oui, ma fille, la pire de toutes celles que la rage révolutionnaire accumule sur la France : la parodie de la loi! Changer les constitutions, frapper les individus, ceux même qui devraient être sacrés, ce sont des fautes, des erreurs. Elles ont leurs causes, il sera possible d'y remédier; leurs effets, on pourra les réparer en partie. Mais fausser le sens même de la justice, corrompre et bafouer le principe de la loi! Après cela, mes enfants, il n'est plus rien.

— Restait-il donc quelque chose qui ne fût le contre-pied de toute loi de la nature et de la raison? fit avec une amère tristesse Mme de la Luzerne. Qu'ont-ils donc fait aujourd'hui?

— Un décret qui prescrit de juger en dehors des formes légales! Il n'y a plus de justice, il n'y a plus même les formes de la justice. Mes enfants, allez-vous-en! Où il n'y a plus de loi, il n'y a plus de cité!

Il était tout frémissant d'indignation, le vénérable magistrat qui avait vécu toute sa vie dans le culte de la majesté des lois, de la souveraineté de la justice, et, à l'exemple des plus illustres, aurait su y subordonner la souveraineté du roi.

— Tenez, reprit-il, à cette heure encore retentissent dans mon esprit, comme les coups de tonnerre d'un dieu infernal et destructeur, les paroles de ce taureau mugissant qu'ils appellent Danton!

Et il cita de mémoire, textuellement, tant l'impression avait été vive et profonde :

« Je sens à quel point il est important de prendre des mesures judiciaires qui punissent les contre-révolutionnaires, car c'est pour eux que ce tribunal doit suppléer au tribunal suprême de la vengeance du peuple.

S'il est difficile d'atteindre un crime politique, n'est-il pas nécessaire que des lois extraordinaires, prises hors du corps social, épouvantent les rebelles et atteignent les coupables? Ici le salut du peuple exige de grands moyens et des mesures terribles. Je ne vois pas de milieu entre les formes ordinaires et un tribunal révolutionnaire... Je demande donc que le tribunal révolutionnaire soit organisé séance tenante; que le pouvoir exécutif, dans la nouvelle organisation, reçoive les moyens d'action et d'énergie qui lui sont nécessaires.»

— Et le vote? demanda M. de la Luzerne.

— Affirmatif. C'est chose faite : on cite déjà les noms des membres de ce tribunal d'exécution : Robespierre et Danton les avaient d'avance choisis. Ce n'est qu'un simulacre de jugement : l'hypocrisie d'une pseudo-légalité recouvrant l'assassinat politique. Le pouvoir absolu des mauvais princes n'a rien commis de pire; mais au moins ses abus étaient francs; l'idée de la loi n'en était pas souillée.

— Et c'est à l'heure où le péril devient plus imminent que nous vous quitterions! Y pensez-vous, mon père?

— J'y ai pensé, j'y pense et je le veux, ma fille; c'est mon devoir de l'ordonner, c'est votre devoir d'y consentir. Voici de jeunes têtes — il montrait les enfants — à qui vous êtes obligés, votre mari et vous, d'assurer le salut, et leur salut a pour condition le vôtre.

Mme de la Luzerne, en reportant de son père sur ses enfants ses regards inquiets, sentit se soulever son amour maternel; dans un élan de passion, elle entoura de ses bras et serra contre sa poitrine les deux têtes blondes, comme pour les défendre d'un fantôme qu'elle semblait voir surgir à ses côtés; déchirement du cœur entre l'affection filiale et l'amour maternel, elle souffrit cette torture, et comme les enfants effrayés s'étaient mis à pleurer en criant : «Maman, maman,

qu'est-ce qu'on va nous faire? » elle éclata en sanglots et murmura à mots entrecoupés :

— Vous avez raison, mon père... c'est cruel... mais c'est nécessaire... Nous obéirons... nous partirons.

— Partir! mais comment? interjeta son mari. Croyez-vous qu'il soit bien facile de s'échapper de Paris à présent et de gagner la frontière? Toutes les portes sont gardées, tous les chemins surveillés. La tentative manquera. C'est la mort pour nous tous. A quoi bon aller au-devant d'elle? Si nous devons la subir, autant vaut l'attendre ici.

— La tentative ne sera pas manquée : il ne faut qu'agir de sang-froid, avec confiance dans le succès. Voici le plan et les moyens. Demain matin, mon gendre, vêtu d'habits en haillons, les cheveux non poudrés ni peignés, vous vous mêlerez à la collection des gens de misère qui viennent quotidiennement chercher du secours. Vous sortirez avec eux, et, muni des papiers que par l'un d'eux je me suis procurés, vous vous évaderez de Paris sous son nom. Vous gagnerez Conflans ; dans l'après-midi, votre femme et vos enfants déguisés de même, confondus dans un groupe de pauvres et de pauvresses, quitteront cette maison par le même stratagème ; une petite charrette attelée d'un âne, celle d'une marchande de légumes, les portera jusqu'à vous; dans la nuit un mareyeur vous enlève et vous mène à Dieppe ; un bateau de pêche désigné par votre conducteur vous reçoit à son bord et vous dépose en Angleterre. Par la même voie, de temps à autre, j'aurai facilité de vous faire passer de mes nouvelles et des subsides.

— La discrétion de ces gens, celui dont j'aurai les papiers, le mareyeur, le patron du bateau, vous en êtes sûr?

— Absolument sûr, mon gendre. Le premier me doit de n'avoir point été envoyé aux galères; tous le

croyaient coupable, il était condamné, un doute était possible; il méritait pitié; j'ai réussi à le sauver; depuis, c'est moi qui le fais vivre. Le mareyeur est fils du patron du bateau, et ce bateau dont il gagne la vie de sa famille, c'est votre mère et moi qui le lui avons donné, ainsi qu'une somme nécessaire au rétablissement de son entreprise, après qu'un naufrage l'avait ruiné. Ils sont honnêtes, la reconnaissance inspire leur dévouement. Toutes les mesures sont concertées : c'est ce soin qui a retardé ma rentrée. Préparez-vous à votre rôle, mes enfants; du naturel, de la décision, de la fermeté, peu de paroles. Priez Dieu qu'il vous aide, et tout ira bien.

IV

Tout alla bien.

Sans aucune affectation, M. d'Alleray fit sa partie d'aller d'abord une fois la semaine, puis deux, puis trois, aux halles; d'y examiner en curieux les divers marchés, achetant de-ci de-là quelque menue denrée. Il arrivait ainsi au carreau des poissonniers sans paraître y venir exprès.

Là le mareyeur lui donnait, à mots couverts, des nouvelles de sa famille émigrée. Le pêcheur de Dieppe touchait tous les trois ou quatre jours la côte anglaise; mais l'ancien lieutenant civil, sachant tout ce que d'une écriture peut tirer un officier de police, avait interdit tout message écrit. Il ne voulait pas que le moindre papier, saisi à l'occasion sur l'un ou sur l'autre de ses dévoués intermédiaires, mît en risque leur liberté, voire leur vie. Sa confiance en eux n'admettait pas de restriction; de bouche en bouche, exact et fidèle, tout avis parviendrait à ses oreilles et à son cœur. De même par eux, de la main à la main, il faisait tenir à

ses enfants, par petites sommes, les ressources nécessaires.

Tout de suite sa prudence avait dû devenir plus minutieuse : une loi terrible, celle du 28 mars 1793, avait suivi de près la création du tribunal révolutionnaire.

Il n'avait pu, sans frémir, en lire l'article 54 ainsi conçu : « Tous ceux qui seront convaincus d'avoir, depuis le 9 mai 1792, aidé ou favorisé les projets hostiles des émigrés, d'avoir *envoyé leurs enfants* ou soudoyé des hommes *sur terre étrangère*, et leur avoir fourni des armes ou des chevaux ou des munitions, ou toutes autres provisions de guerre, ou des *secours pécuniaires*, seront réputés complices desdits émigrés, et punis comme tels des peines portées contre eux par la présente loi. »

— Ainsi, voilà ce qu'à présent on pare du nom de loi ! s'écriait-il, seul dans sa maison déserte et close, la nuit ; empêcher ses enfants de mourir de faim est un crime de lèse-patrie ! Pour les soustraire innocents au couperet, un père est réduit à les exiler, et leur passer quelque argent qui leur assure du pain, c'est même chose que de fournir des armes et des provisions de guerre à des soudoyés !

L'année 1793 s'écoula pourtant presque entière sans que ni lui ni ses discrets intermédiaires fussent inquiétés.

Il se montrait chaque jour dans la ville ; sa figure y était populaire. Fouquier-Tinville, devenu accusateur public au tribunal révolutionnaire, n'en ignorait rien. Son pouvoir faisait beau jeu à sa rancune. Mais il hésitait à la satisfaire par une arrestation trop ouvertement arbitraire. Il craignait la protestation du peuple, même de la tourbe démagogique, tant la droiture, la douceur, la grandeur d'âme et surtout la générosité de l'ancien lieutenant civil, faisaient paraître à tous sa

vie sacrée, sa mort inutile et, pour un grand nombre, ruineuse.

Le pourvoyeur de la guillotine, sûr de mettre quand il le voudrait la main sur le ci-devant magistrat, patientait. Il se croyait exactement informé de ses habitudes, de ses fréquentations par Loriot, son officieux, qu'il n'avait pas la charge de nourrir, puisqu'il vivait des libéralités quotidiennes de son sauveur.

Le gracié de 1784 était loin de soupçonner l'animosité de l'ancien procureur contre l'ancien conseiller d'Etat. Il devait plutôt les supposer d'accord puisqu'ils s'étaient unis pour son salut. Mais, de si gros sens qu'il fût, les événements avaient suffisamment éveillé sa réflexion pour qu'il comprît la nécessité d'une certaine réserve dans ce qu'il rapportait de la façon de vivre de M. d'Alleray. Aux questions de son maître, il répondait bonassement toujours la même chose en substance : « Le citoyen vit tranquille, indifférent à la politique ; il ne vient chez lui que des ventres creux qui s'en retournent lestés de soupe et de pain ; les privilégiés, et j'en suis, obtiennent, en raison de leur santé, un peu de viande. C'est un ci-devant comme on en voit peu. Et il est si vieux ! »

Le mal est que Loriot ne se contentait pas de manger, il buvait ; il buvait trop ; discret quand il était de sang-froid, ivre il devenait loquace.

Fouquier-Tinville, logé au Palais de Justice, tout près de la Conciergerie, ne sortait guère de son cabinet que pour siéger au tribunal, et le soir, vers dix heures, il se rendait au Comité de salut public, rendait compte à Robespierre ou à Collot de l'audience du jour, et désignait les victimes du lendemain.

Une nuit, en rentrant chez lui, il entendit Loriot qui, pris de vin, monologuait tout seul dans la pièce voisine.

— Non, ça, jamais… c'est pas moi qui trahirai ce

bon monsieur d'Alleray... le citoyen d'Alleray... non. C'est lui qui m'a sauvé... pourquoi le perdre, cet homme? La Rrrépublique, qu'est-ce qu'elle ferait de sa tête? Qu'est-ce que cela fait à la Rrrépublique qu'il ait expédié en Angleterre, en Allemagne ou dans les Amériques, — je ne sais pas, moi, — qu'est-ce que ça fait? sa fille et puis son gendre et puis les petits enfants? Du moment que sa fille partait, ah! bien, son mari, c'est dans l'ordre, ça, il ne pouvait pas rester et se passer d'elle. Une belle femme, cristi, Mme de la Luzerne! Je comprends ça que son mari aime mieux être avec elle qu'avec la Rrrépublique. La Rrrépublique c'est pas tous les jours mamzelle Maillard (1) et mamzelle Maillard, d'abord, c'est pas la Rrrépublique, c'est la déesse Raison. Tout de même, c'est comme si c'était moi qu'aurais censément fait le petit voyage avec la belle Mme de la Luzerne, puisque le mari marchait sous mon nom et avec mes papiers... Rien à dire, ils sont revenus, mes papiers... N'empêche, Loriot, mon ami, tu n'as que de loin couvert de ta protection la belle dame. Et puis fallait-il pas mettre les petits enfants avec leur maman? C'est pour ça que le bon M. d'Alleray... — le citoyen Alleray, il n'y a plus de monsieur, — il les a exportés tous ensemble. C'est pas moi qui le dirai! ah! jamais! ah! mais non, jamais! mon bienfaiteur, mon sauveur, trahirai pas!

— Tais-toi, ivrogne! cria Fouquier-Tinville, en frappant du poing sur la porte... J'en sais assez.

V

Le lendemain, dès la première heure de clarté, — au milieu de décembre, sous un ciel chargé de neige,

(1) L'actrice qui personnifia la déesse Raison à la fête de l'Être suprême.

c'était déjà un peu tard dans la matinée, — l'accusateur public (nous disons aujourd'hui procureur général) se trouva comme par hasard sur le passage de M. d'Alleray, tandis que celui-ci, à son habitude, se dirigeait vers les halles.

Des afficheurs venaient de placarder une loi de la veille.

— Tout ce qui est législation a pour toi un intérêt particulier, citoyen Alleray, dit Fouquier-Tinville en abordant le vieillard. Tu n'étais pas hier à la séance de la Convention. Si nous lisions ensemble cette loi ?

La vue affaiblie du quasi octogénaire ne discernait pas nettement les parties du texte trop au-dessus de ses yeux. L'autre lentement les lui lut à haute voix : c'était la loi des suspects; il accentua son débit sur les articles les plus caractéristiques :

« Article premier. — Immédiatement après la publication du présent décret, tous les gens *suspects* qui se trouvent sur le territoire de la République, et *qui sont encore en liberté*, seront mis en état d'arrestation.

« Art. 2. — Sont réputés gens suspects : 1° ceux qui, soit par leur conduite, soit par leurs relations, soit par leurs propos ou par leurs écrits, se sont montrés partisans de la tyrannie, du fédéralisme, et ennemis de la liberté; 2° ceux qui ne pourront pas justifier, de la manière prescrite par la loi du 21 mars dernier, de leurs moyens d'existence et de *l'acquit de leurs devoirs civiques ;* 3° ceux à qui il a été refusé un certificat de civisme; 4° les fonctionnaires suspendus ou destitués de leurs fonctions par la Convention nationale ou par ses *commissaires* et non réintégrés, notamment ceux qui ont été ou qui doivent être destitués en vertu de la loi du 12 août dernier; 5° ceux des ci-devant nobles, ensemble les *maris*, *femmes*, *mères*, *fils* ou *filles*, *frères* ou *sœurs*, *et agents d'émigrés*, qui n'ont

pas constamment manifesté leur attachement à la révolution; 6° ceux qui ont émigré dans l'intervalle du 1er juillet 1789 au 8 avril 1792, quoiqu'ils soient rentrés en France dans les délais fixés.

« Art. 12. — Les tribunaux civils et criminels pourront, s'il y a lieu, faire retenir en état d'arrestation, comme gens suspects, et envoyer dans la maison de détention les prévenus de délits à l'égard desquels *il sera déclaré n'y avoir pas lieu à l'accusation, ou qui seraient acquittés des accusations portées contre eux* (1). »

— Eh bien, qu'en dis-tu, citoyen?

A cette interrogation du féroce accusateur, M. d'Alleray, ferme et tranquille, répliqua :

— Toi-même, citoyen, qu'en penses-tu?

— Le devoir du magistrat est d'appliquer les lois : j'appliquerai celle-là comme les autres.

— Je te plains, citoyen, riposta d'une voix triste le magistrat d'antan.

— Je l'appliquerai à tous, à mes parents, à mes amis. Le magistrat — tu l'as été — ne connaît personne; il ne connaît que la loi, et la sûreté de la République.

En intercalant dans sa phrase « tu l'as été », il souligna ces mots; c'était une menace directe, il la tirait du paragraphe de l'article 2 : « les fonctionnaires suspendus ou destitués, etc. »

Il vit M. d'Alleray impassible; à voix basse et rapide, il ajouta :

— Pourtant ce n'est pas de cette loi-là que le Comité de salut public exigera l'application au ci-devant lieutenant civil, conseiller d'Etat, que j'ai devant moi, sous la condition qu'il ne transgresse ou n'ait transgressé aucune autre loi de la République.

Sur cette parole à laquelle, en comédien, il donna

(1) Loi des Suspects, 17 décembre 1793 (28 frimaire an Ier).

un air de générosité et de clémence, il séloigna, l'air content de soi.

Le fourbe se donnait de la fierté de s'être fait paraître magnanime au regard d'un homme dont il ne pouvait s'empêcher d'ambitionner l'estime ; et il savourait la jouissance secrète de la certitude de le perdre comme malgré lui.

Mais à distance un homme de la police de Fouquier-Tinville avait épié l'attitude et les gestes de son chef. Entre eux des signes étaient convenus. Il laissa le vieillard reprendre sa marche dans la direction des halles, et, sans se faire remarquer, s'attacha à ses pas.

Il le vit peu après faire marché d'une caque de harengs avec un mareyeur. Le policier se tenait tout à côté ; il entendit le prix débattu et convenu de façon naturelle, mais il surprit des regards de connivence entre les traitants et devina que le marché n'était qu'une frime, un prétexte.

L'acheteur tendait au vendeur un paquet d'assignats en disant :

— Payez-vous, mon garçon.

A ce moment le policier, d'une main, lui saisit le bras, de l'autre s'empara de la somme.

— On me vole, s'écria M. d'Alleray.

Et tout aussitôt le mareyeur, croyant de même à un coup audacieux de fripon, empoignait l'homme au collet.

Non moins promptement, des agents de police s'étaient précipités : le mareyeur comprit ; hardi et vigoureux, il lança de droite et de gauche les poings et les pieds, renversa les assaillants immédiats, s'enfuit et réussit à disparaître.

Sans un mot, le policier et ses hommes enlevèrent le vieux magistrat et l'emportèrent.

Fouquier-Tinville avait prévu et réglé l'opération : aux curieux qui s'attroupaient, et, en reconnaissant le

bienfaiteur des pauvres gens, s'enquéraient avec sympathie, tout prêts à le disputer à la police, l'agent devait répondre :

— Ce n'est rien. Il a quelque malaise; nous le portons en lieu sûr.

Un quart d'heure plus tard il était amené au cabinet de l'accusateur public.

Le procédé d'instruction de Fouquier-Tinville était des plus sommaires; à quoi bon s'attarder à des enquêtes approfondies, puisque l'on n'arrêtait que des personnes dont la condamnation était d'avance résolue?

D'ordinaire il se bornait à un constat d'identité, et rédigeait son accusation sans plus questionner l'accusé. Avec M. d'Alleray, il se mit en frais d'interrogatoire; il lui plaisait de faire valoir son habileté d'enquêteur aux yeux d'un des plus réputés magistrats de l'ancien régime.

— Il paraît, citoyen, que tu affectionnes le hareng. Tu en achètes d'une seule fois, et par un temps de disette et de pénurie générale, un plein panier.

— Ne sais-tu pas, citoyen, que je pourvois à la subsistance d'un grand nombre d'indigents?

— Et tu payes avec une générosité extraordinaire : tu versais au poissonnier vingt fois la valeur de sa denrée.

— En assignats, la valeur n'est pas précise.

— Ne discrédite pas le papier fiduciaire de la République. C'est d'un mauvais citoyen. Voyons, d'ailleurs, si tu ne payais qu'en assignats.

Le policier, qui avait saisi la somme, l'éparpilla sur le bureau.

— Qu'est cela? s'écria Fouquier-Tinville.

Parmi les assignats, il s'en trouvait qui, collés deux à deux par les bords et suivant trois lignes d'intervalle égal en leur longueur, contenaient des louis d'or.

— De l'or, et le subterfuge est ingénieux : vingt louis! La valeur n'en est pas précise non plus; messieurs les agioteurs se chargent de la faire varier; vingt louis, ce n'est pas quatre cents francs, c'en est le double si l'on veut, selon l'heure et le lieu. Tu payes cher le poisson, décidément.

— Je paye selon mes moyens; et qui te dit que de cette somme je n'ai pas trouvé le moyen de faire deux catégories d'heureux, les nécessiteux dont j'achète la nourriture, et les pêcheurs dont j'aide la pauvreté en rémunérant largement leur travail et leurs dangers? Il est parmi le peuple ignorant comme parmi les juristes instruits des âmes fières qui n'accepteraient pas une aumône et qui peuvent recevoir un large prix de leurs peines.

Fouquier-Tinville sentit le mordant de l'allusion; la colère serra ses lèvres minces et projeta son menton osseux.

— Il est immoral de payer un prix excessif : c'est encourager les accapareurs; les lois de la République les poursuivent. Ton action va contre les lois de la République ; la Convention a-t-elle pour rien rendu son décret du 28 septembre dernier (1)?

— Le poisson frais n'est pas soumis à la règle du maximum : il n'est pas compris parmi les denrées de première nécessité. Pour cette raison, les malheureux pêcheurs ne gagneraient pas toujours leur vie, si les citoyens qui, comme moi, disposent de ressources supérieures à leurs besoins, ne récompensaient d'honnêtes travailleurs sans tenir compte de la valeur strictement vénale de leurs produits.

— Tu ergotes. Où est le prisonnier?

(1) Loi du maximum ordonnant que les objets de première nécessité ne pourront être vendus, par tout le territoire de la République, au-dessus du prix moyen ressortissant des mercuriales des années 1790-91-92.

— Il s'est échappé, répondit en bredouillant l'homme de police assez penaud.

— Tu l'as lâché, imbécile!

— On le connaît.

— Si tu crois qu'il reviendra te trouver, benêt!

Le visage de M. d'Alleray s'illumina de contentement. Son âme était soulagée d'un grand poids : une seule crainte lui pesait : c'est que le dévoué mareyeur fût, à cause de lui, pris et perdu.

Alors brusquement Fouquier-Tinville, reportant sur lui son regard froid et dur, lui jeta cette question :

— Tes enfants, où sont-ils?

— Hors de France.

— Hors la loi, par conséquent... Cela suffit; ton manège s'explique de reste. Le tribunal appréciera. Ecrouez l'accusé.

De même qu'il avait répondu, sans trouble, sans hésitation le courageux vieillard subit l'ordre d'écrou. Il savait de quelle sentence c'était le prélude.

VI

Le tribunal révolutionnaire était, comme on le sait, composé de juges et de jurés. La comparution de l'accusé n'était pour l'ordinaire qu'une simple formalité. Avant l'audience, juges et jurés recevaient de la bouche de l'accusateur public le mot du Comité de salut public : il fonctionnait comme une machine, avec une docilité, une rigueur comparables à celles de la sinistre machine elle-même, dont le couperet sanctionnait ses arrêts.

Pourtant, quand fut amené devant eux l'homme vénérable, inoffensif et bienfaisant que le peuple de Paris aimait, ils éprouvèrent une gêne, presque une angoisse.

Nul d'entre eux n'ignorait quel serviteur intègre et

éclairé de la justice avait été le lieutenant civil du Châtelet.

— Fouquier nous donne une vilaine besogne, murmura le juge Coffinhal en se penchant vers Dumas le président.

— Ce n'est pas compromettre la sûreté générale, et c'est peut-être ménager le prestige de ce tribunal, que sauver cette tête, répondit à mi-voix Dumas. Essayons.

Il eut le courage de montrer des égards à M. d'Alleray dans sa façon de l'interroger.

— L'accusation ne retient pas contre toi, citoyen, dit-il, le grief qui ressortirait de la considération du paragraphe 4 de l'article 2 de la loi du 28 frimaire : tu fus destitué de ta fonction, mais, toute autre cause écartée, ton âge empêchait ta réintégration. C'est d'une autre loi de la République qu'il est requis application. Tes enfants ont émigré ?

— Oui, citoyen président.

— Quel âge ont-ils ?

— Ma fille a trente-deux ans, mon gendre trente-sept.

— Ils étaient à cet âge assez grands pour prendre d'eux-mêmes des résolutions : ils ont quitté spontanément leur patrie ?

— Non pas; la vérité m'oblige à déclarer que c'est moi qui le leur ai ordonné.

Dumas, Coffinhal, plusieurs jurés laissèrent échapper un signe de contrariété tandis que Fouquier-Tinville souriait d'un sourire féroce.

— L'accusation te reproche de leur avoir fait parvenir des subsides en terre étrangère. Des circonstances rapportées, il résulte dans notre esprit un doute sur le fait.

C'était une invitation déguisée à nier l'envoi de secours pécuniaires. Comme l'accusé se taisait, Dumas ajouta :

— Il y a méprise, n'est-ce pas? Tu n'as pas fait d'envois d'argent à tes enfants émigrés?

— Pourquoi mentirais-je? Cette action n'est pas honteuse, je l'ai faite.

— La loi du 28 mars l'interdit formellement.

— Votre loi est contraire à la justice et contredit la nature.

— Tu n'es pas appelé à critiquer la loi, mais à la subir, interjeta d'un ton coupant l'accusateur public.

Le président reprit, pesant et détachant ses paroles afin d'en faire entrer l'intention dans l'esprit de l'accusé :

— Tu as été, nous le savons, un bon et humain magistrat sous un mauvais régime souillé souvent d'inhumanité. Tu as vécu dans le culte de la justice, de l'équité, de la charité : tu pratiquais, sous la monarchie, une vertu républicaine, la fraternité...

— Charité n'est pas fraternité, interrompit Fouquier-Tinville, hargneux. L'aumône est flatteuse au riche, au puissant, injurieuse au pauvre, au faible ; elle rompt l'égalité naturelle.

— Il ne faudrait pourtant pas dégoûter ceux qui possèdent de faire part de leurs biens aux déshérités, répliqua le président. Le peuple t'a surnommé le *juge bienfaisant*, citoyen Alleray; plus que personne, tu dois être porté à l'obéissance aux lois. Nous te supposons incapable de leur désobéir en connaissance de cause, volontairement. Ton grand âge ne te permet vraisemblablement pas de prêter une attention suffisante aux lois nouvelles ; celle que tu as transgressée, cette loi qui défend toute communication avec les émigrés, tu l'ignorais, sans doute.

Ce disant, Dumas ouvrait à M. d'Alleray une fois de plus la voie du salut.

Le vieux magistrat, dans une attitude noble et intrépide, répliqua, tête levée, figure sereine :

— Non pas, je n'ignorais pas cette loi, mais je dus la faire passer après celle qui impose aux pères l'obligation de nourrir leurs enfants.

Le désappointement, la stupeur se peignirent sur les visages des juges et des jurés; puis une fugitive admiration de sa loyauté et de sa franchise, enfin une sorte d'irritation de son refus de se prêter à son propre salut.

— Cet homme s'obstine à nous arracher sa condamnation, murmura le président.

— Il aime mieux mourir avec notre respect que vivre avec notre indulgence, articula Coffinhal assez haut pour être entendu de l'accusateur public, qui lui jeta un mauvais regard.

Fouquier-Tinville se leva :

— *Habemus confitentem reum,* — tu sais le latin, citoyen Alleray, et tu l'aimes; c'est pour te faire plaisir une dernière fois que je l'emploie en la circonstance. Citoyens juges et jurés, le fait est patent, l'accusé avoue. Je requiers application de la loi, conclut-il net et sec.

Il n'était plus d'effort possible de la part du tribunal en faveur du coupable.

La sentence fut la mort.

— Maître Fouquier-Tinville, prononça le condamné d'une voix ferme, le sourire aux lèvres, la sérénité dans les yeux, maître Fouquier-Tinville, vous aurez ma tête, mais vous n'aurez pas raison, et vos vers n'en seront pas meilleurs.

Cette épigramme fut toute sa vengeance et encore son âme forte et grande se purifia-t-elle aussitôt de tout levain de haine.

Condamné le matin, il fut guillotiné l'après-midi. Fouquier-Tinville hâta l'exécution : il craignait un retour de clémence du tribunal et un acte exceptionnel de grâce du Comité, ou un mouvement populaire.

PONTSEVREZ.

POÉSIES

L'AVENTURE

I

LE NAVIRE

D'un ciseau que l'amour en mes doigts fait savant
J'ai sculpté ton visage adorable à la proue
De mon navire, afin que sur le flot mouvant,
Des écueils meurtriers et des rocs il se joue;

Et j'ai su d'un pinceau docile et caressant
Simuler la rougeur pudique de ta joue
Et tes cheveux aimés dont la masse se joue
En une gerbe d'or sur ton beau front d'enfant.

Et maintenant, à l'heure où la voile gonflée
Frémit au vent, pensif, je regarde à l'avant
Dans le miroir de l'eau mon œuvre reflétée,

Et crois voir — ton image à la vague empruntant
Une trompeuse vie — en sa grâce lointaine,
La lèvre en fleur, vers moi monter une sirène.

II

DÉPART

La maison où longtemps me tint le doux lien
Que tissèrent tes mains, la maison qui se mire
Parmi les flots berceurs, du pont de mon navire,
Va s'effaçant ainsi qu'un souvenir ancien.

Ce qui fut mon bonheur et ce qui fut le tien,
Le puits moussu grinçant au poids de l'eau qu'on tire,
Le clos, le jardin clair où résonnait ton rire,
Le sable gémissant sous les pas du marin,

Tout disparaît et meurt. Un voile épais de brume
Me cache le vieux port où tu me dis l'adieu ;
La terre se devine au mince filet bleu

D'une obscure maison dont le pauvre toit fume ;
Mais le flot musical qui blanchit à la proue
Chante comme chantaient tes baisers sur ma joue.

III

L'ARRIVÉE

Rivages que caresse une mer étrangère,
Flots bleus qui vous jouez sur le sable brillant,

Iles quisurgissez roses dans la lumière,
Jardins dont les parfums voltigent dans le vent,

Au lointain voyageur soyez toujours cléments,
Que s'ouvre entre les rocs à ma barque légère
Un abri protecteur, et sois-moi douce, ô terre
Vers laquelle tendaient tous mes rêves d'enfant.

Ne vous enfuyez pas dans une course brève,
O vierges dont les pas déroulaient sur la grève
Une rustique danse, et cueillez au verger

Les fruits d'or; apaisez cette crainte farouche,
Et versez sur le front du marin passager
L'adorable fraîcheur qui coule de vos bouches.

IV

RETOUR

Me voici revenu triste et désabusé,
La voile n'enfle plus au vent sa toile blanche,
Et ma barque fendue et vacillante penche
Ainsi qu'un voyageur par la route lassé.

Mon pas est lourd qui fait gémir sous lui la planche
Reliant le navire au granit gris du quai,
Et je vais sombre et seul, comme un abandonné,
Parmi le peuple heureux d'où l'oubli me retranche.

La maison est fermée et le jardin est clos
Où tu devais m'attendre, ô blonde fiancée,
Et la main qu'au départ en pleurant j'ai baisée,

Dédaigneuse, a jeté mon anneau dans les flots;
Car d'autres sont venus qui m'ont ravi ta bouche,
Et ton corps adoré n'égaiera pas ma couche.

V

L'ABANDON

Les algues, les lichens et les herbes marines,
Dans tes flancs qu'ont polis les lointains océans
Sournoises ont planté leurs innombrables dents,
Et vers l'obscur désastre, hélas! tu t'achemines.

Sur l'émail de ta joue et sur ta lèvre fine,
Face qui souriais protectrice à l'avant,
La lèpre infâme étend sa morsure assassine
Et tes yeux ont perdu leur regard éclatant.

Pourquoi mourir ainsi d'une lente agonie
Comme une chair qu'un mal horrible aurait pourrie,
O mon navire aimé, pourquoi vouloir mourir?

O pourquoi loin de moi, dans la rade déserte,
Descendre lentement en l'eau profonde et verte
Comme parmi l'Oubli descend le souvenir?

VI

LA VILLE INCONNUE

Vous qui venez trouver la vieillesse bavarde,
Enfants, nous vous dirons une ville inconnue.
A se l'imaginer encor nos cœurs s'attardent
Et nous la regrettons pour l'avoir entrevue.

Pour les lointains pays que parait notre rêve,
Nous avions délaissé la demeure natale
Et nous allions parmi la gloire matinale
Du clair soleil levant qui rougissait la grève.

Le flot cachait en ses remous les longues rames
Dont la plainte montait jusqu'à nous languissante
Et, parmi les agrès et les voiles tremblantes,
Le vent frais chuchotait comme un rire de femmes.

Indolemment couchée au bord d'un large fleuve,
La ville regardait nos nefs qui s'en allaient;
Mais le brouillard épais, comme un voile de veuve,
Nous dérobait ses tours où des feux scintillaient.

Nous entendions des chants et des appels de cloches,
Notre marche faisait gémir l'eau sur les rives, [proches,
Des voix parlaient, qui dans le vent nous semblaient
Et des pas résonnaient sur des routes actives.

L'on aurait dit ainsi la courtisane lasse,
Cachant son corps vénal en un vêtement sombre,
Et pour mieux attirer le voyageur qui passe,
Murmurant, enjôleuse, une chanson dans l'ombre.

Mais le vent qui soufflait et qui gonflait nos voiles
Nous emporta bien loin vers le but du voyage,
Et nous vîmes bientôt, sur de nouveaux rivages,
Dans les flots se mirer de nouvelles étoiles.

Voici que maintenant, ayant fini nos courses,
Nous reposons nos corps courbés sous les années;
L'âge a bu notre sang, tel le soleil les sources;
Nous avons possédé les choses désirées,

Et pourtant nous sentons, tout au fond de notre âme,
Le désir torturant de la ville inconnue,
Comme les jeunes gens vont rêvant d'une femme
Que dans le soir tombant ils ont à peine vue.

Léon-L. DENIS.

LES LIVRES ET LES MOEURS

UM ROMAN SUR LE FÉMINISME (1)

I

Les statistiques ont souvent de l'intérêt, et quelquefois de l'éloquence. Je relève dans une revue anglaise, la *Nineteenth Century*, celle-ci, qui date de deux ou trois ans, mais présente un caractère d'actualité. Une collaboratrice de ce périodique avait eu la curiosité de rechercher le sort des jeunes filles élevées dans les établissements d'instruction supérieure fondés récemment en Angleterre pour le sexe féminin (car peut-on dire encore le sexe faible, et ose-t-on dire le beau sexe ?). Sur 1,486 savantes diplômées, 208 seulement se sont mariées; 680 sont entrées dans l'enseignement, 11 sont devenues doctoresses en médecine, une a fait son chemin dans la presse, 8 obtinrent des emplois de l'Etat. Les autres rentrèrent dans leur famille où elles conservèrent jalousement leur indépendance.

Toutes les sciences — toujours d'après cette statistique — n'éloignent pas du mariage dans les mêmes proportions. Les sciences naturelles, l'économie politique, l'histoire, la littérature l'autorisent dans une

(1) *L'Un ou l'Autre*, roman par M. Henry-C. MOREAU. (Plon, éd.)

proportion de 18 à 12 pour 100. Sur 85 mathématiciennes, 5 consentent à la vie conjugale. Mais la philologie exerce les plus grands ravages : ses détournements de mineures et de majeures sont sans nombre : sur 38 anciennes élèves de Newnham qui se consacrèrent à l'étude des langues, une seule s'abaissa jusqu'à se marier. Autrefois, la principale occupation de toute Anglaise nubile était la chasse au mari : les jeunes misses expertes dans ce genre de sport y auraient-elles renoncé ? Ou bien serait-ce que leurs charmes et leur instruction aient suivi une progression inverse ? Joseph de Maistre, qu'on peut lire avec beaucoup de fruit aujourd'hui tant notre époque anarchique a besoin de réapprendre quelques notions d'ordre social et de respect de l'autorité, — Joseph de Maistre, tandis qu'il était comme exilé en Russie au service d'un roi sans royaume, entretenait une correspondance assidue avec sa fille Constance, et cette correspondance est délicieuse d'esprit, de bon sens et de forte tendresse. La jeune fille avait des velléités d'indépendance : c'était déjà une féministe. Elle se plaignait de l'instruction insuffisante des femmes, qui ne leur laisse que « le mérite un peu vulgaire de faire des enfants ». Son père, dans une lettre qui est célèbre, lui montre la destinée de la femme qui est principalement de se marier. Or, dit-il, « une coquette est plus aisée à marier qu'une savante, car, pour épouser une savante, il faut être sans orgueil, ce qui est très rare, tandis que pour épouser une coquette il ne faut qu'être fou, ce qui est commun. » Voilà qui nous explique la diminution des mariages dont témoigne ma statistique. Sans doute nos jeunes savantes modernes éprouvent quelque répugnance à supporter le joug conjugal ; elles en inspirent peut-être tout autant aux épouseurs. Et la grève ne serait pas de leur côté seulement. Leur « splendide isolement » ne serait pas le fruit exclusif de leur vo-

lonté. Mais je me reprocherais de ne pas citer encore un mot de la même lettre de Joseph de Maistre; il avertit la jeune révoltée que la mission de la femme est aussi haute que celle de l'homme, tout en étant différente, et il ajoute, répondant à la boutade de sa fille : « Quant à faire des enfants, ce n'est que de la peine; mais le grand honneur est de faire des hommes, et c'est ce que les femmes font mieux que nous... En un mot, la femme ne peut être supérieure que comme femme, mais, dès qu'elle veut émuler l'homme, ce n'est qu'un singe. »

Cette parole est la formule même qui résume la question du féminisme, si tant est qu'il y ait une question du féminisme. Oui, la femme peut être supérieure dans la destinée qui est la sienne, et nous verrons tout à l'heure que si elle doit s'y efforcer, la société peut aussi l'y aider dans ses lois et surtout dans ses mœurs. Mais cette destinée, pacifique et consolatrice, n'est pas celle de l'homme. On nous parle depuis quelques années des revendications féminines qui croient réclamer « le complet développement de l'individualité de la femme », et en réalité réclament pour la femme l'individualité de l'homme. Cet article est d'importation anglo-saxonne. Mais on oublie ou l'on ignore qu'aux Etats-Unis précisément le féminisme, dans la classe bourgeoise, commence à être considéré comme un danger : la fécondité de la race menace de s'éteindre; cette extinction n'est peut-être pas involontaire; le refus monstrueux des charges de la famille n'y est pas étranger; et l'on se demande si l'extension des droits des femmes ne correspond point chez elles à l'abandon de leurs devoirs les plus sacrés. Une essayiste, Mme Elizabeth Bisland, a jeté le cri d'alarme dans le *North American Review* et a montré que, loin d'être un progrès dans la civilisation, le féminisme, tel qu'il est compris par la plupart de ses adeptes, nous promet

des résultats rétrogrades tout comme le socialisme. Il a fallu, dit-elle en substance, des siècles et des siècles d'efforts à nos aïeules pour arracher les hommes de l'Occident à leurs mauvais instincts naturels et les convertir, tant bien que mal, à une institution qui ne leur permet qu'une seule épouse. Par quel aveuglement les femmes compromettent-elles aujourd'hui un résultat à peu près atteint! Si les plus intelligentes, les plus éclairées, les plus instruites renoncent au mariage, les hommes, rendus à leur perversité originelle, ne tarderont pas à revenir à la polygamie.

Un romancier français, M. Henry-C. Moreau, a été frappé de cette impossibilité qui barre la route au féminisme, impossibilité pour les femmes de remplir les obligations que la nature leur impose et en même temps d'entrer en concurrence avec les hommes et d'exploiter le même domaine social. Sur ce sujet, il a écrit un livre fort documenté, fin et vigoureux ensemble, *l'Un ou l'Autre*, que les lecteurs de cette revue n'ont pas oublié. *L'Un ou l'Autre*, cela veut dire qu'il faut choisir, que la conciliation est irréalisable, et qu'une femme doit opter entre l'égalité et la rivalité d'une part, et l'irrégularité naturelle et le régime de protection d'autre part. Peut-être trouverons-nous un moyen terme.

Armande Vildieu est dans ce roman la courageuse représentante du féminisme. Elle a fondé *l'Union*, vaste association destinée à appuyer les revendications de la femme, en leur donnant de la publicité et en obtenant comme résultats pratiques, soit des places jusque-là réservées aux hommes, soit un changement dans les relations sociales qui cesseront de différencier les sexes. L'égalité est par ses soins proclamée. C'est elle qui demande la main de Maxime de Puyhardy et l'obtient. De ce mariage naît une frêle petite fille qui a été un peu trop promenée avant sa naissance dans les bureaux

de *l'Union*, parmi des préoccupations de femme d'affaires. La campagne serait nécessaire au rétablissement de cette santé chancelante, mais où la directrice d'une œuvre si importante prendrait-elle le temps de quitter le siège de sa société et d'abandonner momentanément les entreprises en cours? Pareil cas se présente souvent pour les grands banquiers, les grands médecins, les grands avocats : ils mettent femme et enfants au vert, et demeurent à Paris qu'ils ne peuvent quitter. Mme de Puyhardy les imite : son mari conduira donc la petite en province respirer un air pur et sain. Cependant elle continue ses opérations difficiles et, réalisant d'un coup tout son programme, elle ne craint point de vivre à la façon d'un homme et *compromet* quelque bellâtre par trop assidu. Le mari, lui, estime son honneur compromis. Dans une très belle scène, il vient supplier sa femme de renoncer à l'erreur où elle s'agite; il parle sentiment, elle lui répond logique, et sa logique sophistique a des apparences de raison. Mais la nature n'a point souci de telles aptitudes philosophiques; elle ne rend pas hommage à tant de diplomatie et d'énergie mêlées : l'enfant que sa mère avait abandonnée meurt de ce délaissement et du voyage trop rapide qu'une absence de retenue et de pudeur féminines a rendu indispensable. Quand Mme de Puyhardy, appelée en hâte mais la dernière, arrive au chevet de la petite morte, le père qui, pendant tant d'années, ayant définitivement perdu le bonheur conjugal, essaya de remplacer la mère absente, fait enfin le geste nécessaire : il chasse cette femme qui, pour avoir voulu singer les hommes, manqua à son devoir essentiel.

L'art de ce roman est de rendre véridique le caractère de Mme de Puyhardy. On se souvient d'un ouvrage d'Alphonse Daudet qui eut un grand retentissement en Angleterre et fit peu de bruit en France : je veux parler de *l'Evangéliste*. Avec cette connaissance des

hommes et cette habileté incomparable qu'il apportait dans la peinture de la vie au moyen de petits faits vraisemblables et concordants, le maître disparu était parvenu à créer un intéressant personnage de femme dont un fanatisme de fausse religion desséchait le cœur; on assistait à la transformation irrémédiable de cette jeune âme orgueilleuse et farouche, à la destruction lente et sûre de ses affections naturelles et de sa sensibilité. Dans le roman de M. Henry-C. Moreau, dont je n'entends point dire qu'il ait cette maîtrise, on assiste de même à la ruine de tous sentiments féminins dans le cœur d'Armande de Puyhardy : elle cesse d'être épouse et mère pour demeurer chef d'entreprise, et cela n'apparaît point contre nature. Quand la femme rompt avec son caractère, c'est absolument et entièrement : elle n'est plus qu'une révoltée, et trop souvent une malheureuse. Les petites *évangélistes* de l'armée du Salut, les nihilistes russes en sont d'impressionnants exemples. Si le cas choisi par M. Moreau est encore exceptionnel, il n'est pas irréel, et comme il est instructif!

M. Henry-C. Moreau a fort bien vu les résultats de cette nouvelle maladie sociale, née d'une incompréhension des différences de nature qui séparent les hommes et les femmes. Il nous a montré la déformation de la femme qui, bon gré mal gré, doit choisir entre ses devoirs naturels et une condition semblable à celle de l'homme, car ses devoirs naturels sont en opposition avec cette similitude de destinée à quoi elle aspire. Autour de ses personnages principaux, il a groupé d'autres acteurs dont le rôle contient encore un autre enseignement qui est celui-ci. La femme veut être la rivale de l'homme, entrer en concurrence avec lui; or elle n'y est pas apte, ou bien elle n'y est apte qu'en considérant l'enfant comme une gêne et la famille comme un danger. Elle provoque l'homme à une lutte d'intérêts : cette provocation se retournera contre elle, car elle ne

peut être la plus forte, et comment l'homme ainsi provoqué ne serait-il pas injuste dans la victoire? Elle rejette elle-même la protection que les mœurs lui accordaient et les égards qu'elle devait à des conventions sociales, simples formules parfois, et souvent apparences qui entraînent le fond. Le frère d'Armande, poussant jusqu'au bout les théories de sa sœur, traite sans politesse les amies de celle-ci; puisqu'elles veulent passer hommes, pourquoi la courtoisie d'antan envers elles? Ce sont là petites scènes satiriques un brin caricaturales, mais fort divertissantes. Elles ne touchent pas à la vraie question du féminisme, elles indiquent seulement un changement de mœurs. Et puis elles ne sont pas inventées. Je voyageais récemment en wagon, et dans mon compartiment je me trouvais seul avec une dame. Je la vis qui sortait de sa poche un élégant étui : elle en tira une cigarette et, comme elle allait frotter une allumette, elle eut la politesse de me demander : « La fumée vous incommode-t-elle, monsieur? » et j'eus la cruauté de répondre gravement : « Oui, madame. » — Elle prit un air suffoqué et rentra son petit matériel. Il faudra bientôt avertir les compagnies de changer leurs inscriptions, afin de réserver des compartiments aux *fumeuses* et aussi aux *hommes seuls*.

II

Le féminisme est couvé et protégé par le socialisme. Le socialisme, adversaire de la religion, de la famille et de la propriété, a bien vite discerné quelles ennemies dangereuses pourraient être pour lui les femmes. Il a tenté de les attirer, de les séduire. Par la voix de Bebel (*la Femme*) et des autres penseurs socialistes, il affirme que sa victoire sera l'émancipation de la femme. Il promet à celle-ci une condition toute semblable à

celle de l'homme : elle aura enfin l'égalité, égalité dans le travail, égalité dans le plaisir. Si l'on n'a pas encore trouvé le moyen, comme le dit spirituellement M. Etienne Lamy dans une conférence sur ce sujet, de partager les mois de grossesse, du moins l'on débarrasse au plus vite la mère de son enfant en expédiant ce dernier dans des institutions spéciales chargées de le soigner et de l'instruire. Le mariage est supprimé, et l'amour est libre en attendant qu'il soit forcé pour être égal.

Les femmes ne se sont guère laissé séduire par ces promesses. Elles s'en tiennent à l'antique forme du mariage qui leur assure la dignité et le respect, et de la famille qui leur assure le bonheur en même temps que le dévouement aux enfants, à l'avenir. A part quelques bas bleus en délire, elles sont les plus sûres adversaires du féminisme.

Est-ce à dire que tout est pour le mieux dans notre société au point de vue féminin ? Assurément non. Il ne faut pas se lasser de dire qu'à mesure que le monde évolue, des changements sociaux, des améliorations sociales s'imposent. L'homme ne peut ni se reposer ni revenir en arrière. Il doit s'inspirer du passé et non s'installer dans le passé. C'est en constatant la nécessité de ces changements, de ces améliorations, que des esprits absolus, sans contact direct avec la vie humaine, ou rebelles à la tyrannie des faits et de la nature, sautent aux extrêmes, fondent des systèmes impraticables et voient le salut dans des bouleversements radicaux qui, sous prétexte de progrès, ramèneraient l'humanité à des siècles en arrière. Et c'est pourquoi les socialistes, les féministes sont dignes d'être consultés dans la partie critique de leur œuvre, non dans sa partie créatrice.

Le code civil, inspiré d'ailleurs par l'esprit du dix-huitième siècle, renferme quelques inégalités qu'il serait facile de faire disparaître. On dit, par exemple, que l'homme sous tous les contrats peut dissiper tout ou

partie de la fortune de sa femme. Mais on oublie que la femme est protégée par son hypothèque légale, et que dans le cas assez fréquent où les fonds de la communauté ont été dissipés en commun, la femme, passant devant les créanciers, recouvre tous ses avoirs et l'homme ne retrouve pas les siens, lesquels sont la garantie de l'épouse. Qui, dans ce cas, peut invoquer l'inégalité? Y a-t-il égalité encore lorsque la femme commune se trouve, à la liquidation de la communauté, propriétaire de la moitié des avoirs qui sont dus au travail du mari? Ne croyez point cependant que la loi ne soit pas quelquefois préjudiciable aux intérêts de la femme. Elle l'est beaucoup moins que ne le chantent les ignorants, mais elle l'est encore. Est-ce dans la punition différente de l'adultère que le code pénal (art. 336 et suivants) réprime par la prison s'il s'agit de la femme, et par une amende s'il s'agit de l'homme, et encore faut-il que celui-ci ait entretenu une concubine dans la maison conjugale? On peut objecter que le complice de la femme — c'est généralement un homme — cumule, lui, les deux peines, et que la complice du mari, si elle n'est pas mariée elle-même, n'encourt aucun risque, d'où une inégalité; on peut soutenir encore que l'adultère de la femme et celui du mari n'ont pas les mêmes conséquences. Est-ce dans la recherche autorisée de la maternité, et interdite de la paternité? Cette question est plus complexe qu'il ne semble; Dumas fils, qui fut un grand adversaire de notre législation sur ce point, avait changé d'avis sur le tard : c'est qu'on ne peut se tromper sur la mère, tandis que la paternité n'est pas toujours facile à établir et que sa recherche peut occasionner de graves désordres. Admettons néanmoins, sous quelques réserves circonspectes au point de vue de la réglementation de la preuve, qu'il n'est pas équitable de soustraire l'homme aux charges résultant de son inconduite. La loi s'est déjà heureusement modifiée

au sujet des droits successoraux des enfants naturels. Elle se modifiera sans doute, et il le faut souhaiter, au sujet des produits du travail de la femme qui doivent être soustraits à l'administration du mari. On peut désirer encore qu'elle se modifie sur les obligations contractées par la femme. Ces obligations ne sont valables que si la femme est autorisée par le mari : cela est juste pour les contrats passés avec les tiers, le mari étant ici le conseiller naturel; mais cela n'est point juste quand la femme s'oblige avec son mari, car alors ce dernier est partie au contrat : on pourrait souhaiter dans ce cas une autre autorisation plus impartiale, mais les femmes ne se plaindraient-elles pas alors qu'on augmente leur servage au lieu de le diminuer? Enfin le travail des femmes dans les ateliers demande protection.

Que réclame-t-on encore pour la femme? Le droit d'être témoin dans les actes civils? Il lui est déjà concédé dans quelques-uns. Le droit d'être tutrice d'autres mineurs que ses enfants? C'est une charge qu'on lui épargnait. Le droit de pratiquer toutes les professions que les hommes se réservaient? Eh! mon Dieu, si elles y sont aptes, qu'elles les pratiquent! Quand on pense qu'on a considéré comme une victoire une loi autorisant les femmes à entrer au barreau, et que pour le cas inintéressant de deux ou trois bourgeoises diplômées on a mobilisé les forces de la représentation nationale et de la presse, on ne peut s'empêcher de songer que l'histoire est bien mal connue. Sous l'influence de l'Eglise, le moyen âge, oui, le moyen âge, avait mieux protégé que notre code le travail de la femme. Il assurait à certaines corporations d'ouvrières le monopole de certains travaux convenables à leur sexe. Il accordait aux femmes, dans nombre de métiers masculins, le droit de maîtrise. Il leur permettait l'accès des professions les plus intellectuelles. Les professeurs femmes, les doctoresses ne se comptent pas en ce temps que le

féminisme moderne ignore. A Bologne, on montre encore la place où se fit entendre l'une de ces doctoresses. M. Etienne Lamy (1), à qui j'emprunte ces détails, ajoute cette anecdote : « Elle était si belle, que la voir était ne plus l'écouter. Aussi montre-t-on le rideau derrière lequel elle parlait, aimant mieux instruire que plaire. Combien d'hommes sont plus femmes que celle-là ! » Les femmes étaient aussi admises à la vie publique ; elles votaient dans les affaires communales, et, quand s'organisa le gouvernement par provinces, elles furent, dans certains Etats, électeurs et même éligibles. Ce droit de vote est encore une de leurs revendications actuelles. Il a été accordé aux femmes marchandes pour élire les juges consulaires. On ne sait ce que donnerait une extension aussi complète du suffrage dit universel, et, à examiner les résultats désastreux de ce suffrage aujourd'hui, on souhaiterait plutôt de le voir restreindre ou organiser selon la législation belge qui a imaginé le vote plural, sauvegarde de la famille, de l'instruction et de la fortune. Ainsi les féministes actuels, qui se croient nouveaux, ne font, dans les quelques équitables réformes légales qui sont inscrites dans leur programme, que revenir au passé du moyen âge où l'Eglise honorait et protégeait la femme et, plus soucieuse de vérité humaine, ne cherchait point à fausser sa nature en la considérant comme un être purement actif et cérébral.

III

Quelques lois sont donc à refaire. Mais ceci est insuffisant en vérité, et c'est plutôt un changement de mœurs et d'éducation qui résoudra la question fémi-

(1) M. Étienne Lamy, *la Femme et les Penseurs*. (*Correspondant* des 25 février et 10 mars 1901.)

nine. Dans ce nouveau domaine, les femmes ont à lutter contre certains hommes et surtout contre elles-mêmes. Certains hommes, en effet, les jugent avec trop de suffisance et les traitent avec trop de mépris. Ils s'exprimeraient à l'endroit de leurs plaintes actuelles comme Maupassant dans une préface qu'il écrivit pour *Manon Lescaut :* « Malgré l'expérience des siècles, dit celui-ci, qui ont prouvé que la femme, sans exception, est incapable de tout travail vraiment artiste ou vraiment scientifique, on s'efforce aujourd'hui de nous imposer la femme médecin et la femme politique. La tentative est inutile, puisque nous n'avons pas encore la femme peintre ou la femme musicienne, malgré les efforts acharnés de toutes les filles de concierges et de toutes les filles à marier en général, qui étudient le piano et même la composition avec une persévérance digne d'un meilleur succès, ou qui gâchent de la couleur à l'huile et de la couleur à l'eau, travaillent la bosse et même le nu sans parvenir à peindre autre chose que des éventails, des fleurs, des fonds d'assiette ou des portraits médiocres. La femme sur la terre a deux rôles bien distincts et charmants tous deux : l'amour et la maternité… » Encore Maupassant sépare-t-il ces deux rôles à la façon des Grecs qui enfermaient leurs femmes au gynécée et se plaisaient à la conversation des courtisanes. Combien d'hommes, et même d'hommes supérieurs, partagent ce préjugé contre l'instruction des femmes, et s'imaginent qu'ouvrir leur cerveau, c'est fermer leur cœur! Je connais peu d'épigrammes du siècle passé aussi charmantes que celle-ci adressée par Rivarol à sa chère Manette, et qui marque avec tant de gentillesse cette façon câline et dédaigneuse d'aimer propre à quelques grands hommes :

… Ah ! conservez-moi bien tous ces jolis zéros
Dont votre tête se compose.
Si jamais quelqu'un vous instruit,

Tout mon bonheur sera détruit,
Sans que vous y gagniez grand'chose.
Ayez toujours pour moi du goût comme un beau fruit,
Et de l'esprit comme une rose!...

Eh bien, non! une jolie tête peut être ornée d'autre chose que de jolis zéros. Une femme peut aspirer à autre chose qu'à plaire à l'heure du berger. Son éducation doit la préparer, si elle se marie, à être pour son époux une vraie compagne, c'est-à-dire une aide et une conseillère en même temps que la grâce de ses jours, et, si elle ne se marie pas, à se rendre utile socialement dans sa vie indépendante. La société contemporaine n'est plus ce qu'était la société d'autrefois. Dans celle-ci la jeune fille attendait qu'on l'invitât à occuper une place; aujourd'hui elle désire se faire cette place au besoin, et ce désir est légitime. Au fond, le féminisme est né d'une crise du mariage, laquelle est engendrée elle-même probablement par une crise économique. Remarquez qu'il est spécial à la classe bourgeoise. Là, depuis un certain nombre d'années, les revenus ont diminué en même temps que s'accroissaient les besoins. Les professions libérales, le fonctionnarisme rapportent de quoi végéter, et l'on veut vivre largement. Les mariages sont devenus plus rares, plus difficiles, car ils exigent plus de dévouement et moins d'égoïsme. Dès lors, les femmes se sont demandé si par le travail elles ne pourraient pas conquérir l'indépendance et une sorte de dignité personnelle. Il ne faut point les décourager du travail, car elles préféreront toujours, ou du moins longtemps encore, je l'espère (ma statistique me rend prudent), le mariage à toute autre situation sociale. Et l'étude ne les rendra que plus utiles et précieuses auprès de leur mari, de leurs enfants. Plus tard, si un malheur vient à décapiter la famille en la privant de son chef, elles seront préparées à continuer l'œuvre commencée, à faire de leurs fils des

hommes. Enfin, dans le cas trop souvent oublié où elles seront demeurées célibataires, quelles ressources ou quelles distractions ne trouveront-elles pas dans un travail conforme à leur nature ?

Cette crise du mariage, qui est réelle dans la bourgeoisie, peut être salutaire en purifiant les sources de ce mariage trop souvent corrompues par la recherche de la dot chez le mari, par l'incompréhension et la vanité chez la femme. C'est de celle-ci seulement que je m'occupe. Un jour, une jeune fille consulta Dumas sur les difficultés de son avenir. Il recevait souvent de ces confidences et répondit violemment, à coups de bâton, ce qui consolidait sa réputation de confesseur. Cette jeune fille exposait son cas à l'écrivain : « J'ai vingt ans, disait-elle, en substance, j'ai tous les talents d'agrément, on m'assure que je suis jolie, mais ma dot est médiocre ; je suis allée dans le monde, et je m'étonne que l'on ne m'ait encore adressé aucune demande ; notez que je suis symbolique ; je représente cinquante ou quatre-vingts jeunes filles de ma société, toutes dans mon cas : que devons-nous faire ? » — Dumas ne se fit pas prier pour administrer une de ces corrections dans lesquelles il excellait. « Ce qui me frappe, écrit-il, dans cette profession de foi d'une fille qui n'a pas encore vingt ans, comme symptôme d'une classe, d'un âge, d'un sexe, c'est le mépris inné, perçant de toutes parts, du féminin pour le masculin. Pas un mot d'amour, de dévouement, de solidarité, d'idéal. Du sacrifice qu'elle serait prête à faire des biens matériels, si elle avait la chance de rencontrer un honnête homme, de la médiocrité qu'elle accepterait joyeusement et chrétiennement, pour devenir auprès de lui une épouse respectée et une mère utile, pas la moindre indication. Comme on voit que pour elle, et pour les cinquante ou quatre-vingts jeunes filles dont elle parle, l'homme est fait, non pas pour réaliser les aspirations de son cœur, de son âme

et de sa belle éducation, mais pour satisfaire les besoins de sa vanité, de sa fantaisie, de son ambition, ses désirs de mouvement, de tapage, de domination, de luxe! « Je suis femme, me voici arrivée à dix-huit ans, je suis jolie, je suis vierge, » où est le dieu ou l'imbécile qui va payer légalement tout ça, ce que « je l'estime » ? Car s'il ne le payait pas ce que ça vaut, il y a des endroits où ça ne coûte pas cher. Allons, jeune homme, allons, voici venir une vierge de plus qui a mis sa première robe ouverte et qui entre dans le monde où tu es; fais-toi présenter, danse avec elle, sois foudroyé, et conduis-la bien vite, avec la couronne et la robe des fiancées, dans une mairie, dans une église et de là dans un hôtel, dans un palais, dans un temple digne d'elle. Tu n'as été créé et mis au monde que pour cette œuvre-là. » Mais le jeune homme ainsi mis en demeure se rebiffe, se dérobe et non sans raison. Car la jeune fille qui est capable de parler mariage sans y mettre une pensée d'amour et de dévouement ne vaut nullement d'être épousée. Seulement il mériterait un sermon de la même virulence : qu'apporte-t-il trop souvent à sa fiancée, sinon les restes d'un cœur usé et une cupidité qui ne connaît plus la honte?

Ce qu'il importe, avant tout, c'est donc de restituer au mariage sa vérité et de substituer aux raisons de vanité et d'intérêt qui fréquemment l'accompagnent un peu plus d'amour et un peu plus de courage. Les carrières sont encombrées aujourd'hui; les fortunes moyennes diminuent : de plus en plus l'intelligence et l'audace vont être nécessaires à chacun pour faire sa vie. Tandis que l'on s'efforce de pousser les jeunes gens à abandonner les professions libérales et le fonctionnarisme, à tourner leur regards vers le vaste univers, ne faut-il point aussi supplier les jeunes filles de ne pas décourager les hommes vaillants qui vont fonder au loin des foyers dont la douceur et la durée ne dépendent que d'elles, et ne les faut-il point accoutumer

à considérer le mariage comme l'occasion magnifique de *mériter* davantage, de montrer plus de tendresse, de dévouement, d'activité, et non point comme la confortable satisfaction de leurs petites pensées mondaines? Mme Arvède Barine a fait sur la *femme française* une série d'articles tout imprégnés de lucide information : « Ce n'est pas la peine, lui dit-elle, d'être intelligente et courageuse, adroite et économe, d'avoir du bon sens, de savoir tirer parti de tout, pour agir et raisonner en empaillée... C'est aux filles à réagir, à admettre pour leur compte et à faire admettre à leur entourage qu'on peut vivre hors de la portée des dîners de famille et des fêtes d'anniversaires. »

Si l'éducation des femmes doit être plus sérieuse, une culture bien comprise ne saurait que leur être utile. Elle les écartera des futilités, des vaines lectures. Mais n'allez pas croire que notre époque soit la première à rechercher pour les femmes une certaine instruction intelligente. Vous trouverez dans les lettres de Mme de Sévigné la somme des connaissances qu'elle réclame pour une dame de qualité; vous l'estimerez, je vous jure, plus que suffisante; bien des hommes en seraient écrasés. La spirituelle marquise ne s'arrêtait point à la superficie des choses; elle lisait familièrement Nicole et Bourdaloue et les conseillait à sa fille : « Souvenez-vous, lui écrivait-elle, que si vous n'aimez ces nourritures solides, votre esprit aura toujours les pâles couleurs. » Demandez à telle femme de nos jours qui se pique de littérature, si elle a lu Joseph de Maistre et de Bonald; ce sont pourtant des auteurs moins difficiles. On ne voit guère dans les salons que ces livres à couverture jaune aussi vite oubliés que lus.

M. Etienne Lamy, dans une étude sur *les Femmes et le Savoir* (1), montre en excellents termes la bonne

(1) Étienne Lamy, *les Femmes et le Savoir*. (*Correspondant* du 25 novembre 1900.)

influence d'une culture sérieuse. Elle guidera mieux la femme dans le choix de ses relations et surtout de son mari; car, moins l'esprit est fortifié, plus il est dupe des apparences. « Une jeune fille, à qui la culture de ses facultés a fait une atmosphère de pensées justes et de sentiments nobles, a chance de mesurer mieux la valeur exacte des choses et des gens, de deviner, de goûter les qualités solides, les mérites durables, de céder moins au caprice des entraînements. Les têtes bien pleines sont celles qu'il est le moins facile de faire tourner. » Cette instruction clairvoyante empêchera encore la vie de salon de tourner sur « ces deux pôles : la médisance et la galanterie »; elle corrigera peut-être cette indigence profonde d'idées où vit ou croit vivre la société mondaine. Surtout elle aidera les femmes dans l'éducation de leurs enfants.

Mais ces réformes qui peuvent s'introduire dans la législation, dans l'éducation et dans les mœurs au point de vue des femmes, tiennent compte des différences de nature physique et intellectuelle qui les séparent des hommes, qui disposent ceux-ci à la lutte et celles-là au foyer, et ne permettent point entre eux la concurrence. Et ce n'est point ce que veulent les féministes.

Henry BORDEAUX.

P.-S. — Dans mon avant-dernière chronique, tout en louant M. Charles Foley de son *Roi des neiges*, je lui ai attribué la paternité d'un autre roman, *Morgane*. Ce dernier ouvrage doit être restitué à M. Charles le Goffic.

Le directeur-gérant : P. Mainguet. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie — 2202

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

4e Année. N° 25 Le n° : 10 centimes 18 Mai 1901



301. — M. BEAU
Ministre de France en Chine

Gravure de Mulot, Kriéger et Cie.



302. — M. ÉDOUARD DETAILLE
Membre de l'Institut

Cliché de Gerschel. Gr. de Rousset.



303. — M. BENJAMIN CONSTANT
Membre de l'Institut

Cl. de Gerschel. Gr. de Rousset.



304. — MADAME L'OIE
Tableau de M. Jean Veber



305. — EN PROMENADE

Tableau de M. J.-L. Stewart

(Société nationale des Beaux-Arts)



306. — M. LOUBET VISITANT L'EXPOSITION DE SCULPTURE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS

Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.



307. — LA CUISSON DU MOUTON SUR DU CROTTIN DE CHAMEAU

(Au Kreider, près de Géryville)

Cl. de M. de Briey. Gr. de Rousset.



308. — DUNES A AIN-SEFRA

Obtenu avec jumelle stéréo-panoramique Mackenstein.

Gr. de Rousset.



309. — GABÈS

Obtenu avec jumelle stéréo-panoramique Mackenstein. Gr. de Rousset.



310. — L'EXPOSITION DE L'ENFANCE
(Petit Palais des Champs-Élysées)

Cl. de M. Géniaux. Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.





310. — L'EXPOSITION DE L'ENFANCE

(Petit Palais des Champs-Élysées)

Cl. de M. Géniaux. Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.



311. — L'EXPOSITION DE L'ENFANCE

(Petit Palais des Champs-Élysées)

Cl. de M. Géniaux. Gr. de Mulot, Kriger et Cie.



312. — LE BUFFET DE LA NOUVELLE GARE DE LYON

Cl. de M. Chusseau-Flavien. Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.

NOS GRAVURES

301. — **M. Paul Beau**, nouvellement nommé ministre de France à Pékin, en remplacement de M. Stephen Pichon, a eu une carrière rapide. Les ministres des affaires étrangères qui se sont succédé depuis quinze ans au quai d'Orsay ont utilisé son concours dans de brillants postes de confiance, et M. Delcassé vient de reconnaître sa collaboration intime, et continue depuis près de trois ans, en lui donnant, l'an passé, la rosette d'officier de la Légion d'honneur et en lui confiant, cette année, avec le grade de ministre plénipotentiaire, la tâche délicate de représenter la France en Extrême-Orient.

Agé de quarante-trois ans, M. Paul Beau a débuté en 1883 comme attaché autorisé au cabinet du ministre. Et successivement, on le voit secrétaire d'ambassade en Italie, délégué dans les fonctions de chef du bureau du personnel au cabinet du ministre, secrétaire de seconde classe, chef-adjoint du cabinet du ministre, secrétaire de première classe, chef de cabinet et du personnel en juillet 1898, officier de la Légion d'honneur en juillet 1900, ministre plénipotentiaire et ministre de France à Pékin au mois de mars dernier.

302. — **M. Detaille**, membre de l'Académie des Beaux-Arts, est né à Paris en 1848. Il expose depuis 1867. Peintre militaire, élève de Meissonier, collaborateur d'Alphonse de Neuville, on apprécie en lui l'exactitude de la composition et la précision du détail. Il expose, cette année, au Salon de la Société des Artistes français, un *Masséna*.

303. — **M. Benjamin Constant**, membre de l'Académie des Beaux-Arts, expose, à la Société des Artistes français, le portrait de S. S. Léon XIII et celui de S. M. la reine Alexandra d'Angleterre. M. Jean-Joseph-Benjamin Constant est né à Paris en 1845. Il expose depuis 1869.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

COMMENCERA PROCHAINEMENT

la publication de

LES GESTES

Par PAUL BOURGET

LES COMÉDIENS A LA VILLE

Par CHARLES ESQUIER

CHEZ TAFFY

QUINZE JOURS DANS LA GALLES DU SUD

Par CH. LE GOFFIC

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. Paris. Typ. Plon-Nourrit et Cie. — 2202.

LE VOITURIER HENSCHEL

PIÈCE EN CINQ ACTES

PERSONNAGES :

Le voiturier Henschel.
Mme Henschel.
Hanné Schæl (plus tard madame Henschel).
Bertha.
Le maquignon Walther.
Siebenhaar.
Wermelskirch.
Mme Wermelskirch.
Francisca Wermelskirch.
Georges.
Fabig.
Franz.
Hauffe.
Charlot.
Maitre Hildebrandt.
Le vétérinaire Grunert.
Trois pompiers.

L'action se passe vers 1860, à l'hôtellerie du *Cygne gris,* dans une petite ville d'eaux de la Silésie.

ACTE PREMIER

Une habitation de paysans, en sous-sol. A gauche, par deux fenêtres très haut placées, tombe le crépuscule d'un après-midi d'hiver. Sous les fenêtres : un lit de bois blanc, verni en jaune, où Mme Henschel, malade, est couchée. C'est une femme d'environ trente-six ans. Près du lit, un berceau où dort sa petite fille, âgée de six mois. Un second lit contre la paroi du fond. Les murs sont badigeonnés en bleu, avec une bordure plus sombre en haut. A droite, sur le devant, un grand poêle de faïence brune, avec un banc le long du poêle. Dans le petit espace entre le poêle et le mur, un petit tas de bois à brûler. Dans le mur de droite, une

petite porte qui mène à la chambre. Hanné Schæl, une jeune et forte fille, est activement occupée aux travaux de la maison. Elle a quitté ses sabots de bois, et elle va et vient chaussée de ses bas épais de laine bleue. Elle tire du four un pot de fer où cuit quelque chose, puis elle l'y repousse. Sur le banc sont divers ustensiles de cuisine : écumoire, passoire, etc., et une grande jarre ventrue, en terre, fermée par un bouchon. La cruche à eau se trouve aussi 'a tout contre. La jupe de Hanné est relevée en bourrelet; elle porte un corsage gris-noir. Elle a les bras nus. Tout autour du poêle, vers le haut, courent horizontalement des perches carrées, où sont suspendus pour y être séchés de longs « bas de chasse », des langes, des culottes de cuir, et une paire de bottes pour marcher dans l'eau. A droite du poêle, un coffre et une armoire, de vieux meubles silésiens bariolés. Par la porte ouverte de la paroi du fond, on a vue sur un couloir de cave, large et sombre, qui se termine par une porte vitrée, en carreaux de diverses couleurs. Derrière cette porte est un escalier de bois qui mène au rez-de-chaussée. Dans cet escalier brûle constamment un bec de gaz, dont on aperçoit vaguement la lumière à travers les vitres.

C'est la mi-février. Il pleut et vente au dehors.

FRANZ, un jeune homme en livrée ordinaire de cocher, prêt à monter en voiture, avance la tête pour voir ce qui se passe dans la pièce.

FRANZ. — Hanné!

HANNÉ. — Quoi?

FRANZ. — Elle dort, ta patronne?

HANNÉ. — Qu'est-ce tu veux qu'a fasse? Surtout, pas de bruit.

FRANZ. — Les portes batt' assez dans la maison. Si ça la réveille pas! J' vais à Waldenburg, avec el' landau.

HANNÉ. — Qui que t'y mènes?

FRANZ. — La propriétaire. A va faire des achats pour l'anniversaire.

HANNÉ. — De qui?

FRANZ. — C'est la fête au p'tit Charles.

HANNÉ. — Et ça leur fait une occupation! Faire atteler pour ce petit sot-là! Aller à Waldenburg par le temps qu'y fait!

FRANZ. — J'ai une fourrure.

HANNÉ. — Y savent vraiment pas comment venir à bout d' leur argent, pendant qu' nous, on a tant de mal à le gagner.

(On voit apparaître, au fond du couloir, le vétérinaire Grunert, qui s'avance lentement, cherchant où il doit entrer. C'est un homme petit, couvert d'une veste en peau de mouton, avec une casquette de laine, et portant de longues bottes. Avec le manche de son fouet, il frappe contre l'encadrement de la porte, pour attirer sur lui l'attention.)

GRUNERT. — Est-ce que Guillaume Henschel n'est pas chez lui ?

HANNÉ. — Qu'est-ce que vous y voulez ?

GRUNERT. — J' venais pour le cheval hongre.

HANNÉ. — Alors, vous êtes el' docteur d' Fribourg, pas vrai ? Non, y n'est pas à la maison, Henschel. Il est justement descendu à Fribourg, avec sa voiture de messagerie. Y m' semb' qu' vous auriez dû l' rencontrer.

GRUNERT. — Dans quelle écurie est-ce qu'il est, le cheval ?

HANNÉ. — C'est l'alezan, ç'ui qu'a une tache blanche su' l' front. J' crois qu'ils l'ont mis dans l'écurie des voyageurs. *(A Franz.)* Tu pourrais aller avec lui. T'y montrerais.

FRANZ. — C'est de l'aut' côté de la cour, tout à fait dans l' fond, à côté d' la remise. Demandez à Frédéric, y vous dira.

(Grunert s'en va.)

HANNÉ. — Va donc avec lui.

FRANZ. — Dis donc, t'aurais pas quéques *groschen*, quéque p'tite chose pour moi ?

HANNÉ. — Faudrait p't'êt' pour toi que j' me vend' les os et la peau !

FRANZ, *la flattant.* — Je l'achèterais tout d' suite.

HANNÉ. — Franz! finis donc! La patronne n'aurait qu'à se réveiller! *(Cherchant l'argent.)* C' que tu t'y entends à t' faire donner d' l'argent. Tu serais malade, sans ça! Mais, on n'en a pas ce qu'on voudrait. Tiens, là. *(Elle lui met quelque monnaie dans la main.)* Et puis va-t'en.

(On entend une sonnette.)

FRANZ, *effrayé.* — Le maître! Adieu!

(Il s'éloigne rapidement.)

Mme HENSCHEL *s'est éveillée, et elle appelle faiblement :* — Hanné!... Hanné!... Tu n'entends donc rien? Hanné!

HANNÉ, *grossièrement.* — Qu'est-ce qu'y a?

Mme HENSCHEL. — Faut faire attention, quand on t'appelle.

HANNÉ. — J' fais attention. Mais si vous parlez pas plus haut, j' peux pas entend'. J'ai qu' deux oreilles.

Mme HENSCHEL. — Tu vas r'commencer à êt' insolente, Hanné?

HANNÉ, *sèchement.* — Si ça vous plaît à dire!

Mme HENSCHEL. — C'est-y juste, voyons? Faut-y pousser à bout comme ça une pauv' femme malade?

HANNÉ. — Qu'est-ce qu'a commencé? Sitôt éveillée, vous ne pensez qu'à gronder. C'est pas non plus bien. On fait c' qu'on peut.

Mme HENSCHEL. — Tu veux jamais faire c' qu'on t' dit.

HANNÉ. — Ah bien, faites vos affaires toute seule. On s'éreinte toute la journée et la moitié de la nuit; mais si c'est comme ça, j'aime mieux suiv' mon chemin.

(Elle dénoue le pli de sa jupe, et sort en courant.)

Mme HENSCHEL. — Hanné! Hanné!... Ne m' joue pas un tour comme ça. Qu'est-ce que j'ai encore dit de

mal? Seigneur Jésus, qu'est-ce qu'y vont dire, les hommes, quand y rentreront? Faut pourtant qu'y mangent. Non, Hanné, Hanné! *(Elle retombe épuisée, continue à soupirer faiblement, et se met bientôt à bercer sa fillette endormie. Presque aussitôt, la porte vitrée s'entr'ouvre, et le petit Charles se glisse avec peine par l'entre-bâillement. Il porte un pot plein de soupe, et il se glisse avec précaution et non sans anxiété jusqu'au lit de Mme Henschel, près duquel il dépose le pot sur un tabouret de bois.)* Non, Charlot, c'est toi? Dis-moi donc? Qu'est-ce que tu m'apportes?

CHARLOT. — De la soupe. Petite mère vous envoie le bonjour, et vous souhaite meilleure santé. Vous devriez la goûter, madame Henschel.

Mme HENSCHEL. — Non, mon petit, vrai, t'es l' meilleur d' tous. Du bouillon d' poulet, pas possib'! Dis à ta mère que j' la remercie mille fois. T'entends? Et surtout l'oublie pas! Maintenant, j' vais t' dire quéque chose, Charlot, pas? Veux-tu êt' gentil, et faire quéque chose pour moi? Prends l' torchon, là-bas, tu vois. Monte su' le banc, veux-tu? Et tire un peu en avant l' pot d' fer. La bonne est partie. Elle l'a trop poussé dans l' four.

CHARLOT *s'empresse de chercher le torchon, puis il monte sur le banc du poêle, et regarde dans le four.* — Le noir, ou l' bleu, madame Henschel?

Mme HENSCHEL. — Qu'est-ce qu'y a dans l' bleu?

CHARLOT. — De la choucroute.

Mme HENSCHEL, *irritée.* — Sors-le, ça va brûler. Ah! non, non, une bonne comme ça!

CHARLOT *a tiré le pot tout à fait en avant.* — C'est bien, maintenant?

Mme HENSCHEL. — Oui, tu peux l' laisser là. Viens, à présent, j' vais t' donner un fil de fouet. *(Elle l'atteint sur la planche de la fenêtre, et le lui donne.)* Et comment qu'a va, ta mère?

CHARLOT. — Très bien. Elle est partie m'acheter quelque chose, à Waldenburg, pour ma fête.

Mme HENSCHEL. — Pour moi, ça ne va pas bien, mon petit. J' crois qu' j'en mourrai.

CHARLOT. — Oh! non, madame Henschel.

Mme HENSCHEL. — Si, si, mon petit, tu peux m' croire. J'en mourrai. Tu peux l' dire à ta maman, d' ma part.

CHARLOT. — Maman me donnera une casquette de laine, madame Henschel.

Mme HENSCHEL. — Oui, oui, tu peux m' croire. Viens un peu là. Tais-toi. Fais attention. Entends-tu comme ça bat? Entends-tu l' bruit qu' font les petites bêtes dans l' bois pourri?

CHARLOT, *qu'elle tient fiévreusement par le bras.* — J'ai peur, madame Henschel.

Mme HENSCHEL. — Allons donc! faut tous mourir. Entends-tu, comme ça frappe, hein? n'est-ce pas?... Qu'est-ce que c'est? Les vers qui rongent. La mort! *(Elle retombe.)* Un, deux... Ah! non, cette bonne, cette bonne! *(Charlot, dont elle a lâché le bras, recule, tout anxieux, jusqu'au fond. Au moment où il a déjà la main sur le loquet de la porte vitrée, son anxiété est à son comble; il ouvre violemment la porte, et la referme de même derrière lui, en faisant trembler toutes les vitres. Tout aussitôt, on entend de forts claquements de fouet au dehors. A ce bruit, Mme Henschel se relève vivement.)* Le père qui vient!

HENSCHEL, *à la cantonade.* — Eh bien, docteur, qué que nous faisons d' cette bête-là?

(Lui et le vétérinaire apparaissent maintenant dans le cadre de la porte. Henschel est un homme taillé en athlète, d'environ quarante-cinq ans. Bonnet de fourrure. Veste en peau de mouton, sous laquelle il porte la blouse bleue du voiturier. De longues bottes «d'eau»; des

« bas de chasse » verts. Il porte son fouet et une lanterne allumée.)

GRUNERT. — A s' laisse pas approcher. Faudra la morailler.

HENSCHEL. — J' sais vraiment pas c' qui y est arrivé. J' rentrais hier soir ; j'avais chargé du charbon, là-haut, à la fosse aux Renards; j' dételais, et j' la menais à l'écurie, — et v'là qu' tout d'un coup a s' jette ed' côté, et a s' met à ruer. *(Il met le fouet dans un coin, et pend sa casquette à un clou. Hanné rentre et reprend son travail, sans toutefois cesser encore de paraître mécontente.)* Dis donc, petite, fais d' la lumière.

HANNÉ. — L'un après l'autre.

HENSCHEL *suspend sa lanterne après l'avoir éteinte.* — L' bon Dieu sait c' que tout ça veut-dire. V'là ma femme qu'est malade. Et puis un second cheval qui m' manque. Comme si quéqu'un avait jeté un sort sur ma maison ! Le cheval hongre, j' l'avais acheté à Noël, à Walther Gottfried. Et l' v'là perclus, au bout d' quéques semaines !... Oh ! mais j'y rendrai la pareille !... Deux cents thalers, que j' l'avais payé !

Mme HENSCHEL. — Y pleut, n'est-ce pas ?

HENSCHEL, *en passant.* — Oui, oui, la mère, y pleut. *(Revenant à ce qui le préoccupe.)* Et dire qu' c'est mon prop' beau-frère qui m' trompe comme ça !

(Il s'assoit sur le banc du poêle. Hanné a allumé une chandelle, qu'elle place sur la table dans un chandelier d'étain.)

Mme HENSCHEL. — Vois-tu, l' père, t'es trop bon. T'as trop confiance aux gens.

GRUNERT, *s'asseyant à la table et écrivant une ordonnance.* — J' vas vous faire une ordonnance, pour chez l' pharmacien.

Mme HENSCHEL. — Non, s'y faut aussi qu' l'alezan

vienne à crever!... L' bon Dieu peut pas vouloir ça...

HENSCHEL, *tendant la jambe.* — Hanné, avance un peu, me tirer mes bottes. Ah! mes enfants, quelle pluie! Ça pissait, depuis Fribourg! Dans l' village d'en bas, l' toit d' l'église, à c' qu'on dit, paraît qu'il est à moitié emporté. *(A Hanné.)* Eh ben, ça ne va pas?

Mme HENSCHEL, *à Hanné.* — T'apprendras donc jamais à savoir faire ça?

(Hanné finit par enlever la première botte, et elle commence à enlever la seconde.)

HENSCHEL. — La gronde pas, la mère. Tu y arrives pas mieux qu'elle.

(Hanné a maintenant enlevé la seconde botte et la range près de la première.)

HANNÉ, *à Henschel, d'un ton bourru.* — Et mon tablier, m' l'avez-vous rapporté?

HENSCHEL. — Faudrait-y qu' j'en aye des choses dans la tête! C'est déjà bien beau de penser à mes petites affaires, et d'avoir porté à la gare, sans accident, mes caisses d'eau minérale. Est-ce que j' vais encore m'occuper d' tabliers d' femme!

GRUNERT. — Vous en avez toujours pas la réputation.

Mme HENSCHEL. — Ça serait dommage qu'il l'ait.

HENSCHEL, *en sabots, se lève. A Hanné.* — Allons, vite, vite! A manger! Faut encore aller à la forge avant ce soir.

GRUNERT *s'est levé. Il laisse l'ordonnance sur la table, et remet son carnet et son crayon dans sa poche.* — Tout de suite, chez le pharmacien. Et demain, nous y verrons d' plus près.

(Henschel se met à table. Hauffe entre lentement. Il est en sabots et pantalon de cuir. Il tient aussi à la main une lanterne allumée.)

HAUFFE. — V'là encore l' sale temps r'venu.

HENSCHEL. — Eh ben, qu'est-ce qui s' passe à l'écurie ?

HAUFFE. — Y continue à faire les quat' cents coups.

(Il éteint sa lanterne, et la suspend à côté de celle de Henschel.)

GRUNERT. — Bonsoir, tout l' monde. Y a qu'à attend'. Nous aut', docteurs, nous sommes aussi qu' des hommes.

HENSCHEL. — Nous l' savons bien. Y a pas besoin qu'on nous l' dise... Bonsoir. Et tâchez d' pas verser. *(Grunert s'en va.)* Eh ben, voyons, la mère, et toi, comment qu' ça va ?

Mme HENSCHEL. — J' me suis encore fait tant d' mauvais sang !

HENSCHEL. — Qu'est-ce qu'y a qui t' fâche ?

(Hauffe prend place à la table.)

Mme HENSCHEL. — C'est que j' peux atteind' à rien.

(Hanné pose sur la table un plat avec des boulettes, et un autre avec des herbes cuites. Elle prend des fourchettes dans le tiroir de la table, et les met en place.)

HENSCHEL. — La bonne est là pour ça.

Mme HENSCHEL. — Une bonne, ça ne pense pas à tout.

HENSCHEL. — Puisque nous avons à manger, tu vois bien qu' si, ça va... Si tu t'étais pas r'levée trop tôt, aujourd'hui tu r'commencerais à danser.

Mme HENSCHEL. — Ah ! Jésus ! danser ! En v'là une idée !

(Hanné a disposé sur la table trois assiettes contenant chacune un morceau de lard ; elle approche maintenant un escabeau pour elle, et se met à table.)

HAUFFE. — L'avoine s'ra aussi bientôt finie.

HENSCHEL. — J'en ai acheté trente sacs hier soir.

Et samedi, y vient une voiture ed' foin. Mais c' que l' fourrage d'vient toujours plus cher!

HAUFFE. — Pour que l' bétail travaille, faut aussi qu'y mange.

HENSCHEL. — Eux aut' y s' figurent qu' ça vit d' l'air du temps. Y veulent encore baisser les prix d' charriage.

HAUFFE. — Oui, j'ai entendu parler d' ça.

Mme HENSCHEL. — Par l'inspecteur des eaux?

HENSCHEL. — Par qui veux-tu que ça soit? Mais cette fois-ci, y arrivera pas.

Mme HENSCHEL. — Dites, comment voulez-vous qu'on s'en tire, par ces temps difficiles?

HANNÉ. — L'agent voyer est v'nu aussi. Faut qu' vous envoyiez d'main un attelage pour l' grand rouleau. Y z'en sont maintenant à Hinterhartau.

M. Siebenhaar, un homme d'un peu plus de quarante ans, descend en ce moment l'escalier qui est derrière la porte vitrée. Il est très soigneusement habillé : jaquette de drap noir, gilet blanc, clair pantalon anglais; l'élégance de 1860. Les cheveux, déjà grisonnants, ne forment plus qu'une couronne, très soignée. Par contre, la moustache d'un blond foncé est très épaisse. Siebenhaar porte des lunettes d'or; et quand il veut voir les choses d'un peu près, il prend un pince-nez, également en or, qu'il place généralement derrière ses lunettes. Il a l'air d'un homme intelligent. Il entre, tenant dans sa main droite un trousseau de clefs et un chandelier d'étain, où la lumière n'est pas allumée. Il vient jusqu'à la porte de la chambre, qui est ouverte, et, pour voir qui est là, il avance la tête, en couvrant de la main gauche ses yeux un peu sensibles.

SIEBENHAAR. — Henschel est-il rentré?

HENSCHEL.— Mais oui, m'sieu Siebenhaar.

SIEBENHAAR. — Vous êtes en train de manger. J'ai à faire dans la cave. Nous causerons après.

HENSCHEL. — Mais non, mais non, vous gênez pas. J'ai fini.

SIEBENHAAR. — Montez plutôt là-haut. *(Il entre, et allume son bougeoir à la lumière qui est sur la table.)*

J'allume seulement ma bougie. Dans mon bureau, nous serons moins dérangés. Comment ça va-t-il, madame Henschel? Le bouillon de poulet vous a semblé bon?

Mme HENSCHEL. — Là, voyez donc, j' l'avais oublié!

SIEBENHAAR. — Pas possible!

HANNÉ, *découvrant le pot où est le bouillon.* — Mais si, l' voilà.

HENSCHEL. — Elle est comme ça, la femme. È voudrait guérir, et elle oublie d' boire et d' manger.

(On entend une violente rafale.)

SIEBENHAAR. — Dites-moi, qu'en pensez-vous? Ma femme est partie à Waldenburg. Le temps devient de plus en plus mauvais. Ça m'inquiète. Vous ne croyez pas?

HENSCHEL. — C'est vrai, que ça s' gâte.

SIEBENHAAR. — On ne devrait pas tenter le diable. Vous n'avez pas entendu les vitres? L'une des grandes fenêtres, vous savez, à la terrasse dans la salle à manger, le vent me l'a déjà emportée. C'est une vraie tempête.

HENSCHEL. — Ah! mes enfants, mes enfants!

Mme HENSCHEL. — Et ça coûte cher, tous ces dégâts.

SIEBENHAAR, *s'éloignant vers la gauche par le couloir des caves.* — Il n'y a que la mort qui ne coûte rien.

HENSCHEL. — Il en a aussi par-dessus la tête, des soucis.

Mme HENSCHEL. — Qu'est-ce qu'y peut encore ben t' vouloir, l' père?

HENSCHEL. — Oh! rien. Qu'est-ce qui sait? J' verrai bien.

Mme HENSCHEL. — Pourvu qu'y n' te r'demande pas d' l'argent!

HENSCHEL. — Mais non. Dis donc pas d' bêtises, la mère.

HANNÉ. — S'y n'ont pas l' moyen, pourquoi donc

qu' sa femme a s'achète des chapeaux d' quat' thalers?

HENSCHEL. — Tais-toi donc. On te d'mande rien. Fourre ton nez dans la marmite, et t' mêle pas des affaires des aut'. Un' maison comme ça, c'est dur à tenir. On r'çoit d' l'argent huit semaines par an. Et l' reste du temps, va-t'en voir!

HAUFFE. — Et puis, il a encore fallu qu'y fasse bâtir.

Mme HENSCHEL. — C'est ça qui l'a mis dedans. Il aurait dû s' tenir tranquille.

HENSCHEL. — Les femmes comprennent rien à ces choses-là. Y fallait qu'y fasse bâtir. Y pouvait pas s'en dispenser. Aujourd'hui y a des baigneurs en veux-tu, en voilà. Dans l' temps, y en avait pas la moitié. Seulement, dans l' temps, y z'avaient d' l'argent. Aujourd'hui, y voudraient qu' tout soit pour rien. Donne-moi à boire, j'ai soif.

HAUFFE *ferme lentement son couteau, et s'apprête à se lever.* — Quarante chambres, trois grandes salles, et rien dedans qu' des rats et des souris. Comment voulez-vous qu'il y retrouve l'intérêt d' son argent?

(Il se lève.)

Francisca Wermelskirch regarde à l'intérieur de la chambre. C'est une gaie et jolie fillette de seize ans. Elle a les cheveux flottants, de longs cheveux bruns. Son costume est un peu excentrique : une petite jupe blanche et courte, la blouse en pointe, une ceinture bariolée à longs pans. Les bras sont à demi nus. Autour du cou, un ruban bariolé où pend une croix d'or.

FRANCISCA, *très vive.* — M. Siebenhaar était bien ici?... Messieurs, bon appétit. Je me permettais de vous demander si M. Siebenhaar n'était pas justement par ici.

Mme HENSCHEL, *d'un ton revêche.* — Nous n' savons pas. Y n'était pas chez nous.

FRANCISCA. — Vraiment? Ah! j'avais cru.

(Elle met coquettement le pied sur le banc du poêle, pour lier le cordon de son soulier.)

Mme HENSCHEL. — M'sieu Siebenhaar par-ci, m'sieu Siebenhaar par-là. Qu'est-ce que vous lui voulez toujours?

FRANCISCA. — Moi? Rien. Il aime le foie gras. Maman en a, et papa m'envoie le lui dire. Et puis, dites donc, monsieur Henschel, vous devriez aussi monter chez nous.

Mme HENSCHEL. — Pas du tout. Laisse le père où il est. Ça serait du prop'. Y n'a pas la tête à aller courir les cabarets.

FRANCISCA. — Mais aujourd'hui on vient de mettre en perce un tonneau de bière.

HENSCHEL, *pendant que Hauffe ricane et que Hanné rit tout haut.* — La mère, occupe-toi d' tes affaires. Si j'ai envie d'aller boire un verre ed' bière, j' demanderai la permission à personne.

FRANCISCA. — Et comment ça va, madame Henschel?

Mme HENSCHEL. — Demain, je m' mets une écharpe, et je m' fais danseuse de corde.

FRANCISCA. — Oh! moi aussi. Je m'y entends très bien. Je m'exerce toujours sur les timons.

HENSCHEL. — C'est pour ça qu'y sont tous en l'air.

FRANCISCA. — Regardez, on fait comme ça, on se balance. *(Elle imite les mouvements d'une danseuse de corde sur la corde et gagne ainsi la sortie.)* La jambe droite! La jambe gauche! Au revoir!

(Elle disparaît.)

HAUFFE, *décrochant la lanterne.* — È perdra bientôt la boule, celle-là, si è trouve pas un homme. *(Il sort.)*

Mme HENSCHEL. — Si on la faisait travailler ferme, ça y ferait passer ses manières.

HANNÉ. — È n'a pas l' droit d' monter en haut, chez M. Siebenhaar; madame el' souffrirait pas.

Mme HENSCHEL. — Elle a bien raison. Moi non plus, je l' souffrirais pas.

HANNÉ. — Elle est toujours à ses talons, comme un chien de chasse; è ne fait rien de bien, elle a toujours l'air d'une folle.

Mme HENSCHEL. — Siebenhaar devrait renvoyer ces gens-là. Une gamine encore! s' conduire comme è fait, avec les hommes!

HENSCHEL. — Voyons, la mère, qu'est-ce que tu chantes là?

Mme HENSCHEL. — Parfaitement, dans la salle de leur cabaret...

HENSCHEL. — Ces gens-là ont besoin de vivre, tout comme nous. Et y les flanquerait à la porte! Wermelskirch n'est pas un méchant homme.

HANNÉ. — Mais la femme est une vieille sorcière.

HENSCHEL. — Et puis, s'y paye bien son loyer! Enfin, y aurait-y qu' la fille!... *(Il s'est levé, et se penche sur le berceau.)* Nous avons aussi, nous, là, un petit brimborion. Et, à cause d'elle, pas vrai, on nous fera pas bouger d'ici.

Mme HENSCHEL. — Ah! ben, faudrait voir!... È dort tout l' temps pareil, sans jamais s' réveiller.

HENSCHEL. — Ça veut rien dire. T'inquiète pas d' ça... Et puis, dis donc, la mère, hein? faut pas m' jouer l' tour ed' mourir. *(En décrochant sa casquette du clou où elle est suspendue.)* Hanné, j' t'ai menti, tout à l'heure. En haut, dans la voiture, j' l'ai, ton tablier.

HANNÉ, *vivement.* — Où ça?

HENSCHEL. — Dans l' coff'; tu peux aller l' chercher.

HANNÉ. — J' vas y aller.

(Elle entre un instant dans l'autre chambre, pendant que Henschel s'éloigne, par la porte du milieu.)

Mme HENSCHEL. — Y a pourtant... apporté... l' tablier.

(Hanné sort de la chambre presque en courant, et s'en va à son tour par la porte du milieu. Siebenhaar s'avance discrètement, portant, comme tout à l'heure, une lumière et un trouseau de clefs, et, en plus, deux bouteilles de vin rouge.)

SIEBENHAAR. — Toute seule, madame Henschel?

Mme HENSCHEL. — Y a... apporté... l' tablier!

SIEBENHAAR. — C'est moi, madame Henschel! Vous n' me reconnaissez pas?

Mme HENSCHEL. — Je ne sais pas...

SIEBENHAAR. — Je ne vous ai pas troublée dans votre sommeil?... *(Croyant toujours que la malade ne le reconnaît pas.)* Monsieur Siebenhaar.

Mme HENSCHEL. — Oui, oui... j' vois bien.

SIEBENHAAR. — Je voulais seulement vous apporter un peu de bon vin. Vous boirez ça. Ça vous fera du bien... J' suis sûr que vous ne me reconnaissez pas encore?

Mme HENSCHEL. — Voyons... Ah! ça serait drôle... Vous êtes... Mais si... Vous êtes not' propriétaire, m'sieu Siebenhaar. J'en suis pas encore là, d' plus reconnaît' les gens. J' vous connais assez... Je n' sais pas. J'ai donc rêvé?

SIEBENHAAR. — Peut-être bien... Et comment ça va-t-il, maintenant?

Mme HENSCHEL. — Bien sûr, vous êtes m'sieu Siebenhaar.

SIEBENHAAR. — Vous vous étiez figuré que c'était votre homme?

Mme HENSCHEL. — J' sais pas... Vraiment... j' peux pas dire... Y m' semblait...

SIEBENHAAR. — Il me semble que vous n'êtes pas couchée à votre aise. Je vais vous relever un peu

l'oreiller. Est-ce que le docteur vient encore régulièrement ?

Mme HENSCHEL, *avec de la colère et des pleurs.* — J' sais vraiment pus; y m' laissent toujours toute seule... Non, non, vous êtes m'sieu Siebenhaar; j' vois bien. Et savez-vous? voulez-vous que j' vous dise quéque chose? Vous avez toujours été bon avec moi. Vous avez bon cœur. Même si vous avez quéquefois l'air contrarié. Et à vous, j' peux l' dire, j'ai si peur! Je m' dis toujours : « Ça n' va pas assez vite pour lui. »

SIEBENHAAR. — Qu'est-ce qui ne va pas assez vite.

Mme HENSCHEL, *éclatant en sanglots.* — J' vis trop longtemps... Mais qu'est-ce que deviendra aussi ma pauv' p'tite Augustine ?

SIEBENHAAR. — Voyons, chère madame Henschel, qu'est-ce que vous dites là ?

Mme HENSCHEL, *se parlant à elle-même, et la voix toujours entrecoupée de sanglots.* — Oui, qu'est-ce qu'è d'viendra, si j' meurs, ma pauv' p'tite Augustine ?...

SIEBENHAAR. — ... Madame Henschel, voyons, vous êtes une femme raisonnable. Ecoutez-moi un peu. Quand on est obligé de rester dans son lit, sans bouger, des semaines et des semaines, comme vous voilà malheureusement, c'est tout naturel. On a toutes sortes de pensées folles. Mais voyons, un petit effort; chassez-les, toutes ces idées-là. C'est de l'imagination toute pure.

Mme HENSCHEL. — Oui, vous aut', vous voulez pas l' croire. Mais j' sais c' que j' dis.

SIEBENHAAR. — Mais non, vous ne savez pas. Je vous jure que vous n' savez pas. Et plus tard, quand vous y repenserez, vous serez la première à en rire. Vous verrez.

Mme HENSCHEL, *douloureusement passionnée.* —

Si, il a été une fois avec elle dans la chambre. Pour quoi faire?...

SIEBENHAAR, *tout désorienté et incrédule en même temps.* — Quoi donc? Qui? Qu'est-ce que vous voulez dire?

Mme HENSCHEL. — Henschel, donc, et la bonne.

SIEBENHAAR. — Votre homme?... Et Hanné?... Eh bien, voulez-vous que je vous dise, moi?... Celui qui vous a fait croire des choses comme ça est un vilain menteur.

Mme HENSCHEL. — Et quand je serai morte, y l'épousera.

(Henschel reparaît.)

SIEBENHAAR. — Mais non! Ce sont des chimères que vous vous forgez, madame Henschel.

HENSCHEL, *bon enfant, étonné.* — Qu'est-ce qu'y a, Amélie? Qu'est-ce t'as à pleurer?

SIEBENHAAR. — Henschel! Il ne faut pas laisser votre femme toute seule.

HENSCHEL *s'est avancé aimablement jusqu'au lit.* — Qu'est-ce qui t'a fait quéque chose?

Mme HENSCHEL *se tourne méchamment de l'autre côté, le visage du côté du mur, et tournant le dos à son mari.* — Laisse-moi tranquille.

HENSCHEL. — Qu'est-ce ça veut dire?

Mme HENSCHEL, *glapissant à travers ses larmes.* — Va-t'en, va-t'en.

(Henschel reste là, visiblement embarrassé, et regarde alors, d'un ton interrogateur, Siebenhaar, qui essuie son pince-nez en secouant la tête.)

SIEBENHAAR, *doucement.* — Pour l'instant, laissez-la.

Mme HENSCHEL, *comme précédemment.* — Vous voudriez m' voir à six pieds sous terre.

SIEBENHAAR, *à Henschel, qui va s'emporter.* — Pst! faites-moi ce plaisir-là. Taisez-vous.

Mme Henschel. — On a des yeux. On n'est pas aveugle. On n'a pas b'soin qu'on vous l' dise. On sert pus à rien. Y a pus qu'à décamper.

Henschel, *s'imposant de rester calme.* — Qu'est-ce tu veux dire, Amélie ?

Mme Henschel. — Oui, oui, fais l'hypocrite.

Henschel, *s'y perdant tout à fait.* — Mais, enfin, qu'est-ce qu'y a ?

Mme Henschel. — Il arrivera c' qui voudra... J' me laisserai jamais tromper. Vous avez beau vous cacher, j' vois à travers les murs. Et j' vous vois, que j' vous dis. Vous vous figurez qu'une femme, c'est facile à tromper, brutes que vous êtes. Mais j' peux t' dire une chose : si j' viens à mourir, Gustine mourra aussi. Je l'emporterai avec moi. J'aimerais mieux la voir étranglée, que d' la laisser à une rien du tout, à une sale fille comme ça.

Henschel. — Voyons, la mère, qu'est-ce qui te passe par la tête ?

Mme Henschel. — Vous voudriez m' voir à six pieds sous terre.

Henschel. — Allons, assez, ou j' me fâche.

Siebenhaar, *sur un ton d'amicale remontrance.* — Henschel, votre femme est malade !

Mme Henschel, *qui l'a entendu.* — Malade ! Qu'est-ce qui m'a rendue malade ? Vous deux. Cette fille et toi.

Henschel. — J' voudrais seulement savoir qu'est-ce qui t'a fourré ces idées-là en tête ?... Moi et la bonne ? Que l' tonnerre m'écrase tout d'suite ! Y aurait quéque chose entre nous ?

Mme Henschel. — Y as-tu pas apporté un tablier, et aussi des rubans ?

Henschel, *de nouveau décontenancé.* — Un tablier, des rubans ?

Mme HENSCHEL. — Oui, un tablier et des rubans.

HENSCHEL. — C'est tout?

Mme HENSCHEL. — Et tout c' qu'è fait, ça n'est pas toujours beau et bien? Est-ce que tu y dis jamais une parole méchante? Est-ce qu'è n'est pas déjà comme la maîtresse dans la maison?

HENSCHEL. — Tais-toi, la mère, j' te dis qu' ça.

Mme HENSCHEL. — C'est toi, qui devrais t' taire. C'est toi...

SIEBENHAAR, *près du lit.* — Madame Henschel, remettez-vous. Toutes ces histoires-là sont de pures exagérations.

Mme HENSCHEL. — Vous croyez ça, vous? C'est toujours la même chose! Les pauv' femmes, c'est d' ça qu'è s'en vont. *(Finissant par pleurer plus faiblement.)* Oui, ça les fait mourir.

(Siebenhaar rit d'un ton incrédule, puis il va à la table, d'une allure résignée, et il ouvre une des bouteilles de vin rouge.)

HENSCHEL *s'est appuyé sur le bois du lit, et, un peu adouci.* — Voyons, la mère, tourne-toi donc un peu. J' veux t' dire une bonne parole. *(Il lui fait amicalement violence, pour la forcer à se retourner vers lui.)* Là, vois-tu, la mère, t'as rêvé! On a comme ça tous ses mauvaises heures. T'as fait un rêve. Eh bien, réveille-toi. Compris, hein? T'en as dit des choses! Qu' ça mettrait en pièces mon plus gros char, si on pouvait les charger dessus. J'en ai encore la tête qui m' tourne.

SIEBENHAAR, *qui a cherché un verre, où il a versé du vin.* — Buvez-moi ça! ça vous r'donnera des forces, à nous faire, à vot' tour, un bon petit sermon.

HENSCHEL. — Prenez rien d' tout ça en mal, m'sieu Siebenhaar. Une femme qui souff'. On a chacun sa peine. Allons, tâche plutôt d' te guérir. Tiens, tout c' que tu m'as dit, c'est comme si tu prétendais qu' j'ai volé des chevaux à la foire.

SIEBENHAAR. — Buvez un coup, pour prendre des forces.

Mme HENSCHEL. — Si seulement on pouvait savoir!

(Siebenhaar la soutient pour qu'elle puisse boire.)

HENSCHEL. — Quoi encore?

Mme HENSCHEL, *après avoir bu.* — Peux-tu me l' promett'?

HENSCHEL. — Ah! tout c' que tu veux.

Mme HENSCHEL. — Si j' meurs, l'épouseras-tu?

HENSCHEL. — Dis donc pas d' bêtises.

Mme HENSCHEL. — Oui ou non?

HENSCHEL. — Hanné? *(Pour plaisanter.)* Naturellement.

Mme HENSCHEL. — Parle sérieusement.

HENSCHEL. — J' vous fais juge, m'sieu Siebenhaar. Qu'est-ce qu'on peut répond' à ça? Tu ne vas pas mourir.

Mme HENSCHEL. — Mais, si je meurs?

HENSCHEL. — Eh ben, j' l'épouserai pas. Là, vois-tu? Es-tu contente? Faut pourtant en finir.

Mme HENSCHEL. — Peux-tu me l' jurer?

HENSCHEL. — Quoi te jurer?

Mme HENSCHEL. — Qu' tu l'épouseras jamais.

HENSCHEL. — Si tu y tiens.

Mme HENSCHEL. — Lève la main.

HENSCHEL. — Là, j' te l' jure. *(Il lève la main, puis il met un instant la main dans la main de sa femme.)* Et puis, maintenant, c'est fini, hein? faut pus m' parler d' toutes ces bêtises-là.

ACTE DEUXIÈME

Une belle matinée du mois de mai.

La même salle qu'au premier acte. Le lit dans lequel était couchée Mme Henschel n'est plus là. Les battants de la fenêtre qui est au-dessus de cette place sont ouverts.

Hanné, le visage levé vers la fenêtre, est occupée à un savonnage, les manches de chemise relevées.

Franz revient de laver les voitures. Il porte un seau de bois. Les manches de chemise sont également relevées, et son pantalon retroussé. Il a les pieds nus dans des sabots.

FRANZ, *gauchement folâtre.* — Hanné, j' viens t' faire une visite... Allons! encore un. As-tu un peu d'eau chaude, dis?

HANNÉ, *jetant d'un air bourru dans la cuve le linge qu'elle était en train de frotter sur la planche à laver, et allant au poêle.* — N' viens donc pas tout l' temps comme ça, ici.

FRANZ. — Ben, pourquoi donc?

HANNÉ, *lui versant de l'eau chaude dans son seau.* — Pas d' questions. J'ai pas l' temps.

FRANZ. — J' lave la voiture. J' suis pas non pus à rien faire.

HANNÉ, *violemment.* — Fiche-moi la paix. Tu d'vrais l' savoir. J' te l'ai dit assez d' fois.

FRANZ. — Qu'est-ce que j' te fais?

HANNÉ. — T'as pas l' droit d'êt' tout l' temps su' mes talons.

FRANZ. — T'oublie c' qu'y a entre nous.

HANNÉ. — Y a rien, entre nous. Y doit rien y avoir. J' suis mon chemin. Suis l' tien. V'là c' qu'y a entre nous. Rien de plus.

FRANZ. — Tiens, v'là du nouveau!

HANNÉ. — Pas pour moi.

FRANZ. — On finirait par l' croire... Hanné, t'oublie c' qui s'est passé?

HANNÉ. — Y s'est rien passé, rien du tout. Fiche-moi la paix.

FRANZ. — Est-ce que t'as à t' plaind' de moi? Est-ce que j' t'ai pas été fidèle?

HANNÉ. — Et puis? Tout ça me r'garde pas. Fais c' que tu veux. Va avec qui tu veux. J'ai rien cont' ça.

FRANZ. — D'puis quand donc, Hanné?

HANNÉ. — D'puis toujours.

FRANZ, *ému et prêt à pleurer.* — Tu mens, Hanné.

HANNÉ. — Y t' manque pus qu' ça. C'est l' moyen d' te faire bien v'nir ed' moi. J' me laisserai pas accuser d' mensonge par toi. Et puisque t'as la tête si dure, et qu' tu veux rien comprend', y faut que j' te dise une fois en face et clairement : c'est fini entre nous.

FRANZ. — C'est sérieux?

HANNÉ. — Oui, c'est sérieux. Et tâche ed' pas l'oublier.

FRANZ. — J' l'oublierai pas. *(Toujours plus agité, et bientôt gémissant plutôt que parlant.)* T'as pas b'soin d' croire... que j' pouvais pas l' comprend'. Y a longtemps que j' m'en doutais. Seulement, j' croyais... qu' tu r'deviendrais pus raisonnab'.

HANNÉ. — Justement, j' le r'deviens.

FRANZ. — Ça dépend comme on l'entend. Bien sûr, j' suis qu'un pauv' diab'. Henschel, lui, il a l' sac. Si on r'garde les choses... de c' côté-là, naturellement qu' t'es r'devenue pus raisonnab'.

HANNÉ. — Du moment qu' tu t' mets à avoir ces idées-là, tu peux êt' sûr, pour toi, qu' d'avance t'as perdu la partie.

FRANZ. — C'est pas vrai, c' que j' dis? C'est pas ta seule pensée, de d'venir la femme à Henschel? Ose dire qu' c'est pas vrai?

HANNÉ. — C'est mon affaire. Ça te r'garde pas. Chacun s' mêle ed' ses affaires.

FRANZ. — Parfaitement! Et j'aurai soin des miennes... J'irai trouver Henschel, et j'y dirai : « Hanné m'a promis l' mariage, nous sommes entendus ensemb'. »

HANNÉ. — Essayes-y un peu, j' te dis qu' ça!

FRANZ, *pleurant presque, de douleur et de rage.* — Oui, j'y essayerai. Tu penses à tes affaires, et moi, aux miennes. T'es d'une manière, j' suis d' la même manière. *(Changeant de ton subitement.)* Et puis, d'ailleurs, j' veux pus d' toi, quand même qu' tu viendrais te j'ter à mon cou. Une fille comme toi, bien sûr qu' c'est pas assez bien pour moi.

(Il s'en va rapidement.)

HANNÉ. — Si ça peut t' mettre à la raison d' penser comme ça!

Pendant que Hanné continue de travailler, à son baquet, Wermelskirch apparaît au fond du couloir. C'est un homme qui a dépassé la cinquantaine. On reconnaît tout de suite en lui l'ancien comédien. Il porte une robe de chambre élimée, des pantoufles brodées, et fume une longue pipe.

WERMELSKIRCH, *après avoir regardé un instant, sans être remarqué de Hanné.* — Vous avez pas entendu tousser?

HANNÉ. — Qui donc?

WERMELSKIRCH. — Il est arrivé un baigneur.

HANNÉ. — Ben, il est temps aussi, nous v'là au milieu d' mai; mais c'est pas encore ça qui va remplir vot' cabaret, m'sieu Wermelskirch.

WERMELSKIRCH, *passant lentement le seuil, et chantonnant avec des toussottements :*

J' suis un pauv' candidat à la phtisie,
Vidivi, divitt, boum, boum,
Qu'a pus longtemps à vivr', ma pauv' Sophie,
Vidivi, divitt, boum, boum.

(Hanné rit, le corps ployé sur son baquet.) Ça fait du bien, de voir l' commencement des arrivées. Ça montre que voilà le printemps.

HANNÉ. — Une hirondelle fait pas non pus l' printemps.

WERMELSKIRCH *se fait une place sur le banc du poêle, et s'y assoit.* — Où donc est Henschel?

HANNÉ. — Il est descendu au cimetière.

WERMELSKIRCH. — Ah! oui. C'était l'anniversaire de naissance de sa femme. *(Un silence.)* Ça le ronge, le pauvre vieux!... Dites-moi un peu, quand donc est-ce qu'y revient?

HANNÉ. — J' sais vraiment pas pourquoi qu'il a voulu descend', et en voiture. Nous avons b'soin des chevaux, Dieu sait combien! Il a aussi emmené l' nouveau cocher.

WERMELSKIRCH. — Ah! Hanné, les soucis gâtent l'appétit.

HANNÉ. — C'est vrai, y laisse tout en plan. Faut qu' l'omnibus parte à l'heure juste. Et la voiture qu'est encore là, toute sale! Hauffe en finit pas, l' vieux empoté!

WERMELSKIRCH. — Oui, oui, ça commence, il va y avoir à faire là-haut! Le cuisinier-chef arrive aussi aujourd'hui; je l'ai remarqué, au cabaret.

HANNÉ, *avec un rire court.* — A vous voir, on l' dirait pas, qu' vous avez beaucoup à faire.

WERMELSKIRCH, *sans se sentir offensé.* — Pour moi, personnellement, ce sera un peu plus tard, à la onzième heure. Mais alors je me précipiterai à l'ouvrage avec furie.

HANNÉ. — Je l' pense ben, qu' ça sera avec furie. Pourtant, vous laisserez pas éteind' vot pipe.

WERMELSKIRCH, *après quelque sourire.* — Vous avez de l'esprit, charmante dame, de l'esprit jusqu'au bout des ongles. Nous avons aujourd'hui à table —

attendez un peu — d'abord la contre-basse, ensuite un violoncelle, troisièmement deux premiers, deux seconds violons. Trois premiers, deux seconds ; trois seconds, deux premiers. Peut-être les embrouillé-je un peu. En résumé, dix hommes de l'orchestre du casino... Qu'avez-vous à rire?... Me prenez-vous pour un hâbleur? Que croyez-vous que mange la contre-basse? Vous en seriez stupéfaite! Voilà qui donne de l'ouvrage!

HANNÉ, *après avoir achevé de rire.* — Naturellement, la cuisinière doit avoir à faire.

WERMELSKIRCH, *simplement.* — Ma femme, ma fille, toute la famille, nous nous attelons à la tâche, courageusement, noblement ; nous nous tuons de travail. L'été passé, on s'aperçoit que l'on a travaillé pour ne rien gagner.

HANNÉ. — J' sais pas c' que vous avez à vous plaind' avec vot' cabaret. C'est vous qu'avez c' qu'y a d' mieux dans toute la maison. C'est jamais vide, el' cabaret; ça va l'hiver comme l'été. Si j'étais m'sieu Siebenhaar, je l' prendrais autrement qu' ça avec vous. C'est pas pour 300 misérab' thalers de loyer que j' vous donnerais cette grande salle. Au-dessous de 1,000 thalers, j' consentirais à rien entend'. Et vous pourriez encore très bien vous en tirer.

WERMELSKIRCH *s'est levé, et va et vient en sifflant.* — Qu'y a-t-il encore pour votre service?... Vraiment, d'effroi, ma pipe s'est éteinte.

(Georges, un jeune garçon de café, à l'air déluré, portant un plateau de déjeuner, descend rapidement l'escalier, qui est derrière la porte vitrée. Il s'arrête court derrière cette porte; il finit cependant par l'ouvrir, regarde à droite, à gauche, dans le couloir des caves.)

GEORGES. — Un vrai labyrinthe! Où suis-je, ici?

HANNÉ, *toujours à son baquet, riant.* — Vous vous êtes trompé. Faut retourner su' vos pas.

GEORGES. — C'est à en avoir le vertige. J' suis sûr qu'ici personne doit arriver à retrouver sa case.

HANNÉ. — Vous v'nez d'êt' embauché?

GEORGES. — Oui, d'puis hier. Mais, dites-moi, mesdames et messieurs, je n'ai jamais vu ça; j'ai déjà fait beaucoup de maisons, mais ici faut un guide pour s'y r'trouver. Par où passe-t-on? dites-moi.

HANNÉ, *que la présence du garçon éveille, vive et coquette à sa manière.* — Toujours tout droit derrière vous, r'montez l'escalier. Toutes les bonnes choses que vous portez, c'est pas pour nous.

GEORGES. — Mais c'est ici l'étage des gens bien?

HANNÉ. — Vous voulez dire la niche aux chiens, ou quéque chose comme ça. Nous aboierons pour vous appeler, dites? Ah! oui, c'est ici les gens distingués.

GEORGES, *d'un ton badin et confiant.* — Jeune dame, écoutez-moi. Venez, montrez-moi l' chemin. Avec vous j' n'aurai pas peur, où qu' c'est qu' vous me conduirez. Et qui sait où qu' vous m' conduirez! Non, je n'aurai pas peur. Ni dans la cave, ni dans l' grenier à foin.

HANNÉ. — Allez putôt tout seul! Avec ça que j' me fierais à vous. On les connaît, ces beaux roquets!

GEORGES. — Jeune dame, me permettez-vous d' vous aider à vot' lessive?

HANNÉ. — Pas du tout. Et si vous comptez là-dessus, j' vous aiderai à déguerpir. Après, vous pourrez m' demander des nouvelles ed' vot' plastron.

GEORGES. — Excusez du peu! Mais qui sait si vous rirez toujours comme ça avec moi? Oui, oui, qui sait? Ça changera p't'êt'. Faudra qu' nous r'parlions d' ça. N'est-ce pas, jeune dame? Oui, oui, naturellement. Nous r'parlerons d' ça. Une aut' fois, plus tard, quand j'aurai l' temps.

(Il sort et remonte l'escalier.)

WERMELSKIRCH. — Il ne se trompera plus souvent de chemin. Siebenhaar saura bien lui apprendre le vrai chemin qui va de la salle à manger à la cuisine... Hanné, à quelle heure revient Henschel.

HANNÉ. — Aux environs d' midi... Y a-t-y une commission à y faire pour vous?

WERMELSKIRCH. — Oui... Dites-lui — ne l'oubliez pas, surtout — dites-lui... que je lui fais mes meilleures salutations.

HANNÉ. — Ah! oui, des bêtises! j' devais bien l' penser.

WERMELSKIRCH, *s'inclinant légèrement devant elle.* — Les pensées ne payent pas de droits d'entrée. Je vous souhaite bien le bonjour.

(Il s'en va.)

HANNÉ, *seule et lavant avec acharnement.* — Si seulement c't' Henschel, lui, n'était pas si bête!

(Dehors, devant la fenêtre, s'est agenouillé le colporteur Fabig, qui cherche à voir à l'intérieur.)

FABIG. — Jeune femme, bonjour!... Comment ça va? Ça va toujours?

HANNÉ. — Qui êtes-vous?

FABIG. — Eh ben, Fabig, de Quolsdorf. Vous m' connaissez pus? J' vous apporte l' bonjour, d' vot' père. Y m'envoie aussi vous dire... Mais vaut-y pas mieux qu' j'ent'?

HANNÉ. — C'est bon. J' sais c' que c'est. Y veut encore d' l'argent. Mais j'en ai pas.

FABIG. — C'est c' que j'y disais. Il a pas voulu m' croire. Etes-vous seule, jeune femme?

HANNÉ. — Pourquoi ça?

FABIG, *baissant la voix.* — C'est qu' voyez-vous, j'ai pas mal de choses su' l' cœur. Par la fenêtre, les gens pourraient entend'.

HANNÉ. — Alors, descendez. *(Fabig disparaît de*

la fenêtre.) Faut-y justement qu' çui-là aussi vienne aujourd'hui!

(Elle s'essuie les mains. Fabig entre. C'est un petit colporteur, âgé d'environ trente-six ans, à la barbe rare, pauvrement habillé, et qui a des mouvements et des gestes étranges.)

FABIG. — Bien l' bonjour, jeune femme.

HANNÉ, *avec violence.* — D'abord, j' suis pas une jeune femme.

FABIG, *malicieusement.* — J' veux ben, mais c'est pus pour longtemps.

HANNÉ. — Tout ça, c'est d' sales mensonges, rien de plus.

FABIG. — J' l'ai entendu dire, c'est pas ma faute. Les gens l' disent partout, d'puis qu' la femme à Henschel est venue à mourir.

HANNÉ. — Qu'y disent c' qu'y veulent. J' fais mon travail. Tout ça me r'garde pas.

FABIG. — C'est aussi c' qu'y a d' mieux. J' fais toujours comme vous. Qu'est-ce que les gens ont pas dit d' moi! A Altwasser, j'aurais volé des pigeons. Y a un p'tit chien qu'a couru après moi... Tout d' suite y a eu aussi des gens pour dire que j' l'avais volé.

HANNÉ. — Si vous avez quéque chose à m' dire, dites-le vite.

FABIG. — N'est-ce pas? Voyez-vous, vous avez raison. J' dis toujours ça aussi. J' trouve toujours qu' les gens m' parlent trop. Y z'ont quéques vieux chiffons, quéques rien du tout, et y vous racontent des tas d'histoires autour ed' ça, tout comme s'y s'agissait d' vend' une ferme. J'irai donc droit au but. Y s'agit donc, jeune femme... l' prenez pas en mauvaise part, excusez-moi, la langue m'a encore fourché... Je voulais dire : jeune fille. Y s'agit donc, jeune fille, d' vot' enfant.

HANNÉ, *violemment.* — J'ai pas d'enfant, si vous

voulez l' savoir. La p'tite qu'est chez mon père, c'est la fille d' ma sœur.

FABIG. — Là, là! V'là donc une aut' histoire. On croyait tous qu' c'était vot' fille. Où est-ce qu'elle est, vot' sœur?

HANNÉ. — Qu'est-ce qui l' sait, où qu' c'est qu'elle est! Et c' qu'è fait, ça r'garde personne. Faudrait voir aussi à n' pus s'occuper d'elle.

FABIG. — C' que c'est, tout d' même! Ah! oui, c' que c'est! J'aurais juré tous mes grands dieux, — et pas moi seulement, vous savez, mais tout l' monde là-haut à Quolsdorf, — nous aurions tous juré qu' c'était vous la mère à la p'tite mioche.

HANNÉ. — Soyez tranquille, j' sais qu'est-ce qu'a inventé ça. J' pourrais tous les nommer par leurs noms. Y voudraient m' faire passer pour une fille de rien! Mais s'y m' tombent dans les mains, y me l' payeront, j' vous dis qu' ça.

FABIG. — C'est qu'y faut que j' vous dise, tout ça n' va pas, là-haut. V'là c' qu'il en est, jeune femme, faut que j' vous l' dise : L' vieux, vot' père, — vous l' savez bien, y a pas moyen autrement, — y n' devient pas sérieux. Y boit tout l' temps, sans s'arrêter. Y a deux ans qu' la mère est morte; sans ça, y aurait pas d' mal à laisser la p'tite à la maison. Maintenant, ça n' se peut pus, la maison est vide. Alors y la traîne partout avec lui, dans tous les cabarets, d' taverne en taverne, dans les plus sales trous. Ça f'rait pitié à un chien, d' voir ça.

HANNÉ, *violemment*. — Qu' voulez-vous qu' j'y fasse, si y s' soûle?

FABIG. — Ah! Seigneur Dieu! je l' sais bien, y a rien à y faire. L' vieux, c'est pus au pouvoir d'un homme de le r'tenir. Y s'agit que d' la p'tite. C'est elle qui fait pitié. Si on la r'tire pas d' là, s'y a pas d' bonnes gens pour prend' soin d'elle, a vivra pus six semaines.

HANNÉ, *embarrassée.* — Ça me r'garde pas. J' peux pas la prend'; j'ai assez à penser à moi.

FABIG. — V'nez seulement une fois à Quolsdorf, voir c' qui en est. Ça s'rait c' qu'y aurait d' mieux. C'est une p'tite fille... une enfant si mignonne, avec des p'tites mains et des p'tits pieds, qu' c'est comme d' la porcelaine, c'est gentil.

HANNÉ. — C'est pas mon enfant. Ça me r'garde pas.

FABIG. — Non, mais v'nez seulement, vous aviserez! C'est à pas en croire ses yeux. Si on arrive comme ça dans les auberges, à n'importe quelle heure, même au milieu d' la nuit, — c'est qu' voyez-vous, c'est mes affaires qui veulent ça — et qu'on la voit près du vieux, accroupie par terre, dans la salle pleine d' fumée, ça vous r'tourne l' cœur.

HANNE. — Les aubergistes devraient y refuser à boire, l' fiche dehors, à coups d' bâton. Y r'viendrait p't'êt' à la raison... Ecoutez, y a une voiture qui vient d'entrer. T'nez, v'là cinq groschen. Allez-vous-en. J' rumirerai tout ça. Pour l'instant, j'y vois pas bien clair. Mais si vous allez bavarder ici, dans les cabarets, pus b'soin d' vous r'montrer, on vous aurait assez vu.

FABIG. — Y a pas d' danger. Qué qu' ça m' fait, tout ça? Qu' ça soit vot' enfant ou l'enfant d' vot' sœur, j'irai pas l' vérifier su' le r'gist' aux baptêmes, pas plus qu' lâcher une parole d' trop. Mais si vous voulez que j' vous donne un bon conseil, voyez-vous, vous devriez l' dire tout d' suite à Henschel. Ben sûr qu'y vous couperait pas la tête pour ça!

HANNÉ, *de plus en plus sur le qui-vive, parce qu'elle entend la voix de Henschel.* — En v'là des paroles! Si on peut dire!

(Elle entre dans la chambre. Henschel entre à pas lents, la mine grave. Il est habillé de noir, et porte un chapeau haut de forme. Il a des gants

de laine blanche. Il s'arrête, aperçoit Fabig, et lentement se demande qui il est. Il ne trouve pas.)

HENSCHEL, *tranquille et simple.* — Qui êtes-vous ?

FABIG, *vivement.* — J'achète les vieux chiffons, l' vieux papier, les meub', les habits usés, n'importe quoi, tout c' qu'on veut, tout c' qui s' trouve.

HENSCHEL, *après un long regard bon enfant, mais avec fermeté.* — Allez-vous-en. *(Fabig s'éloigne, souriant d'un air embarrassé. Henschel retire son chapeau et s'essuie le front et le cou avec un mouchoir de couleur. Il place ensuite le chapeau sur la table, et se tournant vers la porte de la chambre.)* Hé, la fille, où est-ce que t'es ?

HANNÉ. — Dans la chamb'. J' berce Gustine.

HENSCHEL. — C'est bon, j' peux attend'. *(Il s'assoit en soupirant profondément.)* Ah ! oui, oui !... On a chacun ses misères.

HANNÉ *rentre, très affairée.* — L' dîner est tout d' suite prêt.

HENSCHEL. — J' peux pas manger. J'ai pas faim.

HANNÉ. — Ça soutient, d' manger et d' boire. J'ai servi dans l' temps près d'un berger. Y nous disait toujours : « Quand on a l' cœur gros, ou quéque chose comme ça, même si on n'a pas faim, y faut toujours manger. »

HENSCHEL. — Fais toujours cuire ta soupe. On verra bien.

HANNÉ. — Vous devriez pas vous laisser aller. Dans des cas comme ça, faut se r'monter l' moral.

HENSCHEL. — Horand, el' relieur, est-ce qu'il est venu ?

HANNÉ. — Tout est en ord'. Il a fait quarante nouveaux billets. Y sont là su' la commode.

HENSCHEL. — V'là l' sale métier qui va r'commencer. Tous les matins, tous les midis, conduire la vieille

guimbarde d'omnibus à Fribourg, et en ramener des malades à la montagne.

HANNÉ. — Vous avez trop à faire à vous tout seul. L' vieux Hauffe est lent comme une tortue, j' peux pas m'empêcher d' vous l' dire. A vot' place, je l' renverrais.

HENSCHEL *se lève et va à la fenêtre.* — J'en ai assez d' la messagerie. Faudrait qu' ça finisse. Et je d'mande pas mieux. Tout d' suite, si on veut, ça m'est égal. Les chevaux, à l'équarrissage. Les voitures, qu'on en fasse du bois à brûler. Et puis, pour moi, une bonne petite corde... Faudra qu' j'aille voir Siebenhaar.

HANNÉ. — J'avais aussi quéque chose à vous dire.

HENSCHEL. — Qu'est-ce que c'est? Voyons!

HANNÉ. — C'est qu' voyez-vous, c'est vraiment pas commode... *(Pleurnichant manifestement.)* Mais mon frère, il a aussi trop b'soin d' moi. *(Avec des gémissements.)* Va falloir que j' vous quitte.

HENSCHEL, *déconcerté à l'extrême.* — Non! quoi! tu veux... N' va pas m' jouer un tour comme ça. *(Hanné continue à verser des larmes de crocodile, son tablier devant les yeux.)* Ecoute, ma fille, tu vas pas m' faire ça, hein? Eh ben, ça en s'rait, une histoire! Qu'est-ce qu'aurait soin d' la maison? V'là justement l'été qu'arrive. Et tu m' laisserais en plan?

HANNÉ, *toujours pleurant.* — C'est surtout à cause d' la petite Gustine, qu' ça m' fait d' la peine.

HENSCHEL. — Si t'es pus là pour la soigner, qui que c'est qui la soignera?

HANNÉ, *après quelques secondes, feignant de se faire violence pour redevenir calme.* — Y a pas moyen d' faire autrement.

HENSCHEL. — On peut tout c' qu'on veut. Y a qu'à l' vouloir. Tu m'en avais jamais parlé. Et tout d'un coup, v'là qu' t'arrive avec c' frère... Quéqu' c'est que

c' frère-là ? Est-ce que je t'ai marché su' l' pied ? Est-ce que tu t' conviens pus chez moi ?

HANNÉ. — Tout ça, c'est des paroles qui serv' à rien.

HENSCHEL. — Quelles paroles ?

HANNÉ. — Ah ! j' sais pas... J'ai pus qu'à m'en aller.

HENSCHEL. — Si j' savais seulement c' que t'as en tête !

HANNÉ. — J' fais mon travail, j' prends mes gages. J' me laisserai pas répéter des choses comme c' que j'ai entendu. Quand vot' femme vivait encore, j' travaillais tout' la journée. C'est pas maintenant qu'elle est morte, que j' deviendrai une prop' à rien. Les gens ont beau dire c' qu'y voudront, que j' fais la coquette, pour à mon tour d'venir une dame. J'aime mieux m' chercher une aut' place.

HENSCHEL, *rassuré.* — Si y a qu' ça, c'est pas la peine d'en dire plus long.

HANNÉ, *saisissant un travail quelconque comme prétexte à s'éloigner.* — Pas du tout, j' m'en vais. J' peux pus rester.

(Elle sort.)

HENSCHEL, *lui criant à demi.* — Les gens, laisse-les donc dire c' qu'y voudront. Qu'est-ce qu'on d'viendrait, s'y fallait s'occuper d' tous les cancans !... *(Il retire sa redingote noire, et la suspend à un clou en soupirant.)* Ah ! l' tas d' soucis diminue pas.

(Siebenhaar arrive, lentement. Il porte une bouteille d'eau pleine et un verre.)

SIEBENHAAR. — Bonjour, Henschel.

HENSCHEL. — Merci bien, m'sieu Siebenhaar.

SIEBENHAAR. — Je vous dérange ?

HENSCHEL. — Vous ? allons donc ! Manquerait pus qu' ça ! Ça m' fait plaisir.

SIEBENHAAR, *posant la bouteille et le verre sur la table.* — Me voici obligé de refaire une cure. J'ai de nouveau la gorge malade. Enfin, il faut bien mourir de quelque chose!

HENSCHEL. — Boire ben régulièrement l'eau d' not' source, ça vous fera du bien.

SIEBENHAAR. — C'est ce que je fais.

HENSCHEL. — Pas d' la source du moulin, ni d' la source d'en haut. La nôt' est la meilleure.

SIEBENHAAR. — Naturellement. *(Il a, sans y penser, pris une branche de lierre avec laquelle il joue. Maintenant il s'aperçoit de ce qu'il fait, s'arrête court, jette un coup d'œil sur le chapeau haut et sur Henschel, et il dit tout à coup.)* C'était aujourd'hui l'anniversaire de naissance de votre femme?

HENSCHEL. — Oui, aujourd'hui elle aurait eu trente-six ans.

SIEBENHAAR. — Pas possible?

HENSCHEL. — Eh oui, oui...

(Un silence.)

SIEBENHAAR. — Henschel, j'aime mieux vous laisser seul maintenant. Mais si la chose vous convient, demain, par exemple, j'aurais à parler affaires avec vous.

HENSCHEL. — J'aimerais autant tout d' suite.

SIEBENHAAR. — Il s'agit des mille thalers...

HENSCHEL. — Avant d'aller pus loin, m'sieu Siebenhaar, laissez-moi vous dire qu' vous pouvez les garder tranquillement jusqu'à l'hiver. N'est-ce pas, c'est pas la peine d' mentir, entre nous! J'en ai pas b'soin pour l'instant. J'ai pas leur emploi. Et j' sais qu'y sont en sûreté où y sont.

SIEBENHAAR. — Mon brave Henschel, je vous en suis très reconnaissant. Vous me faites grand plaisir. L'été, vous le savez, on touche toujours de l'argent. Mais maintenant, cela m'aurait gêné de vous les rendre.

HENSCHEL. — Ben, vous voyez, nous sommes d'accord.

(Un silence.)

SIEBENHAAR, *allant et venant.* — Oui, oui, il y a une chose dont je m'étonne toujours. J'ai cependant prospéré, dans cette maison. Aujourd'hui, si j'arrivais seulement à mettre à peu près mes affaires en ordre, je pourrais partir tranquille.

HENSCHEL. — J' partirais pas volontiers, j' dois l' dire. Pour aller où ?

SIEBENHAAR. — Vous, Henschel, vous êtes allé de l'avant. Les mêmes circonstances, tenez, contre lesquelles j'avais peine à me tenir, c'est cela même qui a fait votre prospérité.

HENSCHEL. — A l'un y manque une chose; à l'aut', une aut'. Qu'est-ce qui s'en trouve l' plus mal ? personne l' sait. C'est d'une aut' façon, pour moi, qu' mon blé a été grêlé. Savoir s'y se r'lèvera... J'ai pas encore pu me r'trouver la tête à moi.

(Un silence.)

SIEBENHAAR. — Chaque chose a son temps, mon brave Henschel. Maintenant, voyons, il faut surmonter ça. Il faut aller retrouver vos amis, sortir, voir les gens, savoir ce qui se passe, retourner boire un verre de bière de temps en temps, vous remettre de tout cœur à votre affaire, voyons, ne pas tout le temps revenir à vos pensées de deuil. Il n'y a rien à y faire. Allons de l'avant.

HENSCHEL. — Y a rien à y faire. Vous avez raison.

SIEBENHAAR. — Bien sûr. Votre femme était la plus fidèle et la meilleure qui soit. Là-dessus, il n'y a qu'une voix. Mais vous vivez, vous, Henschel. Vous êtes un homme dans toute la force de l'âge. Vous avez encore beaucoup à faire dans la vie. Qui sait quelle situation vous pouvez encore atteindre ? Vous n'avez pas besoin pour cela d'oublier votre femme ;

au contraire. D'un homme comme vous, on sait bien que ce n'est pas possible. Mais il vous faut honorer son souvenir d'une manière raisonnable. Puisqu'on ne peut rien changer à ce qui s'est passé! Je vous observe déjà depuis quelque temps, sans rien dire, et je m'étais proposé de parler un peu à fond avec vous de ces choses-là. Vous vous laissez trop abattre.

HENSCHEL. — Mais qu'est-ce qu'y a à faire cont' ça? Vous avez raison, j' dis pas non. Mais on sait pas toujours comment s' tirer d'un mauvais pas. Justement, pour mes affaires, è m' manque tant, la pauv' femme! Quat'-z'yeux y voient pus clair que deux. Quat' mains, ça fait aussi bien pus d'ouvrage. Y a tant d' voiturage, l'été! Qu'est-ce qui peut m' tenir tout en ord' à la maison? C'est pas une chose facile.

SIEBENHAAR. — La Hanné est courageuse, me semble-t-il.

HENSCHEL. — Eh bien, t'nez, è vient d' m'annoncer qu'è s'en va. Sans une femme, ça peut pas marcher. Y a pas un homme à qui s' fier. V'là justement c' que j' veux dire.

SIEBENHAAR. — Alors, mariez-vous.

HENSCHEL. — C'est c' qu'y aurait d' mieux. Sans une femme, comment est-ce que j' peux m'en tirer? Quéqu'un comme nous, sans femme, peut rien entreprend'. J' m'étais déjà dit, j' voulais monter un jour en parler à Mme Siebenhaar, qu'è pourrait p't'êt' m' donner un bon conseil... Ça m'est aussi arrivé trop subitement. Elle est morte, comme ça, tout d'un coup, sans que j' me sois jamais figuré ça... T'nez, pour vous dire la vérité vraie, la messagerie aussi, ça baisse. Y s' passera sans doute pus longtemps avant qu' nous ayons l' chemin d' fer jusqu'ici. Eh ben, voyez-vous, nous avions fait quèques économies, nous voulions monter une p'tite auberge, p't'êt' dans un an ou deux. Mais sans femme, quoi que vous voulez qu' j'entreprenne?

SIEBENHAAR. — Evidemment, ça ne peut pas durer. Et vous ne resterez sûrement pas veuf toute votre vie. Ne serait-ce qu'à cause de l'enfant, c'est impossible.

HENSCHEL. — C'est justement c' que j' dis.

SIEBENHAAR. — Je n'ai pas à me mêler de vos affaires, Henschel, mais enfin nous sommes de vieux amis. Attendre uniquement à cause du qu'en-dira-t-on, j'estime que c'est absurde, tout à fait. Si vous avez l'intention de vous remarier, — sérieusement l'intention, — pour vous et pour l'enfant, le plus tôt sera le mieux. Ne précipitez rien, ça va sans dire. Mais une fois que vous serez fermement décidé, alors, en avant la musique! Pourquoi retarder les choses? *(Après un silence, pendant lequel Henschel se gratte derrière l'oreille.)* Avez-vous déjà quelqu'un en vue?

HENSCHEL. — ... Si j'ai quéqu'un en vue? Dame!... P't'êt' bien qu'oui. Seulement j' peux pas la prend'.

SIEBENHAAR. — Pourquoi ça?

HENSCHEL. — Vous l' savez ben vous-même.

SIEBENHAAR. —Moi? Je le sais? Comment ça?...

HENSCHEL. — Rappelez-vous seulement un peu.

SIEBENHAAR, *secouant la tête.* — ... Non, pour l'instant, je ne me souviens pas.

HENSCHEL. — Vous savez bien, c' que ma femme m'a fait promett'.

SIEBENHAAR, *d'abord l'air interrogateur, puis il se souvient.* — Ah! bon!... La servante, vous voulez dire?... La Hanné?...

(Un silence.)

HENSCHEL. — J'y ai beaucoup pensé. A quoi qu' ça sert, d' pas l' dire? La nuit, quand j' m'éveille, j' suis quéquefois deux heures sans m' rendormir. Et toujours, et toujours, je r'pense à ça. Mais y a pas, j' peux pas passer par là-dessus... C'est une bonne fille, un p'tit peu jeune pour un vieux bonhomme comme moi. Mais si vous saviez, elle abat de l'ouvrage comme quatre

hommes. Et puis è s'occupe d' la petite Gustine. Une mère ferait pas plus. Et puis enfin elle a d' la tête, une tête meilleure qu' la mienne. È sait mieux compter qu' moi. È remplacerait un caissier dans une boutique; è s' rappelle les choses jusqu'à des comptes d'un pfennig, quand même y aurait des semaines et des semaines d' passées. J' crois bien qu'è tiendrait tête à des notaires.

SIEBENHAAR. — Eh bien, si vous avez d'elle cette opinion-là...

HENSCHEL. — Ah! y aurait pas une meilleure femme pour moi!... Mais, y a pas, j' peux pas passer par là-dessus!

(Un silence.)

SIEBENHAAR. — Oui, oui, il me semble maintenant que je me rappelle vaguement. C'était dans les derniers temps, n'est-ce pas?... Mais je peux vous le dire tout franchement : je n'ai pas pris la chose si au sérieux... Votre femme était justement très irritée. C'était la maladie qui en était cause... Mais là n'est pas du tout, me semble-t-il, la question principale. La vraie question ne peut être que celle-ci : est-ce que Hanné est vraiment la femme qu'il vous faut? Elle a beaucoup de qualités, c'est évident. Il y a aussi plusieurs choses qui ne me plaisent pas en elle. Des défauts, qui est-ce qui n'en a pas?... Mais il paraît, dit-on, qu'elle a un enfant.

HENSCHEL. — Oui, elle a un enfant. Je m' suis renseigné. Mais, après tout! C'est pas ça qui m'embarrasse. Fallait-y qu'elle attende après moi? J'y ai même encore parlé de rien. L' sang la travaille, c'est tout naturel. Quand la poire est mûre, y faut qu'è tombe, pas vrai? C'est pas ça qui m'inquiète...

SIEBENHAAR. — Eh bien, le reste ne peut être que secondaire. Ou bien, si ce n'est pas que secondaire, — je comprends qu'on ait de ces soucis-là, — en tout cas,

il faut s'en délivrer. S'attacher à cela, après avoir mieux considéré les choses, ce serait de la pure folie, Henschel.

HENSCHEL. — J' me l' suis dit cent fois aussi. Voyez-vous, elle a pourtant toujours voulu mon bien. J' parle d' ma femme, quand elle était d'aplomb. È voudrait pas empêcher rien qui m' serait utile. N'importe où qu'è puisse êt', è n' peut qu' désirer qu' ça aille bien pour moi.

SIEBENHAAR. — Très certainement.

HENSCHEL. — Aujourd'hui, j'ai été su' sa tombe. — Madame y a aussi fait élever une croix. — Je m' disais : « Faut qu' tu y ailles une fois, que j' me disais. P't'êt' qu'è t'enverra une bonne pensée. P't'êt' que là tu finiras par prend' une résolution. — Voyons, la mère, que j'y ai dit, dans ma pensée, envoie-moi un signe : oui, ou non ? N'importe comment qu' ça tourne, ça sera bien. » J' suis resté là une demi-heure. J'ai fait aussi une prière, et j'y ai aussi r'présenté toutes les choses comme è sont, — comme ça, à part moi, naturellement, — qu' ça s'rait à cause d' l'enfant, à cause d' l'auberge, et aussi qu' j'avais personne pour m'aider dans mon affaire; mais il n'y a pas eu d' signe.

(Hanné rentre, ne jetant que des regards de côté sur les deux interlocuteurs, et pour le reste se mettant aussitôt à l'ouvrage énergiquement. Elle range de côté le baquet et le tréteau, et s'en va s'occuper au poêle.)

SIEBENHAAR, *à Henschel.* — Que Dieu laisse aux morts leur repos bienheureux ! Mais vous êtes un homme. Vous êtes en vie. Qu'avez-vous besoin de signes et de miracles, Henschel ? Nous pouvons pourtant très bien nous en tirer, et voir clair dans nos petites affaires, rien qu'avec notre intelligence... Suivez donc tout simplement votre chemin. Sur votre bateau, vous êtes le capitaine. Allons, toutes les finasseries et

les faux-fuyants, par-dessus bord. Plus j'y réfléchis, plus la chose me paraît sérieuse.

HENSCHEL. — Et toi, Hanné, qu'est-ce que tu dis d' ça?

HANNÉ. — J' sais pas. J' peux pourtant pas d'viner d' quoi qu' vous parliez.

HENSCHEL. — Eh ben, attends un peu, j' vas te l' dire tout à l'heure.

SIEBENHAAR. — Allons, bonjour, Henschel. Au revoir et bon succès.

HENSCHEL. — Espérons-le.

SIEBENHAAR. — Je n'ai pas peur pour vous. Vous avez toujours eu la main heureuse.

(Il s'en va.)

HENSCHEL. — Faut pas dire ça, m'sieu Siebenhaar, ça port'rait malheur.

HANNÉ. — Faut cracher trois fois. Tw! tw! tw! *(Un silence.)* Y a pas, faut que j' vous l' dise, vous êtes trop bon.

HENSCHEL. — Pourquoi ça?

HANNÉ. — Vous vous laissez dépouiller par tout l' monde.

HENSCHEL. — Tu t' dis qu'il m'a demandé quéque chose?

HANNÉ. — Qu'est-ce qu'y serait v'nu faire? Y devrait avoir honte d'aller mendier chez d' pauv' gens.

HENSCHEL. — Eh ben, Hanné, maintenant, tu n' sais pas c' que tu dis.

HANNÉ. — Ah! si, je l' sais.

HENSCHEL. — Tu l' sais pas. Tu peux pas non pus l' savoir. Mais plus tard, tu comprendras. Maintenant, j' monte au cabaret, m' payer un verre d' bière. C'est la première fois d'puis deux mois. Après, nous dînerons ensemb' ; et après l' dîner — écoute un peu — nous aurons quéques mots à nous dire. Nous verrons bien

comment qu' tout ça s'arrangera... Ou bien si t'en as pas envie ?

HANNÉ. — Vous l' dites vous-même : on verra.

HENSCHEL. — Eh ben, oui, on tentera la chance.

(Il sort. Un silence. Hanné continue son travail sans trouble, jusqu'à ce qu'on n'entende plus le pas de Henschel. Puis elle s'arrête subitement, s'essuie les mains, arrache son tablier, cessant de pouvoir dominer son émotion joyeuse.)

HANNÉ, *involontairement triomphante.* — J' vous montrerai un peu, attendez voir !

G. HAUPTMANN.

(*Traduit de l'allemand par* JEAN THOREL.)

(A suivre.)

LE MERVEILLEUX

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

AVANT-PROPOS

Des luttes religieuses marquèrent la fin du dix-septième siècle, luttes oratoires ou luttes sanglantes, empreintes les unes et les autres d'un étrange caractère d'âpreté. Aux discussions théoriques des quiétistes, des jansénistes et des jésuites, au duel de Fénelon et de Bossuet, succéda, en effet, le terrible soulèvement des protestants dans les Cévennes ; guerre unique, où l'on vit quelques milliers de paysans tenir en échec une armée entière ; guerre affreuse, où de part et d'autre on se livra aux représailles les plus barbares, comme il arrive toujours entre citoyens d'un même pays armés par la politique ou par la religion, combattant par conséquent entre eux au nom de la liberté ou de la fraternité. Le dix-huitième siècle commença donc dans le choc des idées religieuses, lui qui devait finir dans le déchaînement des passions politiques : il y a du sang dans son début comme il y en eut dans sa fin. Au milieu, il fut gagné par l'esprit philosophique, qui répandit partout un soi-disant amour de l'humanité, un retour à la nature, un doute général des idées admises jusque-là. On invoqua la raison, la science, on proclama presque la découverte de la lumière universelle. Rarement cependant, on vit plus de superstitions, plus de fausses croyances. Lassé de ne rien croire, on crut à tout, et la crédulité remplaça la foi religieuse.

C'est cette croyance au merveilleux que M. d'Hauterive s'est proposé d'étudier, depuis le commencement du siècle jusqu'à la Révolution, en se bornant à constater l'engoue-

ment de la société pour tout ce qui semblait échapper aux lois de la nature, sans prétendre donner une explication de faits grossis souvent par l'imagination des contemporains, et parmi lesquels, sans importance pris individuellement, concluants seulement par leur grand nombre, il a choisi les plus caractéristiques, les plus intéressants. Ce n'est pas un traité du merveilleux que M. d'Hauterive a écrit : c'est un tableau de la société au dix-huitième siècle qu'il présente sous ce point de vue spécial et qu'il complète par une histoire rapide de la franc-maçonnerie et de ses sectes principales.

Nous empruntons à l'étude de M. d'Hauterive les chapitres qui suivent.

I

LA MAGIE

Les alchimistes. — Alchimistes riches. — Alchimistes pauvres. — Procès de Lorient (1736). — Possession des filles de Landes. — Les vampires. — Histoires de magie. — Les ventriloques. — Façon de dévoiler l'infidélité d'une femme.

Avant de trop médire de l'alchimie, songeons que, tout en poursuivant un but chimérique, ceux qui s'y livrèrent, soit au moyen âge, soit plus tard, firent d'importantes découvertes et rendirent à la science de vrais services, souvent sans le vouloir, c'est vrai; mais un service involontaire est parfois plus utile qu'un autre et toujours plus agréable, car on s'y attend moins. Au dix-huitième siècle les chimistes proprement dits s'étaient déjà séparés de leurs dangereux prédécesseurs, laissant le nom d'alchimistes à ces rêveurs ou à ces charlatans qui poursuivaient la double découverte de la pierre philosophale et de l'élixir de longue vie, l'inépuisable richesse et l'éternelle jeunesse. Réunis par le même désir, ils se trouvaient dans les deux classes extrêmes de la société : ils allumaient à la fois leurs fourneaux dans

les taudis des faubourgs et dans les laboratoires des châteaux ou des palais.

Les alchimistes riches, et ils étaient nombreux parmi les grands seigneurs, parmi les princes même, installaient chez eux des laboratoires très luxueux, pour lesquels ils dépensaient des sommes énormes. Le plus souvent ils n'avouaient pas le but de leurs recherches. Ils n'osaient pas dire que dans ces creusets mystérieusement chauffés ils espéraient retrouver l'or gaspillé dans la vie facile de l'époque et ils couvraient leurs recherches du masque de la science, ce qui ne trompait personne et contentait tout le monde. Il était, en effet, devenu de bon ton d'étudier la physique et la chimie, et cette manie gagna même les femmes qui se passionnèrent pour cette étude en y joignant celle de l'histoire naturelle, de la botanique, de la médecine et de l'anatomie. Jamais les femmes du monde ne se livrent en bloc à une occupation, surtout sérieuse, s'il ne s'y mêle pas une question de mode. Il leur faut cet entraînement pour fixer sur un objet leur esprit futile, et c'est généralement quand l'exemple leur a été donné par quelques hommes que cet engouement les prend. Ainsi, quand on sut que tel ou tel personnage consacrait ses loisirs à la science, il fut bien porté pour les femmes de cultiver les mêmes sciences, ou du moins de paraître les cultiver, de suivre des cours, d'avoir chez elles des laboratoires, de donner des séances, de se communiquer les résultats de leurs expériences. On trouva du meilleur goût l'ingénieuse idée qu'eut une grande dame, Mme d'Arconville, de dissimuler imparfaitement sous son lit le squelette destiné à ses travaux anatomiques, de façon à ce qu'on l'aperçût pendant les visites. Quelques-unes suivirent l'exemple et tombèrent dans l'alchimie : mieux encore que les hommes, car la crédulité de la femme ne connaît pas de limite, elles devinrent la proie des alchimistes pauvres qui cachaient

leur science dans la saleté de repaires mystérieux, un peu de tous les côtés, surtout dans le faubourg Saint-Marceau.

Ces derniers exploitaient merveilleusement la cupidité de leurs contemporains, en choisissant toujours leurs victimes parmi les plus riches. Quand, par bonheur pour eux, un grand seigneur venait les voir ou les convoquait dans son laboratoire, ils lui racontaient des histoires merveilleuses, s'engageaient de la façon la plus formelle à lui livrer un secret qu'ils possédaient dans leur famille depuis les temps les plus reculés, lui promettaient, selon son désir, la pierre philosophale ou l'élixir qui empêche de vieillir, et, souvent, pour achever de le convaincre, tentaient devant lui une expérience : on allumait un réchaud, on jetait dans le creuset un morceau de cuivre, par-dessus une poudre, et quand le tout avait chauffé suivant certaines formules, on en retirait un petit lingot d'or que les orfèvres déclaraient parfaitement pur et qui coûtait généralement au riche seigneur une partie de sa fortune : comment refuser quelque argent à des hommes assez savants pour dévoiler un tel mystère ?

D'autres fois, l'alchimiste qui ne recevait pas de visites répandait des bruits étranges, inventait des phénomènes si incroyables qu'il se trouvait toujours quelqu'un pour venir lui demander son secret, et, une fois la première victime tombée dans ses filets, c'était à lui d'être assez intelligent pour en attirer d'autres par elle. On vit ainsi de ces charlatans gagner de véritables fortunes, ce qui fit dire à un contemporain : « Ceux-là ont découvert la pierre philosophale. »

Ce ne fut pas à l'alchimie seule que l'on demanda la fortune : souvent aussi, en plus de la baguette divinatoire, on employa la magie pour retrouver des bijoux perdus ou pour pénétrer les mystères d'une cachette oubliée. Rappelons rapidement le grand procès intenté,

en 1736, à un malheureux prêtre de Lorient, l'abbé Rouzic, et à une vingtaine de personnes, pour s'être livrés, disait-on, à des pratiques magiques en vue de découvrir des trésors. L'instruction dura dix-neuf mois, pendant lesquels on entendit une quantité de témoins, qui, comme les juges du reste, croyaient à la sorcellerie et aux histoires les plus invraisemblables. Finalement, malgré ses dénégations, l'abbé Rouzic fut condamné à faire amende honorable, en chemise, la corde au cou, à être marqué au fer rouge et à servir vingt ans sur les galères. Le jugement atteignit douze autres accusés et les six derniers, aussi innocents mais plus prudents, furent condamnés par contumace à cinq ans de galères, ce qui ne les encouragea pas à dire le lieu de leur retraite.

C'est qu'à cette époque, surtout pendant la première moitié du dix-huitième siècle, on croyait très couramment à la magie, aux démons, à la possession, au vampirisme même, et l'on ne plaisantait pas avec le diable.

Au dix-septième siècle, plusieurs cas de possession étaient restés légendaires : qui ne se souvient des religieuses de Loudun, en 1632, et des possédées d'Aussonère, en 1662 ? En 1732, se produisirent à Landes, près de Bayeux, des faits de démonomanie presque aussi importants.

Le curé de l'endroit, l'abbé Heurtin, homme très exalté, voyant des miracles partout, allait souvent chez un de ses paroissiens, M. de Léaupartie, gentilhomme normand, d'un esprit borné, qui vivait avec ses quatre filles, élevées très religieusement. Dans leurs longues causeries comme on en avait à la campagne, loin de tout bruit et de toutes nouvelles, le curé laissait libre cours à son imagination, racontant les phénomènes extraordinaires dont il avait lu le récit aussi bien dans la vie des saints que dans les traités de démono-

logie, et, comme il parlait toujours dans un but d'édification, les jeunes filles assistaient à ces conversations qui agissaient peu à peu sur leurs jeunes intelligences et sur la tête déjà fatiguée de leur père.

En mai 1732, la plus jeune, nommée Claudine, âgée de neuf ans, fut prise d'une fièvre violente.

— O mon père! s'écria-t-elle tout à coup dans un accès de délire. Qu'il est beau!

— Qui, mon enfant? demanda M. de Léaupartie.

— Ce jeune homme.

— Il n'y a personne ici que toi et moi.

— Si, papa. Ce beau jeune homme, tout vêtu de blanc.

— Mais où donc?

— Là, à côté de mon lit.

— La pauvre enfant devient folle! s'écria le père.

Et, comme l'abbé Heurtin entrait à ce moment, il lui raconta ce qui se passait.

— Votre enfant n'est pas folle, Monsieur, lui répondit le curé. Etudions-la. Voyons, mon enfant, souffrez-vous?

— Non, mais le beau jeune homme m'a dit que je serais bien malade.

— Quelle maladie aurez-vous?

— Oh! c'est affreux! Je serai possédée! Je le suis!

Et aussitôt elle lança un blasphème. De cette bouche si pure d'enfant sortirent des horreurs, des infamies contre la religion, des gros mots, des jurons épouvantables. Le malheureux père était atterré. Quant au curé, heureux comme un médecin devant une maladie très grave et intéressante, devant ce qu'on appelle un beau cas, il reconnut aussitôt la présence du diable et procéda à un exorcisme qui resta sans résultat.

Les jours suivants les crises augmentèrent. Il exorcisa de nouveau la malade. Vainement. Au cours d'une attaque, Claudine déclara cependant que son démon,

nommé Crève-Cœur, la quitterait le jour de la Saint-Louis.

Grande fut la joie du curé qui annonça cet événement en pleine chaire, en invitant ses paroissiens à se trouver à l'église au jour indiqué, afin de remercier Dieu. En même temps, il convia les membres du clergé et de la noblesse des environs à se réunir à lui pour cette cérémonie, et M. de Léaupartie, de son côté, prépara un grand banquet. Au jour dit, la foule était nombreuse, autant par curiosité que par piété, peut-être aussi par gourmandise. L'exorcisme eut lieu. Les Normands, très pratiques, déclarèrent qu'il avait parfaitement réussi afin de célébrer l'heureuse délivrance de la jeune fille en buvant le vin du père.

Quelque temps après pourtant les crises reparurent. Les domestiques prétendirent même qu'elles n'avaient jamais complètement cessé. Mais on leur imposa silence, en leur expliquant qu'ils n'y connaissaient rien. Ce qu'on ne put pas dissimuler, ce fut que les sœurs de la petite Claudine tombèrent peu à peu dans les mêmes crises. Bientôt une femme de chambre fut prise, puis la servante du curé, puis deux sœurs d'école, la fille du maréchal. Et ainsi, de proche en proche, le mal gagna, entrant dans toutes les maisons, frappant les enfants, les jeunes filles, les jeunes femmes même. Toute la paroisse fut atteinte. Cela devint un délire général. Des femmes très pieuses jusque-là, très honnêtes, se mirent à blasphémer, à dire des horreurs contre la religion, à faire l'apologie du démon. Quand le curé leur montrait des objets religieux, leur fureur augmentait; elles criaient bien haut qu'elles ne devaient plus prier, qu'elles étaient possédées, que les sacrements n'existaient plus pour elles. Les unes faisaient des cabrioles, les autres se pliaient à la renverse comme un arc, beaucoup aboyaient comme des chiens, une surtout imitait un gros dogue avec une perfection surprenante. Elles s'ex-

posaient à de véritables dangers sans qu'on pût les retenir. Une jeune fille montait sur un mur élevé et le parcourait très vite à reculons, sans un faux pas. Elle se jetait violemment dans un puits et restait suspendue par les mains à la margelle. Une de ses amies se précipitait par les fenêtres des chambres, des escaliers ou des greniers, s'accrochant aussi avec les mains au moment où elle tombait dans le vide. Toutes, en se livrant à ces exercices violents, semblaient être en syncope, sans connaissance de ce qui se passait autour d'elles, comme le sont des somnambules.

De nos jours, un médecin à l'examen duquel on soumettrait ces personnes, en constatant la contraction de l'estomac, l'impossibilité de rien avaler, la formation d'une boule dans le gosier, conclurait vite à l'hystérie; mais alors, s'il y avait déjà des hystériques, comme il y en eut de tous les temps et comme il est à craindre qu'il n'en existe toujours, on ne les appelait pas ainsi, on recherchait ailleurs la cause du mal. L'abbé Heurtin affirmait se trouver devant des cas de possession. Dans ses promenades, dans ses visites, en chaire même il ne cessait de parler du démon, d'exorciser les unes, de prier pour les autres, et les têtes s'exaltaient de plus en plus.

D'après l'aveu d'une possédée, il avertit M. de Léaupartie que le diable avait pénétré dans le corps de sa fille à la suite d'un pacte conclu entre Satan et un nommé Froger, qui avait même caché le parchemin fatal dans son grenier, entre deux poutres. M. de Léaupartie se rendit aussitôt chez l'intendant de la province, et, n'osant lui avouer le but véritable de sa démarche, inventa une histoire d'objets de contrebande à saisir, si bien qu'il obtint une escorte de gendarmes avec laquelle il se présenta chez M. Froger : une minutieuse perquisition resta sans résultat.

Cet insuccès n'ouvrit pas les yeux de M. de Léau-

partie, qui rédigea au contraire un long mémoire pour relater les phénomènes observés soit chez ses filles, soit chez les autres femmes de la localité. Après y avoir joint ses propres observations, l'abbé Heurtin envoya le tout à la Sorbonne et à la Faculté de Médecine de Paris, en demandant aux savants de donner si possible une explication rationnelle de ces faits. Devant quelques-uns de ces prodiges, les médecins avouèrent leur ignorance, ce qui constituait un prodige nouveau, et la Sorbonne, dans son assemblée du 13 mars 1735, décida, avec un raisonnement assez curieux, qu'il fallait conclure à la possession « même si on pouvait expliquer ces accidents par les forces de la nature, parce que le diable, qui entend ses intérêts, ne se découvre qu'avec beaucoup de difficulté, de crainte d'être chassé de sa demeure ».

L'abbé Heurtin triomphait. Sa victoire dura peu de temps. Au bruit de ce qui bouleversait son diocèse, Mgr de Luynes, qui vivait plus habituellement à Paris, revint à Bayeux pour étudier l'affaire de plus près. Lui aussi, au début, crut à la présence du démon : sur son ordre, deux évêques, cinq grands vicaires et neuf curés pratiquèrent successivement des exorcismes, mais ils ne tombèrent pas d'accord et Mgr de Luynes ordonna d'amener chez lui une des possédées. A peine celle-ci fut-elle en sa présence, qu'elle se jeta sur lui et lui envoya un formidable soufflet. Le prélat n'en continua pas moins son enquête, à la suite de laquelle il conseilla à M. de Léaupartie de mettre ses filles dans un couvent pour les soustraire à l'influence de l'abbé Heurtin. Au lieu de suivre ce sage avis, la famille Léaupartie se rendit à Caen, auprès d'un exorciste, élève du fameux Charpentier. Charpentier lui-même vint de Paris et pendant trois mois les exorcismes se renouvelèrent sans aucun résultat. A la fin, Mgr de Luynes trancha dans le vif : il enferma l'abbé Heurtin dans l'abbaye de

Belles-Toiles et dispersa les filles de M. de Léaupartie dans des couvents différents : tous les phénomènes de possession cessèrent comme par enchantement.

Si nous avons cité tout au long cette « histoire des filles de Landes », comme on l'appela alors, c'est que nous y trouvons réunis plusieurs cas de possession et qu'il parait inutile de fatiguer le lecteur par l'exposé de faits analogues mais isolés que l'on rencontre fréquemment au dix-huitième siècle, jusque pendant la Révolution même, puisque en 1795, à Dolot, près de Sens, cinq prêtres exorcisèrent vainement devant cinq cents témoins un individu qui dansait frénétiquement en annonçant le retour de la monarchie : le commissaire du gouvernement employa le système de Mgr de Bayeux, arrêta le possédé, le mit en prison, et lui déclara qu'il ne sortirait que guéri : la guérison se produisit aussitôt.

Le démon, pensait-on, n'habitait pas les corps seuls des vivants : il ressuscitait aussi certains morts qu'il transformait en vampires. Cette croyance, répandue en France pendant la première moitié du dix-huitième siècle, avait traversé l'Allemagne, après avoir pris naissance en Hongrie, en Pologne et en Moravie, où elle était si développée que, de 1700 à 1740, elle causa dans ces contrées une véritable épidémie.

Un vampire était un mort doué du triste privilège de sortir la nuit de son tombeau pour sucer le sang des vivants, celui de ses parents les plus proches généralement, ce qui amenait très rapidement la mort des victimes, qui devenaient à leur tour des vampires. Son corps, bien qu'enterré depuis des semaines, des mois, même des années, conservait toute sa fraicheur. Son sang, rajeuni par le sang de ses victimes, restait fluide et gardait sa couleur. Aussi, lorsque, par les ravages causés dans un endroit, on soupçonnait un mort d'être coupable, on ouvrait son tombeau, et si, au lieu de le

trouver en décomposition, comme il convient à celui d'un bon chrétien, on voyait son corps intact, on en concluait qu'il était un vampire, et, sans qu'il protestât, on le traitait comme tel, on lui coupait la tête, on lui enfonçait un pieu dans le corps et souvent on le brûlait, ce qui le rendait inoffensif pour l'avenir. Il y avait de quoi.

Quelques exemples, du reste, montreront ce qu'était la croyance populaire à ce sujet.

Le premier est extrait d'une lettre adressée à Dom Calmet par un aide de camps du duc de Wurtemberg, M. de Beloz, qui certifie le fait, en ajoutant qu'il s'est passé devant treize cents personnes dignes de foi.

En 1732, vivait, dans un village près de Belgrade, une famille composée d'un individu et de ses cinq neveux ou nièces. Dans l'espace de quinze jours cet homme et trois de ses neveux moururent de la même maladie : un matin, en se réveillant, ils se sentaient très faibles, pouvaient à peine marcher, comme si le sang eût manqué dans leurs veines. Le lendemain, la faiblesse augmentait, et le surlendemain ils s'éteignaient sans secousse, épuisés. Restait une des nièces, belle jeune fille, pleine de santé, qui tout à coup dépérit à son tour et déclara que par deux fois, la nuit, un vampire l'avait sucée. On chercha qui était mort parmi les proches, car les vampires s'acharnent surtout sur leurs parents, et l'on pensa au frère de cet homme, à un autre oncle de ces cinq jeunes gens, enterré trois ans plus tôt. On résolut d'ouvrir son tombeau. Aussitôt accourut des villes voisines une foule considérable. Le duc de Wurtemberg vint lui-même de Belgrade, sous une escorte de vingt-quatre grenadiers, avec une députation composée de gens intelligents et haut placés.

A l'entrée de la nuit, on se rendit au cimetière où reposait le corps du soi-disant vampire.

« En arrivant, dit M. de Beloz, on vit sur son tombeau

une lueur semblable à celle d'une lampe, mais moins vive... On fit l'ouverture du tombeau et l'on y trouva un homme aussi entier et paraissant aussi sain qu'aucun de nous, assistants; les cheveux et les poils de son corps, les ongles, les dents et les yeux (ceux-ci demi-fermés) aussi fermement attachés après lui qu'ils le sont actuellement après nous qui avons vie et qui existons, et son cœur palpitant. »

On sortit ce corps qui avait perdu sa flexibilité, mais dont les chairs étaient intactes. Un des assistants, armé d'une lance de fer, lui perça le cœur et il coula de la plaie « une matière blanchâtre et fluide avec du sang », sans aucune odeur. D'un coup de hache, on lui trancha la tête : même liquide. On rejeta le corps dans la fosse en la remplissant de chaux vive. A partir de ce jour, la nièce se porta mieux, guérit même complètement.

Quelque temps après, un officier hongrois écrivit à Dom Calmet, dont on connaissait les recherches sur les phénomènes mystérieux, et lui raconta que, se trouvant en quartier chez les Valaques avec son régiment, deux de ses hommes étaient morts de langueur, de telle sorte que leurs camarades les déclarèrent victimes d'un vampire. Pour découvrir ce dernier, leur caporal employa le moyen usité dans le pays : il mit un enfant, vierge encore, tout nu sur un cheval noir entier et aussi vertueux que son cavalier improvisé, et les conduisit dans le cimetière où il les promena successivement sur toutes les tombes. Arrivé devant une, le cheval refusa obstinément d'avancer. Les soldats témoins de l'épreuve ouvrirent le tombeau, trouvèrent dedans un corps intact, qu'ils reconnurent pour être celui d'un vampire, lui enfoncèrent un pieu dans le cœur, lui coupèrent la tête et revinrent, satisfaits, raconter cette aventure à leur officier qui entra dans une colère affreuse. « J'eus toutes les peines du monde, écrivit-il, à me vaincre et à ne pas régaler le caporal d'une volée de coups de bâton, mar-

chandise qui se donne à bon prix dans les troupes de l'empereur. J'aurais voulu pour toutes choses au monde être présent à cette opération. »

Dans un château de Posnanie, en Pologne, mourut également un intendant qui suça bientôt le sang des vivants comme il avait jadis probablement sucé leur bourse. On le déterra, on lui coupa la tête, et, dans le sang qui s'échappa, on trempa un mouchoir blanc; après quoi, pour éviter toute atteinte aux gens de la maison, on leur fit boire quelques gouttes de ce sang.

Sans aller si loin, en Lorraine, en 1726, on ouvrit le tombeau d'un individu nommé Paul Arnold, auquel on attribuait plusieurs morts dans le voisinage. Le bailli de la localité assistait à l'opération et ordonna de lui faire subir les traitements réservés aux vampires, ce qui eut lieu et réussit pleinement.

Que penser de ces faits étranges, affirmés par des gens qui prétendent en avoir été témoins? Ne doit-on pas y voir le résultat de circonstances fortuites que dénature l'esprit plus ou moins terrifié des assistants et qu'exagère l'imagination de ceux qui les rapportent? Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas la prétention ici d'*expliquer* le mystérieux; nous nous contentons d'en signaler la croyance et d'en rechercher l'influence.

En France, du reste, les histoires de magie étaient nombreuses, invraisemblables souvent, crues d'autant mieux. On parlait très sérieusement de pactes conclus avec Satan, de gens métamorphosés en animaux, d'individus rendus invisibles, et l'on en profitait parfois pour mystifier les malheureux trop crédules, comme ce jeune Poinsinet auquel on persuada que de temps en temps on cessait de le voir. Des amis prévenus le prirent pour une cuvette, lancèrent de l'eau sur lui, débitèrent sur son compte mille horreurs, et tout cela à sa grande joie, sans qu'il osât ouvrir la bouche pour les détromper.

Il suffisait qu'un fait fût étrange pour qu'on le crût, qu'on annonçât un phénomène bizarre pour attirer des centaines de curieux. Un homme placardait-il sur les murs que tel jour, à telle heure, il se mettrait dans une bouteille : aussitôt une foule se pressait au rendez-vous, auquel ne manquait que le mystificateur. Un autre annonçait qu'il traverserait la Seine à pied sec et les deux rives regorgeaient de curieux qui passaient ainsi vainement leur journée à attendre. Les joueurs de gobelets eux-mêmes, les prestidigitateurs, dans leurs tours, invoquaient la magie et prétendaient obtenir leurs résultats merveilleux par des moyens surnaturels.

La crédulité était si grande, qu'un individu, nommé Eteilla, installa à Paris un cours de magie pour lequel il faisait encore de la réclame en 1793. N'alla-t-on pas jusqu'à dérober à Marie-Antoinette son anneau nuptial au moment de son mariage, pour le charger de maléfices qui devaient empêcher la future reine de France d'avoir des enfants? Quelques jours seulement après la naissance de Madame, le curé de la Madeleine reçut cet anneau sous le secret de la confession, et le rendit à la reine.

Lorsque pour la première fois on entendit un ventriloque, on ne manqua pas d'attribuer au démon cette singulière propriété. Ce fut à Saint-Germain-en-Laye, en 1770, qu'un épicier, nommé Saint-Gille, s'aperçut qu'il pouvait déplacer sa voix. Aussitôt les uns le déclarèrent sorcier, les autres l'étudièrent scientifiquement, et quelques-uns enfin, qui cherchaient en tout une occasion de s'amuser, se servirent de lui pour leurs plaisanteries. M. de la Chapelle invita ainsi plusieurs amis à déjeuner dans la forêt de Saint-Germain, sous de grands arbres hantés, disait-il, par un Esprit des bois. La joyeuse troupe s'amusa d'abord de cette invention et commença à déjeuner très gaiement. Tout à coup, la comtesse de B... s'entendit appeler du haut d'un arbre.

Elle leva la tête, ne vit rien. Une seconde après on l'appelait d'un autre côté, tantôt d'un arbre, tantôt de l'intérieur de la terre. Très intriguée, très troublée même, elle essaya de faire bonne contenance et répondit à l'Esprit qui, bien stylé, lui raconta plusieurs particulirités très intimes de son existence. On juge de l'émotion générale. D'autres dames, tremblant de voir à leur tour leurs secrets dévoilés, voulurent partir, et, pour rassurer ses invités, M. de la Chapelle dut leur montrer le coupable.

L'histoire fit grand bruit, d'autant que Saint-Gille ne se gêna pas pour mystifier bon nombre de personnes. Les médecins se mirent en campagne et découvrirent d'autres cas d'engastrimythie, comme ils disaient alors, dans ce langage simple dont ils ont conservé le secret.

Terminons enfin ce chapitre par une histoire de magie, racontée par Nougaret.

Un bourgeois de Paris se croyait trompé par sa femme et, mal au courant sans doute des habitudes de la haute société, attachait une grande importance à un fait dont il ne pouvait cependant pas trouver la preuve. Après avoir épuisé tous les moyens que lui suggérait son imagination pour reconnaître l'infidélité de sa femme, il partit pour Strasbourg où le fameux Cagliostro était dans tout l'éclat de sa renommée. Il exposa son embarras au grand magicien qui lui répondit :

— Rien de plus facile que d'être fixé sur votre sort. Prenez cette fiole. Le soir, avant de vous coucher, buvez-en le contenu. Si votre femme a été infidèle, le lendemain matin vous serez changé en chat.

Notre homme revient à Paris, raconte son voyage à sa femme, lui montre la fiole, lui annonce la prédiction de Cagliostro et lui déclare que le soir même il tentera l'expérience. Nougaret ne nous dit point ce qui se passa dans la tête de l'épouse, mais il a soin de nous prévenir que la bouteille ne contenait rien « d'effrayant

pour l'hymen », si bien que le lendemain matin, de bonne heure, la femme se leva pour vaquer aux soins du ménage, laissant son mari jouir d'un repos bien mérité. Assez tard dans la matinée, n'entendant pas bouger son mari, elle entre dans sa chambre, le croyant malade. O terreur! dans le lit, la tête sur l'oreiller, elle aperçoit un gros chat noir mort.

— Hélas! s'écrie la pauvre femme, faut-il donc que, pour une seule fois où j'ai oublié mon devoir avec notre maudit voisin, je perde le meilleur des époux!

A ces mots, le mari sort de dessous le lit où il était caché. Sa femme se jette à ses pieds. Il la relève, dit Nougaret, l'embrasse et lui pardonne. « Que pouvait-il faire de mieux? »

II

LA FRANC-MAÇONNERIE

Historique de la franc-maçonnerie en France. — Sa composition. — Son but. — Différence radicale avec la franc-maçonnerie actuelle. — Les francs-maçons étaient religieux. — Côté mondain. — Réceptions.

Nous n'avons pas à rechercher les origines de la franc-maçonnerie. Qu'elle ait pris naissance dans les sanctuaires mystérieux de l'Egypte ou de la Grèce, qu'elle remonte à la construction du temple de Jérusalem sous Salomon, qu'elle ait eu pour fondateur et premier grand maître Hiram, l'architecte de ce temple, qu'elle doive simplement son existence aux confréries des maçons constructeurs qui voyageaient en Europe au moyen âge, élevant la plupart de nos cathédrales et de nos basiliques, nous n'avons pas à choisir entre ces hypothèses, dont la dernière nous paraît la plus vraisemblable parce qu'elle est la plus simple, les autres ayant surtout pour but de frapper l'imagination des fu-

turs adeptes. Nous prenons la secte au commencement du dix-huitième siècle, et nous l'étudions telle qu'elle était alors.

Pour cela, passons en Angleterre où elle florissait dans toute sa vitalité. Peu à peu elle avait perdu son caractère primitif, pour devenir une association d'hommes qui devaient s'entr'aider, sans être tenus, d'un façon absolue, de connaître l'architecture. En 1717, le changement acheva d'être complet. A cette époque, en effet, eut lieu, dans les loges de Londres, une modification profonde : l'exception devint la règle, et si l'on conserva encore comme symbole les termes employés par les architectes ou les maçons et le nom de leurs instruments, on convint de se livrer désormais à l'étude des questions politiques et littéraires, sans s'occuper de construction. On chercha les hommes de mérite et de talent, on les attira, et les assemblées devinrent des réunions de gens instruits où l'on parla de tout, sauf peut-être d'architecture.

Peu de temps après, les jacobites anglais répandus en France, espérant trouver dans la franc-maçonnerie un instrument assez puissant pour les aider à remettre les Stuarts sur le trône d'Angleterre, l'introduisirent chez nous et installèrent une première loge à Dunkerque, en 1721. Une seconde, reconnaissant l'autorité des loges anglaises, s'ouvrit à Paris quatre ans plus tard, chez Hure, restaurateur, rue de la Boucherie. La franc-maçonnerie transformée apparaissait donc en France, préconisée par les chefs du parti catholique ultramontain, adoptée par les partisans du pouvoir absolu.

En 1738, le duc d'Antin, petit-fils de Mme de Montespan et fils du fameux courtisan qui, pour plaire au roi, ordonna de scier tous les arbres d'une futaie en les laissant debout pour les renverser tous ensemble sur un mot du monarque, le duc d'Antin fut élu grand

maître. Pendant les cinq années où il exerça ses fonctions, il travailla avec tant de zèle et d'énergie au développement de la société que, sous sa présidence, dix-huit loges nouvelles se fondèrent et que de cette époque date vraiment le grand essor de la franc-maçonnerie en France. Il est vrai que rien ne lui manqua. A la faveur des grands seigneurs qui suivirent l'exemple du duc d'Antin et fortifièrent de leur crédit l'association naissante, s'ajouta bientôt un stimulant puissant partout, en France plus qu'ailleurs, où l'on aime à braver l'autorité. Le pouvoir civil et le pouvoir religieux ne tardèrent pas, en effet, à persécuter les francs-maçons, d'une façon assez légère pour ne pas les détruire, suffisante cependant pour leur donner une vague apparence de conspirateurs. A plusieurs reprises la police leur défendit de se réunir. Le Châtelet menaça d'une amende de trois mille livres les cabaretiers chez lesquels ils tenaient leurs assemblées et fit même quelques exemples, aussi parfaitement inutiles, d'ailleurs, que les mandements de certains évêques ou les bulles d'excommunication lancées par les papes Clément XII et Benoît XIV. La noblesse continua à s'affilier aux loges dans lesquelles elle entraîna même le clergé.

En 1743, commença une période peu brillante qui dura jusqu'en 1771. Cette année, en effet, après la mort du duc d'Antin, Louis de Bourbon-Condé, comte de Clermont, accepta la place de grand maître, où il apporta autant de négligence que son prédécesseur y avait déployé d'activité. En ce moment cependant les francs-maçons avaient pris une décision importante : ils avaient fondé la Grande Loge de France, dans le but de dicter des règles aux autres loges du royaume, mesure qui aurait dû fortifier beaucoup la Société par la concentration de l'autorité dans une seule main. Le contraire arriva. Des abus s'introduisirent de tous les

côtés. La concession des maîtrises devint un objet de trafic et le pouvoir se décentralisa complètement en accordant l'inamovibilité aux maîtres de loges.

Tout le mal venait de ce que le comte de Clermont ne s'occupait pas de ses fonctions. Il y attachait si peu d'importance, qu'en 1761, il nomma comme son représentant Lacorne, un maître à danser. Les affaires se gâtèrent. La Grande Loge de France, qui, en 1756, s'était déclarée indépendante de la Grande Loge d'Angleterre et se considérait en conséquence comme assez puissante pour résister même à la volonté du grand maître, refusa de reconnaître le substitut, l'expulsa, continua à tenir ses séances, tandis que Lacorne fondait une seconde loge, composée en grande partie d'hommes de bas étage. Après une année de lutte, le comte de Clermont, pour avoir la paix, révoqua Lacorne, ce qui amena une réconciliation apparente des deux partis. Mais les membres de l'ancienne Grande Loge admettaient avec peine parmi eux les fidèles de Lacorne, gens sans naissance, pris dans un milieu très ordinaire et n'entendant pas grand'chose à la direction des loges; aussi prévoyait-on une crise prochaine. Elle éclata en 1767. A la réunion, des Frères, bannis l'année précédente, entrèrent brusquement dans la salle des séances, où ils se livrèrent à des voies de fait contre ceux qui les avaient exclus. Devant ce scandale, le gouvernement ferma la Grande Loge. Vainement celle-ci essaya-t-elle de tenir de nouveau des séances : la police se montra inexorable jusqu'en 1771.

Cette année, le comte de Clermont étant mort, laissant peu de regrets parmi les francs-maçons dont il avait entravé les progrès par son insouciance, la Grande Loge s'ouvrit de nouveau et choisit à la fois pour son successeur le duc de Chartres, le futur Philippe-Egalité, et pour administrateur le duc de Montmorency-Luxembourg, qui, en réalité, se chargea de tout le travail.

Il y avait fort à faire. Sous peine de voir la franc-maçonnerie dépérir complètement, une réforme générale s'imposait. Grâce à l'inamovibilité de leurs maîtres, les loges avaient peu à peu conquis leur indépendance et plusieurs étaient en guerre les unes avec les autres. Il fallait les réconcilier ; il fallait en même temps reviser les constitutions, en renouveler quelques-unes, en supprimer d'autres. Vingt-deux inspecteurs furent chargés de vérifier les loges de la province, tandis qu'à Paris des délégués venus de différentes villes préparaient un nouveau code des lois maçonniques sous la direction du duc de Luxembourg. Pour mener à bien cette entreprise, il devenait indispensable de concentrer de nouveau le pouvoir : dans ce but, on créa le Grand-Orient de France, qui tint sa première séance le 5 mars 1773 et dont l'autorité, dans l'esprit de ses fondateurs, devait s'étendre sur toutes les loges du royaume. Presque toutes, en effet, reconnurent sa puissance, puisque, vers 1777, nous en trouvons environ trois cents soumises au Grand-Orient ; mais la Grande Loge de France se déclara indépendante, entraînant avec elle plusieurs dissidents : elle ne devait reconnaître le pouvoir de sa rivale qu'en 1799.

Malgré cette scission, on n'en doit pas moins admettre que le Grand-Orient exerça la véritable direction de la franc-maçonnerie à laquelle, du reste, il rendit les plus grands services, soit par les réformes qu'il provoqua, soit par la discipline qu'il maintint. Tout d'abord il prit deux mesures d'une importance telle que des auteurs les ont considérées comme des réformes préparatoires à celles que la Révolution introduisit dans notre gouvernement. En supprimant, en effet, l'inamovibilité des maîtres de loges, en remplaçant même leur titre par celui de *Vénérable*, il centralisa le pouvoir par l'affaiblissement des autorités provinciales. Mais où il ouvrit surtout une voie nouvelle aux esprits, ce fut en

établissant le régime représentatif par l'envoi à Paris de députés des différentes loges. En même temps, comme pour affirmer davantage cette puissance nouvelle, il appelait « ordre maçonnique » ce que jusque-là on avait appelé « ordre royal ».

Armé du nouveau code, fort de sa puissance reconnue par la majorité, le Grand-Orient dirigea la franc-maçonnerie dans une ère de prospérité qui dura jusqu'à la Révolution, grâce à l'ordre habilement maintenu et au prestige dont il s'entoura, autant par le choix de ses mesures que par l'élévation de ses idées. Etabli dans un hôtel particulier, dans une maison appelée « l'ancien Noviciat des Jésuites » et située rue du Pot-de-Fer, au faubourg Saint-Germain, il défendit aux maçons de s'assembler dans les auberges et prit des mesures énergiques pour rehausser la dignité des Frères, allant jusqu'à fermer une loge dès qu'il s'y produisait une incorrection.

Comme résultat de ces efforts, la France possédait, en 1789, environ sept cents loges en pleine activité. Thory en cite plus de trois mille pour l'univers entier.

La franc-maçonnerie touchait donc à l'apogée de sa puissance lorsque éclata la Révolution. Dès les premiers jours, les Frères négligèrent les assemblées, occupés qu'ils étaient ailleurs par des événements politiques autrement importants, et bientôt un grand nombre de maçons émigrèrent, furent emprisonnés ou proscrits; si bien qu'en 1792, la Grande Loge interrompit ses travaux et ses membres se dispersèrent. Le Grand-Orient lutta plus longtemps, tint encore quelques séances, se prolongea péniblement jusqu'en 1793, date à laquelle il prononça la déchéance du duc d'Orléans en brisant son épée; après quoi il entra en sommeil, comme la plupart des loges de France. Il se réveilla en 1796, en même temps que la Grande Loge. Dix-huit loges étaient alors en activité : trois à Paris, sept à Rouen, et

les autres au Havre, à Perpignan, à Melun, à la Rochelle. En 1799, la Grande Loge se fondait enfin avec lui et à partir de ce moment commença pour la franc-maçonnerie une ère nouvelle de prospérité.

La composition d'une société explique son esprit. Si l'on regarde dans quelle classe se recrutaient les francs-maçons au dix-huitième siècle et d'où ils sortent de nos jours, on comprendra sans peine le changement absolu qui s'est produit dans les théories maçonniques et qui se traduit par la poursuite d'un but diamétralement opposé. Actuellement, en effet, en dehors de quelques utopistes, les Frères sont presque uniquement pris parmi les gens d'une condition médiocre qui demandent à la franc-maçonnerie un appui pour leurs ambitions; d'où résulte cet esprit révolutionnaire qui transforme tout franc-maçon en un ennemi des anciens ordres de choses, ordres politiques ou religieux, et qui le prédispose aux aventures dans lesquelles il a tout à gagner, rien à perdre; il le croit du moins.

Bien différente, au contraire, était la composition de la société au siècle dernier. En passant d'Angleterre en France, la franc-maçonnerie, instrument de propagande politique entre les mains des jacobites, changea presque tout de suite de caractère par suite du goût des Français pour les fêtes et les bals, par suite aussi de leur manie de fronder l'autorité. Le gouvernement, à tort ou à raison, défendait les réunions : la noblesse entra en masse dans les loges, beaucoup pour s'amuser, beaucoup aussi pour ennuyer la police, cette éternelle victime des amis de l'ordre. Le pape excommuniait les francs-maçons : les catholiques s'affilièrent, entraînant une partie du clergé, et le parlement refusa d'enregistrer les bulles pontificales. Il en résulta que, les principaux membres de la noblesse et du clergé étant francs-maçons, ils suivirent la mode du jour, en attirant parmi eux les littérateurs et les philosophes, flattés de se

trouver en aussi bonne compagnie, et qu'ils représentèrent bientôt les idées d'indépendance et de bienfaisance, sans renoncer cependant aux anciennes croyances religieuses.

La Société se composa donc d'un double élément mondain et mystique. On gagna le premier par les plaisirs et par la vanité, le second par l'appât du mystère et par la vanité aussi, qui sert également vis-à-vis des gens intelligents et des imbéciles. Afin de séduire les esprits inquiets qui cherchaient, sans savoir quoi souvent, on leur parla de mystères, de révélations, de grands secrets. Pour les engager à fond, on ne leur dévoilait ces fameux secrets que peu à peu, en les élevant de grade en grade, jusqu'à ce qu'ils arrivassent au sommet de la hiérarchie, à un tel point que lorsqu'ils reconnaissaient la futilité des révélations, ils n'osaient l'avouer, par fausse honte, de peur de montrer qu'ils avaient été dupes, de crainte aussi de perdre tout pouvoir sur les Frères placés au-dessous d'eux. De là ce côté symbolique conservé dans les termes, dans les cérémonies, dans les réceptions surtout; de là aussi ce silence exigé de tous les membres : les maçons d'alors avaient parfaitement compris que toute la puissance d'une société secrète réside dans le mystère dont on l'enveloppe.

Les francs-maçons actuels commettent une grave erreur en prétendant suivre les traditions de leurs devanciers : en politique comme en religion, ils ont adopté des théories diamétralement opposées, ils poursuivent un but entièrement différent. Malgré, en effet, les bulles d'excommunication dont nous avons parlé, une grande partie des maçons étaient religieux et même catholiques : nous n'en voulons pour preuve que les messes d'actions de grâces célébrées au moment de la naissance de grands personnages, comme celle du dauphin, ces *Te Deum* chantés à l'occasion de la guéri-

son du grand maître (1777) ou de la conclusion de la paix (1783), ces offices dits sur la tombe de tel ou tel Frère, et cela non pas seulement en province, mais en plein Paris, soit à l'église Saint-Eustache, soit chez les Révérends Pères de Nazareth, dans la rue du Temple, soit surtout à l'église des Petits-Pères, sur la place des Victoires. Et que l'on ne croie pas à quelques manifestations isolées : les loges entières assistaient à ces cérémonies, prouvant bien que si le scepticisme avait gagné plusieurs membres, la religion n'en restait pas moins officiellement reconnue et respectée de la Société.

Ce qui se passa même à Lunéville prouve combien les francs-maçons tenaient aux pratiques religieuses. M. Duverney, curé de Couvas et membre de la loge de Plombières, étant mort en 1770, les maçons de Lunéville voulurent faire célébrer pour lui un office dans une des églises de la ville. Le curé refusa. L'évêque de Toul, auquel les Frères adressèrent une réclamation, approuva la conduite du curé et interdit à tous les prêtres de son diocèse d'agir autrement. Les Frères ne se tinrent pas pour battus : ils attaquèrent devant les tribunaux le curé et l'évêque; mais les juges renvoyèrent les plaideurs dos-à dos, en défendant à l'évêque d'inquiéter les francs-maçons, en ordonnant à ceux-ci de cesser leurs poursuites, et en enjoignant au curé de célébrer un service qui rentrait dans les attributions de son ministère.

Un pareil fait et de nombreux autres analogues montrent l'importance conservée par la religion aux yeux des francs-maçons, dont une des premières règles d'ailleurs était le respect des croyances religieuses : quel changement depuis! Pour le côté politique, la transformation n'a pas été moins complète. Nos Frères actuels, faussant l'histoire ou ne la connaissant pas, prétendent que la franc-maçonnerie poursuivait autrefois le renversement de la royauté, comme si, avant les der-

nières années qui précédèrent la Révolution, la France avait possédé une coterie républicaine semblable à celle qui amena la révolution de 1848 ou qui profita du désarroi de 1870. Tout au contraire, la première loge créée en France le fut par les partisans du pouvoir absolu. Dans la suite, les maçons restèrent entièrement dévoués à la monarchie, comme tout le monde du reste en France. Sans doute ils poursuivirent un but politique, mais théoriquement bien plus qu'effectivement, et s'ils parlèrent souvent de Liberté et d'Egalité, ce fut dans un sens moral. Ils réclamèrent une liberté plus grande. Mais, à l'inverse de nos maçons actuels, ils demandèrent cette liberté pour tous, pour leurs adversaires aussi bien que pour eux, et ils reconnaissaient que le meilleur moyen de la maintenir est d'avoir un gouvernement assez fort pour la faire respecter. Quant à renverser la royauté, ils n'y songeaient pas; et lorsque éclata la Révolution, avant d'entrer en sommeil en 1791, la mère loge adressa une circulaire aux chapitres « pour les engager à l'obéissance à la Constitution et au plus entier dévouement au roi Louis XVI, leur légitime souverain ». Elle les invita en même temps « à cesser leurs travaux à la première invitation des autorités civiles ».

Il y a loin de cette conduite et de ces théories à l'esprit de révolte et d'intransigeance de nos très chers Frères actuels. Comme nous l'avons dit, la différence de composition explique en partie la différence d'opinions. Citer les noms des maçons du dix-huitième siècle serait reproduire une grande partie de l'Armorial de France, la partie la plus brillante, à laquelle il conviendrait d'ajouter la liste presque complète des savants, des philosophes, des littérateurs. Les grands maîtres étaient choisis parmi les plus grands personnages, autour du trône même, et, dans les loges, les vénérables étaient également pris parmi les gens de la plus haute nais-

sance. La meilleure société, se trouvant ainsi réunie, se montra naturellement exclusive, afin de conserver le bon ton des réunions et de se livrer tout à son aise aux fêtes et aux plaisirs que l'introduction des gens d'une condition inférieure eût rendus impossibles. On se souvient de la scission qu'amena la nomination de Lacorne comme substitut du comte de Clermont. A peine installé, dès le début de ses réformes, le Grand-Orient décida que les artisans et les domestiques seraient admis comme Frères servants seulement, qu'il faudrait justifier au moins de trois mois de domicile à Paris pour entrer dans une loge ; après quoi il prononça l'exclusion de tous ceux « qui dans les arts et métiers n'étaient pas maîtres », et il interdit enfin l'entrée des loges aux comédiens ou aux gens attachés aux théâtres publics, en se basant sur ce que « leur état les met dans une telle dépendance des caprices du public que les Frères ne peuvent exercer une partie précieuse de leurs engagements qui consiste à secourir les membres de la Société lorsqu'ils sont injustement humiliés ». En réalité, on voulait rester entre soi, surtout depuis que chaque loge devenait une sorte de salon.

Dans les réunions, en effet, on causait agréablement, débattant des questions de morale, de philanthropie, de philosophie, ou simplement de littérature, et généralement l'on ne se séparait pas sans « boire trois fois trois », dans un de ces banquets dont nos Frères actuels ont pieusement conservé la tradition en démocratisant toutefois légèrement le menu. Un bal ou une fête suivait presque toujours une réception, car l'on avait pour principe de ne manquer aucune occasion de s'amuser, principe qui en vaut bien un autre.

Suivons une de ces séances : grâce aux récits du temps, grâce aux gravures, aux caricatures même, il est facile de décrire très exactement ce qui se passait. Les variantes, bien entendu, étaient nombreuses, pour

ne pas tomber dans l'uniformité, pour distinguer les loges les unes des autres; mais le fond différait peu.

Nous voici à la réception d'un apprenti, vers l'année 1775. Les Frères se réunissent dans la loge. A terre, au milieu de la salle, sont dessinés des signes symboliques, autour d'un cercueil peint également sur le plancher. Dans trois coins sont posés des flambeaux disposés soit un par un, soit trois par trois. Tous les Frères debout, découverts. Seul le vénérable est assis, à l'orient, son chapeau sur la tête. A la porte, l'épée à la main, veille le Frère Sentinelle.

Le récipiendaire attend dans une pièce à côté, en compagnie du Frère Terrible qui le menace des peines les plus effroyables s'il trahit les secrets de l'ordre et qui s'assure ainsi du degré de confiance que l'on peut lui accorder. Après une épreuve suffisante, le Frère Terrible lui bande les yeux et frappe à la porte. Le Frère Sentinelle ouvre pour demander ce que l'on veut. Le récipiendaire est introduit et amené devant le vénérable qui lui fait jurer, la main sur l'Evangile, de ne jamais révéler les mystères qu'on lui dévoilera. Après ce serment, on l'étend à terre, sur le cercueil, et on lui jette sur la tête un long voile rouge. Les Frères l'entourent, tirent leurs épées dont ils dirigent les pointes vers son corps, le maintenant dans cette position tandis qu'on lui explique les dangers auxquels l'exposerait une indiscrétion; puis, lorsqu'il a répondu d'une façon satisfaisante aux questions qui lui sont posées, le grand maître le relève, lui arrache son bandeau et lui donne l'accolade.

Pour fêter l'arrivée de ce nouveau membre, on passe ensuite dans la salle du banquet, où, si l'on tient en même temps une de ces loges d'adoption, dont il sera question au prochain chapitre, le bal commence aussitôt.

E. D'HAUTERIVE.

(A suivre.)

MIRAGE D'AMOUR

I

Le mois de juin brillait de tout son éclat, ramenant, comme chaque année, une grande agitation dans les fermes de Gérardmer.

La saison des étrangers allait commencer, et ce n'était pas une petite affaire pour les ménagères que de remettre en état la maison laissée un peu à la grâce de Dieu pendant l'hiver. Aussi, jupes et manches retroussées, s'en donnaient-elles à cœur joie de frotter, de lessiver, de fourbir, depuis la cave jusqu'au grenier. Sous leurs mains vigoureuses, les planches de sapin retrouvaient leur blancheur attrayante, les cuivres de la belle et vaste cuisine reluisaient à l'égal de ce brillant soleil dont la lumière éclatante pénétrait partout, se glissant par les étroites et basses fenêtres, éclairant les moindres recoins où la poussière s'était doucement amoncelée, où le noir de fumée s'était lentement épaissi, où d'énormes araignées avaient pu tisser paisiblement leurs réseaux dans la sécurité d'un long oubli.

C'est que l'hiver avait été rude, et on avait eu assez de besogne, rien qu'à soigner les marmots, à ramasser le bois mort, là-haut, dans la forêt, à aller déterrer, sous la neige durcie de gelée, les feuilles mortes pour

la litière des vaches, qui n'étaient pas gâtées, elles non plus, les pauvres bêtes !... Alors, la propreté, ce luxe des riches, avait été un peu négligée...

Mais, voilà qu'ils allaient venir eux mêmes, ces privilégiés de la terre, se répandre dans la radieuse vallée, maintenant qu'elle avait revêtu sa verte parure, et que l'ombre mystérieuse des sapins centenaires était devenue, sous les ardents rayons du soleil, aussi tentante qu'une source fraîche dans un désert aride et brûlant... Et, avec eux, ils apporteraient de l'or, beaucoup d'or, et de tout ce déploiement de luxe, de tout ce désir de bien-être, il résulterait aussi un peu d'aisance pour les pauvres foyers de leurs hôtes.

Seulement et avant tout, il fallait que le logis leur plût, les attirât pour les retenir, malgré sa rusticité : c'est pourquoi on lui faisait sa toilette, on tirait du fond des armoires les beaux vases de porcelaine peinte, on envoyait les petits chercher la bruyère qui mêlait ses fines fleurettes rosées aux baies noires des myrtilles ; on suspendait aux fenêtres, aux lits, les beaux rideaux éblouissants de fraîcheur ; et la ferme prenait un air de fête, de séduction qui devenait tout à fait irrésistible, pour peu qu'on regardât devant soi, sans prendre seulement la peine de se pencher, le merveilleux décor qui s'étalait sous les yeux.

Et, partout, c'était la même activité, gaie et pleine d'espérance, tous les esprits tendus vers un même but : une bonne location !...

Il en était ainsi, en bas, dans le coquet petit bourg ; il en était de même en haut, dans les fermes éparpillées sur les collines qui dominent le lac profond et calme, comme aussi, un peu plus à l'écart, au versant des Xettes, près de la petite chapelle de la Trinité, à la ferme de la Haie-Griselle, nichée dans un beau bouquet de vieux arbres, où la mère Murielle, en ce moment même, avec un grand soupir de satisfaction, un

dernier regard d'admiration et d'orgueil, tournait la clef dans la serrure de la chambre d'honneur en murmurant :

— Là, voilà qui est fini; m'est avis que ceux qui viendront dormir là ne seront pas à plaindre... Pourvu, juste ciel, ajoutait-elle avec ferveur, qu'il en vienne! et que ceux d'en bas ne les gardent pas tous!

Comme elle redescendait péniblement l'escalier de bois blanc, droit et raide comme une échelle, elle entendit la voix jeune et bien timbrée de son garçon Pierre, le beau Pierril, comme on l'appelait au pays, qui chantait à plein gosier :

O Magali! ma tant aimée!

un air retenu pour l'avoir entendu chanter par une belle dame de l'hôtel de la Poste, un jour qu'il était descendu à Gérardmer.

Ce garçon, c'était toujours la même chose, les yeux sur les nuages, ou bien sur les étoiles, capable de rester des heures tout de son long couché, les mains croisées derrière la tête, ne travaillant pas, ne dormant pas davantage, rêvant... et la brave femme, qui, elle, n'avait jamais connu ni compris la douceur du rêve, secouait tristement la tête, à le voir si différent de tout ce qui l'avait entourée, de son mari, défunt depuis tantôt dix ans, comme aussi de son autre fils, Charley, qui allait avoir vingt-trois ans, et qui, lui, ressemblait à tous les autres camarades, aimant les belles filles, la danse, le tabac et la claire eau-de-vie du pays, si chère aux indigènes qu'ils y ont recours pour assoupir les nouveau-nés comme à un complément indispensable du lait maternel.

Elle secouait lentement sa tête aux abondants cheveux gris, tandis que son visage, sillonné de rides profondes, venues bien avant l'âge, par la rudesse de

la vie, se couvrait d'une teinte plus sombre au souvenir du passé, et qu'elle murmurait :

— C'est tout son père !

Et, ce disant, son souvenir n'évoquait point le mari, le rude travailleur qui, de son vivant, allait, dès la pointe du jour, abattre des arbres là-bas, dans la clairière. Mais, devant ses yeux éteints se profilait la silhouette du Parisien fin et élégant qui, vingt-six auparavant, avait passé quinze jours de repos et de convalescence dans leur humble demeure : il n'avait pas dédaigné sa beauté étrange de fruit sauvage alors en pleine éclosion, elle lui en avait fait le libre don dans un élan passionné...

Courtes et brûlantes amours où une sorte de folie l'avait entraînée et d'où était né ce Pierril, étrange enfant qui devait unir en lui, dans de singuliers contrastes, les oppositions de nature des deux êtres si divers qui, poussés l'un vers l'autre par un secret attrait, lui avaient donné la vie.

De son père, il avait pris l'amour du beau et le mépris inné de tout ce qui est vulgaire, le goût funeste de s'écouter vivre et d'analyser ses sensations; tandis que de sa mère il tenait comme une rusticité sauvage, un indomptable besoin de l'air pur et libre de ses montagnes, une répugnance instinctive de tout ce qui est science apprise, une horreur révoltée contre l'école où il fallait pâlir, en prison, sur des livres qui ne l'intéressaient pas.

Tout de suite, M. Auriol, l'instituteur, observateur perspicace, avait été frappé des étranges discordances qu'il voyait en cet enfant, qui, au sortir de la classe, au lieu de suivre ses petits camarades à la maraude ou dans d'interminables parties de barres ou de bouchon, restait comme en extase devant un églantier en fleur, ou suivait indéfiniment d'un œil charmé le vol fantasque d'une libellule. Son esprit actif avait voulu l'ex-

plication de ces anomalies. Il avait remonté le cours du passé, une grande lumière s'était faite en lui. Il avait pénétré le secret de Mariette Murielle.

Qu'elle était charmante, cette belle et vigoureuse Mariette, à l'époque où Murielle était allé la chercher pour femme chez son père, le douanier de la Schlucht, qu'elle soignait si gentiment, la brave fille, tout en trouvant encore le temps d'aller garder le maigre troupeau, là-haut, sur le plateau du Hohneck!...

A cette heure déjà lointaine, le pauvre instituteur sentait encore au cœur le coup qu'il avait reçu, lorsqu'il l'avait aperçue pour la première fois, toute fière en sa robe de jeune mariée et aussi appétissante que les fraises rouges et parfumées qui se cachent sous les petites plantes sauvages.

Il revivait de même la violente douleur ressentie, un peu plus tard, lorsqu'il avait vu s'installer chez elle ce Parisien, ce jeune homme au teint pâle, qui se mourait, disait-on, pour avoir trop vécu les beaux livres qu'il écrivait; et il sentait vibrer encore l'écho de la rage sourde et impuissante dont il avait été saisi le jour où il avait surpris les regards énamourés qu'ils échangeaient tous deux.

Jamais personne, pas même Mariette, n'avait soupçonné son triste amour, ce petit drame intime enterré au plus profond de lui-même.

Et, quand, quelques années après, il devina le mystère de la naissance de l'enfant, le premier ressentiment se transforma vite, dans sa nature tendre et délicate, en attendrissement, et Pierril lui devint très cher, comme si le secret qui pesait sur cet enfant d'amour et de péché, et qu'il était seul à connaître, eût formé un lien entre eux.

L'instituteur s'intéressa donc à Pierril avec toute la puissance de dévouement inemployée qui brûlait en son cœur solitaire de vieux garçon. Il suivit, profondé-

ment intéressé, le développement de cette imagination vive, de cette sensibilité surexcitée et un peu maladive, qu'il eût voulu endormir, parce qu'il redoutait le désaccord qui ne pouvait manquer de se produire entre ces sentiments exaltés et l'humble milieu où il lui faudrait vivre.

Quel dommage qu'il manifestât une telle incapacité au travail intellectuel qui seul aurait pu l'élever au-dessus de son humble condition! Mais, avec l'apathie invincible de son esprit rebelle à l'étude, il fallait renoncer à tout espoir de ce côté-là, et se résigner à lui trouver un état.

Grosse question difficile à résoudre! Quel métier manuel pouvait bien lui convenir? L'usine? il y serait mort de langueur et de dégoût devant la tâche journalière, monotone et absorbante; la forêt? ses mains fines et sa complexion un peu délicate le rendaient impropre au maniement de la lourde hache... Pourtant Pierril venait d'avoir seize ans, et il était grand temps qu'il se fixât, qu'il aidât la mère, devenue récemment veuve et pour qui était trop lourde la charge de subvenir à trois existences.

C'est alors que, de tant de perplexités, jaillit une idée qui plut tout de suite à tous parce que l'agréable métier auquel on venait de penser, point pénible, point absorbant, devait occuper fructueusement Pierril, tout en lui laissant son indépendance. Et, étonné de n'y avoir pas songé plus tôt, M. Auriol se sentit le cœur allégé d'un grand poids. Pierril avait trouvé sa voie : il ferait le blanchiment des toiles, et Charley, le petit frère, qui poussait fort et solide, l'aiderait déjà dans ce travail. Il y avait beaucoup de filatures dans le pays; ils auraient bien assez d'ouvrage pour l'emploi de leur temps et le gain de leur simple vie.

Et ainsi il en avait été, pour le plus grand contentement de chacun; depuis dix ans, les deux fils Mu-

rielle se partageaient la tâche dans une bonne harmonie fraternelle, et une paix heureuse régnait dans la modeste ferme.

II

C'était une jolie occupation, en vérité, bien faite pour plaire à ce grand rêveur de Pierril, que de dérouler les interminables pièces de toile écrue, de les plonger dans le clair bassin d'une eau pure, perpétuellement renouvelée par un mince filet de la source qui, jaillissant de la montagne, descendait jusqu'à la primitive auge de pierre, par un rustique conduit fait de troncs d'arbre creusés.

C'était pour lui une exquise jouissance, lorsque, les manches remontées haut, les bras, où les muscles saillaient, plongés dans le cristal transparent et limpide, il enfonçait le fin tissu qui surnageait, résistait, se gonflait de bulles d'air se déplaçant et courant à l'autre extrémité du bassin, lorsqu'il appuyait pour les faire couler.

Puis, quand toute la pièce, vaincue, reposait au fond, lentement il la sortait, tout alourdie du poids de l'eau; il la tendait raide sur la douce pente gazonnée, et, pour la maintenir humide, il l'aspergeait de gouttelettes d'eau qui retombaient en pluie diamantée.

Sous l'action du soleil, la rosée aidant, la teinte foncée de la toile s'éclaircissait; elle passait du bis foncé au bis clair, puis du blanc ivoirin au blanc le plus pur, qu'il finissait par azurer légèrement d'un peu d'indigo.

Et ce travail, tout contemplatif, convenait à merveille à ce joli garçon, devenu l'incarnation de la nature livrée à elle-même dans toute sa force et sa grâce.

Il ne s'ennuyait pas, ce Pierril, dans cette oisiveté des doigts, à surveiller le long ruban argenté dont il était responsable. Il pensait à mille choses inexplicables qu'il n'aurait pu seulement formuler, mais qui remplissaient sa tête de leur bruit confus.

Pour tout dire, il y avait aussi la jolie petite Lise de la ferme aux Taillandiers qui, doucement, caressait sa pensée...

Elle lui plaisait, cette petite... elle ressemblait si peu aux autres filles, toutes des gaillardes aux yeux luisants, à la riposte vive, aux rires éclatants comme des fanfares, qui lui criaient au passage :

— Eh! Pierril, quel âge as-tu donc, que tu n'aimes pas à faire danser les filles de chez nous?

Au contraire, celle-là était douce et timide : telle une plante de violettes, ses yeux étaient aussi bleus que les myosotis des bords du ruisseau qui traversait la plaine en un si gai murmure; son rire ressemblait au bruit argentin d'une clochette. Avec cela, très malheureuse, la pauvrette, car sa mère était morte et avait été bien mal remplacée par une marâtre dure, querelleuse, avare et envieuse...

Et, par son malheur et par sa timidité, comme par sa grâce chaste, elle avait séduit ce beau garçon, alors que ses compagnes y avaient employé en vain leurs œillades les plus provocantes et leurs coups de coude les plus significatifs.

Ce n'était pas une grande passion qu'il ressentait pour Lise, ce Pierril, oh! non! tout au plus un sentiment très tendre, une compassion charmée.

Auprès d'elle, il n'éprouvait aucun de ces désirs impérieux, de ces élans de folie qui font que les garçons prennent les filles, et, sous leurs baisers, les renversent pâmées entre leurs bras; mais, c'était un besoin, un grand désir de la rendre heureuse, de racheter les épreuves du passé, d'amener sur ses lèvres

un peu pâles un de ces courts sourires qui, pareils à une éclaircie du ciel, ensoleillaient son visage d'enfant sans joie, toujours refoulée dans sa soif de gaieté et d'épanchement.

A cette heure même, étendu sur l'herbe, les yeux fixés sur le travail opiniâtre d'une fourmi traînant une paille d'avoine envolée, dix fois plus volumineuse qu'elle-même, c'était à Lise qu'il pensait, à son charme de jeunesse souffrante, et il s'apitoyait, devenant triste.

Il se disait aussi qu'il était bien contrariant que la maison ne se louât pas!... Quel ennui pour la pauvre mère qui s'était donné tant de peine... et quelle lacune à combler dans leur maigre budget! On était déjà fin juillet, personne encore n'était venu visiter la maison; chaque jour le visage maternel devenait plus chagrin; chaque jour les pauses sur la route, afin de guetter si personne ne venait sur la montée ensoleillée, se faisaient plus longues, et lorsque la mère Murielle s'en retournait, déçue dans son espoir tenace, le soupir qu'elle poussait était plus triste et plus découragé.

Comme il songeait à toutes ces choses en écoutant le bruit du vent dans les branches de sapin, et en cherchant à donner un corps aux formes étranges que leurs ombres projetaient sur l'herbe éclatante de lumière, il entendit soudain une fraîche voix dire à côté de lui :

— Bonjour, monsieur Pierril; tout le monde va bien chez vous?

La figure du jeune homme s'éclaira en reconnaissant Lisette, la douce petite Lise.

— Ah! c'est toi, mignonne! Quel bon vent t'amène jusque chez nous, à cette heure de travail? Viens vite t'asseoir ici, près de moi; tu es rouge comme un coquelicot, et tu as bien gagné une petite halte.

Il s'écarta, lui faisant sa place tout près de lui, le dos appuyé à un gros hêtre, dont l'épais feuillage for-

mait un frais abri contre les rayons ardents du soleil; et tous deux, serrés l'un contre l'autre, regardaient l'espace infini et varié où, dans une succession de collines, toutes les gammes des verts, depuis le plus tendre jusqu'au plus sombre, se mêlaient dans une harmonie exquise sous la voûte lumineuse du ciel.

Ils éprouvaient un sentiment de bien-être extasié, de ce qu'ils voyaient autour d'eux et de ce qu'ils sentaient en eux-mêmes.

Mais, silencieux tous deux par nature et par habitude, ils se taisaient, n'ayant aucun besoin d'exprimer les sensations confuses qui leur gonflaient le cœur.

Ils ne s'étaient pas dit qu'ils s'aimaient, ils ne s'étaient rien promis, mais Pierril savait qu'il possédait tout entière l'âme innocente de cette enfant aux yeux purs, et que le jour où il prendrait entre les siennes la petite main durcie par le travail et brunie par le hâle et l'air vif des montagnes, elle ne lui serait pas retirée; que le jour où Lise lui ferait le don de son honnête et vaillante petite personne, ennoblie par la souffrance, ce serait sans réserve.

Il était doucement heureux de cet avenir qui lui souriait. La pensée de Lise était mêlée à ses projets comme à ses rêves, mais aucune fièvre, aucune jalousie ne stimulant sa tendresse, il n'avait pas hâte de faire sonner l'heure décisive de la réalité : ses idéales amours lui suffisaient.

En ce moment, il la regardait, et il la trouvait charmante dans sa grâce naïve de fleurette sauvage.

— Lise, Liseron, disait-il tout bas, en admirant la pose inconsciemment enlaçante qu'avait ce jeune corps svelte...

Et, doucement, il entourait de son bras la fine taille que dessinait une jolie chemisette rose, mise en son honneur; mais, l'étreinte restait fraternelle et ne cherchait pas les formes déjà arrondies et fermes de la jeune

poitrine qui se soulevait de désirs vagues, à sentir si près d'elle ce beau Pierril tendre et doux comme une femme.

— Pauvre petite, disait-il, en se penchant, cherchant à contempler les yeux qui se baissaient sous son regard, et en constatant le large cercle bleuâtre qui les entourait... Pauvre petite! comme tu as l'air fatiguée! Ils t'ont encore trop fait travailler, les lâches!...

Une faible plainte s'échappa de la petite bouche triste :

— Oh! cela ne fait rien, j'en ai l'habitude!

Le sourire, qui transfigurait le doux visage, apparut, rendant Lise, pendant la durée d'un éclair, jolie d'une beauté exquise...

— Quand je suis auprès de vous, je ne me souviens plus de rien!

Mais il insista :

— Si, si, il faut que tu me racontes ce que tu as fait; s'ils t'ont encore maltraitée, je veux le savoir!

Un pli amer avait altéré le pur éclat de tout à l'heure; toute rembrunie, elle haussa les épaules.

— A quoi bon en parler? N'est-ce pas toujours la même chose?... Trop de travail... Levée à la chandelle, même en cette saison, où le bon Dieu allume pourtant assez tôt la grande lumière du monde...

Et, d'un geste large et très simple, elle indiquait les vastes horizons baignés de rayons lumineux...

— Jusqu'à la nuit bien tombée, sans arrêter jamais, sans avoir le droit de redresser le dos plié, qui fait souffrir!...

Et, s'animant à l'image du martyre jamais arrêté, sous lequel sa fraîcheur et sa jeunesse succombaient, elle continua :

— On commence par le rude labeur du champ, pour continuer par le soin des vaches et par la lessive ; puis viennent les repas, les pleines écuelles de pommes de terre à peler avec des doigts raidis!...

Un éclair passant dans son regard :

— Si encore on était content ! Mais non ! toujours des reproches ! toujours des menaces !...

De ses yeux agrandis par la contemplation intérieure, elle revoyait la belle-mère, la seconde femme, jalouse du passé de son homme et de tout ce qui le rappelait ; la haïssant, elle, vivante image de la morte ; elle la voyait, elle l'entendait lui crier, l'insulte aux lèvres, son dédain, sa colère, et osant aller jusqu'à la frapper, la mauvaise, de sa grosse main noueuse, au point qu'elle en avait là, un peu plus haut que le sein, une large place ronde d'un violet sombre.

Mais elle avait la pudeur de sa honte, comme de la mauvaise action de cette femme, et elle n'avoua pas au jeune homme le degré qu'atteignait sa misère. Elle ne dit pas non plus la faiblesse du père qui s'en allait pour ne pas voir et ne pas entendre ; elle ne raconta pas davantage qu'après avoir peiné comme deux servantes, elle n'osait pas manger avec l'appétit de ses seize ans, décuplé par un travail excessif.

Voulant taire ces duretés dont le souvenir était venu troubler sa sérénité, elle redit impatiemment, et avec un rire qui faisait frissonner, tant il s'y mêlait d'angoisses courageusement refoulées :

— Mais pourquoi penser à toutes ces douleurs ? Ne vous ai-je pas comme compensation, vous, mon beau Pierril, vous, toujours vous, et, quand vous n'êtes pas auprès de moi, la souvenance de toutes vos bontés ?

Puis, voyant les yeux du jeune homme devenir humides, sous l'empire d'une violente montée d'attendrissement, elle se hâta d'ajouter :

— D'ailleurs, n'ai-je pas aussi le petit frère ? le petit José ? son enfant à elle pourtant ! mais si tendre ! si doux ! le brave petit gars !... et qui me donne, quand j'ai de la peine, de gros baisers, tout gonflés d'affec-

tion, avec ses petites menottes autour de mon cou...

Pierril la regardait, une vénération lui montant au cœur pour cette simple et angélique enfant; une voix lui soufflait :

« Qu'attends-tu donc, pour arracher cette sainte à son martyre? Ne vois-tu pas qu'elle maigrit, que ses yeux se plombent?... Un mot de toi, et toutes ses souffrances seraient finies... tu verrais la vie circuler forte et généreuse dans son jeune sang et la fleur de ses seize ans s'épanouirait...

Mais une force invincible arrêtait sur ses lèvres ces mots que Lise brûlait d'entendre : « Lise, je veux t'épouser! » Il se contenta de resserrer le bras qui l'enlaçait, lui disant tout bas :

— C'est une honte, une grande honte! mais, tout cela finira, entends-moi bien, tout cela finira...

Et les yeux confiants se tournèrent vers lui, tout illuminés d'espoir heureux.

Ils retombèrent dans le silence : elle, oubliant, dans la douceur du moment, toutes les misères subies qui reprendraient tout à l'heure, plus dures, semblerait-il, après ce court instant de trêve... lui, au contraire, les ressassant, les imaginant plus cruelles, plus odieuses encore. Avec son instinct de poète, sa faculté de se représenter réellement les choses, il voyait Lise faible, craintive, incapable de résistance, brisée par cette femme qui exploitait si rudement la douceur de cette âme aimante. « Pauvre, pauvre petite!... » pensait-il, et son cœur se fondait de tendresse et de pitié...

Tout à coup, une voix claire et jeune, toute pétillante de belle humeur, prononça tout près d'eux ces mots magiques :

— Une ferme à louer! Qu'elle est jolie!...

D'un bond, Pierril fut sur pieds, et il vit devant soi la plus radieuse apparition que ses yeux éblouis eussent jamais contemplée.

C'était une jeune fille dans tout l'éclat de ses vingt ans.

Elle était blonde, fraîche, et toute sa rieuse personne respirait une coquetterie endiablée. Elle fixait sur Pierril ses yeux d'un bleu profond et doux : tel celui du ciel lorsqu'un nuage gris transparent vient à l'assombrir... et, dans le trouble violent qu'il en ressentit, il eut la tentation de s'agenouiller pieusement devant cette jolie mondaine, comme devant les images des belles saintes, que ses rêves hallucinés lui représentaient.

Elle lui apparaissait, sous le nimbe d'or de ses cheveux ébouriffés et fous, toute blanche de cette même blancheur nacrée qu'il avait si souvent contemplée sur le visage extasié de la Vierge de Murillo, une admirable copie du maître, dans l'église de Gérardmer, qui lui avait toujours suggéré une association de roses très pâles et de neige très pure ; — et immobile, la gorge sèche, il la regardait avidement.

Il fut rappelé à la réalité par un rire plein de gaieté, tandis que, de sa voix musicale et un peu moqueuse, la jeune fille lui disait :

— Mais, d'où sortez-vous donc ?... je ne vous avais pas vu !...

Son regard vif alla rapidement à la petite Lise, qui, toute rouge et toute confuse, cherchait à se dissimuler...

Très gêné, Pierril retournait entre ses doigts son chapeau de paille aux bords démesurément larges.

Sans insister, elle rit encore du même rire malicieux, puis, faisant quelques pas en arrière, elle s'adressa à un jeune et joli couple, qui, sans se hâter, les yeux dans les yeux, arrivait au haut de la montée, et elle leur cria :

— Dépêchez-vous ! voici le plus joli nid d'amoureux que vous puissiez rêver !...

La jeune femme, quittant le bras de son mari, se mit à courir et tout de suite :

— Oh! comme c'est gentil! Quelle vue on a d'ici!... Vite, vite, Frédy, voici notre affaire...

Et M. Frédy, ou plus exactement, M. Alfred de Loës, lieutenant au 11e chasseurs, svelte et beau garçon d'une trentaine d'années, sans se presser, le nez au vent, rejoignit les jeunes femmes. Regardant la ferme, il dit flegmatiquement :

— Oui, l'emplacement n'est pas mal, la vue est belle... reste à visiter la bicoque pour juger si elle est habitable...

Alors Pierril, revenu à un peu de sang-froid, et heureux d'échapper à la contrainte qui pesait sur lui, dit, la voix encore rauque d'émotion :

— Je vais aller chercher la mère.

Comme il se dirigeait vers la laiterie, elle sortait vivement, ayant entendu le bruit de voix étrangères et se disant dans une joie subite : « Si c'était enfin des locataires!... »

Lorsqu'elle vit que son espérance était réalisée, et que peut-être elle allait louer ses belles chambres toutes pimpantes, une grande agitation s'empara d'elle, une fièvre qui la faisait parler très vite, elle, l'éternelle silencieuse, malgré son trouble redoublant devant l'élégance et la politesse raffinée de ces Parisiens qui mettaient autant de respect à saluer ses cheveux blancs que si elle eût été une grande dame.

— Oui, oui, monsieur, et mes belles dames, vous allez voir comme c'est joli, comme vous serez bien... De si bons lits, du si beau linge, fleurant le thym et le serpolet; et pas de voisins, là, monsieur, pour vous gêner; rien que notre petite chapelle pour les dévotions de ces dames!... Et la vue qu'on a des chambres, c'est ça qui est beau!...

Elle fouillait dans la vaste poche de son tablier de

cotonnade bleue, cherchant les clefs... Puis, en dépit de son émotion fébrile, restant femme malgré tout, avec la préoccupation d'elle-même, de l'effet à produire, une honte la prit à l'idée de sa toilette en désordre; elle redressa son vieux bonnet de travail défraîchi, et, s'excusant précipitamment, elle essayait de remettre, de rajuster son fichu sur sa vaste poitrine.

Et tous trois, le jeune ménage comme la jeune fille, la regardaient, pris d'attendrissement devant ce grand besoin de gagner un peu de cet argent qu'ils dépensaient, eux-mêmes, avec tant de prodigalité!...

Pierril souffrait visiblement. Une honte subite surgissait en lui de leur pauvreté mise à nu devant cette fière et élégante jeune fille. Pour la première fois, il souffrit de l'aspect de sa mère, la trouvant pitoyable dans sa tenue de misère, et un peu ridicule dans sa naïve admiration pour le modeste logis qui, tout à coup, lui apparut, au contraire, très pauvre, très laid.

Dans le corridor, pavé comme une rue, M. de Loës eut un mouvement de recul devant l'escalier raide.

La mère Murielle frissonna, mais elle se rasséréna en entendant les jeunes femmes se récrier ensemble :

— Mais, qu'est-ce que cela fait, Frédy? Au contraire, c'est charmant à la campagne.

— Soit! dit-il en riant.

En haut, tout leur plut; les chambres fraîches et tout embaumées d'un chèvrefeuille sauvage qui grimpait aux fenêtres, qui s'enroulait aux rebords, à l'appui de la croisée, débordant en tous sens; les simples meubles de bois blanc tout proprets; les grands lits aux rideaux éblouissants et aux couvre-pieds faits d'une antique cotonnade multicolore; et surtout la vue immense qui s'étendait à perte de vue sur les vallées de Longemer et de Retournemer, dont les lacs, reflétant le ciel, mettaient des taches d'un bleu lumineux dans le vert sombre des grands sapins, tout les ravit,

tout les charma... Les jeunes femmes montrèrent gentiment un contentement qui se refléta en orgueilleuse satisfaction sur la physionomie radieuse de la mère Murielle.

Cependant, Alfred de Loës disait encore :

— Ne vous ennuierez-vous pas si haut, si loin de toute société?... et toi, Germaine, ne seras-tu pas fatiguée par cette rude côte?...

Mais toutes deux déclaraient qu'elles étaient venues à la campagne pour y trouver le repos et non pour y continuer Paris; que plus le nid serait haut, plus l'air serait pur et bienfaisant...

Et Pierril comme sa mère, mais tous deux mus par des sentiments très différents, éprouvèrent la même joie, la même détente d'esprit lorsque le jeune homme conclut :

— Eh bien! voilà qui est entendu... nous restons... Il n'y a plus qu'à faire monter nos bagages...

La mère Murielle pensait : « Le Seigneur a entendu mes chapelets, et accepté ma neuvaine!... »

Pierril, ébloui, se disait : « Elle va habiter sous mon toit; je la verrai à tout instant! »

Et une sorte d'ivresse heureuse l'étourdissait.

Pendant ce temps, Lise, le pauvre petit Liseron, oubliée sous le grand hêtre par son Pierril, qui s'était laissé absorber par ces belles dames au point de n'avoir même pas songé à tourner la tête pour lui adresser un petit signe d'amitié, se levait lentement, et, penchée vers la terre, avec un profond soupir cherché tout au fond de son tendre cœur aimant, reprenait, plus lasse, plus découragée, le chemin de sa triste demeure... Dans sa consciencieuse petite âme blanche, elle se faisait un reproche de ne pas se sentir assez contente de ce que son cher Pierril eût enfin trouvé les locataires tant souhaités.

III

Quelques heures plus tard, les malles des nouveaux hôtes de la ferme Murielle ayant été apportées par Charley sur le grand chariot qui servait au transport des toiles, Marguerite Albanelle penchait sa tête rose et blonde dans le fouillis de verdure de sa fenêtre, et, apercevant Pierril, debout, immobile sous le portail de la petite chapelle, plongé dans une profonde méditation, elle l'appela gaiement :

— Monsieur Pierril ! Un peu d'aide, je vous prie... Impossible de mettre toutes mes robes dans vos étroites armoires... Venez, s'il vous plaît, me planter quelques clous.

Pauvre Pierril ! Il était subitement devenu d'une timidité si incroyable, lui, le grand dédaigneux du village, qu'il lui sembla intolérable de faire ces quelques pas, là, sous les yeux rieurs qui le regardaient curieusement.

En même temps son cœur battait, d'une émotion inconnue, violente et douce.

Il monta pourtant, avec une grosse poignée de clous et un marteau. — Sur le palier, il s'arrêta devant la porte de la chambre entr'ouverte, et la jeune fille l'appela encore :

— Entrez vite ; venez voir ce champ de bataille !...

Il entra, et, d'abord, il ne vit qu'elle, debout au milieu de la pièce, paraissant absorber toute la lumière du ciel, rayonnante dans une légère robe de batiste blanche, dont les manches laissaient voir, bien au-dessus du coude, les bras frais et purs et cerclés d'or.

Elle se mit à rire disant :

— Voyez quelle détresse !... où caser tout cela ?

Pierril regarda autour d'eux; il resta stupéfait devant l'amoncellement d'objets de toilette féminine, épars sur tous les meubles...

Elle vit son ahurissement et rit encore, mais, impatiemment, elle ajouta :

— Allons, vite, aidez-moi; voulez-vous? Plantez un clou là, et encore là...

Pierril obéissait, et sans se rendre compte de ce qu'il faisait, il enfonçait là, et encore là... Marguerite, tout près de lui, à chaque clou planté, y suspendait une jupe, un corsage, disant gentiment : « Voilà qui va bien; ça se déblaye!...

Maintenant Pierril s'enhardissait; il osait lever les yeux sur la jeune fille, ne perdant aucun de ses mouvements vifs et gracieux... L'instinctif amour de luxe qui dormait en lui était divinement caressé par son élégance, le froufrou de soie qui accompagnait chacun de ses pas; par le parfum doux et capiteux qui émanait d'elle, de sa lourde chevelure...

... Au frôlement de cette beauté féminine, un tempérament de passionné, d'adorateur de la femme, s'éveillait en lui; de ses yeux ardents, il suivait les formes exquises de Marguerite; par la pensée il défaisait la masse tordue de ses cheveux qui, relevés très haut, découvraient sa nuque ronde et blanche, et il se disait que, détachés, la jeune fille en serait enveloppée tout entière.

Le trouble profond, plein d'une volupté inconnue, qu'il ressentait, redoublait encore à la vue de tous ces jolis fouillis de dentelles, de foulards soyeux et chatoyants...

... Dans un grand étonnement charmé, il contemplait les jupes de batiste aux fleurs étranges, telles qu'il n'en avait jamais vues, lui, pourtant explorateur passionné de la riche flore des forêts... puis, la robe de serge à l'aspect monacal, avec ses lourds plis tom

bant raides, et le simple et sévère corsage aux manches tout unies, faisant contraste avec les jupons de soie de nuances claires... Enfin c'étaient les volumineux chapeaux, de vrais parterres, pensait-il, où se mariait une infinité de teintes violemment opposées et réussissant cependant à former un ensemble harmonieux... tout à côté, se montrait le coquet petit canotier à la simple cravate de moire... Et il voyait l'élégante petite tête sous ces aspects différents se parer sous chacun de charmes nouveaux et attirants...

Puis, ce fut le linge, le joli linge fin et transparent que, dans sa joyeuse activité, son désir d'en finir avec tout ce pêle-mêle, elle sortait de sa malle, là, devant lui, sans songer seulement qu'il était là et qu'il en était tout remué... Il se penchait, cherchant à voir entre ses cils demi-clos la vaste échancrure des chemises rose pâle, bleu tendre, avec des valenciennes partout... L'âme amoureuse de son père, mort d'avoir trop senti les voluptés décrites, s'éveillait en ce garçon, élevé pourtant dans un milieu rustique, et loin de toutes ces provocations à la sensualité.

— Mais je deviens fou! pensait-il, avec une terreur de lui-même.

Et il s'obligeait à détourner la tête de ces mille riens suggestifs... Mais ses yeux, attirés comme par un aimant, revenaient s'attacher au fin corset de satin noir, conservant l'empreinte du joli corps qu'il avait enserré.

Marguerite, sans se douter de la tempête qui se soulevait en ce beau garçon, pliait, suspendait, ouvrait, refermait ses tiroirs, lui adressant des questions sur le pays, les excursions à faire; et Pierril, perdu dans ses impressions, laconiquement, faisait de brèves réponses...

Quand ce fut fini, elle dit :

— Là, voilà qui est bien, et grâce à vous...

Elle tourna vers lui sa fraîche figure, le remerciant

de son radieux sourire qui faisait étinceler ses dents blanches entre ses lèvres tentantes comme un beau fruit.

Il avait déjà fait quelques pas pour sortir, lorsque, revenant en arrière, il lui dit :

— Voulez-vous me dire votre nom, mademoiselle?

Il y avait une telle confusion, un si grand trouble dans son maintien, que, comme toute femme accessible à la caresse de tous les hommages, elle se sentit flattée de cette admiration qui venait à elle si naïvement, et elle répondit en riant :

— Monsieur Pierril Murielle, je m'appelle Marguerite, Marguerite Albanelle.

— Marguerite, répéta-t-il lentement, et comme se parlant à lui-même; c'est un joli nom, un nom de fleur.

Elle le regarda, tout étonnée de trouver une pareille délicatesse en ce grand gaillard, qui lui était d'abord apparu comme un simple paysan...

Elle fut frappée de la finesse de sa belle physionomie et de la distinction naturelle de sa personne un peu fruste mais non vulgaire. Très amusée, au fond, elle répondit gravement :

— Quel étrange garçon vous êtes!

Et elle rit encore de ce rire doux et clair qui remuait si profondément Pierril.

Lorsqu'il sortit, il sentait que son âme, l'âme nouvelle, toute neuve, qui naissait en lui, pleine de sentiments inconnus, imprégnée de joies et de larmes, ne lui appartenait plus; qu'il l'avait donnée pour la vie à cette jeune fille qui n'en prendrait probablement pas plus de souci que de la rose qui s'effeuille sous les doigts.

Et Marguerite, pensive, s'étendait dans l'unique fauteuil de sa chambre, ses petits pieds allongés sur une chaise, se répétant : « Quel singulier garçon! »

IV

Marguerite Albanelle et sa sœur, Germaine de Loës, étaient filles de M. Richard Albanelle, ingénieur en congé, qui exploitait pour le compte du Crédit lyonnais un réseau de chemins de fer espagnols. Il recevait de superbes émoluments, qui, tout entiers, étaient engouffrés dans l'entretien de sa maison, sans souci du lendemain.

Il ne se dissimulait pas cependant que sa mort serait une véritable catastrophe pécuniaire pour sa famille, habituée à un confort touchant au luxe... Mais il ne pouvait se résoudre à restreindre le train de sa maison et à assombrir le visage de sa femme et de ses filles, en leur refusant quelques-unes de leurs coûteuses exigences, et, se contentant de redoubler de zèle et d'activité dans ses travaux, il laissait faire...

Mme Richard Albanelle était une femme délicate et maladive, douce et plaintive; n'ayant pas plus d'énergie morale que physique, elle était incapable de toute résolution. De très bonne heure, elle s'était laissé déborder par ses deux filles, Germaine et Marguerite, et leur avait laissé prendre la direction de l'intérieur.

C'étaient de belles et vigoureuses plantes que ces deux jeunes filles, débordantes de sève, assoiffées de toutes les émotions de la vie. Elles avaient, à vingt ans, lu infiniment trop de romans pour leurs jeunes têtes exaltées. Abonnées à un cabinet de lecture, elles y avaient puisé sans contrôle, et Flaubert comme George Sand et Balzac, et jusqu'à Stendhal, avaient laissé dans leurs imaginations de cire molle leurs fortes

empreintes à côté de celles des romanciers modernes à l'observation aiguë, fine, pénétrante, jointe à une sensualité profonde et suggestive...

Presque complètement livrées à elles-mêmes, leur père passant de longs mois à Madrid pour la surveillance de la voie qui lui était confiée, et leur mère ayant sans cesse quelque misère de santé à dorloter, sans direction morale suivie, les deux jeunes filles avaient aspiré de bonne heure à mettre dans leur existence quelques-unes des dangereuses fictions dévorées dans une fièvre intellectuelle.

Aussi, lorsque M. de Loës, avec sa jolie tournure rehaussée par le dolman bleu à ganses noires, son nom qui sonnait bien, sa grâce à monter un élégant pur sang bai brun, sans grande fortune, mais riche d'espérance et d'ambition, était venu, sous le charme des beaux yeux de Germaine, rencontrée chez des amis communs, solliciter le don de la fine petite main, elle lui avait été accordée avec une joie générale, ressentie par toute la famille.

La jeune fille était heureuse d'avoir le droit d'être aimée et d'aimer elle-même. Les parents se félicitaient de voir leur coquet et charmant mais inquiétant petit attelage se dédoubler et passer en partie sous une plus jeune et plus virile direction, tandis que Marguerite, malgré la douleur d'être séparée de sa sœur, ne pouvait s'empêcher d'entendre une voix intérieure lui murmurer que maintenant ce serait son tour...

Tout de suite après son mariage, M. de Loës avait été envoyé à Lunéville, et le jeune couple y avait passé deux heureuses années dans la jouissance d'un amour insatiable.

Cette année-là, Mme Albanelle, qui souffrait d'un redoublement de ses névralgies, avait voulu rester tout l'été à Paris, sachant bien qu'elle y trouverait, dans cette saison, plus de tranquillité et de solitude que

nulle part ailleurs, et l'on avait décidé, d'un commun accord, que Marguerite irait chez les Loës pendant les deux mois de fortes chaleurs.

Cela avait été une joie profonde et comme recueillie d'abord, puis vive et exubérante pour les deux petites sœurs, élevées dans une étroite intimité, et brusquement éloignées l'une de l'autre, de se retrouver, de revivre ensemble.

Que de doux et bons rappels du passé! Que de confidences chuchotées à voix basse par la jeune femme, et qui laissaient bien plus deviner du bonheur entrevu qu'elle ne le voulait elle-même! et que d'observations aussi prises sur le vif!... Autant de sollicitations à l'esprit, au cœur de la plus jeune des petites sœurs.

M. de Loës avait droit à un congé d'un mois, et l'on convint d'aller le passer à Gérardmer qui est, comme on le sait, pas trop loin de Lunéville, et si charmant, si riant avec ses beaux lacs et ses sapins éternellement verts.

Germaine et Marguerite s'étaient empressées d'emballer les élégantes toilettes que M. Albanelle payait sans compter et qui faisaient l'admiration et la critique de tout Lunéville. Enfin, on avait filé sur la jolie petite perle des Vosges.

Germaine, sa gracieuse tête toute pleine de son jeune et beau mari, fixait des yeux ravis sur le pays qu'ils traversaient, puis les reposait extasiés sur le lieutenant qui, tout épanoui de ce culte dont il était l'objet, en riait, la taquinant gaiement. Pendant ce temps, Marguerite, émue de cet amour qu'elle côtoyait, rêvait d'aimer elle aussi et de se donner avec toute la fougue de ses vingt ans.

Ils avaient décidé de passer ce mois dans la retraite, la paix des champs et des forêts, sans bruit, sans mouvement autour d'eux, secouant ainsi, pendant ce court répit, le harnais mondain qu'ils supportaient

toute l'année, enfin tout au plaisir d'être ensemble.

Arrivés à Gérardmer, ils étaient descendus à l'hôtel de la Poste, afin de se donner la facilité de découvrir le nid inaccessible qu'ils rêvaient.

Et leur destinée, comme celle de Pierril et de la petite Lise, les conduisit aux Xettes, sur le plateau de la chapelle de la Trinité, dans la ferme Murielle.

V

Les trois ou quatre premiers jours s'écoulèrent dans une paix profonde.

Tous trois passaient de longues heures heureuses dans la forêt, les pieds enfoncés dans la mousse et les brindilles, les yeux sur la voûte sombre et élevée des sapins qui entre-croisaient leurs branches dans un enlacement séculaire. Alfred, taquinant sa petite Germaine, s'amusait à la parer, comme les divinités antiques, du gui légendaire qu'il allait arracher aux quelques chênes égarés au milieu des sapins; il y entremêlait les baies noires du lierre grimpant, mettant ainsi en lumière les reflets de la chevelure châtain doré; il enguirlandait la robe blanche de feuillages de bouleaux, puis, agenouillé devant la petite Parisienne, qui, se prêtant au jeu, allumait en son brillant regard une lueur d'inspiration divine, il l'entourait de ses bras :

— Ma prêtresse! ma chère petite prêtresse!

Et, idolâtrement, il couvrait ses yeux, son cou blanc rejeté en arrière de longs baisers profanes, dont la jeune femme, après s'en être défendue, finissait par rire aux éclats. Marguerite, tout en paraissant absorbée profondément en ses pensées, absente de ce qui se passait autour d'elle, — avec la faculté qu'ont les femmes de voir sans le laisser paraître, — ne perdait

en réalité aucun détail de ces petites scènes, et une langueur involontaire descendait en elle, la pénétrant de son charme voluptueux.

Cette tendresse expansive, si près d'elle, faisait glisser sa pensée vers l'attirant mirage de l'amour, — cette loi universelle de tout être jeune et robuste, — et, tout bas, elle soupirait du désœuvrement de son cœur. Et voilà que, comme une ironique réponse à ses vagues aspirations, se levait devant elle la belle et saine image de Pierril Murielle, le paysan, le blanchisseur de toiles.

Ce n'était pas, certes, que ce garçon-là eût fait la moindre impression sur elle... Oh! non, bien sûr... Tout au contraire, elle était très contrariée et un peu énervée de l'obsession perpétuelle de ces grands yeux noirs, profonds comme une nuit d'été dont les ténèbres transparentes laissent deviner l'infini... de ces yeux si étrangement exaltés qui la suivaient toujours, qu'elle découvrait partout... Ainsi, en ce moment même, elle n'était pas bien sûre qu'en cherchant autour d'elle, elle ne les vît pas luire derrière quelque taillis, tout comme l'autre matin, alors que, paisiblement installée à la fenêtre de sa chambre, un livre quelconque à la main, elle s'était sentie tressaillir tout à coup, sous l'empire d'un malaise subit, et, levant les yeux, elle en avait trouvé l'explication, en l'apercevant, lui, ce Pierril, très haut dans les rameaux d'un des sapins qui entourent la petite chapelle... Tout de suite, en se voyant découverts, les yeux ardents s'étaient faits humbles et doux, et implorants comme ceux d'un chien fidèle qui meurt en léchant la main qui le frappe.

Mais, pour Dieu, que voulait-il, que souhaitait-il seulement? Et que n'allait-il courtiser sa promise, sans doute, cette petite en chemisette rose qu'elle avait entrevue le jour de son arrivée, sans jamais la revoir depuis?... Et pourquoi venait-il essayer de troubler la

paix des jeunes filles du monde par ses incessantes poursuites?

Décidément, Marguerite se sentait blessée; sa fierté, son orgueil, cet orgueil que lui-même avait deviné à première vue, se révoltait... Elle se trouvait atteinte dans sa dignité par cette admiration déplacée... Et malgré tout, elle riait, cette coquette, elle riait, en haussant ses épaules arrondies... Et à son indignation se joignait quelque peu d'indulgence...

Après tout, était-il si coupable, ce garçon? Ne savait-elle pas, pour l'avoir lu maintes fois, que tous les sentiments vrais et forts sont involontaires? Il était donc plus à plaindre qu'à blâmer...

Elle ne s'avouait pas que la petite vanité féminine qui sommeille dans le cœur même des meilleures plaidait les circonstances atténuantes en faveur de ce beau garçon, condamné à un amour malheureux et sans issue; mais elle se disait que l'équité seule l'obligeait à reconnaître que si le fait de l'aimer, malgré l'infériorité de sa condition, constituait de la part de Pierril une grande insolence, il mettait, du moins, à laisser transparaître ses sentiments, une délicatesse infinie, une manière à lui pleine de naïveté et de poésie inconsciente...

... Ainsi ne trouvait-elle pas son nom écrit un peu partout : sur l'écorce des arbres en lettres profondément incrustées; sur l'herbe, dessiné avec des pâquerettes renouvelées chaque jour... et justement à la place qu'elle préférait pour se reposer dans un délicieux abandon; ... Marguerite... toujours ces mêmes dix lettres qui lui criaient le secret fou de cet homme!

Même, elle redoutait, à présent, que d'autres qu'elle-même, Germaine ou Alfred par exemple, s'en aperçussent... Ils en riraient certainement, et il lui semblait que cela lui serait pénible... bien qu'après tout, qui sait? peut-être en eût-elle ri avec eux, une fois ce sujet abordé en plein jour... On connaît si peu de chose

de soi-même; comment répondre de ses sentiments?

Heureusement, elle avait la satisfaction de se dire qu'elle n'avait aucunement encouragé cette folie, car elle ne parlait que le moins possible à Pierril. Cependant, malgré l'extrême réserve qu'elle observait, elle était entraînée chaque jour à lui faire quelques questions sur les ressources du pays; à lui demander des indications sur la possibilité de se procurer les moyens d'existence à ces hauteurs. Elle avait une si vive antipathie pour la mère Murielle qu'elle ne pouvait se résoudre à s'adresser à elle, pas plus qu'à Charley qui l'agaçait avec son air sournois et sa grande bouche au rire bête...

Il ne restait donc que Pierril... pour traiter de ces utilités... et elle-même... car, pour sa sœur et son mari, il n'y fallait pas compter... de vrais écoliers en vacances... courant le guilledou, sans se préoccuper des choses de la table, n'ayant d'autre souci que d'apporter un solide appétit... L'unique cuisinière qu'ils avaient emmenée avec eux était très dure à l'entendement; il fallait donc bien qu'elle s'en mêlât... et sa bonne foi l'obligeait à reconnaître que parfois l'entretien, qui ne devait durer que quelque secondes, se prolongeait.

Elle restait quelquefois confondue de l'intelligence naturelle de Pierril, de son esprit délicat, du sens étonnamment développé qu'il avait des choses belles... du fond d'observation fine qu'elle découvrait en lui... et cela l'intéressait de descendre en ce cœur sans détours.

— N'importe! pensait-elle, la tête entre les mains, pour ne pas se laisser distraire par la vue du jeune couple qui mangeait des myrtilles au même petit buisson.

Et elle réfléchissait profondément... et de ces réflexions profondes sortit la résolution d'en user désormais avec plus de réserve encore et de mieux main-

tenir la distance entre elle et ce Pierril si peu semblable aux autres paysans qu'elle avait rencontrés jusque-là...

Elle se devait à elle-même, comme à ce gentil garçon, placé si loin d'elle sur l'échelle sociale, de le décourager, et, avec l'intime satisfaction qu'on éprouve quand on vient de se décider à un acte méritoire, tout haut, elle dit :

— Alfred et Germaine, tant pis si je vous scandalise, mais j'ai assez de ces solitudes de désert... Il peut être très bon de planer, mais je vois bien qu'il est encore meilleur de redescendre sur la terre, ne serait-ce, ajouta-t-elle en riant, que pour en voir les vilains côtés et se réconcilier avec soi-même par la vue des autres... En un mot, je voudrais aller à Gérardmer, car j'ai la nostalgie du monde dont on ne se passe décidément pas facilement !

Alfred gaiement s'exclama :

— Et voilà donc à quoi aboutissent toutes vos belles résolutions de claustration en forêt ! ô femmes plus mobiles que l'onde !... Ce qui ne veut pas dire que j'en sois étonné ni surtout contrarié. Au fond, voyez-vous, j'étais diablement tenté par quelques bonnes parties en canot sur le lac, ou encore par l'idée de retrouver quelques amis, à la Poste. ... Mais je ne voulais pas que la proposition vînt de moi.

Germaine, secouant gravement sa tête mutine, observa :

— Je t'ai toujours dit que tu manquais de franchise dans tes opinions et dans tes goûts. Eh bien, moi, qui ose penser pour toi, je propose, pour inaugurer l'ère nouvelle, d'aller dîner dès ce soir à la Poste...

Max REBOUL.

(A suivre.)

LA

QUESTION DU SIMPLON

Le tunnel du Simplon, entre le Valais et la Haute Lombardie, sera vraisemblablement achevé en 1904. La galerie principale — élargie, murée et voûtée au fur et à mesure qu'elle est percée — était déjà ouverte, à la fin de mars, sur une longueur de 8,338 mètres. Depuis le commencement de cette année, l'avancement moyen, malgré l'élévation de la température et la dureté des gneiss, n'a pas été inférieur à 11^{m},57 par jour. Cette lutte contre la montagne, dont l'issue aujourd'hui n'est plus douteuse, est donc vivement menée. Et quand les machines perforatrices auront détaché le dernier bloc, le système des communications de l'Europe occidentale se sera enrichi, de l'avis de tous les connaisseurs, d'un « beau tunnel », peu pentif, ne dépassant pas 687 mètres d'altitude, débouchant des deux côtés sur des lignes de plaine.

L'événement peut être gros de conséquences économiques et même politiques — car la politique, de nos jours, s'est fort matérialisée. Quelles paraissent devoir être la nature et la mesure de son influence sur les intérêts français ? Est-ce que l'une et l'autre ne dépendront pas beaucoup des initiatives que nous saurons prendre nous-mêmes, c'est-à-dire, au fond, de l'esprit que nous apporterons à l'étude de ce nouveau problème

international? Nous allons essayer de répondre à ces questions. Mais c'est d'abord à un coup d'œil sur la carte qu'il faut convier le lecteur.

Une ligne perpendiculaire au cours de la Saône, et passant entre Lyon et Genève, semble partager assez exactement la France en deux zones appelées, l'une à bénéficier, l'autre à pâtir de l'ouverture du Simplon. En tous cas, au Nord de cette ligne, il suffira d'aider un peu la nature pour recueillir du nouveau tunnel des avantages certains; au Sud, il faudrait l'aider beaucoup pour écarter et même atténuer certaines conséquences fâcheuses dont nous allons nous occuper tout d'abord.

On saisit au premier coup d'œil pourquoi l'œuvre du Simplon est préjudiciable à Marseille et à la partie de notre littoral méditerranéen comprise entre le Rhône et les Alpes. Le tunnel, par rapport au Sud-Est de la France, ne peut jouer qu'un rôle analogue à celui du Gothard, en détournant, sur les rails italiens et suisses, une partie du trafic dont bénéficient aujourd'hui les nôtres. Raccourcissant, en effet, la distance entre Gênes et la Haute Italie, d'une part, la région du Léman, de l'autre, il est appelé à développer entre ces contrées des affinités économiques de tout ordre, au détriment de celles qui existent entre la Suisse et la Provence. Il ne faut guère compter aujourd'hui, en matière économique, sur les traditions. La réduction de la distance kilométrique en est un puissant dissolvant. Le voyageur choisit la ligne la plus rapide, l'exportateur la moins coûteuse, et, à notre époque, les courants commerciaux changent de lit — si l'on veut bien permettre la comparaison — avec la rapidité du torrent qui trouve une nouvelle issue.

Or, au lendemain de l'ouverture du Simplon, la distance de Genève à Gênes sera plus courte que celle du même point à Marseille d'environ *cent vingt* kilo-

mètres (1). On se rendra même plus rapidement et à moins de frais de Genève à Nice par le Simplon que par la Provence, puisque le premier itinéraire ne comportera que 586 kilomètres, au lieu de 727, chiffre actuel du second. Les résultats de cette notable abréviation de parcours sont à juste titre escomptés par les Italiens.

Jusqu'à présent en effet, non seulement Genève, mais Lausanne et la rive Nord du Léman, périodiquement visitée et même peuplée par une riche colonie cosmopolite, sont en relations beaucoup plus directes avec Marseille et notre « Côte d'Azur » qu'avec l'Italie et la Rivière de Gênes. La clientèle des stations d'hiver ou de printemps passe, suivant la mode, l'état de la saison et les goûts personnels, de Vevey et de Montreux à Nice, Cannes et Menton. Elle demande des fruits, des primeurs, des fleurs fraîches à nos producteurs du Midi. Quant au commerce d'importation du blé, des denrées coloniales, de certaines matières nécessaires à l'industrie, sur Genève et la Suisse française, il se fait encore par Marseille. Cet état de choses ne se prolongera probablement pas, à partir du moment où une différence de cent vingt kilomètres de voie ferrée, en chiffres ronds, fera ressortir que le véritable « littoral » de la Suisse occidentale est l'italien.

La clientèle qui fréquente notre littoral à nous, et qui offre un certain caractère de stabilité, n'est pas à confondre sans doute avec celle qui se propose un voyage plus ou moins classique en Italie. Cependant, la proximité des centres artistiques; l'abréviation de

(1) L'écart serait moindre, soit de 72 kilomètres seulement, si la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée acheminait les marchandises par la ligne Grenoble-Chambéry-Culoz. Mais les conditions d'exploitation de cette ligne, de profil nécessairement très accidenté, ne doivent pas faire ressortir un grand avantage à son utilisation pour les longs parcours.

la distance entre Genève et Rome, Naples, Venise, la Rivière ligure, stations hivernales déjà recherchées ; les efforts enfin qui ne manqueront pas d'être faits dans la péninsule pour y attirer de nouveaux hôtes, sont autant de causes de détournement du courant de voyageurs auquel la « Côte d'Azur » est redevable de sa prospérité.

Il est à prévoir en outre que beaucoup de produits italiens, surtout d'alimentation, auxquels le tunnel du Gothard n'a pas ouvert le marché de la Suisse occidentale, prendront sur ce marché la place des produits similaires français. La culture des fleurs et des primeurs tend à se développer en Lombardie. Ajoutons que la colonie suisse de Milan est riche et nombreuse et qu'elle contribuera puissamment à développer les relations entre son pays d'adoption et son pays d'origine.

Quant aux nombreux produits d'outre-mer acheminés vers la Suisse française à petite vitesse, qui transitent aujourd'hui par Marseille, la perspective d'une économie de cent vingt kilomètres sur rails sera sans doute une raison suffisante pour qu'ils soient débarqués dorénavant à Gênes.

Il est plus facile de décrire à grands traits ces conséquences fâcheuses de l'ouverture du Simplon que d'indiquer le remède. On ne saurait guère songer à construire une ligne plus courte, à travers nos départements montagneux du Sud-Est, entre Genève et notre littoral méditerranéen. A toute rigueur, la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée peut défendre son trafic par des abaissements de tarifs sur les marchandises de grande vitesse et concourir, sous cette forme, à conserver une clientèle aux maraîchers et aux jardiniers provençaux. Elle peut aussi améliorer le service de ses trains de luxe et, sous cette forme encore, soutenir les intérêts de nos grandes stations hivernales.

Mais on a peine à croire que le commerce de transit proprement dit, dont les éléments sont fournis par les blés, les huiles, le pétrole, le coton, les marchandises pesantes de toute nature, reste aussi florissant entre Marseille et Genève, à partir du moment où cette dernière ville sera reliée à Gênes par une voie sensiblement plus directe. A l'endroit de ces marchandises, on a presque atteint, en France, la limite de l'abaissement possible sur les tarifs de transport; on pratique déjà des prix de concurrence, et chacun sait qu'il suffit d'un écart de quelques centimes par tonne pour décider du choix des importateurs.



Aussi, est-ce non pas au rail, mais à l'eau qu'on a pensé pour mettre Marseille, éprouvée comme on sait par le mouvement social, à l'abri des suprises du mouvement économique. L'idée de relier directement son port au Rhône par un canal, de façon à en faire la tête d'une magnifique artère fluviale, en communication avec tout le réseau interne de la France — cette idée avait déjà fait l'objet de nombreuses études, avant même que le percement du Simplon fût commencé. Une proposition de loi, qui la concrète, — œuvre de M. Charles Roux, — après avoir eu les honneurs de la prise en considération, attend, depuis bien des années, ceux de la discussion à la tribune.

On a calculé que, ce canal ouvert, le transport d'une tonne de blé ne ressortirait pas à plus d'un centime par tonne-kilomètre, entre Lyon et l'Ardoise, et à deux centimes au plus, entre l'Ardoise et la mer (à cause de la rapidité du courant). L'application de ces chiffres au parcours total Marseille-Lyon donne pour résultat cinq francs par tonne. La modicité de ce prix fait ample compensation à l'excédent de la longueur kilométrique

du parcours Marseille-Lyon-Lausanne sur le parcours Gênes-Simplon-Léman, et il n'est pas contestable que, sous le rapport *spécial* du transit des céréales et marchandises assimilables, l'ouverture d'un canal de Marseille au Rhône annihilerait les effets que les Génois escomptent de l'ouverture du Simplon.

Que des voies d'eau convenablement aménagées en vue de la traction mécanique ou électrique — car le halage a fait son temps — et rayonnant aussi loin que possible dans l'intérieur du pays, complètent, mieux encore que le rail, l'économie d'un port moderne, c'est un principe qui n'a plus guère d'adversaires dans le monde industriel. La preuve est que toutes les industries se rapprochent de l'eau, véhicule le moins coûteux du charbon et des matières premières dont elles ont besoin. La société du Creusot prépare son exode à Cette. En Allemagne et même en Autriche, la mode est aux grands travaux de canalisation, auxquels les ports de la mer du Nord et même de la Baltique sont redevables d'une part de leur étonnante prospérité.

Mais le principe, vrai en général, est-il susceptible, en l'état de la carte économique, d'une application pratique aux intérêts de Marseille? Est-ce que la « zone d'efficacité » de ce port, même au lendemain de l'ouverture d'un canal qui le relierait au Rhône, n'est pas d'avance et précisément limitée par les travaux du même ordre, accomplis en Allemagne, en Hollande, en Belgique? On entend bien qu'une dépense de cent millions et plus ne serait point justifiée par le seul intérêt de conserver à Marseille, après le percement du Simplon, le transit des céréales et de quelques autres produits pesants à destination du canton de Genève. Elle n'a sa raison d'être qu'autant qu'elle permettrait de porter l'influence de Marseille beaucoup plus haut et servirait plus encore à agrandir notre marché qu'à le défendre.

Or, les grands courants économiques venant l'un de la Méditerranée, par le Rhône, l'autre de la mer du Nord, par le Rhin, qui sont appelés à se rencontrer en Suisse, ne peuvent plus s'y disputer qu'une place restreinte, et sans doute le gigantesque travail qu'on réclame dans l'intérêt de Marseille n'aboutirait qu'à déplacer insensiblement leur ligne actuelle de partage.

Aujourd'hui, bien que la Suisse tout entière soit plus rapprochée de la Méditerranée que de la mer du Nord, l'influence de Rotterdam et d'Anvers, spécialement pour l'importation des céréales, se fait sentir jusqu'à la ligne Zurich, Berne, Neufchâtel, et, soit dit en passant, tend à refouler aussi bien celle de Gênes que celle de Marseille. Cet intéressant phénomène ne tient pas seulement à ce que le bel aménagement des ports du Nord les fait rechercher par la navigation. Il est dû à ce que la marchandise qui transite par Rotterdam, à destination de la Suisse, emprunte, sur un parcours de cinq cent soixante-six kilomètres, jusqu'à Mannheim, la navigation rhénane, dont les tarifs ont été abaissés jusqu'à un centime et demi par tonne-kilomètre. En admettant que les prix du transport par eau, respectivement de Marseille à Lyon et de Rotterdam à Mannheim, soient à peu près équivalents, on voit, à la carte des voies ferrées, vers quel point expire fatalement, en Suisse, la zone d'efficacité du Rhône et de Marseille. Ce point ne peut, en aucun cas, être porté au-dessus de Bâle, plus rapprochée, par voie ferrée, de Mannheim que de Lyon. Il se place aux environs de Berne, et la puissance de pénétration de notre grand port méditerranéen, même si l'on adoptait le projet Charles Roux, expire là.

Dans ces conditions, il paraît douteux que le projet de canal de Marseille au Rhône trouve un accueil favorable au Parlement français — à moins qu'il ne bénéficie d'une de ces conjonctions d'intérêts qui n'ont rien

d'économique et par lesquelles s'affirme quelquefois la vitalité inquiète du Palais-Bourbon. On parle en ce moment de travaux plus modestes, destinés à améliorer le régime du Rhône et à éviter dans une certaine mesure à Marseille les conséquences d'une nouvelle déviation de trafic au profit de Gênes. Quand on n'est certain que de demi-résultats, les demi-mesures ont leur excuse et même leur avantage. C'est, du reste, vers un autre point de la carte et vers un autre ordre de relations internationales qu'il faut maintenant nous tourner, pour dégager le véritable intérêt français dans la « question du Simplon ».



Le Gothard, dans la pensée de ses promoteurs, devait être, au double sens politique et commercial, un instrument de rapprochement entre l'Italie et l'Allemagne. Sur le système triplicien se greffe une formule économique qui réserve à l'Italie la fonction de littoral de l'Europe centrale, appelé à s'enrichir du mouvement auquel l'activité même de cet *Hinterland* donne lieu, assuré de la prospérité de ses ports, de ses réseaux ferrés, de ses compagnies de navigation, grâce au développement du commerce outre-mer de l'Allemagne du Sud et de la Suisse allemande. La formule est juste pour partie. Grâce au Gothard, Gênes est devenue, en effet, l'*emporium* d'une partie de ces régions sur la Méditerranée, quoique — toutes choses vues de près — sa prospérité se fonde surtout sur l'essor économique de la Lombardie.

Elle est aussi la tête d'une ligne qui, contournant notre frontière de l'Est, se raccorde à Bâle et à la vallée du Rhin. Les relations s'établissent par là, non plus avec l'Allemagne du Sud, mais avec les provinces rhénanes, la Belgique, l'Angleterre et même l'Amé-

rique. Un trafic considérable entre le Nord-Ouest de l'Europe et le grand port ligure s'est donc développé sur notre flanc, au détriment de nos propres lignes, de notre commerce et de notre industrie. On a dit que le Gothard faisait perdre à la France de quarante à cinquante millions par an. Il est difficile de contrôler de tels calculs, mais le préjudice matériel doit approcher de ce chiffre. Au moral, il existe dans la mesure où un grand pays voit avorter ce qu'il croyait être sa prédestination à servir d'intermédiaire obligatoire aux autres.

Il suffit de jeter les yeux sur une carte pour se rendre compte que le Simplon est appelé à une fonction internationale toute différente.

D'abord, le tunnel débouchera, du côté nord, beaucoup plus près de notre frontière, et le raccord aux lignes françaises en est aisé. Ensuite, la voie, au sortir de la galerie, au lieu de rencontrer une vallée orientée dans le sens des relations italo-allemandes, bute au massif de l'Oberland et ne trouve d'issue, par la vallée du Rhône, que du côté du Léman et par conséquent de la France. Les Bernois ont bien proposé de violenter la nature et de relier Brieg à leur canton par le col de Lœtsch. Mais cette ligne, qui mériterait d'être qualifiée plutôt de glaciers que de montagne, coûterait une soixantaine de millions que personne ne s'offre bien sérieusement à fournir. Et l'on peut assurer, en conclusion, qu'autant l'économie prévue — et depuis justifiée — du Gothard était de resserrer certains liens naturels entre l'Italie et les pays de langue allemande, autant celle du Simplon est visiblement de fortifier d'autres liens, encore plus naturels, entre la péninsule et les pays de langue française.

En ce moment même les tendances de la politique corroborent fort heureusement cette indication géographique, et l'élément genevois déclare trouver son

compte à être associé, en quelque manière, à l'œuvre du rapprochement franco-italien (1).

Le Simplon — si le gouvernement français et la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée apportent à en profiter le même esprit que les Allemands ont mis à exploiter le percement du Gothard — aura donc pour premier effet de rendre plus rapides et plus économiques les relations entre les deux tiers de la France, la Suisse et l'Italie. Il permettra d'accroître, par l'abaissement des prix de transport, le mouvement des échanges. Il attirera d'un pays dans l'autre un plus grand nombre de voyageurs, et ce n'est certes pas un résultat indifférent, pour qui sait combien Français et Italiens ont besoin de se connaître.

Il nous ouvre en même temps la perspective d'une revanche commerciale sur le Gothard. Il est certain en effet — et nous citerons des chiffres tout à l'heure, en étudiant l'économie du projet présenté par la Chambre de commerce française et la ville de Genève — qu'on peut établir la route la plus courte de Londres à Milan par Calais, Paris, la Bourgogne, le Jura et le Simplon. Il ne s'agit donc de rien moins que de faire refluer sur les rails français une notable partie du trafic qui passe aujourd'hui par Lucerne, Bâle et les pays rhénans, et — puisque enfin il est de mode aujourd'hui de transporter à la stratégie économique non seulement l'intérêt, mais les expressions réservées autrefois au seul art de la guerre — d'opposer au mouvement tournant qui s'est accompli par le Gothard la tactique napoléonienne de l'attaque au centre. Ce centre de la carte des relations établies ou à établir entre l'Angleterre et l'Italie,

(1) « Pour nous, disait un rédacteur de *la Suisse*, dans le numéro du 12 avril dernier, un rapprochement amical de la France et de l'Italie n'est pas chose indifférente. Le Gothard a servi l'alliance entre l'Allemagne et l'Italie et en a profité. Le Simplon servira le rapprochement entre les deux pays latins et en profitera. »

c'est la position qui s'étend du Jura au Simplon : l'emporter, c'est assouplir la nature aux exigences de la locomotion moderne et la contraindre, si l'on peut dire, à livrer passage à la ligne droite.

Les relations des pays du Nord-Ouest de l'Europe avec l'Italie doivent s'entendre, par voie de conséquence, de leurs relations avec l'Orient. Au bout des lignes qui aboutissent à Milan, il faut voir Naples, Gênes, surtout Brindisi, c'est-à-dire les ports où les voyageurs à destination du Levant et de tous les pays outre-Suez vont prendre la mer, pour éviter un détour et une traversée fastidieuse par Gibraltar. La poste, les colis de valeur ou de poids léger suivent la même route que les voyageurs. Monopoliser ce transit — et le monopole ressort automatiquement de l'abréviation du parcours — est affaire de haut intérêt français. Le percement du Simplon en fournit l'occasion ; deux Congrès l'ont reconnu l'année dernière : celui des Chambres de commerce et syndicales françaises et celui de Géographie. Il est notamment hors de discussion que la Malle des Indes de l'avenir abandonnera la route de Modane pour celle-là, si, bien entendu, nous savons construire vers le Léman la voie d'accès convenable.

Ce n'est pas tout. Si savants que puissent être les Congrès, ils ne sont pas prophètes. Et lorsque celui de Géographie a émis le vœu, le 21 septembre dernier, « de ramener ou conserver sur notre réseau le grand trafic international vers l'Italie et l'Orient, » il ne se doutait pas qu'un événement nouveau, une décision prise par le gouvernement austro-hongrois, un mois plus tard, allait donner à ce vœu un intérêt considérable et inattendu. C'est un des mérites de *l'Association* fondée à Genève *pour le percement de la Faucille* d'avoir dégagé cet intérêt, en montrant à la France et à l'Italie qu'un raccourcissement s'impose de leur grande ligne de communications avec l'Orient, à peine

de voir, dès les premières années de ce siècle, cette ligne concurrencée par les États de l'Europe centrale.



Bien peu de gens, en effet, sont assez informés de la politique économique et de la politique sans épithète de l'Autriche-Hongrie, avant-garde de l'Allemagne, pour se rendre compte de la « poussée » de ces deux puissances vers l'Orient. Le mot « poussée » est la traduction rigoureuse de l'expression dont se servent les Allemands eux-mêmes : *Drang nach Osten*. Nous nous reposons, en France et en Italie, sur cette conviction que Brindisi, où viennent aboutir nos lignes d'intérêt commun, sera toujours le point choisi par les paquebots de la *Peninsular*, pour prendre, avec le courrier d'Angleterre, de Belgique, de Hollande, les voyageurs économes de traversées, à destination des pays outre-Suez. Force est bien de constater, pourtant, qu'un autre port européen, plus rapproché de 388 kilomètres d'Alexandrie d'Égypte, est en ce moment même expressément visé par la stratégie commerciale de l'Autriche-Hongrie. C'est Salonique. Si l'on songe qu'une économie de *distance*, en mer, de 388 kilomètres, peut se traduire par une économie de *temps* de seize à vingt heures, on remarquera que le problème, pour cette puissance et pour l'Allemagne, se réduit à construire vers Salonique des voies d'accès telles que la longueur du parcours sur rails laisse néanmoins ressortir une abréviation sur le trajet total.

Ce problème, a-t-on déjà essayé de le résoudre; se prépare-t-on à lui donner une solution nouvelle? Un des rapporteurs du Comité international fondé à Paris pour le percement de la Faucille vient de répondre à l'une et à l'autre question :

Il existe dès aujourd'hui, ou plutôt depuis 1888, une ligne de Vienne à Salonique. Elle passe par Budapesth et la Serbie. Sa longueur, comptée de Vienne, est de 1,320 kilomètres; comptée de Londres, de 2,961. A-t-on eu, au moment de sa construction, la pensée de la faire servir au grand trafic international, et notamment au passage de la Malle des Indes? Les journaux du temps en témoignent, et, très opportunément, M. le professeur italien Chimienti, député de Brindisi, le rappelait l'autre jour, dans une *interview* publiée par le *Corriere di Napoli* du 30 janvier, reproduite par la *Tribuna*, de Rome. — « Quand, dit-il, le 25 mai 1888, fut ouverte à l'exploitation la ligne de Salonique-Uskub-Belgrade-Vienne, la presse austro-hongroise exulta de l'événement. Elle se mit à faire un calcul d'heures et de kilomètres, et son imagination dévora les distances entre Londres et Salonique. » Ce n'était point pure imagination. J'en trouve la preuve dans l'ouvrage tout récent d'un autre professeur et économiste italien, membre du Conseil communal de Rome, M. Antonio Teso — « Il est de fait, dit-il, à la page 404 de son beau livre *l'Italia e l'Oriente*, que la ligne directe de Londres à Port-Saïd passe plus près de Salonique que de Brindisi, et que le port ottoman est sensiblement plus rapproché de Suez que notre port italien. » Les chiffres, au surplus, lui donnent raison. De Londres à Salonique, par la ligne *actuelle*, on compte 2,961 kilomètres; de Londres à Brindisi, 2,339 — soit, sans doute, un écart de 622 kilomètres au profit de Brindisi. Mais si l'on songe que 622 kilomètres sur rails ne représentent guère qu'une dizaine d'heures; si l'on se souvient, d'autre part, que, de Salonique, la traversée est plus courte d'une vingtaine, en définitive l'avantage *théorique*, même dans l'état actuel des choses, reste à la ligne dont Salonique est la tête.

Examinant ensuite par quelles raisons cet avantage est resté jusqu'ici *théorique,* et pourquoi, notamment, les paquebots de la Compagnie anglaise vont chercher la Malle, même depuis 1888, à Brindisi plutôt qu'à Salonique, le rapporteur souligne l'insécurité et le peu d'aptitude à servir au grand trafic international d'une ligne qui traverse une des parties les plus barbares de

l'Empire ottoman : la vieille Serbie et la Macédoine. Mais il ajoute qu'une *autre ligne*, destinée à faire communiquer directement la capitale de l'Autriche et le grand port de la mer Égée, et dont l'économie sera précisément d'installer les intérêts austro-allemands au cœur de la Macédoine, est décidée depuis le mois d'octobre 1900 (1). Et il conclut :

Toute cette question pivote, en somme, autour de quelques faits incontestables. Je les rappelle sommairement. — La route de Suez reste, pour toutes les grandes nations européennes, un point désigné par la stratégie commerciale. Salonique en est le port du continent le plus rapproché. L'Autriche-Hongrie vise à l'englober dans le système économique de l'Europe centrale, et la preuve — entre beaucoup d'autres — est que, possédant déjà une ligne d'accès vers ce port, elle a décidé d'en construire une seconde. Tous ces faits révèlent, au bas mot, un principe de concurrence entre Salonique, tête d'une ligne transcontinentale, des côtes de la mer du Nord à Suez, et Brindisi, tête d'une ligne franco-suisse-italienne.

C'est ce « principe de concurrence » qui avait échappé au Congrès de Géographie, et qui donne un intérêt de plus à l'abréviation du trajet Calais-Brindisi — par le Simplon.



Est-il possible d'amorcer sur le Simplon une autre ligne commerciale de haute importance? D'éminents économistes italiens sont de cet avis et travaillent à remettre en vogue une question classique — autant vaut dire quelque peu *classée*.

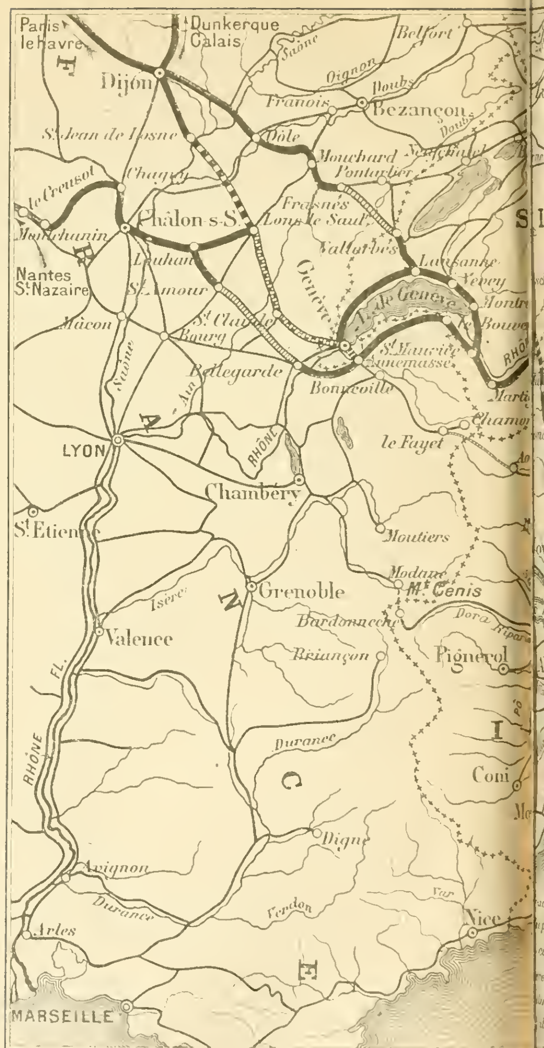
On ne s'est jamais demandé bien sérieusement — en France, du moins — pourquoi Venise, jadis « reine

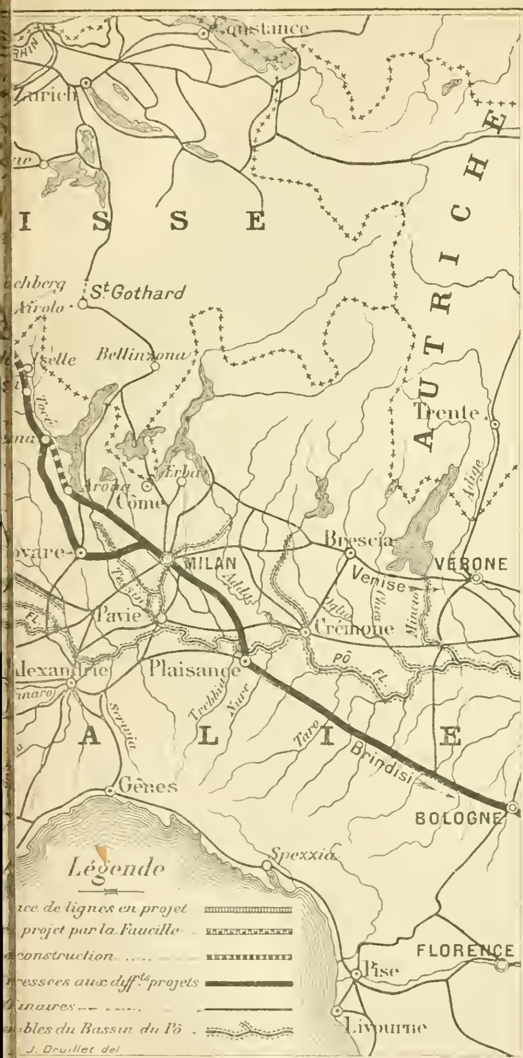
(1) Cette ligne sera constituée par le raccord, à travers la Bosnie et le territoire de Novi-Bazar, de deux points — Serajevo et Mitrovitza — déjà respectivement reliés par des chemins de fer à Vienne et à Salonique.

de l'Adriatique », n'est plus guère aujourd'hui qu'une reine déchue ; pourquoi le pavillon italien, depuis une vingtaine d'années, décline sur cette mer, au point de céder presque la place au pavillon austro-hongrois ; pourquoi enfin toute la côte italienne, de Venise à Sainte-Marie-de-Leucate, n'a plus ni industries maritimes, ni ports animés. — L'histoire politique aiderait peut-être à expliquer quelques-uns de ces phénomènes, qui ne laissent pas d'alarmer les Italiens clairvoyants. Mais plus décisive est la réponse de l'histoire économique : c'est que rien n'a été fait, depuis l'unification de l'Italie, pour créer un courant commercial dans le sens de la vallée du Pô et de l'Adriatique, alimenté, à ses deux extrémités, par la France et la péninsule des Balkans.

Et pourtant ce courant est indiqué par la nature qui, des Alpes au canal d'Otrante, met à son service l'eau, ce précieux et économique véhicule des échanges. L'affinité de l'Adriatique et du Pô est aussi bien marquée que celle de la mer du Nord et de l'Elbe, de la Seine et de la Manche. Si l'on songe que le coût des transports par eau, comparé à celui des transports sur rails, est souvent dans la proportion de un à quatre, on comprendra de quel élément de prospérité se prive l'Italie contemporaine, en négligeant un système fluvial qui pourrait placer Venise sur une nouvelle grande route d'Occident en Orient.

Le plus curieux est qu'elle ne s'en est pas privée toujours. Les blocs de travertin qu'on admire à Saint-Pierre de Rome viennent des environs de Baveno, sur le lac Majeur, et ils ont été transportés *par eau,* de ce point à Venise et de Venise aux bouches du Tibre. Jusqu'en 1859, c'est-à-dire sous le régime autrichien, le Pô était sillonné par les remorqueurs de la Société Perelli et Paradisi, et par ceux du *Lloyd* de Trieste. Le *Giornale dei Lavori pubblici* le rappelait dans son


Paris
le Havre
Dunkerque
Calais
Dijon
Belfort
Oignon
Doubs
Saône
Besançon
Dôle
Mouchard
Pontarlier
St Jean de Losne
Chagny
le Creusot
Montchanin
Châlon-s-S.
Frasnes
Lons le Saul.
Vallorbes
Lausanne
Vevey
Nantes
St Nazaire
Louhans
St Amour
Genève
L. de Genève
Mâcon
St Claude
Bourg
St Maurice
Annemasse
Bellegarde
Bonneville
Saône
Ain
LYON
RHÔNE
le Fayet
Chambéry
St Etienne
Moutiers
Modane
Mt Cenis
Grenoble
Isère
Bardonneche
Dora Riparia
Valence
Briançon
Pignerol
FL.
RHÔNE
Durance
Coni
Digne
Avignon
Durance
Verdon
Var
Nice
Arles
MARSEILLE
F
R
A
N
C
E
SI
I



Constance
Zurich
S S E
St Gothard
Airolo
Iselle
Bellinzona
Arona
Côme
Erba
Trente
A U T R I C H E
Novare
MILAN
Brescia
VÉRONE
Venise
Pavie
Crémone
Alexandrie
Plaisance
PÔ FL.
A L I E
Brindisi
Gênes
BOLOGNE
Spezzia
FLORENCE
Pise
Livourne
Légende
J. Druillet del

numéro du 2 janvier 1901. Et tout récemment, un officier en retraite italien, M. le général Bigotti, qui représentait, l'année dernière, son gouvernement au huitième Congrès international de navigation, à Paris, démontrait qu'il suffirait de travaux et de dépenses relativement modestes pour établir une ligne navigable ininterrompue non seulement de Milan, mais du *débouché sud du Simplon* à Venise (1). Ses données ont aidé, du reste, à établir la carte que nous plaçons sous les yeux de nos lecteurs.

De même que Brindisi, dans l'intérêt commun de la France, de la Suisse et de l'Italie, doit rester tête de ligne, pour Suez et les au-delà ; de même Venise peut redevenir tête d'une ligne adriatique, ouvrant une partie de la péninsule des Balkans au commerce occidental. Ce commerce, au lieu d'emprunter les voies allemandes et austro-hongroises, trouverait, presque à la frontière italienne, et, en tous cas, à partir du lac Majeur, la voie d'eau qui allège si sensiblement les charges de l'exportation. Le gouvernement italien, par décret du 30 mars 1900, a mis la question à l'étude. La France même y est intéressée, quoique assurément dans des proportions moindres que l'Italie. Car, parmi

(1) La canalisation du Toce, de Domodossola au lac Majeur, devrait être effectuée sur un parcours d'environ 30 kilomètres. Elle coûterait 7 millions.

De Gravellona à Sesto-Calende, la navigation s'opérerait par le lac Majeur.

De Sesto-Calende à Milan, il suffirait de rectifier le *Naviglio Grande,* canal déjà utilisé pour le transport de la pierre, du bois, du charbon, et qui, traversant la ville de Milan, débouche sur le *Naviglio* de Pavie.

Le *Naviglio* de Pavie (à écluses) exige des rectifications, évaluées à 7 millions. Il communique avec le Pô, par le Tessin.

Une ligne fluviale directe du débouché du Simplon à Venise pourrait éviter le détour par Milan, à la condition qu'on remît en état l'ancien canal Bereguardo, latéral à cette rivière, entre Abbiategrasso et Pavie.

les nombreuses lignes qui font tête à Marseille, on observera qu'aucune ne favorise l'écoulement de nos produits vers les pays baignés par l'Adriatique, où plus d'un marché, pourtant, reste à disputer à l'industrie allemande.

Le Simplon complété, continué à travers l'Italie et du côté de l'Orient, ici par le rail et là par l'eau; adapté, du côté de l'Occident, au redressement de notre situation compromise par le Gothard — le Simplon, en résumé, est appelé à jouer un rôle considérable dans notre économie nationale. Mais il faut savoir y accéder et ne pas se départir, dans l'étude de la voie d'accès, tout justement, de l'esprit qui seul achemine un peuple vers les grands résultats. Quel est, en France, l'état de la question ?



Une ligne mettant en communication aussi directe que possible Calais et Paris avec Genève, n'économisant guère que les kilomètres et les rampes — pour le reste, tranchant à travers les intérêts de canton, les intrigues de sous-préfecture et les objections de bureaux — apte à faire rendre son plein, non pour certaines régions intéressées ou soi-disant telles, mais pour la France, à l'œuvre si naturellement et si diversement féconde du Simplon : voilà l'idéal de la voie d'accès à créer. C'est tout le contraire, avouons-le, de l'idéal du chemin de fer électoral.

Malheureusement, il semble qu'on ait jusqu'ici rapetissé à plaisir le cadre, tant économique que géographique, de cette question. Pour la plupart de ceux qui s'en occupent, à l'exception de la Chambre de commerce française et du Comité de Genève, elle se ramène juste aux proportions d'une affaire franco-suisse, sur laquelle trois de nos départements, le Doubs, le

Jura et l'Ain, ont droit à des opinions non seulement distinctes, mais contradictoires.

Aux « intérêts » de ces trois départements correspondent à peu près trois principaux projets, plus ou moins recommandés par les députations locales et les Conseils généraux, plus ou moins étudiés au ministère des Travaux publics, successivement caressés par la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée.

On s'est d'abord imaginé que la France se trouverait, *sans travaux neufs,* presque automatiquement associée à l'œuvre et aux bénéfices du Simplon, grâce à la ligne de Paris à Lausanne par Pontarlier et Vallorbes. Cet itinéraire, qui ne fait ressortir de Paris à Milan qu'une distance de 847 kilomètres, est en effet de 50 kilomètres plus court que celui qui s'établit par le Gothard. On n'oubliait qu'une chose : c'est que des déclivités de 25 pour cent entre Pontarlier et Vallorbes, et une cote *maxima* de 1,012 mètres près de Jougne, dans un pays sujet aux amoncellements de neige, constituent des conditions d'exploitation déplorables pour une ligne de grand trafic.

On songea dès lors à atténuer ces déclivités, et à construire, en évitant Pontarlier, entre Frasnes et Vallorbes, un tronçon qui eût présenté en outre l'avantage de réduire la distance de 17 kilomètres. On dut reconnaître par la suite que la dépense (28 millions) serait disproportionnée aux résultats. La rectification laisserait subsister des pentes de 20 pour cent entre Mouchard et Andelot, et n'abaisserait que dans des proportions insignifiantes l'altitude de la ligne (894 au lieu de 1,012 mètres). Or, on n'associe pas aisément, au vingtième siècle, l'idée d'un pareil profil à celle de grand service international — service exigeant la rapidité, la régularité en toute saison, toutes les garanties d'une exploitation commode. Ceux-là surtout qui ont vu, en hiver, des locomotives haleter et même faire

panne, sur les rampes qui dominent Mouchard, vers Mesnay et Pont-d'Héry, s'imaginent avec peine que la Malle des Indes puisse s'acheminer vers Brindisi par ces escalades. C'est la carte orographique et l'expérience technique qui ont fait écarter — définitivement, croyons-nous — le tracé Paris-Vallorbes-Lausanne, en tant que voie principale et normale d'accès au tunnel du Simplon.

Un autre projet consiste à établir un tronçon direct, évitant un long détour par Mâcon, Bourg et Ambérieu, entre Saint-Amour et Bellegarde. On sait que, dès aujourd'hui, la double voie est construite de Dijon à Saint-Amour. A partir du service d'été, les express se dirigeant sur l'Italie emprunteront cette ligne au lieu de passer par Mâcon, et économiseront ainsi 25 kilomètres. Le point est de savoir s'il est expédient de la prolonger directement jusqu'à Bellegarde et si cet itinéraire a chance d'être choisi comme le meilleur et le plus court entre Paris et Milan.

Ce projet a recueilli les bruyantes approbations d'un groupe de députés et de sénateurs des départements de l'Ain et de Saône-et-Loire, auxquels se sont joints les représentants de la Haute-Savoie.

On le complète, en effet, de rectifications à faire subir au réseau de la rive sud du Léman, et son économie, dans l'ensemble, serait de pousser aussi loin que possible l'utilisation des rails français, c'est-à-dire jusqu'à Saint-Gingolph, à la limite de notre territoire. La Suisse, en définitive, ne participerait au raccord de nos lignes avec le tunnel du Simplon que dans la mesure du faible parcours Saint-Gingolph-Brieg.

Ainsi établie, la ligne Paris-Milan serait sensiblement égale, en longueur réelle, à celle qui emprunte le Gothard. Elle serait supérieure, au point de vue de la longueur *virtuelle,* à cause des qualités de son profil, qui ne dépasse point la cote 600 et ne comporte pas de

rampes supérieures à 12 pour cent. Elle consacrerait enfin — au moins d'après les apparences — le triomphe du « rail français » et laisserait à la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée le *maximum* auquel elle peut prétendre, dans la répartition des bénéfices du trafic international (?).

Mais n'est-ce point là, précisément, le point faible, et même très faible, du projet en question? Si la France entreprend de faire *da se* et de réduire, en quelque manière, à la portion congrue les bénéfices de la Suisse dans le trafic Paris-Milan, à elle seule incombera la dépense énorme nécessitée par : 1° la construction de 76 kilomètres de ligne nouvelle entre Saint-Amour et Bellegarde; 2° l'adaptation du réseau de la Haute-Savoie; 3° de gigantesques travaux d'art, tels que l'ouverture d'un souterrain sous le lac de Sylans, le percement d'un second tunnel sous le dangereux Credo, un pont sur le Rhône, etc. On n'estime pas cette dépense à moins de 120 millions. C'est peut-être payer un peu cher le plaisir de rappeler aux Genevois et aux Vaudois que le Léman est un lac franco-suisse et que, par la rive française, on peut se passer de leur concours pour atteindre à la route de Brieg et du Simplon.

D'autant que cette ligne ne serait ni la plus courte, ni la plus facile à exploiter, ni même peut-être la plus rémunératrice de celles qu'il dépend de nous de constituer. Il suffit d'en comparer le projet, sous ce triple rapport, avec celui qu'ont pris successivement sous leur patronage la Chambre de commerce française de Genève, l'*Association genevoise pour le percement de la Faucille,* et le Comité international fondé à Paris dans le même but.

Ce troisième projet, dit *de la Faucille,* établit entre Paris et Milan un itinéraire que le Directeur de la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée, M. Noblemaire, qualifiait, dans son rapport du 15 janvier 1901, d' « infini-

ment supérieur ». Son économie consiste à relier directement Dijon à Genève par Saint-Jean-de-Losne, Lons-le-Saunier et Saint-Claude. La construction du tronçon Saint-Jean-de-Losne-Lons-le-Saunier est depuis longtemps décidée. De ce dernier point à Genève, de consciencieuses études montrent qu'il est possible de construire, par une série de tunnels de base, une ligne presque plane, ne dépassant pas 559 mètres d'altitude, et ramenant à 80 kilomètres seulement la distance entre les deux villes. Qu'à partir de Genève et dans la direction du Simplon, on emprunte la rive suisse ou la rive française du Léman, cette ligne est plus courte, dans le premier cas de 30 kilomètres, dans le second de 51, que le tracé Saint-Amour-Bellegarde-Saint-Gingolph. Son profil est meilleur aussi puisqu'il ne comporte pas de déclivités supérieures à 10 pour cent, et l'altitude de sa cote *maxima* (559) est plus basse d'une quarantaine de mètres.

De plus, ce projet, en donnant pleine satisfaction aux vœux de la ville de Genève, qui l'a fait sien, rallierait au gouvernement français et à la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée d'appréciables concours financiers. Il leur rallierait même les concours de Lausanne, du canton de Vaud, et peut-être de la Confédération, s'il était entendu que la grande ligne internationale passera par la rive suisse du Léman. De telle sorte qu'ici ce n'est plus le total, mais les trois quarts au plus d'une dépense évaluée à 120 millions qui retomberaient à la charge de la France.

Supérieur au point de vue technique, en ce qu'il abaisse au minimum la distance *virtuelle* de Paris à Milan (936 kilomètres) (1); au point de vue écono-

(1) La distance *virtuelle* s'obtient en additionnant avec la distance *réelle*, par application d'une formule familière aux ingénieurs, l'équivalent en kilomètres de ce que les déclivités et les courbes ajoutent aux conditions ordinaires de la traction. Voici du reste le

mique, en ce qu'il dessert Genève et la rive suisse du Léman, soit des centres riches et populeux, aptes à attirer des voyageurs et à alimenter le trafic; au point de vue financier, en ce qu'il provoque un concours équitable de nos voisins; au point de vue climatérique enfin — ce projet l'est encore par son esprit, si l'on peut dire. Il associe à nos intérêts la partie la plus importante de la Suisse française, et fait entrer notamment la ville de Genève dans la sphère de nos relations avec l'Italie. Et si l'on ne perd de vue ni les aboutissants de cette ligne internationale par excellence : Calais, Venise, Brindisi; ni ses jalons essentiels : Paris, Genève, Milan; ni les conditions actuelles de la lutte pour le marché de l'Orient — on reconnaîtra qu'aucun tracé ne symbolise mieux le syndicat en formation des intérêts occidentaux, alarmés par les symptômes de dilatation de l'Europe centrale. C'est sur une carte de l'Europe, en effet, et non sur une carte franco-suisse, qu'il faut se pencher pour saisir tous les aspects de la question des voies d'accès françaises au tunnel du Simplon, et jamais occasion plus belle — même pour MM. les représentants des « intérêts » du Doubs, de l'Ain et de la Haute-Savoie — de faire preuve de culture un peu générale.

***

Malheureusement, il faut bien placer ici le tableau

tableau comparé des distances réelles et virtuelles pour les diverses lignes dont nous venons d'examiner l'économie :

DE PARIS A MILAN

ITINÉRAIRES	LONGUEURS	
—	Réelles.	Virtuelles.
Par le Gothard	893	1052
Par Pontarlier-Lausanne	850	985
Par St-Amour-Bellegarde-St-Gingolph	900	980
Par Lons-le-Saunier-Genève-Lausanne	870	936

des mœurs que toute l'influence de M. Waldeck-Rousseau n'est pas encore parvenue à rendre athéniennes. De corrélations entre la question des « voies d'accès » et notre échiquier extérieur, personne, bien entendu, n'en aperçoit ni même n'en cherche. Seuls, les Comités fondés à Genève et à Paris pour le percement de la Faucille ont essayé de donner au sujet une certaine ampleur. Mais il y a mieux : l'esprit de clocher, borné par nature, est aussi des plus agressifs et des moins scrupuleux qui soient. Nous ne connaissons pas encore le sentiment de l'arrondissement de Pontarlier sur la valeur morale des Français qui donnent leurs préférences au projet de la Faucille. Les publicistes qui se jugent qualifiés pour la défense des « intérêts » de l'Ain et de la Haute-Savoie ont au contraire et déjà fait connaître le leur. Ils se sont dit que, dans un pays préparé à toutes les luttes par trente années de régime fortifiant, un moment viendrait où le conflit entre tracés amènerait des conflits entre personnes, lesquelles, réciproquement et assidûment, se contesteraient la sincérité et s'accuseraient de toucher des pots-de-vin ; qu'enfin, cela étant inévitable, mieux valait prendre les devants et commencer tout de suite. C'est ainsi que le *Progrès*, de Lyon, et *Lyon Républicain*, notamment, — avant même que les divers projets aient été soumis à une discussion officielle, avant, on peut le dire, que l'opinion y ait pris goût, — ne dissimulent pas leur mépris pour les citoyens hostiles au tracé par Bellegarde. Ils entendent à distance tinter l'or de Genève, et en avertissent les vaillantes populations qu'ils instruisent au numéro.

Evidemment, ceux qui ont l'avantage de n'être ni sénateurs ni députés peuvent sourire de ces aimables propos. Mais êtes-vous bien sûrs que cette façon de revolver moral, braqué, par le temps qui court, sur des parlementaires, n'est pas, au fond, une arme redoutable

et redoutée? Garantirez-vous qu'en fait, au cours d'une discussion publique, le « groupe d'intérêts » qui a su se camper, dès l'abord, dans cette attitude américaine, ne paralysera pas, dans une certaine mesure, les défenseurs naturels des intérêts opposés? Et quel joli début d'*étude* d'une question nationale que cette levée de crêtes de coqs descendus de leurs clochers!

Nous voulons croire que, dans les trois ministères dont c'est le devoir de prendre une initiative et une responsabilité, — les Travaux publics, le Commerce et les Affaires étrangères, — cette étude se poursuit par les moyens et dans l'esprit qu'il faut. Nous sommes plus assuré encore que l'accueil réservé au projet de la Faucille en Italie et même dans la péninsule des Balkans (car l'or de Genève a ravagé la moralité publique jusqu'en Serbie), certifiera, devant l'opinion, la haute portée internationale de ce projet. Il indiquera même quelque chose de plus à ceux qui connaissent leur carte politique. Nous gardons, en un mot, l'espoir que la « question du Simplon » posée, hors de France, sous l'aspect d'un problème intéressant quatre ou cinq peuples, ne se posera pas, en France, sous celui des intérêts particuliers du canton de Mouthe ou de l'arrondissement de Nantua. Ou alors il faut avouer que nous avons dans le cerveau des cases bien disproportionnées à celle où nous logeons fièrement la Déclaration des Droits de l'Homme et nos titres de promoteurs du Progrès universel.

CHARLES LOISEAU.

MAURICE TALMEYR

On peut dire, sans complaisance ni parti pris, des articles de M. Maurice Talmeyr, qu'ils sont de ceux qu'on attend, dans les journaux où ils sont publiés. Les amis et les adversaires de sa pensée veulent, également, les avoir lus. Ils ont le don d'exalter les uns, d'irriter les autres, et de plaire, à tous, par les agréments de leur forme incisive, et par la vigueur de leur argumentation. Et on doit bien entendre que cette faveur de tous les esprits éclairés, de tous les gens de goût, acquise à ses articles, ne lui vient pas d'une aménité encline à ménager, au moins dans la forme, les idées et les hommes qu'il prend à partie. M. Maurice Talmeyr, au contraire, est de ceux qui ont besoin d'aller jusqu'au bout de leur opinion. Cette franchise à soulager ses indignations, en les exprimant bravement, et la maîtrise de sa phrase agressive, donnent, à tout ce qu'il écrit, la saveur un peu acide, dont veulent se délecter tous les gourmets de littérature. Il n'y a donc aucune exagération à considérer M. Maurice Talmeyr comme un des premiers journalistes de notre temps, quoique notre temps soit fécond en journalistes de grand talent.

I

Mais, tandis que d'autres, qui sont, avec lui, l'honneur de notre journalisme français, ont acquis leur au-

torité sur le public, le plus souvent, dans d'autres spécialités de la littérature, M. Maurice Talmeyr a employé son talent dans le journalisme, à peu près exclusivement. Il semble avoir renoncé au roman, quoiqu'il ait publié *le Grisou, Vierge sage, la Cornière*, à l'époque de la grande effervescence naturaliste. Et il n'a risqué qu'une tentative au théâtre, il y a quelques années.

Une de ces entreprises, qui ont réussi à prospérer par intermittence, à côté des théâtres réguliers, représenta *Entre Mufles*. La représentation d'une telle comédie n'était guère possible que devant la clientèle limitée d'un de ces théâtres d'avant-garde. Cette clientèle était surtout friande d'anomalies mentales, de perversités maladives, ou de peintures de sa propre vilenie morale. Ce fut une peinture des férocités égoïstes et des inconscientes bassesses de ses contemporains que M. Maurice Talmeyr offrit à cette clientèle avide de sensations inédites. Elle put se reconnaître, dans cette fresque en cinq tableaux, comme dans un miroir fidèle. Et il faut lui rendre cette justice : elle ne regimba pas sous les traits acérés de cette comédie, qui la châtiait sans la faire rire.

Cependant, soit que l'âpreté de cette première œuvre ait mis en garde les directeurs des scènes ordinaires, contre les audaces dangereuses de M. Maurice Talmeyr, soit que le besoin de conjurer nos subversions nationales ait absorbé toute son activité, M. Maurice Talmeyr n'a pas donné suite, jusqu'à présent, à cette tentative d'art dramatique. Il s'est concentré, plus fortement, dans le journalisme, non pas seulement dans le journalisme pittoresque où il a excellé, mais dans le journalisme doctrinaire et agressif où il a fait merveille. Tous les esprits chancelants, qu'il a raffermis dans les opinions salutaires du patriotisme, et tous ceux dont il a réjoui les haines vigoureuses, contre les ennemis du bien public, ne doivent pas regretter, vraisemblablement, cette concentration de son effort.

Les purs lettrés, ceux même qui s'appliquent à s'abstraire de l'action de l'œuvre écrite sur les consciences, et n'y recherchent que la sensation d'art, s'il en existe

encore, ne regretteront pas, davantage, que M. Maurice Talmeyr se confine, si étroitement, dans le journalisme. La valeur de ses articles leur confère une durée qui les fait survivre aux feuilles éphémères des journaux, dont celles de demain poussent à l'oubli celles d'aujourd'hui. A ce degré de substantialité de la pensée et de fini de la forme, des articles de journaux sont des chapitres de livres. Ils appellent la collection en volume. Et c'est dans la forme du livre que les articles de M. Talmeyr trouvent un refuge, en effet, contre la dispersion quotidienne de l'actualité.

Sur le Banc (1), publié en trois volumes, est la collection des études, prises sur le vif, des scories ou des épaves humaines, que M. Maurice Talmeyr a vues, échouées sur le banc de la police correctionnelle ou de la cour d'assises, pendant qu'il a rédigé la chronique judiciaire, dans divers journaux. *Les Possédés de la morphine* (2) ont été composés, de même, d'une suite de reportages, au moment où les ravages de la morphinomanie offrirent des sujets d'études pittoresques à l'impérieux besoin d'actualité qui travaille la curiosité publique. Et, par ces livres, dont la vie quotidienne de Paris a fourni la matière, M. Maurice Talmeyr atteste et la force de son talent, qui a su faire œuvre d'art, dans les plus humbles besognes de son métier, et l'universalité de ses aptitudes professionnelles. On voit, par là, que, selon les circonstances, il n'a pas dédaigné même les emplois modestes de son état, et qu'il a su, dans chacun, donner du relief à son labeur.

II

Cette longue pratique d'une profession où il s'est élevé, des besognes secondaires, aux premiers emplois, l'y a initié à tous les secrets. Il n'a fallu, pour cela, à M. Maurice Talmeyr, qu'une observation attentive et cette perspicacité qui pénètre les vrais visages, à travers

(1) *Sur le Banc*, librairie Plon.

(2) *Les Possédés de la morphine*, un volume, à la même librairie.

les masques, les vilenies, sous les beaux dehors. Et, ce qui frappe d'abord, dans tout ce qu'il écrit, c'est l'acuité de sa vision et son inaptitude à être dupe. Ainsi se trouvait-il armé, mieux que personne, pour entreprendre un livre sur la Presse.

Ce projet l'a sollicité. Mais il l'a éloigné de sa pensée. Un livre sur la Presse, tel qu'il l'aurait écrit, aurait été une opération chirurgicale qui aurait fait hurler, trop haut, trop de patients écorchés vifs. Mais il avait vu trop d'hommes singuliers, trop d'événements burlesques ou tragiques. En se gardant de tout excès, il avait encore matière à un ouvrage véhément. Il nous a donné ses *Souvenirs de journalisme* (1). Et, avertis qu'il s'est résisté à lui-même, pour n'admettre, dans son livre, que le récit des moindres méfaits dont il a été témoin, et le portrait des moindres malfaiteurs qu'il a connus, nous pouvons nous faire une idée, par l'âpreté du ton général de ces *Souvenirs de journalisme*, de ce qu'aurait été ce livre, sur la Presse, dont il a cru plus sage de s'abstenir.

On prendrait, cependant, une idée erronée du journalisme, si on confondait tous ceux qui l'exercent dans un même et universel mépris, d'après le jugement que M. Maurice Talmeyr insinue, dans la préface de son livre, sur les mœurs dominantes, dans cette profession. Il est lui-même la meilleure preuve de la parfaite honorabilité dont on y peut jouir. Et il est superflu de faire observer que la dignité personnelle est cultivée dans le journalisme aussi scrupuleusement que dans les autres professions.

Il est vrai, néanmoins, que la passion du bien public, dont s'autorisent tous les journaux, pour endoctriner leur clientèle, y couvre, trop souvent, une recherche effrénée et sournoise des intérêts privés et des intérêts de parti, ou de cyniques entreprises sur la crédulité des lecteurs. C'est ce pharisaïsme lucratif, ce sont ces rapines cauteleuses qui ont indigné M. Maurice Talmeyr, dans les journaux de démocratie avancée, où il eut des

(1) Un volume in-12, Plon, éditeur.

emplois étrangers à la politique, durant les années de ses débuts. Et c'est la divulgation de toute cette affligeante cuisine qui eût été la matière de ce livre sur la Presse, qu'il ne fera pas.

En dehors d'un portrait fort poussé de Portalis, dont les exploits sont de notoriété publique, M. Maurice Talmeyr ne fait guère figurer que des comparses, dans ses *Souvenirs de journalisme*. Il n'est que juste de signaler, aussi, à part, dans ce volume, les ahurissements comiques de Louis Blanc, menu, discret, poli, répugnant aux vulgarités des journaux, aussi ignorant de leurs servitudes que s'il était tombé de la lune, dans son cabinet directorial de *l'Homme libre*, et aux prises avec les rudesses de ses collaborateurs, enclins à abuser de sa longanimité tolérante et de son accueillante bonhomie. L'ensemble du livre, croquis, silhouettes, scènes d'intéreur, anecdotes, fait revivre, surtout, le personnel subalterne des salles de rédaction, toute une bohème féroce ou bon enfant, mêlée, parfois, de pègre anonyme et de quelques faiseurs, dont la destinée oscille entre des entreprises éphémères de presse et des séjours à Mazas.

Ce sont encore les scories de la profession, les tarés et les ratés, les pauvres diables aigris, irrités, démoralisés par la malchance, par une aveugle présomption, que ce livre évoque, en traits alertes et profonds, ou de sinistres fanatiques du radicalisme et de la Libre-Pensée, confinés dans les bas-fonds du métier, rongés d'appétits inassouvis, fielleux, enragés de haine, de rancunes et de férocité. Par le choix même des sujets et par sa manière, ce livre se rattache aux *Possédés de la morphine* et à *Sur le Banc*. On comprend, par l'évocation de ce grouillement d'âmes en loques, l'acharnement dans l'outrage, la furie de souillures contre des religieux, de certains subalternes des journaux inféodés à la Révolution. On dirait que la vilenie de leur âme se soulage à couvrir d'ordures les êtres dont la propreté est une offense à leur déchéance fangeuse. Et le crapaud, s'il le pouvait, se réjouirait, peut-être, de baver sur la candeur des lys.

Chacun des types dessinés, ou, mieux, burinés, dans ce livre, tant le trait de Maurice Talmeyr est mordant et acerbe, mériterait une analyse, si l'on voulait transmettre, au lecteur, ce frisson dont on est saisi, en leur présence. Tel est ce maniaque forcené qui aurait voulu faire enterrer les généraux de l'Empire, jusqu'au cou, et amener, devant eux, le peuple qui leur aurait craché à la figure, ou cet horrible envieux qui se proposait d'éreinter Alphonse Daudet, parce qu'il avait du talent, ou ce drôle qui dissimulait sa présence, à son journal, quand sa femme venait l'y guetter, pour lui arracher quelque argent, et qui, la découvrant, un jour, servante dans une brasserie, l'injuriait, mais affectait de ne l'avoir jamais connue.

Ces quelques types, fixés au hasard des souvenirs de M. Maurice Talmeyr, deviennent moins fréquents, il est vrai, à mesure qu'il s'éloigne des journaux d'Extrême Gauche, vers les journaux d'opinions plus raisonnables. Et ce n'est pas à dessein, évidemment, que les monstruosités font place, dans son livre, à des figures simplement drolatiques de fantaisistes, de chimériques, d'illusionnistes et de détraqués. C'est, simplement, que son observation s'est transportée dans l'autres milieux et que d'autres espèces d'hommes vivent dans ces milieux différents.

III

Rien n'est moins apparent, dans ce livre, que le parti pris. L'art de M. Maurice Talmeyr est scrupuleux, vis-à-vis des hommes et vis-à-vis des faits. Il ne préjuge pas ce qui résultera de son observation. Il regarde les difformités. Il les voit profondément. Il pénètre à travers les replis des consciences les plus dissimulées. Un geste, une attitude, un tic du visage, un éclair des yeux, un mot inconscient lui révèlent le fond obscur d'une âme, la passion motrice, l'abîme des instincts. Il refrène si attentivement sa propre passion qu'il ne laisse même pas paraître ce frémissement du visage qui

décèle la joie de l'observateur, devant une belle anomalie.

Mais, s'il a le scrupule de ne rien prêter, à son sujet, au delà de ce qu'il voit, il a le scrupule, aussi, de ne rien celer de ses découvertes. Sa phrase a le rendu exact d'un instrument de précision. Elle ne vise pas à l'effet. Elle y atteint, par son expressive sobriété.

Ses portraits, ses tableaux, ses scènes ses croquis sont enlevés d'un trait vif, acéré, mordant. Son dessin est robuste et exact. Il s'interdit, habituellement, toute intervention personnelle, dans la composition des êtres et des choses qu'il veut rendre sensibles. Il laisse, à ses personnages, le soin de se révéler eux-mêmes. Il ne s'applique qu'à les reproduire tels qu'ils se sont présentés, dans son intuitive vision, par des mouvements significatifs, qu'il met en relief, par des mots révélateurs de leur intimité, le plus souvent involontaires, comme des cris du cœur. Quand on a fini de lire son livre, on pense, malgré soi, à un de ces albums de Forain, d'une férocité tranquille et qui venge les honnêtes gens de tant de vilenies contemporaines.

Cette impassibilité apparente, devant la malfaisance ou le ridicule de ses personnages, est un des traits caractéristiques de la manière de Maurice Talmeyr. Elle lui est commune avec le puissant dessinateur qui est son ami. Il ne se déchaîne pas en invectives. Il est toujours maître de son indignation. Cette possession de lui-même a l'avantage de ne jamais brouiller sa vision. Il parvient, ainsi, à mieux faire ressortir les travers de ses victimes, ou leur ignominie. Et il garde cette attitude d'homme que rien n'étonne, qui est l'attitude du Parisien avisé, habitué, par souci d'élégance, à ne pas faire étalage de ses émotions.

Mais, sous cette maîtrise, ses émotions ne prennent que plus de force à être ainsi concentrées. Et elles agissent bien plus puissamment sur ceux qu'elles atteignent. De là vient, à M. Maurice Talmeyr, l'autorité, la faveur, ou, au moins, la curiosité qui s'attachent à tout ce qu'il écrit. Son impassibilité loyale d'artiste attentif aux réalités, animée d'ironie, dans les *Souvenirs de*

journalisme, et rehaussée de pittoresque, dans *la Cité du sang* (1), ne ressemble, en rien, à une simple curiosité esthétique. Cette impassibilité chez lui n'est qu'un moyen de mieux voir, au lieu qu'elle est, pour le dilettante, un moyen de jouir.

Mais si l'abaissement universel de son époque rend universellement amère sa vision des choses, c'est qu'il en a une conception très haute et très noble. Et cette conception nous est bien sensible, par la dérision véhémente qu'il jette sur les aveugles destructeurs de nos énergies nationales, autant que par sa véhémence résolue dans la propagation des idées nécessaires au maintien de la vie française.

M. Maurice Talmeyr excite moins nos enthousiasmes que nos dégoûts. Mais le dégoût vigoureux de ce qui avilit est une préparation salutaire à l'enthousiasme pour les nobles sentiments et les nobles actions. Ce n'est pas une œuvre médiocre que de changer en répulsion, pour les idées fausses et pour les ouvriers de ruine nationale, la torpeur des honnêtes gens. C'est cette œuvre que M. Maurice Talmeyr exécute, au jour le jour. Son mérite particulier est d'être un des plus puissants excitateurs de nos goûts contre les agents aveugles et obstinés de notre décadence.

(1) Un volume, Perrin, éditeur.

FÉLICIEN PASCAL.

A TRAVERS L'HISTOIRE

REVUE MENSUELLE DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

NAPOLÉON ET LES ANGLAIS AUX COLONIES (1)

La création et l'organisation d'un nouvel empire colonial demeurera le titre de gloire de la troisième république. La Tunisie, le Tonkin, le Soudan, Madagascar, feront oublier les fautes et les erreurs. Cette renaissance d'une France nouvelle reporte l'attention des historiens vers l'empire colonial d'autrefois, où les ancêtres avaient mis tant de peines, d'efforts, de génie, et qui nous fut volé morceau par morceau, par suite des dissensions entre ceux qui y commandaient comme aussi de la criminelle incurie du gouvernement central. Quand on pense à ce qu'il fallut de persévérance et de labeur aux Français des dix-septième et dix-huitième siècles pour faire le Canada, la Louisiane, fonder l'empire des Indes, organiser les Mascareignes et les Antilles françaises, on ne peut flétrir d'un jugement trop sévère le règne de Louis XV. En des pages extraordinairement documentées, vivantes, précises, animées par la multitude et la variété des détails, M. Henri Prentout décrit ce qu'il appelle avec raison la fin de notre premier empire colonial. « La perte de l'Ile de France, dit-il, marque bien la fin de notre domination aux Indes orientales, de nos projets, de nos rêves qui, jusqu'à la

(1) Henri PRENTOUT, *l'Ile de France sous Decaen, 1803-1810; Essai sur la politique coloniale du premier Empire et la rivalité de la France et de l'Angleterre dans les Indes orientales.* Paris, libr. Hachette, 1901, 1 vol. in-8º avec carte.

dernière heure, restèrent grandioses.» *La Fin d'un empire*, voilà le titre que nous aurions pu donner à cet ouvrage. M. Prentout approfondit d'une manière plus particulière l'administration du général Decaen à l'Ile de France, — aujourd'hui île Maurice, — de 1803 à 1810; mais la p litique du gouverneur, qui s'étendait jusqu'aux territoires du sud de l'Afrique et d'un autre côté jusqu'aux Indes, lui est prétexte à étudier dans son ensemble le conflit entre la France et l'Angleterre au moment où la lutte gigantesque eut pour théâtre le monde entier.

L'Ile de France! Ce mot, comme le dit très justement M. Prentout, évoque une terre lointaine, des souvenirs littéraires, une gracieuse idylle, mais peu de connaissances historiques précises. Son histoire est celle d'une colonie perdue, séparée maintenant depuis près d'un siècle de la mère patrie, et, sous un autre nom, presque oubliée d'elle. Où se trouve-t-elle? On la confond le plus souvent avec l'île sœur, la Réunion, et même parfois avec... l'une des Antilles.

L'Ile de France fut l'île de Paul et Virginie. Bernardin de Saint-Pierre l'a décrite non seulement dans son immortel petit roman, mais dans son *Voyage à l'Ile de France*. Il peint en termes pittoresques la flore brillante, la variété des productions, l'étrangeté des sites; il fait éclater toutes les beautés de la nature tropicale et sentir le charme de la vie coloniale dans cette île enchanteresse.

Sur le passage de la route des Indes, dernier point de ravitaillement avant les terres d'Asie, l'Ile de France avait en outre, l'isthme de Suez n'étant pas encore percé, une singulière importance commerciale et stratégique. Elle devint ainsi le centre de toute l'action dirigée par la politique impériale contre l'Angleterre en ces mers lointaines. De cette politique, Decaen fut le ressort principal : représentant de Napoléon en Asie, porteur et exécuteur de ses instructions, animé de son esprit, prêt à coaliser toutes les forces de ce monde oriental contre l'Angleterre; enfin, dans l'Ile de France, administrateur de premier ordre.

Decaen naquit à Caen le 13 avril 1769, l'année même où naissaient Bonaparte, Marceau, Ney, Lannes et Soult. Son père, qui était un simple huissier, mourut le 24 juin 1781, et l'un de ses collègues, Ducoudray, s'occupa de l'éducation des enfants. A dix-huit ans, le jeune Decaen s'engage au corps royal des canonniers-matelots où il sert trois ans. En 1792, il est élu sergent-major de l'une des compagnies de canonniers que comprenaient les bataillons du Calvados. Il fut envoyé à Mayence et placé sous les ordres de Kléber, alors lieutenant-colonel. Il se distingua sous les murs de la ville. Lorsque, après la capitulation, les « Mayençais » furent dirigés sur la Vendée, Decaen y reçut mission d'organiser les transports par terre et par eau; mais bientôt dégoûté de la besogne qu'accomplissaient en Vendée les armées révolutionnaires, il quitta et fut remplacé par Hoche. Kléber lui délivra un certificat des plus élogieux. Decaen fit campagne dans la suite sous les ordres de Jourdan, puis sous ceux de Moreau. Le 2 décembre 1800, il prit une part brillante et décisive à la victoire de Hohenlinden. Cette date mémorable marque la fin de la première partie de sa carrière.

En mai 1802, à sa propre demande, Decaen fut nommé capitaine général, c'est-à-dire gouverneur militaire, de l'Ile de France. « Decaen, conclut M. Prentout, comme l'Ile de France, est oublié. Un moment l'un des plus jeunes et des plus brillants généraux des armées révolutionnaires, il s'est vu éclipser, sous l'Empire, par ses camarades ou par de nouveaux venus. D'autres ont eu de plus grands talents militaires : aucun n'a fait preuve de plus grands talents administratifs; d'autres ont pu jouer un rôle politique plus important, se signaler par des actions plus éclatantes; aucun certes ne peut lui être comparé au point de vue du caractère. Par là Decaen se range plutôt parmi les héros de l'époque révolutionnaire. » Cela est au mieux, bien que l'on se demande en quoi les « héros » de l'époque révolutionnaire aient pu se distinguer, au point de vue du caractère, des « héros » de l'époque impériale, étant donné que tous ceux d'entre eux qui ont survécu et qui

avaient quelque capacité devinrent les serviteurs de l'Empire, empressés et dociles.

M. Prentout étudie avec le plus grand soin, et en des pages d'un vif intérêt, d'après des documents pour la plupart inédits, — particulièrement les papiers du général Decaen lui-même, donnés par son fils à la bibliothèque de la ville de Caen en 1872, — l'action administrative du représentant du Premier Consul, puis de l'Empereur, dans l'Ile de France. L'historien passe successivement en revue la restauration politique, l'organisation judiciaire. S'inspirant de la politique du Premier Consul, l'action de Decaen fut, au jugement de M. Prentout, « toute réactionnaire. » Réactionnaire! — la belle expression, dont il serait bon de fixer le sens. La vie d'un peuple a ses nécessités économiques et sociales auxquelles les institutions doivent, bon gré, mal gré, s'adapter. Il n'y a pas de gouvernements réactionnaires, ni de gouvernements progressistes. Il y a des gouvernements qui comprennent la constitution et les besoins des peuples qu'ils ont à administrer, il y en a qui ne les comprennent pas. Les uns et les autres prennent des mesures et font des lois qui sont plus ou moins directement inspirées par une intelligence clairvoyante de la situation : et selon que ces mesures et ces lois s'adaptent bien ou mal aux conditions sociales et économiques pour lesquelles elles sont faites, elles sont bonnes ou mauvaises. Réaction, césarisme... — paroles habiles à ébahir les citoyens réunis en assemblée électorale et faites pour piper leurs suffrages, mais qui devraient demeurer au seuil d'un ouvrage historique comme celui de M. Prentout.

La Révolution, avec ses déclamations et ses violences et sa tyrannie et ses erreurs, avait mis la France dans un état de désordre et de désorganisation extrêmes. La Providence ou le hasard — il n'importe — voulut qu'il se trouvât un homme de génie, Bonaparte, pour prendre dans ses mains puissantes ce chaos en dissolution et en refaire une nation capable de subsister. Bonaparte, anticlérical, libre-penseur, révolutionnaire, détesté de tout ce qui avait incarné la classe dirigeante

sous l'ancien régime, ne se souciait pas d'être « réactionnaire ». Il ne se souciait que de donner à la France une constitution qui lui permît de vivre, et, si possible, de faire figure dans le monde. Il trouva dans les institutions que les révolutionnaires avaient démolies en enfants aveugles et sauvages, institutions qui avaient donné à la France des siècles de grandeur et de prospérité, beaucoup des éléments dont il avait besoin. Il laissa de côté ce qui était vieilli, et, appropriant ce qui était demeuré vivace aux conditions nouvelles, il en fit la France moderne, la France d'aujourd'hui. Qualifiez son œuvre comme vous le voudrez. Il fit un peuple qui subsista et subsista tel qu'il l'avait fait. Voilà le fait, la réalité; le reste est bavardage.

Ce que Bonaparte réalisa en France, Decaen, s'inspirant de Bonaparte, plus tard de Napoléon, chercha à le réaliser à l'Ile de France, et cela, bien qu'il fût, au témoignage de M. Prentout, d'un caractère qui rappelle les « héros révolutionnaires ». Et, comme Bonaparte, il fit bien.

Une des premières mesures que prit Decaen, qui avait le caractère des héros révolutionnaires, fut de rétablir l'esclavage, que la Convention (décret du 16 pluviôse an II, 4 février 1794) avait aboli; et voici comment la chose s'était passée pour l'Ile de France. Deux agents, Baco, ancien maire de Nantes, et Burnel, naguère journaliste à l'Ile de France, avaient été délégués aux Mascareignes. La division qui les portait, commandée par le contre-amiral Sercey, avait mis à la voile le 4 mars 1796 avec 1,200 hommes de troupes sous les ordres du général Mongallon La Morlière. Elle mouilla au Port-Louis le 18 juillet. La foule accueillit Baco et Burnel avec grand enthousiasme et les conduisit à l'assemblée coloniale aux cris multipliés de « Vive la République »! Le lendemain, les deux commissaires passèrent en revue les troupes de la garnison. Ce fut superbe. Le 23, se réunit une commission de neuf membres nommée pour entendre ce que Baco et Burnel avaient à raconter de plus intéressant. Ceux-ci dirent qu'il s'agissait d'appliquer les décrets abolissant l'es-

clavage. La foule des colons, prévenue, envahit le lieu des séances. Avec des cris et des menaces, elle força les deux commissaires à se rembarquer — ce que ceux-ci firent d'ailleurs avec un empressement extrême. Dans l'après-midi, l'amiral Sercey reçut à son bord une députation de l'assemblée coloniale, qui l'informait qu'elle s'était emparée de tous les pouvoirs — et c'était là un mouvement véritablement révolutionnaire — et avait décidé de faire conduire les deux agents qui lui avaient été envoyés jusqu'aux Philippines. Baco et Burnel ne se souciaient que de rentrer en France au plus vite, ce qu'ils obtinrent du capitaine et de l'équipage du *Moineau* sur lequel ils étaient montés.

M. Prentout trace un vivant tableau de l'esclavage à l'Ile de France au commencement de ce siècle. « Les esclaves étaient plus heureux qu'ils n'eussent été chez eux et que beaucoup de paysans des différentes parties de l'Europe. Leurs cases sont construites en bois, recouvertes de larges feuilles de palmiers et de lataniers; chaque nègre a un petit enclos ou jardin dans lequel il élève des volailles et des pourceaux pour ajouter à sa nourriture ou les vendre. Le manioc et le maïs sont fournis par le maître. On laisse aux esclaves la soirée du samedi et toute la journée du dimanche pour faire ce qu'ils appellent la berloque. Ils fabriquent dans ces moments de récréation des tables, des lits, des chaises. Ils trouvent dans la vente des produits de leur industrie de quoi se procurer des douceurs. Mais l'une de ces douceurs est l'arack, eau-de-vie grossière, l'écueil de leurs meilleures qualités et la source de leurs crimes ainsi que de leurs maladies les plus communes. Chaque grande habitation a un hôpital; un chirurgien, avec lequel cet établissement s'abonne à l'année, le visite régulièrement chaque jour; il y en a plusieurs dans chaque canton. »

M. Prentout conclut : « Nourris, vêtus, logés, pouvant, grâce à leur enclos et à la berloque, améliorer leur sort, bien soignés s'ils sont malades, ces esclaves nous paraissent n'avoir rien à désirer que la liberté. Ils ont même leurs plaisirs : fumer, causer le soir autour du feu,

conter des histoires, chanter; comme dans toutes les autres colonies à esclaves, du samedi soir au lundi matin ils jouissent de trente-six heures de liberté, qu'ils emploient à courir les cantines, à retrouver des négresses et à causer des désordres. »

Quant à cette liberté qui leur manquait, est-il bien certain qu'ils la désirassent réellement ? Et, la possédant, quel usage en devaient-ils faire ?

Est-ce à dire qu'il fallût maintenir l'esclavage ? Il était essentiel, ainsi que le comprit Decaen, d'en améliorer les conditions, progressivement, de réforme en réforme, jusqu'à amener peu à peu l'esclavage à la condition libre, mais sans ruiner du jour au lendemain toute une classe qui avait conquis sa situation par des années de labeur, en menant l'existence la plus rude; sans répandre du jour au lendemain dans les campagnes et dans les villes les milliers de noirs, dépourvus d'instruction, avec des instincts sauvages et violents; sans garanties pour les propriétés et l'existence même des colonies. « Périssent les colonies plutôt qu'un principe ! » disait-on à la Convention. Les Anglais, — les bons apôtres, — qui n'avaient pas de colonies à esclaves, applaudissaient avec enthousiasme, favorables à des sentiments d'humanité qui leur semblaient d'autant plus séduisants qu'ils devaient ruiner à leur profit les comptoirs français et espagnols.

*
* *

De l'Ile de France, Decaen put assister à la prise de possession — pour employer une expression modérée — par les Anglais, de la colonie du Cap. Ce fut l'origine du plus grand acte de brigandage dont l'histoire gardera le souvenir : la guerre des Anglais aux paysans du Transvaal et de la république de l'Orange, crime que le crime commença.

L'histoire est simple et montre dans son plein jour l'éternel procédé des Anglais, se renouvelant de génération en génération avec une régularité qui finit par ne plus être surprenante. La colonie du Cap avait été

fondée et organisée par des colons hollandais, assistés de Français réfugiés dans l'Afrique du Sud après la révocation de l'édit de Nantes. Elle appartenait à la Hollande. En 1804, paraissait en Angleterre un ouvrage, où l'auteur, Robert Percival, s'attachait à montrer l'importance de cette colonie. Les avantages économiques et commerciaux étaient considérables et une troupe anglaise y débarquant s'en emparerait facilement. La petite garnison, que les Hollandais y entretenaient, serait trop faible pour résister et n'aurait aucun secours à attendre des habitants. Il ne fallait donc pas hésiter à y envoyer une expédition, car toutes ces raisons démontraient clairement que cette colonie devait appartenir à l'Angleterre. L'ouvrage était dédié au duc d'York, généralissime des armées britanniques. Comme l'avis sembla bon et l'argumentation péremptoire, l'expédition fut préparée dès 1804. L'escadre qui la portait mit à la voile en 1805.

Conformément à leur politique traditionnelle les Anglais avaient su fomenter habilement les divisions parmi les différents éléments qui composaient la colonie du Cap. Decaen, qui la visita en 1803, la trouva très troublée. Un parti anglais, anglomane, comme on disait alors, s'y était formé. Depuis plus d'un siècle, l'Angleterre et la Hollande, par l'avènement au trône d'Angleterre de Guillaume d'Orange, semblaient puissances unies. Un voyageur remarquait à la fin du dix-huitième siècle que, par conformité de goût et d'humeur, les Anglais étaient mieux accueillis dans la colonie du Cap que les autres étrangers.

Le gouvernement anglais avait cherché des appuis jusque parmi les indigènes. Il avait armé un fort corps de Hottentots et, en cas de guerre dans ces régions, comptait les lâcher sur les paysans de l'intérieur : c'est la politique suivie aujourd'hui contre les Boers sur lesquels on lance les Cafres. Il n'y avait alors au Cap que deux groupes d'hommes qui étaient hostiles à l'intrusion anglaise : les Boers qui avaient — déjà — eu à souffrir des exactions anglaises et étaient décidés à se défendre jusqu'au bout, et les descendants des protes-

tants français qui s'étaient réfugiés dans l'Afrique du sud depuis la révocation de l'édit de Nantes.

Bruix, qui visita la colonie du Cap peu après Decaen, y distingue trois partis. La majorité des habitants des villes, et notamment les créoles, sont anglomanes; un autre parti se compose des stathoudériens — le parti qui, dans la métropole, est favorable à l'alliance anglaise et qui, ici également, manifeste des sympathies anglaises; un dernier groupe témoigne de l'attachement à la mère patrie, c'est-à-dire à la Hollande. Tous cependant sont d'accord pour montrer de l'éloignement vis-à-vis de la France. « Les plus modérés, dit Bruix, regardent l'indépendance de la Hollande comme purement nominale et son alliance présente avec nous comme devant opérer bientôt la perte certaine de cette république. »

Les événements allaient se précipiter. L'escadre anglaise avait appareillé pour prendre possession de cette colonie qui devait appartenir à l'Angleterre puisqu'elle pouvait lui être utile et qu'elle était mal défendue; elle avait mis à la voile et apparut en vue des côtes aux premiers jours de janvier 1806.

Janssens, qui commandait dans la colonie pour les Hollandais, disposait de forces insuffisantes : 67 officiers et 1,865 soldats de troupes hollandaises, un bataillon de soldats allemands, des milices locales, quelques troupes de fantassins hottentots en lesquelles on ne pouvait avoir aucune confiance, enfin les marins français de l'équipage de *l'Atalante*, composé de 12 officiers et de 228 hommes.

Janssens se porta dans la plaine de Blauenberg. Les Anglais avaient débarqué 10,000 hommes entre ce village et les Dunes et 10,000 autres à la baie de Saldanha. Le général hollandais n'avait aucune confiance dans le succès, mais il estima qu'il avait le devoir de livrer une bataille. Celle-ci eut lieu le 8 janvier 1806. Les auxiliaires allemands s'étant enfuis en déroute, ce fut un désordre général. La petite troupe de marins français tint bon après avoir essuyé de grandes pertes. Le colonel Grandin-Beauchesne, commandant de *l'Ata-*

lante, et le lieutenant du Belloi, neveu de l'archevêque de Paris, se rendirent les derniers. Celui-ci était grièvement blessé. Sur une perte totale de 13 officiers et 316 soldats, on compta 6 officiers et 104 Français, c'est-à-dire exactement la moitié de l'effectif français qui se trouvait dans la colonie. Ce chiffre montre mieux que le plus éloquent commentaire la part héroïque que les Français avaient prise dans la défense de l'indépendance de la colonie du Cap.

Peu après ce fut le tour de l'Ile de France elle-même de tomber sous les griffes de l'oiseau de proie. Les Anglais profitèrent tranquillement du moment où la France était engagée contre la Russie, l'Allemagne et l'Autriche coalisées contre elle, pour lui ravir ce qui lui restait de ses colonies : procédé appliqué depuis un siècle avec autant de méthode que de succès.

Le 2 décembre 1810, sixième anniversaire du couronnement de Napoléon, le capitaine général de l'Ile de France se voyait contraint de rendre une des plus belles et florissantes colonies que la France eût possédées. Le 3 décembre, neuvième anniversaire de la bataille de Hohenlinden, qui marquait le plus brillant souvenir de la carrière militaire du général Decaen, celui-ci était réduit à signer une capitulation.

Decaen laissait à l'Ile de France une solide et vive popularité. « Il fut, conclut M. Prentout, le chef respecté, qui joint au prestige de la gloire la séduction qu'exercent toujours sur des Français une intelligence vive et ouverte, un cœur droit et honnête, une franchise et une bonne humeur qui savent se faire aimer. Aussi à l'Ile de France les habitants ne cessèrent-ils de lui témoigner leur estime et leur affection. »

FRANTZ FUNCK-BRENTANO.

Bulletin bibliographique. — A. PARMENTIER, *Album historique*, publié sous la direction de M. Lavisse. Paris, librairie Armand Colin, 1896-1900, 3 vol. in-4. — C'était une idée ingénieuse et très pratique d'illustrer l'histoire du Moyen Age, de

la Renaissance et du dix-septième siècle, par cette série de quatre ou cinq mille gravures empruntées aux monuments de l'art et de l'archéologie, qui constituent un vivant commentaire aux écrits des historiens. Costumes, sceaux, armes, monnaies, armures, habitations, monuments d'architecture, meubles et œuvres d'art, c'est comme un musée de l'histoire de France. Il sera d'un grand secours aux jeunes gens pour leur rendre moins aride l'étude des faits et d'un grand secours aux maîtres mêmes qui enseignent, par l'étendue des recherches qui ont permis de réunir tant de matériaux disséminés de toute part, par le soin et l'attention avec lesquels les illustrations ont été choisies et groupées dans un ordre scientifique.

H. Taine, *Nouveaux Essais de critique et d'histoire*. Nouvelle édition. Paris, librairie Hachette, 1901, 1 vol. in-16. — La réputation de Taine n'a fait que grandir depuis sa mort. C'est aujourd'hui plus que la réputation, c'est la renommée, presque la gloire. Sa pensée solide et puissante a marqué d'une empreinte ineffaçable tous les sujets, si nombreux, si variés, qu'il a abordés. De toutes parts, en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, sont publiées des études consacrées à son œuvre par les plumes les plus compétentes. Les éditions de son œuvre se succèdent. Cette nouvelle édition des *Nouveaux Essais* a été refondue sur les tirages antérieurs : les articles sur La Bruyère et sur Jean Raynaud en ont été supprimés ; d'autre part, on y trouve un article inédit sur Léonard de Vinci. Que la pensée, dans ces pages, est donc approfondie, exprimée en une langue savoureuse, aux expressions inattendues !

Fr. F.-B.

CHRONIQUE

Lendemain d'Exposition. — Insuffisance des recettes. — Le déficit. — Augmentation des dépenses. — Ressources à créer. — L'émigration de l'argent. — Capital et travail. — Victoires funestes. — Pendant les vacances. — La rentrée du Parlement. — La Chambre et les élections prochaines. — A l'Institut. — M. Marcelin Berthelot et Joseph Bertrand. — M. Jules Lemaître et Renan.

Ils sont tristes, les lendemains d'Exposition. La situation financière et économique s'annonce comme particulièrement difficile. M. le ministre des finances avoue tous les mois des moins-values, non seulement sur les mois correspondants de l'année dernière, mais aussi sur ceux de 1899 qui ont servi à l'établissement des prévisions des recettes pour le budget de 1901. Un important déficit se prépare. Ce qui n'empêche pas le projet de budget pour 1902 de comporter un chiffre notable d'augmentations de dépenses. Cette Chambre, en retournant l'an prochain devant les électeurs, aura bien mérité du pays. Il va sans dire que ce ralentissement de l'argent et cette pénurie financière, si l'on doit en grande partie en accuser l'Exposition et la politique et si en quelque mesure ils sont imputables à certaines lois et à certaines tendances législatives, ne bornent pas leur dommage à l'Etat, collectivité des citoyens. Une telle supposition est d'ailleurs absurde. Ils dénoncent une gêne particulière de la majorité des citoyens;

en retour, ils créent pour l'Etat financier et pour l'Etat politique une double menace, puisque sous cette double forme il n'est plus que le maître et l'agent d'individus appauvris, surchargés et mécontents. Pour parer au déficit, on proposera naturellement de frapper davantage ceux qui possèdent. Mais une des raisons principales du déficit est précisément les surtaxes et les embarras de toutes sortes dont on grève d'année en année la richesse acquise. L'argent n'ose plus se montrer et ne sait où s'employer en France, et si l'on prétend remédier à sa paresse, à sa timidité, à sa défection par des impôts, qui atteignent surtout le pauvre, c'est pour revenir ensuite à l'argent, le frapper de nouveau et réduire encore son expansion et le bien que, plus tranquille et plus assuré de l'avenir, il pourrait faire. Le devoir social est ici purement théorique; d'ailleurs il est pour l'Etat un devoir social qui est de garantir l'ordre, la sécurité, la marche régulière des affaires, le travail industriel et commercial, et, s'il s'en délie, on est par là même délié du devoir correspondant. L'émigration de l'argent ne se justifierait que trop par le sort médiocre et incertain qui lui est fait en France.

Justifiée ou non, elle existe et elle constitue un danger qu'il était facile de prévoir, auquel il est urgent de parer, mais dont malheureusement on ne fera qu'accroître la gravité. Le capital n'est pas seulement du travail dans le passé; il est encore du travail dans le présent. Il n'est rien de plus déraisonnable que cette opposition que l'on veut élever entre le capital et le travail, comme si un patron qui donne du travail et engage son capital n'y était pas, lui aussi, de sa peine et de son travail — et de son risque en plus. Par l'élévation du prix de la main-d'œuvre qui oblige à élever le prix du produit et, en raison de la concurrence, en rend la vente plus difficile, par la fréquence des grèves, par l'incertitude du régime économique, par l'ingérence abusive et arbitraire de l'Etat, l'industrie est gênée, troublée, opprimée. Tout le monde en portera la peine, l'Etat qui voit diminuer ses ressources et l'ouvrier qui verra le travail devenir plus rare et son salaire s'abais-

ser. Une usine qui travaille à trop petit bénéfice, ou même à perte pendant quelque temps, finit par fermer ses portes. Quel bienfait qu'une usine fermée, et quel triomphe que cet aveu de défaite ou d'impuissance de la part d'un patron! Mais des victoires de cette sorte préparent une dure servitude à ceux qui les remportent ou à leurs enfants.

Quand paraîtront ces notes, les Chambres auront repris leurs travaux. Les vacances ont vu la fin des grèves de Marseille et de Montceau, une parade de grève générale et la preuve de la partie liée entre le ministère et le socialisme parlementaire. Par les violents incidents d'Alger et par la rébellion des Kabiles de la région de Milianah, l'Algérie a ramené sur elle l'attention; le gouverneur général, M. Jonnart, et le préfet d'Alger, M. Lutaud, vont sans doute rentrer définitivement en France. Ce sera l'occasion de donner enfin à la majorité des colons français les satisfactions qu'ils réclament en même temps que d'examiner équitablement la situation des indigènes.

Mais peut-être n'est-ce pas là ce qui inquiète le plus la Chambre, et ni les intérêts de nos colonies, ni ceux de la défense nationale, ni l'étude attentive de ce qui se passe à l'extérieur, ni même la vision exacte de ce qui se passe en France, ne forme le principal objet de son zèle. Non. Après les faveurs du gouvernement, ce qui la préoccupe, c'est le soin de sa réélection, et le ministère lui propose comme trompe-l'œil électoral un projet sur les retraites ouvrières et la discussion du service de deux ans, cependant que la passion anticléricale du Sénat se donnera carrière à propos de la loi sur les associations. Entre temps, on votera le budget de 1902, et vous savez ce qu'il est; et si vous ne le savez pas, vous l'apprendrez.

*

* *

Il n'était question l'autre jour à l'Institut que de *cursus honorum*. L'éminent chimiste, M. Berthelot, célébrait à l'Académie française l'éminent mathématicien Joseph

Bertrand auquel il succède. Ces deux savants connurent en effet tous les honneurs officiels et le survivant se plut à le rappeler dans un discours où l'orgueil le mieux justifié, dit-on, s'exprimait avec assez de lourdeur et sans recherche littéraire. Joseph Bertrand y mettait plus de prétention et l'on se souvient de quel ton, avec quelles intentions de persiflage il fit, au nom de la science, la leçon à M. Gaston Paris qui n'est qu'un érudit. Mais peut-être M. Berthelot se révélera-t-il, lui aussi, quand l'occasion lui sera donnée de recevoir un homme de lettres. M. Jules Lemaître lui répondit et le fit fort aimablement. On en fut même surpris. Mais qu'avait-il donc à reprocher à M. Berthelot? Aucun de ses titres ne tombait utilement sous la critique de l'Académie française. Il est chimiste; il fut grand maître de l'Université, il s'y souvint du chimiste et du savant qu'il est, et ceux qui firent des réserves sur ses expériences, son mérite ou sa doctrine s'en aperçurent bien; il fut ministre des affaires étrangères; il est sénateur inamovible, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, et fut l'ami d'Ernest Renan. Et voilà enfin de quoi le rendre cher à M. Jules Lemaître! Car il importe peu qu'on aille, maintenant qu'il est mort, traîner Renan devant des auditoires qui l'auraient bien surpris et le livrer à des enthousiasmes dont il n'eût guère été flatté : M. Jules Lemaître sait de quel utile secours peut être cette mémoire pour la défense de la patrie française, et il entrait aussi dans l'hommage par lui rendu une intention de réparation à l'égard d'un homme dont il eut le tort de tracer, dans un de ses jours de trop facile ironie, une image irrespectueuse.

CLAYEURES.

12 mai.

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie — 2243

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

4e Année. No 26 Le no : 10 centimes 25 Mai 1901



313. — M. SIENKIEWICZ

Littérateur polonais

Cliché de Mieczkowski. Gravure de Rousset.



314. — LE VILLAGE DE MARGUERITTE SOUS LA NEIGE



315. — LE VILLAGE DE MARGUERITTE

Cl. de Jean Pommerol. Gr. de J. de Masin.



316. — REBELLES PRISONNIERS



317. — UN DES CHEFS REBELLES

Cl. de Jean Pommerol. Gr. de J. de Masin.

A LA MATINÉE DONNÉE A L'AMBIGU-COMIQUE

AU PROFIT DES ARTISTES DES FOLIES-DRAMATIQUES

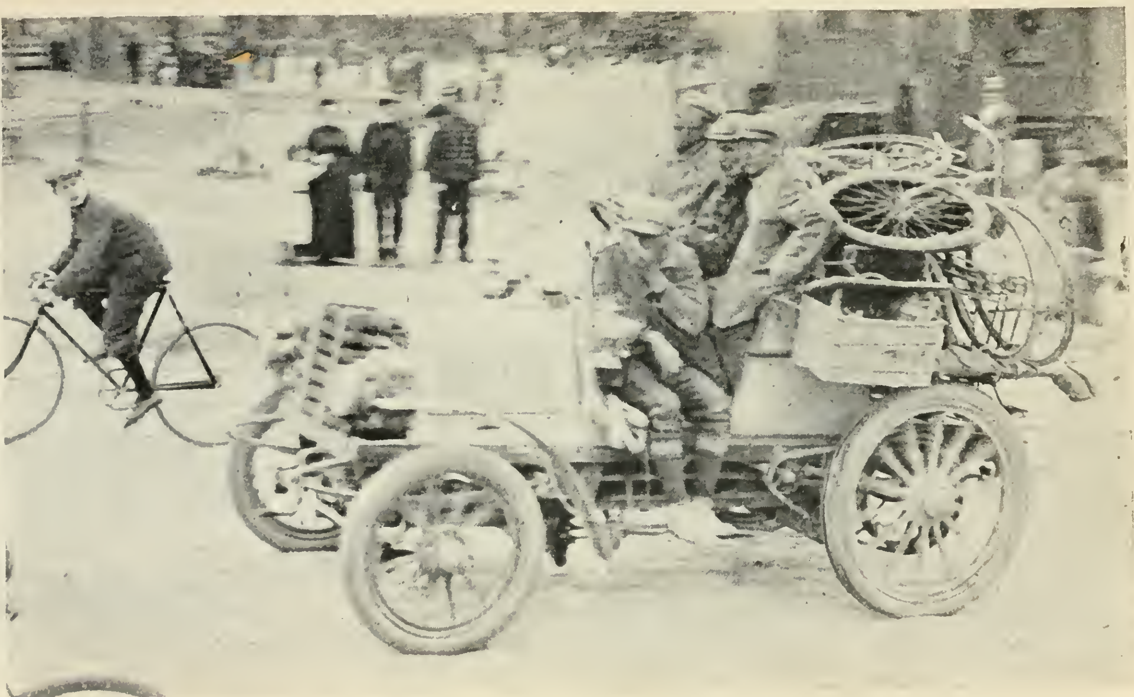


318. — M. GRISIER FÉLICITANT M. FUGÈRE — Mlle SARAH BERNHARDT ; M. DECORI



319. — M. GRISIER ET M. HENRY FOUQUIER

Cl. de Chussat-Flavien. Gr. de Rousset.



320. — AUTOMOBILE PORTANT LES BICYCLETTES, LES ENTRAINEURS ET LES VICTUAILLES POUR LESNA
(Passage à Versailles)

Cl. de M. Bouffar.



321. — PASSAGE DE LESNA A VERSAILLES

Cl. de M. Bouffar. Gr. de Rousset.



322. — ARRIVÉE DE LESNA AU PARC DES PRINCES

Cl. de M. Bouflar. Gr. de Rousset.



323. — LE MARCHÉ DE GABÈS (TUNISIE)

Obtenu avec jumelle stéréo-panoramique Mackenstein. Gr. de Rousset.



324. — PREMIÈRE CONFIDENCE

Cl. de Bogaert.

Gr. de Rousset.



325. — LES PIERRES DE STONE-HENGE

Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.



326. — LA JETÉE (LE PIER) DE SOUTHAMPTON

Gr. de Ruckert.



327. — M. HENRY LECLERC ET SES TROIS CHEVAUX : « GILLES », « EXTRA DRY », « MERRY MOOD »

Cl. de Ruckert.

NOS GRAVURES

313. — **M. Henri Sienkiewicz**, l'auteur polonais auquel une de ses œuvres *Quo vadis?* a donné ces mois derniers une notoriété extraordinaire auprès du public français. La France fut d'ailleurs la dernière à connaître ce roman historique déjà traduit en russe, en allemand, en anglais, en italien. C'est en France aussi, dans un pays où des œuvres du même genre s'étaient déjà produites avec l'imagination d'un Chateaubriand ou d'un Dumas père, l'érudition d'un Flaubert, la puissance descriptive d'un Zola, pays de longue culture latine et chrétienne, que la fortune de ce roman pouvait courir le plus de risque. Le succès de *Quo vadis?*, on le sait, fut considérable. Plus qu'à des mérites d'érudition ou de psychologie, cette œuvre le doit à ses qualités romanesques : c'est une « histoire » fort intéressante, où tous les sentiments les plus simples et les plus profonds sont mis en jeu, et qui, à travers de nombreuses et grandioses péripéties, « finit bien. » A toutes ces raisons d'un succès de public, il faut ajouter que l'auteur n'est pas Français. Ce n'est pas pour lui en faire un reproche ni diminuer un talent qui, en dehors de *Quo vadis?*, s'est affirmé dans un grand nombre d'ouvrages inspirés de l'histoire de la Pologne ou inquiets des nombreux problèmes du temps présent. Il y aurait injustice grave, en effet, à ne voir en M. Sienkiewicz que l'auteur de *Quo vadis?*; il n'est pas que le romancier de ce roman ; la puissance et la variété de son imagination ne se résument pas dans un seul volume qui pourrait ainsi n'être qu'un heureux hasard, mais elles se développent dans une suite d'œuvres qui démontrent en même temps l'ardeur dont il chérit sa patrie disparue et l'étendue d'une intelligence moderne et cosmopolite.

314 à 317. — **L'insurrection de Milianah-Margueritte.** — Une révolte indigène a éclaté dernièrement en Algérie, à Margueritte, dans la région de Milianah. Le caractère religieux de cette révolte est affirmé dans des notes que Jean Pommerol, qui se trouvait alors à proximité de Margueritte — et que *l'Haleine du Désert* et de nombreuses observations consignées dans d'autres travaux ont montré comme un juge excellent, renseigné et

impartial, des choses de l'Afrique — a communiquées à l'un de nos confrères :

Le vol ordinaire, dit Jean Pommerol, n'y joua que peu de rôle. Ainsi, dans les maisons dévastées, ravagées par ces barbares, ils ont presque tout laissé sur place — mais un *tout* de débris et de ruines...

Et ceci au bruit bourdonnant de prières où revenait continuellement le nom d'Allah.

En fait d'objets, cette horde n'emporta que les montres, les fusils, les munitions, et, chose bien curieuse, tous les couteaux de cuisine ou de table, qu'on aiguisa sur une meule, et qu'on essayait sur le cou des Français, otages prisonniers.

On a parlé de vols d'argent. Ils furent tout à fait spéciaux. Les révoltés jetèrent dédaigneusement les billets de banque. En la maison Ricôme, sous des décombres, furent retrouvés 2.000 francs dans une enveloppe. Et quant aux pièces de monnaie blanche, aux sous de billon, ils se virent repoussés avec horreur, comme monnaie d'infidèles, — et les ravageurs conservèrent seulement les *douros*, bonnes pièces de cinq francs, du sud d'Espagne, qu'ils croient beaucoup plus musulmanes et que leur piété peut accepter.

Ne les trouvez pas voleurs avec vos idées d'Europe. Ici, ce classement dans le chapardage a surpris, et leurs coreligionnaires les prennent au fond du cœur pour de véritables saints.

Des saints qui tuèrent.

Les grandes plaques de sang figé ne sont pas sèches devant les portes ni près du fossé des chemins. Quand la petite troupe de nos soldats arriva au Grand-Tournant, boucle audacieuse de la voie surplombant des précipices, elle rencontra l'insurrection qui se préparait à jeter les otages européens du haut de ce Grand Tournant même, si les susdits refusaient de marcher, soldats d'Islam, sur Milianah. La fusillade « dans le tas » était même déjà commencée.

A cette place, le lendemain, gisaient les chevaux des principaux rebelles, et parmi des mares rouges celui du chef, ce chef inconnu, venant du Maroc.

Les cent cinquante otages avaient été convertis de force à l'islamisme.

Ils ne riaient pas, les nouveaux croyants. Obligés de prononcer la prière musulmane, de faire profession de foi à voix haute, et de baiser, en s'agenouillant, les deux bottes du chef vénéré, ils attendaient la mort à chaque instant. Elle vint tout de suite à ceux qui résistèrent ou qui ne comprirent pas l'injonction des Arabes. On les tua comme des chiens, sous les insultes et le mépris.....

De braves gens des nôtres reposent au petit cimetière sans clôture, la tête mise dans la bière à côté de leur corps. Des rebelles ont déjà payé leur dette, tombés sous nos balles. Les autres sont prisonniers. Mais leur contenance n'est pas abattue. *Eux-mêmes* trouvent que la

répression n'est guère sévère puisqu'on ne les fusille pas séance tenante, et qu'on ne leur coupe pas le cou.

318, 319. — **Une matinée à l'Ambigu-Comique.** — Les directeurs de l'Ambigu-Comique, MM. Holacher et Grisier, ont eu dernièrement la touchante pensée de venir en aide aux artistes du théâtre voisin, les Folies-Dramatiques, qu'une campagne déplorable et des directions hasardeuses avaient laissés dans une pénible situation. Réunies au théâtre de la République (ancien théâtre du Château-d'Eau) sous le titre général de Théâtres Populaires, les Folies-Dramatiques s'étaient d'abord appelées Comédie Populaire pendant que le Château d'Eau devenait l'Opéra Populaire. Cette entreprise ne réussit pas. Une nouvelle direction s'offrit pour les Folies-Dramatiques, dura l'espace d'un soir et disparut sans laisser de traces ni d'argent. C'est alors que MM. Holacher et Grisier conçurent l'idée de convier au théâtre de l'Ambigu-Comique les artistes de Paris pour une matinée au bénéfice de leurs camarades des Folies-Dramatiques. Le retour de Mme Sarah Bernhardt et de M. Constant Coquelin, qui venaient de parcourir ensemble l'Amérique, donna un attrait de plus à cette solennité à laquelle concoururent de la manière la plus brillante et la plus généreuse un grand nombre de comédiens et qui commença par une causerie de M. Fouquier.

320, 321, 322. — **La course cycliste Bordeaux-Paris.** — L'épreuve classique pour les professionnels cyclistes est la course Bordeaux-Paris. Elle vient de se courir pour la onzième fois.

La course Bordeaux-Paris de 1901 avait réuni 30 engagements sur lesquels 27 sont partis de Bordeaux. Sur ces 27, 11 seulement ont effectué le parcours en entier. Ce sont : Lesna ayant couvert les 594 kilomètres en 21 h. 53′ 40″ ; Aucouturier, en 23 h. 1′ 50″ ; Jean Fischer, à une longueur ; Frédérick, en 23 h. 5′ 15″ ; Foureau, en 23 h. 45′ 50″ ; Banghard, en 25 h. 42′ ; Pasquier, en 25 h. 57′ ; Lepetit, en 29 h. 21′ ; Magdelein, en 34 h. 14′ ; J. Debocq, en 37 h. 35′, et Lavaud, en 38 h. 35′.

Lesna a gagné cette grande épreuve, battant de 4′ 17″, le temps de Fischer de 1900.

Lesna a été fort bien soigné pendant tout le parcours et avait un service d'entraîneurs des plus complets, et de plus deux voitures automobiles le suivaient.

323, 324. — **Les vues stéréoscopiques de « l'Instantané ».** (Voir *l'Instantané* du 11 mai.) — **Le marché de Gabes (Tunisie). — Premiere confidence.**

325, 326. — **Dans la Galles du Sud.** — M. Charles Le Goffic commence dans *la Revue hebdomadaire* la publication de notes de voyage, *Quinze Jours dans la Galles du Sud.*

Il y a peu de pays, dit-il, qui soient moins connus chez nous que le pays de Galles.

Cela tient à bien des raisons, dont la meilleure est qu'on ne le distingue point de l'Angleterre proprement dite. L'Irlande et l'Écosse, à la bonne heure! Voilà des contrées originales, curieuses, passionnantes. Mais le pays de Galles ?...

J'étonnerai probablement mes lecteurs en leur affirmant que, des trois grandes communautés celtiques soumises à l'Angleterre, la communauté galloise est cependant la plus intéressante à étudier, peut-être parce qu'elle présente ce phénomène unique d'une race qui, sans rien abandonner en apparence de son patrimoine traditionnel de croyances, de langue et de mœurs, s'est pliée avec une admirable souplesse à toutes les conditions de la vie moderne.

M. Le Goffic se rendait à Cardiff par Southampton-Salisbury-Bristol. A Southampton, après la promenade dans la ville, il visite le *Pier*, la jetée en eau profonde qui fait face à l'île de Wight et à l'angle de laquelle s'amorce le bel hémicycle sablonneux du Western-Shore.

A Salisbury, le voyageur admire les alignements de Stone-Henge, les plus beaux dolmens et menhirs de la Grande-Bretagne.

Une croyance populaire veut que, lorsqu'une pierre tombe à Stone-Henge, un grand de la terre soit près de mourir. Le 30 décembre 1900, un des blocs qui supportaient le *trilithon* principal de Stone-Henge s'affaissa. La reine Victoria mourait le 22 janvier 1901.

327. — **Dernier écho du concours hippique. — M. Henry Leclerc et ses trois chevaux : « Gilles, » « Extra Dry, » « Merry Mood. »**

Le directeur-gérant : P. Mainguet. PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie. 2257.

LES GESTES

I

Quand Mme Izelin eut jeté les yeux sur la carte que lui remettait avec sa correspondance le concierge de l'hôtel, et qu'elle y eut lu le nom de Lucien Salvan, son visage de femme de quarante-cinq ans, si réfléchi et si fermé d'ordinaire, exprima une surprise violente jusqu'au saisissement, et, tout de suite, elle glissa la carte dans le guide qu'elle tenait à la main, de peur que sa fille Jeanne qui s'était attardée à choisir des fleurs devant la porte ne l'interrogeât. Pourtant, quand celle-ci arriva, portant une gerbe de fraîches primevères, — de ces fraîches primevères de Naples, dont les vendeurs de bouquets assiègent là-bas les voitures, et qui se mariaient joliment à sa grâce blonde, — la mère n'avait pu encore composer tout à fait ses traits, et la jeune fille lui demanda :

— « Mais qu'as-tu, maman ? Est-ce que tu as reçu de mauvaises nouvelles ? »

— « Je n'ai même pas regardé les lettres, » dit Mme Izelin en se forçant à sourire, tandis que Jeanne reprenait avec une sollicitude dans la voix et une inquiétude dans ses prunelles bleues qui semblaient trahir la tendresse la plus exaltée :

— « Si tu te sentais souffrante, il faudrait rentrer à Paris le plus vite possible et sacrifier Rome et Florence... Ne pense pas à moi... Pense à toi... Ta santé, c'est toute ma vie... J'aime passionnément les arts, mais je t'aime mieux encore que Michel-Ange et que Raphaël... »

— « Je suis parfaitement bien, » dit la mère avec une espèce d'irritation, comme si le ton de sa fille pour l'interroger sur sa santé — ce ton, si affectueux, semblait-il — lui avait déplu. « Tiens, voilà une lettre de ta cousine Julie, » continua-t-elle après avoir examiné les suscriptions du courrier. Et, tandis que Jeanne prenait l'enveloppe et la déchirait avec une curiosité joyeuse maintenant sur sa mobile physionomie, la mère continuait de l'envelopper d'un singulier regard, en serrant de ses doigts le livre qui contenait la carte de visite qui l'agitait si profondément.

Les deux femmes étaient entrées dans l'ascenseur qui montait lentement vers le troisième étage où elles avaient leur appartement. La jeune fille lisait sa lettre qu'elle interrompait de commentaires adressés à sa compagne :

— « Il y a eu un grand bal chez les Le Prieux, maman... Julie écrit qu'on s'y est tant amusé... On parle du mariage d'Edgard Faucherot avec Jacqueline Louvet... Il paraît qu'on portera les boléros très courts cette année... Quelle chance pour moi!... avec ma taille!... »

— « Non, » se disait la mère, cinq minutes plus tard, quand, seule dans sa chambre, elle fut de nouveau libre de s'abandonner aux idées que la vue du nom gravé sur la carte avait éveillées en elle, « il n'est pas possible qu'elle soit pour quelque chose dans l'arrivée de ce jeune homme. Toutes ses lettres passent par mes mains... Est-ce qu'elle se soucie de lui, d'ailleurs?

Est-ce qu'elle se soucie de quoi que ce soit, sinon d'elle-même et de produire de l'effet?... Tout à l'heure, elle avait l'air de s'intéresser à ma santé. Si quelqu'un l'avait vue, dans ce *hall* d'hôtel, me demander, avec ces yeux, avec cette voix : «Qu'as-tu, maman?» il aurait cru qu'elle était inquiète, qu'elle m'aimait... «Ne pense pas «à moi,» disait-elle en parlant de Rome et de Florence... Elle parlait de Michel-Ange et de Raphaël! Et elle ne regarde rien, elle ne sent rien...»

Et continuant son monologue intérieur : — «Est-ce sa faute? Et ai-je le droit de lui en vouloir, quand je sais si bien de qui elle a hérité cet affreux défaut, cette absence de vérité, cet éternel cabotinage? Et suis-je juste?... C'est sa façon de sentir... Hélas! J'ai trop vu avec son père où cela mène, ce goût de l'attitude et de l'effet, à quel égoïsme, à quel mensonge! Je ne le voyais pas, quand je l'ai épousé, pas plus que ce malheureux ne voit maintenant le caractère de Jeanne... Comme il l'aime, pour n'avoir pas pu supporter notre départ!... S'il savait qu'elle n'a pas parlé de lui une fois, qu'elle n'y a pas pensé une minute!... C'est bien de lui seul qu'il est venu, qu'il a découvert où nous étions... Comme il l'aime! Le pauvre enfant!...»

Elle avait tiré du guide, en songeant ainsi, la carte de visite, et elle épelait des yeux le nom du jeune homme à cause duquel elle avait précipitamment, cinq semaines auparavant, emmené sa fille loin de Paris, en Sicile d'abord, puis à Naples, poussée par des impressions et des scrupules qui tenaient à l'histoire profonde de sa vie. Ce qu'avait été cette vie et combien elle avait dû traverser d'heures douloureuses, le précoce grisonnement de ses cheveux, la flétrissure prématurée de ses paupières, le disaient assez. — Elle avait dû être jolie, d'une tout autre manière que sa fille, avec quelque chose de modeste, de timide, d'effacé. Ses traits, marqués par l'âge, demeuraient d'une délicatesse

extrême. Elle gardait de belles dents, et de beaux yeux très doux, qui s'éclairaient parfois, trop rarement, quand elle souriait avec abandon, d'un éclat jeune, presque enfantin. Le demi-deuil qu'elle ne quittait pas après deux ans de veuvage donnait à son teint des pâleurs d'ivoire. Sa taille restait mince et souple, et, quoiqu'elle n'eût pas la moindre goutte de sang noble dans les veines, — son père, qui s'appelait fort plébéiennement Dupuis, avait fait sa fortune comme gros marchand de bois à Bercy, — ses pieds et ses mains auraient fait envie à plus d'une duchesse authentique. Avec cela elle avait, comme répandue sur toute sa personne, cette indéfinissable mélancolie des femmes qui n'ont jamais été aimées. Si sa fille, occupée en ce moment dans la pièce voisine à ranger ses fleurs dans ses vases, en répétant à mi-voix une chanson napolitaine, destinée à être redite au piano à Paris, avait entr'ouvert la porte et étudié dans la vérité de son expression cette mère qu'elle affectait de tant aimer, peut-être aurait-elle été saisie d'une émotion vraie en voyant combien cette physionomie, si lassée d'habitude, s'attristait encore tandis qu'elle tournait entre ses doigts minces le souple carré de bristol. L'admirable paysage, développé au delà de la fenêtre — ce golfe de Naples avec ses lignes voluptueuses, la pureté de son ciel et de ses eaux, la molle courbe de son volcan, ses villas claires sur son rivage lumineux, ses voiles si blanches sur sa mer si bleue — faisait à cette figure de femme soucieuse un cadre qui en augmentait encore la touchante expression. A la fin, et comme si elle se réveillait d'un cauchemar, la veuve passa sa main sur ses yeux, poussa un long soupir, et regarda l'heure qu'il était. La pendule marquait midi moins un quart. Le déjeuner était à midi et demi. Elle prit dans un tiroir fermé à clef son buvard de voyage où se trouvait une lettre commencée, très longue, et visiblement écrite à plusieurs reprises,

qu'elle relut en hochant parfois la tête, comme par le sentiment de la complète inutilité de ces pages; et, après s'être assurée que sa fille, maintenant assise elle-même à sa table dans la chambre voisine et en train, elle, d'écrire le journal de ses soi-disant impressions de voyage, ne la dérangerait pas, elle revint continuer cette lettre adressée à la seule de ses amies avec qui elle fût en complète confiance. Ces pages feront comprendre, mieux que tous les commentaires, et la nature des relations entre cette femme et cette fille et la singulière tragédie morale qu'elle traversait et dont la présence de Lucien Salvan à Naples et sa visite faisaient un nouvel et décisif épisode.

« Naples, 14 mars 189 .

« Les reproches que vous me faites de mon long silence, ma chère amie, m'ont touchée. Pour avoir, au degré où vous l'avez à mon égard, la double vue du cœur, il faut que votre amitié soit bien vive, — vive jusqu'à être un peu injuste. Mais c'est une douce injustice. On a besoin quelquefois de se sentir trop aimée, avec ces susceptibilités que les tiédeurs des demi-affections ne connaissent pas. Vous savez si j'ai été gâtée sous ce rapport. Sachez aussi, sachez toujours que j'apprécie votre sympathie le prix qu'elle vaut. Heureuse comme vous l'êtes, dans votre mari, dans vos enfants, dans vos petits-enfants, que vous vous soyez intéressée comme vous l'avez fait à une femme isolée et qui n'était pour vous qu'une connaissance de société, c'est la preuve d'une délicatesse pour laquelle il serait monstrueux que je fusse ingrate.

« Je ne le suis pas, soyez-en très assurée, et, si j'ai quitté Paris sans vous revoir, sans vous entretenir du

projet de ce voyage qui vous inquiète, c'est que certains malaises du cœur ont leur pudeur, même, et surtout, vis-à-vis d'amis dont on ne voudrait pas trop aliéner l'estime à d'autres personnes. Vous devinez à ces seuls mots que ma pauvre Jeanne n'est pas étrangère à cette résolution que j'ai prise subitement de déserter mon intérieur pour quelques semaines, quelques mois peut-être. N'allez pas vous imaginer au moins que cette enfant ait rien fait qui mérite un blâme quelconque. A de certains moments, je me demande si ce n'est pas moi bien plutôt qui mériterais d'être blâmée et si j'ai vraiment rempli vis-à-vis d'elle dans cette circonstance-ci mon devoir de mère. Mais pourrais-je mieux répondre à votre tendre sollicitude, ma si chère amie, qu'en vous faisant juge vous-même des troubles que j'ai traversés, des réflexions qui les ont suivis, et de la solution que j'ai donnée à une difficulté qui, en tout état de cause, a tant de chances aujourd'hui d'être bien passée, que ce n'est plus que de l'histoire rétrospectice ? Cette histoire, je vais vous la raconter, au risque de vous répéter des choses dont je vous ai entretenue déjà à bien des reprises. Ne vous attendez pas à des choses extraordinaires. Où donc ai-je lu que les drames du cœur n'ont pas d'événements ?

« Nous avons trop souvent parlé de ma fille ensemble pour que j'aie besoin de vous redire que ces troubles ont eu de nouveau pour cause la situation morale si particulière où je me trouve dans mes rapports avec elle. Permettez-moi de vous les rappeler pour que tout cela vous devienne très clair et précis. Ce récit me soulagera en me faisant mal. Vous avez connu son père et vous n'ignorez rien de ce qui fut le martyre de mon existence avec lui. Dieu me garde de jamais confondre une enfant tout inexpérience, toute naïveté, avec un homme si profondément, si absolument corrompu. Que M. Izelin ne m'ait épousée que pour ma fortune, qu'il

n'ait jamais eu pour moi dans le cœur l'ombre d'ombre d'une tendresse, tandis que je m'étais, moi, donnée à lui avec une passion dont cette plainte d'aujourd'hui, après tant d'années, après la mort, est encore une preuve, qu'il m'ait trahie, exploitée, humiliée, brisée, je serais bien coupable d'en vouloir à sa fille et de faire peser sur elle la responsabilité d'une ressemblance dont elle est si complètement innocente! Qu'elle ait ses yeux, ses cheveux, son teint, ses gestes, sa voix, — que je retrouve en elle, sous une forme féminine, cette grâce de traits et de manières à laquelle je me suis si follement prise, — ce serait de quoi mieux l'aimer, cette enfant, par souvenir de mes illusions passées. Mais cette ressemblance, je vous l'ai tant expliqué, va plus avant. Je vous ai expliqué aussi comment la misère de mon mariage a moins résidé dans des actions dont j'ai été la victime que dans les états de cœur qu'elles manifestaient. M. Izelin aurait été plus infidèle encore et plus brutal qu'il ne l'a été, j'en aurais moins souffert s'il n'avait pas gardé à travers ses fautes cette faculté de simulation qui a trompé tant de gens, comme elle m'avait trompée toute jeune; qui vous a trompée d'abord, vous, l'esprit le plus fin que je connaisse, le plus doué du sens de l'observation. Vous vous souvenez avec quelle justesse, quelle finesse aussi cet homme, si cruellement égoïste et dur, savait trouver dans chaque situation le mot à dire, l'attitude à prendre; comme il excellait à jouer la comédie de la délicatesse? Racontait-on devant lui l'histoire d'une vilenie, comme il s'indignait! d'une belle action, comme il l'admirait! Parlait-on d'un livre, d'un tableau, d'un pièce de théâtre, comme son goût paraissait élevé et noble! Fallait-il juger un caractère, comme il était indulgent ou sévère avec une équité qui donnait de lui, à ceux qui l'entendaient, l'idée d'une conscience si intelligente, si élevée! Cette simulation, vous vous le rappelez, a été de toutes mes

misères la pire. C'est par horreur de cet étalage mensonger que j'ai pris cette habitude de réserve que vous m'avez reprochée, cette difficulté à me raconter, cette aversion pour toute émotion montrée, où vous croyiez parfois voir de la froideur. J'ai trop souffert de cette dualité de mon mari pour ne pas me méfier partout et toujours de ce que vous avez appelé un jour, d'un mot que je n'oublie pas, les gestes de l'âme. On peut tant les faire, avec tant de grâce, avec tant d'à-propos, et si peu sentir!

« Vous n'avez rencontré M. Izelin que tard dans sa vie et à une époque où ce don de concevoir et d'exprimer des sentiments délicats sans en rien éprouver était devenu une criminelle, une affreuse hypocrisie, et qui lui servait à cacher sous de beaux dehors une affreuse dégradation. Il n'en avait pas toujours été ainsi. Dans les débuts de notre ménage, et quand il était pour moi un mari absolument irréprochable, j'avais pu déjà observer chez lui ce divorce complet, foncier, entre l'expression et l'impression; cet instinct d'attitude, grâce auquel il jouait involontairement, sans calcul, par une sorte d'irrésistible besoin de facticité, le personnage qu'il devait être pour produire un certain effet. Avant d'être un comédien utilitaire, si je peux dire, il était un comédien désintéressé. Pourquoi? En vous décrivant une fois de plus ce caractère, dont j'ai fait, à mes dépens, une si longue étude, je n'arrive pas à répondre à cette question. Y a-t-il, dans certaines natures, une aridité intérieure qui ne leur permet pas de s'émouvoir profondément, simplement, réellement, jointe à une imagination qui fait qu'ils croient s'émouvoir et qu'ils se jouent une comédie à eux-mêmes, avant de la jouer aux autres? Puis ces natures frelatées et compliquées se laissent-elles entraîner par le désir de plaire, par la vanité, par l'intérêt, à exagérer encore ce défaut premier? Elles étaient factices, elles deviennent fausses. Elles ne sont que calcul

et que perfidie. Mais elles avaient commencé par être presque spontanées dans leur insincérité. Ce passage de l'artifice au mensonge, c'est toute l'histoire morale de mon mari. Et toute mon histoire, à moi, avec ma fille, c'est, depuis que j'ai constaté en elle, encore enfant, des touches de caractère si pareilles à celles de son père, la terreur que la similitude ne soit complète. Pour une autre mère, cette facilité de Jeanne à se transformer au gré des personnes à qui elle veut plaire, cette intelligence des mots qu'il faut dire, des attitudes qu'il faut prendre alors qu'elle ne sent rien de ce qu'elle exprime, ce *don des gestes* qui contraste tant, lorsqu'on la connaît bien, avec son indifférence intérieure, ce seraient de petits travers qui s'en iront avec la vie. J'ai trop pris garde à ces dispositions pour ne pas constater qu'elles ne font que grandir avec elle, et j'ai trop présente la destinée de son père pour accepter avec légèreté ce que je crois, ce que je sais être une véritable difformité d'âme. J'ai tant lutté contre depuis que je l'ai aperçue chez elle! Et toujours en vain. J'ai tant essayé de corriger ce mensonge spontané, d'empêcher que cette enfant ne se jouât à elle-même la comédie des sentiments qu'elle n'a pas! J'ai tant travaillé à la rendre sincère et simple et tant éprouvé qu'il y a là, dans la constitution intime de son être, un élément inné, une donnée primitive et indestructible, qu'elle est née comédienne comme vous et moi nous sommes nées vraies, peut-être, — je frémis d'écrire ce que je vais écrire, moi, sa mère, — peut-être parce qu'elle n'a pas, qu'elle n'aura jamais de cœur.

« Je me suis laissée aller à vous parler indéfiniment, comme si je ne vous avais pas confessé cent fois ces misères. Excusez-m'en et voyez-y un signe que je suis bien émue en ce moment et que tout le fond de ma mémoire en a été ébranlé. Et puis, vous redire ce que je viens de vous redire, c'est plaider pour moi par

avance dans l'aventure à laquelle j'arrive, et qui a eu pour épilogue ce voyage en Italie. Une aventure ? Le mot vous semblera bien gros, quand vous aurez constaté ce dont il s'agit. Vous ne comprendrez sans doute pas non plus pourquoi je ne vous ai pas entretenue de mes préoccupations quand elles ont commencé, et pourquoi je vous en entretiens aujourd'hui. C'est que j'ai hésité si longtemps à m'y abandonner tout à fait moi-même, et puis je vous ai si peu vue cet hiver à cause de votre deuil et de la fin du mien qui a coïncidé avec les débuts de Jeanne dans le monde. Vous souvenez-vous que je les avais toujours appréhendés ? Avec ce caractère que je crois lui voir, tout, pour elle, plus que pour aucune autre, dépend de son mariage, et un mariage dépend si souvent de cette première année de sortie, de l'impression que produit une jeune fille, des jeunes gens qu'elle rencontre ! Vous étonnerai-je en vous disant qu'elle a eu beaucoup de succès et aussi qu'elle a eu beaucoup de tact et de tenue ? — trop à mon gré. Elle, pour qui son père a été si dur, et qui l'a si peu regretté, — vous vous souvenez comme j'en ai souffert malgré tout ? — elle a su apporter à tous ses amusements cet air réservé d'une fille qui, restée seule avec une mère veuve, vit sur un fond de secrète mélancolie. Vous savez comme j'avais peur de la voir imiter ses cousines, qui sont de braves créatures, mais avec ce ton détestable des petites évaporées d'aujourd'hui. Tout au contraire, Jeanne s'est appliquée à ne pas leur ressembler. Elle qui ne s'intéresse, depuis qu'elle a commencé à réfléchir, qu'aux bribes de vie parisienne qui ont pu lui arriver, elle a trouvé le moyen, par ce génie de simulation qui est en elle, de comprendre que le secret pour réussir était de paraître aussi sérieuse, aussi « vieux jeu » que les autres sont en l'air et « nouveau siècle » : c'est leur mot. Vous me direz que je suis bien malaisée à contenter et que peu importent les causes

pourvu que l'effet soit bon. Qu'une jeune fille ait de la tenue par vanité, la grande affaire, c'est qu'elle en ait. Et c'est bien ainsi que je raisonnerais, si ce petit manège de Jeanne n'avait eu pour résultat d'éveiller l'intérêt le plus passionné chez le jeune homme que je voudrais le moins lui voir épouser, pour un motif qui est précisément l'objet de mon scrupule, et dont vous seule au monde, ma chère amie et dévouée confidente, comprendrez l'origine et la nature.

« Ce jeune homme que vous ne connaissez pas, mais dont vous avez certainement entendu prononcer le nom, à cause de son père, s'appelle M. Lucien Salvan. C'est le fils du docteur Salvan, le spécialiste en maladies nerveuses. C'est vous dire qu'il aura un jour de la fortune, et aussi que sa famille appartient à ce cercle de bonne bourgeoisie où j'ai à cœur de maintenir Jeanne. J'ai trop éprouvé, par l'exemple de son père, combien était sage la vieille coutume qui voulait qu'on se mariât dans son milieu, avec une égalité absolue de fortune et d'origine. Si M. Izelin n'avait pas été le fils d'une femme noble qui s'était crue déclassée par son union avec un plébéien, aurait-il eu ce déséquilibre qu'a augmenté son mariage avec moi, lui, le demi-artiste, tout voisin de l'aristocratie, moi, la fille de commerçant, si voisine du peuple ? Du côté des conditions sociales, M. Salvan correspondrait donc tout à fait à ce que je désire. Avec cela, sans être un très beau garçon, il se présente bien. Il a un visage plaisant et de jolies manières. Il a la réputation d'un travailleur et il vient de passer brillamment ses examens de docteur en droit. Son père et sa mère — il tient beaucoup de celle-ci, qui vous plairait — le laissent libre de sa carrière, et nul doute qu'il ne réussisse dans celle qu'il choisira, quelle qu'elle soit. Je viens de vous tracer, n'est-ce pas ? le portrait du gendre idéal, et c'est bien parce qu'il en est ainsi que je me demande si, en souhaitant avec passion

que ce mariage ne se fît pas, je n'ai pas manqué gravement à ma fille... Ne me croyez pas folle et ayez la patience de me lire jusqu'au bout.

« Je n'eus pas beaucoup de peine, comme bien vous pensez, à deviner que Jeanne intéressait ce jeune homme. Le manège des amoureux est toujours le même. Celui-ci ne nous eut pas plutôt été présenté, qu'il commença, comme de juste, par être aussi empressé auprès de moi qu'auprès de ma fille. C'est classique. Il ne l'est pas moins que j'aie essayé de profiter de ses assiduités pour étudier son caractère. Le trait qui me frappa tout de suite, sans doute parce que j'y reconnaissais une intime et singulière analogie avec moi-même, ce fut cette difficulté à s'exprimer, cette espèce d'effarouchement que l'émotion ne fait qu'accroître, ce reploiement devant le regard des autres, cette sensibilité d'autant plus intimidée qu'elle est plus vive et qui se manifeste d'autant moins qu'elle est plus touchée. Je vous ai dit que Lucien Salvan tient de sa mère. Il en a les façons fines et distinguées, avec une fermeté dans le vouloir qui rappelle son père. Mais la mère prédomine et on devine à toutes sortes de petits signes que ce fils d'une femme si distinguée éprouve à toute minute, au contact de la vie, de ces impressions que la plupart des hommes ne soupçonnent pas, qu'une brutalité de pensée ou de parole le froisse comme elle nous froisse, vous et moi, qu'il est la victime de sympathies et d'antipathies profondes aux moindres rencontres. Enfin, c'est un de ces êtres pour qui l'on ne peut se défendre d'avoir à l'avance un sentiment de pitié tant on les devine exposés à souffrir s'ils sont malheureux. N'allez pas au moins vous imaginer d'après ce portrait un de ces héros de roman à l'aspect mélancolique et efféminé qui prennent autour d'une table à thé ou dans un coin de bal des physionomies d'incompris. Le charme le plus grand de ce garçon, c'est qu'il

est absolument, foncièrement, simple. Il ne sait pas combien il est différent des jeunes gens de son âge. Il a fait sa vie jusqu'ici dans sa famille, sans se douter qu'il était une exception. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je le constate, les sensibilités vraiment profondes ne sont pas celles qui se révoltent contre leur milieu; ce sont celles qui l'acceptent, celles qui se soumettent à la monotonie des habitudes, qui se complaisent dans la discipline et dans la patience. Lucien a été le plus régulier des écoliers, le plus sage des étudiants, et c'est le cœur le plus passionné que j'aie rencontré, le plus fait, s'il s'est donné une fois, pour ne jamais se reprendre, et, si son choix n'est pas ce qu'il doit être, pour en souffrir jusqu'à l'agonie.

« Comment, à quelle heure, à la suite de quel incident me suis-je surprise à me rappeler, devant les sentiments naissants de ce charmant être pour Jeanne, la naissance de mon sentiment, à moi, pour celui qui a été le bourreau de ma jeunesse, la flétrissure de toutes mes fleurs d'espérance? C'est qu'à l'étonnante ressemblance, et qui m'a tant inquiétée déjà, entre le caractère de ma fille et le caractère de son père, correspond une ressemblance non moins étonnante entre le caractère de ce jeune homme et ce qui fut mon caractère, à moi, dans cette période aveuglée de ma jeunesse... Et voici que la vision a grandi en moi, si ce mariage a jamais lieu, d'une identité entre nos sorts. Voici que je l'ai aperçu découvrant peu à peu, comme je l'ai découvert, le mensonge radical, irrémédiable, du cœur auquel il était en train de donner son cœur. Voici que je me le suis figuré suivant, une à une, les étapes de désillusion qui ont été les miennes, et Jeanne se développant dans le sens où s'est développé son père, d'indifférente devenant dure, d'artificielle devenant comédienne, de simulatrice hypocrite, de vaniteuse coquette, et *ma destinée recommençant.* Vainement, quand cette idée s'est présentée

à moi pour la première fois, l'ai-je écartée de toute la force de ma raison, en me disant que je n'avais pas le droit de penser cela de ma fille, que les circonstances qui avaient déterminé la décadence morale de son père ne se reproduiraient pas pour elle ; qu'au contraire, s'il y avait une chance de salut pour cette nature si factice, si froide au fond, c'était l'union avec une sensibilité comme celle-là. Vainement me suis-je démontré que je devais, entre deux partis, prendre celui de ma fille et l'établir d'abord dans les conditions les meilleures... Mais ces débats avec moi-même n'importent pas. Ils se sont résolus un beau jour, sans que je puisse encore bien dire pourquoi, par un besoin violent, passionné, irrésistible, de couper court à l'intimité que je voyais grandir entre Jeanne et Lucien, par une impossibilité d'admettre ce mariage sans un insupportable remords, et par ce brusque départ dont je dois reconnaître aujourd'hui que, sur un point du moins, il a été très sage. J'ai eu la preuve que Jeanne ne s'intéresse à lui en aucune manière, puisque je ne lui ai pas vu avoir une minute de tristesse de cette séparation. Et quant à lui, j'ai eu la preuve aussi que je me suis exagéré le danger, puisqu'il n'a ni fait, ni fait faire aucune démarche qui atteste un désir de se rappeler à notre souvenir...

« 15 mars.

« ... J'avais interrompu ma lettre hier au soir, ma chère amie, pour la terminer ce matin par quelques détails plus terre à terre sur la suite de nos projets de voyage. Vous pouvez voir à mon écriture que je la reprends dans un instant d'émotion extrême. Je vous disais que M. Salvan n'a rien fait pour se rappeler à notre souvenir et j'en concluais que le commencement d'intérêt dont je m'étais effrayée avait aussitôt cédé à l'absence.

Eh bien! il nous a suivies. Il est à Naples. On m'a remis sa carte ce matin. Cet après-midi, ce soir, demain, il reverra Jeanne. Jeanne le reverra. Ah! mon amie, je vous en conjure, écrivez-moi, dites-moi où vous voyez, vous, mon devoir de femme et de mère. Si vous jugez que j'ai été la victime d'un scrupule de conscience déraisonnable, en me considérant comme obligée de tout faire pour empêcher ce mariage que je crois devoir être malheureux pour un homme qui, après tout, m'est un étranger, votre conscience tranquillisera la mienne. Enfin je suis toute remuée de la certitude où je suis maintenant que ce jeune homme aime ma fille. Que je voudrais vous avoir ici et que vous manquez à votre amie qui vous embrasse bien tendrement!

« Mathilde IZELIN. »

PAUL BOURGET,

de l'Académie française.

(A suivre.)

CHEZ TAFFY

QUINZE JOURS DANS LA GALLES DU SUD

(Août 1899)

I

Pourquoi le pays de Galles est peu connu. — En route pour Southampton. — Où l'on retrouve la Loïe Fuller. — Cowes et l'île de Wight. — Le sanatorium militaire de Nettley. — Les *light-vessels*. — Dimanche anglais. — Le panier de Satan. — Un Carnac britannique. — Les alignements de Stone-Henge. — Salisbury. — Le cheval historique. — Un clergyman en goguette. — Sous la Manche de Bristol. — La fraternité celtique.

Il y a peu de pays qui soient moins connus chez nous que le pays de Galles.

Cela tient à bien des raisons, dont la meilleure est qu'on ne le distingue point de l'Angleterre proprement dite. L'Irlande et l'Ecosse, à la bonne heure! Voilà des contrées originales, curieuses, passionnantes. Mais le pays de Galles?...

J'étonnerai probablement mes lecteurs en leur affirmant que, des trois grandes communautés celtiques soumises à l'Angleterre (je laisse de côté le Cornwall, où, à l'exception de M. John Hobson Mathews, personne ne sait plus un mot de l'ancien parler indigène), la communauté galloise est cependant la plus intéressante à étudier, peut-être parce qu'elle présente ce phénomène unique d'une race qui, sans rien abandonner en

apparence de son patrimoine de croyances, de langue et de mœurs, s'est pliée avec une admirable souplesse à toutes les conditions de la vie moderne.

Comment s'est fait l'accord? Fut-il spontané ou s'il y fallut l'exemple, le contact et peut-être la pression lente, méthodique, du génie anglais? Et, enfin, au prix de quelles concessions a-t-il pu s'établir? Toutes ces questions avaient leur intérêt. Je ne prétendais point les résoudre au cours d'un voyage de quinze jours dans la Galles du Sud, dont une bonne moitié serait prise par les cérémonies de l'Eisteddfodd; mais je me fiais au hasard pour me permettre de contrôler sur place quelques-unes au moins des observations que j'avais déjà faites à distance.

Nous avions choisi, pour gagner Cardiff, la voie de Southampton-Salisbury-Bristol.

L'itinéraire est à retenir.

Il n'y a pas de région plus anglaise ou plus normande (c'est tout un) que cette région du sud-ouest comprise entre la Manche de Bristol et les Southampton-Waters. Et, par l'effet du contraste, l'impression n'en est que plus saisissante quand on passe le seuil et qu'on entre de plain-pied en pays celte.

Nous l'éprouvâmes sans tarder. Partis du Havre sur le minuit, nous étions, vers six heures du matin, en vue des côtes anglaises; mais elles étaient si confuses encore qu'on avait peine à les distinguer du bourrelet de fumée qui cernait l'horizon. Il n'y avait de net au regard qu'un grand carré lumineux que le soleil découpait comme à l'emporte-pièce dans les falaises crayeuses du Sussex. Mais, quand ce point de repère nous eût manqué, les approches de la terre se fussent révélées à la multitude de navires qu'on apercevait de toutes parts. Le paysage se précisa au bout d'un mille ou deux. L'hélice de la *Columbia* battait une eau fluide et comme nacrée. Le ciel était lui-même de ce joli gris

d'argent qui prête à certaines matinées d'août une délicatesse incomparable. Nous entrions dans la grande rade foraine de Spithead et, sous cette aube adolescente, par ce calme du ciel et de la mer, les rudes côtes du Sussex et du Hants s'habillaient d'une gaze légère, d'une ondoyante gaze rose, orange et lilas, qui jouait autour d'elles, se déchirait et se renouait instantanément.

— Mais c'est copié de la Loïe Fuller, cet effet-là, fit remarquer quelqu'un.

Copié ou non, l'effet était ravissant. Nous étions vraiment sous le charme : il fallut pour le rompre l'apparition brusque, sur la mer, de trois massives bastilles, quadrillées de noir et de blanc et toutes hérissées des pieds à la tête de longues caronades d'acier poli qui les faisaient ressembler à de grandes pelotes d'aiguilles ou encore à de monstrueux oursins. Je doute pourtant que ces façons d'épouvantails, coulés en béton sur les basses de Portsmouth, soient aujourd'hui de quelque utilité pour nos voisins : Portsmouth a d'autres défenses dans sa flotte, ses forts intérieurs et son lacis de torpilles sous-marines. Les Anglais n'en font pas moins état de ces trois tours blindées qui n'ont peut-être plus qu'un rôle décoratif et qu'on eût vivement liquidées chez nous au lendemain de leur déclassement. Et qui sait, après tout, si, quelque beau matin, les transformations continuelles du matériel et de la tactique maritimes ne rendront point de leur importance à ces bastions d'un autre âge ? Ce sont là des considérations qui touchent nos voisins et qui ne trouvent point d'écho chez nous : témoin tant de forts déclassés, comme le fort la Latte, le fort Cézon, le fort de Belle-Isle, le fort Sainte-Marguerite, etc., etc., brocantés par l'Etat pour quelques centaines de francs et qu'il faudra racheter plus tard leur poids d'or. Les Français ont la vue courte et la judiciaire itou...

En ligne sur la mer, les *light-vessels* à coque rouge jalonnent le chenal.

De forme trapue et ramassée, presque ronde par le haut, très fine par le bas, avec une quille principale plus saillante que dans les navires ordinaires et des quilles latérales de petit fond qui réduisent l'amplitude du roulis, ils sont affourchés au droit du plateau sous-marin par deux ancres mouillées à une centaine de brasses l'une de l'autre et empennelées avec un corps-mort de bouée, mouillé lui-même dans le sens et en dehors de l'affourche. A la différence de nos bateaux-feux, ces *light-vessels* n'ont généralement qu'un seul mât, solidement étayé et haubanné pour porter la lourde lanterne octogonale où l'on hisse la nuit, dans leur cage treillissée, les lampes à réflecteur.

Tels quels, ils m'ont paru inférieurs en puissance et peut-être en stabilité à nos bateaux-feux. Il est vrai que les *light-vessels*, non plus que les phares de terre, ne relèvent chez nos voisins d'une administration d'Etat. Ils appartiennent à une société particulière d'origine très ancienne, puisqu'on la voit mentionnée dans une charte de Henri VIII, datée du 20 mars 1512, la *Trinity-House-of-Dortford, Strand*, qui monopolise l'éclairage des côtes pour toute l'Angleterre et le pays de Galles (1). La société se charge de l'entretien des feux; en échange, les navires qui passent en vue de ces feux sont frappés d'un droit de péage qu'il leur faut acquitter à leur entrée dans les ports du Royaume-Uni.

Chaque tour d'hélice fait saillir un nouveau détail du paysage. Wight, qui se confondait tout à l'heure avec la côte, s'en détache peu à peu, prend une personnalité, des lignes, une structure et une couleur dis-

(1) Le monopole est concédé pour l'Écosse à la *Corporation of the Commissionners of Northern Light-Houses* et, pour l'Irlande, à la *Corporation for preserving and improving the Port of Dublin.*

tinctes. Quand nous aurons doublé la pointe sableuse de Carisbruch-Castle, mince et plate comme une lame d'épée oubliée sur la grève, nous quitterons l'eau salée pour l'eau douce, le British Channel pour les Southampton-Waters, celles-ci formées par la réunion des différentes rivières qui passent à Southampton et qui s'élargissent prodigieusement à leur embouchure. Les rives basses de Wight laissent à découvert, au reflux, de grands marais dormants, des vases grises et vertes où les pattes des échassiers s'inscrivent lisiblement en triangles contrariés. Sur la hauteur, dans la verdure, on nous montre les deux grandes tours carrées d'Osborn, résidence préférée de la reine. En pente douce, la campagne descend jusqu'à la mer, une campagne grasse, unie, sans accidents, comme les campagnes normandes qui leur font vis-à-vis...

Des cottages, des mâts, des pavillons : c'est Cowes, siège du *Royal Yacht Squadron*, où se courra dans quelques jours la Coupe de la reine. Il y a là tous les types de la navigation de plaisance, yachts à vapeur et à voile, ferries, côtres, baleinières, périssoires et jusqu'à deux ou trois de ces grands paquebots de plusieurs milliers de tonneaux de jauge nommés *Ocean Greyhounds*, lévriers d'océan...

A mesure que nous remontons les Southampton-Waters, les berges se resserrent, l'écartement diminue. Entre Portsmouth et Southampton, parallèlement au fleuve, court une grande bâtisse, briques et tuf, dans le style vaguement oriental du Trocadéro : elle a deux milles et demi de long sur tous ses côtés; un immense parc l'entoure. *Quid?* Un palais? Un musée? Tout simplement un hôpital militaire, le sanatorium de Netley, le plus vaste du monde, le plus confortable aussi, fondé par la reine Victoria, sur sa cassette particulière, pour les troupes revenant de l'Inde et du Cap... Quelques minutes après nous débarquons.

L'avantage de Southampton, c'est qu'on y trouve de l'eau à mer basse comme à mer haute et que les appareillages et les accostages s'y peuvent faire à heure fixe.

Un interprète nous attend sur le quai. Il nous débarrasse de la douane, fait charger nos bagages et nous mène à deux pas, dans un garni de piteuse apparence qui n'en porte pas moins le titre flambant d'*Hôtel Continental* et qui est tenu, nous dit-on, par un Mâconnais authentique.

Ce brave homme, gras à lard, avec de petits yeux vairons, des bajoues luisantes et un tablier malpropre, ne parut point autrement sensible à l'honneur d'héberger des compatriotes. S'il ne nous écorcha point jusqu'à l'os, peu s'en fallut.

Nous ne pensions rester à Southampton que quelques heures, le temps de visiter la ville : nous avions compté sans le dimanche anglais. Les locomotives anglaises vont au prêche le dimanche. Il n'y avait qu'un train pour toute la journée, un train anglican, compassé, qui faisait tout juste ses quatre kilomètres à l'heure et stoppait vertueusement à Salisbury.

Force nous était de finir la journée à Southampton. Mortelle attente! Quelques-uns d'entre nous se risquent jusqu'à Nettley. D'autres battent les rues. Pas un chat dehors. Toutes les boutiques fermées. J'essaye vainement de forcer la porte de deux ou trois marchands de tabac dans High-Street, qui est l'artère principale de Southampton. Faute de mieux, nous réintégrons notre gargote. M. Bourgault-Ducoudray, l'éminent musicographe, croque au passage le carillon d'une église ritualiste, un carillon sautillant et leste qui dégourdirait des paralytiques et serait tout à fait à sa place au Moulin-Rouge. Ici, dame...

Mais voyez les maisons de High-Street; elles vont de pair avec le carillon. C'est pourtant la rue du com-

merce et toutes ces boutiques sont des magasins, des hôtels ou des banques. Mais il semble que leurs habitants aient fait la gageure de marier là tous les styles connus et inconnus. Carnaval architectonique : le temple grec et le chalet suisse bras dessus, bras dessous, la pagode indienne qui s'accote au pignon néo-gothique, le trèfle arabe logé sous la fenêtre à guillotine et l'œil-de-bœuf sur le moucharabieh! Tout cela colorié crûment, avec des airs de foire, une rue d'exposition et, pour achever notre déroute, barrant l'extrémité de High-Street, le grand mur à mâchicoulis du Bargate, ses trois porches ogivaux, ses écussons, ses meurtrières et sa fine dentelle de créneaux...

Heureusement que, vers cinq heures, les rues commencent à s'animer. Des tramways circulent. Nous prenons d'assaut le premier qui passe et, quand celui-là nous a conduits au point terminus de la ligne, nous en prenons un second, puis un troisième, qui coupent la ville en tout sens.

Elle est plus grande que nous ne pensions, cette ville, à larges voies, avec de beaux jardins, comme Queen's-Park, les statues de Palmerston et de Watts et le monument très simple, très émouvant (une croix sur un chapiteau carré porté par un faisceau de colonnettes), dressé à la mémoire du général Gordon.

Comme dans toutes les villes anglaises, c'est dans les faubourgs, presque en rase campagne, qu'est le quartier riche. Par exemple, nulle lourdeur cette fois, aucune recherche, aucun faste de mauvais goût dans les constructions : mais de gracieux cottages en brique et faïence émaillée, d'une polychromie tout à fait réjouissante sous cette grisaille du ciel saxon...

Brusquement, au détour d'une avenue, une bouffée de musique sauvage s'engouffre dans nos oreilles.

Pistons hystériques, trombones démesurés, cors de chasse qui font tout le tour des exécutants, tambours

et grosses caisses, ils sont là dix ou douze, en veston feu et casquette galonnée, qui mènent un tapage d'enfer aux pieds d'une grande femme extatique, debout sur une borne, les bras en croix et qui attend que le hourvari ait pris fin pour commencer son prêche.

Le soir, il y a foule sur le Pier, la jetée en eau profonde qui fait face à l'île de Wight et à l'angle de laquelle s'amorce le bel hémicycle sablonneux du Western Shore.

Quelques bars, sur les quais, ont entre-bâillé leurs portes, mais le silence retombe vite. Le mieux est de s'aller coucher pour prendre au saut du lit le train de Cardiff, qui part à sept heures...

Toute notre caravane est là, le lendemain, à l'heure militaire. Les plus débrouillards s'occupent des bagages. On sait que les compagnies anglaises ne délivrent point de récépissés. Pas d'enregistrement. Pas de supplément. Liberté complète. Voyagez avec votre mobilier, s'il vous convient. Mais c'est à vous de le faire charger et décharger; la compagnie vous prête ses fourgons : elle ne répond ni des erreurs ni de la casse.

Nous sommes tellement pliés en France à nous reposer sur l'Etat ou les administrations du soin de veiller sur nos personnes et nos biens que cette liberté nous inquiète quelque peu. Retrouverons-nous nos bagages à l'arrivée? Du moins il n'y a qu'une voix pour louer le confortable de ces wagons anglais, hauts de plafond, ventilés à la couronne, mollement suspendus, avec de larges coussins et des tapis jusqu'en troisième. Et l'on conçoit que la bourgeoisie anglaise, éminemment pratique, ait renoncé à voyager dans les autres classes. Le train file cependant à travers des faubourgs ouvriers bordés de maisons du même modèle, de petites maisons en briques rouges qui ont l'air de vous faire le salut militaire au passage et qui s'alignent régulièrement le long des voies, comme des soldats à la

parade. Et toutes ont le *bow window*, la rotonde vitrée qui étend la pièce principale et ouvre de plain-pied sur le jardinet, grand comme la main, mais peigné, soigné, ratissé amoureusement.

Northam, Saint-Denys, Swaything ne sont que des haltes dans ces faubourgs. Sur l'autre côté de la voie, nous longeons l'Itchin, délicieuse à mer haute, dans la retombée des bouleaux et des saules. La vraie campagne ne commence qu'après Swaything, la moins anémique des campagnes, une terre noire avec des verdures épaisses et d'une tonalité presque dure.

Cela rappelle encore la Normandie : les champs — immenses — sont d'un seul tenant; le blé y pousse dru; les arbres forment le carré autour des fermes. Quelques-unes de ces fermes (et c'est pour ajouter encore à la ressemblance) sont coiffées de chaume et losangées de bois clair sur leur façade en torchis : vraiment oui, c'est tout à fait la métairie cauchoise, la métairie classique d'il y a cinquante ans, et il n'y manque, sur les bancs rustiques disposés près de la porte, que les vieilles fileuses en bonnets à fleurs. La campagne est parfaitement lisse. Vers l'ouest seulement, les plans lointains d'une ligne de coteaux s'étagent dans la brume. Un coude de la voie nous en rapproche. Ces coteaux sont des mornes crayeux, percés de longues galeries souterraines pour l'extraction de la marne, fourrés d'un gazon sale et loqueteux qui se déchire par endroits et que tachettent des genévriers noirs. Et cela aussi est bien normand. Eastleigh, Chaudlers-Ford, Romsey, Dumbridge, Dean : des bruyères rampent sur le sol, coupées de taillis, de boqueteaux. Le gibier abonde par là. Tout le long de la voie ce ne sont que faisans qui picorent; des lièvres détalent; près d'un talus, des lapins en cercle tiennent un *meeting*.

A Salisbury, changement de voie.

Nous avons une heure et demie pour visiter la ville.

Bonne affaire. Non que Salisbury ait grand caractère. Mais deux choses la signalent : sa cathédrale, qui est une des merveilles de l'art gothique, et les admirables alignements de Stone-henge, les plus beaux dolmens et menhirs de la Grande-Bretagne.

C'est le Carnac anglais : cent quarante-quatre pierres levées! Le diable, dit-on, les portait sur son dos dans une hotte d'osier. Il les avait chargées en Irlande, quand la hotte creva : les énormes blocs roulèrent sur le sol : l'un d'eux glissa dans le lit de l'Avon, près d'Amesbury…

La légende n'est point neuve, mais elle a le mérite de cristalliser sous une forme populaire et concrète les renseignements de l'histoire : l'Irlande a été le grand séminaire des races celtiques, le laboratoire spirituel de leur âme… Sous ces pierres sacrées de Stone-henge dort le vieux roi Aurélius, cause indirecte de la guerre fameuse qui mit aux prises Uther Pendragon, père d'Arthur, avec le fils de Wortigern, Pascentius. Pour se débarrasser d'Aurélius, malade à Winchester, Pascentius lui avait dépêché un Saxon qui se donnait pour médecin et qui se faisait fort de le guérir par le moyen d'un philtre de sa composition. Aurélius, candidement, prit le philtre et trépassa. Sur quoi Uther Pendragon partit en guerre contre Pascentius et le défit. Les évêques se rassemblèrent alors à Winchester pour les funérailles d'Aurélius; d'aucuns voulaient qu'on l'enterrât dans l'église. Mais le vieux tyern n'avait renoncé que des lèvres au culte de ses ancêtres et il avait manifesté par testament sa volonté formelle de dormir son dernier sommeil sous les monuments de leur foi…

Il y dort toujours et c'est depuis cette époque que les pierres de Stone-Henge rendent des oracles. De temps à autre, une pierre se détache du groupe et s'affaisse sur le gazon. Funèbre avertissement! Le peuple se chuchote l'antique adage :

— Quand une pierre tombe à Stone-henge, c'est qu'un grand de la terre est près de mourir (1).

Décidément nous sommes au seuil du pays celte. La cathédrale nous replonge en plein saxonisme.

Avec cet art spécial qu'ont les Anglais pour présenter leurs monuments, l'église est encadrée d'arbres immenses qui découpent sur les pelouses de grands disques veloutés. Comme de ce nid de verdure l'église s'enlève harmonieusement! Et quelle piété dans l'entretien du monument! Malgré tout, le gothique m'en a paru un peu froid. Il y manque l'épanouissement, la vie fourmillante du nôtre. L'intérieur surtout est glacial. Mais il y a une explication ici : l'église a passé au culte anglican...

Il est dix heures, nous n'aurons pas le temps de déjeuner à la gare. On lunche dans la rue, de pâtisseries et de sandwichs, préalablement arrosés de tasses de lait, et le train repart à destination de Cardiff...

Le ciel s'attriste; le paysage durcit, se hache. Et voici que sur l'accore d'une falaise crayeuse, près de Westbury, un énorme cheval blanc, taillé à même et comme frappé dans le gazon, galope à notre rencontre. Du train, à plus d'un mille, ce cheval paraît déjà plus grand que nature. De près, ses dimensions sont telles qu'on ne peut l'embrasser d'un coup d'œil.

Mais que veut dire cette équestre apparition?

Nous l'apprenons plus tard : ledit cheval est un cheval historique; il a été découpé dans le gazon de la falaise en commémoration de la première victoire que le roi saxon Alfred remporta sur les Gallois en

(1) Or, le dimanche 30 décembre 1900, l'un des énormes blocs qui supportaient le *trilithon* principal de Stone-henge perdit l'équilibre et s'affaissa : quelques jours plus tard, les gazettes annonçaient la maladie de S. M. Victoria, reine de Grande-Bretagne et d'Irlande, impératrice des Indes, et le mardi 22 janvier, à 6 h. 30 du soir, Sa Majesté rendait l'âme.

l'an 900. On le rafraîchit chaque année; l'an prochain on célébrera son millénaire.

A Bath, ville d'eaux fort agréable, décorée de jolis beffrois, notre wagon s'ouvre en coup de vent.

Stupeur! Un colosse, tout de noir vêtu, fait gémir le marche-pied, pénètre de biais dans le compartiment et s'effondre au beau milieu de la banquette, non sans refouler du même coup aux extrémités deux de nos compagnons de voyage, le marquis de l'Estourbeillon et Léon Durocher, pris au laminoir entre cette masse de chair et la cloison.

L'ahurissement passé, j'examine le nouvel arrivant : il n'est pas rouge; il flamboie comme l'épée de l'archange. Des bajoues monstrueuses, une triple cascade de mentons, un torse, des mains, des cuisses, des pieds... Serait-ce, d'aventure, le cavalier du cheval historique? Mais cette lévite noire, ce tapabor aux larges ailes? Impossible de s'y méprendre. C'est quelque prédicant. Il aspire profondément l'air, prend son sac de voyage, l'ouvre, en tire une courte pipe de bruyère, la bourre, l'allume, pose ses larges mains à plat sur ses cuisses, me regarde et, entre deux bouffées :

— *Frenchmen?*

— *Yes, Frenchmen.*

Sa figure s'illumine encore, si possible. Un éclair polisson brille dans ses yeux vifs.

— *Paris?* (Prononcez *Péré.*)

— *Yes, Paris.*

Nouvelle bouffée, suivie d'une petite tape familière sur mes genoux. Qu'est-ce qu'il veut encore, cet Hercule de sacristie? Le colosse détache en l'air un de ses doigts. Mais je ne me trompe pas : il bat la mesure, il va chanter, il chante :

Le sèbre, le sèbre, le sèbre de mon père !...

On est gai dans le clergé, en Angleterre. Que dis-je?

On y est même... Ah! non, nous ne nous attendions pas à celle-là :

> Y é pès plan, y é pès plan, mè chère,
> Y é pès plan, y é pès plan, ce soir...

— Chut, lui dis-je, nous avons des dames...

L'effet est produit; c'est tout ce que demande mon homme. Mais quel diable de culte peut-il bien desservir? Ici wesleyens, baptistes, calvinistes, papistes, anglicans portent la même livrée ténébreuse. Je fais appel à toute ma science de la langue anglaise.

— *You are a clergyman?* dis-je insidieusement.

— *Yes.*

— *Wesleyan?*

— *Oh!*

— *Calvinist?*

— *Stuff!*

— *Baptist?*

— *Ffff!*

— *Episcopalian?*

— *All right!*

J'aurais dû m'en douter et qu'il n'y a que l'église officielle pour nourrir ainsi ses ministres; quelle performance! C'est de l'élevage en grand. Mon clergyman se remet à tirer sur sa pipe. Et je l'admire silencieusement et il ne fait rien pour se dérober à mon admiration. Je crois même distinguer qu'il se carre, se tourne, s'expose sur toutes ses faces au risque de comprimer définitivement ses deux voisins de banquette. Et enfin, quand il juge que mon admiration est au comble, il recommence son petit manège de tout à l'heure, me donne une tape familière sur le genou, se touche de l'index la figure, l'abdomen et les cuisses :

— *Just feel that!* Oune, deux :

> C'est pès d' lè chair, c'était diou mé...erbre...

— J'aurais plutôt parié pour de la brique, dis-je imperturbablement.

— *Yes, yes*, brique... Merbre, blanc; brique, rouge, très rouge, comme roastbeef... *I am the very representative man of the national roastbeef.*

Et il n'y avait pas à dire cette fois : le roastbeef national, il le représentait magnifiquement!...

Cet étrange clergyman, type plus répandu qu'on ne croit et qui, de Paris, de notre langue, de dix siècles d'une des plus glorieuses littératures du monde, n'avait retenu que quelques gravelures de café-concert, nous accompagna jusqu'à Stappleton, ville manufacturière, laide et sale, noyée de fumée jaune, à travers laquelle l'œil plongeait sur un damier de toits et de pignons tristement massés le long de grandes rues rectilignes. Bradford et Bristol ne nous parurent pas d'une beauté supérieure. Presque aussitôt d'ailleurs, le train, par une forte rampe descendante, s'engagea dans un interminable tunnel sous-marin qui ne nous laissa plus rien voir.

C'est une sensation curieuse qu'on éprouve léans d'avoir sur le chef la mer et ses poissons et ses flottes et ses orages; mais c'est une sensation toute subjective et qu'on ne peut se donner que par l'imagination, le tunnel ressemblant à tous les autres tunnels.

Quand on en sort, on a pris pied sur l'autre rive de la Manche de Bristol. Le train stoppe une dernière fois pour la traversée de Newport. Quelqu'un trotte le long des portières, en quête des délégués bretons. C'est un Gallois, un membre du *Gorsedd*. Il veut être le premier à entendre le son d'une voix bretonne. Il s'informe de nos noms, de notre santé, de la façon dont nous avons supporté le voyage. Il n'y a qu'un quart d'heure de trajet entre Newport et Cardiff. Des fanfares, une bannière blanche semée d'hermines noires claquant sur une houle de têtes nues, un grand cri de

« Vive la Bretagne » ! et nous tombons dans les bras de nos hôtes gallois qui nous attendent sur le quai de la gare...

Fraternité des peuples celtiques, tu n'es donc pas un vain mot !

II

La capitale de la Galles du Sud. — Mésaventures d'un biniou. — Ce qu'on entend par une Eisteddfodd. — Les origines du bardisme. — *Wales for the Welsch !* — Le *home-rule* gallois. — A Carthays-Park. — La pierre du Destin. — L'archidruide Hwfa-Môn. — Comment on devient barde. — Une pochade de l'*Evening Express*. — Le poireau national.

Cardiff, qui est la capitale effective du Glamorganshire, est aussi la capitale virtuelle de la Galles du Sud. Elle tient à cette suprématie. Elle l'a maintes fois revendiquée et récemment encore, quand il fut question de créer une université galloise, en l'emportant par la magnificence de ses offres sur Swansea et sur Caernarvon. Le *Gorsedd* n'a fait que consacrer une fois de plus cette prééminence de la vieille cité kymrique, quand il a décidé que la grande Eisteddfodd nationale de 1899 se tiendrait dans ses murs.

Quoique l'objet principal de notre voyage fût d'assister à cette Eisteddfodd, je n'en dirai que ce qui est strictement nécessaire pour permettre de prendre une idée des mœurs galloises (1).

C'est le 17 juillet 1899 que nous débarquâmes à Cardiff. Notre fourrier, M. Jean Le Fustec, était déjà sur place, assisté d'un autre Français fixé de longue

(1) V. pour plus de détails l'article *Fêtes celtiques,* publié par M. Jean Le Fustec. (*Revue hebdomadaire* du 15 juillet 1899.)

date à Cardiff, où il jouit d'une considération aussi rare que flatteuse, M. Edouard Barbier, professeur à l'Université. Tous deux s'étaient dépensés avec un désintéressement admirable pour préparer notre réception et notre séjour dans le pays de Galles; car c'était une véritable expédition que la nôtre et qui mettait en l'air toutes les têtes de Cardiff. On allait donc les voir, ces Bretons de Bretagne, qui sont les cousins des Gallois, qui parlent la même langue, qui chantent les mêmes airs...

Ce fut justement aux accents d'un de ces airs : le *Seziz Gwengamp*, sonné à pleins poumons par notre unique joueur de biniou (son compère, mal remis encore des suites du 14 juillet, était resté en panne à la gare Saint-Lazare), que nous fîmes notre entrée dans la métropole des Galles du Sud. Un excellent déjeuner nous remit des fatigues du voyage. L'Eisteddfodd commença dans l'après-midi même.

Le mot « Eisteddfodd » signifie proprement : séance, tenue.

« Un océan de sons roule sur l'étendue de la Cambrie, » — dit un proverbe gallois.

Le fait est que, dans les Eisteddfoddau actuelles, la musique, et spécialement la musique vocale, occupe une place prépondérante. Les anciennes Eisteddfoddau étaient surtout philosophiques. Ce qui n'a pas changé, c'est leur mode d'organisation et de recrutement. Les Eisteddfoddau ont à leur tête un comité qui s'appelle le *Gorsedd beird ynys Prydain*, — ou Trône des bardes insulaires, — dont l'origine est fort ancienne. C'était la voix du *Gorsedd* qui, dans les temps primitifs, avant la conquête romaine, transmettait la doctrine bardique de génération en génération. Tant que les Romains demeurèrent en Grande-Bretagne, il fut interdit au *Gorsedd* de se réunir. La doctrine risquait ainsi de se perdre, si l'on n'eût suppléé au

Gorsedd par le *Cyvail*, groupe inoffensif de trois personnes qui se rencontraient où et quand elles le pouvaient et dont chacune, par la suite, se mettait en quête de deux autres personnes qui formaient elles-mêmes trois autres groupes, tant et tant que toute la confrérie finissait par être tenue au courant des décisions adoptées par le Conseil suprême de l'ordre.

Le bardisme se serait conservé ainsi d'une façon occulte, jusqu'au règne de Lucius (173-189), où il aurait été restauré officiellement. Mais cette restauration fut de nouveau menacée en 1282, à la mort de Llywelyn, fils de Gruffydd, tué dans une bataille contre les Anglais. Avec lui disparut l'antique indépendance du Cymru (Galles), qui fut, dès lors, nominalement assujetti aux rois d'Angleterre.

Traqués par Edouard, à cause de l'opposition qu'ils lui avaient faite lors de son avènement au trône, les bardes eurent grand'peine à maintenir dans l'ombre leur vieille organisation. Des temps meilleurs luirent enfin pour eux; les Eisteddfoddau furent autorisées par le gouvernement et, à partir de 1819, elles ne cessèrent plus de se tenir, une fois par an, sur un point quelconque de la principauté.

C'était, cette fois, au tour de Cardiff.

Le choix de la ville n'était peut-être pas très heureux. Cardiff fait bien partie géographiquement de la région galloise. Mais, comme toutes les grandes villes qui se sont développées tardivement, elle n'a qu'une personnalité mal définie et flottante.

Les fêtes devaient quelque peu s'en ressentir. Nos Bretons de France, qui y assistaient au nombre de vingt et un (1), si on ne les eût point avertis, se seraient

(1) Burinons ici les noms de ces héros : MM. de l'Estourbeillon, Le Gonidec de Traissan et Riou, députés ; M. Bourgault-Ducoudray, professeur au Conservatoire de musique de Paris ; M. Cadic, profes-

crus toujours en pays anglais. Bien différente eût été l'impression, si l'Eisteddfodd se fût tenue dans la Galles du Nord, à Caernarvon ou à Llanduno, qui ont gardé leur forte empreinte originelle.

Le sentiment nationaliste est extrêmement développé dans la Galles du Nord; il est beaucoup plus faible dans le Sud. Le vieux cri de guerre : *Wales for the Welsch!* — les Galles pour les Gallois! — n'y retentit plus que bien rarement. Dans son ensemble, cependant, la principauté envoie au Parlement une représentation fortement nationaliste; sur trente députés que compte le pays de Galles, vingt-deux sont *home-rulers*, et huit seulement unionistes (1). Le *home-rule* que réclame le pays de Galles est surtout d'ordre économique et législatif; il consiste dans l'établissement d'un conseil national élu par le suffrage universel, avec un secrétaire d'Etat investi des attributions actuelles du *Local government Board*. Cela n'a l'air de rien, et cependant M. Decrais a raison de dire que l'octroi de ces privilèges équivaudrait à une véritable séparation administrative.

Sans doute il n'y a aucun désir chez les Gallois de dénoncer le pacte qui les lie à la couronne. Ils sont fermement loyalistes; mais ils commencent à soupçonner — comme le disait l'un d'eux, M. Hugues Edwards, — qu'il y a une politique plus haute que celle de la force et des accroissements territoriaux et qu'il serait temps peut-être, pour les Celtes du Royaume-Uni, de substituer à cette politique féroce et proprement an-

seur à l'Université de Dublin; MM. Cavalier, Cloarec, Corfec, Léon Durocher, René Grivart, Hamonic, Jaffrennou, Le Braz, Le Fustec, M. et Mme Le Goffic, Lionel Radiguet, de Saint-Meleuc, Vallée, plus notre sonneur et quelques journalistes : MM. Rémy Saint-Maurice, Duhamel de Balzac, Oscar Havard, etc.

(1) Les nouvelles élections ont encore accru la majorité home-ruliste qui est portée maintenant à vingt-huit membres.

glaise une politique de paix et de fraternité. Cette politique-là est la vraie politique des Celtes.

Le 18 août dernier, quand les représentants des cinq pays celtiques : Bretagne française, Irlande, Galles, Ecosse, Man, furent réunis à Carthays-Park, l'archidruide Hwfa-Môn, debout sur la pierre du Destin, sortit à demi du fourreau l'épée du *Gorsedd*, que les bardes, l'un après l'autre, vinrent toucher de leur main droite. Et il cria à haute voix : « Est-ce la paix? — *Aves heddeoch?* » et les bardes répondirent par trois fois : « Oui, c'est la paix! — *Heddeoch!* »

On ne peut traduire plus clairement, encore que sous une forme symbolique, le sens profond, les intimes aspirations de l'âme celtique.

L'une des cérémonies les plus curieuses de l'Eisteddfodd de Cardiff fut l'intronisation des bardes. Le *Gorseed* comprend trois ordres de sociétaires : les bardes, les ovates et les druides. Les bardes portent une robe verte, les ovates une robe bleue, les druides une robe blanche. Il semble qu'il y aurait là certains éléments de pittoresque; mais la vérité est que ce costume, sauf pour les druides, témoigne d'un mauvais goût parfait. Bardes et ovates ont l'air d'avoir été surpris par quelque catastrophe nocturne et de s'être enveloppés précipitamment dans un de leurs rideaux de lit.

Mais Hwfa-Môn, couronné de chêne, barré du pectoral d'or, la voix rauque et profonde, était d'une magnifique couleur locale. Sa blanche silhouette se détachait lumineusement sur les sombres verdures de Carthays-Park.

Près de lui flottait la bannière bleue du *Gorsedd*, frappée d'un soleil d'or. Un héraut tenait à deux mains l'épée symbolique, formidablement haute, avec une poignée de cristal taillée dans un bloc du Snowdon. La coupe bardique, — le *hirlaz*, — merveille d'orfèvrerie, attendait sur un piédouche.

On était là dans une sorte de cercle enchanté, que douze mégalithes en pudding ferrugineux, cravatés aux couleurs celtiques, — bleu, blanc, vert, — flanquaient de distance en distance.

Le *Gorsedd* avait choisi, dans la délégation d'Ecosse, d'Irlande, de Man et de Bretagne, un certain nombre de représentants qui devaient recevoir l'investiture bardique. Cette investiture comporte un assez long cérémonial.

Le héraut du *Gorsedd* appelle les néophytes, l'un après l'autre, dans le cercle enchanté. Puis il leur remet une carte sur laquelle se trouvent écrits leurs noms et leurs qualités et qu'ils doivent compléter par l'inscription d'un autre nom qui deviendra leur nom bardique. Ils montent ensuite sur la pierre du Destin, où l'archidruide proclame ce nouveau nom aux quatre aires du vent; après quoi ledit archidruide entoure le bras du néophyte d'un ruban de soie bleue. Les harpes vibrent à l'unisson. Deux jours après, a lieu la cérémonie du baptême; les nouveaux bardes reçoivent la robe et prononcent une allocution ou une poésie en langue celtique...

Telle fut, dans ses grandes lignes, l'Eisteddfodd de Cardiff. Une pochade, parue dans l'*Evening Express*, dégageait avec beaucoup d'esprit le sens de la manifestation. Cela s'intitulait : *Retour au vrai foyer*. On y voyait une Galloise en costume national, avec le tablier à carreaux et le grand feutre pointu, qui se jetait les bras ouverts à la rencontre d'un Irlandais, d'un Ecossais et d'un Breton. Pour expliquer le costume quelque peu sommaire et les chapelets d'oignons que portait ce dernier, il faut se rappeler qu'à Cardiff comme à Londres, à Anvers comme à Rotterdam, la colonie bretonne est principalement représentée par des marchands d'oignons de Roscoff. Après tout, les Gallois, qui remportèrent une grande victoire sur les

Saxons dans un champ de poireaux, ont bien pris pour insigne national ce légume trop décrié : l'oignon de Bretagne n'est peut-être pas moins symbolique en son genre, et c'est ce que s'est dit, sans doute, notre ami Léon Durocher qui vient de le prendre pour enseigne de son fameux cabaret...

En somme, ces fêtes de Cardiff, quelque peu déconcertantes par certains côtés, furent belles et nobles dans leur ensemble. Elles affirmèrent l'étroite union des familles de race celtique, et il y eut des moments où l'hommage rendu à la délégation bretonne s'adressa par-dessus elle à la France tout entière.

Charles LE GOFFIC.

(A suivre.)

LE VOITURIER HENSCHEL

PIÈCE EN CINQ ACTES

(Suite)

ACTE TROISIÈME

Le même décor qu'aux deux premiers actes.

Par une soirée de fin novembre. Du feu dans le poêle. Une lumière sur la table. La porte du fond est fermée.

De l'étage supérieur de la maison, on perçoit une musique de danse assourdie.

Hanné, qui est devenue la femme de Henschel, est assise à la table, et tricote. Elle est proprement et coquettement habillée de cotonnade bleue, et elle porte un fichu rouge.

Entre maître Hildebrant, le forgeron, un homme petit et robuste.

HILDEBRANT. — Bonsoir, jeune femme. Où est donc ton homme ?

Mme HENSCHEL. — A Breslau. — Il est parti chercher trois chevaux nouveaux.

HILDEBRANT. — Alors, y peut pas r'venir ce soir, hein ?

Mme HENSCHEL. — Pa' avant lundi.

HILDEBRANT. — C'est aujourd'hui samedi... Nous avons ramené la voiture. Elle est sous la salle. A fallu r'faire à neuf les quat' roues. Est-ce que Hauffe n'est pas là ?

Mme HENSCHEL. — Vous savez ben qu'y n'est pus chez nous d'puis longtemps.

HILDEBRANT. — L' diab' m'emporte! J' dis toujours des bêtises. J' voulais dire l' nouveau valet d'écurie. Schwarzer est pas là ?

Mme HENSCHEL. — Il l'a emmené à Breslau.

HILDEBRANT. — Du diab', j' sais pourtant bien pour Hauffe. Y vient toujours à la forge, faire l' badaud, quand nous posons des fers. Y r'trouve toujours pas d' place.

Mme HENSCHEL. — Paraît qu'y commence à s'ivrogner.

HILDEBRANT. — C'est bien possib'. Y m' semb' qu' ça va mal pour l' pauv' vieux. Personne veut pus d' lui. Qu'est-ce qu'y s' passe donc là-haut aujourd'hui ?

Mme HENSCHEL. — Y font danser.

HILDEBRANT. — Hein, qué figure qu' ça aurait, si nous y montions un peu ? Danser une p'tite valse avec les aut'.

Mme HENSCHEL. — Ah ! oui, y z'en ouvriraient des yeux !... Qu'est-ce que vous y vouliez à Henschel, maître Hildebrant ?

HILDEBRANT. — L' bailli a son étalon bai, la charogne, qui veut pas s' laisser ferrer. Nous voulions d'mander un coup d' main à Henschel. S'y n'est pas là pour la tenir, la sale bête, alors que l' diable s' charge d' la ferrer. Bonsoir.

(Il s'en va.)

Mme HENSCHEL. — Bonsoir, maît'. *(Elle prête l'oreille à un bruit cadencé qui se fait entendre dans le couloir.)* Qu'est-ce que c'est que c' bruit-là ? *(Elle se lève et va ouvrir la porte.)* Qu'est-ce qui fait c' bacchanal, par ici ?

FRANCISCA *entre en dansant.* — Place, place, madame Henschel ; je n'ai pas le temps.

(Elle tourne autour de la table, en suivant la cadence de la valse qui se joue en haut.)

Mme HENSCHEL. — Tu perds la tête! Qu'est-ce qu'y t' prend? T'as été mordue par un chien enragé? *(Francisca continue à danser sans se troubler et chante en même temps la mélodie de la valse. Mme Henschel s'en amuse de plus en plus.)* Pour l'amour de Dieu, tu vas avoir une attaque... Non, non, mais tu d'viens folle!

(La musique cesse. Francisca tombe épuisée sur une chaise.)

FRANCISCA. — Je danserais jusqu'à en tomber raide morte, madame Henschel.

Mme HENSCHEL, *riant.* — C'est à croire, si tu t' démènes toujours comme ça. Rien qu'à te r'garder, j'en avais l' vertige.

FRANCISCA. — Vous ne dansez pas, vous?

Mme HENSCHEL. — Moi, si je danse? Pour sûr que j' danse. Une paire d' souliers neufs, y m'est arrivé d' les user, à danser toute une nuit.

FRANCISCA. — Venez, dansez un peu avec moi.

Mme HENSCHEL. — Monte donc, et va danser là-haut, avec les aut'.

FRANCISCA. — Ah! si on me le permettait! Mais savez-vous, je vais me glisser jusque dans la galerie. Y êtes-vous allée déjà, tout là-haut? A la galerie de la grande salle. Où il y a les sacs de pruneaux. Je vais y aller. Je n'ai pas peur. Et je regarderai dans la salle. Je mangerai des pruneaux, et je regarderai dans la salle. Pourquoi est-ce que je n'y regarderais pas?

Mme HENSCHEL. — P't'êt' Siebenhaar t' fera-t-y descend' dans la salle.

FRANCISCA. — Je regarderai hardiment. Ça m'est égal. Et toutes les femmes qui danseront avec monsieur Siebenhaar, je leur lancerai des noyaux de prunes.

Mme HENSCHEL. — Y t' tourne la tête, l' Siebenhaar.

FRANCISCA. — C'est aussi le plus gentil de tous. *(Musique.)* Voilà que ça recommence. Ils jouent une polka. *(Dansant de nouveau.)* Oh! je voudrais tant danser avec M. Siebenhaar! Et alors, avant qu'il ait pu s'en apercevoir, je lui donnerais un baiser, tout bonnement, comme ça, là!

Mme HENSCHEL. — Pour moi, l' Siebenhaar, y m' semblerait trop vieux.

FRANCISCA. — Votre mari est juste du même âge, madame Henschel.

Mme HENSCHEL. — P'tite chipie, mon homme a cinq ans d' moins, tu entends?

FRANCISCA. — Mais il a l'air beaucoup plus vieux. Il a l'air si vieux et si ridé! Pouah! Ah! non, je ne voudrais pas l'embrasser!

Mme HENSCHEL. — Eh ben, tâche d' filer, si tu veux pas que je prenne l' balai. Ah! tu dis du mal de mon homme! Où est-ce que j'aurais pu en trouver un meilleur? Attends un peu, d' prend' de l'âge, et tu comprendras c' que c'est, qu' d'avoir un homme.

FRANCISCA. — Je ne me marierai pas. J'attendrai qu'il arrive ici un monsieur distingué, un Russe de préférence, — en été, — un baigneur. — Je me ferai enlever par lui. Nous voyagerons, loin, très loin; je veux voir tous les pays. Je veux aller à Paris. Et alors je vous écrirai une fois, madame Henschel.

Mme HENSCHEL. — J' me l' suis toujours dit, qu' tu ferais ton chemin!

FRANCISCA. — Vous pouvez y compter. M. Siebenhaar, aussi, a été à Paris, en quarante-huit. Il raconte de si belles choses sur ce temps-là! Ah! je voudrais me trouver un jour au milieu d'une révolution comme celle-là, à faire des barricades, à...

LA VOIX DE WERMELSKIRCH. — Francisca, Francisca, où es-tu encore fourrée?

FRANCISCA. — Pst! Ne dites rien.

LA VOIX DE WERMELSKIRCH. — Francisca! Francisca!

FRANCISCA. — Pst! Silence! Il veut encore me faire servir au cabaret. — Cela me dégoûte. Je ne veux pas.

LA VOIX DE WERMELSKIRCH. — Francisca!

FRANCISCA. — C'est l'affaire de papa ou de maman. Ou bien alors, qu'ils prennent un garçon! Je ne veux pas qu'on fasse de moi une serveuse de bière.

Mme HENSCHEL. — C'est pourtant pas c' qu'y aurait d' pus désagréab'.

FRANCISCA. — Oui, si c'était des gens bien! Mais rien que des puiseurs d'eau, des cochers et des gens de la montagne. Merci bien! Ça ne me convient pas.

Mme HENSCHEL. — Si j'étais à ta place, ça n' me coûterait pas. Je m' ferais d' bons pourboires. Tu pourrais t' mett' quéques bonnes petites pièces d' côté, t'amasser quéques bons p'tits *groschen*.

FRANCISCA. — Les *groschen* et les *pfennigs*, je ne les accepte pas. Et quand M. Siebenhaar, ou l'architecte, ou le docteur Vallentine me font un petit cadeau, je le dépense tout de suite.

Mme HENSCHEL. — Ça m'étonne pas. La pomme tombe pas loin du pommier. Ton père et ta mère n' font guère autrement. Vous n' prenez pas au sérieux vot' cabaret. Si vous l'aviez pris au sérieux, vous auriez déjà d' l'argent d' côté.

FRANCISCA. — Nous ne sommes pas avares comme vous.

Mme HENSCHEL. — J' suis pas avare. J' veille à c' que j'ai.

FRANCISCA. — Tout le monde le dit, que vous êtes intéressée.

Mme HENSCHEL. — Qu'y viennent me l' dire, à moi! Et puis toi, encore une fois, tu vas filer. J'en ai assez de ton bavardage! Et tâche aussi d' pus r'venir. J'ai

jamais été malade d' pas t' voir. Et moins on vous verra, moins on entendra parler d' vous, mieux ça vaudra. J'en ai assez d' tout' vot' clique.

FRANCISCA, *déjà près de la porte, et, se retournant, avec méchanceté.* — Savez-vous encore ce que disent les gens ?

Mme HENSCHEL. — J' veux rien savoir. Fiche-moi le camp. Et méfie-toi aussi qu'on dise rien su' ton compte. Est-ce qu'on sait c' qui passe pour toi avec Siebenhaar ? Vous deux, vous l' savez. Et je l' sais aussi. Sans ça, y vous aurait chassés vingt fois d' vot' sale cabaret polonais là-haut. Faudrait pas l' connaît' !

FRANCISCA. — Pff, pff, et pff.

(Elle s'en va.)

Mme HENSCHEL. — Oui, une sale clique.

(La porte du fond est restée ouverte. L'un, venant d'en haut, l'autre, venant du couloir, se rencontrent Siebenhaar et le garçon de café, Georges. Leur rencontre a lieu et se voit dans l'axe de la porte. Georges est habillé à la mode viennoise : chapeau, badine, long paletot, etc.)

SIEBENHAAR. — Que venez-vous faire ici ?

GEORGES. — Excusez-moi, j'ai affaire chez l' voiturier Henschel.

SIEBENHAAR. — Le voiturier Henschel n'est pas chez lui, je vous l'ai déjà dit trois fois. Vous n'avez rien à voir chez moi. Si vous l'oubliez encore, je verrai à vous faire rafraîchir la mémoire, par les gendarmes, vous me comprenez ?

GEORGES. — M'sieu Siebenhaar, je vous ferai remarquer qu' je ne viens pas chez vous, mais chez un de vos locataires. Vous ne pouvez me reprocher rien qui touche à l'honneur.

SIEBENHAAR. — Mais si je vous rencontre encore

une fois, je vous fais jeter dehors par les domestiques. Réglez votre conduite là-dessus.

(Il s'en va.)

GEORGES *pénètre dans la chambre, en jurant.* — Nous verrons bien! Nous verrons bien!

Mme HENSCHEL *ferme vivement la porte, maîtrisant difficilement sa rage contre Siebenhaar.* — Nous sommes encore là, aussi. Qu'il essaie un peu! C'est not' chamb' ici, c'est pas la sienne. Et çui qui vient chez nous, vient chez nous! Y n'a rien à voir à ça!

GEORGES. — Nous verrons bien, nous verrons bien; j' dis qu' ça. Ça pourrait lui coûter cher, si j' fais une plainte. Y s'est déjà fait saler une fois, pour Alphonse, qu'était ici y a deux ans. Je l' ferai encore saler davantage. Avec moi, y ne s'en tirera pas à moins de trente thalers d'amende.

Mme HENSCHEL. — Y les a seulement pas en poche, le gueux, la sale bête! Faut qu'il aille emprunter dans tout l' canton. Partout, y n'a qu' des dettes. Combien qu' ça durera de temps? J' sais pas. Mais faudra bien qu' ça finisse. Et alors c'est lui qui devra filer d'ici, au lieu d' chasser les aut'.

(Georges a retiré son pardessus, et accroché aussi son chapeau, et il cherche les petites peluches qui peuvent se trouver sur son habit et son pantalon, pour les faire disparaître.)

GEORGES. — Certainement. Et ça n'est pus un secret pour personne. Chez nous, on en parle à la table d'hôte. Personne l' plaint. Tout l' monde trouve qu' c'est trop juste. Mon nouveau patron peut pas l' sentir. Rien qu' d'entend' son nom, ça l' met en rage. *(Il a tiré un peigne et un miroir de poche, et il se bichonne.)* C'est pas Siebenhaar, qu'on devrait s'appeler, quand on est gueux comme ça, c'est *si peinard.*

Mme HENSCHEL, *riant.* — Ah! j' te crois! Ça serait plus juste!

GEORGES. — Mais dis donc, Hanné, as-tu quelque chose de chaud ?

Mme HENSCHEL. — Pourquoi qu' t'es pas v'nu, la nuit passée ?

GEORGES. — Tu t' figures donc que j' peux sortir tous les jours ? J'ai déjà eu assez d' mal à êt' lib' aujourd'hui. Hier, a fallu veiller jusqu'à tois heures.

Mme HENSCHEL. — Qu'est-ce donc qu'y avait ?

GEORGES. — Une séance des pompiers. Y z'ont acheté une nouvelle pompe. Alors y z'ont l'intention d' donner bientôt une fête d'inauguration. Y z'ont eu une séance pour ça.

Mme HENSCHEL. — Pourvu qu'y z'aient un prétex' à s' soûler ! Moi, pendant c' temps-là, j'étais assise toute seule, à t'attend', jusque tard dans la nuit. A un moment, — j' sais pas c' qu'a pu s' passer : p't'êt' un oiseau qui s' sera cogné cont' la fenêt', — j'ai cru qu' c'était toi. Et j'y ai été, à la fenêt'. J' l'ai ouverte. J'étais si furieuse, après, qu' j'ai pas pu m'endormir, d' la moitié d' la nuit. *(Elle laisse tomber le poing tristement sur la table.)* Ah ! j' sais pas c' que j'ai ; y m' passe tout l' temps des méchancetés comme ça !

GEORGES. — Allons donc ! faut pas s' faire de bile ! *(Il la prend par la taille.)* A quoi qu' ça sert ? Où qu' ça vous mène ?

Mme HENSCHEL, *se libérant de lui.* — Eh ben, oui, c'est vrai. Mais j' sais pas comment qu' ça s' fait, faut aussi toujours qu' les choses aillent d' travers. Toute la semaine, Henschel reste à la maison ; et pour une pauv' malheureuse fois qu'y s'en va pour un peu d' temps, faut l' laisser perd', c' temps-là !

GEORGES. — Mais aujourd'hui, y n'est pas trop tard. Y r'vient seulement lundi, pas vrai ?

Mme HENSCHEL. — Qu'est-ce qui sait si c'est vrai ?

GEORGES. — Pourquoi qu' ça serait pas vrai ? J' vois pas pourquoi.

Mme HENSCHEL. — Faut tout l' temps qu'y soye ici. Dans l' temps, ça n'allait pas si mal. Y restait des semaines en voyage. Aujourd'hui, y s' lamente, Dieu sait combien, s'y lui faut seulement découcher une seule nuit. Et quand y dit : « J' serai trois jours absent, » c'est rare qu'y soit pas r'venu dès l' deuxième jour... Ecoute... écoute donc... j' crois bien qu' c'est déjà eux. Qu'est-ce qui claquerait comme ça dans la cour ?

GEORGES, *accablé, après avoir écouté.* — Que l' diab' l'emporte tout d' suite ! La sale bête ! l'animal ! On n'a pas seulement l' temps d' se réchauffer les pieds, et v'là qu'y faut repartir, hein ? J' m'étais pas imaginé qu' ça s' passerait comme ça.

(Il remet son pardessus et prend son chapeau à la main.)

Mme HENSCHEL, *lui arrachant le chapeau de la main.* — Tu vas rester ici. Qu'est-ce que t'as b'soin t' t'en aller ? D'vant qui donc est-ce que j'aurais peur ? D'vant Henschel ? Faut qu'y file doux. Manquerait pus qu' ça ! Aussi, j' te l'avais dit : pourquoi qu' t'es pas venu hier ? Y aurait eu personne entre nous. Pas d'Henschel, pas d' Siebenhaar. Aujourd'hui, l' diab' est déchaîné.

(Entre le maquignon Walther. C'est un joli garçon, un peu bouffi. Il a près de quarante ans. Il a une pelisse, une casquette de laine, des bas de chasse, des bottes à longues tiges, des moufles à cordons.)

WALTHER. — Dis donc, Hanné, ton homme est là, dehors, dans la cour. Bonsoir. Je n' fais qu'entrer. J' voulais t' dire bonsoir. Faut qu' je r'monte à cheval tout de suite. Nous avons fait une affaire pour de beaux p'tits flamands. Y t'a aussi apporté quéque chose.

Mme HENSCHEL. — J' croyais qu' vous r'viendriez qu' lundi ?

WALTHER. — Ben oui, c'était not' intention. Mais il a fallu s'arrêter en chemin. Les chevaux pouvaient pus aller. On s' serait cassé l' cou, tellement y f'sait mauvais à marcher su' l' verglas.

GEORGES. — Naturellement, par le chemin d' fer on va plus vite.

WALTHER. — Qu'est-ce que c'est encore que celui-là ? On vous voit pas. Ah ! c'est le p'tit Georges ! Mais oui ! fichtre ! on dirait un baron, vrai !

GEORGES. — On gagne mieux sa vie à l'hôtel de l'Etoile. Ah ! oui, on la gagne mieux. Ici, c' qu'on était dans l' pétrin ! A la fin, j'avais pu rien à m' mett' sur le dos. Maintenant, j' peux r'commencer à m'acheter quéques petites choses.

WALTHER. — Devine un peu, Hanné, c' qu'y t'apporte, ton homme ?

Mme HENSCHEL. — Qu'est-ce que c'est ?

WALTHER. — Savoir si ça t' fera plaisir !

Mme HENSCHEL. — On verra. Ça dépend c' que c'est.

WALTHER. — Allons, voyons, bonsoir. Sans ça, ma femme s' fâchera après moi.

Mme HENSCHEL. — Bonsoir.

WALTHER. — Bonne santé !

GEORGES. — J' vais avec vous. Bonsoir, madame Henschel.

Mme HENSCHEL. — Vous n'aviez pas à parler avec Henschel ?

GEORGES. — J'ai bien l' temps. C'est pas pressé.

WALTHER. — Si vous avez quéque chose à y dire, attendez plutôt à demain, mon p'tit Georges. Aujourd'hui, il a aut' chose en tête. Alors, Hanné, tu sais pas c' qu'y t'apporte ?

Mme HENSCHEL. — Qu'est-ce qu'y peut m'apporter? N' rabâche donc pas comme ça.

WALTHER. — Eh ben, c'est ta fille, qu'y t'apporte.

Mme HENSCHEL. — ... Qu'est-ce qu'y m'apporte? J'ai pas entendu.

WALTHER. — Nous avons été à Quolsdorf, nous avons été la chercher.

Mme HENSCHEL. — Vous êtes soûls tous les deux.

WALTHER. —Non, non, c'est comme je l' dis.

Mme HENSCHEL. — Aller la chercher. Qui ça?

WALTHER. — Y m'en avait rien dit. On s' trouvait là-haut, à Quolsdorf, et on était entré à la buvette.

Mme HENSCHEL. — Eh ben? Et après?

WALTHER. — Y avait quéques instants qu'on était assis là. Et v'là qu' ton père arrive. Il avait ta p'tite avec lui.

Mme HENSCHEL. — C'est pas mon enfant.

WALTHER. — Ça, j'en sais rien. Tout c' que j' sais, c'est qu'il l'a là, dehors, avec lui. Y s'est approché d' ton père, et y a dit : « Elle est jolie, la p'tite. » Et puis, il l'a prise dans ses bras, et il l'a un peu cajolée. « Veux-tu que j' t'emmène? » qu'y a demandé. Et è y a dit oui tout d' suite.

Mme HENSCHEL. — Eh ben? Et l' père?

WALTHER. — Ton père, donc, connaissait pas Henschel.

Mme HENSCHEL. — D' mieux en mieux. Et puis, c'est tout?

WALTHER, *parlant maintenant plutôt à Georges.* — Oui, c'est à peu près tout. Il est sorti avec la p'tite, en disant à ton père : « J' vais seulement l'asseoir su' l' cheval. » La p'tite criait toujours : « Oh! oui, hue, dada! » Alors, il est monté su' son grand flamand, y m'a dit d'y tend' la p'tite. Il l'a prise, il a dit adieu, et il est parti avec.

Mme HENSCHEL. — Et l' père l'a laissé faire?

WALTHER. — Qu'est-ce qu'il aurait pu cont'? Et puis, tout Quolsdorf aurait pu vouloir s'en mêler. C' qu'Henschel tient, y l' tient bien, et j' conseillerais à personne... Et personne non pus, dans tout l' canton, n'oserait s'en prend' à Henschel. L' père savait seulement pas c' qui y arrivait. Tout d'un coup, y s'est mis à crier comme un perdu, à crier et à jurer pus que d' raison. Les gens riaient. Eux, y connaissaient bien Henschel. Pour lui, y disait tranquillement : « Bonne santé, vieux père Schäl; j' l'emporte. Sa mère, à la maison, attend sûrement après elle. Arrête-toi de t' souler, — qu'il a pu encore y crier, — et y aura p't'êt' un jour à la maison une p'tite place pour toi. »

GEORGES. — Adieu. J' préfère r'passer demain.

(Il s'en va.)

Mme HENSCHEL. — Et y s' figure que j' vais la garder ici? Jamais. Jamais d' la vie! C'est pas mon enfant. Quelle figure que j' ferais d'vant l' monde? A Quolsdorf, et puis ici? C'est pas fini, d' se tourmenter, jour et nuit, qu'on pourrait dire, avec la petite Gustine. Et tous ces embêtements-là r'commenceraient? Qu'y fasse attention à lui!

(Henschel apparaît à la porte du fond. Il a aussi une pelisse, des bottes à tiges, des bas de chasse, un pantalon de cuir, etc.; le costume dans lequel il est descendu de cheval. Il amène avec lui une petite fille de six ans, sale et en haillons.)

HENSCHEL, *dont la joie s'éteint un peu, parce qu'il a entendu les dernières paroles de Hanné.* — Qui qu' c'est, qui doit faire attention à lui?

Mme HENSCHEL. — Oh! j' sais pas.

HENSCHEL. — R'garde un peu, Hanné, qui qu' c'est que j' t'amène. *(A la fillette.)* Allons, va, Berthine, dis bonsoir. Va, et dis : « Bonsoir, maman. »

(La petite Bertha, après s'être difficilement décidée à quitter Henschel, qui l'encourage par de petites poussées amicales, traverse la chambre de biais pour aller à Hanné qui est assise à bouder sur le banc du poêle.)

Mme HENSCHEL, *lorsque l'enfant se trouve debout, toute décontenancée, devant elle.* — Qué que tu viens faire ici?

BERTHA. — J' suis v'nue sur un beau cheval.

(Henschel et Walther rient franchement.)

HENSCHEL. — Allons, c'est entendu, nous la garderons ici... Bonsoir, Hanné!... Eh ben, t'es fâchée?

Mme HENSCHEL. — T'avais dit qu' tu r'viendrais qu' lundi. J'ai rien à t' donner à souper.

HENSCHEL. — Y aura toujours bien un morceau d' pain et d' lard.

(Il suspend sa casquette.)

Mme HENSCHEL, *bousculant la petite Bertha, pour la voir de tous côtés.* — D' quoi t'as l'air!

HENSCHEL. — Faudra y acheter des hardes. È n'a bientôt pus rien su' l' corps. C'est heureux qu' j'aie eu plusieurs couvertures, elle aurait gelé en route. *(Après avoir suspendu sa pelisse et s'être réchauffé les mains, etc.)* C' qu'y aurait d' mieux, ça s'rait d' la mett' dans l' baquet.

Mme HENSCHEL, *involontairement.* — C' qu'y aurait d' mieux, c'est qu' tu l'aurais laissée où elle était.

HENSCHEL. — Qu'est-ce tu dis?

Mme HENSCHEL. — Rien.

HENSCHEL. — J' croyais qu' tu disais quéque chose... Dans l' baquet, d'abord; après ça, au lit. Et y s'rait pas mauvais d' passer un peu la r'vue d' la tête. C' qui doit y avoir des habitants là-dessus! *(Bertha pleure.)* La tire donc pas comme ça!

Mme HENSCHEL. — Oh! n' crie pas, p'tite. — Manquait pus qu' ça!

HENSCHEL. — Faut êt' un peu aimab' avec elle. È vous est r'connaissante pour tout c' qu'on y dit d' bon. Pleure pas, Berthine, voyons, voyons, pleure pas.

BERTHA. — J' veux r'tourner chez papa.

HENSCHEL. — T'es chez ta mère. Ta mère a d' la bonté... J' suis content qu' nous l'ayons. Il était temps! Bientôt aurait fallu aller la chercher au cimetière.

M[me] HENSCHEL. — Elle est pas si malade qu' tu dis.

HENSCHEL, *étonné mais bon enfant.* — Ben quoi? où qu' tu veux en v'nir?

(Un silence.)

WALTHER. — Allons, bonne santé, vous aut'! Faut que j' voie à m'en aller.

HENSCHEL. — Ben non, attends donc, qu' nous buvions un grog ensemb'.

M[me] HENSCHEL. — Si y avait seulement du rhum à la maison!

HENSCHEL. — Va en chercher chez Wermelskirch.

M[me] HENSCHEL. — J' veux pus rien avoir à faire avec ces gens-là!

WALTHER. — Mais non, faut que j' rent'. J'ai pas l' temps. M' faut encore trotter une demi-heure. *(A Hanné.)* J' veux pas êt' une cause d'ennui pour toi.

M[me] HENSCHEL. — Qu'est-ce qu'a jamais dit ça?

WALTHER, *plaisamment.* — Personne. Pas moi, pour sûr. J' voudrais jamais. J' m'engage pas comme ça. Avec toi, faut faire attention. Adieu, et bonne santé.

HENSCHEL. — Bonne santé. Et bien l' bonjour à ta femme, t'entends?

WALTHER, *déjà sorti.* — Entendu. Bonsoir. J' l'oublierai pas.

(Il s'en va.)

HENSCHEL. — Eh ben? quoi? Y a quéque chose qui n' va pas? J'ai pas eu raison?

Mme HENSCHEL. — Qu'est-ce que j' dirai aux gens?

HENSCHEL. — ... Tu vas pas avoir honte d' ta fille?

Mme HENSCHEL. — Qu'est-ce qui prétend ça?... Et puis, ça m'est égal... Tu n' cherches qu'à m' faire du tort. Tu fais tout pour ça. *(A l'enfant, rudement.)* Tiens, v'là du lait. Bois. Et après, aller coucher.

(Bertha boit.)

HENSCHEL. — Tu vas continuer comme ça?

Mme HENSCHEL. — Qu'est-ce que j' fais d' mal?

HENSCHEL. — Avec la p'tite.

Mme HENSCHEL. — J' la mangerai pas, pour sûr.

(Elle emmène l'enfant qui pleure silencieusement, et la fait entrer dans la chambre, pour la coucher.)

HENSCHEL, *continuant à lui parler après qu'elle a disparu.* — È n'est pas non plus ici pour ça. Alors, j'aurais mieux fait d' pas l'amener. *(Un silence. Hanné revient seule.)* Si on savait seulement c' que vous voulez! Avec vous aut', les femmes, on peut jamais savoir. T'as toujours fait comme si...

Mme HENSCHEL, *pleurant méchamment.* — T'en as menti, si tu veux que j' te l' dise.

HENSCHEL — Menti? Comment?

Mme HENSCHEL, *toujours pleurant.* — J' t'ai jamais embêté avec Bertha. C'est tout juste si j' t'ai parlé une fois d'elle.

HENSCHEL. — J' dis pas l' contraire. Qu'est-ce que t'as à crier comme ça?... Mais justement pa'ce que tu disais rien, j' m'étais dit : « Faut la comprend' sans qu'è parle. »

Mme HENSCHEL. — Tu pouvais pas m' demander?... On demande, avant de faire une chose comme ça.

HENSCHEL. — Eh ben, j' vais t' dire quéque chose. C'est aujourd'hui samedi. Je m' suis dépêché tant qu' j'ai pu, pa'ce que j' voulais êt' à la maison.

J' m'étais figuré qu' tu me r'cevrais autrement. Si ça n'est pas, tant pis! J' peux rien y changer. Maintenant, laisse-moi tranquille. C'est compris?

Mme HENSCHEL. — Personne n' pense à pas t' laisser tranquille.

HENSCHEL. — C'est compris? Y m' faut la paix. Rien d' plus. C'est toi qu'as mené les choses jusque-là. J'y ai pas tant réfléchi. Gustine est morte. È r'viendra pus. Sa mère l'appelait, du fond d' sa tombe. Le p'tit lit est vide. Nous sommes tout seuls. Pourquoi donc, ta p'tite, qu' nous l'aurions pas prise? J'ai c't'idée-là, et è n' m'est rien! Tu d'vrais bien pus l'avoir, toi qu'es la mère.

Mme HENSCHEL. — L'enfant est là. Qué qu' t'as encore à faire des reproches!

HENSCHEL. — Si tu t' tais pas, j' m'en vais. J' monte chez Wermelskirch, et j' rent' pas d' la nuit. J' vois ben qu' tu veux m' chasser d' la maison... Je m' dis toujours: « Ça va changer, » mais ça va toujours d' mal en pis! Je m' figurais qu' si t' avais une fois ta p'tite, tu r'viendrais un peu à la raison. Vois-tu, si ça ne finit pas bientôt!...

Mme HENSCHEL. — J'ai pus qu'une chose à t' dire: si la p'tite reste ici, et si tu dis aux gens qu'elle est ma fille...

HENSCHEL. — Y l' savent tous. Qu'est-ce qu'y faudrait leur dire!

Mme HENSCHEL. — Eh ben, tu peux y compter: je m' sauverai d'ici.

HENSCHEL. — Sauve-toi, sauve-toi, tant qu' tu voudras... Mais j' comprends pas, non; tu devrais mourir de honte!

ACTE QUATRIÈME

La grande salle de l'hôtellerie de Wermelskirch, peinte en blanc. A gauche, une porte qui conduit dans l'intérieur de la maison. La paroi du fond, en partant de la gauche, va jusque vers le milieu de la scène. Là elle forme un angle droit, et se continue très loin jusqu'à l'arrière-plan. Il se forme ainsi comme une seconde salle séparée de la première par des tentures rouges, et tout au fond de laquelle il y a un billard. La paroi, qui forme la droite de ces deux salles, a une porte vitrée sur la rue, et plus en avant une fenêtre.

A gauche, devant le mur de fond, se trouve installé le comptoir, avec les bouteilles carrées qui contiennent le schnaps, l'appareil à bière, les verres, etc. Dans les deux salles, des tables, des chaises, des meubles de merisier polis en clair.

Aux murs, des lithochromies, représentant principalement des scènes de chasse.

Le long de la paroi de gauche, un piano.

Wermelskirch, en robe de chambre, et une longue pipe à la bouche, est assis au piano, et joue.

Trois pompiers de village jouent au billard dans le fond.

A droite, sur le devant, Hauffe couve d'un air abruti un verre de schnaps.

Mme Wermelskirch, une vieille, attifée en Bohémienne, lave des verres derrière le comptoir. Francisca, blottie sur la planche de la fenêtre, à droite, joue avec un petit chat.

Le garçon de café Georges est debout devant le comptoir, un verre de bière devant lui. Il porte un élégant costume de printemps, des souliers vernis, etc., et il a le chapeau haut sur la tête.

WERMELSKIRCH *joue et chante.*

Jadis, lorsque j'étais prince de l'Arcadie,
J'étais riche, puissant; mon sort faisait envie...

GEORGES, *qui se balançait en suivant la mesure.* — Allons, la suite, les paroles!

WERMELSKIRCH, *toussant d'une manière affectée.* — Ça ne va pas!... un enrouement; toujours de l'aphonie... Voyons... Recommençons.

Jadis, lorsque j'étais... (*Il tousse.*)
Jadis, lorsque j'étais prince de l'Arcadie,
J'étais riche... J'étais riche...

Que le diable l'emporte!

GEORGES. — Les paroles! Continuez. Ça allait très bien. C'est fort beau.

WERMELSKIRCH. — Je ne pourrais plus qu' vous tousser la suite. Ça ne va plus.

GEORGES. — Dommage! C'était si beau. C'est d' la musique de cour?

WERMELSKIRCH. — Plutôt d' jardin.

GEORGES. — Si vous voulez. Je ne connais pas bien les différences. Eh ben, mam'z'elle Francisca, qu'est-ce qu'on a donc à rire?

FRANCISCA. — Vous avez de si beaux souliers vernis.

GEORGES. — N'est-ce pas? Je n' peux pourtant pas aller nu-pieds. Donnez donc encore une chope à c't' homme-là. Qu'est-ce que vous diriez d'un petit verre d'eau-de-vie d' Dantzig, mam'z'elle Francisca?... Ah! oui, mes souliers vernis sont beaux. Y m'ont coûté quat' bons thalers. Enfin, on peut s' payer ça! On s' tire d'affaire. A l'hôtel de «l'Epée», au moins, on gagne sa vie. Ce n'est pas quand j'étais à «l'Etoile» qu' j'aurais pu m' les acheter.

WERMELSKIRCH. — Alors, vous vous trouvez mieux à «l'Epée»?

GEORGES. — Cent mille fois. Un patron aussi brave homme que celui que j'ai maintenant, jamais j'en avais eu, d'puis que j' suis dans l' métier. Nous sommes comme deux amis ensemble, j' pourrais dire comme deux frères. J' pourrais l' tutoyer.

WERMELSKIRCH. — Ce n'est pas avec Siebenhaar, que vous auriez pu vous permettre ça!

(*Francisca rit hautement.*)

GEORGES. — Mais vous voyez où son orgueil l'a

mené. Encore quinze jours, trois semaines, on vendra tout chez lui, et j' pourrai m' payer sa montre d'or.

WERMELSKIRCH. — Achetez donc toute la maison.

GEORGES. — Pas encore, malheureusement. Pour ça, m' faut encore attend'. Et puis elle est vendue... A la vôt', à vot' santé, messieurs; quand y en a pus, y en a encore... L'acheteur s'appelle Exner? Pas vrai? C'est lui qu'a tout acheté? Mais y n' gardera que l' commerce d'eaux minérales; y va affermer l'hôtel... Ah! j' lui prendrais bien, si j'avais d' l'argent.

HAUFFE. — Allez seulement trouver Henschel. Y vous en donnera.

GEORGES. — Eh mais, dites donc, savez-vous, ça n' serait pas si impossib'.

HAUFFE. — Parbleu! vous êt' assez bien avec sa femme.

(Francisca éclate de rire.)

GEORGES. — Pourquoi pas? È n'est pas mal du tout, savez-vous? Et çui qui sait s'y prend', j' peux vous l' dire, les femmes viennent lui manger dans la main.

HAUFFE. — Eh ben, si vous avez m'né vot' affaire assez loin pour qu' la femme à Henschel vienne vous manger dans la main, on peut dire qu' vous vous y entendez.

(Entre Fabig, la courroie de sa voiture autour du cou. Il s'assoit modestement dans un coin.)

GEORGES. — C'est justement là c' que j' dis. Et on m'imiterait pas si facilement. Dans ces choses-là, çui qu'est pas sur le qui-vive y peut r'cevoir quéques bons coups de gourdin.

WERMELSKIRCH. — Ce n'est pas encore fini. *(Siebenhaar entre par la gauche.)* Et aux endroits où Henschel cogne, je vous garantis qu'il n' pousse plus d'herbe. Votre dévoué serviteur, monsieur Siebenhaar.

SIEBENHAAR, *un peu pâle.* — Bonjour.

GEORGES. — J' vais aller un peu au billard.

(Il prend son verre de bière, et disparaît dans la salle du fond.)

SIEBENHAAR, *s'appuyant à la table qui est près du piano.* — Vous étiez en train de chanter, monsieur Wermelskirch. Je vous prie : que je ne vous trouble pas !

WERMELSKIRCH. — Comment ? Moi ? Chanter ? Ce n'est pas possible. Voyez-vous, je suis troublé, profondément. Puisque vous le dites, cela doit être vrai. Vous permettez que je m'assoie près de vous ? Apporte-moi aussi un verre de grätzer, Francisca.

SIEBENHAAR. — Tout de même, quand on y repense, il y a trois ou quatre ans vous étiez devenu absolument aphone. Vous allez beaucoup mieux.

WERMELSKIRCH. — A quoi cela m'avance-t-il ? On s'est remis tant bien que mal. Mais maintenant, qui sait ce que l'on deviendra ?

FRANCISCA *pose le verre de grätzer devant Siebenhaar ; et, s'adressant à son père.* — Je t'apporte le tien tout de suite.

SIEBENHAAR, *après avoir bu.* — Comment ? ce que l'on deviendra ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

WERMELSKIRCH. — Rien de bien précis. Je ne sais pas. J'éprouve des tiraillements dans tous les membres. Le temps va changer. Sérieusement, je vois un tas de signes précurseurs. Vieille routine de comédien. A l'époque où les eaux de ce pays me firent tant de bien, je le pressentais, je le disais, que dix chevaux n'arriveraient pas à m'arracher d'ici. Et, en effet, il n'y avait pas un mois encore que nous étions arrivés, et je licenciais ma troupe, je remisais le char de Thespis. Maintenant, il va falloir remonter sur la vieille carriole. Qui sait pour aller où ?

SIEBENHAAR. — Qui sait pour aller où ? C'est le sort commun. Moi, pour ma part, je ne m'en plains pas.

WERMELSKIRCH. — Vous êtes encore dans toute la force de l'âge. Un homme comme vous n'est pas embarrassé de savoir ce qu'il deviendra. Pour moi, pauvre vieille chiffe, il n'en va pas ainsi. Si je perds ici mon pauvre petit gagne-pain, je veux dire si on me donne mon congé, que me restera-t-il à faire? je voudrais le savoir. M'acheter un orgue de Barbarie, et Francisca irait quêter, tendre la main?

FRANCISCA. — Oh! mais, papa, ça ne me ferait pas peur.

WERMELSKIRCH. — Oui, s'il pleuvait des ducats!

FRANCISCA. — Mais aussi, papa, tu vois bien que tu peux parler, tu n'aurais qu'à rentrer au théâtre. Tu retrouveras un engagement.

WERMELSKIRCH. — Pas même sur le théâtre aux singes, ma pauvre enfant.

SIEBENHAAR. — Est-ce que M. Exner vous a donné quelque chose à entendre? Il m'avait pourtant dit qu'il laisserait tout comme c'était, dans les grandes lignes.

WERMELSKIRCH. — Il faut croire que je ne fais point partie des grandes lignes!

Mme WERMELSKIRCH, *très agitée, s'en vient à la table où sont Siebenhaar et Wermelskirch.* — Monsieur Siebenhaar, il faut que je vous dise. Vous pouvez me croire, monsieur Siebenhaar. Je suis une vieille femme de cinquante ans, et j'ai subi bien des épreuves dans ma vie. Mais de la façon dont on nous a joués ici... Non, vraiment... ah! je ne sais pas... c'est d'une bassesse, d'une infamie! Une pure infamie, vous pouvez me croire.

WERMELSKIRCH. — Voyons, la mère, laisse-nous. Fais-moi le plaisir de rester tranquille. Et retire-toi dans tes retranchements.

Mme WERMELSKIRCH. — Et qu'est-ce que notre petite Francisca lui a fait aussi, à cette femme de rien?

FRANCISCA. — Laisse donc, maman!

Mme WERMELSKIRCH. — Pas du tout. Est-ce que nous devons tout supporter? Est-ce que nous n'avons pas le droit de nous défendre, si elle est cause qu'on nous enlève notre gagne-pain? Si elle s'en va raconter aussi sur notre fille des choses... *(A Sienbenhaar.)* Voyons, monsieur Siebenhaar, est-ce que jamais Francisca a été trop familière avec vous?

WERMELSKIRCH. — Maman! maman! Allons, viens, viens, avec moi. Là! Repose-toi. La scène a bien marché. Nous recommencerons ça demain, midi pour le quart. *(Il la reconduit derrière son comptoir, où on l'entend encore sangloter quelques instants. Puis il revient à sa place.)* Au fond, elle a raison. La rumeur en est venue jusqu'à moi aussi, que notre cabaret, Henschel veut l'avoir. Derrière ça, cherchez la femme.

HAUFFE. — Y a pas b'soin d' chercher, pour la trouver. Toutes les fois qu'y a quéque discord' dans l' village, y a pas b'soin d' chercher d'où qu' ça vient. La femme de Henschel a l' diab' au corps.

FABIG. — Et y a longtemps qu'è guigne l' cabaret.

SIEBENHAAR, *à Hauffe.* — On ne vous voit plus, Hauffe. Qu'est-ce que vous devenez donc?

HAUFFE. — Qu'est-ce que j' pouvais dev'nir! J' suis tombé dans la misère, parbleu, et qui qu' c'est qui m'y a poussé? c'est c'te sacrée femme. Qui qu' ça s'rait, sans elle? Avec Henschel, j'ai jamais rien eu.

FABIG. — C'est sa femme qui porte la culotte.

HAUFFE. — J' peux pus assez marcher pour elle. Ben sûr que j' suis pus d' la première jeunesse. J' peux pus tourner autour d' ses jupes, et c'est ça qu'è veut, c'est ça qu'y faut pouvoir faire. Elle est toujours si excitée, qu'on pourrait dire... È n'en a jamais assez. Seu'ment, moi, j' peux travailler. Les blancs-becs qu'è prend, y sont tellement feignants, qu' j'en fourrais encore t'ois comme eux dans mon sac.

SIEBENHAAR. — Le vieux Henschel fait de la peine!

HAUFFE. — S'y s' contente d' ça, ça me r'garde pas. Mais si j'ai tous les memb' engourdis, y d'vrait savoir d'où qu' ça vient. Y s' sont pas engourdis à rien faire. Et s'il a ses coff' remplis aujourd'hui, remplis d'argent, y en a une bonne part que j'y ai gagnée.

SIEBENHAAR. — Je me souviens encore très bien. Vous serviez déjà chez le père de Guillaume Henschel?

HAUFFE. — Ben oui, chez l' père, déjà. Et les chevaux à Henschel, je leur y ai donné à manger dix-huit années, et pus qu' ça encore. Attelés et dételés, et conduits partout, l'hiver comme l'été. A Fribourg, à Breslau, pus loin encore, jusqu'à Bromberg, qu' j'ai conduit. Combien d' bonnes nuits qu'y m'a fallu dormir dans la voiture! Et j' m'y suis gelé les mains et les oreilles; aux deux pieds, j'ai des engelures grosses comme l' poing. Et au bout d' tout ça, y m' chasse.

FABIG. — C'est sa femme qu'est cause d' tout. Lui, c'est un brave homme.

HAUFFE. — Pourquoi qu'il l'a épousée! Y verra où qu' ça l' mènera. Il a seulement pas pu attend'. Sa première femme était pas encore froide, dans l' cercueil, qu' déjà y se r'mariait.

SIEBENHAAR. — On ne la connaissait pas comme aujourd'hui.

FABIG. — J' la connaissais, moi, Seigneur! S'y m'avait d'mandé, j'y aurais dit. Si y voulait envoyer la p'tite Gustine r'joind' sa mère, y avait pas pour ça d' meilleur moyen qu' d'y donner la Hanné comme belle-mère.

HAUFFE. — Oui, oui... J'en dis pas pus long. Y en a déjà pus d'un qui trouve pas clair tout ça. Tout ça y r'tombera d'ssus. Dans c' temps-là, l' monde s'est étonné. Aujourd'hui, rien de c' qu'on apprendrait d' pire étonnerait pus personne.

Siebenhaar. — Allons donc! Tout cela n'est que du commérage.

(Entre le maquignon Walther. Bottes à tiges, casaquin de chasse, casquette, fouet. Il s'assoit à l'une des tables, et fait signe à Francisca, qui bientôt lui apporte un verre de bière.)

Hauffe. — Vous dites ça. Qui sait si c'est vrai? Si les morts pouvaient r'venir et parler, l'aut' femme de Henschel en aurait à raconter! È pouvait pus viv', è voulait pus viv'. Et encore pire : on voulait pus qu'è viv'.

Siebenhaar. — Faites attention à ce que vous dites, mon ami. Si Henschel entendait quelque chose de ça...

Hauffe. — J'ai pas b'soin d' faire attention. J' dirais ça en face à tout l' monde. Y fallait qu'è meure. L'ont-y empoisonnée? ça, j'en sais rien, j'y étais pas. Mais c'est pas possib' qu' ça s' soit passé comme ça d'vait s' passer. Elle avait une bonne santé. Elle avait encore trente années à viv'.

(Siebenhaar achève son verre, et se lève.)

Walther. — Qu'elle avait une bonne santé, j' suis là pour le dire. C'était ma sœur, après tout, et j' la connaissais bien. Mais elle était su' leur chemin. Fallait qu'è disparaisse.

(Siebenhaar sort tranquillement.)

Wermelskirch. — Messieurs, une prise, peut-être, ça ne vous ferait pas plaisir? *(La voix plus basse, et sur un ton de confidence.)* Messieurs, il me semble que vous allez trop loin. Pensez un peu de qui vous parlez. Hier soir, très tard, il était encore ici. Et il poussait de tels soupirs, je vous assure, — et il n'y avait personne que lui, — ça m'allait au cœur.

Hauffe. — C'est sa mauvaise conscience qui l' travaille.

WALTHER. — Laissez-moi donc tranquille, avec Henschel. J'en ai par-dessus la tête, d' lui. Y a déjà longtemps que tout est rompu, ent' moi et lui.

WERMELSKIRCH. — Mais non, M. Siebenhaar a raison. Henschel est un homme qui fait pitié.

WALTHER. — Y peut penser d' lui c' qu'y voudra. Ça me r'tire pas mon opinion. Personne a b'soin de m' dire c' que j' dois penser su' lui.

(Henschel et le maître forgeron Hildebrant entrent par la droite. Henschel tient sur son bras la petite Bertha, habillée plus proprement qu'auparavant. Un silence gêné parmi les autres personnages.)

WERMELSKIRCH. — La bienvenue, monsieur Henschel.

HENSCHEL. — Bonjour, tout l' monde.

FRANCISCA. — Eh! Berthine, comment ça va?

HENSCHEL. — Dis merci... Voyons, tu n' sais pus parler?... Faut s' contenter d' ça. Bonjour, beau-frère. *(Il tend nonchalamment la main à Walther. Celui-ci lui prend la main de la même façon.)* Comment ça va?... Ça va toujours?

WALTHER. — Comment veux-tu qu' ça aille? Si ça allait mieux, ça f'rait pas d' mal. Te v'là d'venu une vraie bonne d'enfant.

HENSCHEL. — C'est pourtant vrai. Y a pas d'aut' nom.

WALTHER. — Bentôt, on t' verra pus sans la p'tite. Tu peux donc pas la laisser à la mère?

HENSCHEL. — La mère est toujours à récurer, à travailler. Faut pas qu'elle ait tout l' temps la p'tite dans les jambes. *(Il s'assoit sur la banquette, près du comptoir, non loin de son beau-frère, l'enfant sur son genou. Hildebrant prend place en face de lui.)* Eh ben, maît' Hildebrant, qu'est-ce qu'on va boire? M' semb'

qu'on a mérité une chope ... Deux chopes et deux petits rhums.

HILDEBRANT. — La charogne. Y m'a fichu un coup!

HENSCHEL. — L' compte y était. Ça a des forces!... Et les quat' fers l'un après l'aut'!... Bonjour, Hauffe.

HAUFFE. — ... Bonjour.

HENSCHEL. — ... Il est un peu grognon. Laissons-le tranquille.

FABIG. — M'sieu Henschel, achetez-moi quéque chose. Un étui à aiguilles, p't'êt', pour vot' femme, ou p't'êt' un joli peigne, pour mett' dans ses cheveux. *(Rire de tous.)* Georges, l' garçon d' café, vient d' m'en acheter un.

HENSCHEL, *qui rit bonnement avec les autres.* — Allons, fiche-moi la paix, avec tes peignes. *(A Wermelskirch.)* Donnez-y donc une chope... Un p'tit bonhomme tout drôle; d'où est-y donc?

HILDEBRANT. — Y m' semb' qu' ça doit êt' Fabig, d' Quolsdorf, l' plus fieffé feignant d' tout l' canton.

HENSCHEL. — J'ai aussi là une petite herbe d' Quolsdorf.

FABIG, *à Bertha.* — Nous sommes d' vieilles connaissances, pas vrai?

BERTHA, *à Fabig.* — J' veux des bonbons.

FABIG. — Vous voyez qu'è me r'connaît. Faut que j' voie un peu si j' trouve quéque chose pour toi.

BERTHA. — Dehors, dans la voiture.

FABIG. —Pas du tout. Là, dans ma poche. *(Il donne des dragées à la petite.)* Mais, dis donc, p'tite, t'es donc destinée à êt' toujours dans les cabarets? Là-bas, c'était avec ton grand-père. Ici, v'là qu' Guillaume Henschel t' traîne avec lui.

HENSCHEL. — Dis-lui : « Occupe-toi d' tes vieux chiffons. Y en a d'aut' pour prend' soin d' moi. » Aie pas peur, dis-lui.

(Georges vient, très animé, de la salle de billard.)

GEORGES, *sans remarquer Henschel.* — J' l'aurais jamais cru. L'animal, c' qu'il en entonne! Il avalerait le verre. Toujours à la craie, mam'zelle Francisca! Et un tonneau d' bière. Nous sommes cinq hommes.

FRANCISCA *a pris Bertha dans ses bras. Elle va avec elle derrière le comptoir.* — Berthine ne veut pas, je ne peux pas maintenant.

GEORGES. — Tiens, maître Henschel, vous v'là aussi?

HENSCHEL, *à Hildebrant, sans faire attention à Georges.* — A la tienne, Hildebrant.

(Ils trinquent et boivent. Georges, un peu embarrassé, s'en va à l'une des tables allumer son cigare.)

FABIG. — Dites donc, m'sieu Georges, vous êtes donc sorcier?

GEORGES. — Sorcier? Pourquoi ça?

FABIG. — Vous avez disparu, tout à l'heure, comme une chandelle qu'on souff'.

GEORGES. — Faut pas s' laisser entraîner. J' suis pas en bon accord avec Siebenhaar.

FABIG, *faisant le geste d'une gifle donnée.* — L' mond' prétend qu' ça a claqué. *(En passant, à Hauffe.)* Toi, t'as gagné l' gros lot?

HAUFFE. — Tais-toi donc, maudite bête! *(Rires.)*

FABIG. — Maudite, si tu veux.

HENSCHEL. — C'est-y vrai, qu' t'es en bas, maintenant, chez Hentwich?

HAUFFE. — Quéqu' ça peut t' faire?

HENSCHEL, *riant et bon enfant.* — R'gardez donc l' malotru. Y pique comme un hérisson, n'importe où qu'on l' prenne.

WALTHER. — Alors, tu s'ras bientôt l' patron ici?

HENSCHEL, *après l'avoir regardé un instant avec surprise.* — J' sais rien d' ça, moi.

WALTHER. — J' croyais. J' sais pus qu'est-ce qui m' l'a dit.

HENSCHEL, *avec indifférence, après avoir bu un coup.* — Çui qui t'a dit ça l'aura rêvé.

(Un silence.)

HILDEBRANT. — Tout est sens sus d'ssous dans la maison. Qui sait c' qui va s' passer! Mais j' peux dire une chose : vous r'gretterez tous Siebenhaar.

HENSCHEL, *à Hauffe.* — Tu pourrais p't'êt' aller jusqu'à Landshut. Y a là deux nouveaux chevaux à moi. Tu m' les ram'n'rais.

HAUFFE. — Toi, je t'emm... Vlà c' que j' fais d' toi.

HENSCHEL, *riant et sans perdre son sang-froid.* — C'est bon. Maintenant y peut t'arriver c' qu'y voudra. J' m'occupe pus d' toi.

HAUFFE. — T'as assez à balayer d'vant ta porte.

HENSCHEL. — C'est bon. C'est bon. En v'là assez.

HAUFFE. — Y a assez d' saleté dans ta maison.

HENSCHEL. — Hauffe, écoute un peu, ça m'ennuie d' te l' dire. Mais si tu veux m' chercher querelle ici, j' te dis qu'une chose : j' te fiche dehors.

WERMELSKIRCH. — La paix, messieurs! La paix! la paix!

HAUFFE. — T'es pas l' patron, ici. T'as pas l' droit de m' fiche dehors. T'as rien à dire, pas pus qu' moi. C'est pas toi qui m' f'ras taire. Ni toi, ni ta femme. Vous inventerez c' que vous voudrez, vous deux, ta femme et toi, j' m'en moque, ça m'est égal. *(Henschel, sans agitation apparente, saisit Hauffe par devant, à la poitrine, se lève, et le pousse à reculons jusqu'à la porte, sans que le vieux, malgré ses efforts, puisse l'en empêcher. Près de la porte, Henschel fait faire un tour à son homme pour pouvoir saisir, de la main gauche, le loquet de la porte vitrée; et, la porte ouverte, il met Hauffe dehors. Dès le moment où Henschel l'a saisi,*

Hauffe a dit :) Ecoute, lâche-moi, lâche-moi, j' te dis qu' ça.

WERMELSKIRCH, *pendant que se passe le jeu de scène indiqué ci-dessus.* — Monsieur Henschel, voyons, vous n'y pensez pas. Je ne peux pas permettre ça.

HENSCHEL. — J' t'ai averti, tant pis pour toi.

HAUFFE. — Ben quoi ? Tu veux m'étrangler ? Lâche-moi, j' te dis. T'es pas l' patron, ici.

Mme WERMELSKIRCH, *par-dessus le comptoir.* — Qu'est-ce que tout ça veut dire ? Voyons, Ludwig, ce n'est pas possible, tu n'as pas le droit de tolérer cela.

FABIG, *au moment où Henschel se trouve déjà avec Hauffe près de la porte dans la seconde salle.* — Laissez donc. Y a pus rien à faire. C't' homme-là est un vrai athlète. Il empoigne un coin d' tab' avec ses dents, et il la lève en l'air sans seul'ment qu'y tombe un p'tit verre. Ça n'aurait qu'à y passer par la tête, j' vous dis qu' ça, et il n'aurait pas long à nous j'ter tous dehors.

(Hauffe est dehors, et Henschel revient.)

HENSCHEL, *se rasseyant au milieu du silence de tous.* — Y a pas moyen qu'y vous laisse tranquille, l'animal.

LE PREMIER POMPIER, *qui est venu de la salle de billard, et qui a bu un verre de schnaps au comptoir.* — J' voudrais payer. Vaut mieux s'en aller. On sait pas c' qui peut vous arriver.

WERMELSKIRCH. — Allons donc, encore une chope ! Il ne manquerait plus que ça. Voyons, je suis toujours là.

WALTHER. — Si tu t'y prends comme ça, Guillaume Henschel, quand tu s'ras derrière l' comptoir, et qu' tu s'ras l' patron au lieu d' Wermelskirch, j' peux ben t' dire qu' c'est pas l' moyen d' garder beaucoup d' clients.

HENSCHEL. — Des clients de c't' espèce-là, c'est pas non pus la peine.

Walther. — Tu peux pas les choisir. Et Hauffe ne paye pas non pus en fausse monnaie.

Henschel. — Qu'y paye comme y voudra. Mais j'ai encore quéque chose à t' dire : me r'parle pus de l'affaire du cabaret. J'ai dit qu' je l' prenais pas. Si je l' prenais, je l' saurais bien l' premier. Compris ? Si jamais j'ouv' une auberge, j' te l' dirai. Alors, tu pourras venir m' donner des conseils. Et si ça t' plaît pas, et qu' tu viennes pas, ça sera comme tu voudras, beau-frère.

(Le pompier sort, frappant vivement la porte.)

Walther. — On s'en irait ben aussi.

(Il se prépare à payer.)

Wermelskirch. — Monsieur Henschel, ça n'est pas juste. Vous me faites partir mes clients.

Henschel. — Dites donc, vous aut', si çui-là s'en va, ça me regard'-t'y ? Si y a qu' pour moi, y peut ben rester jusqu'à d'main matin.

Walther, *renfonçant son argent dans son gousset, et toujours avec plus d'emportement.* — T'as à chasser personne ici. T'es pas l' patron.

Henschel. — ... Puis quoi encore ?

Walther. — Y a beaucoup de choses qu'on sait, et qu'on aime mieux n' pas dire. D' vilaines histoires. Wermelskirch l' sait mieux qu' personne.

Wermelskirch. — Comment ! je sais ! Ecoutez donc...

Henschel, *maître de lui, et avec fermeté.* — Qu'est-ce donc qu'on sait ? Allons, expliquez-vous... L'un sait une chose, et l'aut' une aut'. Allez au fond : y savent rien, ni l'un ni l'aut'.

(Un silence.)

Walther, *changeant de ton.* — Si seulement t'étais encore le vieux d' dans l' temps ! Mais qu'est-ce qui sait c' que t'es d'venu ? Dans l' temps, oui, t'étais là.

Les gens venaient t' trouver, d' partout et d' loin, et te d'mandaient un bon conseil; et c' que Henschel Guillaume avait une fois décidé, c'était comme qui dirait une loi, comme *amen* à l'église. Maintenant, on t' fréquente pus.

HENSCHEL. — Marche, continue.

WALTHER. — Tu dois ben l' voir toi-même. Dans l' temps, t'avais qu' des amis. Maintenant, y a pus personne qui vient chez toi ; et ceux-là même qui voudraient venir, y rest' dehors, rien qu'à cause d' ta femme. L' vieux Hauffe, il a servi vingt ans chez vous. V'là qu' tout d'un coup, y n' plaît pus à ta femme : tu l' prends par la cravate, et tu viens l' fiche dehors. È n'a qu'à faire un signe : è t' fait sauter comme un p'tit chien. Au lieu d' prend' une bonne corde, et d'y chasser à fond tous ses caprices.

HENSCHEL. — Si tu t' tais pas, là, tout d' suite, j' te prends aussi par la cravate!

GEORGES, *à Henschel.* — Maître Henschel, n' vous laissez pas emporter. C' t' homme-là, voyez-vous, y a pas moyen d'y faire entend' raison.

(Il sort rapidement dans la pièce où est le billard.)

WALTHER. — Oui, oui, j' te crois. T'en es capab'. Si quéqu'un vient, et t' dit la vérité, faut qu'y s'en aille. Un vilain garnement, un freluquet comme Georges, çui-là y peut t' tromper, jour et nuit. Ta femme et lui, à qui mieux mieux. Mais tu veux êt' trompé, laisse-toi tromper. Pourtant, si t'as encore des yeux, ouv'-les donc, une seule fois, et r'garde autour de toi. R'garde comme y faut, c' garnement-là et elle. C'est en plein jour qu'y t' trompent.

HENSCHEL *a voulu se précipiter sur lui, mais il peut se contenir.* — Qu'est-ce que t'as dit? Quoi donc?... Rien. C'est bon.

(Un silence.)

FABIG. — Les vraies giboulées d' mars. C'est un instant la grêle, et puis l' soleil.

LA VOIX DE HAUFFE, *au dehors.* — Tu sais qu' tu me l' payeras. Attends un peu. T'inquiète pas. On r'causera tous les deux, d'vant la justice.

WALTHER *vide son verre et se lève.* — Adieu, et sans rancune.

HENSCHEL *pose sa main gauche sur le poignet de Walther.* — Reste. Compris ?

WALTHER. — Qu'est-ce que tu veux encore ?

HENSCHEL. — Tu vas l' savoir. Reste. J' te dis qu' ça. *(A Francisca.)* Descends. Dis à ma femme qu'y faut qu'è vienne. *(Francisca sort.)*

WERMELSKIRCH. — Mais, cher monsieur Henschel, pour l'amour de Dieu, ne faites pas d'esclandre ici. La police va me tomber dessus ; je vais...

HENSCHEL, *laissant éclater sa rage, le visage violacé.* — J' vous tuerais tous, plutôt. Mais faut qu'Hanné è vienne ici, tout d' suite.

WALTHER, *profondément décontenancé.* — Guillaume, Guillaume, fais pas d' bêtises. J' voudrais avoir rien dit. Et ça compte pas. Les gens font tant d' mensonges.

HILDEBRANT. — Guillaume, t'es un brave homme. R'viens donc un peu à la raison. Quel air que t'as! Sois un peu calme. T'as tant crié!... Voyons, qu'est-ce qu'y t'a pris?... Tout l' mond' pouvait t'entend' dans la maison.

HENSCHEL. — Qu' tout l' monde m'entend', ça m'est égal. Mais toi, tu rest' ici. Et faut qu'Hanné è vienne.

WALTHER. — Pourquoi rester ici? J' vois vraiment pas pourquoi. C'est tes affaires, ça me r'garde pas. J' m'en mêle pas, et j' veux pas m'en mêler.

HENSCHEL. — Fallait t' dire ça plus tôt.

WALTHER. — C'est-y encore que tu m'en veux pour

l'affaire des chevaux ? C't' histoire-là, c'est l' juge qui décidera. On verra ben qui qu' c'est qu'avait raison. Et j' rentrerai dans mon argent. P't'êt' que ta femme réfléchira encore avant qu'elle oserait faire un faux serment. Tout l' reste me r'garde pas. Lâche-moi, j' te dis, lâche-moi. J'ai pas l' temps, pus une minute à perd'. Faut qu' j'aille jusqu'à Hartau.

SIEBENHAAR, *rentrant.* — Qu'est-ce qui s'est donc passé ?

WERMELSKIRCH. — Ah ! je ne sais pas. Mon Dieu, vraiment, je ne sais pas ce que veut M. Henschel.

HENSCHEL, *continuant de tenir le poignet de Walther comme dans un étau.* — Faut qu'Hanné vienne. Rien d' plus.

Mme WERMELSKIRCH, *à Siebenhaar.* — Les gens sont tranquillement à boire leur chope. Voici qu'arrive M. Henschel, qui commence une querelle, comme s'il était le maître de la maison.

SIEBENHAAR, *l'écartant.* — Bon, bon, c'est bien. *(A Henschel.)* Voyons, Henschel, qu'est-ce qu'il vous arrive ?

HENSCHEL. — M'sieu Siebenhaar, j'y peux rien. J'y peux rien, si c'est v'nu comme ça. Pensez c' que vous voudrez. J'y peux rien, m'sieu Siebenhaar.

SIEBENHAAR. — Voyons, Henschel, moi qui vous ai toujours connu si tranquille.

HENSCHEL. — Oui, oui, vous m' connaissez du temps déjà de m'sieu vot' père. Mais n'importe c' qui semb', j' vous jure que j'y peux rien, si c'est comme ça. J' sais pas moi-même c' que j'ai fait. J'ai jamais cherché d' qu'relles. C' qui s' passe maintenant, tant pis ! Y sont là tous, à m' griffer, et à m' mord'. Et c't' homme-là vient d' me dire, su' ma femme, des choses... qu'y doit prouver. Ou sans ça, gare à lui.

SIEBENHAAR. — Ne vous occupez donc pas des bavardages.

HENSCHEL. — Qu'y doit prouver. Ou sans ça, gare à lui!

WALTHER. — Ben, j' peux l' prouver. Et je l' prouverai. Y en a pas beaucoup, ici, qui l' savent pas aussi bien que moi. Ta femme, elle est su' l' mauvais chemin. J' peux rien cont' ça. J' l'aurais pas dit, mais fallait-y que j' te permette d' me frapper en plein visage? J' suis pas menteur, et j' dis jamais qu' la vérité. Interroge donc qui qu' tu voudras. D'mande à m'sieu Siebenhaar qu'y t' parle la main su' la conscience. Mais les oiseaux le crient sur tous les toits. Et par là-dessus encore quéque chose de pire.

SIEBENHAAR. — Pensez un peu à ce que vous dites, Walther.

WALTHER. — C'est lui qui m'y a forcé. Y n'avait qu'à m' lâcher. Pourquoi faudrait-y donc que j' paye pour tous les aut'? Vous savez tout aussi bien qu' moi. Vous savez bien comme vous étiez avec Henschel, quand il avait encore sa première femme. Croyez-vous donc qu'on l' voit pas? Maintenant vous n' mettez pus les pieds chez lui.

SIEBENHAAR. — Ce qui peut se passer entre Henschel et moi, c'est chose privée. Je prie qu'on ne s'en mêle pas.

WALTHER. — Mais si sa femme vient à mourir, une femme en pleine santé, et si, deux mois pus tard, la petite Gustine è meurt aussi, c'est pourtant là, m' semb'-t'y, quéque chose de plus qu'une chose privée.

HENSCHEL. — Quoi?... Faut qu'Hanné vienne.

(Hanné entre brusquement, telle qu'elle vient de son travail; elle s'essuie les mains.)

Mme HENSCHEL. — Qu'est-ce que t'as à crier?

HENSCHEL. — ... C'est bon. Enfin, te v'là... C't' homme-là prétend...

Mme HENSCHEL *veut s'en aller.* — Rien qu' des folies.

HENSCHEL. — Tu vas rester ici!

Mme HENSCHEL. — Vous êtes soûls, tous, vous aut'! Qu'est-ce qu'y vous prend? Vous croyez donc qu' vous avez l' droit d' vous fiche de moi comme ça?

(Elle veut s'en aller.)

HENSCHEL. — Hanné, prends garde à toi. C't' homme-là prétend...

Mme HENSCHEL. — Qu'y dise c' qu'y voudra. J' m'en moque.

HENSCHEL. — Y dit qu' tu m' trompes.

Mme HENSCHEL. — Quoi? Comment? Y dit? Quoi?

HENSCHEL. — Oui. A-t-y l' droit de l' dire?... Y dit aussi... Ma première femme...

Mme HENSCHEL. — ... Moi? Damnées menteries!

(Elle se cache les yeux dans son tablier, et se sauve.)

HENSCHEL. — Que moi... ma femme... Que tous les deux... Qu' not' petite Gustine... C'est bon, c'est bon!

(Il lâche la main de Walther, et laisse tomber sa tête en râlant sur la table.)

WALTHER. — Fallait-y que j' me laisse passer pour un menteur?

G. HAUPTMANN.

(*Traduit de l'allemand par* JEAN THOREL.)

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LE MERVEILLEUX

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

(Suite)

III

LA FRANC-MAÇONNERIE *(suite)* — ORDRES SIMILAIRES

Les loges d'adoption. — Principales réunions. — Maçonnerie d'imitation : Ordres de la Félicité, de l'Ancre, des Fendeurs, des Mopses, du Bouchon, de la Persévérance, de la Rose. — Ordres sérieux : Rite Écossais.

Tout d'abord, les femmes n'eurent la permission d'entrer dans les loges qu'après la réunion sérieuse, pour embellir de leur présence quelques fêtes où elles paraissaient avec le nom de « cousines ». Peu à peu, les Frères remarquèrent qu'ils avaient bien tort de se passer de leurs « cousines », et ils les admirent d'une façon plus suivie, en leur accordant le titre de « sœurs » qui indiquait une familiarité plus grande en restant inoffensive. Par sa réforme de 1774, le Grand-Orient rendit régulier ce qui était l'exception. Dès lors, les maçons initièrent leurs femmes, leurs filles, leurs amies, et la mode s'établit de tenir de temps en temps des « loges d'adoption » ou autrement dit d'offrir des fêtes auxquelles les dames, souvent les plus grandes dames de la cour, prirent part en compagnie des grands seigneurs,

et qui se terminèrent généralement par des actes de bienfaisance. Parmi celles de ces réunions dont le souvenir est resté, signalons-en quelques-unes plus éclatantes que les autres.

Le 24 juin 1773, pour la création du Grand-Orient, le duc de Luxembourg donna une brillante réunion dans le Vaux-Hall de Torré, rue de Bondy. Trois ans après, le grand maître, le duc de Chartres, ayant entrepris un voyage dans le midi de la France, les maçons des différentes villes où il passa le reçurent avec empressement et les loges réunies de Bordeaux se signalèrent tout particulièrement en lui offrant un banquet somptueux auquel prirent part la duchesse de Chartres, les dames de sa suite ainsi que les femmes des membres de la noblesse ou du parlement.

Après la maladie du duc de Chartres, en 1777, le Grand-Orient célébra la guérison de son grand maître par une fête que termina une collecte en faveur des prisonniers détenus pour mois de nourrice. Les autres loges imitèrent cet exemple, en donnant des bals ou des banquets, à la suite desquels on réunit des secours pour des femmes en couches, on délivra des prisonniers enfermés pour dettes, on mit des jeunes gens malheureux en apprentissage, on maria de pauvres filles. Les mêmes fêtes se reproduisirent, avec les mêmes actes de générosité, chaque fois qu'une occasion s'en présenta, soit à propos d'un événement public heureux, soit pour célébrer la naissance d'un enfant royal, et toujours, après la séance sérieuse, les femmes furent admises « en loge d'adoption ».

Une des réunions les plus fameuses, une de celles pour lesquelles on chercha le plus à arracher des indiscrétions aux Frères qui avaient eu le bonheur d'y prendre part, fut la réception de Voltaire à la loge des Neuf Sœurs, en 1778. Quelques jours avant, le philosophe, rentré à Paris depuis peu au milieu d'un enthousiasme indicible, avait reçu une députation de quarante maçons, venus à pied, suivis de leurs carrosses, et s'était montré charmant, en promettant de se rendre à la loge. Au jour convenu, il se présenta comme ap-

prenti, mais on le dispensa des cérémonies ordinaires, se contentant de le placer, dès son arrivée, derrière un rideau qui lui dissimulait l'intérieur de la salle et qui se tira dès qu'il eut promis au vénérable de garder le silence sur les réceptions : « Cet homme de génie, dit Bachaumont, est resté comme étonné des pompeuses niaiseries de ce spectacle, tant l'homme est susceptible de s'en laisser imposer par la surprise de ses sens. » Le vénérable se leva, et, en signe de déférence, lui céda le siège à l'orient, après lui avoir remis le tablier d'Helvétius, tablier prêté par la veuve du philosophe et que Voltaire embrassa avec émotion. Un grand banquet termina cette réception dont on parla beaucoup dans Paris, à cause du personnage d'abord, par suite aussi de la composition très brillante de la loge, une des plus recherchées de la capitale.

Sans oublier les loges de province, souvent fort brillantes, spécialement celles qui étaient attachées à tel ou tel régiment, citons, parmi les mieux fréquentées, celle du Contrat social et celle de la Candeur. La première, pendant le peu de temps qu'elle dura, se signala par de brillantes réunions que présida la princesse de Lamballe et auxquelles prirent part les plus grandes dames. La seconde, fondée, en 1775, par le marquis de Saisseval, la marquise de Courtebonne, la vicomtesse de Faudoas, les comtesses de Polignac et de Choiseul-Gouffier, fut, plus particulièrement encore, la loge de la cour et donna également de grandes fêtes qui se terminèrent presque toujours par des actes de bienfaisance. Le 1er février 1778, sous la présidence du duc et de la duchesse de Chartres, elle reçut la comtesse Jules de Rochechouart. Après le banquet qui suivit cette réception, la comtesse de Brienne, la comtesse Dessalles, le vicomte de Gand, le marquis de Caumartin et le comte Maxime de Puységur jouèrent un opéra-comique, *l'Ami de la maison*, et le duc et la duchesse de Chartres clôturèrent la soirée par un grand bal. Les sœurs de « la Candeur » proposèrent aussi, en 1779, un prix de trois cents livres pour le meilleur mémoire sur cette question : « Quelle est la manière la

plus économique, la plus saine et la plus utile à la société d'élever les enfants trouvés, depuis leur naissance jusqu'à sept ans ? » Dans le même ordre d'idées, en 1782, la loge reçut magnifiquement une brave fruitière, Mme Menthe, qui, après avoir mis au monde dix-huit enfants, dont dix encore vivants, enceinte d'un dix-neuvième, perdit sa sœur. Bien que celle-ci l'eût déshéritée, elle n'hésita pas cependant à adopter son enfant. Réunis au nombre d'environ cent quarante, les maçons de « la Candeur » tinrent d'abord leur séance ordinaire, après quoi une toile se leva, et l'on aperçut sur un trône la fruitière entourée de ses dix enfants, ayant l'adopté à ses pieds, tous habillés aux frais de la Société. Le président raconta la bonne action de cette femme, une des sœurs posa sur le front de cette dernière une couronne civique, une autre lui remit une bourse, une troisième une layette, et la loge se chargea du petit orphelin.

Quelque temps après, « la Candeur » célébra la découverte des frères Montgolfier en accordant à l'un d'eux les honneurs d'une séance particulière, à la suite de laquelle les sœurs couronnèrent aussi, au bruit des tambours, au milieu des drapeaux qui s'agitaient, un jeune soldat, nommé Thion, qui, ayant eu sur le champ de bataille le bras emporté par un boulet, avait achevé lui-même l'amputation et ne s'était rendu à l'ambulance qu'après avoir porté une bombe au canon qu'il aidait à manœuvrer.

Aux approches des grands cataclysmes qui bouleversent un peuple, qui marquent la fin d'un monde et le commencement d'un autre, il semble que la haute société se livre avec une furie plus grande à ces plaisirs dont elle sera bientôt privée. L'histoire ancienne nous montre le luxe inouï de plusieurs peuples à la veille de leur chute, et sans remonter aux Perses, aux Carthaginois ou aux Romains, la France nous donne l'exemple de la Révolution et celui de la fin du second empire. Pendant les quinze années qui précédèrent la réunion des Etats Généraux, les bals et les fêtes se succédèrent à Paris, à Versailles, en province même, prenant un ca-

ractère nouveau. Il s'agissait, en effet, de faire mieux que les autres, de donner de l'imprévu, du « pas connu », et toutes les imaginations s'évertuaient à trouver ce que n'avaient pu découvrir les précédents. De là ces fêtes étranges où l'on dépensait des sommes fabuleuses pour arracher un cri d'admiration à des invités blasés, de là ces retours aux joies champêtres qui consistaient à introduire parfois des troupeaux entiers dans un salon, de là aussi, croyons-nous, le succès si grand des loges d'adoption. Ces dernières, en effet, devinrent de plus en plus nombreuses, soit dans Paris, soit dans les grandes villes comme Lyon, Marseille, Toulouse, Montpellier, Bordeaux. Une politesse exquise régnait dans ces assemblées, composées d'ailleurs de la meilleure société. Le bon ton et les belles manières n'eurent jamais à y souffrir et les rites les plus sérieux, remarquant combien les frères étaient assidus aux séances qui précédaient ces réunions mondaines, finirent par considérer ces dernières comme un lien très fort pour les sociétés maçonniques. Les meilleures loges, non seulement les mieux composées mais aussi les plus sévères, tinrent donc souvent des « tenues d'adoption » et les ordres similaires, même les plus mystiques, ne dédaignèrent pas ce mode de propagande.

A mesure que la franc-maçonnerie se développait en France, il se fondait, en effet, à côté, des ordres similaires entre lesquels il convient tout d'abord d'établir une distinction très caractéristique. Tandis que les uns n'étaient qu'une maçonnerie d'imitation, une association de gens voulant s'amuser entre eux et empruntant aux ordres véritables quelques-uns de leurs rites afin de donner un prétexte à leurs réunions et plus de piquant à leurs assemblées, les autres constituaient des sociétés sérieuses avec un but politique ou religieux, parfaitement établi.

Parmi les premiers, nous ne citerons que les principaux, ceux dont les fêtes eurent le plus d'éclat. Nous ne les considérons pas comme de la vraie maçonnerie, mais plutôt comme de simples coteries mondaines dans lesquelles la galanterie devint la règle la mieux obser-

vée, et où les fêtes eurent généralement pour prétexte la bienfaisance, suivant la mode qui était tout à la sensibilité et à la philanthropie.

Vers 1742, de jeunes officiers de marine imaginèrent de fonder à Paris l'*ordre de la Félicité* dont les cérémonies furent calquées sur celles de la franc-maçonnerie. Les frères et les sœurs, tous marins ou supposés tels, s'embarquaient, soi-disant, tous ensemble pour l'île de la Félicité. Seuls les termes, les emblèmes, les grades de la marine étaient admis. « Avez-vous navigué? demandait-on parmi les formules d'admission. Où avez-vous navigué? Dans quel état sont les planches de votre navire? » ajoutait-on pour connaître les dispositions du futur mousse. Et lorsqu'on était définitivement admis, les hommes juraient « de ne jamais entreprendre le mouillage dans aucun port où il y aurait actuellement un vaisseau de l'ordre à l'ancre », de même que chaque femme s'engageait « à ne point recevoir de vaisseaux étrangers dans son port, tant qu'il y aurait un vaisseau de l'ordre à l'ancre »; double serment d'un symbolisme légèrement grivois qui montrait bien le but poursuivi par les *Félicitaires*, gens tous distingués et se réunissant uniquement pour se distraire, en se livrant à quelques-unes des galanteries si goûtées à cette époque. Bientôt il se glissa dans la Société des personnages de basse extraction, ce qui amena une scission. Ces derniers furent expulsés et fondèrent entre eux l'*ordre des Chevaliers et des Chevalières de l'Ancre*, en copiant exactement tous les rites des Félicitaires.

Vers la même époque fut institué également à Paris l'*ordre des Fendeurs*, prétendue association de *menuisiers*, de *charbonniers* ou de *charpentiers* réunis dans *un chantier*, au milieu *des forêts du roi*. Sous l'apparence d'un but non moins symbolique que toutes ces appellations, les Fendeurs ne cherchaient que prétextes à fêtes et à réunions.

De même, les *Mopses*. Cet ordre mixte, fondé à Vienne en 1737, puis répandu en France et en Hollande, n'acceptait, à l'origine, parmi ses membres, que des catholiques romains dont il exigeait le serment de

ne révéler aucun des secrets de l'ordre. Gouverné par deux mopses, un homme et une femme, il distribuait aux deux sexes les mêmes fonctions. Son nom, ancien mot signifiant « doguin » ou « petit chien », s'explique facilement par le récit d'une initiation. Sur le plancher de la salle des réunions étaient dessinés divers symboles. Dans un carré, inscrit lui-même dans un cercle et portant un flambeau sur chacun des trois coins dirigés vers le nord, vers l'ouest et vers le sud, plusieurs cœurs étaient disséminés, unis entre eux par un lacet, « le cordon de plaisir qui liait les cœurs » et les rattachait tous à un emblème figurant le palais de l'Amour, devant la table de la maîtresse, à l'orient. Quand le récipiendaire entrait, les yeux bandés, les poignets tenus par une corde assez lâche, il passait entre les frères qui le recevaient l'épée à la main, image du châtiment suspendu sur la tête des indiscrets. Après l'avoir promené sur le lien qui unit les cœurs pour l'amener sur le palais de l'Amour, la maîtresse lui posait quelques questions, exigeait de lui des serments dont on contrôlait la sincérité par une épreuve burlesque basée sur ce que le chien est l'emblème de la fidéltié : on lui présentait un « doguin », avec l'ordre de l'embrasser sous la queue préalablement retroussée. Généralement le néophyte résistait. Plus il refusait, plus on insistait, et de là naissaient des contestations, à la grande joie de l'assemblée. Quand la répugnance du néophyte paraissait bien insurmontable, on prenait le doguin qu'on posait de force sur sa bouche. Alors seulement il s'apercevait que l'objet de sa répulsion était en cire, en carton ou en satin. Bien entendu une fête, un bal ou un festin suivait ces réceptions et on oubliait alors tout le cérémonial ordinaire des loges maçonniques.

A propos de ces épreuves d'un goût douteux, citons aussi celles que subissaient les *chevaliers et les chevalières du Bouchon*, avant d'entrer dans cet ordre, introduit en Italie vers 1745. Le grand maître, disait-on, était souffrant, et, pour le soulager, il fallait lui souffler à l'endroit où les mopses embrassaient le « doguin ». Le

candidat ne manquait pas de se révolter, puis, à force de raisonnements, il se laissait convaincre et le grand maître, se retournant, lui présentait, avec un grand sérieux, un orifice dans lequel il soufflait sans s'apercevoir qu'un carton remplaçait la nature.

Quittons ces indécentes farces, dont le succès du reste fut médiocre, et voyons deux autres ordres tout empreints de la galanterie délicate du siècle.

Vers 1771, Mme de Genlis, la comtesse Potocka, le comte Brostoski et M. de Seignelai s'amusèrent à créer un ordre auquel ils donnèrent le nom d'*ordre de la Persévérance* et qu'ils prétendirent être la continuation d'une ancienne réunion de chevaliers en Pologne, bien qu'ils en eussent eux-mêmes fixé les statuts. Pour donner plus de vraisemblance à cette fable, dont le côté mystérieux et exotique flattait les adeptes, Mme Potocka obtint du roi de Pologne, complice de cette mystification, une lettre par laquelle il remerciait les fondateurs français d'avoir ressuscité un ancien ordre fameux autrefois en Pologne. Dès lors on ne douta plus de l'authenticité de cette maçonnerie. Mme de Genlis raconte même que, causant un jour avec M. de Rulhière, auteur d'une histoire des révolutions de Pologne, celui-ci lui avoua que, grâce aux recherches entreprises pour son ouvrage, il connaissait les secrets de l'ordre longtemps avant que l'ordre existât en France, et il lui raconta des détails prouvant chez ce singulier historien une imagination des plus fécondes. Mme de Genlis, qui, mieux que personne, savait à quoi s'en tenir sur ces hâbleries, le laissa aller, puis quand il eut fini :

— Tout ce que vous m'expliquez est fort intéressant, lui dit-elle, et il est curieux que ce soit un profane qui apprenne à une initiée les secrets de son ordre.

— Quand on écrit l'histoire, répondit M. de Rulhière avec un sérieux imperturbable, et l'histoire moderne surtout, on est obligé de faire tant de recherches qu'il faut bien découvrir les choses les plus obscures et les plus secrètes.

L'opinion de M. de Rulhière n'en contribua pas

moins au développement de cet ordre, dans lequel voulurent entrer bon nombre de grandes dames et de grands seigneurs de la cour. Pendant les réunions chez M. de Lauzun, on prononçait de beaux discours sur la vertu et sur la sensibilité, on lisait quelques pages philanthropiques, on proposait de bonnes actions, et, chaque soir, on terminait la séance par une quête, généralement très fructueuse, dont le produit servait à soulager quelques misères. La plus exquise politesse régnait entre les membres, qui appartenaient tous à la meilleure société et prenaient une devise, dictée le plus souvent par la galanterie. En outre, par un retour aux anciens usages de la chevalerie, les statuts permettaient aux femmes de broder une écharpe pour un chevalier, lorsque celui-ci s'était montré digne d'une telle faveur par une belle action, bien constatée. A l'inverse des autres ordres, celui de la Persévérance ne donnait ni bals ni festins.

Plus mondains encore et beaucoup moins sérieux étaient *les chevaliers et les nymphes de la Rose*. Dans cet ordre mixte, fondé en 1778 par le duc de Chartres, qui lui avait fixé comme lieu de réunion sa propre petite maison de la Folie-Triton, rue Montreuil, les chevaliers n'admettaient que des nymphes de mœurs faciles ou montrant les dispositions nécessaires pour ne pas affliger plus tard leurs frères par une vertu intempestive. L'amour et le mystère, voilà le but ouvertement poursuivi par cette société, tout empreinte de la galanterie de l'époque, avec ses vices raffinés, si bien dissimulés sous l'apparence des belles manières et de l'esprit. Deux présidents, un homme, sous le nom de Hiérophante, une femme, sous celui de Grande Prêtresse, dirigeaient les réunions, remplies de cérémonies symboliques.

— Quel âge avez-vous ? demandait-on au néophyte.

— L'âge d'aimer, répondait le chevalier.

— L'âge de plaire et d'aimer, disait la nymphe.

Aussitôt on couvrait le récipiendaire de chaînes, tressées avec des roses et des fleurs, et on le conduisait devant l'autel de l'Amour et de Vénus. Là, en prêtant

serment au petit dieu et à sa mère, hommes et femmes échangeaient les couronnes de fleurs qui ornaient leurs têtes, et, pour célébrer la nouvelle admission, les représentations, les chants, les danses se succédaient, sans que les nymphes se montrassent cruelles à leurs chevaliers.

A côté de ces ordres, d'autres se fondèrent, beaucoup plus sérieux et se rattachant directement à la franc-maçonnerie. Leur histoire est longue, assez confuse, précisément à cause de leurs attaches avec la maçonnerie proprement dite à laquelle un grand nombre de leurs membres appartenaient simultanément. Depuis 1750 surtout jusqu'à 1789, des corps constitués sérieusement, que l'on doit considérer comme des loges indépendantes plutôt que comme des ordres différents, se succédèrent avec une fortune variable. Leur nomenclature fastidieuse n'apprendrait que des noms, car la plupart de ces associations imitaient les rites de la Grande Loge ou du Grand-Orient avec quelques variantes, suffisantes pour affirmer leur autonomie. Aussi, comme nous n'avons pas la prétention d'écrire une histoire complète de la franc-maçonnerie et que nous nous bornons à rechercher ses rapports avec la société du dix-huitième siècle, laisserons-nous de côté ces différents systèmes. Nous signalerons seulement l'illuminisme, qui se rattache à la théosophie. A propos de Cagliostro, nous parlerons du rite égyptien, et nous dirons ici quelques mots du rite écossais.

Ce dernier fut introduit en France vers 1728 par le chevalier de Ramsay, noble écossais, jacobite ardent, protestant converti au catholicisme par Fénelon et dont la vie entière se passa dans des intrigues ou dans des complots stuartistes. Ce violent lutteur, devant l'extension prise par la maçonnerie en Angleterre, comprenant l'influence qu'elle exercerait bientôt en France, essaya de la diriger au profit de ses vues politiques. Pour gagner à lui des adeptes plus nombreux, il excita leur curiosité en se prétendant le dépositaire de secrets remontant aux croisades, remontant même aux associations des Israélites alors qu'ils bâtissaient le deuxième

temple de Jérusalem, et il flatta leur amour-propre par des grades nombreux dont les noms symboliques attestaient l'importance ou la haute antiquité de la Société. Venu lui-même d'Ecosse, il prétendit que ce système s'était conservé intact dans ce pays. Inutilement la grande loge d'Ecosse protesta contre des prétentions qu'elle déclara dépourvues de tout fondement : la vanité et l'amour du merveilleux l'emportèrent sur les raisonnements de l'histoire, et le « rite écossais » garda ses partisans en Ecosse comme il conquit ses adeptes en France.

Il se distinguait de la maçonnerie proprement dite par une variété énorme de titres : trente-trois degrés remplaçaient les trois grades classiques d'apprenti, de compagnon et de maître. Il se subdivisa lui-même. En France on vit plusieurs « directoires écossais », unis en théorie par une idée générale, conservant toutefois dans la pratique une indépendance basée sur la valeur des titres respectifs des principaux membres. De tous ces ordres, le plus important fut certainement le *Conseil souverain des empereurs d'Orient et d'Occident*, appelé aussi *Sublime Mère Loge écossaise du grand globe français* et organisé en France vers 1758 par le frère Pirlet. La plupart des vénérables des loges de Paris en faisaient partie, si bien qu'au moment de la fondation du Grand-Orient, en 1772, le *Conseil souverain* faillit se fondre dans le pouvoir nouveau composé en majorité de ces mêmes vénérables. Il résista cependant avec les vénérables dissidents qui défendirent leur inamovibilité, mais ses jours de splendeur étaient passés. Vainement il nomma comme grand maître le marquis de La Rochefoucauld-Bayers, donna des fêtes, fit célébrer de grands offices religieux, tint des loges d'adoption sous la présidence de la princesse de Lamballe, acheta même pour ses réunions l'hôtel des archives de la grande chancellerie de France, rue Coq-Héron : ses principaux membres se détachèrent de lui pour former un nouveau corps de hauts grades, nommé *Grand Chapitre général de France*, qui, en 1786, entra en relations avec le Grand-Orient, comme les autres directoires

écossais y étaient entrés en 1776, en envoyant auprès de lui des représentants pour s'occuper de la direction des affaires. La mère loge écossaise continua cependant ses travaux jusqu'en 1791, date à laquelle elle suspendit ses séances en raison des circonstances politiques.

Après la Révolution, l'*Ecossisme* devait reparaître, comme la maçonnerie tout entière, et de nos jours encore il conserve des fidèles, au grand regret des maçons sérieux qui trouvent les grades contraires à l'esprit égalitaire de la Société, mais à la grande joie des charlatans qui, aujourd'hui comme ils le faisaient hier, comme ils le feront demain, abusent facilement de la naïveté des gens crédules, en leur vantant le mystérieux pouvoir de titres dont ils seraient eux-mêmes embarrassés d'expliquer l'origine ou la valeur.

IV

MESMER

Débuts de Mesmer : son arrivée en France ; enthousiasme public ; animosité des médecins ; il quitte la France et revient bientôt ; engouement général ; les plaisanteries ; son départ.

Entraînés par le grand courant de mysticisme qui luttait contre le matérialisme, les esprits s'habituaient peu à peu à croire tout possible dans le domaine du merveilleux. D'autre part, ceux qui demandaient à la science une explication de phénomènes extraordinaires en apparence assistaient à des découvertes si curieuses qu'ils finissaient par douter de l'impossible. Tous, par conséquent, étaient préparés à recevoir la nouvelle de prodiges nouveaux : Mesmer pouvait arriver et bouleverser la société par la révélation d'une force inconnue jusque-là, assez grande pour dissiper toutes les maladies. Chaque fois que la foule entendra parler d'un homme qui soulage les misères ou d'un endroit dans lequel s'opèrent des guérisons miraculeuses, elle se précipitera vers cet endroit ou près de cet homme.

Ce fut à la fin de 1777 que l'on apprit à Paris la venue prochaine d'un personnage étrange qui soignait les malades sans aucun remède, en répandant simplement sur eux un fluide dont étaient chargés ses yeux et ses mains. Comme il arrive fréquemment, Mesmer était précédé en France par une réputation plus grande que celle qu'il laissait dans son pays, où l'on avait même mis en doute la sincérité de ses cures. Né en Allemagne en 1734, — on ne sait trop si ce fut à Vienne, à Weiler ou à Mersebourg, — il passa son doctorat à Vienne, en 1766, et soutint avec succès, devant la faculté de cette ville, une thèse aussi hardie que neuve, « sur l'influence des planètes sur le corps humain ». Pendant quelques années, il exerça la médecine, toujours à la recherche d'une chose qu'il pressentait sans arriver à la définir complètement. Il fut enfin mis sur la voie de sa découverte par un Jésuite, le Père Hell, dont il fit la connaissance, en 1774, et qui soignait les malades par des fers aimantés. Ensemble, ils travaillèrent pendant deux ans, obtenant, dirent-ils, d'importantes guérisons par l'aimant et par l'électricité; mais bientôt Mesmer se sépara de son compagnon, et, joignant une pointe de charlatanisme à ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans les idées du Père Hell, il soigna les malades d'après sa propre méthode. A l'entendre, il opéra des cures merveilleuses, même sur des infirmités regardées comme incurables. Les médecins, au contraire, indignés de le voir se séparer d'eux, nièrent tous les résultats obtenus. Quoi qu'il en soit, sa réputation commença dès lors à s'établir et l'on parla surtout de lui dans les pays étrangers, où l'on vantait ses succès sans avoir encore constaté ses échecs. Ennuyé de l'animosité croissante de ses compatriotes, il les abandonna, visita la Souabe, la Suisse, où il rencontra Gassner avec lequel il eut de longues conversations, et arriva enfin en France en 1778.

Il descendit modestement, avec son unique domestique, dans un petit hôtel de la place Vendôme, beaucoup plus étroite à cette époque que maintenant, et sa maison fut bientôt envahie par une foule nombreuse.

Gentilshommes, grandes dames, magistrats, militaires, abbés, tous accoururent pour voir cet homme singulier, à la figure énergique et forte, aux traits calmes et pleins de noblesse. Chose curieuse : cet engouement, qui devait, dans la suite, prendre des proportions fantastiques, faillit, au début, tomber subitement, par suite de la futilité des Parisiens ; mais le mystère dont il s'entoura, l'originalité de son système et la haine des médecins le sauvèrent de l'oubli. Dès les premiers jours aussi, bien entendu, on tourna en ridicule sa découverte avant même de l'étudier, ce qui lui fit dire : « Les Français qui prétendent le mieux connaître leur nation assurent qu'il lui est impossible d'accueillir une bonne raison que préalablement elle ne se soit épuisée en mauvais raisonnements. S'il en est ainsi, ajoutait-il, je dois être très incessamment écouté avec la dernière attention, car la quantité de propos insensés auxquels j'ai donné lieu est inconcevable. »

Quelques cures heureuses détruisirent rapidement le mauvais effet des premières plaisanteries, et il commença hardiment ses traitements. Pour les diriger plus à son aise, trois mois après son arrivée, il s'établit dans les environs de Paris, à Créteil, où rien ne venait le distraire dans les soins qu'il donnait à ses malades. Les médecins, qui n'ont jamais aimé les guérisons obtenues sans leur intervention, ne manquèrent pas de hausser les épaules, comme il leur arrive souvent, sans se donner la peine d'étudier les faits que Mesmer cependant proposait de leur soumettre, ou en déclarant que les malades vraiment guéris n'avaient rien d'incurable, ce qui n'empêchait pas qu'eux-mêmes ne les avaient pas soulagés. Deux partis se formèrent : la Société de médecine prétendait que le docteur allemand ne voulait pas laisser constater l'état des malades avant le traitement, et celui-ci reprochait au contraire à la Société de se refuser à tout examen. C'était, disait-il, probablement parce qu'il soignait n'importe qui. « En France, la guérison d'une personne pauvre n'est rien : quatre cures bourgeoises ne valent pas celle d'un marquis ou d'un comte ; quatre cures de marquis équivalent

à peine à celle d'un duc et quatre cures de ducs ne seraient plus rien devant celle d'un prince. Quel contraste avec mes idées, moi qui croirais mériter l'attention du monde entier, quand bien même je n'aurais guéri que des chiens! »

Heureusement pour lui, il se signala par d'autres guérisons qui ne le réconcilièrent pas avec la Société de médecine, mais lui attirèrent la faveur du public, au point qu'il dut bientôt revenir à Paris. L'affluence fut telle qu'il lui devint impossible de soigner tout le monde lui-même. Il s'associa dès lors avec un jeune médecin, nommé Deslon, qui adopta ses idées avec autant d'ardeur que ses confrères les repoussaient, et il introduisit dans son mode de traitement une modification importante qui amena aussitôt un développement inouï du magnétisme : il commença à soigner ses malades à l'aide du fameux baquet autour duquel se rangeaient docilement les malades et surtout les gens bien portants mais crédules qui constituent la meilleure clientèle des médecins. Dès lors un vrai délire s'empara de la population. Comme il n'y avait que trois baquets payants et un gratuit pour les pauvres, on retenait à l'avance sa place au baquet ou même on prenait un baquet entier et l'on adressait à ses amis des invitations dans le genre de celle-ci : « Viendrez-vous, ce soir, avec nous? J'ai mon baquet. » Et tous, malades ou non, accouraient chez le docteur en vogue, qui encaissait de jolies recettes. Bientôt son appartement de la place Vendôme fut trop petit, et il s'installa dans l'hôtel Bullion, entre la rue Montmartre et la rue Jean-Jacques-Rousseau. Sa clientèle augmenta encore. Au désir de se faire soigner, se joignait une question de mode, surtout depuis que Marie-Antoinette ne cachait pas son admiration pour le magnétisme, et, bien que des gens très riches demandassent à Mesmer ou à Deslon de les traiter à domicile, il resta de bon ton de se réunir autour du baquet. Plusieurs malades même se mirent en pension à l'hôtel Bullion, au prix de dix louis par mois.

Malgré son ardeur et sa fertile imagination, Mesmer

ne suffisait pas à toutes les demandes. Il commença dès lors à vendre des objets magnétisés, dont la vertu, sans être aussi efficace que celle de son baquet, soulageait les maux que voulaient bien les malades. Il vendit surtout beaucoup de petits baquets, préparés dans le genre du sien, mais suivant certaines règles qu'il ne dévoilait pas, afin de conserver les avantages de son invention. Ce fut une véritable épidémie de baquets. Des centaines de personnes voulurent avoir le leur, tout en continuant à fréquenter celui du maître, dont la puissance était plus grande. Enfin, les pauvres eux-mêmes accoururent en si grand nombre chez le docteur allemand que celui-ci, qui, d'ailleurs, les soignait gratis, renonçant à tous les recevoir, magnétisa un arbre du boulevard, à l'extrémité de la rue de Bondy. Des milliers de malades s'y attachèrent avec des cordes, espérant la guérison qui se produisait d'ailleurs parfois lorsque l'imagination du malheureux était assez surexcitée pour triompher de quelques maladies nerveuses. D'autres attendaient impatiemment leur tour, assis à terre, guettant anxieusement le départ d'un de ceux qui tenaient une des cordes. Les passants s'arrêtaient, les uns gouailleurs, d'autres intéressés par ce singulier spectacle qui, se prolongeant pendant des mois, fit au magnétisme plus de bien que les plaisanteries ne lui causaient de tort.

Ce qui acheva encore de répandre dans ce Paris, toujours frondeur, le goût du magnétisme, fut l'animosité maladroite de la Faculté de médecine. Pour mettre, en effet, un terme à toutes les attaques dont Mesmer et lui étaient l'objet de la part de ses confrères, Deslon résolut de prendre hardiment la défense du système en suscitant un débat public devant la Faculté. Il réclama le contrôle de trois docteurs, qui, depuis la fin de 1779, suivirent leurs travaux et déclarèrent, après sept mois d'expérience, que les faits soumis à leurs observations étaient bien réels, mais pas suffisamment probants. Naturellement Deslon protesta, en accusant ses juges de mauvaise foi, et en proposant un examen sérieux : on prendrait vingt malades désignés par le sort; le

sort également partagerait ces malades entre Mesmer et des médecins et on verrait les résultats. La Faculté répondit à cette demande par un violent réquisitoire, suivi de la défense absolue pour le membre récalcitrant de continuer ses pratiques magnétiques sous peine de se voir exclu de la docte société. Deslon brisa avec ses confrères, et la foule, dans laquelle se répandit le bruit qu'on lui refusait un examen sérieux, cria à la persécution en se précipitant avec plus de confiance encore que par le passé chez la victime de cette injustice.

Mais ces attaques réitérées, ce refus surtout d'étudier soigneusement des faits reproduits chaque jour en public, amenèrent chez Mesmer un tel dégoût, qu'à la fin de 1780, il annonça son intention de quitter Paris au mois d'août suivant. La terreur éclata chez ses malades en proportion de leur confiance et ils supplièrent leur sauveur de ne pas les abandonner. Celui-ci resta inflexible dans sa détermination. On profita alors du goût non dissimulé de la reine pour le magnétisme et, par son entremise, on décida le gouvernement à intervenir. Louis XVI y croyait peu, comme le prouve son mot à La Fayette partant pour l'Amérique : « Que pensera Washington, lui dit-il, quand il saura que vous êtes le premier garçon apothicaire de Mesmer ? » Une autre fois, au moment où il se rend à la messe, un jeune homme, assez bien mis, fend la foule et se jette à ses pids en s'écriant :

— Grâce, sire ! Ce damné de Mesmer m'a ensorcelé.

— Messieurs, répond tranquillement le roi en se retournant vers son aumônier et les chapelains, il s'agit du démon et cette affaire, par conséquent, vous regarde.

Le soir, cependant, le jeune homme couchait à la Bastille, pour lui apprendre à ne pas troubler les méditations d'un monarque, surtout quand il ne pense à rien.

Malgré ce peu d'enthousiasme pour le magnétisme, poussé par l'entourage de la reine, Louis XVI permit à son ministre, M. de Maurepas, de proposer à Mesmer

une expertise, avec promesse, en cas de réussite, de lui donner une propriété et une pension de 20,000 livres. Sur le refus de Mesmer, il ne fut plus question d'expertise et on lui offrit simplement une forte pension à condition qu'il ne quitterait pas la France. Dans une entrevue avec le ministre, Mesmer refusa, et il exposa les motifs de sa conduite dans une longue lettre adressée à la reine qui l'avait engagé à accepter ces offres royales par humanité, pour ne pas abandonner ses malades. Au fond, à sa colère contre les médecins se joignait une cupidité trop grande pour se contenter de la somme, importante cependant, mise à sa disposition.

Il se retira à Spa, où il apprit bientôt que Deslon, profitant de son absence, cherchait à le supplanter. Par le fait, la foule, n'ayant plus le maître, allait chez l'élève. Mesmer comprit le danger. En outre, voyant son secret sur le point d'être divulgué, il résolut de prendre les devants et de le vendre aussi cher que possible. A ceux, en conséquence, qui le suppliaient de revenir, il répondit en posant ses conditions : on trouverait cent personnes qui donneraient chacune cent louis et auxquelles il révélerait alors sa science. Des amis choisis couvrirent peu à peu la souscription et Mesmer revint triomphalement à Paris, où une légère réconciliation avec Deslon fut bientôt suivie d'une nouvelle brouille, qui amena des discussions et des querelles sans fin dans la haute société, jusqu'à la cour; car partout, dans toutes les maisons, dans la rue comme dans les salons, le mesmérisme était l'objet de toutes les conversations.

L'enthousiasme était général, partagé par le peuple aussi bien que par la bourgeoisie ou la noblesse. Plus de huit mille personnes suivirent le traitement. « La maison de Mesmer, écrivait un contemporain (Nougaret), est comme le temple de la divinité qui réunit tous les états; on y voit des cordons bleus, des abbés, des marquis, des grisettes, des militaires, des traitants, des freluquets, des médecins, des jeunes filles, des accoucheurs, des gens d'esprit, des têtes à perruque, des moribonds, des hommes forts et vigoureux, etc. »

Les guérisons, assez nombreuses, qui se produisaient

ou que l'on proclamait, étaient aussitôt attaquées par les uns, confirmées par les autres, commentées par tous. Les journaux relataient les faits les plus remarquables, des brochures circulaient pour ou contre le mesmérisme, des gravures reproduisaient les scènes du baquet, des caricatures les parodiaient.

La souscription ouverte par Mesmer à son retour accrut encore l'engouement public. Tout le monde voulut entrer dans cette société constituée sous le nom de *Loge de l'Harmonie;* mais le maître choisissait avec soin ses disciples, n'accordant sa confiance qu'à ceux dont la position, l'intelligence ou la fortune les mettaient à même de lui rendre d'importants services. Ayant plus de demandes d'admission qu'il ne voulait d'élèves, il ne craignait pas de faire attendre ceux qui sollicitaient l'insigne faveur de recevoir ses confidences. Ainsi, en 1783, la Société de l'Harmonie ne comptait encore que quarante-huit membres, au nombre desquels, il est vrai, dix-huit gentilshommes d'un rang élevé, deux chevaliers de Malte, un avoçat, quatre médecins, deux chirurgiens, sept banquiers, deux ecclésiastiques, trois moines. Relevons quelques noms sur la liste des souscripteurs, publiée en 1784, par Mesmer, pour riposter aux attaques de la Faculté. Nous voyons que le docteur Cabanis, le comte d'Avaux, le comte de Noailles, le comte de Pastoret, le marquis de Rouvre, le marquis de la Fayette, le duc de Choiseul-Gouffier, et bien d'autres personnages d'un aussi haut rang, avaient contribué à fournir les 240,000 livres placées en viager sur la tête du maître. Celui-ci, du reste, tout en exigeant de ses disciples un silence absolu, leur permit dans la suite de vendre le secret, mais à condition de le faire payer très cher et de lui réserver une forte partie sur les bénéfices. En outre, ne pouvant suffire à l'instruction des nouveaux membres, il fonda des cours, dans lesquels il prit rarement la parole, seulement pour dire quelques mots, et qu'il confia à ceux de ses élèves qui avaient le mieux pénétré sa pensée. On raconte qu'à un de ces cours, le professeur souffrant subitement d'un mal de cœur, les assistants se précipitèrent vers lui et commen-

cèrent à le soigner par le magnétisme. « Non! non! s'écria-t-il. Pas de ce remède! Prenez plutôt du vinaigre. »

On crut le magnétisme capable de tout guérir, on ne jura que par lui, on alla jusqu'à traiter les chevaux par son aide et on établit, à cet effet, une clinique à Charenton. Quand le prince Henri de Prusse vint en France, en 1784, on magnétisa devant lui, à Lyon, un vieux cheval. Les magistrats, en grands costumes de cérémonie, assistaient à l'expérience que dirigeaient des médecins. On magnétisa l'animal sans le toucher, puis on dirigea vers son larynx l'action magnétique, et il fut aussitôt pris d'une quinte de toux. Les médecins conclurent à une affection des voies respiratoires, diagnostic dont l'autopsie démontra la vérité.

Non contents des baquets, les fidèles voulurent avoir des objets magnétisés, comme les arbres de leur jardin, des baguettes, de l'eau. Un adepte, se basant sur ce qu'un réservoir est magnétisé aussi facilement qu'un baquet, proposa même de répandre le fluide sur le réservoir de Chaillot et d'alimenter ainsi toutes les maisons d'une eau bienfaisante, sans qu'il en coûtât plus de cinquante livres à chaque abonné. Mesmer, du reste, tirait à merveille parti des situations. Ainsi, apprenant qu'au moment d'entrer chez lui une femme était tombée en crise à la vue du cadran situé dans la cour de sa maison, il annonça aussitôt qu'il avait, en effet, magnétisé le cadran.

Paris, on le pense bien, ne pouvait pas conserver le monopole d'une aussi belle science. Elle se répandit en province, où elle fit fureur, à l'étranger même, jusqu'en Amérique où La Fayette l'introduisit, à la Dominique où les nègres s'y livrèrent avec ardeur. En France elle gagna rapidement l'armée. Les officiers, auxquels la longue période de paix que l'on traversait laissait beaucoup de loisirs, étudièrent le magnétisme, prenant leurs soldats pour sujets de leurs expériences. Les sociétés dites « de l'Harmonie », organisées dans le genre de celle de Paris, se fondèrent en grand nombre, de tous les côtés, et, parmi les loges maçonniques,

beaucoup se livrèrent au magnétisme, surtout celles qui avaient des tendances mystiques ou recherchaient d'une façon plus spéciale les phénomènes étranges. Toutes les sectes d'illuminés, sectes swedenborgiennes ou martinistes, se déclarèrent ouvertement pour cette science dont elles firent l'objet de leurs études.

Un tel succès ne pouvait aller sans de violentes critiques. Aux attaques des médecins se joignirent les plaisanteries de toutes sortes. Une célébrité n'est vraiment complète que lorsque la caricature l'a consacrée : elle s'en donna à cœur joie contre le magnétisme qui y prêtait beaucoup, il faut l'avouer, surtout grâce aux exagérations de certains adeptes plus enthousiastes qu'adroits. Les chansons succédèrent aux épigrammes. De nombreux pamphlets furent répandus, les uns insipides, les autres remplis d'esprit. L'un d'eux, intitulé *l'Evangile du jour*, commence ainsi :

« En ce temps-là, il arriva du Nord un enchanteur qui vint se fixer dans la ville des badauds;

« Et il leur dit : « Vous êtes tous des sots; je suis médecin et les médecins sont des ignorants, et moi seul « ai la connaissance du bien et du mal... »

« Et il dit à ses disciples : « Je vous donnerai le secret « de faire de l'or, si vous m'apportez votre or. »

« Et il exigea encore qu'ils lui envoyassent la plus grosse part de l'or qu'ils feraient;

« Et c'était un acte de justice, toutes choses venant de lui devaient retourner à lui. »

Le théâtre s'en mêla. A la Comédie italienne on joua *les Docteurs modernes*, vaudeville dirigé contre le mesmérisme et qui souleva des tempêtes. Chaque soir, partisans et amis du système se donnèrent rendez-vous dans la salle — heureux directeur! — pour témoigner de leur sympathie ou de leur antipathie. Les dames les plus ferventes du baquet montèrent une cabale; l'une d'elles envoya son laquais entendre la pièce avec ordre de siffler vigoureusement. Le laquais, fidèle à sa consigne, siffla avec un acharnement qui amena son expulsion, car il était ce soir-là le seul à protester : il s'était trompé de pièce et sifflait le lever de rideau, un inof-

fensif vaudeville qui ne s'était jamais vu faire tant d'honneur.

Un autre jour, le conseiller Duval d'Espréménil jetait au public, du haut de sa loge, les exemplaires d'un mémoire destiné à défendre le magnétisme et dont la lecture, faite à haute voix à Versailles, avait eu l'heureux effet d'endormir le roi, au grand scandale des dames présentes.

M. Court de Gébelin, se croyant guéri par le magnétisme d'une longue maladie, lança un manifeste : quelques jours après il mourut et les journaux annoncèrent sa mort en ces termes : « M. Court de Gébelin, auteur du *Monde primitif*, vient de mourir, guéri par le magnétisme animal. »

Le monde savant reprit de plus belle ses attaques. Le roi s'émut enfin de tout ce bruit, et, sur les instances mêmes de Deslon qui réclamait depuis longtemps une enquête, il demanda une étude sérieuse à une commission de médecins, auxquels il adjoignit cinq membres de l'Académie des sciences, pris parmi les plus fameux, puisque nous y trouvons les noms de Lavoisier, de Franklin, de Bailly. Après de longues expériences contradictoires durant lesquelles elle releva un grand nombre de supercheries évidentes, la commission remit au roi deux rapports, l'un que l'on rendit public, l'autre qui resta secret à cause de ses détails trop techniques et trop scabreux, mais rédigés tous les deux par Bailly et condamnant d'une façon absolue la doctrine de Mesmer dont ils exposaient les dangers pour la santé et la morale publiques.

Mesmer ne se releva pas de ce coup. Vainement il essaya de lutter, il chercha à extorquer quelque nouvel argent à ses souscripteurs : il se vit condamné et quitta la France, en 1785, honni par la populace, maudit intérieurement par ses protecteurs et par ses partisans qui, pour ne pas se discréditer eux-mêmes, continuèrent à le proclamer un grand homme. Quand il sortit de Paris, une montgolfière s'éleva des Tuileries. Sur une large bande était inscrit : « *le Vendangeur*, » et un grand dessin représentait une tête chargée d'un cuvier sur

lequel on lisait, en lettres de feu : « Adieu, baquet, vendanges sont faites. »

Après un court séjour en Angleterre, où il fut mal accueilli, il traversa la France, reçut à Grenoble une véritable ovation et voyagea ensuite en Italie et en Allemagne. De temps en temps il revenait en France incognito. On raconte même que, présent à Paris le jour de l'exécution de Bailly, un de ses plus violents adversaires, il se découvrit courageusement devant la victime qui passait à côté de lui en allant à l'échafaud.

Il mourut en 1815.

ERNEST D'HAUTERIVE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

MIRAGE D'AMOUR

(Suite)

VI

Comme six heures s'égrenaient lentement à la chapelle de la Trinité, Pierril Murielle, dissimulé derrière le mur en ruine d'une ferme incendiée, dominant la vallée, suivait, assombri, l'œil farouche, une angoisse au cœur, les deux jeunes femmes qui cachaient, sous de longues mantes à capuchon, leurs toilettes claires et qui descendaient la côte rapidement, joyeuses, courant presque, tandis que, grâce à la pureté de l'air immobile, il pouvait distinguer, malgré la distance, la voix de Loës resté en arrière, et leur criant :

— Quel train vous allez ! On dirait que vous partez pour la conquête du bonheur !

Malgré son flegme apparent, de tous trois, c'était encore lui le plus satisfait ! Vaniteux et léger, il adorait le monde, pour y avoir toujours vécu et parce qu'il y était dans son véritable élément. Il en aimait le rire facile, l'esprit léger, la moquerie, les petits papotages chuchotés à voix discrète ; les phrases toutes faites qui jugent un livre, apprécient un tableau, reviennent toujours les mêmes, sur toutes les lèvres… Tout cela n'exigeait aucune fatigue, aucune recherche, pour son

esprit rompu à cette routine... et tout cela lui plaisait...

Enfin, son amour-propre de jeune mari trouvait son compte à produire sa jolie femme, qui était très recherchée, très courtisée, à sa grande satisfaction. Et ce soir, il aurait plaisir double, car Marguerite, avec sa lourde chevelure chatoyante, avec le contraste de sa beauté déjà développée et de sa fraîcheur de jeune fille, attirerait davantage encore les regards...

Il savait que l'hôtel de la Poste regorgeait de monde en ce moment; que si ce monde était mélangé et un peu bigarré, il n'en existait cependant pas moins un fond d'excellente société, et sa seule préoccupation était d'y retrouver quelques amis.

Son anxiété à ce sujet fut de courte durée. A peine arrivés dans le vestibule, et tandis qu'il aidait les jeunes femmes à se défaire, il sentit une main se poser amicalement sur son épaule, pendant qu'une voix pleine de cordialité s'écriait :

— Loës! la bonne rencontre! Mon cher, je ne me doutais guère que vous étiez ici!...

La physionomie du jeune lieutenant s'éclaira.

— Ah! c'est vous, Leyrieux! Par ma foi, quelle chance de vous rencontrer!... — Mais vous ne connaissez pas encore Mme de Loës, Mlle Albanelle, ma belle-sœur...

Et, tandis que les présentations s'échangeaient, il se frottait les mains, s'épanouissant d'aise.

« Le gaillard connaît tout le monde! pensait-il. Il est mauvais comme un démon; il nous amusera, Germaine et moi, en nous racontant les petites histoires scandaleuses, et il présentera ce qu'il y a de mieux comme danseurs à Marguerite. »

Pendant ce temps, Leyrieux, jeune et brillant substitut de Nancy, s'empressait auprès de Mlle Albanelle. Il avait deviné qu'elle ferait sensation parce

qu'elle était toute jeune, très jolie, inconnue dans ce milieu et mieux habillée qu'aucune des autres femmes qui se trouvaient là, dans le classique corsage qui moulait son beau buste. Il se disait que le relief qu'il avait déjà acquis dans cette société dont il était l'âme, organisant les sauteries, les repas sur l'herbe, les parties de tennis, serait encore augmenté par une apparente intimité avec ces deux Parisiennes, ayant la double royauté de la beauté et de l'élégance.

Avec sa facilité à trouver des banalités, il entourait la jeune fille, et, en lui murmurant le plus insignifiant lieu commun, il avait l'air de lui faire une confidence d'une importance capitale.

Marguerite, amusée, le laissait faire, riant, à part elle, de cette rapide prise de possession.

Au salon, l'entrée des jeunes femmes répondit à l'attente de Loës et de Leyrieux. Ils eurent la satisfaction de voir une curiosité inquiète s'allumer dans les yeux féminins, tandis que les visages des hommes s'éclairaient d'une expression d'intérêt et d'admiration.

Tout de suite, une jeune femme un peu forte et pâle, à l'air languissant, au laisser-aller de créole, se leva, les mains tendues :

— O chères ! que j'ai de plaisir !...

Ce fut au tour de Germaine à présenter son mari à leur amie, Mme d'Angicourt, femme du sous-préfet de Remiremont, qu'elles avaient connue à Madrid, pendant un séjour qu'elles y avaient fait avec leur père, alors que Mme d'Angicourt, encore jeune fille, fraîchement débarquée de Buenos-Ayres, s'y trouvait elle-même, chez un oncle, ingénieur sous les ordres de M. Albanelle. Depuis, trois années s'étaient écoulées, et les jeunes filles devenues jeunes femmes s'étaient perdues de vue. Mais immédiatement, en se retrouvant, l'intimité se reformait entre elles, et, assises dans un angle du salon, elles parlaient, riaient et racon-

taient, trouvant mille choses à se dire, comme si elles ne s'étaient jamais quittées.

Christian Leyrieux manœuvra si habilement, qu'au dîner il se trouva à côté de Marguerite. Il flirta le mieux et le plus qu'il put, et la jeune fille s'amusa franchement, riant de tout cet encens dont il l'enveloppait.

A première vue, elle l'avait jugé tel qu'il était réellement, tout en surface, incapable d'un sentiment profond, où même d'un sentiment seulement personnel; admirant et courtisant une femme bien moins parce qu'il subissait son charme que parce qu'elle attirait l'attention générale.

L'on était fort animé dans leur petit coin. Les d'Angicourt, par leur situation officielle dans le cœur même du pays, et parce qu'ils étaient arrivés à Gérardmer depuis une quinzaine de jours, connaissaient beaucoup de monde; tout de suite, ils avaient présenté les Loës, et, avec la liberté que donnent aux relations les terrains neutres, on sympathisait à première vue.

L'on s'entretenait avec beaucoup d'intérêt de l'arrivée d'un bataillon d'infanterie, récemment revenu du Tonkin et qu'on avait envoyé dans le casernement en pleins champs, organisé aux portes de Gérardmer, par le ministre de la guerre.

Les hommes, quelque peu éprouvés, venaient chercher force et santé dans le climat reconstituant des Vosges.

Ils étaient commandés par le jeune et célèbre colonel Lestranges, qui venait d'être décoré de la croix de commandeur pour de brillants faits de guerre, dans lesquels il avait montré, joint à un mépris profond de la vie, un courage de héros antique.

On le disait original, séduisant et dédaigneux; autant de titres à passionner les femmes, qui, avec une fièvre dans les yeux, racontaient ce qu'elles avaient lu de lui dans les journaux.

Le bataillon, arrivant d'Épinal, était attendu à Gérardmer, ce même jour vers cinq heures, et l'on était allé, en bandes joyeuses, sur la route qu'il devait suivre, dans l'intention de lui faire une ovation discrète. Mais, ce colonel, toujours avec ses idées à lui, avait déjoué toutes les curiosités en faisant prendre à ses hommes un raccourci à travers bois et ces dames en avaient été pour leur déception... L'on savait que les officiers avaient fait retenir une salle à manger dans l'hôtel... et on avait espéré les entrevoir dès ce soir, mais aucun n'avait encore paru... Tous ces esprits désœuvrés se réjouissaient de l'élément nouveau, qui romprait, espéraient-ils, la monotonie de leurs amusements.

Marguerite, songeuse, voyait passer, devant ses yeux demi-clos, la courageuse petite troupe française bravant les fièvres, les mauvais chemins, les pièges et les ruses ennemies, entraînée par l'ardeur communicative du jeune chef, du vaillant colonel, qui, hautain, défiait la mort, n'estimant pas que la vie valût la peine d'être épargnée...

Et une flamme passait dans son regard.

Après le dîner, les jeunes femmes s'installèrent sur la terrasse dominant le jardin, pendant que les hommes fumaient quelques cigares, en flânant paresseusement dans les allées sablonneuses.

Le substitut, le bras passé sous celui de Loës, causait avec animation. Il lui dépeignait l'existence d'éreintement mondain qu'il menait à Nancy, et il y mettait une volubilité extrême.

— Et ici, interrompit Alfred, qui ne se souciait que médiocrement de voir défiler sous ses yeux tous les succès extraordinaires que Leyrieux lui énumérait avec une telle fougue, et ici, faites-vous aussi florès ?

— Oh ! ici, mon cher, la réserve, la discrétion m'obligent. Vous me comprenez, n'est-ce pas ? D'ail-

leurs, toutes les femmes sont gardées à vue par leurs maris qui n'ont rien d'autre à faire... à moins qu'ils ne soient appelés eux-mêmes au dehors par un intérêt du même genre. Non, à part quelques exceptions, c'est honnête ici, très honnête, et rien, ou fort peu de chose à faire... si ce n'est de s'y marier! ajouta Leyrieux, avec un léger rire, en pensant à Léa Lévy, la fille du riche chemisier israélite qu'il courtisait assidûment et laborieusement, sans se laisser rebuter par la physionomie dure de la jeune fille, ses yeux inquiets et sournois, son nez aigu; et il se demandait, non sans un peu d'anxiété, quelle impression elle éprouvait de sa subite défection.

— Mais ces quelques exceptions dont vous parliez? insista Alfred de Loës qui tenait à en connaître les héroïnes qu'il regarderait dès lors avec des yeux très différents.

Leyrieux se mit à rire.

— Ah! vous y tenez?... mais, gardez-moi le secret.

Voyez-vous venir au-devant de nous, au tournant de l'allée, appuyée au bras de son mari, cette belle femme brune et onduleuse? C'est Mme Dartigue. M. Dartigue est un des riches banquiers de l'Est, le vrai type de mari, la tradition la plus pure depuis Molière. Elle ressemble à la petite Lionelle Sauvelle, de Paris, et elle est si enchantée de cette ressemblance qu'elle l'accentue, en la copiant en tout : mêmes toilettes, mêmes dessous commandés dans les mêmes maisons, et jusqu'à la baignoire toute pareille, enrubannée de dentelles et de fleurs.

Observez-la, ce soir, avec ce petit jeune homme, installé dans ce fauteuil à bascule, un minuscule cigare aux lèvres... Regardez donc comme il se balance pour faire valoir ses chaussettes de soie tigrées.

Je vous le répète : observez-les ce soir, et, si on ne danse pas, je parie ce que vous voudrez qu'ils se pas-

sent un livre ou qu'ils se communiquent une lettre ostensiblement décachetée, avec l'heure du rendez-vous fixée...

C'est à se tordre... Pas un soir, cela ne rate...

Ils n'ont peur que des oreilles, toujours à l'écoute, ici, sans se méfier des yeux...

— Mais où peuvent-ils bien se rencontrer? demanda Loës intéressé.

— Oh! un peu partout, dans les fermes à l'écart, où ils arrivent chacun de son côté... affaire d'avaler un verre de lait pur... et alors le seul hasard!... Et ce sont des exclamations, des étonnements qui finissent, vous devinez comment?

— Mais lui? le mari, n'est-il pas jaloux? Car enfin, elle est belle, cette femme, et trop jeune pour lui.

— C'est un sage, un confiant... Il adore la pêche... et en eau claire, lui; l'eau du lac, c'est plus propre... Il a eu pour elle, paraît-il, un violent caprice qui l'a fait passer sur la différence d'âge comme sur la situation mondaine, car elle était institutrice... Mais, comme elle avait été élevée à Saint-Denis, il croyait à un fonds de moral suffisant pour le préserver de tout accident; en quoi il comptait sans son hôte... D'ailleurs, il y a beau temps qu'elle a pris soin de jeter quelques douches glacées sur ce bel incendie, et elle a ramené le pauvre homme à une température plus en rapport avec ses propres sentiments... comme avec ses nouvelles aspirations... Mais, comme tout cela vous intéresse!... Désirez-vous que je vous présente?

Loës tressaillit :

— Non, non, merci!... Cela ne m'intéresse qu'à ce point de vue qu'on ne peut jamais assez s'instruire sur le compte des femmes... Mais, ajouta-t-il, toujours préoccupé, dites-moi ce qui a bien pu la séduire en ce garçon. Il est laid, mal bâti, et n'a pas même l'air intelligent.

— Ne vous ai-je pas encore dit qu'il se fait faire six costumes par saison?... Avec cela d'une politesse, d'une galanterie obséquieuse dans le monde, il traite les femmes, dans le secret de l'alcôve ou du cabinet particulier, avec la dernière insolence et la dernière indélicatesse...

— Juste ce qu'il faut pour plaire à cette âme de courtisane qui s'est trompée d'enveloppe... interrompit Loës... Mais, quel feu, quel mépris! Leyrieux! Est-ce que par hasard un peu de dépit?

— Moi, ma foi non! je déteste les brunes, dit-il avec un soupir à l'adresse de Lia Lévy; et regardez ces cheveux et cette peau... Ne voyez-vous pas passer devant vos yeux tout le paysage tropical de l'Australie?

Et comme la jeune femme, toujours appuyée au bras de son mari, les croisait, ils se turent et l'entendirent qui disait :

— Avez-vous pensé à remettre à votre ami cette carte du Tonkin qu'il vous a prêtée hier? Mais j'y songe, je l'ai moi-même regardée aujourd'hui, et je l'ai laissée chez moi. Cela vous ennuierait-il beaucoup d'aller la chercher?

Docilement, le mari se dirigea vers l'hôtel...

— Là, quand je vous le disais, murmura Leyrieux, qui se pâmait d'aise... C'est le coup du Tonkin, ce soir... Tout lui est bon pour son manège...

— Oh! pensait le lieutenant indigné, il y a pourtant de fières coquines...

Et il eut un retour épanoui vers sa Germaine.

Au même instant, Mme Dartigue, retournant sur ses pas, avec sa grande allure fière, en passant près des jeunes gens, laissa tomber son mouchoir, un petit mouchoir de soie du même rouge ardent que sa robe et tout imprégné d'un lourd parfum de tubéreuse.

Leyrieux remarqua que son ami mettait un empressement extrême à le lui rendre.

— Est-ce une invite? lui dit-il, un sourire moqueur aux lèvres, tandis qu'il détournait les yeux pour lui dissimuler l'éclair d'envie qui s'y allumait subitement.

Le lieutenant rougit et, presque aigrement :

— Êtes-vous fou, mon cher? Mais je crois qu'il est grand temps d'aller retrouver ces dames.

Au salon, deux Péruviens, l'un avec une voix de basse d'une sonorité rare, tandis que l'autre trouvait des notes de tête surprenantes, chantaient un duo de *Falstaff*.

Les deux jeunes gens s'accoudèrent à la fenêtre, restée ouverte, et Leyrieux continua :

— Voyez-vous cette jolie et toute jeune femme à bandeaux plats, à la candide robe de mousseline, assise entre ces deux vieilles et très nobles demoiselles? Leurs armes sont merlettes d'or sur fond d'azur.., elles n'admettent dans leur société que la fine fleur du sang, comme elles disent dans leur langage assez pittoresque. Eh bien! elles sont roulées par cette mignonne aux yeux d'ange, qui a fait la joie des habitués des concerts parisiens tout l'hiver dernier... C'est le petit de Rieu, le fils du général qui est à Tunis en ce moment, qui la présente comme sa jeune femme, tout récemment sortie du couvent. La petite est ravie de cette comédie jouée au naturel... et ce qu'ils doivent rire, une fois rentrés dans la chambre pseudo-conjugale! Mais assez de tout cela. Voici votre jolie belle-sœur qui entre, et c'est un véritable bienfait que de s'emplir les yeux de sa belle et pure image!...

Mme de Loës, apercevant son mari, l'appela auprès d'elle.

— Oh! Frédy! as-tu vu comme ces Péruviens sont laids quand ils chantent!

Et Frédy de se pencher vivement :

— Ne les regarde pas, au moins; je te le défends...

Derrière son éventail, elle se mit à rire, montrant

la rangée de ses belles dents blanches; et Alfred, en la regardant, eut un vague remords d'avoir serré les doigts chargés de bagues de Mme Dartigue lorsqu'il lui avait remis le petit mouchoir à l'énervant parfum.

Pendant ce temps, Leyrieux tournait autour de Marguerite, cherchant à se rapprocher, à se faufiler dans le groupe de jeunes gens et de jeunes filles dont elle faisait partie...

Mais elle, avec un subit ennui, une lassitude de ce qu'elle voyait et entendait, se pencha vers sa sœur, lui disant tout bas :

— Il est tard, Germaine; n'oublie pas le long chemin que nous avons à faire.

Et, sur la promesse de revenir canoter ensemble dès le lendemain, on se sépara, le substitut les accompagnant jusqu'à la porte, entourant lui-même les épaules de la jeune fille de sa mante chaude et moelleuse avec des gestes très doux qui l'effleuraient comme des caresses.

Dehors, elle s'arrêta quelques instants, regardant par la croisée. On commençait à ranger les chaises pour faire quelques tours de valse et elle vit Leyrieux s'empresser autour de cette jeune fille juive, laide et sans distinction, que Mme d'Angicourt lui avait signalée comme une riche héritière. Il lui parlait avec la même manière enveloppante qu'il avait eue pour elle toute la soirée et qui disait si clairement :

— Vous êtes la seule femme au monde qui existe pour moi !

Et, riant, elle pensa :

— Encore un qui croit au proverbe florentin :

. . . . la richesse
En ce monde doit tout changer
Et d'un buisson peut faire un oranger (1).

(1) A. de Musset, *Sylvia*.

« Lès voilà donc tous ! se dit-elle, tous ? » répéta-t-elle encore, tandis qu'une légère rougeur montait à ses joues, en entendant le muet reproche que son cœur lui adressait... Tous ?... Et celui qui là-haut l'attendait, dans un muet désespoir, guettant sa tardive rentrée, le cœur broyé d'inquiétude ?

— Oui, conclut-elle, et c'est le monde de son souffle léger qui pervertit tout... S'il reste encore quelques cœurs honnêtes et capables de vérité, c'est dans la sauvegarde de la solitude, du travail ou de la belle nature qu'il faut les chercher.

VII

Pierril, dans la belle nuit étoilée, douce, embaumée, toute frémissante de vie, dans le léger bruissement des feuilles qui se cherchent, des fleurs pâmées qui se redressent sous le baiser de la brume argentée, Pierril était étendu à terre, son bras vigoureux entourant un jeune frêne, planté par lui-même quelques années auparavant, et lourdement, profondément, dormait.

Pauvre Pierril ! Il aimait et il souffrait !

... Il aimait jusqu'à la folie, jusqu'à l'adoration, cette élégante jeune fille que le hasard avait amenée sous leur toit...

Il l'aimait avec le déchaînement de sa saine et forte nature, toute la mâle puissance de ses vingt-six ans.

Et à ce vent de passion, la sainte et douce tendresse pour l'humble fille des champs, la petite compagne d'enfance, la chère petite fiancée de son cœur, pâlissait, s'effaçait.

Quel étrange mal subitement entré en lui ! mystérieux et tentant comme ce lointain d'allée qui paraissait hantée sous la voûte sombre des cieux, avec les formes extravagantes des hauts pins qui la bordaient...

Jusqu'à ce jour, il n'avait respiré que le parfum enivrant de l'amour à ses débuts. S'il avait cru souffrir, lorsque, s'enfonçant les ongles dans les paumes, afin de se rappeler à la réalité, de résister à la tentation de la prendre entre ses bras et de désaltérer ses lèvres avides sur cette bouche fraîche, sur ces yeux tendres ; s'il avait cru souffrir, alors, c'est qu'il ne connaissait pas la souffrance... Ah! n'était-ce pas plutôt le bonheur? car elle était là, alors, riante et épanouie, et lui, il était seul, pour contempler ses traits purs, ses formes adorables...

Maintenant, la douleur, cette grande égalitaire, le touchait de son aile sombre et il sentait la torture morale de la jalousie que nulle autre ne peut égaler.

Car, ce soir même, il l'avait suivie, lorsqu'il l'avait vue disparaître au tournant du sentier, entre la double rangée de maisons, et il l'avait vue entrer dans ce luxueux hôtel, où, dans le vestibule même, un jeune homme élégant et fin, un de ses pareils, enfin, lui avait ôté son manteau et avait passé sous le sien le joli bras ganté haut de suède clair... Et, lorsque plus tard, après avoir erré comme un insensé sur les bords du lac calme et reposant, tout blanc des reflets de la lune qui mirait dans ses eaux sa clarté lumineuse et nacrée, il était revenu, comme un malfaiteur, rôder autour des fenêtres brillamment éclairées, d'où l'on entendait monter des mélodies d'amour, il l'avait revue, plus rose, plus animée, la bouche plus souriante, parler à ce même jeune homme de tout près... Il avait observé que, sous le regard hardi qui reposait sur elle, les battements de son sein, sous la soie du corsage, étaient plus rapides... Allait-elle donc l'aimer, cet homme qui fleurissait sa boutonnière de gardénias, et qui savait, lui, causer aux femmes et leur faire la cour?

Il en avait assez vu, et lentement, péniblement, il était remonté jusqu'à la Haie-Griselle.

Il avait éprouvé tout de suite une détente, un soulagement à se retrouver dans son milieu, parmi les plantes, les arbres qui lui étaient familiers, avec la ligne blanche de ses toiles qui s'éclaircissaient, là, sous la blancheur lunaire. Un apaisement s'était fait en lui, un peu de calme était descendu en son âme orageuse; doucement, il avait entouré le petit frêne qu'il aimait pour l'avoir soigné, comme s'il avait été un être animé, capable de comprendre, de répondre à sa douleur... Et tout à coup, à l'amertume de son mal était venue se mêler la divine sensation d'en sentir l'aiguillon, et il se répétait :

— Je souffre ! je souffre ! j'aime et je souffre !...

Il se prenait à aimer sa souffrance parce qu'elle lui venait d'elle, et aussi parce qu'elle lui était une révélation de la vie qu'il avait traversée jusque-là en automate.

Toute la semence d'exaltation, de folie tendre qu'avait laissée en l'âme de son fils le père poète, trouvait une subite éclosion.

Comme l'aloès, cette fleur fabuleuse du Brésil, dont l'épanouissement magnifique se fait avec violence en explosion, déroulant une tige immense, et au faîte, une fleur singulière et superbe, au calice éclatant et au parfum sauvage et pénétrant, ainsi le cœur riche de Pierril s'ouvrait à toutes les fortes émotions de l'homme... et, accablé de la nouveauté et de l'intensité de ses sentiments, doucement il s'endormit comme un enfant fatigué, enlaçant toujours le petit arbre, sur l'herbe qui se trempait de rosée.

Les premiers rayons du jour l'éveillèrent, las, les membres lourds.

Hâtivement, mais minutieusement, il fit sa toilette que l'amour, en maître universel, lui avait appris à soigner.

Puis, courageusement, il se mit au travail.

A la lumière du soleil, ses angoisses de la nuit lui parurent exagérées et hors de proportions avec ce qui les avait causées.

... Volontiers, il se serait moqué de ses alarmes et aurait ri de ses angoisses. Il se sentait une légèreté au cœur et, avec une joyeuse allégresse, il se disait que Marguerite Albanelle était là, dans la petite chambre au papier bleu et aux rideaux blancs, à l'abri de tout danger venant du dehors, presque sous sa garde... Et, de son grand œil doux et sombre, il caressait la fenêtre, la muraille tapissée de chèvrefeuille, derrière lesquelles elle reposait.

Charley venait de rentrer avec la grande charrette toute remplie de lourds rouleaux de toile. C'était la pleine saison du travail. Maintenant, la nature faisait son œuvre et chacun sait de quoi elle est capable en tant qu'ouvrière. Mais, plus tard, lorsque la pluie et le givre se succéderaient, il faudrait avoir recours aux séchoirs, et, par ces moyens artificiels, jamais le fil n'atteignait la même pureté, la même souplesse.

Aussi Pierril se hâtait-il, et, pendant que son jeune frère, fatigué, faisait un somme réparateur, il travaillait activement.

Avec sa force aisée et gracieuse, il enlevait vigoureusement le rouleau, et, le déposant auprès de la fontaine, il en commençait l'immersion.

Et voilà que la chère romance du temps où son cœur était calme dans sa tranquille tendresse lui revenait aux lèvres.

O Magali ! ma tant aimée !

Tout bas, il riait, ce Pierril, dans la mobilité de la double jeunesse de ses vingt-six ans et de son amour fraîchement éclos, et, en riant, il répétait : « O Magali ! » Il se disait : « C'était un pressentiment ; de tout ce qui doit arriver, nous sommes toujours prévenus,

par des courants mystérieux, des attirances inexplicables! »

Soudain, la blanche et blonde tête de Marguerite, comme une mouette dans son nid, apparut dans l'enchevêtrement du feuillage embaumé. Voyant Pierril se débattre avec ses toiles qui ne voulaient absolument pas plonger, elle s'écria toute joyeuse :

— Attendez, Pierril, je descends; je vais vous aider.

Lorsqu'elle arriva, radieuse, dans sa robe de laine blanche tout unie, sa robe de nonne, avec la lourde natte de ses cheveux ondés, Pierril, ébloui, se redressa et la regarda, mais la regarda encore et encore, comme s'il ne l'eût jamais vue, et que son apparition lui eût causé un grand étonnement.

Mais elle, impatientée :

— Allons ! dépêchons-nous !...

Avec un rire qui creusa des fossettes dans ses joues veloutées, elle remonta très haut les manches larges, sans souci de montrer ses bras blancs et purs aux yeux émerveillés du beau garçon.

Toutes ses résolutions de froideur s'étaient envolées bien loin. Cette soirée passée, la veille, dans ce milieu d'hypocrisie mondaine, l'avait profondément écœurée après coup. Maintenant que, sans vouloir en convenir, elle était un peu dépitée de la facilité avec laquelle ce substitut portait son admiration de l'une à l'autre, elle célébrait en son cœur la bonne, la saine vérité des champs. Dans un subit revirement, elle traitait ses appréhensions d'idées romanesques, et en admettant même que ce Pierril eût pour elle une admiration trop vive... c'était une belle affaire vraiment! Elle aurait traversé sa vie comme un météore, en y laissant un doux et troublant souvenir... Où était le mal? Pourquoi traiterait-elle le cœur des autres avec plus de scrupules qu'on n'en montrait vis-à-vis d'elle?

C'était risible d'avoir pris cette idylle champêtre au sérieux... Marie-Antoinette ne jouait-elle pas à la fermière à Trianon? Pourquoi Marguerite Albanelle n'en ferait-elle pas autant à Gérardmer? Et, avec toute sa gaieté revenue, elle y allait de tout cœur.

— A l'ouvrage! disait-elle.

Elle enfonçait ses bras nus dans l'eau qui, glacée par son séjour sous terre, le paraissait davantage à cause de la tiédeur de l'air.

Pierril, l'âme en fête, se disait :

— Quel réveil après le cauchemar de cette nuit!

Avec un rire heureux qui faisait étinceler ses dents blanches, il la mangeait des yeux, oubliant, les mains engourdies, la tâche qui attendait.

Mais elle le rappelait à lui-même :

— Ah! le mauvais ouvrier qui ne sait employer que ses yeux!

Alors, pleins d'une activité joyeuse, ils se mirent à lutter avec ces folles bulles d'air qui gonflaient la toile, et qui semblaient les narguer, paraissant céder à la moindre pression alors qu'elles se dépêchaient de se reformer un peu plus loin.

Mais voilà où mène l'insatiabilité.

Pierril, gêné par l'âpre souvenir de la nuit, qui venait troubler son bonheur présent, et espérant dans l'optimisme du moment en secouer le poids oppressant, dit, tout insinuant :

— Mademoiselle Marguerite, vous êtes-vous bien amusée, hier au soir?

— Moi? amusée? dit-elle étonnée, et toute à l'occupation présente qui l'absorbait. — Puis, se souvenant, elle ajouta : « Mais oui, certainement, beaucoup. »

Il sentit de nouveau la terrible piqûre en plein cœur :

— Il était très beau, le jeune homme qui causait avec vous...

O la claire et douce réponse que ce rire jeune, frais, musical, prolongé, qui s'égrenait en notes harmonieuses!... Eût-elle ri ainsi, si son cœur eût été en jeu?...

— Beau? vraiment? Ma foi, je n'en sais rien... En tout cas, peu intéressant et très banal.

Pierril, dans son enthousiasme, ne put résister à la tentation de jeter une dernière pierre à l'ennemi vaincu, et, plein de satisfaction, il ajouta :

— C'est vrai, pourtant.

Mais voilà que ces imprudentes paroles vinrent tout gâter. Marguerite, qui n'y avait pas pris garde d'abord, comprit la vérité... elle devina que Pierril les avait suivis la veille au soir, et elle en fut profondément choquée.

— Décidément, pensa-t-elle, j'avais raison de le fuir...

Tout haut, elle dit sèchement :

— En voilà assez, je suis fatiguée!...

Pierril, atterré, navré de ce brusque revirement, la regardait, les yeux pleins d'une prière muette, secouer ses fines petites mains d'où les gouttelettes plurent autour d'elle, tout irisées des feux du soleil.

Au même moment, descendait Mme de Loës, la main sur l'épaule de son mari... Elle lui parlait avec animation, et sa physionomie d'une gaieté si franche était un peu altérée.

— Alors, Frédy, tu tiens essentiellement à aller à Gérardmer ce matin?

Lui, avec un tendre baiser sur les yeux qui le suppliaient :

— Mais oui, chérie; j'ai promis. Leyrieux se blesserait si je ne venais pas.

Avec un haussement d'épaules, elle se détourna.

Et, rapidement, Loës descendit la côte ensoleillée, se disant :

— Pourquoi faut-il que celui qui a inventé la femme l'ait gâtée, en lui donnant l'humeur si tyrannique? Mais pourquoi, diable, ai-je tant tenu moi-même à aller à ce Gérardmer?... et ne suis-je pas resté avec elle?...

Mais il n'alla pas plus loin dans ses investigations intimes, ne voulant pas s'avouer la curiosité perverse qui le poussait, malgré son très vivace amour pour sa jeune femme, à observer cette brune, langoureuse et souple, qui avait une âme de courtisane et qui avait laissé tomber à ses pieds son mouchoir au parfum entêtant et malsain.

Germaine, dévorant les larmes de dépit qui montaient à ses yeux, passa son bras caressant autour de la taille de sa sœur.

— Viens avec moi, Marguerite; nous irons faire un tour de forêt.

Lentement, elles se dirigèrent vers un chemin étroit et montueux, dont les arbres se rejoignant formaient une belle voûte d'un vert sombre, frais et reposant, et elles s'y engagèrent, au hasard, sans but, dans une douce flânerie. Attristées, toutes deux mécontentes et ennuyées, elles se taisaient, absorbées en elles-mêmes, lorsqu'elles entendirent sur la hauteur du plateau qui les dominait, dans la direction de la gorge du Roitelet, le son triomphant d'une fanfare militaire, répercuté par plusieurs échos différents.

Marguerite devint pourpre : la fière silhouette du colonel, jeune, séduisant et hautain, se présentait à son esprit avec une netteté si frappante, qu'elle en restait clouée sur place, toute secouée d'émotion.

Pendant ce temps, Germaine, qui, adorant tout ce qui touchait à son mari, se passionnait pour l'armée, s'écriait, toute sa belle humeur retrouvée :

— Oh! des soldats! Ils sont de ce côté; allons-y!...

Alors, plus vite, guidées par la marche qui résonnait

toujours au-dessus d'elles, vive, alerte et plus entraînante par son rapide mouvement que par l'harmonie de ses cuivres, toutes deux montèrent, se dépêchant, et, quittant le sentier, prirent à travers bois.

Tout à coup, Germaine tressaillit.

— Regarde ce cheval, Marguerite; il est sellé et sans cavalier.

La jeune fille s'arrêta.

— Il est sûrement arrivé un malheur... J'ai peur!... ajouta-t-elle en frissonnant.

Le bois avait en cet endroit désert un grand air de mystère... les taillis avaient poussé si touffus qu'ils évoquaient l'image des maquis corses, et les sapins séculaires, qui dressaient sveltes et vigoureux leurs orgueilleuses têtes, étaient d'un vert si sombre qu'ils en paraissaient noirs.

Germaine, plus brave, reprit :

— Il faut aller voir... dépêchons-nous!

Marguerite ne protesta plus, prise d'un indéfinissable sentiment de curiosité et d'espoir inexpliqué, qui la poussait à continuer.

Palpitantes, elles reprirent leur ascension, se dirigeant, aussi rapidement que le leur permettait la difficulté du chemin, vers le cheval libre, qui, paisible, broutait quelques touffes d'herbes, quelques têtes d'arbustes, et qui s'amusait à casser les branches d'arbres à sa portée, les rompant sous ses dents, avec un bruit sec.

Germaine disait :

— C'est un beau cheval; c'est un cheval d'officier. Regarde la bride et la selle.

Plus bas elle ajouta :

— Il ne doit pas être loin, car, quand un cheval a démonté son cavalier, il est rare qu'il s'en éloigne beaucoup.

Marguerite s'arrêta avec un brusque sursaut. En

effet, elle venait d'apercevoir à dix pas d'elles, entre les buissons, un corps inerte, étendu sur la mousse.

Elle posa la main sur le bras de sa sœur.

— Là, tu vois, dit-elle; et avec un frisson : Je n'ose pas... s'il était mort?

— Mais justement il faut voir, s'assurer s'il n'a pas besoin de secours... Viens donc!...

Tenant serrée dans la sienne la main de Marguerite, elle marcha résolument vers la tache sombre que faisait le dolman sur la mousse et le lierre tout égayés de fleurettes blanches et roses.

Lorsqu'elles furent arrivées, Germaine se pencha et examina la tête pâle aux yeux clos, qui était, sur le terrain en pente raide, plus basse que le corps... Les lèvres étaient entr'ouvertes et blêmes sur les dents convulsivement serrées, et le nez, un grand nez bourbonien, avait les narines pincées et violacées.

Jamais, pas plus que Marguerite, Germaine n'avait vu la mort de près, et elle se releva terrifiée, avec un cri d'effroi.

— Oh! c'est affreux!... et elle cacha sa tête entre ses mains pour fuir la terrible vision.

Alors la jeune fille, presque malgré elle, regarda à son tour, avec l'horreur de ce qu'elle allait voir, et, un subit courage s'éveillant, elle murmura :

— Il faut sentir si son cœur bat.

Et, appuyant sa petite main nue qui tremblait d'épouvante sur la poitrine de l'officier, elle se pencha, elle écouta.

Elle eut un cri de joie :

— Il vit! il vit!...

Toutes leurs craintes s'étaient envolées devant la certitude de la vie; et, actives, elles prodiguaient leurs soins. Elles s'efforçaient de soulever le buste lourd et rigide, comprenant bien que la position de la tête placée en contre-bas pouvait être dangereuse. Enfin, se rai-

dissant dans une tension des nerfs, elles parvinrent à la glisser sur les genoux de Marguerite.

Le cheval, un bel alezan, à la fière encolure, à l'œil intelligent et doux, s'était approché craintivement, et avait lancé un hennissement prolongé, en voyant les secours que les jeunes femmes donnaient à son maître; et lentement, comme reconnaissant, il secouait sa jolie tête, en avançant davantage... Germaine s'efforçait de dégrafer le dolman de drap très ajusté qui gênait la respiration.

— As-tu ton flacon, Marguerite?

— Oui, là, dans cette poche. Prends-le toi-même; je ne puis y atteindre.

— Tu vois, c'est un commandant, disait Germaine, à voix basse, en désignant le képi, à quelques pas d'elles.

Toutes deux, profondément émues, regardaient anxieusement la tête exsangue qui reposait, lourde, sur les genoux de la jeune fille.

L'action des sels était absolument nulle; vainement Mme de Loës plaçait sous les narines, puis entre les lèvres entr'ouvertes, le petit flacon d'ivoire à lettres d'or; pas un muscle du visage ne bougeait, dans l'inertie invincible de tout l'être.

De nouveau, une terreur folle montait au cœur des jeunes femmes, une sueur froide mouillait leurs tempes, lorsqu'elles entendirent un galop précipité et une voix qui s'écriait :

— Par ici, mon colonel; il me semble entrevoir quelque chose dans ce fourré.

Et à quelques mètres au-dessus d'elles, dans l'allée transversale qui surplombait le ravin où elles se trouvaient, s'arrêtèrent, cloués par la surprise, deux cavaliers; c'étaient le colonel et l'aide-major du régiment.

A leur vue, le cheval du commandant, comme pris

de peur, fit un brusque écart, et partit au petit trot, disparaissant en un lointain de verdure, avec de petits hennissements répétés.

Mme de Loës, avec une exclamation de soulagement, s'était redressée vivement. Marguerite était immobilisée par le poids du corps qui reposait sur elle; une violente rougeur vite remplacée par une pâleur mate envahit ses joues et jusqu'à ses lèvres; sa tête tourna comme en un vertige, tandis que son esprit, demeuré lucide, se disait :

— C'est lui, le colonel Lestrange ! lui !...

En même temps, elle éprouvait une gêne intolérable de sa position. Elle sentait le regard perçant du colonel arrêté sur elle; mais, loin de se douter qu'elle était exquise ainsi, personnifiant par la pose adorablement enveloppante de son corps souple, par la féminité attendrie de son regard profond et doux, le type du dévouement, de la charité secourable, elle se disait encore, bien loin, dès lors, du pauvre commandant à la face rigide et blêmie qui l'avait affolée de peur et de compassion quelques instants auparavant :

— Mon Dieu ! quelle situation ! quelle torture ! Être clouée là, avec cette tête sur mes genoux, entre mes mains ! Suis-je assez ridicule !... Que va-t-il penser ?

Lestement, les deux officiers étaient descendus de leurs montures, et, après les avoir attachées dans l'allée, ils venaient rapidement vers les deux femmes.

MAX REBOUL.

(A suivre.)

POÉSIES

RETOUR D'ITALIE

Ciel de Paris, si frais, si doux, voilé de gris,
Même après le ciel de Toscane
Je t'appelle et je t'aime, ô mon ciel de Paris
Où l'ombre encore est diaphane.

Pour voir flotter un seul de tes nuages, fins
Comme des plumes d'hirondelle,
J'ai délaissé l'azur de ces pays divins
Et cette verdure éternelle.

Oui, j'ai quitté sans un regret, sans un soupir,
Toutes leurs pierres vénérées;
Et sous nos pieds j'ai vu s'effacer et pâlir
La Toscane aux brumes dorées!

J'étais comme enchanté, quand je baignai mes yeux
Dans la fraîcheur de tes rivières,
Quand j'ai retrouvé l'Aube au flot capricieux,
La Marne aux îles familières.

Pour un bourgeon de tremble, ou d'aulne, ou de bouleau,
Et pour une fleur d'oseraie,
Pour des saules mirant leur fin bouquet dans l'eau,
Pour un pinson dans une haie,

Oh! comme j'oublierais orangers, chênes-verts,
Lauriers, et les oliviers même,
Eux, qui nous ont charmés sous nos balcons d'hivers,
Les arbres au clair diadème!

Un dernier pont : la Seine entre des bateaux gris
Frôle une enseigne de banlieue :
« Au Lapin sauté! » — Mon Paris,
C'est toi! dans ta lumière bleue!

PALAIS ANCIENS

Lorsque l'automne vient, faisant les ombres douces,
Tous les sentiers des bois, les sentiers onduleux,
Se jonchent au débris des feuillages frileux.
Ils dorment sous l'amas errant des feuilles rousses.

Lorsque l'automne vient défeuillant sans secousses
Les rameaux de nos cœurs, gloire des printemps bleus,
Tous ces effeuillements font des lits moelleux
Où dort le souvenir, comme en un creux de mousses.

Et c'est l'heure d'aller vers les anciens palais,
Vers les canaux de moire aux magiques reflets,
Où les siècles éteints semblent glisser encore.

Une pâleur se mêle aux nimbes du couchant,
Un fantôme a passé dans le flot qui se dore, —
Si frêle, qu'un désir l'efface en le touchant.

LES NYMPHÉAS

Le nymphéa sort de l'étang,
Déclosant ses larges corolles.
Il berce dans les ondes molles
L'or de son pistil éclatant.

Sa feuille se roule et s'étend
Sur les grandes eaux qu'elle moire,
Et ses chairs de nacre et d'ivoire
Ont des blancheurs d'astre flottant.

Si bien qu'au soir, aux heures molles,
Lorsque l'essaim des lucioles
Monte à l'étoile du Berger,

On croirait voir, sur la nuit trouble
D'un ciel étincelant et double,
D'autres étoiles émerger.

LES VIEUX CLOCHERS

Vieux clochers campagnards, couverts de tuiles rousses,
Clochers de nos pays, qui chantez au ciel clair,
L'hiver vous a sculptés; les herbes et les mousses
Brodent vos chapiteaux ridés par le grand air;

Clochers massifs, pareils aux colombiers rustiques,
Chancelants sous la brise, effrités et charmants,
Dans vos larges auvents, comme des vols mystiques,
Tourbillonne l'essor des carillons clamants;

Sur le trouble océan des plaines ondoyantes
Vous dressez les vaisseaux qui cinglent vers le ciel,
Et le rayonnement de tant d'âmes croyantes
Vous illumine encor d'un souffle d'irréel.

On dit qu'on trouve, ailleurs, des églises vêtues
De dentelle d'albâtre et de marbres luisants;
Il n'est, pour les peupler, qu'un peuple de statues,
Elles n'enferment point l'âme des paysans.

Vous ne surplombez point des façades pompeuses,
L'or n'est jamais venu plaquer votre portail,
Vous ne lancez parmi les brumes radieuses
Qu'un coq étincelant dont la rouille est l'émail;

Mais souvent, bien au fond de vos nefs en ogive,
Derrière vos autels au vermeil dédoré,
Plus d'un joyau survit, que l'artiste ravive
Dans le mystère où tant d'aïeux l'ont ignoré :

Éblouissants vitraux, clartés d'un ciel de rêve,
Pierre tombale, où gît un seigneur ancien,
Bénitier ciselé, forme exquise où se lève
Le chef-d'œuvre d'un vieux maître parisien.

Clochers, vous ressemblez à ces pauvres grand'mères
Qui tremblent, tout le jour, dans leur sombre sarrau.
Leurs yeux se sont creusés, leurs lèvres sont amères,
Et leur étroit fantôme attriste le carreau;

Mais, dans l'obscur recoin de leurs placards obliques,
Elles gardent parfois quelque bijou sans prix,
Présent des jours charmés, lumineuse relique
Dont la flamme scintille entre leurs doigts maigris.

Et surtout, ô mes vieux clochers d'Ile-de-France,
Vous avez tant vibré d'allégresse ou de deuil,
Vous avez enfermé tant d'ombre et d'espérance
Que le plus fier s'incline en passant votre seuil.

Pour les enterrements et pour les épousailles,
Par les froides Toussaints, par les Noëls divins,
Vous avez éveillé dans vos fortes entrailles
La cloche, voix de fer dont pas un mot n'est vain.

Et quand, vers l'heure où le bétail revient aux portes,
L'Angélus fait tinter ses rythmes solennels,
Je m'arrête, entendant l'hymne des races mortes
Qui plane avec lenteur sur les champs éternels.

PIERRE GAUTHIEZ.

LE MOIS SCIENTIFIQUE

Les éléments de la matière : molécules, atomes et corpuscules. — Les pluies de sang. — Automobiles et poussières ; les routes pétrolées.

Aux deux extrémités de l'échelle du monde matériel, les dimensions excessivement petites, comme les dimensions excessivement grandes, qui échappent à nos sens, échappent même à notre imagination ; et nous n'en pouvons acquérir une notion que par le secours de chiffres, qui ne parlent plus qu'à notre raison.

Les astronomes ont souvent vulgarisé, sous des formes accessibles à tous, les données stupéfiantes résultant de leurs observations des astres et des mesures de leurs distances et de leurs grandeurs ; et ils ont compté, au plus juste, combien de générations se seraient succédé dans un train marchant à grande vitesse, partant de la terre, avant d'atteindre telle ou telle étoile ; ou depuis combien de milliers d'années pourrait être éteinte telle autre étoile, dont nous recevons encore la lumière.

Je n'ai pas l'intention de rééditer ces calculs, un peu puérils, mais ayant assurément leur utilité ; et c'est des dimensions extrêmement petites que je voudrais parler, en des termes sans doute moins imagés, mais d'une

expression scientifique plus rigoureuse et qui n'en est que plus décevante pour l'imagination.

Nul n'ignore que les physiciens et les chimistes admettent que les corps composés sont formés de molécules, constituées elles-mêmes par des groupements variés d'atomes de corps simples. Jusqu'à ces temps derniers, les hypothèses nécessaires aux théories scientifiques s'étaient contentées de ces deux états de la matière, d'ailleurs parfaitement inaccessibles à nos sens, même aidés des plus puissants instruments. Mais depuis des découvertes sont intervenues, en raison desquelles les molécules et les atomes ont dû être considérés comme étant encore beaucoup trop gros pour expliquer certains phénomènes, — les phénomènes électriques en particulier, — et il a fallu admettre un nouvel état de la matière, l'état corpusculaire.

Cependant les molécules et les atomes étaient déjà prodigieusement ténus. Essayons de nous en faire une idée. Précisément, dans une conférence faite récemment à la Sorbonne, devant la Société *les Amis de l'Université*, un de nos physiciens les plus distingués, M. J. Perrin, exposant les hypothèses moléculaires des physiciens, montrait comment on était arrivé, par des calculs dérivant d'observations très simples, à mesurer les dimensions de ces parties constitutives des corps.

Même avec les microscopes les plus forts, nous restons très loin, bien entendu, de leur observation directe, puisque ces microscopes ne nous permettent d'apprécier que des détails mesurant au minimum le quart d'un *micron*, autrement dit le quart d'un millième de millimètre. Et pour des raisons qui se rattachent à la nature ondulatoire de la lumière, on peut même affirmer que jamais le microscope ne pourra nous faire voir au delà du dixième de micron. Mécaniquement, nous arrivons à ces dimensions, bien éloignées encore de la molécule, puisqu'on a pu réaliser des feuilles d'or battu dont

l'épaisseur était précisément d'un quart de micron.

Il est cependant possible d'aller encore beaucoup plus loin, et, en calculant d'après les lois de l'optique quelle peut être l'épaisseur des parties diversement colorées d'une bulle de savon, on trouve que la partie la plus mince n'est guère supérieure à un deux-centième de micron. Et cependant nous n'en sommes pas encore à l'épaisseur moléculaire, car, dans une telle membrane, il n'existe aucune trace de discontinuité. Mais on peut faire mieux encore dans cette voie. Si l'on projette sur de l'eau de très petits morceaux de camphre, ces particules se mettent à tournoyer et à se mouvoir en tous sens. Pour arrêter ces mouvements, il suffit de déposer sur l'eau une trace d'huile. Or lord Rayleigh a eu la curiosité de rechercher quelle épaisseur d'huile suffisait pour empêcher les mouvements du camphre, et il a trouvé que cette épaisseur ne pouvait être supérieure à deux millièmes de micron.

Ainsi nous voilà arrivés, par l'expérience, à une grandeur de deux millièmes de millième de millimètre : $0^m,000,000,002$. C'est le cas où la division de la matière a été poussée le plus loin, et cependant, dans cet état, la matière se manifeste encore comme continue et divisible.

Pour atteindre la matière à l'état discontinu, et sous sa forme indivisible, il a fallu quitter l'expérience directe, et faire quelques détours. L'étude des gaz a permis de résoudre la difficulté. On admet que les molécules formant un gaz sont en mouvement constant, et ont des vitesses très grandes; on suppose de plus qu'elles sont, en moyenne, très éloignées les unes des autres, de sorte que le volume occupé par un gaz est, par exemple, mille fois supérieur au volume qu'occuperaient ces molécules au repos et empilées les unes sur les autres. Voilà donc notre matière étudiée à l'état discontinu.

Or on ne peut comprendre la pression exercée par un gaz sur les parois qui l'emprisonnent, qu'en la considérant comme le résultat du choc contre ces parois des molécules gazeuses en mouvement. Si cette pression est double d'une autre, c'est que le nombre des chocs devient double dans le même temps. Du nombre des chocs, on peut aussi déduire la vitesse moyenne des molécules; et l'on pressent ainsi comment nous tenons maintenant ces infimes particules.

On est arrivé en effet à déduire ces résultats, que les molécules de l'hydrogène, qui sont les plus vites, ont à 0° une vitesse d'environ 1,840 mètres par seconde; les molécules qui forment l'air que nous respirons ne vont guère moins vite qu'un boulet de canon. Mais la moyenne des longueurs que parcourt ainsi en ligne droite une molécule entre deux chocs successifs contre les molécules voisines est, à la température et sous la pression ordinaires, de l'ordre du dixième de micron, à peine inférieur aux plus petites grandeurs appréciables par le microscope.

Or, une fois connu ce libre parcours moyen, il devient facile de calculer le diamètre de la molécule, ainsi que le nombre de molécules contenues, à une température et sous une pression fixées, dans un litre de gaz considéré; et l'on trouve ainsi que les diamètres des différentes molécules doivent être compris entre un millième et un dix-millième de micron. Les minces couches d'huile étudiées par lord Rayleigh pouvaient donc contenir, dans leur hauteur, entre deux et vingt molécules. Quant au nombre de molécules contenues par litre dans un gaz, il est, comme on devait s'y attendre, extrêmement grand. On trouve qu'il doit être égal à 55 milliards de trillions, nombre qui, en raison même de son énormité, ne dit plus rien à l'imagination.

Voilà donc un premier résultat.

De la molécule, on est directement et facilement

conduit à l'atome, par les lois des combinaisons chimiques. Toute molécule apparaît comme un édifice formé par l'assemblage d'atomes assez étroitement unis pour ne pas se séparer lorsque deux molécules se heurtent, à l'état gazeux. Il y a, bien entendu, autant d'espèces d'atomes qu'il y a de corps simples, c'est-à-dire, dans l'état actuel de nos connaissances, environ une centaine. Pour se faire une idée de ce que peut être l'atome, il suffit de savoir que la molécule d'acide chlorhydrique, par exemple, contient un atome d'hydrogène et un atome de chlore. Les plus petits atomes doivent être d'environ la moitié moindre de ce que sont les plus petites molécules.

Tel était, en somme, l'état des conceptions moléculaires il y a quatre ou cinq ans. Mais depuis, sous l'influence des remarquables découvertes relatives aux rayons X, découvertes qui semblent sur le point de renouveler l'édifice entier de la physique, un progrès considérable a été fait, et l'état de la matière a été scruté jusque dans l'intimité de son atome, qui est apparu comme étant lui-même un complexus.

En deux mots, voici comment l'on peut concevoir la nature des nouveaux rayons dont il s'agit. Si, dans une ampoule en verre où pénètrent deux électrodes métalliques, on fait un très bon vide, et si l'on amène l'atmosphère au millionième de sa densité normale, c'est-à-dire à une pression à peine mesurable, mais qui suppose encore, d'après les calculs rappelés plus haut, 50 milliards de molécules par millimètre cube; et si l'on fait passer une décharge électrique entre les deux électrodes, au lieu de l'étincelle qu'on observerait dans l'air, à la pression ordinaire, on voit se produire des lueurs verdâtres, très vives, qui illuminent certaines régions des parois de l'ampoule de verre. Si l'on interpose alors un objet entre l'électrode négative et l'une des régions fluorescentes, on voit l'ombre de cet objet se projeter

sur le fond lumineux. Il y a donc des rayons émis par cette électrode (la cathode), puisque ces rayons peuvent être arrêtés dans leur course. Ces rayons sont en outre déviés par l'aimant, et apparemment électrisés négativement. En d'autres termes, les rayons cathodiques peuvent être assimilés à une pluie de projectiles électrisés négativement, et repoussés, chassés par la cathode qui est aussi électrisée négativement.

On a pu calculer la vitesse de ces projectiles, qui dépasse sans doute 50,000 kilomètres par seconde! M. Perrin fait remarquer que l'énergie développée par l'arrêt subit d'un kilogramme de matière animée d'une telle vitesse suffirait à porter à l'ébullition l'eau d'un lac ayant 1,000 hectares sur 5 mètres de profondeur.

Aussi ces projectiles subissent-ils un choc effroyable contre les parois qui les arrêtent; un des phénomènes les plus remarquables qui accompagnent ce choc est précisément la production des fameux rayons X, à partir des régions ainsi bombardées par les projectiles cathodiques.

Quand on éclaire par de la lumière violette et surtout par de la lumière ultra-violette la surface de certains métaux, tels que le zinc ou l'aluminium, on constate que cette surface émet des charges négatives ayant les mêmes propriétés que les rayons cathodiques, mais de vitesse bien inférieure, ne dépassant pas 1,000 kilomètres par seconde.

Si l'on opère à la pression atmosphérique, et dans de l'air très humide, le passage de ces derniers rayons provoque la condensation de la vapeur d'eau, et détermine la production d'un épais brouillard. On explique cette condensation en admettant que chaque centre attire à lui les molécules d'eau voisines, comme un bâton de résine électrisé attire les corps légers environnants. Le nombre des gouttes d'eau contenues dans le brouillard est donc égal au nombre des charges élec-

triques ayant provoqué la condensation; et voici les physiciens en possession d'un élément de dénombrement desdites charges. On trouve ainsi, d'après le nombre de ces charges électriques, que la masse du projectile qui en transporte une ne peut être que la *millième* partie d'un atome d'hydrogène.

Cette masse infinitésimale est dénommée *corpuscule.*

Ainsi on est arrivé à séparer un atome en deux morceaux; mais les deux morceaux ne sont pas de taille comparable, et l'un d'eux, le corpuscule, est bien petit par rapport à l'atome. Selon une comparaison de M. Perrin, c'est comme si l'on détachait une pierre d'une maison, ou une page d'un gros livre.

Le corpuscule, le petit morceau, est chargé négativement, et le gros morceau, le reste de l'atome, est chargé positivement. Mais ce qu'il est essentiel de remarquer, c'est que les corpuscules négatifs paraissent toujours identiques à eux-mêmes, quelle que soit la nature chimique du corps dont on les détache, que les rayons cathodiques émanent de l'aluminium, du fer, ou de tout autre métal.

Voici dès lors l'hypothèse qu'on peut faire, telle qu'elle est formulée par M. Perrin : chaque atome serait constitué, d'une part, par une ou plusieurs masses très fortement chargées d'électricité positive, sortes de soleils positifs dont la charge serait très supérieure à celle d'un corpuscule, et, d'autre part, par une multitude de corpuscules, sortes de petites planètes négatives, l'ensemble de ces masses gravitant sous l'action des forces électriques, et la charge négative totale équivalant exactement à la charge positive totale, en sorte que l'atome soit électriquement neutre.

Les planètes négatives appartenant à deux atomes différents sont identiques. S'il arrivait que les soleils positifs fussent aussi identiques entre eux, la totalité de l'univers matériel serait formée par le groupement de

deux espèces seulement d'éléments primordiaux, l'électricité positive et l'électricité négative.

Si une force électrique suffisante agit sur un atome, elle pourra détacher une des petites planètes, un corpuscule : on assiste alors à la formation des rayons cathodiques. Mais il sera deux fois plus difficile d'arracher un deuxième corpuscule, en raison de l'excès de la charge positive totale sur la charge négative restante. Il sera trois fois plus difficile d'arracher un troisième corpuscule, et, lorsque nos moyens d'action seront épuisés, nous n'aurons encore presque rien arraché de l'atome dont l'insécabilité apparente se trouve ainsi expliquée. Quant à arracher un soleil positif, ce serait tout à fait hors de notre puissance actuelle.

Il semble donc qu'on ait pu pénétrer dans la constitution intime de l'atome, qui apparaît comme un tout gigantesque, dont la mécanique intérieure aurait pour base les lois fondamentales des actions électriques.

Mais, au cours de cette subtile analyse, on a le sentiment que la matière s'évanouit, et qu'il ne reste plus que des forces. Et si le microcosme atomique est ainsi constitué, que notre système solaire n'en paraisse plus qu'une édition à une plus grande échelle, on se prend à rêver que notre monde immense n'est aussi qu'un atome dans un monde plus immense encore, venant au delà dans l'échelle des sphères possibles, et il se fait dans notre esprit comme une vague lueur de l'infini.

*

* *

Tout le monde a encore présent à la mémoire le récit du curieux phénomène météorologique qui est venu jeter la consternation, dans la nuit du 9 au 10 mars dernier, parmi les superstitieuses populations de la Sicile, des environs de Naples et de la Tunisie.

Un immense nuage rougeâtre envahit le ciel, les gouttes qui en tombaient semblaient du sang coagulé. Bientôt toute la surface du sol, les toits des maisons et les feuilles des arbres avaient pris une teinte rouge.

Un savant naturaliste de Palerme, M. Antonio de Gregorio, eut l'heureuse idée d'envoyer à notre Muséum d'histoire naturelle, pour ses collections, des échantillons de la substance constitutive de cette pluie de sang, dont le professeur Stanislas Meunier put faire l'analyse.

La matière tombée du ciel consistait en une poussière très fine, dont la couleur brune rappelait celle du protochlorure de manganèse anhydre. Malgré sa finesse, elle n'était pas douce au toucher, et rayait fortement le verre. Elle était imprégnée d'air, lequel adhérait à ses grains avec une ténacité remarquable; et c'est à cette circonstance qu'il fallait attribuer un singulier effet observé quand on chauffait à sec une certaine quantité de cette poudre dans un tube de verre. Au bout d'un instant, elle acquérait une telle mobilité qu'elle prenait l'apparence d'un liquide, conservant sa surface horizontale, quelle que fût l'inclinaison du tube. Mais bientôt cette singularité cessait, comme par l'effet du départ de l'air d'abord interposé entre les particules minérales.

Quand, après avoir mis, même depuis longtemps, la poussière en suspension dans l'eau, on la soumettait à l'action de la chaleur, on provoquait un dégagement si abondant de toutes petites bulles d'air, qu'on eût cru assister à un phénomène d'effervescence.

En chauffant cette matière dans un tube de verre au voisinage du rouge, on en modifiait complètement la couleur, qui passait au gris foncé presque noir; ce qui permettait d'y faire prévoir la présence d'une notable quantité de matière organique.

Bref, il résulte des observations de M. Stanislas Meunier que tous les caractères de la matière qu'il a

examinée coïncident avec ceux qui ont été déjà signalés dans les pluies de sang antérieurement décrites. Il s'agit toujours, dans ces cas, conformément à l'assertion émise par M. Barry dès 1870, de la chute de matériaux, arrachés par les remous atmosphériques au sol du Sahara, et transportés au loin par des vents violents.

Ces pluies de sang ne sont d'ailleurs pas les seuls phénomènes naturels, de couleur rouge, auxquels l'imagination populaire prête l'origine et la nature sanglantes, et considère comme de terribles présages .Il y a encore, entre autres, la neige sanglante, et les hosties sanglantes.

Mais, dans ces deux cas, il ne s'agit pas d'une coloration par une substance minérale transportée au loin. Des microbes sont les agents de ces terribles phénomènes, inoffensifs microbes ayant la forme d'un microcoque chromogène, c'est-à-dire sécrétant une matière colorée, rouge dans ces cas, et foisonnant avec rapidité à la surface sur laquelle ils sont ensemencés, au hasard des coups de vent.

La neige rouge et les hosties rouges sont donc des phénomènes d'ordre biologique très limités en étendue, dus tout simplement au développement d'un microbe non pathogène, le *micrococus prodigiosus,* ainsi nommé de par son rôle principal, qui est de faire des prodiges.

*
* *

Tout progrès, dans la science comme dans l'industrie, doit subir cette fâcheuse fortune, de déranger des habitudes acquises qui le font d'abord maudire de ceux qui sont appelés à en tirer les plus grands bénéfices, et de se heurter à des installations matérielles qui semblent tout d'abord en rendre impossible l'introduction dans

la pratique courante. L'histoire des chemins de fer est là pour le démontrer surabondamment, et encore de nos jours, on voit, dans les campagnes, lutter contre l'établissement de nouvelles lignes de tramways, par exemple, ceux-là mêmes auxquels ces lignes doivent procurer des bienfaits incontestables.

L'automobilisme est à cet âge ingrat; et il est bien manifeste que, sans parler des imperfections des véhicules, la psychologie des amateurs qui le pratiquent, et ne savent pas résister à l'enivrement de vitesses pour lesquelles ne sont pas faites nos routes, ne laissent pas que de lui susciter quelques difficultés. Nous assistons maintenant aux phases pénibles marquant la transformation des habitudes du public, dont l'éducation, relative à l'art de ne pas se laisser écraser, est en voie de se refaire — par des efforts d'attention toujours douloureux ; et nous constatons, non sans un moindre ennui, qu'une transformation également profonde devra bientôt, sous peine de grands dommages pour l'hygiène publique, être apportée dans la construction et l'entretien de nos routes.

Il est certain en effet que les maisons en bordure de routes fréquentées par les automobiles sont en passe de devenir inhabitables; et que vivre dans un nuage de poussières permanent est aussi inadmissible au point de vue de l'agrément qu'au point de vue de l'hygiène.

Il est même piquant de constater qu'au moment même où les hygiénistes mènent une vigoureuse campagne contre les poussières, dont nous avons ici même eu l'occasion de dénoncer les méfaits, l'introduction de l'automobilisme dans nos mœurs va nous condamner à un conflit continuel, et plus grave que jamais, avec ce dangereux élément.

Aux environs de Paris, il n'est plus de villégiature possible. Les frais cottages, les berceaux de verdure, tout est uniformément gris; dans l'intérieur des habita-

tions, les ménagères se voient à la veille de renoncer à une lutte inégale contre le nuage sans cesse renaissant qui, pénétrant par toutes les fissures, se dépose en couches épaisses sur les meubles et les tentures; et il faut laisser tout espoir de respirer l'air pur, réparateur de l'anémie urbaine.

La question est assurément grave, et l'on peut se demander jusqu'à quel point il est permis à quelques mortels fortunés, épris de vitesse, d'empoisonner ainsi l'existence et de compromettre indubitablement la santé d'une masse de leurs frères rivés par le destin sur le passage de leurs chars maudits.

Aux municipalités incombe le devoir de mettre le problème à l'étude, et de le résoudre de façon pratique. Comme il n'est pas vraisemblable que les chauffeurs modifieront leurs mœurs, et comme il est certain que leur nombre ira grossissant pendant longtemps encore, c'est sur la constitution des routes que devra se diriger l'attention des autorités compétentes.

Dès aujourd'hui, le macadam classique, fait de pierres écrasées et réduites en poudre, est condamné sans appel. Il est le distributeur à jet continu d'une poussière siliceuse, à angles aigus, capable d'user l'acier, et plus facilement encore de compromettre l'intégrité de nos muqueuses, depuis celles de nos yeux, jusqu'à celles de nos bronches. Pour corriger cette émission poudreuse, il faudrait un arrosage presque continu, mesure temporaire qui est indispensable en attendant mieux et que les habitants doivent exiger de leurs édiles, mais mesure coûteuse à laquelle toutes les municipalités ne pourraient peut-être faire face.

Et, d'un autre côté, par quoi remplacer le macadam sur des routes destinées à un roulage auquel ne sauraient résister ni l'asphalte, ni le pavage en bois?

Il y aurait bien le retour pur et simple à l'emploi des antiques pavés en grès des routes royales d'autrefois,

le fameux pavé du roi, que les promeneurs, cavaliers et cyclistes ont pu apprécier du côté de Saint-Germain et de Versailles, par exemple. Mais ce serait vraiment un trop mauvais tour à jouer aux chauffeurs, et il est précisément question d'en faire disparaître les derniers vestiges.

On pourrait peut-être trouver quelque moyen moins dispendieux et plus acceptable par les divers sports et transports.

Une expérience vient de se faire bien loin d'ici, tout simplement en Californie, expérience qui nous paraît cependant résoudre le problème en question, et conviendrait admirablement aux environs de Paris. Il s'agit de l'emploi du pétrole, précisément dans le but d'abattre, ou plutôt de fixer la poussière sur le sol.

Dans la Californie du Sud, voisine du Pacifique, la saison sèche dure plus de huit mois, mais les pluies ont très peu d'importance, et l'évaporation est considérable pendant la plus grande partie de l'année. Aussi les routes principales, reliant Los Angeles aux bourgs voisins, constituent-elles des amas de poussières suffocantes dont les voyageurs se plaignaient amèrement, sans parler des creux et des ornières qui s'y formaient. En un mot, la situation était devenue presque aussi intolérable qu'aux environs de Paris.

Il y a quelques années, on inaugura l'emploi de l'eau pour arroser les routes de la région. On avait dépensé plusieurs millions de dollars pour établir des puits, des moulins à vent, des usines élévatoires et des canalisations, et tout semblait marcher à souhait, quand survinrent des années de sécheresse qui tarirent les sources l'une après l'autre; et sous peine de donner aux routes l'eau nécessaire aux arbres fruitiers, il fallut chercher un autre moyen de lutter contre la poussière.

C'est alors qu'on songea à expérimenter l'emploi du pétrole. La première application de ce procédé, dans

le comté de Los Angeles, date de l'été de 1898 : 10 kilomètres environ furent d'abord pétrolés ; et, cette année-ci, 80 kilomètres ont été soumis au même traitement.

Or un résultat certain est dès maintenant acquis : c'est que les routes soigneusement pétrolées ne donnent pas de poussière.

La supériorité du pétrole comparé à l'eau, c'est que, convenablement employé, il produit un effet durable. De là deux avantages : d'être économique, sinon comme matière première, au moins comme main-d'œuvre ; et de pouvoir être utilisé dans les localités où il est difficile de se procurer de l'eau.

L'action du pétrole sur le sol d'une route est de former une couche qui, bien que soumise à l'usure, ne demande cependant que peu de soins pour être maintenue en bon état. Il consolide en effet les points faibles de la route et donne une surface unie, tandis que l'eau, au contraire, s'amasse dans les creux et les dépressions qu'elle contribue à accentuer. Puis, alors que la boue s'attache aux roues et que l'eau s'évapore, le pétrole pénètre dans la route et en devient partie intégrante. Aussi des routes pétrolées, bien établies, ne donnent-elles ni poussière en été, ni boue en hiver : ce que les chauffeurs et les promeneurs apprécieraient également.

Pour obtenir ces résultats vraiment merveilleux, il suffit d'observer quelques règles très simples dans l'établissement des routes. La première condition, c'est que le sol de la route soit bien préparé, et forme une convexité qui assure l'écoulement de l'eau sur ses côtés. Toutes les aspérités du sol doivent aussi être soigneusement nivelées à l'aide du rouleau.

En Californie, on emploie le pétrole à chaud, car on a remarqué que, plus le pétrole était chaud, plus il était rapidement absorbé par la poussière, et plus intime

était son union avec elle. Le pétrole froid, au contraire, se forme en gouttelettes qui ne se mélangent pas avec la poussière. Avec de la poussière chaude et du pétrole chaud, on obtient des routes qui ont toute l'apparence de l'asphalte. Il est bon de savoir aussi que les pétroles lourds, contenant de 25 à 50 pour 100 d'asphalte, donnent les meilleurs résultats; tandis que les pétroles de faible densité, dont l'évaporation est assez rapide, ne valent guère mieux que l'eau.

Quant à la route, plus elle est mauvaise, ou du moins plus elle est poussiéreuse, et meilleure elle est au point de vue du résultat de l'application du pétrole. Aussi, la route une fois préparée au point de vue de son inclinaison, est-il bon de l'utiliser jusqu'à ce que la circulation habituelle et la sécheresse de l'été aient rendu sa surface friable et poussiéreuse, et même doit-on la recouvrir en outre de la terre friable prise sur les accotements.

Un sol sableux, ou formé de gros gravier, ne conviendrait d'ailleurs pas à l'emploi du pétrole; et les meilleurs résultats s'obtiennent avec des glaises sableuses ou caillouteuses, le granit décomposé ou l'argile.

Au total, en Californie, de vieilles routes, arrosées sans grand résultat pendant de nombreuses années, ont pu être mises en bon état par deux ou trois applications de pétrole pendant la première année. La seconde année, deux applications, et la troisième année, une seule, suffisent toujours.

Reste la question de la dépense, qui a son importance. Or, pour une largeur de route de $3^{m},65$, et pour une première application, le kilomètre nécessite l'emploi de 5,500 litres de pétrole; pour la deuxième et pour la troisième applications, 3,670 litres suffisent.

A Los Angeles, le pétrole ne coûte pas cher; de 3 fr. 80 à 4 fr. 30 les cent litres, plus 1 fr. 25 de trans-

port sur la route, ce qui représente une dépense tout à fait minime de 470 francs le kilomètre. Sans doute cette opération coûterait plus cher à nos municipalités; mais le grossier pétrole qui convient pourrait être procuré à ces dernières à des conditions spéciales qui en favoriseraient grandement l'emploi.

Bien entendu ce système a ses détracteurs; et notamment l'on a reproché au pétrole d'être projeté en nature sur les voyageurs, quand les routes, fraîchement pétrolées, sont parcourues par des véhicules aux vives allures. Mais cet inconvénient disparaît bien vite; car le pétrole, une fois absorbé par la poussière, n'a plus aucune tendance à s'attacher aux roues des voitures, et fait corps avec la route. D'autres personnes se plaignent de l'odeur du pétrole brut; mais cette odeur ne dure guère qu'une semaine ou deux, jusqu'à ce que les parties volatiles se soient évaporées; et vraiment ce petit inconvénient, en plein air, n'est pas à mettre en balance avec les résultats obtenus. Je passe sur d'autres reproches faits aux routes pétrolées, comme celui d'être plus dures à la traction que les routes arrosées, d'être plus chaudes que celles-ci, d'avoir une couleur un peu sombre, etc.

De fait, à Los Angeles, les derniers 80 kilomètres pétrolés des routes ont reçu l'entière approbation du public, et l'on peut considérer, dans ce pays, ce traitement comme entré définitivement dans la pratique.

Un tel résultat nous paraît mériter d'être pris en considération par les municipalités des localités qui ont à supporter les passages fréquents d'automobiles; car leur intérêt, je dirai presque, pour quelques-unes qui vivent des villégiatures des citadins, leur existence même paraît liée à la façon dont elles sauront se défendre contre les poussières.

Les ingénieurs de la ville de Paris, pressés par les hygiénistes, ont fini par proscrire le balayage à sec des

rues; on mène campagne contre les fumées des usines et même des foyers des appartements; mais qu'est la poussière soulevée par un balai, voire par une balayeuse mécanique, en comparaison des nuages opaques que soulève sur son passage le moindre automobile ?

Soyons logiques, et, puisqu'il ne paraît guère possible d'empêcher les automobiles de marcher, faisons-leur des routes sans poussière. L'hygiène générale en tirera grand profit, et cela prouvera une fois de plus qu'à quelque chose malheur est bon.

Dr J. HÉRICOURT.

CHRONIQUE

La Chambre et les droits de l'homme. — L'affaire Monis. — Le cas de M. de Lur-Saluces. — A la cour de Belgrade. — La grossesse de la reine Draga. — Entre médecins. — La transformation du Champ-de-Mars. — Une idée de M. Jean Baffier. — A la française.

La Chambre, en reprenant ses travaux, a voté l'affichage dans les écoles, mairies, casernes, édifices des différents cultes, de la déclaration des droits de l'homme de 1791 et de celle de 1793. Si cette Chambre était capable de quelque bonne foi, la confrontation des grands principes d'autrefois et des pratiques d'aujourd'hui n'eût pas manqué d'offrir un intérêt salutaire aux républicains d'à présent. Mais il s'est trouvé que de la leçon chacun ne retenait que ce qui pouvait être désagréable au voisin, sans jamais songer à se l'appliquer à soi-même. Et enfin, au moment de passer au scrutin d'ensemble et de donner une réalité aux niaiseries qu'ils avaient votées au jour le jour, les députés s'aperçurent qu'il n'y avait pas seulement là perte de temps, — le mal ne serait pas grand, — mais aussi perte d'argent, et que les frais d'affichage pourraient s'élever à une somme considérable; ils renvoyèrent donc les diverses propositions votées à l'examen de la commission du budget. Nous verrons ce qu'elle en fera. Ce divertissement puéril épuisé, au moins pour le moment, la Chambre entendit les pénibles explications de M. Monis, ministre de la justice et vice-président du conseil, sur une affaire personnelle. En même temps que sénateur, M. Monis est fabricant d'eau-de-vie, et c'est son

droit; en même temps que garde des sceaux, il continue son industrie, et le profit qu'il peut tirer de ses fonctions ministérielles pour l'écoulement de ses produits ne l'empêche pas de critiquer les lois qu'il est chargé d'appliquer lorsqu'elles gênent l'alcool, et c'est ce qu'on n'avait, je crois, encore jamais vu à la chancellerie. Il y a mieux — ou pis, à votre choix : ministre et fabricant d'eau-de-vie, il fait partie du jury de l'Exposition de 1900; une maison allemande avec laquelle il a des intérêts communs est exclue pour je ne sais quelle intention frauduleuse; elle n'en figure pas moins au *Journal officiel* avec une médaille d'or. Tels sont les faits que M. le ministre de la justice ne pouvait qu'avouer à la tribune de la Chambre. On éprouve quelque répugnance à les résumer ici et l'on rougit de voir la main de justice débiter du trois-six, mais la Chambre n'y a pas fait tant d'affaires; M. le garde des sceaux faisait les siennes comme il l'entendait, et quant à la majesté de la Justice, il y a quelque temps, je pense, qu'on était fixé là-dessus.

Est-ce cependant pour lui rendre quelque lustre que M. de Lur-Saluces vient de rentrer en France? Il ne s'adresse, lui, qu'à la justice politique, et celle-là, on le sait, pas plus que du droit et de l'équité, ne s'est jamais souciée de majesté; elle est bruyante et passionnée. M. de Lur-Saluces est un des condamnés de la dernière Haute Cour; mais, condamné par contumace, il vient se faire juger. Il n'a pas encore réussi à se faire arrêter. Cette reprise de Haute Cour n'entrait pas dans les prévisions du gouvernement et n'est guère du goût du Sénat, mais elle est automatique et M. de Lur-Saluces vient de remettre en mouvement le mécanisme. Il y a eu à son égard inculpation, instruction, accusation, réquisitoire et condamnation par contumace; il faut maintenant que toute cette procédure se réveille et régularise son effet.

*

* *

La cour de Serbie vient d'être le théâtre d'un étrange et mystérieux événement. Le ciel semblait avoir béni

l'union du roi Alexandre et de la reine Draga. A des signes certains, cette bénédiction se reconnaissait, et d'ailleurs la reine, femme d'expérience et qu'un premier mariage avait déjà rendue mère, ne pouvait s'y tromper. Le trône de Serbie allait avoir un héritier; l'avenir de la dynastie était assuré. Le jeune roi Alexandre était au comble de ses vœux; il éprouvait la légitime fierté d'un époux aimant et aimé et d'un père débutant. Les carrosses étaient prêts; les dragées étaient commandées et S. M. le tsar Nicolas avait accepté d'être le parrain du prince attendu. Mais le prince se faisait attendre. Puis des bruits singuliers coururent : le monde est si méchant. Et l'on alla jusqu'à dire que le roi se laissait abuser, que la grossesse était simulée et que, prolongée à dessein, elle se ménageait l'occasion d'aboutir par l'enfant d'une autre. C'était une affreuse calomnie. Mais l'enfant royal continuait à se faire désirer. Attelés aux carrosses, les chevaux s'impatientaient et les invités commençaient à murmurer. On assembla des médecins que l'on fit venir de Russie et de France, et ces mires, penchés sur la reine, se relevèrent en hochant la tête, se réunirent en un salon écarté, et là commencèrent à n'être point d'accord. Le Français disait : « Il viendra ! Il n'est que d'attendre un moment. » Les Russes répondaient : « Chimère ! Où il n'y a rien, le roi perd ses droits, et il n'y a rien; nous n'avons plus qu'à partir. » Or il paraît que, trop préoccupé de repopulation, le Français s'était trompé; les Russes avaient raison : il n'y avait rien. C'est à recommencer. Et ce n'est pas d'ailleurs le premier exemple d'une illusion de ce genre. Mais voilà bien leur veine, ces histoires-là n'arrivent jamais qu'à Belgrade. Le roi Milan et la reine Nathalie ont déjà fait passer à l'Europe médisante quelques heures de franche gaieté; le mariage du roi Alexandre et de la reine Draga fut bien aussi ce que les gens du peuple appellent une noce gaie. Il faut encore cette dernière aventure pour remettre en mémoire toutes ces anecdotes de l'ancien temps. Et puis assurez-vous donc sur votre vertu. Le roi Milan faisait la fête; son fils ne la fait point. Mais c'est tout comme et l'on s'amuse tout

de même. Il y en a un, du moins, qui ne s'amuse pas : c'est le médecin français; il espère peut-être encore.

*
* *

Le bon sculpteur Jean Baffier s'est ému de la transformation du Champ-de-Mars projeté par M. Bouvard. On créerait là un parc entouré d'hôtels qui s'étendrait jusqu'à la Seine, et M. Baffier n'y voit pas d'inconvénients, surtout si le plan supprime la Galerie des Machines et la tour Eiffel. Mais ce qui le soulève d'indignation, c'est que les hôtels projetés seront construits sur un modèle unique et surtout reliés par une galerie à l'italienne. « A présent, dit-il, que commence à s'éteindre l'engouement pour le «modern-style», cette compilation, sans base de doctrine, margottée d'après des visions de musée; à l'heure où se démode ce surgeon appauvri d'un byzantinisme déjà étique, dénommé «l'art nouveau», fabriqué à l'usage des petits-maîtres en mal de nervosisme, mais dont la destinée réelle fut l'enrichissement d'une poignée de brocanteurs et la célébrité de quelques couples d'esthètes aux gages du Parti Humanitaire International; après l'épuisement du «préraphaélisme», du «Williammorricisme»; à l'heure où diminue heureusement l'influence de « l'anglaisisme», de «l'allemanisme» et du «belgicisme» sur le goût français contemporain, est-ce que nous retomberions dans «l'italianisme», dans le «romanisme» — ayant ainsi fait le tour d'un cercle vicieux ? » Il refuse d'y croire; en tout cas, il ne veut pas se laisser faire sans protester, et, dans une requête au conseil municipal, il demande que les architectes des jardins et des hôtels projetés reprennent et observent la tradition française, manifestée dans les châteaux militaires, les cathédrales, les palais royaux et seigneuriaux, les hôtels de ville, les demeures de bourgeois, les maisons d'artisans, «dont l'architecture, s'harmonisant avec notre atmosphère et notre végétation de France, montre la fécondité du génie de notre race.»

CLAYEURES

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SIXIÈME

2e SÉRIE. — 4e ANNÉE.)

(Mai 1901)

ROMANS ET NOUVELLES

HISTOIRE ET SOUVENIRS

VOYAGES

VARIÉTÉS

POÉSIES

SCIENCES

CRITIQUE HISTORIQUE

CRITIQUE LITTÉRAIRE

CRITIQUE MUSICALE

Le directeur-gérant : P. Mainguet. Paris. typ. plon-nourrit et cie. — 2257.



